

Em. Menque

LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE

PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

PREMIÈRE PARTIE

L'HÉRITAGE DU CRIME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

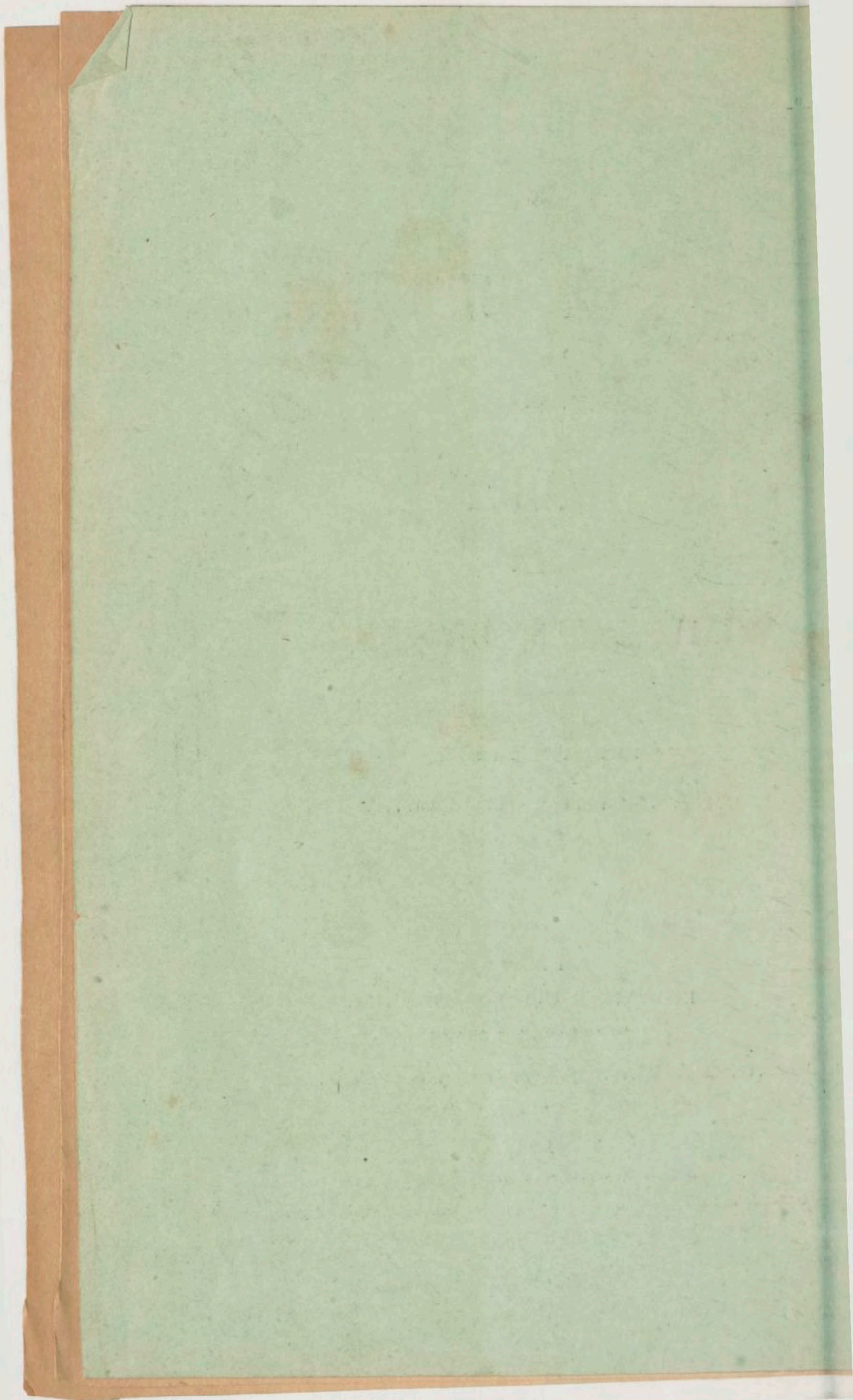
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés



LES
NOUVEAUX MYSTÈRES
DE PARIS

802
Le Livre
5999
(1)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORMAT GR. IN-18 JÉSUS, 3 FR.

- Histoire d'un premier Amour 1 vol.
Les Amours de Théâtre.. . . . 1 vol.
Aventures romanesques 1 vol.

LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE

PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

PREMIÈRE PARTIE

L'HÉRITAGE DU CRIME



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

100

PRÉFACE

Ce n'est pas une raison simplement commerciale qui nous a fait prendre ce titre lourd à porter : *Nouveaux Mystères de Paris*. Nous n'avons point oublié quelle tâche s'était imposée l'illustre romancier qui est allé mourir dans l'exil, après avoir laissé dans nos librairies cette œuvre imposante qui dit son âme au peuple qu'il aimait.

Sans prétendre le moins du monde aux résultats obtenus par l'auteur des *Mystères du peuple* et du *Juif errant*, nous avons projeté de faire autre chose qu'une promenade dans les carrières d'Amérique et dans les sombres escaliers du cloître Saint-Jean-de-Latran.

Aujourd'hui que le pain est cher et que les enfants se tassent dans les recoins de la Villette et de Belleville, il serait opportun d'aider aux sociétés protectrices qui fonctionnent avec un

zèle que la publicité ne sert pas suffisamment.

Mais nous avons compté sans le cautionnement.

Le journal populaire qui a publié les *Nouveaux Mystères de Paris* ne pouvait, faute de timbre, entrer dans la plus petite discussion sociale — et de nos projets, il n'est resté que le cadre.

C'est une série d'aventures que nous offrons au lecteur ; la législation actuelle ne nous a pas permis de faire autre chose dans une feuille littéraire.

Nous comblerons un jour cette lacune et nous rachèterons notre silence.

LES NOUVEAUX
MYSTÈRES
DE PARIS

I

L'HOTEL DE LA RUE SAINT-LOUIS

Le 20 novembre 1853, à une heure après minuit, deux hommes suivaient la rue Saint-Louis au Marais.

La pluie tombait à torrents; une nuit profonde et tempêteuse avait succédé à l'une de ces tristes soirées où les Parisiens, n'ayant même pas le courage de sortir de chez eux, laissent les théâtres vides comme au milieu de l'été.

Les ruisseaux enflés charriaient une boue épaisse et noire.

De loin en loin, un réverbère enveloppé d'une sorte de brouillard prolongeait un rayon aigu sur une flaque d'eau.

Le faite des maisons disparaissait dans l'ombre, et le vent qui ébranlait de ses fortes rafales les tuyaux de cheminée précipitait de temps en temps sur le pavé une tuile, une ardoise ou quelque débris de moellon détrempe.

Des deux compagnons, l'un, drapé dans un manteau brun, semblait animé d'une ardeur que l'autre ne partageait pas complètement.

Celui-ci, enfoncé dans un paletot qui n'avait évidemment pas été fait sur mesure, marchait un peu en arrière, attendant pour hâter le pas que le premier lui fît une interpellation.

Déjà en tournant le coin du boulevard, l'homme au manteau s'était écrié :

— Nous approchons, Aly. Rappelle-toi que cette nuit marquera dans ma vie... Ce que je vais chercher là, tout à l'heure, c'est le pouvoir qui m'a échappé à Djibbah... C'est la richesse, c'est la vie ou la mort des autres, suivant mon seul caprice... Ce que la patrie m'a refusé, Paris me le donnera.

— Je ferai ce que Monseigneur me dira de faire, répondit Aly.

Les deux compagnons étaient arrivés au pied d'une muraille délabrée dans laquelle s'enfonçait une porte cochère garnie de fortes ferrures.

— C'est ici, dit à voix basse celui qu'Aly avait appelé Monseigneur.

Aly déposa sur le pavé un rouleau qu'il tenait sous le bras. Ce rouleau n'était autre chose qu'une corde finement tressée et terminée par un crochet en fer.

Monseigneur fit quelques pas et n'eut point de peine à découvrir un volet qui avait dû être peint en vert plusieurs années auparavant.

Monseigneur glissa une clef dans la serrure rouillée et donna trois tours.

Le volet s'ouvrit et laissa voir l'ouverture d'un puits.

Aly fixa le crampon et jeta la corde à l'intérieur.

— Je vais descendre le premier, dit Monseigneur ; tu auras soin, en me suivant, de tirer à toi le volet.

Un rayon de lune, se glissant entre deux nuages, projeta une lueur oblique sur la vieille muraille.

L'eau qui dormait au fond du puits refléta ce

rayon comme pour éclairer la face énergique de Monseigneur, qui murmura :

— Voici une lanterne toute trouvée.

Et, enjambant lestement la margelle, il saisit la corde et se laissa glisser jusqu'au fond.

Aly s'élança après lui et tira le volet.

Tous deux disparurent sous l'eau...

L'hôtel de la rue Saint-Louis n'avait rien qui le distinguât des hôtels du voisinage. Une cour, dans le coin de laquelle un orme agitait ses branches dépouillées, conduisait au corps de logis, composé de trois étages. Toutes les fenêtres étaient garnies de contrevents hermétiquement fermés, d'où dégouttait la pluie.

En passant sous une voûte ménagée dans l'encoignure, on arrivait au jardin. Quelques arbres, dont le tronc était couvert de plaques verdâtres causées par l'humidité, s'allongeaient au milieu des murs, comme pour aller chercher de l'air au-dessus de cette prison.

L'herbe avait envahi les allées, sablées autrefois. Depuis longtemps la bêche et le râteau étaient ignorés dans ce désert de deux cents mètres carrés.

Au fond s'élevait un pavillon fermé comme tout le reste de l'hôtel, et de chaque côté du

pavillon une statue de pierre semblait veiller sur le seuil.

L'une de ces statues, représentant Minerve, avait un bras de moins; le bras gisait à ses pieds, dans l'herbe; l'autre statue, qui avait dû représenter Bellone, étendait dans le vide une main brisée d'où s'était évadée une pique qu'on aurait pu retrouver en trois morceaux sur les marches du pavillon.

Et cependant, au premier étage de cette demeure abandonnée, un homme veillait...

La pièce dans laquelle il se trouvait n'avait ni porte ni fenêtre. Elle était disposée de façon qu'en parcourant l'hôtel, on ne pouvait soupçonner l'existence de ce réduit resserré entre quatre murs.

Au milieu se trouvait une table surchargée de papiers.

Tout autour, des étagères divisées en casiers montaient jusqu'au plafond; sur trois côtés, chacun de ces casiers renfermait une liasse.

Sur les étagères du fond, des flacons de toute dimension s'alignaient comme dans un laboratoire de chimie. C'était la collection complète des poisons des cinq parties du monde.

Il y avait là les poisons irritants et corrosifs

comme l'arsenic, le mercure, l'antimoine, le vert-de-gris, les cantharides, la gomme gutte ; les narcotiques, agissant sur le cerveau sans enflammer les organes qu'ils touchent : l'opium, l'acide prussique, le laurier-cerise ; les narcotiques âcres : la ciguë, la digitale pourprée, la noix vomique.

Et enfin, les septiques ou putréfiants, tous les venins et tous les virus !

Un casier particulier renfermait les poisons terribles de l'Asie et des terres tropicales, les sucs mystérieux de ces plantes que le nègre va cueillir au bord des lacs quand la lune seule éclaire les grandes solitudes...

L'homme fit quelques pas et remit dans un des casiers un dossier qu'il venait de consulter.

Il regarda sa montre ; il était deux heures.

C'était évidemment un homme étrange que ce personnage ; le front dépouillé, la face pâle, les pommettes saillantes, une moustache grise sur des lèvres serrées, il paraissait avoir cinquante ans.

Vêtu de noir des pieds à la tête, son costume n'offrait rien de particulier. L'énergie de son regard n'enlevait pas à sa physionomie une certaine expression de tristesse ou d'inquiétude.

Un grand malheur ou un grand crime avaient passé par là...

L'inconnu jeta un dernier regard sur ce qui l'entourait, puis il prit une lampe et posa le pied sur un ressort que dissimulait la table à écrire.

Une planche du parquet se souleva, laissant à découvert un étroit escalier s'enfonçant dans le sol.

Une bouffée d'air froid et humide, une odeur de cave et de souterrain monta jusqu'à lui.

Il avait à peine mis le pied sur la première marche que deux hommes s'élançèrent dans l'appartement.

Ces deux hommes étaient Monseigneur et Aly.

Tandis qu'Aly jetait un masque de poix sur la figure de l'inconnu et lui arrachait la lampe des mains, Monseigneur lui enfonça par trois fois son poignard dans le cou.

Comme il voulait frapper une quatrième fois en pleine poitrine, la lame du poignard vola en éclats.

L'inconnu était tombé perdant des flots de sang.

— Quel peut être cet homme ? murmura Mon-

seigneur. Les autres le nomment Fourgat...
Mais son nom ? son vrai nom ?

Aly déposa la lampe sur le parquet.

Monseigneur défit les vêtements de l'inconnu ;
il portait sur la peau une cotte de mailles tissée
de soie et d'acier fin.

C'est sur cette cotte de mailles que le poignard
s'était brisé.

Monseigneur mit la main sur le cœur encore
chaud de la victime ; le cœur avait cessé de
battre.

Aly restait impassible et muet comme un es-
clave qui attend des ordres...

Monseigneur se releva et se mit à fouiller
avec avidité dans les papiers et dans les ti-
roirs.

A ce moment il avait l'air d'une bête féroce.
L'œil étincelant, les narines serrées, il semblait
humer avec ivresse l'odeur du sang qui s'exhalait
du plancher.

Son teint basané, son front fuyant indiquaient
une origine étrangère ; on eût dit un Arabe
croisé de chacal.

— C'est ici, murmura-t-il, que doivent se
trouver ces secrets terribles... mais j'aurai le
temps de les rechercher, Il s'agit, avant tout, de

faire disparaître le corps et d'effacer les traces du meurtre...

— Si j'avais une bêche, dit Aly, j'aurais vite creusé une fosse dans un coin du jardin.

— Non, pas ici ! s'écria Monseigneur ; qui sait ce que rencontrerait ta bêche dans ce sol plein de terreurs ?

-- Où donc porterons-nous le corps ?

— Demain, au jour, j'aviserais...

Aly traîna le corps dans un coin de cette pièce sans issue où il avait fait avec Monseigneur une sanglante irruption...

Monseigneur ouvrit les tiroirs et sonda les murailles pour se rendre compte de l'endroit où il se trouvait.

— Il nous faudra fouiller de fond en comble, dit-il à Aly, cette maison maudite. Ici chaque marche est un piège, chaque pierre cache un secret.

Il y a des richesses immenses... Où ? C'est ce qu'il reste à savoir.

Un œil exercé pourrait parcourir les appartements sans y rien découvrir, descendre dans les caves sans y rien trouver...

Et cependant, c'est la demeure du *Fourgat*.

C'est ici que tous les recéleurs envoient les objets précieux.

Il y a de l'argenterie, des pierreries, des diamants, qui partiront secrètement pour être vendus à Londres, à Francfort, à Pétersbourg.

Il y a des objets volés qui ne seront vendus que dans cinquante ans, alors que leurs propriétaires légitimes seront morts ou dispersés!

Le *Fourgat!* le complice de tous les crimes, le banquier des bagnes!

De ce cabinet noir partent les ordres, sans qu'on sache quelle bouche a parlé, quelle main s'est levée.

Monseigneur remua les liasses qui tombèrent sous sa main...

Et voici ce qu'il trouva d'abord :

« Bande Poulain (1), aux ordres de l'épicier de la rue Saint-Jacques.

« Dépôt particulier dans ses caves.

« Serruriers, menuisiers, peintres, maçons.

« Poulain transmet les ordres et ne travaille pas lui-même.

« Bande Colin, dit *Monrose*. — Le chef est un homme d'action.

(1) Tout ce qui suit est historique.

« Il a le droit de punir ses hommes.

« Peintres, concierges, marchands de meubles, spéculateurs.

« Bande Nathan. — Première condamnation, 11 germinal an XIII.

« Le chef est marchand de bois, *très-brave homme*, ami des artistes.

« La bande agit pour son propre compte.

« Esther Nathan, femme Meyer, élégante et distinguée, prend tous les déguisements.

« Évadée deux fois de Saint-Germain et de Bicêtre.

« Rosine Nathan, sa sœur, dite *l'Imprenable*. Femme précieuse, jouant de l'équipage et du diamant.

« Bande Lina Mondor, dite *la Miette*. — Quarante femmes, actrices, chanteuses des rues, ouvrières à la journée, pouvant être introduites dans les maisons bourgeoises.

« Bande Louise Bouvier, dite *Clara Wendel*. — Hôtels, tables d'hôte, jardins publics.

« Clara Wendel a des interprètes d'une rare beauté : Anglaises, Russes, Espagnoles, Hongroises, Allemandes. »

Dans un autre casier, Monseigneur s'arrêta sur un nom :

« Baronne Wanda de Remeney.

« Savoir pourquoi, dans l'hôtel de la rue de Ponthieu, au deuxième étage, chambre bleue, il y a, à droite de la cheminée, le squelette d'un enfant dans le mur.

« Un ouvrier maçon a été amené à l'hôtel, au milieu de la nuit, les yeux bandés.

« Il a enlevé une pierre de taille ; le corps du petit être a été caché dans l'excavation ; on l'a couvert de chaux, et la pierre de taille, sciée par le milieu, a refermé ce sépulcre.

« Le papier bleu à losanges dorés a été recollé par dessus.

« Mais comme on a oublié de jeter de l'eau sur la chaux, le squelette se retrouvera tout entier... »

Monseigneur médita un instant et remit le dossier à sa place.

Il tenait les fils mystérieux d'un si grand nombre d'existences ! Le pouvoir qu'il avait convoité lui apparaissait si terrible, qu'il éprouvait le besoin de se recueillir.

La loi, paternelle dans sa sévérité, a voulu admettre la prescription.

Pas de prescription pour les victimes du

Fourgat ! Leur dossier est là. Où le vol serait dangereux, on fera *chanter*.

Le chef de la haute pègre a toujours été sans pitié.

Ce n'étaient pas la férocité banale et la forfanterie vulgaire d'un voleur de grand chemin qu'il fallait à ce centralisateur des forces révoltées d'une société en dissolution.

L'indiscipline est la mortelle ennemie de toutes ces bandes qui ne font corps que peu de temps.

Chauffeurs, faux chouans, compagnons de Jéhu ne résistent pas à quelques escouades de gendarmerie.

Il faut aller dans certains pays de frontière ou de montagnes pour trouver une famille de bandits qui se maintienne par la terreur...

On n'ose pas les dénoncer !

Le châtement est éloigné, la vengeance est immédiate.

A Paris, un voleur arrêté *mange* ses complices. La révélation, une fois commencée, ne s'arrête plus.

Mais le Fourgat de la rue Saint-Louis était au-dessus de ces misères.

Il connaissait toutes les bandes et pas une ne le connaissait.

Il était bien arrivé parfois qu'un assassin avait déclaré à la justice qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres d'un chef inconnu. Il avait parlé d'un signe gravé sur le bras de ce souverain des bagnes...

Mais son nom? sa demeure? il les ignorait.

Il ignorait jusqu'à son signalement.

Et on ne croyait pas plus à cette révélation qu'à l'existence des hommes barbus de Dumolard.

Monseigneur laissa tomber les yeux sur le corps du Fourgat.

— Cet homme avait tout cela, murmura-t-il, et quelques coups de couteau ont eu facilement raison de lui.

Quand il se retourna, il aperçut une tête chauve qui passait par la trappe entr'ouverte.

Deux petits yeux gris regardaient avec étonnement les étrangers qui avaient envahi le sanctuaire.

— Qui es-tu? demanda Monseigneur.

— Qui êtes-vous, vous-même? répondit d'un ton railleur l'homme à la tête chauve.

— Mais que viens-tu faire ici? reprit Monseigneur.

— Vous aider, si vous voulez.

Aly avait tiré son poignard.

— Ne faites pas les malins! s'écria le petit homme; je n'aurais qu'à fermer la trappe sous vos pieds et à mettre les verrous au dehors, vous passeriez ici une vilaine quinzaine.... et quand je reviendrais au bout de quinze jours ou un mois, je vous trouverais dans un fâcheux état.

— Tu n'as rien à craindre de nous, dit Monseigneur, visiblement ému.

— Oh! je le sais bien, dit le petit homme.

Et, avisant le cadavre de l'inconnu, il ajouta.

— Vous avez tué le *Fourgat*... Vous voilà bien avancés, imbéciles que vous êtes! Croyez-vous, par hasard, que les autres vous reconnaîtront? Vous avez surpris le secret du passage, c'est tout. Vous allez parcourir l'hôtel dans tous les sens, n'est-ce pas? eh bien! vous ne trouverez rien, absolument rien. Vous pouvez le démolir sans découvrir autre chose que ce que vous savez, et vous n'en savez pas long.

— Qu'arrivera-t-il donc? demanda Monseigneur.



— Ce qu'il arrivera, je vais vous le dire. C'est que le conseil qui se réunit tous les trois mois pour voir les comptes, débattera ici un beau soir et ne tardera pas à s'apercevoir de la substitution brutale d'un étranger au chef que seul il a le droit d'élire.

Ces messieurs ne vous mettront point à la torture; ils n'aiment point les cruautés inutiles, mais votre affaire ne sera pas longue à régler.

— Et quel moyen vois-tu d'échapper à ce danger?

— Il y en a au moins un. Et d'abord, êtes-vous digne du commandement? Nous avons le droit d'être difficiles. Un homme sûr, incapable de nous trahir, c'est quelque chose sans doute, mais ce n'est pas assez. Il nous faut de la naissance, une situation à perdre... En un mot, notre chef doit à chaque instant trembler pour lui-même.

— Que faire alors? demanda Monseigneur.

— Me mettre de l'affaire.

— Soit!

Le petit homme tira un revolver de sa poche et fit son entrée dans l'appartement.

— Pourquoi cette arme? demandèrent les deux complices.

— Oh ! fit le nouveau venu, comme on voit que vous êtes neufs ! Je puis être armé sans vous inquiéter, puisque vous êtes deux et qu'il me serait difficile de vous tuer tous les deux à la fois... tandis que j'ai ma sécurité à conserver.

Le petit homme s'approcha du corps de l'ancien *Fourgat*.

— Qu'allez-vous faire de cela ? interrogea-t-il. La première mesure à prendre, c'est de faire disparaître les traces de votre imprudence... Y avez-vous pensé ?

— Non.

— Vous voyez que j'ai bien fait de venir...

— Quel est ton intérêt à ceci ?

— J'ai toujours agi sans intérêt ! je suis un pauvre diable au service du *Fourgat*. Quand l'un meurt, je sers l'autre. Vous voulez succéder à celui-ci ? Je ne m'y oppose pas. Je vous blâme seulement de vous être jeté à la légère dans une entreprise si considérable...

Voyons d'abord où en est mon ancien patron !

Le petit homme prit une fiole sur une étagère et versa quelques gouttes de liquide sur les lèvres du *Fourgat*.

— Il a son affaire ! dit-il,

Le petit homme remit le flacon sur l'étagère,
et s'écria :

— Eh bien ! puisque le *Fourgat* est mort, il
faut l'enterrer !

CAVE A LOUER

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, un individu présentant l'apparence d'un petit bourgeois parcourait les rues adjacentes au faubourg Saint-Martin.

Il examinait sur son passage tous les écriteaux appendus au-dessus de la porte des maisons où se trouvait quelque appartement vacant.

Après avoir traversé la rue de la Fidélité, la rue Saint-Nicolas et la rue du Château-d'Eau, il s'arrêta enfin devant une maison de la rue des Récollets, une maison à deux étages et d'assez pauvre aspect.

Au-dessus de la boutique d'un cordonnier en vieux s'étalait un écriteau sur lequel on lisait :
Cave à louer.

Le petit homme s'adressa au concierge de la maison. Le concierge dormait profondément à côté de la cheminée, où une marmite en ébullition exhalait une forte odeur de rata.

A ses pieds, un chat noir aux yeux verts était pelotonné comme un chanoine qui fait sa digestion.

Et, devant l'unique fenêtre qui éclairait la loge, un perroquet, déplumé par les excès autant que par l'âge, semblait se demander pourquoi il était venu au monde.

— Vous avez une cave à louer? demanda le petit homme.

Le concierge ne bougea pas.

— Hé! là-bas! reprit le petit homme en tambourinant sur le carreau, peut-on voir votre cave?

Cette fois, le concierge se réveilla en sursaut.

— Me séparer de Ferdinand! s'écria-t-il, jamais, monsieur, jamais! Aussi vrai que je me nomme Poitevin, vous êtes le vingtième qui veut l'acheter cette année...

— Mais je ne vous parle pas de Ferdinand, s'écria l'homme qui cherchait une cave.

— Pauvre bête! continua M. Poitevin qui s'était levé et semblait être en extase devant

son perroquet, personne ne prononce comme toi le nom de ma défunte épouse ! Dis un peu *Mélanie*.

— Mélanie ! fit le perroquet d'un air bourru, attends-moi ! je te rejoindrai bientôt !

— Il y a trente ans, monsieur, reprit Poitevin en levant les yeux au ciel, que j'ai fait peindre ces mots sur une couronne d'immortelles. Mélanie m'attend encore et Ferdinand me rappelle mes serments ! Jamais je ne me déferai de cet ami qui est devenu un frère !

— Mais, encore une fois, reprit le petit homme visiblement impatienté, ce n'est pas le désir de posséder Ferdinand qui m'a fait entrer dans la maison.

M. Poitevin continua sans sourciller :

— On a voulu me le voler, monsieur ! Un perroquet qui dit soixante-quatre mots.

— Je voudrais louer la cave, interrompit le petit homme.

— Ah ! vous venez pour la cave ? Fallait donc le dire tout de suite ; je vais vous la montrer.

Poitevin prit sur la cheminée un vieux bougeoir dans lequel surnageait un moucheron dans un lac de suif, qui avait coulé jusqu'au plateau et s'était figé en route.

Poitévin approcha le meucheron d'un petit jet de flamme qui apparaissait tristement entre deux morceaux de coke, et dit au visiteur :

— Je vais vous montrer le chemin.

La cave était assez spacieuse ; elle parut convenir au petit homme.

— J'ai reçu, dit-il, plusieurs caisses de vin d'Espagne et j'ai l'intention de le laisser vieillir ici ; il y a chez moi plusieurs employés et le vin n'est jamais en sûreté.

— Monsieur est négociant ?

— Je suis fabricant de cravates.

Le loyer de la cave était de soixante francs par an.

Le petit homme paya six mois d'avance, ajouta cinq francs de denier à Dieu pour M. Poitévin, et annonça qu'il arriverait dans la soirée avec ses vins et deux compagnons pour les encaver.

Le petit homme, en sortant, entendit Ferdinand qui criait à tue-tête :

— Attends-moi, Mélanie !

Une heure après, une charrette s'arrêtait devant la maison de la rue des Récollets.

Le charretier, assisté d'un camarade en blouse, déchargea les caisses, et tous deux, sui-

vis du petit homme, descendirent dans la cave.

Là, le charretier, qui était muni d'une bêche, creusa un trou assez profond dans lequel fut descendue une caisse plus longue que les autres.

Le camarade prit dans la charrette un sac de moellons, du mortier et une truelle.

La caisse fut recouverte d'une solide maçonnerie par dessus laquelle on ramena la terre noire et humide du caveau.

Après quoi, les trois personnages remontèrent.

Cependant le petit homme avait laissé passer devant lui ses deux compagnons; et à peine ceux-ci avaient-ils trouvé l'escalier, qu'il enfonça à plusieurs reprises dans la maçonnerie, encore fraîche, un épieu qu'il tenait à la main.

Le charretier se retourna vivement.

— Que faisais-tu donc, Surypère?

— Monseigneur, répondit le petit homme, je m'assurais de nouveau que tout était bien.

Surypère ferma la porte à double tour et prévint en passant M. Poitevin qu'il viendrait de temps en temps jeter un coup d'œil sur sa provision de vin d'Espagne.

Il avait donné pour adresse au concierge :

M. Surypère, fabricant de cravates, 21 *bis*, rue de la Lune.

L'encavement s'était passé le plus naturellement du monde ; et, le lendemain matin, le cor-donnier en vieux raconta avec étonnement à M. Poitevin que son chien roquet, ordinairement si tranquille, n'avait fait que hurler toute la nuit.

— C'est des manies qu'ont les chiens, répondit M. Poitevin, quand ils ont vu passer quelqu'un qui ne leur va pas. Ferdinand est comme ça... Quand on lui a dépiu, c'est fini ; il ferait une lieue à pied pour aller mordre ses ennemis.

La conversation continuait sur ce ton entre M. Poitevin et le locataire de la boutique quand M. Surypère, qu'on n'attendait pas si tôt, déboucha au coin de la rue.

Il était six heures et demie du soir, et dans cette saison, — c'était le 24 novembre, — la nuit est complètement venue.

— J'ai oublié un cadenas, dit M. Surypère, et je viens le chercher.

M. Poitevin s'empressa de répondre :

— Je vais vous donner de la lumière.

— Oh ! merci ; maintenant que je connais

le chemin, j'irais à la cave les yeux fermés.

Et il ajouta :

— Vous ne dînez donc pas, aujourd'hui ?

— Ma soupe est sur le feu, dit Poitevin.

— Elle va brûler ; cela sent le roussi.

— Vous croyez ?

— Certainement.

Poitevin rentra dans sa loge et M. Surypère descendit l'escalier humide et glissant qui conduisait au caveau.

Arrivé devant la porte, il battit le briquet et alluma une petite lanterne qu'il avait tirée de sa poche.

Il referma soigneusement la porte derrière lui, boucha le soupirail de la cave avec une botte de paille et étendit son mouchoir à carreaux sur le trou de la serrure...

Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que M. Surypère remonta.

Cette fois, il n'était pas seul.

M. Surypère, tenant une bouteille à la main, entra chez le portier.

— Tenez, lui dit-il, je veux vous faire goûter ma marchandise...

M. Poitevin fut très-sensible à cette politesse.

— Vous êtes bien poli, murmura-t-il en faisant un profond salut.

Mais comme la satisfaction n'empêchait point la surveillance, il s'écria en se penchant vers le corridor :

— Hé! là-bas, de chez qui venez-vous?

Le compagnon de M. Surypère était déjà dans la rue et fit semblant de ne pas entendre.

— Qu'est-ce qui vous prend? fit Surypère; pourquoi me demandez-vous d'où je viens?

— Ce n'est pas à vous que je parle, dit le concierge, c'est à ce monsieur qui s'en va là-bas...

— Ce grand brun?

— Oui.

M. Surypère éclata de rire.

— Il paraît, s'écria-t-il, que vous y voyez mieux quand on sort que quand on entre!

— Pourquoi donc ça?

— C'est un camarade qui est venu avec moi.

— Ah! je ne l'avais pas vu.

— Il était à trois pas derrière moi; c'est un tonnelier de mon voisinage. Allons, bon apétit — et bonne nuit!

Et M. Surypère rejoignit son camarade.

Celui-ci marchait lentement, appuyé sur le bras du petit homme.

A quelques pas plus loin, tous deux montèrent dans un fiacre qui les attendait.

Le fiacre traversa le pont du canal de l'Ourcq et disparut dans la rue Grange-aux-Belles.

Poitevin, plein de défiance, s'était avancé jusque sur le seuil.

— Il vient du drôle de monde ici, lui dit le cordonnier en vieux.

— C'est le locataire de la cave avec un de ses amis.

— Crois-tu ?

— A ce qu'il m'a dit, du moins.

— Eh bien ! je l'ai vu passer, son camarade...

— Est-ce qu'il a quelque chose d'extraordinaire ?

— J'en suis encore tout tremblant... Il a une soie noire qui lui monte par-dessus le menton et une mine de déterré... Je ne m'étonne plus si le chien a hurlé cette nuit.

— Vraiment ? dit Poitevin, dont les dents claquaient.

— Vous me croirez si vous voulez, mais je suis sûr que c'est un revenant.

— Un revenant, chez nous ! s'écria Poitevin.

— Maigre, blanc comme un linge, et des yeux qui jettent des feux follets...

— Le fait est, grommela Poitevin, que je ne l'avais point vu entrer.

— Bien sûr, c'est un guillotiné à qui on a recollé sa tête... Mais regardez donc par terre!...

Poitevin, épouvanté, remarqua sur le sol une longue traînée de taches de sang...

LA FAMILLE DESLIONS

Le lecteur voudra bien faire avec nous quelques pas en arrière, afin de savoir comment certains personnages de notre récit s'étaient rencontrés.

Le Mesnil est une terre située en pleine forêt à quelques kilomètres au delà de Houdan, dans le département de Seine-et-Oise.

Une grille donne accès à la cour d'honneur, qui a des apparences de jardin. Un perron de quelques marches tâche de rehausser l'habitation, maison à deux étages et d'aspect fort modeste.

Cependant, deux tours carrées qui font partie du corps de logis, et une troisième tour isolée à peu près en ruines, et qui sert de pigeonier, semblent indiquer que le Mesnil fut un château.

C'est par tradition sans doute qu'on dit encore : le château du Mesnil.

A l'époque où se passe notre histoire, le Mesnil était habité par M. le comte de Navarran.

Le comte vivait seul depuis plusieurs années ; il ne venait que rarement au Mesnil.

Deux servantes et un valet de chambre composaient tout son domestique.

On disait vaguement que le comte avait été marié.

Jeune encore, il avait perdu sa femme et vécu loin du monde, souvent en voyage, sans que l'on sût jamais où il allait.

Mais comment expliquer autrement que par la passion des voyages ses fréquentes absences, qui duraient souvent plusieurs jours ?

Le comte pouvait avoir alors une cinquantaine d'années.

Sombre et parlant peu, il était cependant aimé dans le pays, où il avait fait beaucoup de bien.

Les habitations sont rares autour du Mesnil ; il faut traverser une partie de la forêt et aller jusqu'au pied du coteau de Lafontaine pour rencontrer la maisonnette du garde-chasse Jean Deslions.

Madeleine Deslions, veuve d'un ancien sous-officier, vivait là depuis plusieurs années.

Madeleine avait deux enfants, Jean et Louise.

Jean portait fièrement sa jeunesse.

Grand et robuste, tous ses gestes et tous ses mouvements disaient la grâce et la force.

Quand il passait le fusil sur l'épaule, coiffé de son feutre noir aux bords relevés, vêtu d'une veste de drap bleu, les jambes couvertes de ses larges bottes de chasse, il faisait soupirer toutes les fillettes sur son passage.

— C'est Jean Deslions, le garde-chasse! disait-on.

Et les petits cœurs battaient des ailes, et les corsages de serge se soulevaient.

Jean passait...

A peine faisait-il bonjour d'un signe de tête.

Il n'avait remarqué aucune de celles qui songeaient à lui, et aucune encore ne lui en voulait, précisément parce qu'il n'avait témoigné de préférence pour personne.

Jean vivait dans les bois, toujours suivi de ses deux chiens, *Guido*, un grand lévrier d'Afrique qui rattrapait un chevreuil en trois enjambées, et *Ginevra*, qu'on appelait familièrement *Nevra*,

une chienne d'arrêt, douée de facultés telles qu'elle passait pour avoir du génie.

Jean Deslions rentrait avec la nuit.

La grande cheminée de la maisonnette flam-bait joyusement, la broche tournait devant le foyer, le couvert était mis sur une table de bois blanc, et Jean, après avoir embrassé sa mère et sa sœur, prenait place entre elles deux, chéri de chaque côté.

Louise avait huit ans de moins que son frère.

Comment cette fleur blonde et pâle, cette figure d'ange, ces yeux bleus, comment cette tête fine et aristocratique, cette cire vierge aux petites mains effilées, comment tout cela avait-il pu ne pas se faner, se hâler, se perdre ou s'effacer dans cette vie rustique, si âpre en ses matinées et si insouciant des soins qui font la duchesse ?

Il y avait là un signe de race ou un caprice de la nature.

Certes, la bonne Madeleine avait pris soin de ses enfants, et tous deux chérissaient la brave femme.

Pourquoi donc, dès leur plus bas âge, aussitôt qu'on put leur apprendre à joindre les mains et

à lever les yeux au ciel, Madeleine Deslions leur avait-elle répété chaque soir :

— Priez pour Pierre Deslions !

N'oubliez jamais, après avoir fait le signe de la croix, de demander à Dieu le repos de son âme...

Sans vous, mes pauvres enfants, je ne serais peut-être pas veuve !

Comment donc Pierre Deslions était-il mort ?

Madeleine, à cette époque, habitait un autre pays...

Lequel ?

On n'avait jamais pu le lui faire dire.

Ce n'est qu'après la mort de son mari qu'elle s'était réfugiée dans la maisonnette de la forêt.

Vainement, quand Jean eut l'âge de raison, il demanda à sa mère l'explication de ses paroles...

Celle-ci essuyait une larme et ne répondait pas...

Un jour enfin que Jean, devenu plus pressant, s'était écrié :

— Si sa mort a été le résultat d'un crime, mère, je saurai la venger !

Madeleine se prit à trembler ; elle pâlit en regardant autour d'elle et dit à Jean :

— Ne parlons jamais de cela, il nous arriverait malheur à tous !

L'homme de confiance du comte, s'arrêtant un jour devant la maisonnette, avait dit à Madeleine :

— Mère Deslions, vous avez un grand fils ?

Celle-ci, fixant sur lui un de ces regards qui lisent dans les âmes, répondit :

— Oui, monsieur.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-deux ans bientôt ..

— Et quel métier lui donnez-vous ?

— Je n'en sais rien encore. Jean voulait être marin, courir le monde... A quinze ans, il nous a quittés pour s'embarquer... Il est allé en Amérique, au Brésil, puis dans les Indes, on ne sait où... Il a vu des hommes de bronze et des femmes de cuivre... Il parle tous les jargons des quatre parties du monde... Voilà tantôt deux ans qu'il est revenu, et je tâche de le garder auprès de nous. Je me fais vieille et je puis mourir tout d'un coup, sans qu'il soit là. Or, quand je mourrai, il faut que Jean reçoive mon dernier soupir et que le dernier mot que je dirai lui soit dit tout bas à l'oreille.

— Eh bien ! continua l'intendant, il y a un

moyen bien simple de le garder dans le pays...

— Lequel ?

— M. le comte de Navarran a besoin d'un brave garçon qui empêche les maraudeurs de détruire son gibier. Offrez la place à votre fils. Garde-chasse, c'est un métier qui a ses dangers quelquefois, mais les braconniers du pays ne sont pas terribles; et, du reste, M. le comte ne demandera pas une grande sévérité...

— Merci, monsieur, dit Madeleine, j'en parlerai à Jean.

— Si la place lui convient, dites-lui de venir au Mesnil, demain, dans la matinée, je le présenterai à M. le comte. Nous donnerons cent francs par mois; on vit parfaitement avec cela.

Le soir, en dînant, Madeleine fit part à son fils de la proposition qui lui avait été faite.

Celui-ci hésita longuement.

— Mère, dit-il, je voudrais bien rester avec vous, mais il y a en moi quelque chose qui me pousse au loin.

J'entends une voix qui me crie : Pars !

Va devant toi, toujours devant toi !

Vous savez bien l'histoire que vous raconte M. le curé... ces mages qui se mettent en route

sans savoir où ils vont et qui suivent une étoile...

Eh bien ! mère, il me semble aussi que j'ai une étoile à suivre !

Madeleine baissa les yeux.

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Jean, lui dit-elle avec solennité, tu suivras ton étoile quand je serai morte.

— Ma mère ! s'écria Jean en sanglotant.

Il prit la vieille paysanne dans ses bras et couvrit de baisers ses joues rigides et ses cheveux blancs.

— Jean, continua celle-ci, il est nécessaire que tu entendes ma dernière parole... Je crois que je n'en ai plus pour longtemps. Il faut que tu restes !

Le lendemain, à neuf heures, Jean se présentait au Mesnil.

L'intendant le fit entrer, et M. le comte de Navarran, qui fumait un cigare dans une salle du rez-de-chaussée, ne le fit pas attendre.

— Voici, monsieur le comte, dit l'intendant, le jeune homme dont je parlais hier.

Le comte leva les yeux sur Jean et le contempla avec une sorte d'étonnement.

Il passa comme un nuage sur son front et ses yeux lancèrent un éclair.

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-il d'une voix vibrante.

— Jean Desliens, monsieur le comte.

— Et votre mère est du pays?

— Elle y habite depuis plusieurs années, monsieur le comte.

— Que fait votre père?

— Il est mort quand j'étais encore un enfant. C'était un sergent-major de la ligne, un brave homme, et il nous a laissé, comme souvenir de lui, la croix d'honneur qui est encadrée dans la chambre de ma mère.

Le comte passa la main sur son front comme pour chasser une idée importune.

— Vous me convenez parfaitement, dit-il après avoir fait quelques pas dans l'appartement.

Et il ajouta :

— Vous entrerez en fonctions quand vous voudrez.

L'intendant ouvrit la porte et fit signe à Jean de le suivre.

Celui-ci ne bougea point.

— Pardon, monsieur le comte, dit-il sans

embarras, j'aurais une demande à vous adresser.

— Parle.

— Monsieur le comte, j'ai été marin, et j'ai certaines idées qui peuvent vous déplaire...

— Il vaut mieux les dire tout de suite, alors.

— Monsieur le comte, un marin porte un chapeau ciré et une blouse bleue ou rouge : c'est un uniforme.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne voudrais pas porter de livrée...

Le comte de Navarran parut un instant surpris.

Il regarda, non sans bonté, celui qui lui parlait ainsi.

— C'est bien, mon garçon, lui dit-il, vous vous habillerez comme vous voudrez.

Cette fois Jean s'inclina et suivit l'intendant.

Resté seul, le comte murmura :

— Il y a quelque chose à faire de ce garçon.

Guido et Ginevra, qui attendaient à la grille, sautèrent joyeusement en revoyant leur maître.

On eût dit qu'ils comprenaient qu'eux aussi allaient entrer en fonctions.

— Oui, mes braves bêtes, dit Jean en leur

donnant sur la tête quelques tapes amicales, nous allons travailler tous les trois.

Louise sauta au cou de son frère et chanta toute la journée, tant était vive sa joie de le garder.

Quelques jours après, le comte de Navarran fit demander Jean.

— Mon garçon, lui dit-il, je ne puis aller à Paris en ce moment. J'ai une petite mission de confiance à vous donner.

Le comte ouvrit un tiroir dont il retira un collier et des pierreries.

— Il s'agit, continua-t-il, d'aller vendre tout ceci au premier bijoutier venu. Voici une lettre qui vous donne tous mes pouvoirs et servira à expliquer la présence de cette petite fortune entre vos mains...

Jean était embarrassé.

— Combien cela peut-il valoir? demanda-t-il. Je ne m'y connais guère et je crains d'être trompé.

Le comte haussa les épaules pour indiquer son indifférence à l'égard du prix qu'on pouvait tirer de ses bijoux.

— Peuh! dit-il avec insouciance, prenez-en

ce qu'on vous en donnera ; je serai toujours satisfait...

Il remit les pierreries dans le coffret d'où il les avait tirés, et remit le coffret à Jean Deslions.

Celui-ci partit pour Paris une heure après, et entra chez plusieurs bijoutiers pour montrer sa marchandise.

L'un offrit deux cent mille francs...

Jean, tout ébahi, ne pouvait croire que ces petites pierres pussent valoir autant d'argent.

Un autre, plus honnête que le premier, fit marché à deux cent trente-cinq mille francs.

Il garda la lettre au bas de laquelle M. le comte de Navarran avait fait légaliser sa signature.

— Venez avec moi jusqu'à la Banque, dit le bijoutier. C'est là que sont déposés mes fonds.

Tout en cheminant, le bijoutier causait avec Jean :

— Il faut que M. de Navarran ait une grande confiance en vous pour vous charger d'une semblable commission ?

— Pourquoi M. le comte n'aurait-il pas confiance en moi ? répondit Jean.

— Enfin, il vous connaît depuis longtemps ?

— Il ne me connaît pas du tout. Je suis garde-chasse au Mesnil et il ne m'a encore vu que deux fois.

Le bijoutier parut étonné.

Cependant, comme les papiers étaient en règle, il remit à Jean les deux cent trente-cinq mille francs.

Celui-ci revint au Mesnil, et déposant la somme sur le bureau de M. de Navarran, il dit :

— Je ne sais pas si monsieur le comte pensera que j'ai été maladroit... celui qui m'a offert le plus a donné deux cent trente-cinq mille francs.

— C'est très-bien, Jean, répondit le comte.

Et il jeta la somme dans un tiroir sans en vérifier même l'exactitude.

Lorsque Jean fut sorti, M. de Navarran chercha parmi les billets de banque un billet de cinq cents francs dont le coin était piqué d'une certaine façon.

Au dos de ce billet était écrit au crayon en caractères microscopiques : 235.

— C'est bien cela, dit le comte, et il est sorti simplement, sans attendre que je lui remisse même vingt francs pour son déplacement...

Il faut lui laisser maintenant le temps de faire des réflexions.

Il songera cette nuit à tout ce qu'on peut faire avec deux cent trente mille francs... Demain, il pensera qu'il lui eût été facile de gagner le Havre et de s'y embarquer...

Puis il se dira qu'il a été un niais... et nous verrons !

Deux mois se passèrent...

Jean courait la forêt avec ses chiens.

Levé avec le jour, il se mettait en route...

Il aimait les bois comme il avait aimé la mer.

Ayant laissé le temps suffisant aux regrets présumés que le garde-chasse pouvait avoir eu de son honnêteté, M. de Navarran le fit demander de nouveau.

— Jean, lui dit le comte, j'ai besoin de vous pour une petite affaire. Vous savez où est située la Banque de France ?

— Oui, monsieur le comte ; j'y suis allé avec le bijoutier.

— Bien. Voici un bon de cinq cent mille francs... Il s'agit d'aller le toucher aujourd'hui même.

— Bien, monsieur le comte.

Vainement M. de Navarran chercha sur la

physionomie du garde-chasse une émotion, un indice, une convoitise...

Rien n'avait bougé chez cet honnête homme.

Le chiffre lui était indifférent, puisque l'argent ne lui appartenait pas.

Il n'était pas plus ému que s'il se fût agi d'aller chercher une gibecière ou un fusil.

— Ce n'est pas tout, reprit le comte. Je vais faire une absence de huit jours, il faudra garder ces cinq cent mille francs chez vous jusqu'à mon retour.

— Je les garderai,

— C'est aujourd'hui vendredi, serrez la somme ce soir, à votre retour, et vous me l'apporterez samedi ou dimanche prochain,

M. de Navarran lui remit le bon, et Jean revint tranquillement à la maisonnette.

Il changea son costume de garde contre ses habits de bourgeois, monta dans une carriole et se rendit à Houdan.

A Houdan, il prit le train qui venait de Chartres, et il était à Paris à midi.

Aller de la gare Montparnasse à la rue de la Banque, c'était une petite course pour un marcheur comme Jean Deslions.

En arrivant à la Banque, il s'adressa à l'un

des garçons de bureau qui lui fit traverser un corridor.

Jean vit de petits convois de billets de mille francs et de boîtes où les pièces d'or étaient entassées comme des grains d'avoine dans un boisseau...

— Il y a de quoi s'amuser ici ! lui dit le garçon qui le conduisait.

— Pas trop, répondit Jean, je ne m'amuse pas du tout. Avec ça qu'il y a une odeur d'encre et de papier qui me monte à la gorge...

— Ah bien ! vous voilà rendu. Adressez-vous à ce monsieur... C'est le caissier.

Jean fit passer le bon à travers le guichet.

Le caissier l'examina et le remit à un employé.

— Veuillez attendre un instant, dit-il à Jean.

Quelques instants après on lui compta la somme en cinquante liasses de dix mille francs.

Jean renferma les liasses dans un petit sac de cuir qu'il avait attaché à sa ceinture, et, de corridor en corridor, il arriva enfin dans la cour, puis sur le trottoir de la rue de la Vrillière.

IV

LE VIN, LE JEU, LES BELLES

De l'autre côté de la rue, une calèche découverte était arrêtée.

Une femme d'une rare beauté, indolemment étendue au fond de la voiture, causait avec un jeune homme vêtu à la dernière mode.

La femme jouait avec son éventail.

Un sourire peut-être un peu travaillé ajoutait à la grâce de son visage.

Un petit chapeau, large comme une coquille, était posé sur ses cheveux blonds, retenu par un nœud de velours bleu. Ce chapeau, sur cette chevelure, c'était un papillon sur un épi.

Le corps souple et phosphorescent de la dame faisait, à chaque mouvement, crier la soie bleue de sa robe.

En voyant sortir Jean Deslions, le jeune homme descendit de la calèche.

— N'êtes-vous pas, demanda-t-il, le garde-chasse du comte de Navarran ?

— Oui, monsieur.

— Vous vous nommez Jean Deslions ?

— Depuis que je suis au monde.

Et Jean se disait tout bas :

— Que peut vouloir ce beau monsieur qui descend de calèche pour venir me parler ? Les Parisiens sont des malins. J'ai lu souvent dans les journaux qu'il n'y a pas de tours qu'on n'ait inventé pour s'emparer de l'argent des autres... Il faut se défier.

— Je suis le baron de Maucourt ; continua le jeune homme, M. de Navarran sort de chez moi, il est arrivé par l'express, et sa voiture, plus rapide que vos jambes, lui a donné le temps de me charger de sa commission...

— Quelle commission ? demanda Jean en portant la main à sa ceinture.

— M. de Navarran va faire un petit voyage, dit M. de Maucourt au garde-chasse.

— M. le comte me l'a dit ce matin.

— Et vous devez garder jusqu'à samedi les cinq cent mille francs que vous venez de recevoir pour lui...

— C'est parfaitement exact, dit Jean.

— Eh bien ! le comte ne quitte Paris que ce soir, et comme il craint de n'avoir pas les fonds suffisants pour son voyage, il m'a chargé de vous dire de venir l'attendre chez madame de Fer, qui est avec moi dans cette calèche. M. de Navarran doit venir dîner à l'hôtel, et il compte vous y trouver.

Jean réfléchit.

Comment cet inconnu pouvait-il être si bien au courant ?

Quel autre que le comte aurait pu l'instruire si complètement de ses affaires ?

Il savait tout, il l'avait appelé par son nom, il connaissait le chiffre exact de la somme, le voyage projeté de M. de Navarran.

Après tout, on ne lui enlèverait pas facilement les cinq cent mille francs contenus dans son sac.

Que dirait le comte si réellement il ne se trouvait pas avoir autant d'argent qu'il le voulait pour partir ?

Jean se dit d'ailleurs qu'il rentrerait le soir même à la maisonnette.

Il y a un train pour Houdan à neuf heures.

Si le comte ne venait pas chez la dame comme on le lui annonçait, Jean pensa qu'il en

serait quitte pour avoir inutilement attendu.

Ce n'était qu'un retard de cinq ou six heures, et puisque M. de Navarran devait rester absent plusieurs jours, il n'y avait à cela aucun inconvénient.

— Eh bien ! monsieur, dit-il au jeune homme, veuillez me donner l'adresse de madame...

— Pas le moins du monde, répondit M. de Maucourt. Paris est rempli de pièges ; il serait imprudent de courir les rues avec un dépôt aussi considérable que celui dont vous êtes chargé. Vous allez monter en voiture avec nous.

— Moi ? fit Jean stupéfait.

— Certainement. Vous avez été marin, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! j'ai été moi-même lieutenant de vaisseau... Le marin et le soldat sont à leur place partout.

Et prenant Jean par le bras, M. de Maucourt l'entraîna jusqu'à la calèche.

Un domestique ouvrit la petite portière et la referma lorsque le jeune homme et Jean eurent pris place, l'un à côté de la dame, l'autre sur le coussin de devant.

Le cocher imprima un mouvement à ses rênes

et chatouilla de son fouet la croupe de ses deux alezans, et la voiture prit la rue Vivienne et le boulevard...

— Je vous présente un honnête homme, avait dit le gentleman à madame de Fer.

Celle-ci avait répondu par un sourire à l'adresse de Jean...

— Rappelez-vous ce nom, reprit l'ex-lieutenant de vaisseau en s'adressant à Jean Deslions : — Marianne de Fer ! C'est ainsi qu'on nomme madame, et jamais il n'y eut femme mieux nommée.

Jean tenait toujours la main sur son sac de cuir.

La calèche avait pris l'avenue des Champs-Élysées.

A la hauteur de la rue de Ponthieu, le jeune homme tira sa montre.

— Il est deux heures et demie, dit-il, le comte ne viendra guère qu'à six heures, faisons-nous un tour de bois ?

— Avec plaisir, répondit Marianne de Fer.

— Vous avez déjeuné sans doute ? demanda le baron à Jean.

— Oui, monsieur.

— Alors, vous pouvez profiter de l'occasion

pour faire connaissance avec le bois de Boulogne à l'heure où s'y pressent les élégantes de Paris.

C'est ainsi que Jean Deslions, le garde-chasse, se trouva tout à coup au bord du lac, dans une calèche à huit ressorts, avec cinq cent mille francs dans sa poche.

En fouillant toutes les belles personnes qui se pavanaient en victoria dans l'allée privilégiée, on n'eût certainement pas réuni pareille somme.

Il eût fallu pour l'obtenir leur enlever toutes leurs toilettes...

Dans ce cas, les robes et les châles eussent peut-être valu cinq cent mille francs...

Mais les femmes n'auraient plus valu un liard.

Marianne de Fer saluait de la tête : à deux ou trois femmes dont la voiture croisait sa calèche, elle dit : A ce soir.

M. de Maucourt lui-même donna plusieurs coups de chapeau.

Évidemment, c'étaient des gens connus, et Jean regretta les soupçons qui avaient traversé son esprit.

— Que dites-vous du bois de Boulogne ? demanda l'ex-lieutenant de vaisseau.

— J'aime mieux ma forêt, répondit Jean. Ici l'herbe a une odeur de pommade qui me contrarie, et les arbres sentent le cigare.

A cinq heures et demie, la calèche reprit les Champs-Élysées, tourna dans la rue Marbeuf et s'arrêta devant un hôtel nouvellement construit, un bijou en pierre de taille.

M. de Maucourt offrit la main à Marianne, qui sauta légèrement du marchepied.

Le baron dit à Jean :

— Venez avec nous.

Un domestique en livrée ouvrit une porte vitrée qui donnait accès à l'antichambre.

— M. le comte de Navarran n'est pas encore venu? demanda Marianne.

— Non, madame, répondit le domestique, en homme qui sait fort bien de qui on veut parler.

Marianne s'adressa au baron :

— A quelle heure a-t-il dit qu'il viendrait?

Le comte viendra sûrement dans la soirée, en admettant que, retenu par ses affaires, il ne puisse venir dîner.

Jean reporta la main sur son sac de cuir.

— Eh bien, monsieur Jean, lui dit Marianne, vous allez entrer dans le petit salon et vous me raconterez votre voyage aux Indes... car vous

êtes allé aux Indes, à ce que m'a dit le comte ?

— Oui, madame, je suis allé un peu partout ; et je dois le dire, je n'ai pas encore rencontré des personnes aussi accueillantes que vous et M. le baron.

— Oh ! moi, je suis bonne fille, répondit en riant madame de Fer ; quant à M. de Maucourt, du moment qu'un homme a navigué, l'esprit de corps lui fait un devoir de se montrer aussi aimable que possible.

On entra dans le petit salon.

Les tentures de soie mauve rehaussées d'or, le meuble et les divans capitonnés de même étoffe, un épais tapis à ramages sous les pieds ; au milieu du salon, une table incrustée de mosaïques... Jean se crut transporté dans un palais des *Mille et Une Nuits*.

Sur la cheminée, deux lampes étaient allumées.

Un feu clair petillait entre les chenets dorés, et la chaleur, tamisée par un écran métallique, n'arrivait que doucement aux visages des visiteurs.

— Donnez-moi donc ça, dit Marianne avec une petite mine pleine de provocation.

Et elle enleva à Jean son chapeau, qu'elle remit au domestique.

— Voyons, reprit-elle en poussant le garde-chasse sur le divan, où il crut qu'il allait s'engloutir, avez-vous été amoureux quelquefois?

Cette question sembla trouver un douloureux écho dans le cœur de Jean Deslions.

Ses yeux se fermèrent un instant, et il se raidit sur lui-même comme un duelliste qui reçoit un coup d'épée en pleine poitrine.

Cependant cette sensation ne fut pas de longue durée.

— Jamais, madame, répondit Jean avec froideur.

Marianne approcha sa chaise, et, mettant ses deux coudes sur ses genoux, tandis que des mains elle encadrait sa tête où se dessinait un doute flatteur :

— Soyez franc, dit-elle. Savez-vous que vous êtes un fort bel homme et que vous avez tout pour plaire?

Marianne avait les yeux fixés sur les yeux de Jean qui se sentait embarrassé.

Les blanches épaules de la *bonne fille* apparaissaient dans tout leur éclat, et ses bras nus,

admirablement modelés, ajoutaient au voluptueux ensemble de sa pose.

— Est-ce que M. le comte ne va pas bientôt arriver? demanda Jean.

Marianne fit un geste de dépit.

La porte s'ouvrit et le domestique annonça :

— Madame Venucci!

Madame Pen-Hoët!

Mademoiselle Fraise!

— Hé! arrivez donc, chères belles! s'écria Marianne, vous avez toujours la coquetterie de vous faire attendre.

— Le prince est venu me voir, dit la Venucci, c'est ce qui m'a retardée.

— Ma modiste n'en finissait pas, dit à son tour mademoiselle Fraise; je viens d'essayer des coiffures délicieuses!

Le domestique annonça de nouveau :

— Sa Hautesse Riazis-Bey!

M. le duc de Trébizonde!

Les femmes accablèrent de caresses les nouveaux arrivés.

Elles semblaient surtout très-empressées auprès de Sa Hautesse, qui était littéralement chargée de diamants.

Il était curieux de voir cet être à demi sau-

vage, au teint foncé, au front fuyant, portant gravement un nez de perroquet au-dessus d'une moustache si épaisse et si dure, qu'on aurait pu croire qu'il s'était attaché sur la lèvre une queue de cheval.

Un énorme diamant étincelait à sa cravate ; six diamants plus petits lui servaient de boutons de gilet, et ses doigts noirs et velus étaient surchargés de pierreries de toutes couleurs.

Aussi fallait-il voir les regards allumés de ces dames !

Cet horrible singe ne pouvait se débarrasser de leurs étreintes.

Yvonne Pen-Hoët et mademoiselle Fraise avaient poussé le courage jusqu'à déposer chacune un baiser sur les paupières bordées de rouge de l'Asiatique.

Marianne de Fer s'était assise au piano et jouait la valse du *Baccio*.

— Madame est servie ! dit le domestique.

— Décidément, dit Marianne en s'adressant au baron de Maucourt, je vois que Navarran ne viendra que dans la soirée...

— Il a recommandé de ne pas l'attendre pour dîner, répondit l'ex-lieutenant de vaisseau.

— A table! cria mademoiselle Fraise.

— A table!

Marianne marcha droit à Jean Deslions, et, le prenant par le bras, elle lui dit d'un petit air mutin :

— Vous allez dîner avec nous!

Jean balbutia quelques mots inintelligibles.

— Pas de façons! ajouta le baron. Nous aurions un couvert de trop, et puisque vous avez fait aujourd'hui votre tour de bois de Boulogne, vous êtes digne de dîner à la table de Marianne!

On passa dans la salle à manger.

Jean serrait violemment son sac...

Il fut placé entre Marianne et la Venucci, l'une blonde, l'autre brune.

Jean avait faim; il dîna copieusement.

Il ne comprenait pas d'abord pourquoi on avait mis cinq verres devant chaque convive; la variété des vins qu'on servit n'éclaira point pour lui ce problème, car il trouvait que les vins eussent été tout aussi bons si on les avait bus dans le grand verre.

Les domestiques ne le laissaient point chômer; il avait beau vider ses verres par politesse, ils étaient aussitôt remplis.

Jean ne put s'empêcher de remarquer que la Venucci était une fort belle personne et que Marianne de Fer avait tout intérêt à porter des robes décolletées.

Après le dîner, on passa au fumoir, où étaient servis le café et les liqueurs.

Le baron offrit à Jean un cigare noir et carré, comme il n'en avait jamais fumé; la cendre en était blanche et l'arome délicieux.

— Si nous faisons une partie? demanda Riazis-Bey.

— J'allais vous le proposer, riposta le baron.

Et tandis que les domestiques préparaient la table de jeu, le baron ajouta :

— Savez-vous ce qui est arrivé au petit Vatinel?

— Non.

— Quoi donc?

— Vous savez qu'il était au bout de ses pièces?

— Rasé comme un ponton, dit Marianne.

— Eh bien! un de ses amis l'avait prié de remettre deux cent mille francs à son notaire.

— Quelle imprudence! fit la Venucci.

— Au lieu de les remettre sur-le-champ, le petit Vatinel se dit que, puisqu'il était perdu

sans ressource, il serait bête à lui de ne pas faire une tentative désespérée... Il partit pour l'Allemagne avec ses deux cent mille francs... Vous savez que là-bas, les jeux sont en permanence... A Hombourg, il perdit cent cinquante mille francs...

— Oh ! s'écria Yvonne, on perd toujours à Hombourg.

— Mais à Ems, continua le baron, la fortune tourna. Est-ce la beauté du paysage qui est favorable au joueur ? Sont-ce les eaux qui agissent sur les cartes ? Quoi qu'il en soit, Vatinel fit sauter plusieurs fois la banque et revint à Paris avec sept cent mille francs. Il rendit la somme qu'il devait au notaire, et il reprit la vie de luxe et de plaisirs.

— Et s'il avait perdu ? demanda Jean.

— Oh ! voilà des idées ! reprit le baron. On ne livrerait jamais une bataille, si chaque général était retenu par la crainte de la perdre.

Riazis-Bey avait battu les cartes.

Marianne demanda au garde-chasse s'il avait joué quelquefois.

— Quand j'étais à bord, répondit Jean, nous faisons souvent une partie de piquet.

— Vous n'avez jamais joué le lansquenet ?

— Jamais.

— Ah ! bien, je vais vous l'apprendre.

Et en deux tours de main, elle lui montra le jeu.

Jean serrait de plus en plus fort le sac de cuir qui pendait à sa ceinture.

— La journée serait incomplète, s'écria le baron, si vous ne la terminiez par un lansquenet... Je suis sûr que vous allez gagner !

— Je n'ai pas d'argent, répondit le garde-chasse.

— Combien avez-vous ?

— J'ai neuf francs et vingt-cinq centimes... mais il me faut trois francs pour payer le chemin de fer.

— Eh bien ! je vous fais vos cinq francs...

Le baron tourna quelques cartes.

— Vous avez gagné... Les dix francs ! cela fait vingt... Allons, allons ! vous allez avoir une main...

Jean passa treize fois.

Cela faisait vingt mille quatre cent quatre-vingt francs.

— Je prends la banque, dit Riazis-Bey.

Et il tira de sa poche cinquante mille francs en billets de banque.

Jean reperdit tout ce qu'il venait de gagner.

— Allons ! dit-il, M. le comte ne viendra point.... Il faut que je prenne garde à ne pas manquer le chemin de fer.

— Encore une partie ! s'écria le baron.

— Je n'ai plus d'argent, répondit le garde-chasse : vous m'avez gagné cinq francs.

— Eh bien, et cela ? dit le baron en donnant un petit coup sur le sac.

— Oh ! cela n'est pas à moi, répondit Jean.

— Mais ce que vous gagnerez sera à vous !

— Pas davantage, monsieur.

— C'est trop fort, s'écria Marianne, vous êtes un drôle de bonhomme.

— Ah ça ! dit Jean en regardant autour de lui d'un air de menace, est-ce que vous croyez, par hasard, que j'aurais emporté vos vingt mille francs de tout à l'heure, moi qui n'avais que cent sous à vous donner ?

— Et qu'en auriez-vous fait ? interrogea le baron.

— Moi ? dit Jean en se relevant, je les aurais distribués à ces dames !

— Bravo ! s'écria Marianne en éclatant de rire.

— Ce n'est pas tout, dit Jean, j'ai dîné chez vous, je vous enverrai un chevreuil.

Et il sortit tranquillement, ayant toujours la main sur son sac.

Dès qu'il eut disparu, Marianne demanda à M. de Maucourt :

— La lettre de Navarran.

— La voici, dit le baron.

La lettre ne contenait que ces mots :

« Je vous donne les cinq cent mille francs si vous parvenez à vous en emparer, — *sans les voler.* »

— Eh bien ! nous sommes refaits, dit Marianne.

Jean se hâta de revenir à la gare de Montparnasse.

Ceux qui le virent presser le pas pour ne pas manquer le train ne purent guère se douter que ce jeune homme qui s'en allait à pied portait un demi-million et avait un instant gagné plus de vingt mille francs au lansquenet.

A Houdan, Jean reprit sa carriole et revint à la maisonnette.

Il serra soigneusement le sac entre deux paires de draps dans l'armoire de la mère Deslions et il en retira la clef.

Le samedi suivant il se rendit au Mesnil et dit à M. de Navarran :

— Monsieur le comte, je viens vous rapporter ce qu'on m'a remis pour vous,

— C'est bien, mon garçon.

— On m'a fait dîner dans une maison où vous étiez attendu...

— Ah ! je me rappelle... je n'ai pas eu besoin d'aller t'y retrouver...

Jean salua ; et, comme il sortait :

— Je t'ai peut-être donné beaucoup de mal en te chargeant d'un dépôt si considérable ?

— Non, monsieur le comte.

— Tu n'as pas craint de perdre cette somme ?

— Pas un instant.

Le comte regarda partir Jean qui s'enfonçait dans le bois, suivi, comme toujours, de son grand lévrier, — car Ginevra, qui se trouvait pour le moment à la tête d'une petite famille, n'avait pu quitter le logis.

— Ma foi ! dit le comte, j'ai bien des gens à mes ordres... J'ai des banquiers, des médecins, des avocats, des gens de couteau prêts à tout... Il me manquait un honnête homme !

V

LES BUTTES CHAUMONT

M. de Navarran s'installa dans son bureau,
et écrivit :

Monsieur Surypère,

Négociant,

21 bis, rue de la Lune,

à Paris.

« Tenez-vous prêt pour la revue de nuit.

« Les choses ne vont pas.

« Il y a une trahison quelque part.

« Les papiers que j'attends de Smyrne ne
sont pas arrivés.

« Comment *la Jeune-Caroline* a-t-elle fait
nauffrage?

« Renseignements pris, il n'y a pas eu de

coup de mer à l'est de la Méditerranée, le 17 avril.

« Un seul homme a survécu, Aly, l'âme damnée du musulman... »

Suivaient deux lignes en caractères inconnus, mélangés de chiffres.

M. de Navarran monta à cheval et alla lui-même jeter la lettre dans la boîte placée au waggon-poste du train de Chartres.

Le lendemain, il se rendit à Paris et se fit conduire, par une voiture de place, à la maison qu'il occupait dans la rue de la Tour-d'Auvergne.

C'était une maison fort ordinaire, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Il y avait trois pièces en bas, quatre en haut ; le tout meublé d'une façon très-simple.

Le comte avait acheté la maison et le mobilier pour une somme de quatre-vingt-quinze mille francs.

Chose rare à Paris, et qui semblait avoir décidé l'acquéreur, le concierge n'avait pas été prévu par l'architecte.

Pas de loge, par conséquent pas de portier.

On dira peut-être que rien n'empêche le propriétaire d'une maison de ne pas prendre de

concierge s'il n'en a pas besoin ou s'il préfère s'en passer.

C'est une erreur.

Le concierge congédié n'est pas content; quand un concierge n'est pas content, il va faire ses plaintes dans le voisinage, et on se dit :

— Il paraît qu'il va se passer là des choses qui ne souffrent pas de témoins.

Les voisins, dont la curiosité est piquée, observent et surveillent.

On veut savoir qui entre et qui sort.

On guette le facteur pour tâcher de découvrir si le hardi novateur qui veut se passer de portier reçoit beaucoup de lettres, si ces lettres viennent de Paris ou de la province...

Chaque rue de Paris est un petit village avec ses cancans, ses jalousies, ses rancunes de famille.

Les Parisiens ont toujours eu la manie de se moquer des habitants des provinces; ceux-ci pourraient, s'ils voulaient, prendre de terribles revanches.

Bref, quand M. le comte de Navarran voulait rentrer chez lui, il montait deux petites marches, tirait une clef de sa poche, ouvrait sa porte, — et, quand il l'avait refermée derrière lui, il au-

rait fallu être bien malin pour savoir ce qu'il pensait.

Ce jour-là, M. de Navarran rentra chez lui vers trois heures.

Il était seul, — et la maison était inhabitée en son absence.

Cependant, l'homme qui sortit à dix heures ne ressemblait à M. de Navarran que par la taille.

Il fallait donc que le comte eût un intérêt à n'être pas reconnu.

La couleur de ses cheveux, le dessin de sa barbe, la nuance de son teint étaient entièrement modifiés.

Au coin de la rue, M. de Navarran monta dans un coupé marron, sans chiffre, et dont le vernis n'avait pas été lavé depuis plusieurs jours.

Ainsi fait, le coupé ne pouvait pas attirer l'attention plus qu'une voiture de place.

A côté du cocher, M. Surypère avait pris place.

Il descendit en apercevant le comte et lui ouvrit la portière.

— Aux buttes Chaumont, dit le comte.

Surypère remonta sur le siège.

Le coupé suivit la rue Rochechouart jusqu'aux boulevards extérieurs, parcourut les

boulevards de la Chapelle et de la Villette, et s'arrêta dans la rue Fessard.

Une porte cochère était ouverte; le coupé entra dans la cour, — et la porte se referma.

— Sois prêt pour deux heures, dit le comte au cocher.

Le comte sortit, accompagné de Surypère, et tous deux se rendirent au *Grand-Vainqueur*, rue de la Villette, où on leur servit de la bière.

Le comte tira quelques cigares de sa poche et les mit sur la table, après avoir allumé celui qu'il avait choisi en amateur.

— Que sais-tu? demanda-t-il à Surypère.

— Le *musulman* conspire, répondit celui-ci. Il a tenté de vous faire suivre, mais vainement. A chaque instant, il perdait la trace.

Aly a passé huit jours à Houdan...

— Et qu'a-t-il vu?

— Rien. Aussi le *musulman* est-il convaincu que vous êtes, comme lui, un des affiliés : mais il cherche ailleurs le véritable chef.

— Il faut me débarrasser de cet homme dans le plus bref délai. Es-tu allé à Saint-Cloud?

— J'en arrive à l'instant.

— Le *Requin* est-il en état?

— Il va continuellement de Saint-Cloud à Rouen, d'après vos ordres.

— Il peut prendre la mer ?

— Au premier signal.

— C'est bien. Qu'un chauffeur relaye l'autre et qu'on soit prêt à partir à toute heure du jour et de la nuit... Les papiers sont en règle ?

— Le *Requin* est, pour tout le monde, un yacht de plaisance de lord Trelauney. On le connaît en Seine, il peut aller et venir sans éveiller aucun soupçon.

... A onze heures et demie, le maître du *Grand-Vainqueur* ferma son établissement.

M. de Navarran et Surypère prirent la route des buttes Chaumont.

Entre la Petite-Villette et Belleville s'étend un vaste terrain hérissé de mamelons arides.

A de certains endroits, ces mamelons sont taillés à pic, offrant au regard une roche grise et sale. On dirait que la butte vient d'être opérée d'un cancer ; la plaie est à vif.

C'est là que s'est fait pendant plusieurs années le dépôt des immondices de Paris, qui est maintenant à Bondy.

Sous vos pieds, d'immenses galeries souterraines s'étendent dans toutes les directions. Le

sol est creusé jusqu'à cent quatre-vingts mètres de profondeur. On descend dans ces souterrains par les puits toujours béants des anciennes carrières.

Les fours à plâtre fument encore...

Les buttes Chaumont ont fourni, depuis des siècles, du plâtre, de la marne et des terres glaises.

En montant sur l'une des buttes, on aperçoit Romainville, les Prés-Saint-Gervais, Pantin, Gonesse, la plaine de Vertus, entre la Grande et la Petite-Villette, et à gauche le mamelon où se dressait autrefois le gibet de Montfaucon.

La police fait de fréquentes arrestations sous les buttes Saint-Chaumont.

Dans les nuits pluvieuses ou glacées, les vagabonds et les repris de justice vont chercher un asile dans les fours à plâtre, et plus d'un de ces malheureux a été trouvé asphyxié par les émanations délétères qui s'exhalent du fourneau mal refroidi.

En haut de la rue de la Villette, dans les terrains vagues, se trouve l'entrée d'une des principales carrières.

C'est comme l'entrée d'une citerne sur un monticule recouvert d'un hangar. Un câble est

attaché à une forte poutre ; ce câble sert d'escalier pour entrer dans le souterrain et en sortir...

Là-dessous vivent des centaines d'individus, hommes, femmes et enfants...

Il s'y trouve des enfants de cinq ou six ans qui n'ont jamais monté à l'air et qui n'ont jamais vu la lumière...

Déjà, il est vrai, la pioche a ouvert et assaini une partie de cette région maudite ; quelques jours encore et l'eau et les fleurs en auront changé le sinistre aspect.

Où régnaient le crime et la fièvre, la municipalité de Paris apporte le travail et la santé.

Il faut au voleur et à l'assassin la ruelle et l'impasse, le pavé boueux, inégal, le ruisseau sordide, la venelle obscure et malsaine.

Élargir la rue, planter des arbres, chasser la maladie, c'est le meilleur moyen de moraliser en bas...

Les enfants de la misère n'ont pas à cacher leurs honnêtes haillons...

Ils auront des allées sablées pour y jouer comme les heureux dans le jardin des Tuileries, ils auront des fleurs comme les plus riches. Au lieu de grelotter dans un bouge humide, ils

pourront courir à l'air libre et se réchauffer au soleil, qui est à tout le monde...

En sortant du cabaret du *Grand-Vainqueur*, M. de Navarran et Surypère se rendirent à la grande carrière...

Tous deux gravirent le monticule.

Surypère saisit la corde qui pendait au-dessus du trou béant et se laissa glisser jusqu'en bas ; le comte le suivit.

La descente dura près de cinq minutes.

Quand ses pieds eurent touché le sol, Surypère alluma une lanterne...

Plusieurs galeries venaient aboutir à l'endroit où il se trouvait...

Dans chaque galerie un coup de sifflet retentit, suivi d'un bruit de pas et d'une course désordonnée.

— Ils croient que c'est la *rousse*, dit Surypère.

Et tirant de sa poche un sifflet, il siffla d'une façon particulière : trois coups aigus suivis d'un roulement modulé.

Les pas s'arrêtèrent.

— Qui vive ? cria une voix.

— Le Fourgat ! répondit Surypère.

Aussitôt la voûte fut éclairée de tous les côtés,

et de chaque galerie un homme arriva portant une chandelle de résine.

A côté de Surypère, ils aperçurent un homme dont le visage était couvert d'un masque noir. Cet homme était le comte de Navarran.

Il retroussa sa manche gauche.

Sur l'avant-bras était gravé un signe... Sous le tatouage on lisait cette devise :

ÉGAUX DEVANT LA MORT !

Les hommes s'inclinèrent avec un respect mêlé de crainte.

— Au village ! dit le Fourgat.

Deux hommes passèrent devant, et la bande s'enfonça sous une galerie.

Le passage allait se rétrécissant par endroits ; de larges piliers avaient été ménagés par les mineurs pour empêcher le terrain de s'effondrer ; d'autres galeries venaient aboutir à l'artère principale comme autant de rues souterraines qui se croisaient dans tous les sens.

La troupe fit plusieurs circuits et s'arrêta tout à coup à l'endroit où la voûte rejoignait le sol.

Les compagnons se mirent à déblayer, reje-

tant sur les côtés les pierres et la terre blanchâtre...

Pendant qu'ils travaillaient, on entendait au-dessous les aboiements d'un chien.

Partout où est l'homme, le chien le suit !...

Il y avait là des chiens en rupture de ban qui fuyaient, comme leurs maîtres, l'œil de la police.

Une dernière couche de terre tomba ; une porte s'ouvrit : c'était le village.

Singulier village que celui-là !

Sur un espace assez vaste où l'air extérieur arrivait par des fissures, le sol était divisé par portions.

Chacun avait son lit et son jardin.

Le lit se composait d'une planche et d'un amas de laine volée on ne sait où.

Le jardin était cultivé.

Il y avait des couches de champignons, des plans de radis, des carrés entiers de barbe de capucin et d'autres herbes qui poussent dans les caves.

Un sybarite avait essayé de cultiver la truffe, mais la tentative avait échoué...

Chaque homme sortait à son tour et rappor-

tait du pain, de la viande, ce qu'il avait pu trouver ou voler.

C'était une Petite-Pologne à cent pieds sous terre.

Ceux que cette vie lassait n'avaient qu'à monter à la Villette, ils ne tardaient pas à être pris et dirigés sur Toulon, puis embarqués pour Cayenne.

Comme Robinson dans son île, ces naufragés de la probité s'étaient industrialisés au fond de leur vaste tombeau; ils avaient créé le village.

L'un d'eux, ayant volé un mouton, essaya de l'acclimater; le mouton mourut au bout de quinze jours.

Les lapins seuls résistaient plusieurs mois; aussi y avait-il une garenne à côté du village.

M. de Navarran tira de sa poche une liasse de papiers et demanda :

— Qui est-ce qui veut être vitrier ?

Un homme s'approcha.

— J'étais vitrier autrefois, dit-il humblement.

— Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Depuis deux ans, maître.

— Voici des papiers; tu te nommeras Pierre Labruni... On te donnera demain des outils et des carreaux à la maison de la rue Fessard.

L'homme saisit les papiers avec une joie fiévreuse.

— Un boucher ? demanda le comte.

Un second compagnon s'approcha et reçut comme le premier un faux extrait de naissance et un faux passe-port.

M. de Navarran rendit ainsi la liberté et une profession à sept ou huit de ces misérables.

Surypère prenait par écrit leur véritable nom.

En revenant à la vie et à la lumière, chacun d'eux restait sous la domination du maître.

Une pauvre femme, maigre et hâve, tenant sur ses bras un enfant chétif, pâle, tremblant la fièvre, s'approcha de M. de Navarran :

— Ayez pitié de nous, dit-elle, mon enfant se meurt. Il y a cinq ans que nous sommes ici...

— Où est ton mari ?

— Il est là, couché ; le délire l'a pris depuis deux jours...

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il était chauffeur sur un vapeur...

— A quoi a-t-il été condamné ?

— A dix ans, pour un coup de couteau dans une querelle de marins.

Le comte se tourna vers la bande :

— Vous monterez cet homme, dit-il. La police le ramassera et le fera conduire à l'hospice. Je me charge de l'y réclamer... J'ai besoin d'un chauffeur.

— Et moi, maître ? demanda la femme.

— Tu peux partir au jour avec ton enfant... Tu recevras des vêtements à la maison de la rue Fessard ; on te fournira le logement et la nourriture jusqu'à ce que ton mari soit sur pied.

La femme couvrit de baisers la malheureuse créature qui se pressait sur son sein et alla rejoindre son mari.

— Tu n'entends pas ? lui dit-elle, demain, demain, nous verrons le jour !

L'homme poussa un profond soupir et se tourna sur la paille moisie sans avoir la force de répondre.

— Demain ! demain ! répétait la femme avec extase.

Le comte et Surypère reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Les portes du village se refermèrent derrière eux ; les compagnons rejetèrent par dessus les pierres et les moellons...

Quelques minutes plus tard, le coupé sortait de la cour où il était remisé.

Le comte reprit sa place à l'intérieur, tandis que Surypère remontait sur le siège.

Ni l'un ni l'autre ne virent un homme qui s'était blotti dans un coin de la rue et qui, s'accrochant au ressort, se mit à rouler avec la voiture dans la direction de la rue Saint-Louis.

MADEMOISELLE DE CHARMENEY

Tandis que ces événements étranges s'accomplissaient dans la coulisse de Paris, un drame se préparait dans la maisonnette du coteau Lafontaine.

La vieille Madeleine voyait Jean s'assombrir chaque jour davantage.

Distrait, préoccupé, c'est à peine s'il répondait aux questions qui lui étaient adressées.

Louise, de son côté, devenait pâle et mélancolique. Ses joues si fraîches s'étaient creusées ; dans ses grands yeux noirs éclatait un rayon de fièvre.

Il semblait qu'une souffrance inconnue eût traversé sa vie et troublé les profondeurs de son âme.

Pauvre Louise ! un éclat inattendu, un acte

de désespoir devait bientôt révéler son secret.

Quant à Jean Deslions, il eût suffi de le suivre dans ses promenades à travers la forêt pour connaître la passion sans issue dans laquelle il s'était jeté.

Jean le garde-chasse, Jean le paysan, aimait de toutes les forces de sa nature jeune et violente une belle et noble fille, mademoiselle de Charmeney.

Le marquis de Charmeney habitait, entre Mantes et Houdan, une des terres les plus considérables du pays.

Le marquis était un gros homme à la face enluminée, buvant sec et très-entiché de sa noblesse. Ne connaissant que son chenil, le marquis usait, dans ses rares correspondances, d'une orthographe qui eût troublé Richelieu lui-même, cet académicien qui écrivait *hakadémi*.

On ne se rappelait pas, au château, d'avoir jamais vu un livre ou un journal entre les mains du marquis.

Les campagnes de France comptent encore un certain nombre de ces descendants dégénérés de familles autrefois brillantes.

La noblesse leur va comme des ailes à un boule-dogue.

La marquise de Charmeney, mariée pour des raisons de famille à ce goujat titré, n'avait pu se faire à la vie qu'on voulait lui imposer. La pauvre femme, dont les sentiments avaient été refoulés, était morte à vingt-cinq ans, abîmée dans les dégoûts de cette solitude à deux.

Elle était morte, pleurant sur son enfant qui venait à peine de naître...

Et c'est ainsi que Blanche de Charmeney atteignit sa septième année, n'ayant jamais vu que les hobereaux du voisinage.

Quand elle eut sept ans, son père l'envoya au couvent des Oiseaux, et depuis quelques mois, son éducation étant terminée, Blanche était revenue au domaine paternel.

C'était une belle fille, svelte et pleine de grâce. Ses cheveux blonds, que la brosse n'avait pu dompter, se soulevaient sur son front, et, rejetés violemment en arrière, dégageaient dans toute sa pureté le profil d'une Charmeney des vieux temps de l'histoire de France.

C'est ainsi que Versailles nous représente les duchesses d'Étampes ou de Châteauroux.

En proie à un indomptable orgueil, Blanche n'avait pas d'amies,

Comme Jean, elle courait les bois, seule, fière et rêveuse.

Chaque matin, à sept heures, mademoiselle Blanche de Charmeney sortait à cheval et se perdait dans la forêt, comme les princesses des contes de fées.

Jean l'avait vue passer une première fois... Blanche avait lancé son cheval au galop. Ses cheveux flottaient au vent sous le feutre gris légèrement penché que surmontait une plume de faisan d'Écosse.

Et Jean était resté ébloui.

Que de fois il revit la nuit, quand le sommeil s'était appesanti sur ses paupières, le costume d'amazone en velours bleu et l'adorable figure de mademoiselle de Charmeney!...

Jean guettait le passage de l'intrépide écuyère, il ôtait son chapeau et la suivait au loin autant que son regard pouvait s'étendre.

Un jour, Blanche s'arrêta pour lui demander le chemin.

Jean, ému et tremblant, lui indiqua la route qu'elle devait suivre.

Le sang avait afflué vers son cœur, ses tempes battaient, il n'entendait plus,

— Par ici, n'est-ce pas? demanda Blanche en étendant le bras.

Et dans le mouvement qu'elle fit, sa cravache lui échappa et alla rouler sur la route.

Jean ramassa la cravache et s'avança vers mademoiselle de Charmeney pour la lui remettre.

Celle-ci venait d'ôter un gant et elle étendit la main pour prendre sa cravache, une petite main blanche avec des ongles roses...

Jean la dévorait du regard; il perdait l'esprit... Saisissant cette main, dans un moment de folie, il y appuya ses lèvres ardentes.

Il n'eut pas le temps de se reculer; un éclair jaillit des yeux de mademoiselle de Charmeney; une révolte de pudeur la fit se dresser sur sa selle, et avec une vigueur qu'on ne lui eût pas soupçonnée, elle cingla d'un coup de cravache le visage de l'insolent, et s'élança au galop dans la forêt.

Jean laissa échapper un cri, cri de rage et de honte.

Blanche n'apparaissait plus que comme un point au fond de l'avenue.

Le garde-chasse se laissa tomber au pied d'un arbre et versa des torrents de larmes.

Le grand lévrier *Guido* lui léchait les mains en poussant des cris plaintifs, mais Jean n'eut pas une caresse pour cet ami fidèle.

C'est donc ainsi que l'orgueilleuse demoiselle devait accueillir cette ardente passion, cet amour si sincère qui était devenu toute sa vie à lui ?

Jean songea longuement.

Il mesura la distance qui le séparait de celle qu'il osait aimer, et, se levant tout à coup, il montra le poing à l'horizon du côté où Blanche avait disparu, et l'œil enflammé, les tempes gonflées par la colère, il ne dit que ces mots :

— Tu seras à moi !

Jean se dirigea lentement du côté de la maisonnette.

Deux fois il se pencha sur le bord de la Vespre et rafraîchit sa figure où la cravache avait laissé une ligne bleuâtre.

Il put étancher en même temps la soif qui le tourmentait.

— J'ai été fou, pensait-il ; mais cette jeune fille a été impitoyable. Je ne suis à ses yeux qu'un pauvre paysan, mais sait-elle quelle âme bouillonne en moi ?

Il s'arrêtait un instant et reprenait :

— Que pouvait-elle faire, cependant ? Se moquer de moi — et rire ? Certes, je souffre horriblement ; mais si elle avait ri... Oh ! si elle avait ri, je l'aurais tuée !

Le toit rouge de la maisonnette apparut au détour du chemin.

Louise étendait sur l'herbe le linge qui sortait de la lessive. Les fleurs du tourne-sol égayaient l'entrée du petit jardin ; par la fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, Jean aperçut sa mère, la vieille Madeleine, qui s'occupait du repas prochain.

Ginevra avait quitté sa niche et sa petite famille pour accourir au-devant de son maître, tandis que *Guido*, se livrant à une manœuvre opposée, s'était précipité dans la cuisine, afin de s'assurer que tout marchait à souhait.

— Mère ! c'est Jean ! dit Louise.

Jean embrassa sa sœur, et monta les deux marches qui donnaient accès à la maisonnette.

— Eh ! qu'as-tu donc à la figure ? demanda Madeleine.

— Cela n'est rien, mère, répondit Jean. C'est une branche d'arbre que je ne voyais pas et que j'ai heurtée.

Jean déposa son fusil dans un coin et jeta sa gibecière sur une chaise.

— Il faut le laver avec de l'eau et du sel, continua Madeleine, en remplissant une tasse à la fontaine.

— Tu es trop vif, ajouta Louise, qui venait d'entrer.

Elle prit une serviette, et la trempant dans l'eau salée, elle bassina elle-même la joue de son frère.

Il y avait comme un sillon qui s'étendait du front jusqu'à l'oreille.

— Merci, dit Jean, ce n'est point là que je souffre...

A ce moment passait Sauviat, le fermier du marquis de Charmeney.

— Bonjour, la mère Deslions! cria-t-il en s'arrêtant devant la maisonnette.

— Bonjour, père Sauviat; voulez-vous un verre de blanc?

— Hé! ce n'est pas de refus, dit Sauviat.

Il franchit le seuil, et, se laissant tomber sur une chaise comme un homme fatigué, il ajouta:

— Bonjour, la jeunesse! un beau gars et une jolie fille que vous avez là, la Madeleine!

— Je ne m'en plains pas, monsieur Sauviat.

Louise avait rapproché les verres qui se trouvaient sur la table, et Jean les emplit jusqu'au bord d'un petit vin du pays clair et plein d'étincelles qui montaient du fond à la surface.

— Ça petille comme du champagne, dit Sauviat. A votre santé !

Et il vida le verre d'un trait.

— Y a-t-il du nouveau dans le pays ? demanda Madeleine.

— Du nouveau, nous en aurons bientôt, dit Sauviat en faisant claquer sa langue contre son palais.

— Et quoi donc ?

— Il va y avoir une noce...

— Ah bah ! Votre demoiselle peut-être ?

— Ça se pourrait bien.

Jean saisit la table et serra le bois avec furie pour maîtriser les élans nerveux que cette nouvelle soulevait en lui.

Le père Sauviat continua, après avoir jeté un regard satisfait sur son gilet à fleurs :

— Vous connaissez bien M. de Villepont ?

A ce nom, Louise pâlit à son tour. Elle fut forcée de s'asseoir pour ne pas tomber.

Le fermier remplit de nouveau son verre et reprit :

— M. de Villepont n'est pas aussi noble que M. le marquis. Il paraît même qu'il y a une grande différence entre eux. Mais M. de Villepont est quatre fois, dix fois plus riche que M. le marquis, et, à l'époque où nous vivons, on rapproche facilement les distances avec des sacs de mille et de cent. M. de Villepont est banquier dans la rue de la Chaussée-d'Antin; il tient un chemin de fer en Autriche et des bateaux à vapeur qui vont en Amérique. Avec tout ça, il a l'amour-propre de marier son fils avec une demoiselle de la vieille roche, comme ils disent. M. Raoul est un beau garçon; il a des chevaux qui passent devant tous les autres, des redingotes, des habits et des pantalons tant qu'il en veut... à ce point qu'il en change quatre et cinq fois par jour... Le matin, il sort avec une cravate rouge et une veste de velours; à midi, il met une jaquette grise et une cravate bleue; à deux heures, une redingote noire et un pantalon gris; le soir, il arrive pour dîner avec un habit qui laisse voir tout son estomac, avec une chemise brodée qui se tient raide comme du fer-blanc...

Il fume des cigares qui sont noirs comme de l'encre, parce que c'est les nègres qui les font.

Ces cigares-là ont passé la mer; ça se vend dans les fabriques de rhum de la Jamaïque. Avec le prix d'une boîte, on payerait ses impositions.

— Et ce mariage est décidé? demanda Jean les dents serrées.

— Ça va se faire dans quelques jours, dit Sauviat. Mademoiselle est allée à Paris pour commander ses costumes d'innocence avec une couronne de fleurs d'oranger.

Louise était pâle comme une morte.

Elle sortit et alla se réfugier derrière un massif. La tête dans ses mains, elle se mit à pleurer abondamment...

Quand le père Sauviat eut pris congé de Madeleine pour continuer sa route, Jean sortit à son tour...

C'était le 21 novembre 1853, c'est-à-dire le lendemain de cette nuit sinistre où un inconnu avait été assassiné dans un hôtel de la rue Saint-Louis, par Monseigneur et Aly.

Le lecteur n'a pas oublié que nous l'avons prié de remonter avec nous un peu en arrière, afin de lui faire connaître les personnages que nous venons de lui présenter...

Jean errait dans le bois, roulant de sombres

projets, quand une voix bien connue vint frapper son oreille.

Cette voix, c'était celle de Louise.

— Raoul, disait-elle, que vais-je devenir ? Sans doute, j'ai été folle de vous croire, je le comprends maintenant. Mais je ne connais rien de la vie, moi. D'après ce qu'on m'a dit, vous êtes riche et je n'étais pas faite pour vous. Pourquoi m'avez-vous juré que vous n'aimeriez jamais que moi ?

Qui est-ce qui vous forçait à me tromper, à mentir ?

Ne vous ai-je pas donné tout ce que j'avais ? Est-ce ma faute si je suis pauvre ?

Si vous m'abandonnez, ma mère en mourra, car il faudra bien lui avouer ma faute. Chaque jour nous rapproche du moment redoutable où je briserai par l'aveu de ma honte ce cœur qui m'a tant chéri ! Oserai-je seulement me jeter à ses genoux et demander pardon ?

Et mon frère, Raoul ! mon pauvre Jean ! Si vous saviez comme il est bon et honnête !

Comment soutiendrai-je son regard ?

Ayez pitié de moi, Raoul !

Trouvez quelque chose, un moyen... Tenez !

épousez-moi, et je me tuerai ensuite, je vous le jure, pour ne pas gêner votre vie !

Jean s'était couché à plat-ventre et put assister à cette scène sans être vu.

Il avait reconnu M. de Villepont, le fils du banquier. Une sueur froide perlait sur ses tempes et des éclairs couraient de son cœur à ses prunelles.

Raoul frappait la terre du pied avec impatience.

— Chère enfant, dit-il en prenant la main de Louise, vous pouvez être parfaitement heureuse, si vous voulez accepter ce que je vous offre. Je me chargerai de subvenir à tous vos besoins, votre enfant ne manquera de rien...

— Ce n'est pas cela que je vous demande, s'écria Louise ; ce n'est pas cela que vous m'avez juré ! Suis-je allée vous chercher ? N'est-ce pas vous qui m'avez poursuivie ? N'ai-je pas vos lettres perfides ? N'ai-je pas le souvenir cuisant de vos paroles ?

— Enfin, qu'exigez-vous de moi ? dit Raoul du ton d'un homme qui se lasse.

Louise répondit avec fermeté :

— Un nom pour mon enfant.

M. Raoul fit une moue dédaigneuse.

— Donnez-lui le nom qui vous plaira le mieux, répondit-il avec ironie. Pour ma part, je vous avoue que ce détail m'est indifférent.

Jean porta machinalement la main à son fusil.

Il le tenait là, cet homme qui, après avoir séduit sa sœur, allait épouser mademoiselle de Charmeney !

La cravache lui cinglait encore le visage, et ce n'était pas assez de cet affront, il fallait encore que l'orgueilleuse fille enlevât à sa sœur Louise celui qui pouvait seul l'arracher à la honte en réparant le mal qu'il avait fait.

Il le tenait au bout de son fusil...

Blanche ne pourrait l'épouser, et Louise, interrogée plus tard par son enfant, aurait au moins à lui répondre :

— Ton père est mort, voilà pourquoi je ne puis te le montrer !

Et ce séducteur, ce lâche, cet homme qui avait menti pour voler le bonheur de l'une et l'honneur de l'autre... il le tenait au bout de son fusil.

— Adieu, petite, reprit M. Raoul ; tu peux être sans crainte pour l'avenir, tu es jolie, tu trouveras facilement à te marier...

M. Raoul détacha la bride de son cheval, qu'il avait enroulée autour d'une branche.

A ce moment, Jean se leva.

Il apparut, pâle et menaçant.

Louise poussa un cri de terreur et s'enfuit comme une folle.

— Ah! ah! fit M. Raoul en fronçant le sourcil, le frère maintenant! Il paraît que ce rendez-vous cachait un piège?

— Monsieur, dit Jean sans se découvrir, il y avait, dans une maisonnette entourée de fleurs et pleine de bonheur, une jeune fille honnête et pure. C'était ma sœur. Vous êtes venu, et avec vous la honte et les larmes. Vous avez vingt-cinq ou vingt-six ans, vous ne pouvez encore être entièrement corrompu. Le mal que vous avez fait, voulez-vous le réparer?

— Monsieur, répondit Raoul, faites votre prix!

— Il y a une chose qui n'a pas de prix, continua Jean, c'est l'honneur.

— Hé! qui diable, fit Raoul, s'avisera d'aller vous demander compte de votre honneur?

— Moi! dit Jean, et c'est assez. Vous avez l'air de croire qu'il y a deux espèces d'honneur, l'une pour vous, l'autre pour les pauvres. Non,

monsieur, en bas comme en haut, il n'y a qu'un honneur. Vous voyez que je ne viens pas à vous la menace à la bouche...

— Il ne manquerait plus que cela ! murmura M. Raoul.

Une fois encore, Jean Deslions put contenir la colère qui l'envahissait sourdement.

— Monsieur, reprit-il, ma mère a soixante ans, ses cheveux sont blancs, son visage, où Dieu a mis le calme et la douceur, dit assez la pureté de sa vie ; monsieur, cette honnête femme mourra de chagrin...

— Mais non, dit M. Raoul, on lui fera comprendre qu'il y a des choses qu'on ne peut exiger. M'est-il possible d'amener Louise au château en disant : Voilà ma femme ? Je serais maudit et déshérité par mon père, et nous y perdrions tous.

— Monsieur, reprit Jean, Louise aussi mourra de désespoir... Si vous frappez ces deux êtres avec un couteau, la loi saurait vous punir, et cependant cette mort serait douce à côté de celle que vous leur préparez.

Vous les faites mourir de douleur, et, cette fois la loi est impuissante... C'est pourquoi vous me voyez devant vous aussi menaçant dans mon

droit que je serai tout à l'heure inflexible dans ma vengeance !

M. Raoul ne put s'empêcher de frémir.

Il regarda Jean de la tête aux pieds et lui dit d'une voix troublée :

— Monsieur, nous recauserons de tout cela...

Et d'un bond il s'élança sur son cheval et piqua des deux.

Le cheval n'avait pas fait trente pas que Jean épaula son fusil et tira.

M. Raoul tomba, perdant des flots de sang.

Un pied était resté accroché à l'étrier, et le corps du séducteur fut traîné sur la route.

Au détour du chemin, la courroie se détacha, et le cheval reprit au galop la route du château, tandis que M. Raoul restait étendu sur l'herbe mouillée...

VII

LE POUVOIR

Jean revint à la maisonnette.

— Où est Louise? demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas vue, répondit Madeleine; mais qu'as-tu? Ce désordre? ce trouble?

— Mère, dit Jean, Louise est perdue... J'ai tué celui qui l'avait déshonoré.

Madeleine recula trois pas en arrière.

— Malheureux! s'écria-t-elle.

Et la bonne vieille se signa en levant les yeux au ciel.

— Il faut fuir, te cacher; tu gagneras le Havre d'où tu es déjà parti autrefois, et de là, que Dieu te protège dans les pays où ne vont pas les gendarmes!

— Non, je ne fuirai pas, dit Jean, j'attendrai...



Madeline allait le supplier encore de s'éloigner, quand une rumeur se fit entendre du dehors.

— On vient t'arrêter ! s'écria la pauvre femme.

— Je suis prêt, dit Jean en courant à la porte.

Mais là, il ne vit que deux hommes, le père Sauviat et le garde champêtre qui transportaient le corps inanimé de Louise.

— Votre fille s'est jetée à l'eau, cria le père Sauviat. Je l'ai retirée, mais je suis tout trempé.

La chevelure de la jeune fille pendait ruisse-lante derrière sa tête ; ses yeux étaient fermés, elle était évanouie, mais elle respirait encore.

— Vite ! faites chauffer des serviettes, dit le garde, tandis que sa mère va la déshabiller et la coucher.

A peine au lit, Louise rouvrit les yeux et poussa un profond soupir.

— Mère ! s'écria-t-elle d'une voix pleine de sanglots, en cachant sa figure sous les draps.

— Nous te sauverons, pauvre enfant ! dit Madeline en pleurant, je te pardonne !

Jean, le cœur brisé, s'approcha de sa sœur, appuya ses lèvres sur son front et s'écria :

— Il faut vivre, Louise ! entends-tu ? Je veux que tu vives...

Le galop d'un cheval se fit entendre au dehors.

Madeleine pâlit en regardant son fils.

Un nouveau personnage entra vivement dans la maisonnette ; c'était l'intendant du Mesnil.

Il s'approcha du garde-chasse, lui saisit le bras et lui dit à l'oreille :

— Prenez le cheval que je viens de laisser, ne perdez pas une seconde, M. le comte vous demande !

— Moi ? fit Jean, ne sachant ce qu'il devait faire.

— Dans une heure, ajouta l'intendant, les autorités seront prévenues à Houdan ; dans deux heures on viendra vous arrêter... Il n'y a qu'un homme qui puisse vous sauver... et cet homme, c'est le comte de Navarran !

A peine Jean eut-il paru à la grille du Mesnil, qu'un individu, qui semblait guetter son arrivée, lui cria :

— Par ici ! M. le comte vous attend avec impatience.

Cet individu, nos lecteurs le connaissent, c'était Surypère.

Jean sauta à bas de son cheval, qui se dirigea tout seul vers l'écurie.

Surypère fit monter le garde-chasse au premier étage, dans la chambre de M. de Navarran.

Un épais tapis y amortissait le bruit des pas. Les portes et les fenêtres étaient garnies de draperies en velours noir.

Sur une table placée au milieu de l'appartement, une lampe brûlait enveloppée d'un globe de verre opaque.

Des flacons de diverses dimensions encombraient la cheminée.

Le comte était étendu sur un divan, la tête soutenue par des coussins superposés.

Jean eut peine à le reconnaître.

Maigre et livide, le comte semblait mourant.

Des linges mouillés s'enroulaient autour de son cou.

Surypère prit un flacon dans lequel était enfermée une liqueur verte ; il en versa trois gouttes dans une cuiller et les approcha des lèvres de M. de Navarran, qui sembla retrouver ses forces.

— Jean ! dit le comte, c'est à toi que je vais remettre un monstrueux héritage. Ta sœur est

déshonorée, tu as mis une balle dans la poitrine du séducteur, tu as bien fait, — mais tu es perdu. Il te faut un autre nom, un autre visage, il te faut la richesse... je vais te donner tout cela. Tu pourras épouser mademoiselle de Charmeney, tu pourras frapper autour de toi, abaisser les uns, élever les autres, punir et récompenser; tu seras une puissance telle que la société ne se doute pas qu'il puisse en exister une!...

Jean croyait rêver.

Le comte continua :

— Que tu fasses beaucoup de bien ou beaucoup de mal, c'est une affaire entre Dieu et toi! Acceptes-tu?

Jean revit d'un côté Blanche de Charmeney le frappant au visage, de l'autre, sa sœur inanimée et telle qu'on l'avait retirée de la Vespre...

Il pensa aux projets de vengeance qu'il avait médités, et, sans savoir même ce que le comte pouvait avoir à exiger de lui, il répondit d'une voix ferme :

— J'accepte!

Il y eut alors un jeu de scène qui n'échappa point à M. de Navarran.

Surypère avait introduit le garde-chasse auprès du comte sans songer à le regarder; alors seulement il jeta les yeux sur celui qui allait devenir le Chef tout-puissant, et il murmura :

— Est-ce possible?

Surypère fit un pas en avant.

Jean se tenait debout auprès du divan; la lampe éclairait en plein son visage.

— C'est bien lui, mon Dieu! fit Surypère.

Et il ajouta :

— Mon sang lui appartient jusqu'à la dernière goutte...

M. de Navarran se souleva sur les coussins.

— Ouvre le coffre, dit-il à Surypère.

Un coffre de fer était placé à la tête du lit.

— Donne-moi le manuscrit et les clefs.

Surypère obéit.

— La poudre et le poinçon, ajouta le comte.

Et se tournant du côté de Jean :

— Votre bras, dit-il.

Jean tendit le bras.

M. de Navarran retroussa la manche et piqua le bras du garde-chasse avec le poinçon.

Il dessina une tête de mort et le signe mystérieux qui avait servi à le faire reconnaître dans les carrières des Buttes-Chaumont.

Il écrivit au-dessous : ÉGAUX DEVANT LA MORT.

Surypère éteignit avec une éponge mouillée les gouttes de sang qui perlaient sur l'avant-bras de Jean Deslions ; puis, dans chaque piqûre, il mit un grain de poudre et passa sur la poudre un papier enflammé.

Jean ne sourcilla pas.

— Ce signe, reprit le comte, dont la voix allait s'affaiblissant, c'est le signe du commandement. Si vous avez besoin du couteau d'un assassin, montrez le signe à un des hommes qui tuent, et, sur votre ordre, il tuera. Vous avez une armée à vous dans les prisons et dans les bagnes. Vous avez des esclaves dans tous les bouges et dans tous les repaires de Paris.

Les bandits vous appartiennent dans les montagnes de Naples, dans les steppes de la Sibérie et dans les forêts des Indes...

M. de Navarran prit le manuscrit :

— Vous allez partir... Ce manuscrit vous apprendra tout ; ces clefs vous ouvriront toutes les portes... En attendant, il faut que vous soyez un autre homme. Voici un état civil... Vous vous nommez Trelauney. Vos papiers sont en règle,

vos bagages sont en bas sur la chaise de poste qui va vous conduire à Paris.

Vous descendrez à l'hôtel du Louvre.

Dans quelques jours, Surypère ira vous y rejoindre...

Alors, vous aurez lu le manuscrit que je vous remets.

L'avenir vous regarde!

M. de Navarran serra la main de Jean Deslions et retomba sur le divan.

Surypère prit Jean par la main et le conduisit dans la pièce à côté.

Là, il lui coupa les cheveux et rasa complètement sa moustache.

Il lui versa sur la tête une drogue contenue dans un flacon, et qui lui donna la couleur rousse et terne du yankee.

Un costume de voyage était préparé; Jean l'endossa à la hâte.

Et quand, l'instant d'après, il monta dans la voiture qui attendait devant le perron, personne au monde n'eût pu reconnaître le garde-chasse, ni la vieille Madeleine, sa mère, ni sa sœur Louise, ni la fière Blanche de Charmeney!

— Allez, dit Surypère.

Et la chaise de poste partit au galop.

Jean avait le cœur serré en s'éloignant de tout ce qu'il aimait au monde.

Il songeait à la maisonnette, aux larmes de Louise, à l'enfant sans nom qui allait naître !

Certes, il était sûr de la bonté de sa mère, mais lui seul pouvait faire taire les mauvais propos, imposer silence aux insulteurs...

Cette pauvre enfant qu'il adorait et qu'un lâche avait trompée aurait-elle assez de force pour survivre à sa vertu, à son repos, à ses illusions ?

Mais que faire ?

Retourner à la maisonnette pour en être arraché l'instant d'après comme un criminel ?

La mort de M. de Villepont ne pouvait rester impunie... Et Jean se disait que tout valait mieux que la condamnation qui le frapperait inévitablement là-bas.

Qu'était-ce, d'autre part, que cette mystérieuse puissance qu'on venait de lui transmettre ?

Allait-il se trouver à la tête d'une de ces associations de malfaiteurs telles que la police en a souvent dispersées ?

M. de Navarran lui avait dit :

— Vous pourrez épouser mademoiselle de Charmeney !

Vous aurez des richesses immenses ! Vous commanderez, et on obéira.

S'il en était ainsi, s'il n'avait pas rêvé, il pourrait revenir enlever sa mère et sa sœur à la maisonnette autrefois bénie, aujourd'hui maudite !

Les chevaux, qui brûlaient la route, n'allaient pas encore assez vite au gré de l'honorable Trelauney...

Il y eut trois relais entre Houdan et Paris.

Partout les chevaux attendaient sur la route.

Tout marchait comme dans une féerie.

A cinq heures, la chaise de poste arrivait à Paris, franchissait la rue de Rennes, arrivait au pont du Carrousel par la rue des Saints-Pères, et entra l'instant d'après dans la cour de l'hôtel du Louvre.

Les domestiques s'empressèrent de descendre les bagages, et la chaise de poste s'en alla comme elle était venue...

L'honorable Trelauney prit un appartement au deuxième étage, sur la rue Saint-Honoré...

Brisé par la fatigue et par les émotions, il se jeta sur un lit et s'endormit d'un sommeil de plomb.

En se réveillant, M. Trelauney sonna et commanda qu'on lui servît à déjeuner.

Lui qui brûlait d'abord de connaître le secret du comte de Navarran, il retardait autant que possible le moment d'ouvrir le manuscrit.

Il avait peur !

Il se décida enfin à ouvrir le sac de voyage que lui avait remis Surypère.

Ce sac contenait quelques billets de la Banque de France, une liasse de bank-notes et plusieurs rouleaux de cinquante dollars, comme doit en avoir tout bon Américain.

Et sur cette somme, qui était presque une fortune, s'étalait le manuscrit...

Jean alluma un cigare, mit le verrou à la porte de l'appartement — et il lut...

VIII

DISPARU

On était arrivé au 24 novembre...

Quelqu'un qui eût pénétré ce jour-là dans l'hôtel de la rue Saint-Louis, au Marais, y aurait retrouvé Monseigneur et Aly dans une grande agitation.

Le lendemain du jour où le crime avait été commis, le cadavre de l'inconnu, enfermé dans une caisse préparée à cet effet, fut transporté, comme on se le rappelle, dans la cave de la rue des Récollets avec plusieurs autres caisses estampillées : « Vins d'Espagne. »

Une fois cette précaution prise, Monseigneur était revenu à l'hôtel, qu'il se mit à fouiller du haut en bas.

Les dossiers entassés dans le cabinet noir pouvaient être d'une grande utilité à un homme

disposé à exercer une pression sur la société parisienne.

C'était l'histoire de plusieurs familles, les unes riches, influentes, les autres inconnues de Monseigneur.

Il s'y trouvait de terribles secrets, des révélations qui eussent fait pâlir plus d'un heureux de ce monde.

Il y a quelquefois dans les familles des pages sombres, ignorées, sur lesquelles l'oubli semble s'être refermé. Ici, l'enfant acheté à une pauvre femme a remplacé un héritier mort en nourrice.

Il importait à certains intérêts que la fortune arrivât à l'enfant; il avait donc fallu le remplacer par un autre.

Là, un adultère avait ruiné de légitimes espérances.

Plus loin, se trouvait l'épouvantable histoire du banquier Robert Kodom, que nous retrouverons dans la suite de ce récit.

Un seul document parut frapper l'attention de Monseigneur. C'est ce dossier plein de terreur qu'il avait déjà noté pendant la nuit de l'assassinat.

Ses yeux s'étaient arrêtés sur ce nom : « baronne Wanda de Remeney... »

Monseigneur paraissait connaître cette femme,
Le dossier disait :

« Savoir pourquoi, dans l'hôtel de la rue de Ponthieu, au deuxième étage, chambre bleue, il y a, à droite de la cheminée, le squelette d'un enfant dans le mur...

« Un ouvrier maçon a été amené à l'hôtel au milieu de la nuit, les yeux bandés.

« Il a enlevé une pierre de taille ; le corps du petit être a été caché dans le trou ; on l'a couvert de chaux, et la pierre de taille, sciée par le milieu, a refermé ce sépulcre.

« Le papier bleu à losanges dorés a été recollé par dessus.

« Mais comme on a oublié de jeter de l'eau sur la chaux, le squelette se retrouvera tout entier... »

— Nous irons voir cela, murmura Monseigneur.

Et il continua ses recherches.

— Rien ! rien ! s'écria-t-il avec une rage sourde.

Il bouleversait les papiers, renversait les ti-

roirs, mais ce qu'il cherchait lui échappait toujours.

Monseigneur descendit dans le jardin et se mit à marcher à grands pas.

Les statues mutilées, aux pieds couverts de mousse, fixaient sur lui leur œil crevé.

Aly avait visité le pavillon. Il n'avait vu qu'une pièce carrelée de six mètres de long sur quatre de large.

Une table et six chaises rustiques en composaient tout l'ameublement.

Comme Aly descendait le perron :

— Le signe n'est nulle part ici, lui dit Monseigneur; il n'y a ni le cachet ni le dessin, et, sans ce signe, tout est perdu, tout m'échappe!...

— Mais, fit observer Aly, le signe existe sur le bras du chef... et on peut l'y retrouver!

Le front de Monseigneur resplendit.

— Tu as raison, s'écria-t-il. Il faut retourner à la cave de la rue des Récollets, ouvrir la caisse avant que la mort ait achevé son œuvre de destruction... Parbleu, oui! je n'y avais pas songé!...

Il fallut attendre la nuit pour sortir de l'hôtel, car la porte cochère était fermée de

trois énormes serrures d'où les clefs étaient absentes.

Quand toutes les fenêtres furent fermées aux environs, quand le dernier bruit de pas eut retenti dans la rue Saint-Louis, la tête d'Aly apparut à l'orifice du puits dont il avait doucement repoussé le volet de fermeture.

— Personne ! dit-il à Monseigneur.

Tous deux sautèrent sur le pavé et s'éloignèrent, après avoir refermé soigneusement le puits mystérieux.

Se rendre à pareille heure à la maison de la rue des Récollets, il n'y fallait pas songer.

Ce n'est donc que le lendemain matin, à huit heures, que Monseigneur et Aly, revêtus du costume d'ouvriers tonneliers, arrivèrent à la loge de M. Poitevin.

Celui-ci était en train de tremper la soupe de son perroquet, qui agitait avec impatience ses deux ailes maigres et à moitié déplumées.

— Nous venons pour le vin de M. Surypère, dit Monseigneur. Y a-t-il moyen d'avoir une allumette pour éclairer notre moucheron ?

M. Poitevin releva fièrement la tête.

— Je ne suis pas riche, messieurs, dit-il avec dignité, mais jamais on ne dira que Poitevin ait

refusé une allumette à un de ses frères ! Avez-vous la clef de la cave ?

— La voici, dit Aly.

— Et M. Surypère, reprit Poitevin, est-ce qu'on ne le verra plus ? En voilà un qui avait envie d'acheter Ferdinand ! A-t-il assez tourné autour ! Fallait voir comme il le guignait !

Ferdinand, blasé sur les éloges que lui prodiguait son maître, témoignait par ses cris de son vif désir de goûter à sa pâtée.

M. Poitevin remit l'auge sur le bâton.

Ferdinand y plongea son bec couvert de verres et se mit à savourer le mélange de pain, de vin et de salade que son maître avait apprêté avec tant de soin.

— Attends-moi, Mélanie ! criait-il à chaque gorgée.

M. Poitevin prit une allumette sur sa cheminée, l'approcha du foyer et la tendit à Aly, en lui disant d'une voix émue :

— Quand je sentirai venir l'instant fatal où je dois quitter ce monde... car les meilleurs s'en vont comme les autres... quand je verrai venir la mort, que je ne crains pas... je dirai à Ferdinand : Tu es venu du Malabar, mon ami, tu vas suivre les usages de ton pays. Je prierai

le médecin de lui élever un bûcher, et Ferdinand y sera précipité, comme au Malabar... Car cet oiseau est une épouse pour moi... C'est lui qui a remplacé celle que je pleurerai toujours et qui m'attend!...

Monseigneur s'éloigna en haussant les épaules, et comme il descendait l'escalier de la cave, il put entendre Poitevin s'écrier :

— Faites le général Pithiviers!

Et Ferdinand, prenant le ton du commandement, répondait :

— En avant, arrrche! ran! plan! plan! plan! plan! à droite! file à droite!...

Aly ouvrit la porte de la cave, que Monseigneur referma.

Ce dernier prit un marteau et se mit à frapper sur une caisse pour couvrir le bruit que faisait Aly en attaquant la maçonnerie.

Le cercueil fut bientôt à découvert.

Monseigneur cessa de frapper.

Les clous furent enlevés avec une tenaille, et le couvercle céda.

Alors Monseigneur poussa un cri de rage et de stupéfaction.

Aly recula épouvanté...

Le cercueil était vide.

IX

LA CASSETTE

Nous avons laissé Jean Deslions, sous le nom et l'apparence de l'honorable Trelauney, dans un appartement de l'hôtel du Louvre.

Trelaunay avait ouvert le manuscrit de M. de Navarran...

Il allait enfin savoir le mot de cette énigme...

Comment et pourquoi M. de Navarran l'avait sauvé ;

Quel était cet homme ;

Et quel avenir s'ouvrait devant lui.

Voici ce que disait le manuscrit :

« Un soir du mois de mai 1823, deux jeunes gens sortaient d'un restaurant de la rue Dauphine.

« Ces deux jeunes gens, qu'à leur costume

on pouvait prendre pour des étudiants, semblaient avoir bien dîné.

« La démarche chancelante, l'œil animé, ils gesticulaient avec animation, apostrophant les passants et regardant les femmes sous le nez.

« L'un d'eux, poussant l'audace jusqu'aux dernières limites, saisit une belle par la taille, et, avant qu'elle eût eu le temps de se défendre, il lui prit un baiser sur la joue.

« La jeune femme se fâcha et traita de manant et d'ivrogne celui qui venait de l'offenser.

« Au lieu de se retirer, les jeunes gens ripostèrent par de gros mots.

« Il y eut bien vite un rassemblement au milieu de la rue.

« Un passant prit parti pour la dame, et les coups de poing commencèrent à pleuvoir dru comme grêle.

« Un agent de police se mêla de l'affaire, et les deux jeunes gens furent conduits au poste.

« On les enferma dans une cellule de dix pieds carrés, qui s'appelait déjà le violon.

« — Que diable allons-nous faire ici? demanda l'un.

« — Ma foi! dit l'autre, il faut en prendre notre parti. On ne nous relâchera pas avant le

jour... Il y a là un lit de planches sur lequel on peut dormir sans crainte de s'enfoncer... Je propose une partie de sommeil et je donne l'exemple...

« La cellule était éclairée par une sorte de veilleuse en fer-blanc accrochée à la muraille, et dont le lumignon fumant empoisonnait l'atmosphère, à la plus grande gloire du lampiste Quinquet, inventeur de ce mode d'éclairage.

« Le jeune homme, en s'étalant sur la planche, aperçut quelques caractères écrits au crayon dans un coin du mur assez nouvellement badigeonné.

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? fit-il.

« Et il se mit à lire :

« Je suis pris. On m'a reconnu, tout est donc fini pour moi.

« Si un camarade passe par ici, qu'il aille au bois de Vincennes ; il prendra la deuxième petite allée à gauche, en tournant le dos au donjon, au pied du plateau de Gravelles...

« En creusant au pied du septième arbre, à droite... »

« C'était tout.

« L'homme avait-il été interrompu ?

« L'avait-on transféré de cette prison provisoire à une prison plus sérieuse ?

« Ou bien, n'avait-il pas voulu en dire plus long ?

« Quoi qu'il en fût, le renseignement était précis.

« — Tiens ! dit le jeune homme à son compagnon, regarde donc...

« L'autre s'approcha.

« — Cela doit être un voleur, dit-il. Qui sait ? il y a peut-être là un trésor perdu pour tout le monde. Il faut effacer cette écriture, et nous irons voir...

« Ils effacèrent ces lignes, que tous deux savaient déjà par cœur.

« La nuit se passa en conjectures.

« Le matin, on prit le nom des jeunes gens ; le commissaire de police leur infligea une sermonce, et ils furent rendus à la liberté.

« Le jour même, l'un d'eux alla acheter une bêche sur le quai de la Ferraille, tandis que l'autre s'occupait de louer un cabriolet pour la journée.

« Ils ne voulaient pas d'un cabriolet de place, pensant avec raison qu'il était inutile de mettre un cocher dans la confidence.

« A quatre heures, les deux compagnons se mirent en route, traînés par un cheval étique, comme le pavé de Paris sait seul en produire.

« Ils s'arrêtèrent pour dîner dans un cabaret de la route de Saint-Mandé, et, vers huit heures du soir, après avoir allumé la lanterne du cabriolet, ils se dirigèrent vers le plateau de Gravelles.

« Arrivés à l'allée indiquée, l'un des compagnons prit la lanterne de la voiture, l'autre la bêche, et ils comptèrent jusqu'au septième arbre à leur droite dans la petite allée.

« La bêche commença son travail...

« — Tu ne trouves rien? demanda celui qui tenait la lanterne.

« — Pas encore.

« — Le trou est cependant assez profond...

« — N'importe! il faut peut-être aller plus loin...

« — Prête-moi la bêche, si tu es fatigué; tu tiendras la lanterne.

« — Soit.

« Le second prit la bêche et se mit à l'œuvre à son tour.

« Au troisième coup de bêche, un son métallique se fit entendre...

« Ce coup de bêche trouva un écho dans le cœur des deux camarades, qui tressaillirent.

« C'était vrai ! s'écrièrent-ils.

« Fais vite, reprit le premier.

« Et comme celui qui tenait la bêche s'apprêtait à élargir le trou, le silence fut troublé par un bruit de pas.

« Un homme avait écarté les branches, le feuillage s'agitait encore, — et cet homme s'avavançait vers les deux compagnons.

« Il portait un uniforme, un sabre au côté : c'était un des gardes du bois.

« — Nous sommes perdus ! s'écria l'un des jeunes gens !

« — Pourquoi perdus ?

« — Parce qu'on nous prendra pour des voleurs... Ce trou, cette chose inconnue qui est là, et qu'on va trouver... Notre présence ici, à cette heure ! Nous sommes perdus ! te dis-je.

« Une sueur froide envahit le jeune homme qui tenait la bêche.

« Si près de mettre la main sur une fortune peut-être, il fallait qu'un malheureux hasard vînt foudroyer son rêve.

« Et ce n'était pas tout.

« S'il y avait eu un vol, un crime commis, c'est à lui qu'on allait en demander compte.

« Le garde s'approcha, la main sur la poignée de son sabre :

« — Que faites-vous là? demanda-t-il.

« — Nous faisons un trou, répondirent les jeunes gens.

« — Dans quel but?

« — Pour voir s'il n'y a rien là.

« — S'il y a quelque chose, reprit le garde, c'est que vous ou quelque voleur l'y avez caché.

« — Nous ne sommes pas des voleurs, balbutia celui qui portait la lanterne.

« — C'est ce que vous aurez à prouver, dit le garde.

« Et, tirant son sabre, il ajouta :

« — Si l'un de vous cherche à fuir, voilà son affaire. Allons, marchez!

« Alors le compagnon qui tenait la bêche eut un moment de folie...

« Se voyant perdu, perdu sans ressource, il leva la bêche et en asséna un coup violent sur la tête du garde.

« Le fer entra par la tempe droite à une profondeur de deux pouces.

« Le garde tomba raide mort...

. »

A cet endroit, l'honorable Trelauney, ou plutôt Jean Deslions, crut reconnaître la trace d'une larme sur le manuscrit :

« Ce jeune homme qui venait de tuer, continuait le comte de Navarran, c'était moi !

« Mon compagnon était un étudiant en médecine, nommé Galibert...

« Il ne se doutait guère qu'il devait être ma seconde victime.

« Avant d'insister sur la fatalité qui venait de faire de moi un assassin, il faut que je dise qui j'étais à cette époque, et comment je me trouvais à dîner avec un étudiant dans un restaurant de la rue Dauphine.

« Je suis né à Preignac, d'un pauvre gentilhomme que la faiblesse de son esprit avait condamné à la vie des champs. J'avais dix-neuf ans quand je perdis ma mère...

« Cette perte, douloureuse pour moi, fut irréparable pour mon père. Deux fois par jour, quand arrivait l'heure du repas, il sanglotait en voyant une place vide à sa table.

« Il ne put survivre à celle qui avait toujours

dirigé ses actes; cette tutelle lui manquant, il tomba pour ne plus se relever, et je puis dire qu'il mourut de chagrin.

« Son agonie avait duré deux ans, j'étais majeur.

« Mon père me laissait de quatre à cinq mille livres de rentes représentées par une terre en mauvais état et une baraque en pierre qui avait plutôt l'air d'un moulin que d'un manoir.

« Ce moulin féodal était assis au bord d'une petite rivière, le Ciron, qui arrive des landes sablonneuses et va se perdre dans la Garonne.

« Vivre là, je n'y songeai pas un instant.

« Je mis en vente terre et château, et, deux mois après la mort de Pierre-Jean-Gaston des Harts, comte de Navarran, seigneur de l'Estey, j'arrivais à Paris avec soixante mille livres en poche.

« Pressé de vendre mes biens, j'avais été exploité par les gens d'affaires.

« Peu m'importait, après tout, j'étais à Paris, c'est tout ce que je voulais.

« Mes soixante mille livres ne durèrent pas un an; j'étais joueur inexpérimenté. Si une chose m'étonne, c'est de n'avoir pas tout perdu dès le premier jour.

« Obligé de renoncer aux quartiers luxueux de

la capitale, je me réfugiai avec quelques écus qui me restaient dans un hôtel meublé du quartier des Écoles.

« J'y fis la connaissance d'un étudiant en médecine, nommé Galibert.

« C'est avec lui que j'avais dîné au restaurant de la rue Dauphine...

« Et c'est à lui que j'avais arraché la bêche qui devait faire de moi un assassin.

« Je n'ai pu m'empêcher de songer souvent que, sans l'impatience qui me fit saisir cet instrument maudit, je serais aujourd'hui un homme comme les autres hommes, tandis que je ne puis, sans frémir, jeter un regard sur les événements monstrueux que j'ai traversés...

« — Qu'as-tu fait? s'écria Galibert en voyant tomber le garde.

« — Nous sommes sauvés, lui dis-je froidement.

« Tandis qu'il se penchait sur ce malheureux pour voir s'il respirait encore, je retirai de terre une cassette que je portai dans le cabriolet.

« — Eh bien? demandai-je ensuite à l'étudiant en médecine.

« — Il est bien mort, répondit Galibert avec épouvante.

« Alors j'agrandis le trou, nous y poussâmes le cadavre, et, après avoir rejeté la terre par dessus, nous reprîmes la route de Paris.

« Quand un employé de l'octroi s'approcha du cabriolet pour demander si nous n'avions avec nous rien qui fût sujet aux droits, le cœur me battit violemment.

« La cassette était petite, et je l'avais cachée sous le coffre.

« — Nous venons de dîner à Saint-Mandé, répondit Galibert, et nous revenons comme nous sommes partis.

« L'employé promena sa lumière autour de nous, et s'éloigna en disant : C'est bien.

« Nous retournâmes à l'écurie où nous avions loué le cabriolet, et je me retrouvai bientôt après dans ma chambre, face à face avec la cassette.

« — Écoute, me dit alors Galibert, je ne veux pas aller plus loin. Ce crime, dont je me trouve être le complice, est déjà trop lourd pour moi.

« Si tu veux m'en croire, nous irons jeter ce coffret dans la Seine; qu'il y reste avec ce qu'il peut contenir! Et nous tâcherons d'effacer, par

toute notre existence, le meurtre de ce pauvre garde qui ne faisait que son devoir.

« — Libre à toi de reculer, dis-je à Galibert : moi, j'irai jusqu'au bout.

« — Adieu donc ! s'écria celui-ci, je quitte Paris et vais m'enterrer dans quelque village où je tâcherai de mériter le pardon du ciel.

« — Adieu ! repris-je avec impatience.

« Et j'ajoutai :

« — Rappelle-toi seulement que, si tu parles, tu te perds avec moi.

« — Je ne parlerai pas.

« Il sortit, — et je restai seul avec cette énigme de fer qui m'avait coûté la vie d'un homme.

« J'essayai toutes les petites clefs que je pus trouver...

« Aucune n'ouvrait.

« Je n'osais faire venir un serrurier, ne sachant ce que j'allais trouver dans la cassette.

« L'idée me vint de me servir du ressort de ma montre comme d'une lime.

« Je la brisai, cette montre, le seul souvenir qui me restât de mon père !

« Elle avait marqué l'heure de ma naissance ; elle était suspendue au chevet du lit paternel, quand mourut celui à qui je devais le jour...

« Je la brisai !

« Le ressort une fois glissé dans l'interstice du couvercle et de la boîte, je me mis à scier...

« Le travail avançait lentement, lentement.

« L'émotion me tenait à la gorge, mon cœur battait à coups précipités.

« De temps en temps, je me levais tout à coup.

« Il me semblait que quelqu'un me regardait.

« J'allais à la porte pour m'assurer qu'elle était bien fermée, à l'armoire pour voir s'il n'y avait personne ; je touchais les rideaux pour m'assurer que ce n'était pas *quelqu'un*.

« Oh ! quels spectres j'ai vus cette nuit-là ! Quels éclats de rire me retentissaient aux oreilles ! Des voix inconnues, des êtres invisibles me criaient :

« — Travaille, assassin ! Tu seras riche ! tu auras l'or, la puissance ! Mais nous serons à côté de toi, la nuit !...

« Une sueur froide coulait le long de mes tempes.

« J'avalais un verre d'eau, et je me remettais à la besogne...

« Vers cinq heures du matin, je sentis que le couvercle commençait à céder ; mon ardeur redoubla, et peu après la cassette s'ouvrit.

« Ce que j'aperçus d'abord me causa un vif désappointement.

« Un trousseau de clefs et des papiers.

« Ces papiers étaient les titres de propriété d'un hôtel situé dans la rue Saint-Louis, et le plan détaillé de cet hôtel.

« Une chose me frappa.

« Chaque mur de cette propriété renfermait un passage ou un escalier.

« C'était un hôtel à double fond.

« Le plan des caveaux était surtout digne d'étude.

« Au-dessous des caves ordinaires se trouvait indiqué un souterrain divisé par compartiments.

« Une pierre de l'étage supérieur marquée sur le plan de la lettre A devait s'enlever facilement et donner accès à un étroit corridor, où une seconde pierre, marquée B, mobile comme la première, ouvrait l'entrée du souterrain.

« Cette découverte me laissait dans une aussi grande perplexité que celle de la cassette elle-même.

« Brisé par la fatigue, je me jetai sur mon lit.

« Que devais-je faire ?

« A bout de ressources, les mains encore chaudes du sang que j'avais versé, je me dis avec

raison que ce crime pouvait être découvert d'un jour à l'autre, et que je n'avais plus rien à risquer.

« Que trouverais-je dans l'hôtel de la rue Saint-Louis ?

« Des malfaiteurs comme moi, des faux monnayeurs ?

« Eh bien ! que pouvais-je perdre ?

« La vie ?

« Et déjà je n'en avais que faire !

« Ma résolution fut bientôt prise ; j'irais le soir même à l'hôtel.

« La journée me parut interminable.

« Enfin, huit heures sonnèrent ; c'est le moment que j'avais choisi, pensant être moins vu qu'en plein jour.

« J'arrivai devant la porte cochère.

« Une clef glissée dans un des panneaux ouvrait une petite porte ménagée dans la grande...

« J'entrai dans la cour.

« Le plan trouvé dans la cassette indiquait une porte fixée dans le mur même.

« Le trousseau me fournit la clef, mais je fus singulièrement surpris de ne trouver que l'orifice d'un puits.

« Ce puits, séparé en deux par la muraille,

avait sur la rue même une autre ouverture fermée d'un volet.

« Je consultai le plan de l'hôtel, et je vis que, au fond du puits, un passage était clairement indiqué.

« Je me penchai pour voir si je découvrirais quelque chose; mais je ne vis que ma mine effarée se reflétant dans l'eau.

« Il était trop tard pour reculer; je saisis la corde et me laissai glisser... »

LA SOCIÉTÉ DES VINGT-ET-UN

« Chose étrange ! à mesure que j'approchais du fond, le poids de mon corps, utilisé comme force motrice, semblait éloigner l'eau dans laquelle je craignais de tomber.

« Mes pieds touchèrent enfin le sol humide ; alors seulement l'eau revint tout à coup reprendre sa place. Ce fut comme une trappe qui se referma au-dessus de ma tête !

« Je m'étais muni d'un rat-de-cave que j'allumai.

« Rien autour de moi que des pierres, et devant une étroite galerie.

« A peine avais-je fait quelques pas, que j'entendis un grand bruit de voix.

« Ces voix semblaient sortir de terre. Je frappai du pied ; un flot de lumière jaillit tout à

coup, et je me trouvai entouré d'une troupe de gens dont le visage était couvert d'un masque noir.

« Vingt poignards étaient levés sur moi.

« On me poussa dans une vaste salle voûtée, et l'un des hommes demanda :

« — Qui es-tu ?

« — Un pauvre diable, répondis-je, qui ne s'attendait guère à trouver si nombreuse compagnie.

« — Par où es-tu entré ?

« — Par le puits.

« — Comment ce secret est-il tombé à ta connaissance ?

« Et comme j'hésitais, l'homme masqué reprit :

« — Allons, parle ! c'est peut-être ta bonne étoile qui t'a conduit ici.

« Ce mot me décida à faire une confession complète. Je racontai la nuit passée au poste, les lignes que j'avais déchiffrées sur le mur, et je n'omis aucun détail de l'histoire de la cassette.

« Le meurtre du garde sembla produire le meilleur effet sur l'auditoire.

« Je sentis que la bienveillance générale m'était conquise.

« — Ton nom? reprit l'homme.

« Bannissant toute crainte, je répondis d'une voix ferme :

« — Je me nomme le comte de Navarran. Je n'ai ni père ni mère. J'aime le luxe et je suis sans pain.

« Si vous faites ici quelque chose qui rapporte une richesse facile, il n'est pas de péril qui me fasse reculer... Je serai des vôtres.

« Mazeppa, attaché sur la croupe d'un cheval sauvage, tombait au milieu d'une tribu qui le nomma roi...

« Un crime m'avait conduit dans ce souterrain d'où je devais sortir riche et puissant...

« Les associés se consultèrent à voix basse.

« — Nous ne sommes que vingt, me dit enfin celui qui m'avait interrogé, et nous devrions être vingt et un. L'un des membres de la société manque à l'appel, et, celui qui manque, c'est le chef. Il nous faut un homme que le monde puisse accueillir, un homme que nous mettrons au-dessus de nous pour qu'il nous protège; c'est comme une vedette placée sur une hauteur. Voulez-vous être cet homme?

« Je répondis résolûment :

« — Oui.

« — Vous jurez de ne jamais trahir le secret de l'association? de mourir sans divulguer les liens sacrés qui nous unissent?

« — Je le jure.

« — Vous ne reculerez ni devant le bourreau, ni devant l'amour, ni devant la vertu? Vous n'aurez, en un mot, ni crainte, ni faiblesse, ni pitié?

« — Je le jure.

« — A ces conditions, vous aurez partout des yeux, partout des bras. S'il se rencontre un obstacle sur votre route, il sera pulvérisé; si quelqu'un vous gêne, il sera foudroyé. Nous avons la tête dans le monde, les mains dans l'or, les pieds dans le sang. Nous ne croyons qu'à la vie d'ici-bas; chacun de nous veut régner dans sa sphère et vivre hors les lois sans qu'elles puissent l'atteindre!

« — Votre programme est déjà le mien, m'écriai-je; que dois-je faire d'abord?

« — Vous avez le plan et les clefs de l'hôtel. Visitez-le, lisez ce que vous y trouverez, et vous saurez bien vite quel pouvoir est entre vos mains. Dans trois mois, jour pour jour, nous nous retrouverons ici!

« L'assemblée se sépara, et je remarquai que

les membres de la société se retiraient deux à deux, dans des directions différentes.

« Cet hôtel était donc comme le centre d'une toile d'araignée; chacun des membres y arrivait de son côté par un chemin connu de lui seul et ouvrant, l'un dans la rue Froissard, l'autre dans les rues des Filles-du-Calvaire et du Pont-aux-Choux.

« Je n'eus pas de peine à me rendre compte de la puissance qui venait d'être remise entre mes mains.

« Je disposais de richesses immenses; j'étais le Fourgat, c'est-à-dire le recéleur général d'une bande nombreuse et redoutable.

« Ces hommes pouvaient me perdre; mon intérêt répondait de mon silence.

« Ils me connaissaient et je ne les connaissais pas...

« Quelques jours après, j'étais installé dans la rue du Mont-Blanc, où j'avais trouvé entre cour et jardin une habitation du meilleur goût.

« La rue du Mont-Blanc, devenue Chaussée-d'Antin, était à cette époque la dernière limite de Paris.

« On était à la campagne aux Champs-Élysées.

« Cet éloignement relatif convenait à ma situation et à mes projets.

« A peine mon train de maison fut-il monté que je fus accablé d'invitations.

« On me demandait de tous les côtés ; je reconnus à cet empressement la main mystérieuse de la Société des Vingt-et-Un.

« Du premier coup, j'étais un homme du monde, recherché, connu, établi.

« Plus ma position serait élevée, et plus je serais à même de rendre des services à mes associés.

« Le pacte était horrible et sublime.

« Un riche banquier, d'origine hollandaise, Robert Kodom, passait, dès cette époque, pour un des rois de la finance.

« Toutes les grandes affaires se faisaient chez lui ; il tenait à sa discrétion le crédit des petits banquiers de Paris, et sa fortune se comptait par millions.

« Invité à un bal chez Robert Kodom, je m'empressai de m'y rendre.

« Le banquier me fit le meilleur accueil, et, au milieu de la soirée, me prenant tout à coup par le bras, il me conduisit dans un petit salon où

se trouvaient trois ou quatre personnes seulement.

« Sur un divan était, à côté d'une femme d'un certain âge, la plus séduisante enfant que j'eusse jamais vue.

« — Madame la marquise, dit le banquier en me prenant par la main, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Navarran, l'un de mes meilleurs amis.

« Je m'inclinai profondément.

« — Allons, ajouta le banquier en se retirant, faites votre cour à mademoiselle Inès de Lerina : vous serez bien reçu.

« La jeune fille rougit, et je me hâtai de m'excuser du ton familier de cette présentation.

« Inès répondit de la façon la plus gracieuse que j'étais tout pardonné.

« Une heure après, le banquier m'entraîna de nouveau :

« — Comment trouvez-vous mademoiselle de Lerina ? me demanda-t-il.

« — Adorable.

« — Eh bien ! vous l'épouserez dans quinze jours.

« Je restai stupéfait.

« — On veille à votre bonheur, ajouta le ban-

quier en riant. La marquise est veuve, sa fille n'a que trois cent mille livres de dot, mais cette somme, placée dans ma maison, suffira à justifier vos dépenses.

« Les choses se passèrent comme l'avait dit Robert Kodom.

« Quinze jours après, j'étais l'époux de mademoiselle Inès de Lerina.

« Ce n'est que le lendemain du mariage que les Vingt-et-Un appliquèrent sur mon bras, au-dessus du poignet droit, le signe du commandement.

« Puis la marquise mourut subitement. J'ai toujours pensé que ma belle-mère avait été empoisonnée.

« Quand la douleur de sa fille fut calmée, je pus, pendant trois ans, me croire véritablement heureux.

« J'aimais Inès et j'en avais un enfant, un joli enfant qui avait les cheveux noirs et les yeux ardents de sa mère.

« Mon pauvre Gontran ! qu'ont-ils fait de lui ?

« C'était la nuit fixée pour la réunion de la rue Saint-Louis.

« Inès était souffrante ; je restai chez moi.

« Le lendemain, mon fils disparut !

« Enlevé ! Comment ? Par qui ? Je ne l'ai jamais su.

« Un mot, que je trouvai sur la table, me disait seulement :

« Tu as manqué le rendez-vous d'hier. Nous gardons ton fils comme otage. »

« A partir de ce jour, ma vie fut un horrible supplice.

« Je commandais, sans doute, et mes ordres étaient exécutés ; mais je devais obéir à mon tour aux ordres du conseil des Vingt-et-Un.

« Quand Inès devint mère pour la seconde fois, je résolus de cacher mon enfant à tous les yeux.

« Je mis Jeanne, — c'était le nom de cette pauvre petite, — je mis Jeanne en nourrice dans un département éloigné ; je la cachai dans un village ignoré...

« Toutes les précautions furent inutiles : Jeanne disparut, — comme son frère !

« Ce qu'on voulait de moi, on me l'apprit enfin.

« Après vingt-cinq ans on devait me rendre mes enfants.

« Vingt-cinq années de cet enfer ! c'était payer bien cher le meurtre du garde. J'avais envie

d'aller me dénoncer moi-même et de dénoncer en même temps ces misérables...

« Mais à quoi bon ? Je me perdais seul, et je renonçais à l'espoir de jamais revoir Jeanne et Gontran.

« Que dis-je ? J'ordonnais leur mort, car ils les auraient tués !...

« Inès ne put résister à ce malheur. Sa raison se troubla ; elle devint folle !

« Je ne songeai plus qu'à la vengeance.

« Mes hommes m'avaient prévenu que la police allait établir une *souricière* chez l'épicier de la rue Saint-Jacques.

« Je pouvais détourner le coup ; je laissai faire, et la bande Poulain tomba entre les mains de la justice.

« Le 27 octobre 1826, un individu de la troupe de Monrose fut arrêté.

« Par celui-là, on en prit quinze autres.

« Mais lorsque Clara Wendel fut condamnée à quinze ans de travaux forcés le 9 juin 1828, il y eut une explosion de colères contre moi.

« J'espérais vainement que, dans un de ces coups de filet, quelqu'un des misérables qui me tenaient serait pris à son tour.

« Vain espoir ! Nous nous retrouvions toujours vingt et un... »

Le lecteur n'a pas oublié que les faits que nous venons de rapporter étaient contenus dans le manuscrit remis à Jean Deslions par le comte de Navarran.

Jean s'interrompit au milieu de sa lecture.

Il ne put s'empêcher d'établir un rapprochement entre ce coup de bêche donné au garde du bois de Vincennes et le coup de fusil qu'il avait tiré sur M. Raoul de Villepont.

C'est à la suite du meurtre de ce garde que M. de Navarran avait pénétré les secrets de la rue Saint-Louis.

Et Jean, à son tour, allait se trouver pris dans cet engrenage de fer parce qu'il avait tué M. de Villepont.

Le manuscrit se terminait ainsi :

« Jean ! je te donne, en mourant, les moyens de te venger... »

« Jean, je te sauve, car tu allais payer de ta vie le coup de feu du bois du Mesnil.

« En échange, je te lègue un devoir à remplir : retrouve mes enfants ; sauve-les ! »

« Tu leur remettras la fortune de leur mère,

qui monte aujourd'hui à douze cent mille francs.

« Quant aux richesses que tu trouveras dans les caves de l'hôtel, qu'elles te servent dans tes recherches. Soulève tous les pavés de Paris.

« Va de l'hôtel doré au bouge le plus infâme...

« Et si tu retrouves Jeanne et Gontran, ne leur dis pas ce que fut leur père ! »

Le manuscrit contenait encore de nombreuses indications et des renseignements précieux sur lesquels il est inutile de nous étendre, mais qui devaient aider Jean Deslions à mener son œuvre à bonne fin.

Quand il eut achevé sa lecture, Jean se leva et se mit à parcourir l'appartement pour donner un cours aux pensées qui se heurtaient dans sa tête.

Était-il possible que, en 1853, en pleine lumière, au milieu de ce Paris dont on croit connaître tous les recoins, il existât encore une de ces sociétés mystérieuses qui trompent la vigilance de l'autorité et savent déjouer toutes les recherches ?

La police avait fait, depuis vingt ans, de beaux coups de filet.

Depuis la bande des *cinquante-cinq* (16 février 1840) qui, avec les troupes de Châtelain et de

Hug, fournissait quatre-vingt-dix-sept condamnations, la révélation avait amené la découverte et la dispersion d'une foule de sociétés dangereuses.

Le terrible assassin Poulmann, pour qui l'idée du vol était inséparable de l'idée du meurtre, les *Vanderniers*, qui comptaient quarante et un individus dans leurs cadres, avaient rendu leurs comptes à la justice.

La bande du faubourg Saint-Germain, commandée par le serrurier Mignard, avait révélé une véritable administration organisée pour le vol dans les riches demeures de la haute aristocratie.

Vingt de ces malfaiteurs étaient restés sur le carreau.

Plus tard, les escarpes disparaissent.

L'escarpe, c'est l'assassin proprement dit, le voleur qui s'embusque la nuit pour ramasser une montre sur une poitrine ouverte.

L'industrialisme prend bientôt le dessus.

Après Magnier, Teppaz et Poildevache, arrive la bande des *Habits noirs*, redoutable par son audace et son habileté autant que par la position sociale des accusés...

Un détail qui n'échappa point à Jean Des-

lions, c'est que, si considérable qu'eussent été les vols commis, on ne retrouvait jamais que des sommes minimales en la possession des accusés.

Que devenaient donc ces richesses ?

Évidemment le *fourgat* des Vingt-et-Un tenait les comptes de ces bandits.

La preuve en était que, une fois au bagne, ces gens, partis sans un centime, avaient toujours de l'argent.

Aucun d'eux ne pouvait faire connaître le fourgat, puisqu'il ignorait son nom et sa résidence.

Avec la meilleure volonté du monde, le révélateur le plus décidé, quand il *mangeait les fanandels* (c'est-à-dire dénonçait les camarades), n'avait pu mettre sur la trace des Vingt-et-Un.

Ainsi, cette force occulte existait encore, cette rébellion demeurait impunie !

Les omnibus passant sur les boulevards, les équipages faisant le tour du Bois de Boulogne, la pioche attaquant le Paris ténébreux et malsain pour créer le Paris de Napoléon III, il y avait encore quelque part une caverne d'Ali-Baba.

Au milieu des gares de quinze chemins de fer,

au centre de la vie et du mouvement, sauvegardés par le mystère, unis par l'intérêt, à l'abri de tout soupçon, vingt et un masques d'honnêteté cachaient vingt et un brigands, des brigands en équipage et en gants blancs, ayant à leur service la lie des bouges et des bagnes !

La résolution de Jean fut bientôt prise.

L'honnête homme qui vivait en lui s'était mis hors la loi par la mort de Raoul de Villepont ; eh bien ! il arriverait, en dehors de tout, à se venger, à sauver sa sœur et à remplir la mission que lui avait confiée le comte de Navarran.

A six heures et demie, un garçon de l'hôtel apporta le dîner de l'honorable Trelauney.

Trelauney demanda une voiture pour huit heures.

A huit heures, il se fit conduire au boulevard du Temple, congédia le cocher et continua la route à pied.

XI

LE TRÉSOR

A huit heures et demie, ayant ouvert le panneau de la porte cochère de l'hôtel des Vingt-et-Un, il se mit à parcourir la cour et le jardin...

N'ayant rien trouvé d'extraordinaire, il monta l'escalier jusqu'au premier étage.

La porte d'entrée était ouverte.

Jean alluma une lampe qui se trouvait dans l'antichambre.

Il traversa successivement un salon meublé à la mode du premier empire, un cabinet, une salle à manger...

L'appartement avait un air bonhomme et bourgeois.

Les sièges et les pendules étaient recouverts de housses d'indienne; une épaisse couche de poussière brochait sur le tout.

On aurait dit un logement dont les propriétaires eussent été partis pour la campagne.

Ceci était l'endroit de l'hôtel, il fallait donc le voir à l'envers.

Jean redescendit, ouvrit le volet qui fermait l'entrée du puits, assujettit fortement la corde, et, tenant sa lampe d'une main, il se laissa glisser en disant :

— A la grâce de Dieu !

Mais l'eau sembla se retirer sous ses pieds, et il arriva doucement au fond.

Au-dessus de sa tête, la voûte s'était refermée.

Jean avança, examinant les murailles.

Il se trouvait dans une longue galerie, assez semblable à celle des catacombes quand on a descendu les quatre-vingt-dix marches de l'escalier de la barrière d'Enfer.

Au bout de quelques pas, la galerie se divisait en plusieurs ramifications.

C'était le carrefour par où arrivaient les Vingt-et-Un.

Les indications du comte de Navarran disaient de prendre le corridor F. Jean aperçut à sa gauche la lettre F peinte en rouge sur une pierre.

Il s'avança dans cette direction.

La pente de ce passage était assez rapide.

Jean s'enfonçait de plus en plus; l'inclinaison du sol hâtait sa marche.

Le corridor finissait brusquement; de chaque côté se trouvait une citerne béante, et l'eau qui suintait de la muraille y tombait goutte à goutte avec une monotone régularité.

— Ce doit être ici, pensa Jean.

Après de minutieuses recherches, il trouva entre deux pierres une grosse tête de clou.

Jean tira d'abord à lui la tête de clou sans parvenir à l'arracher; il essaya ensuite de la pousser pour voir si elle offrirait la même résistance.

Mais le clou s'enfonça, et en même temps l'eau de la citerne de gauche passa dans celle de droite, de façon que l'une fut bientôt à sec tandis que l'autre s'emplissait jusqu'au niveau du sol.

La citerne vidée offrait peu de profondeur.

Jean saisit un anneau de fer et ouvrit une trappe. La trappe découvrait une échelle, et quand il arriva au bas de l'échelle, promenant la lampe autour de lui, Jean fut ébloui, fasciné...

Tout semblait resplendir.

Des étincelles à milliers éclataient de tout côté.

La lumière, reflétée par les diamants et les cristaux, s'éparpillait en rayons brisés.

Jean était comme un homme se promenant dans la queue d'une comète.

Il y avait là un prodigieux entassement de richesses...

Des vases sacrés volés dans les églises, des ciboires, des flambeaux d'or massif; des caisses remplies de bracelets, de colliers, de perles, de pierres précieuses...

Et en tas, dans les coins, les objets qu'il avait fallu briser pour les emporter, ou refondre pour en dissimuler l'origine; des lingots semblables à ceux qui se trouvent dans les caves de la Banque, des pièces d'argenterie, des poignées de sabres d'origine turque ou indienne, enlevées par des pirates à l'époque où les Turcs et les Indiens avaient encore des diamants...

Ce trésor n'avait pas de maître.

Combien vivaient encore de ceux à qui des bandes, maintenant dispersées, avaient enlevé ces richesses?

C'était la fortune de la *haute pègre*, et la

haute pègre ignore en quel lieu se trouve l'entrepôt du fourgat.

Cet or, il fallait le rendre à la vie, à la circulation. C'était le levier avec lequel Jean soulèverait le monde.

— J'arriverai à mon but, pensa-t-il. Avec beaucoup d'or, il faudra peu de sang.

A ce moment, il s'aperçut que le sol se détrempeait.

Il regarda vivement par terre, l'eau ruisselait de tous côtés.

Il avait oublié de fixer le ressort qui ouvrait et fermait la communication entre les deux citernes, et l'eau se précipitait par la trappe dans le caveau.

Jean courut à l'échelle.

Il pensait avec raison que la citerne ayant peu de profondeur, son contenu ne suffirait pas à emplir le caveau.

Il attendit que le courant eût perdu de sa force, et il s'élança par la trappe, s'accrochant aux parois de la citerne.

Il respira enfin en se retrouvant dans la galerie.

Une autre difficulté l'attendait.

Sa lampe s'était éteinte, et il fallait retrouver la route à tâtons.

Jean avançait pas à pas, suivant le mur et cherchant à s'orienter.

Il approchait du carrefour, quand il crut entendre un bruit de voix...

Il prêta l'oreille et n'eut plus de doute : les voix se rapprochaient.

Bientôt un rayon de lumière arriva jusqu'à lui...

Jean s'enfonça dans une des galeries ; deux hommes passèrent dont il put à peine distinguer les traits.

C'étaient Monseigneur et Aly qui revenaient de la cave de la rue des Récollets, où ils n'avaient pas retrouvé le cadavre du fourgat.

Jean les suivit à distance.

Il les vit gravir un escalier en limaçon dans lequel il s'engagea à son tour.

Monseigneur et Aly étaient entrés dans le cabinet noir et avaient refermé le judas, de façon que Jean se retrouva dans l'obscurité.

Il redescendit, espérant arriver au puits, et marchait les mains en avant...

Tout à coup il recula d'un pas.

Sa main avait rencontré quelque chose de tiède qui remuait.

Ce quelque chose était une tête, et la tête demanda :

— Est-ce vous, Trelauney ?

— Oui, répondit Jean.

— Suivez-moi.

Une main prit la main de Jean. Après avoir fait plusieurs détours et monté quelques marches, Jean se trouva dans le pavillon au fond du jardin.

Il faisait un magnifique clair de lune, et Jean put reconnaître Surypère.

— Vous êtes arrivé à propos, dit l'ancien garde-chasse.

Celui-ci hocha tristement la tête.

— Je ne vous quitterai plus désormais, dit-il. M. le comte est mort !

— Ah ! fit Jean avec émotion.

— Et ces deux hommes que vous avez croisés dans le souterrain sont ceux qui l'ont tué.

— Sais-tu quels sont ces hommes ?

— Pas encore, mais je le saurai bientôt.

La voix de Surypère, ordinairement calme, s'était accentuée de colère et de menace.

— D'où viens-tu? demanda Jean.

— De l'hôtel du Louvre, où l'on m'a dit que M. Trelauney venait de sortir.

— Et tu as pensé que tu me trouverais ici?

— Je suis venu par la rue de Saintonge afin de n'éveiller aucun soupçon... Il y a, dans une de nos maisons, un passage qui conduit au carrefour.

— M. de Navarran n'a-t-il rien dit avant de mourir?

— Il a murmuré : « Va retrouver Jean; je n'ai plus besoin de toi. »

— Qu'avons-nous à faire ici?

— Je vais vous conduire au cabinet du fourgat... mais il faut attendre que Monseigneur soit parti.

— Que fait là Monseigneur?

— Il cherche ce qu'il ne trouvera pas.

— Qu'est-ce donc?

— Le signe!... C'est à vous et non à lui que nos hommes obéiront.

Surypère entr'ouvrit la porte du pavillon et se dirigea vers l'hôtel.

Jean ne prit point garde que Surypère n'avait pas posé le pied sur la marche du perron...

— Attendez là, lui avait dit Surypère.

Mais comme le petit homme allait entrer sous la voûte, Monseigneur et Aly débouchèrent brusquement.

Monseigneur le prit à la gorge et Aly leva son poignard.

— Je te tiens, misérable ! criait Monseigneur. Qu'as-tu fait du corps de la rue des Récollets ?

— Que voulez-vous que j'en aie fait ? murmura Surypère à demi suffoqué.

— Il n'y est plus.

— Tout est possible au fourgat.

— Mais je l'avais pourtant bien tué... J'ai frappé à la gorge, sachant qu'il portait une cotte de mailles... Il était mort ! C'est donc un démon, qu'il a pu s'enfuir ?

— Laissez-moi, dit Surypère, je ne sais rien... vous m'étouffez !

— Parleras-tu ? Qu'est devenu cet homme ? Il est donc vivant ? Où se cache-t-il ?

— Je l'ignore... vous m'étranglez...

— Parle... ou tu es mort !

Une lutte terrible s'engagea entre ces trois hommes.

Sous une apparence débile, Surypère était doué d'une force et d'une agilité merveilleuses.

Deux fois il parvint à se dégager ; il avait ren-

versé Aly d'un violent coup de pied. Celui-ci le saisit à la jambe et s'y cramponna fortement.

Monseigneur ne pouvait que menacer Sury-père de son poignard ; il avait trop à perdre pour s'en servir.

— Vous serez bien avancé quand vous m'aurez tué ! s'était écrié le petit homme.

Cette phrase lui avait peut-être sauvé la vie.

Dans tous les cas, Monseigneur tenait à s'assurer de sa personne, et la lutte recommença.

Jean ne put assister plus longtemps à cette scène.

Il saisit un poignard dont il s'était muni et voulut s'élancer vers la voûte où se débattait Surypère entre Monseigneur et Aly.

Mais à peine Jean avait-il posé le pied sur la marche, que le bras de pierre de la statue, mû par un ressort caché, s'éleva et retomba lourdement sur sa tête comme une massue.

En même temps, la marche manqua sous ses pieds, et Jean roula, sanglant, inanimé, dans une espèce d'entonnoir qui conduisait aux oubliettes.

Dans le jardin, la marche était revenue à sa place, et le bras de la statue avait repris son immobilité.

XII

LE PÈRE PUTATIF

Il y avait, ce soir-là, nombreuse réunion au *Lapin canalisé*.

C'est au *Lapin canalisé* que les Carapatas se donnent rendez-vous, depuis que les croquemorts ont adopté le café du *Crocodile*, rue Corbeau.

Les Carapatas forment une tribu à part dans Paris; ce sont les marins du canal de l'Ourcq, braves gens, actifs, toujours debout et passant leur vie sur l'eau, tout comme leurs confrères de l'Océan.

N'est-il pas prodigieux de voir un homme avec sa femme et ses trois ou quatre enfants en bas âge conduire un immense bateau, traverser les écluses, et arriver de Mareuil ou du Mans pour prendre quai au canal du Temple?

Pour le Carapata, les stations sont le *Grand Saint Martin*, le *Soleil d'or* et le *Cheval blanc*.

C'est là qu'on vend du meilleur !

Le Carapata ne connaît que son bateau ; il y est né, il n'a pas d'autre habitation, et il mourra sur son bord.

L'auteur de cette étude a vu, sur une galiote de Saint-Ouen, des enfants de sept ans dont le pied ne s'était pas encore posé sur le sol.

— Ils sont plus heureux sur le bateau, disait le père Carapata ; ce n'est pas la peine de leur faire connaître la méchanceté !

L'aubergiste du *Lapin canalisé*, malgré l'estime particulière des Carapatas, ne dédaigne point la clientèle bourgeoise.

Les Carapatas occupent la première pièce et la terrasse, où une treille poitrinaire essaye d'égayer le regard ; la pièce du fond est généralement habitée par de petits industriels de la Villette et de Belleville.

Les *truqueurs* de foires et de places publiques se rencontrent au *Lapin canalisé*.

Le truqueur est un brave homme qui, avec un capital de quarante sous, fait vivre une femme et des enfants.

Il achète un support en feutre qui affecte la

forme d'un chandelier, une assiette et un lapin : il cueille une baguette au premier arbre qu'il rencontre, met un sou sur le chandelier, le chandelier sur l'assiette, et le joueur qui parvient, d'un seul coup de baguette, à enlever le chandelier de l'assiette sans faire tomber le sou, cet heureux joueur a gagné le lapin.

La difficulté n'est pas mince, car on a vu des lapins durer cinq ans !

Quelquefois, le truqueur consent à confier son aîné à un saltimbanque.

A deux ans, on commence à le disloquer ; à trois ans, on lui apprend la danse des œufs, et dès qu'il sait parler, il *entortille le pétrousquin*.

Le pétrousquin, c'est le public.

Dans la salle du fond du *Lapin canalisé*, il y a six tables et vingt-quatre chaises.

Ces meubles furent en bois blanc ; mais il faudrait être sorcier pour dire quelle en est aujourd'hui la couleur.

A l'une des tables était assis un grand jeune homme aux traits flétris, à la figure hâve.

Ses longs cheveux, sales et emmêlés, retombaient sur le collet crasseux de sa redingote. On n'apercevait de linge ni à son cou ni à ses poignets.

Devant lui, un morceau de pain et de fromage et une chope d'absinthe.

Nul ne savait son nom ; on l'appelait *le poète*.

Il avait, comme les autres, chanté l'amour et le printemps, il avait célébré le dieu Pan, les nymphes et les dryades !

Mais la paresse et l'ivrognerie poussent à la mendicité...

Il allait sonner dans les maisons, offrait ses poésies et recevait une aumône.

Un jour qu'on lui avait refusé l'aumône, il avait volé.

Et d'échelon en échelon, il en était arrivé au *Lapin canalisé*.

Quelquefois, les Carapatas le faisaient déclamer ; quand il avait fini, on lui donnait un *ordinaire*, c'est-à-dire un bouillon et du bœuf.

Mais les Carapatas ne faisaient point leur société du poète.

Le poète est un *feignant*, un propre à rien ; il fait bien les chansons, voilà tout. *C'est pas un homme !*

Et l'abruti retournait dans son coin et prenait de l'absinthe, toujours de l'absinthe.

De temps à autre, entre deux hoquets, on l'entendait murmurer :

Vénus, quand tu sortis des flots,
Connaissais-tu les matelots?

Et il buvait ! son œil s'égarait sur les murs enfumés...

Puis sa tête retombait sur la table où il grommelait encore : *Io Pean!*... vastes forêts... étoiles protectrices... clochettes du troupeau... vierges de Lesbos !...

Ce soir-là, à côté du poète qui n'était pas encore ivre, se tenait l'*Ange gardien* de l'établissement.

L'*Ange gardien* est un brave homme dont les fonctions consistent à reconduire chez eux les ivrognes, afin de les protéger contre les voleurs au *poivrier*.

On ne se figure pas ce qu'il faut réunir de qualités pour être ange gardien. La sobriété est la première de ses vertus ; sans elle, il se laisserait tenter par son protégé, il boirait avec lui ! Avec la sobriété, l'ange gardien doit être doué d'une force physique qui lui permette de maîtriser son homme, de le ramasser s'il tombe, et de l'entraîner s'il résiste.

Un troisième personnage entra dans la salle du fond du *Lapin canalisé*.

— Tu n'as pas vu le vicomte ce soir ? demanda-t-il à l'Ange gardien.

— Non, monsieur Combalou, non. Il n'est pas encore venu.

— Je vais manger un morceau avec le père Joseph. Si tu vois le vicomte, tu lui diras que j'ai besoin de lui parler.

— Oui, monsieur Combalou.

Le poète se leva, les yeux fixés vers le plafond fumeux qu'il prenait pour le ciel, et se mit à déclamer :

La fraternité sainte
T'ordonne, ô Combalou !
De m'offrir une absinthe,
Car je n'ai plus le sou.

— Ah ! te voilà, méchant garnement, s'écria M. Combalou, sac à vin, voleur !

Le poète étendit les mains pour attester les dieux :

— Le chemin de Corinthe, s'écria-t-il, n'est pas accessible à tout le monde !

— Tiens, canaille, reprit Combalou, régale-toi !

Et il sortit en jetant une pièce de dix centimes que ramassa le poète.

— Le fait est, dit alors l'Ange gardien, que tu as bien gâté ta vie. Vois Mathieu Leblanc... il est poète comme toi ; mais c'est un honnête homme.

On l'adore au cloître Saint-Jean-de-Latran, et les chiffonniers s'arrachent ses productions... Il vit de son travail, celui-là !

L'Ange gardien se mit à chanter la dernière production de Mathieu Leblanc, *le Roi des Auverpins*, sur l'air du *Vin à quat' sous* :

Le roi des Auverpins
A fini sa carrière,
Et de peaux de lapins
On a couvert sa bière.
Venez tous, marchands d'coco,
Vendeurs d'habits et porteurs d'eau,
Venez célébrer les destins
Du dernier roi des Auverpins !

A ce moment entra le vicomte.

Le vicomte avait cinquante ans passés. Il était vêtu d'une redingote boutonnée jusqu'au menton.

De quelle étoffe avait été la redingote ?

C'est ce qu'on ne saura jamais.

Drap ou lasting, serge ou velours, cela lui-sait au coude et montrait la corde partout.

Le visage creusé du vicomte se perdait dans une épaisse barbe grise comme une peau de marron dans la cendre. Son col de crinoline avait des attitudes prétentieuses, et le foulard à carreaux qui passait par sa poche de côté semblait dire :

— Nous avons connu d'autres temps !

Le vicomte avait du coton dans les oreilles et tenait à la main une tabatière de corne, une vraie tabatière.

Il aimait à se parer de ce petit meuble, à le faire voir ; il en était fier. C'était la seule superfluité qu'il pût se permettre.

— Te v'la, vicomte ! lui dit l'Ange gardien, tu arrives à propos, ya môssieu Combalou qui te demande.

— Combalou est ici ?

— Il dîne avec le père Joseph dans la salle aux Carapatas...

— C'est bon, fit le vicomte qui alla retrouver M. Combalou.

— Qu'est-ce qu'il fait, cet homme-là ? demanda le poète.

— Oh ! c'est un malin, fit l'Ange gardien. Faut-il qu'il ait eu du malheur pour en être où il en est ! Ça avait des voitures dans le temps ;

il n'y avait pas une course sans lui. Il tutoyait des jockeys !

— Et il s'est ruiné ?

— Il paraît. C'est les femmes qui l'ont mené là. Il était d'un cercle de la haute... ce qu'ils appellent un *glube*. C'est un endroit où y a une femme à la porte qui ne donne pas un œillet à moins de dix francs...

— Mazette ! fit le poète.

— Pour lors le vicomte a triché pour pincer le *philipp* des amis. Les amis, qu'étaient pas plus bêtes que lui, ont dit : En v'là assez. Pour lors on a chassé le vicomte et même qu'on ne le saluait plus.

— Oh ! les bourgeois ! murmura le poète avec dédain.

— V'là donc le vicomte qui ne savait plus que faire. Pas le sou et bon à rien, tu comprends ? A présent, M. Combalou lui fait faire des affaires.

— Il est donc riche, M. Combalou ?

— On ne sait pas. Il tient un cabinet d'affaires dans la rue Meslay, que si la police y mettait l'œil, elle aurait besoin de le laver après.

— Enfin, le vicomte n'a pas de gagne-pain.

— Allons donc ! il s'est établi *père putatif*.

— Qu'est-ce que c'est que cela, père putatif ? demanda le poète.

— Tu vas voir comme c'est malin... Ya une femme, supposons, qui a eu un malheur. Pour lors, elle n'sait pas, c'te malheureuse, où est le père de son enfant... ou bien, une supposition que c'est un homme marié. Ça l'embête, c'te femme... elle est fière...

— Je comprends ça, fit le poète qui avait allumé sa pipe et élevait de temps en temps la chope d'absinthe à la hauteur de ses lèvres.

— Alors, on vient chercher le vicomte, on lui donne cinquante francs, cent francs, suivant l'élévation des parents, et y reconnaît le *polichinelle*. Ça fait que l'enfant s'appelle monsieur ou mademoiselle de Floustignac... et ça le sert pour son avenir.

Le poète donna sur la table un coup de poing désespéré.

— Malheur ! murmura-t-il, si j'étais d'une bonne famille, ça me servirait encore à quelque chose !

Pendant cette conversation, le vicomte de Floustignac avait rejoint M. Combalou.

M. Combalou mangeait un miroton avec le père Joseph.

Joseph était un brave homme, d'une famille de Carapatas.

Lui aussi, il avait eu un malheur.

A vingt-cinq ans, il s'était trouvé mêlé à une rixe de cabaret, à Saint-Ouen, et il avait joué du couteau.

Comme il n'y avait dans son affaire ni préméditation ni méchanceté, il en avait été quitte pour cinq ans.

Au retour du pré, il ne savait trop que faire, quand un fabricant de cravates, M. Surypère, qui l'avait connu on ne sait où, vint le trouver et lui dit :

— Tiens, puisqu'on ne veut pas de toi sur les bateaux des autres, voilà de quoi t'acheter un bateau à toi !

Joseph pleura de joie.

Il acheta le bateau, épousa une jolie fille de Mareuil, avec laquelle il vivait à bord, entouré de marmots qui, deux fois par jour, égayaient la gamelle...

Combalou, l'homme d'affaires, avait connu Joseph par hasard.

Un soir que Combalou, revenant de quelque entreprise, suivait le bord du canal, il fut attaqué par des escarpes.

Joseph accourut à ses cris et le délivra en deux tours de main.

Depuis cette époque, chaque fois que Combalou avait affaire au *Lapin canalisé*, il ne manquait pas d'inviter à dîner le brave Carapata.

— Est-ce que tu as du nouveau? demanda le vicomte.

— Oui... le *Danois* a levé une affaire.

— Il va bien, le *Danois*.

— Dame! ils ont pris le bon moyen, Hébert et lui... des gants et un habit noir. La boutique du Palais-Royal fait de l'or. Les belles dames y viennent racheter leurs lettres d'amour, sinon on les donne au mari...

Combalou cligna de l'œil et se mit à rire lourdement.

— On accepte les bijoux en paiement, continua-t-il. Ces dames font fabriquer les pareils en faux et on n'y voit rien dans le ménage.

— Et qu'est-ce que tu as pour moi?

— De l'état civil, toujours de l'état civil!

— Y a-t-il de l'os?

— De l'os et de la viande : seulement, faut épargner le *Poitou* (prendre ses précautions).

— Raconte.

— Il s'agit d'une belle jeune fille...

— Toute poussée?

— Dix-sept ans.

— Peste!

— Ni père ni mère?

— C'est-à-dire inconnus.

— Eh bien?

— Eh bien! il n'y a pas besoin de leur consentement.

— C'est juste.

— Et on aboulera du *philipp*, ou tu pinces la déesse de la rue de Ponthieu.

— Un beau quartier! fit le vicomte.

M. Combalou, s'apercevant que le père Joseph prêtait une certaine attention à la conversation, pensa qu'il en avait dit assez.

Il ajouta donc :

— La suite au prochain numéro!

On prit le café, le pousse-café, le fil-en-quatre, après quoi le père Joseph, serrant la main de M. Combalou, lui dit :

— Au revoir!

Une fois dehors, le père Joseph hocha la tête.

— Ces chrétiens-là ne valent pas grand'chose... ils ont le grelot pendu de travers... Je

m'en vas toujours raconter la chose à M. Surypère.

Et le père Joseph se dirigea par le faubourg du Temple vers le boulevard et la rue de la Lune.

Il trouva Surypère couché.

— Ça ne va donc pas? lui demanda-t-il.

— Ça n'est rien, répondit Surypère, j'ai été un peu secoué ces jours-ci... et je me repose.

— Je viens vous raconter une histoire, dit le père Joseph. N'y a peut-être rien au fond; mais enfin, on ne sait pas...

Au pied du lit de Surypère était assise une jeune fille d'une apparence simple et modeste.

— Cécile, lui dit Surypère, va un peu dans ta chambre, mon enfant. Tu reviendras tout à l'heure.

— Tu n'as besoin de rien? demanda Cécile en se levant.

— Non, ma fille, merci.

Cécile prit un ouvrage de couture sur une chaise voisine et passa dans une pièce à côté.

Le père Joseph raconta alors à Surypère tout ce qu'il avait pu saisir de la conversation de Combalou avec le vicomte de Floustignac.

— Rue de Ponthieu, murmura Surypère,

c'est toujours bon à savoir. Merci, mon vieux ; si tu apprends quelque chose, viens me le dire. Tu sais que je ne travaille pas pour le mal.

— Oh ! ça, s'écria le père Joseph, vous êtes bien un trop brave homme pour qu'il y ait du *ragoût* sur vos actions... Bien des choses à mademoiselle !...

— Je n'y manquerai pas.

Tandis que le père Joseph faisait sa visite dans la rue de la Lune, le vicomte et l'homme d'affaires continuaient leur conversation.

— C'est la chose du monde la plus simple, disait Combalou, tu prends deux témoins patentés, le marchand de vin du coin et l'épicier de la rue de Meaux.

La demoiselle Caroline-Edwige est née rue de Provence, quoiqu'elle habite aujourd'hui un hôtel dans la rue de Ponthieu avec une dame hongroise qui s'appelle la baronne Wanda de Remeney... Tu t'en vas à la mairie de la rue Drouot et tu te reconnais le père de Caroline-Edwige, née le 14 juillet dix-huit cent je ne sais plus quoi ; mais j'ai la date dans mes notes. Tu signes, tes témoins signent... et la chose est emballée. Plus tard, quand on veut marier la demoiselle, tu arrives et tu dis :

— Eh bien ! et mon consentement ?

— Je vois le coup, fit le vicomte.

— Il n'y a pas à dire, vois-tu... tu es père comme si les sacrements y avaient passé. On s'est dit : Quel intérêt peut avoir un homme à se reconnaître le père d'un enfant, s'il ne l'est pas réellement ?

C'est une charge qu'il s'impose. Il prend l'obligation de le nourrir et de l'habiller. Les amateurs sont rares quand il n'y a qu'à ouvrir sa bourse.

D'un autre côté, que risque l'enfant ?

Père et mère inconnus ! c'est une charge pour la société. Personne qui s'occupe de son existence et de son avenir. Pas une affection, pas une connaissance... rien ! Seul au monde, sans argent, sans état, sans pain.

Ceux qui ont fait les lois étaient des braves gens tout de même. Ils n'avaient pas compté sur nous. Ils se sont dit : Il y a toujours un intérêt à ce que quelqu'un, homme ou femme, accepte la responsabilité d'une naissance. On ne se reconnaît pas le père d'un enfant pour l'empoisonner...

— Parbleu ! fit le vicomte.

— Mais il arrive quelquefois qu'une raison

mondaine arrête seule les véritables parents...
Ils aiment leur enfant tout de même, et c'est
ici le cas !

— Alors, me voilà père ? demanda le vicomte.

— D'une demoiselle qui a six cent mille francs de dot et qu'on se dispose à marier.

Au moment du contrat tu te présentes d'un air indigné, en t'écriant :

« Vous mariez ma fille comme ça, sans me prévenir ? »

— Et alors ?....

Combalou releva la tête d'un air menaçant :

— Alors... nous verrons ! s'écria-t-il.

XIII

LE MAGNÉTISEUR

Ce soir-là, les salons de madame la baronne de Remeney resplendissaient de lumières. Deux domestiques en livrée se tenaient sur le perron et ouvraient la portière des équipages qui se suivaient sur le sable fin de la cour d'honneur.

Il y avait bal au profit des pauvres.

Le grand escalier, garni de fleurs, conduisait au premier étage, où l'on dansait.

De la salle du fond, un escalier à jour, tournant deux fois sur lui-même, donnait accès à la grande serre, où de petits éventaires tenus, ou plutôt présidés par les plus jeunes et les plus jolies des dames et demoiselles, servaient de prétexte à la recette, qui devait être distribuée en aumônes.

On remarquait mademoiselle de Charmeney,

dont la robe bleue était relevée par des nœuds de rubans roses ; un collier de perles noires faisait ressortir la mate blancheur de ses épaules ; une couronne de bluets était posée sur sa tête rêveuse.

A quelques pas de mademoiselle de Charmeney se tenait la marquise Bryan-Forville, pâle sous sa chevelure noire ; puis beaucoup d'autres dont le nom signifiait haute naissance et grande fortune.

Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, un jeune homme semblait n'avoir de regards que pour mademoiselle Edwige, la fille adoptive de la baronne de Remeney.

Edwige traversait la galerie au bras de M. Robert Kodom, le riche banquier et le plus vieil ami de la maison.

Ce jeune homme se nommait Adrien de Saulles. Il avait vingt-cinq ans à peine, et, sur son habit noir, on distinguait une brochette de décorations. Sous-lieutenant de spahis, Adrien de Saulles avait conquis la croix dans une rencontre aux environs de Medeah, et ses relations mondaines lui avaient valu les ordres de la Couronne de Chêne et de Charles III.

La tête fine du jeune officier avec ses cheveux

noirs et sa moustache naissante se détachait sur la draperie foncée. On lisait le courage et la bonté dans son regard plein de franchise.

Edwige, en passant, laissa tomber sur lui un sourire amical et familier auquel Adrien répondit par un signe de tête qui voulait dire : Que vous êtes jolie et que je vous aime !

Edwige était une enfant ; elle avait dix-sept ans à peine, et Adrien de Saulles avait demandé sa main.

La baronne de Remeney devait prendre une décision...

Elle n'avait répondu ni oui ni non.

Edwige, consultée à cet égard, rougit beaucoup et déclara que personne au monde ne lui plaisait autant que M. Adrien de Saulles.

Les choses en étaient là, et les deux jeunes cœurs allaient franchement l'un vers l'autre.

Parmi les invités à l'hôtel de la rue de Ponthieu se trouvait le baron de Maucourt, que nous avons déjà vu chez Marianne de Fer.

Le baron s'approcha de M. de Saulles avec l'intention manifeste de lui adresser ses compliments, mais l'officier lui tourna le dos avec une affectation de dédain.

Le baron avala le sourire qu'il avait ébauché

et murmura : Il faudra avoir raison de ce joli garçon-là.

Puis, faisant volte-face, M. de Maucourt s'approcha de la marquise de Bryan-Forville.

Le voyant venir, la marquise se mordit les lèvres.

Devant elle s'étaient, sur une table recouverte d'un tapis de velours, divers objets faits à la main, des futilités de toutes sortes.

— Voici, madame la marquise, dit M. de Maucourt en s'inclinant, de quoi tenter le plus difficile. Seriez-vous assez bonne pour m'indiquer là-dedans quelque travail de vos doigts de fée ?

— Oh ! je ne suis bonne à rien, monsieur, répondit la marquise, j'ai acheté ces brimborions et je tâche d'en tirer le meilleur parti possible, voilà tout.

Le baron se pencha sur l'éventaire comme pour choisir quelque chose et dit à voix basse, de façon à n'être entendu que de la marquise :

— Pourquoi n'avez-vous pas toujours eu la même réserve ?

— Monsieur ! fit la marquise avec dégoût.

M. de Maucourt continua :

— Vos lettres sont déposées, rue de Valois,

à l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer. Ah! madame, que de chaleur, que de passion dans chaque ligne de cette adorable correspondance! Heureux celui qui a pu vous inspirer de pareils sentiments!

— Monsieur, répondit la marquise, quand une femme comme moi a écrit avec tout son cœur et toute sa sincérité, elle ne peut avoir à rougir que de l'adresse écrite sur ses lettres, — et ce n'est pas le cas.

— Quoi qu'il en soit, reprit M. de Maucourt en se relevant, l'ami dont j'ai eu l'honneur de vous parler sera heureux de vous restituer ces pattes de mouche. On le trouve chez lui tous les jours jusqu'à midi.

La marquise détourna la tête avec dégoût et le baron s'éloigna.

Madame de Bryan-Forville était la fille du banquier Robert Kodom.

Le marquis, capitaine de lanciers, complètement ruiné, avait été heureux de trouver une jolie femme et une dot de quatre-vingt mille livres de rentes.

Le capitaine resta peu de temps à Paris après son mariage, et la petite marquise, seule, livrée à toutes les séductions mondaines, s'était laissé

entraîner à un amour coupable, — sa seule faute.

Comment ses lettres étaient-elles tombées dans les mains de M. de Maucourt ? C'est ce que la suite nous apprendra.

Le chantage s'exerce à Paris sur une grande échelle.

Il y a de soi-disant cabinets d'affaires qui ne vivent pas d'autre chose.

Cette infâme spéculation nourrit son monde, à ce qu'il paraît.

On cite même des gens qu'elle a enrichis !

Edwige avait quitté le bras du banquier Kodom ; elle causait dans un coin avec madame de Remeney.

— MARRAINE, lui disait-elle, vous allez me gronder peut-être ?

— Et pourquoi, mon enfant ?

— Parce que j'ai fait quelque chose sans votre permission.

— Quelque chose de bien, sans doute ?

— Vous allez voir... Avant dîner, j'ai vu Joseph qui traversait la cour avec un bol à la main. J'étais dans l'orangerie et je lui ai demandé par curiosité ce qu'il allait faire. — Mademoiselle, m'a-t-il dit, il y a là sur la marche

une jeune femme qui est mourante ; elle porte un petit enfant à peine âgé de quelques jours, et je crois que tous deux vont mourir de faim...

Pendant qu'elle racontait cette histoire, les yeux de mademoiselle Edwige se remplissaient de larmes.

— Alors, marraine, continua-t-elle, je suis allée jusqu'à la porte. Si vous aviez vu cette malheureuse, c'était à fendre l'âme. Elle est toute jeune, et si pâle, si amaigrie, si fatiguée ! A force de souffrance, elle avait dans le regard je ne sais quoi de vague qui ressemblait à la folie. Et ce pauvre petit être qu'elle portait ! Comme il attendait la mort avec confiance sur les genoux de sa mère ! Un enfant, ça ne sait pas. Si on ne lui donne rien, il meurt !

— Et qu'as-tu fait ? demanda la baronne.

— Je les ai fait entrer dans la lingerie, au coin du feu. Le bébé avait les mains glacées... Il a semblé renaître. Si vous aviez vu le regard d'amitié et de reconnaissance qu'il a jeté sur moi, vous en auriez été touchée.

— Et sa mère ?

— On lui a donné à manger... Puis, ç'a été le tour du petit ; il a pris le sein de sa mère, qui pleurait de joie.

— Lui as-tu demandé d'où elle venait ?

— Elle m'a dit qu'elle ne pouvait rester dans son pays, et qu'elle était venue à Paris pour trouver de l'ouvrage... Or, comme nous avons besoin de quelqu'un à la lingerie, je lui ai dit de rester...

Edwige prit un air suppliant, et ajouta :

— Comme ma marraine est bien bonne, je suis sûre qu'elle la gardera.

— Il faudra d'abord, dit madame de Remeney, savoir quelle est cette femme et si elle est digne qu'on s'intéresse à son sort.

— Oh ! s'écria Edwige, elle en est digne, marraine, j'ai vu cela tout de suite. Et c'est le petit qui en est digne surtout ! Car il n'a rien fait de mal, lui, j'en suis bien sûre !

La baronne baisa Edwige au front :

— Chère enfant ! murmura-t-elle avec tendresse.

Et elle reprit :

— Comment se nomme ta protégée ?

— Louise Deslions, marraine.

— Eh bien ! nous nous occuperons d'elle demain.

— Merci ! dit Edwige.

A ce moment, mademoiselle de Charmeney s'approcha de la baronne.

— Est-il vrai, madame, demanda-t-elle, que vous attendiez ce soir ce magnétiseur dont on parle tant depuis quelques jours ?

— Oui, chère petite, le chevalier de Pulnitz ne va pas tarder à faire son entrée.

— Quelle aimable surprise ! on le dit vraiment prodigieux !

— C'est le successeur direct de Cagliostro. Il fait des merveilles, et nous allons en avoir un échantillon tout à l'heure.

— Ne pensez-vous pas, madame, que les magnétiseurs ne sont que des charlatans ?

Adrien de Saulles s'était rapproché du petit groupe où se trouvait Edwige.

— Il y a sans doute, dit-il, quelques charlatans parmi les magnétiseurs ; mais il est incontestable que le magnétisme soit une science, une science à l'état rudimentaire, mais qui a déjà obtenu des résultats étonnants.

Le chevalier de Pulnitz n'est pas seulement un magnétiseur, c'est un medium et un medium convaincu.

— Est-ce que vous croyez au spiritisme, monsieur de Saulles ? demanda la baronne.

— Je crois à ce que je vois, répondit l'officier.

— Mais qu'est-ce donc au juste que le spiritisme ?

— C'est la croyance que, une fois la vie retirée du corps, l'âme habite encore la terre. L'esprit conserve sa personnalité; il n'est pas encore assez pur pour s'élever vers d'autres régions; il est là, avec nous; nous ne le voyons point et il nous voit. Certains vivants arrivent par la prière et une rigoureuse chasteté à se mettre en rapport avec les esprits. De là ces manifestations que les charlatans ont si souvent parodiées.

— Alors, interrogea mademoiselle de Charmeney, dans ce moment peut-être y a-t-il autour de nous...

— Des gens qui ont dansé comme nous allons le faire! de grandes dames d'un autre temps qui ont aussi travaillé de leurs mains pour venir en aide aux malheureux! Oui, mademoiselle, je crois que les uns ont pour nous de la sympathie, tandis que d'autres cherchent à nous égarer, à nous nuire.

— Alors un homme qui aurait commis un crime?...

— Serait peut-être suivi pas à pas par le fantôme de sa victime. Et qui sait si cette obsession n'est pas ce que nous appelons le remords !

Je me rappelle avoir vu, en visitant la prison de Saint-Lazare, une femme qui avait tué son enfant... Eh bien ! toute la nuit, elle croyait l'entendre gémir. Alors, elle se dressait épouvantée, les yeux dilatés, sondant les ténèbres... Elle est devenue folle !

Tandis que M. de Saulles parlait, la baronne de Remeney avait été prise d'une sorte de frisson.

Une pâleur mortelle envahit son visage...

— La nuit ! dit-elle avec égarement, c'est bien vrai... la nuit !

— Qu'avez-vous, marraine ? demanda Edwige éplorée.

A ce moment, un domestique annonça :

— M. le chevalier de Pulnitz !

Il se fit un mouvement de curiosité dans l'assemblée.

Le chevalier marcha droit à madame de Remeney et lui fit un profond salut.

C'était un homme singulier que ce chevalier de Pulnitz.

Sa figure allongée, ses pommettes saillantes, sa moustache relevée de chaque côté en un long fil tordu qui remontait jusqu'aux sourcils, lui donnaient un aspect méphistophélique.

Au-dessous de son front osseux, d'une hauteur exagérée, deux petits yeux noirs étincelaient comme un jet de lumière électrique.

Par un calcul de charlatan, le chevalier de Pulnitz s'était présenté dans les salons de la rue de Ponthieu au moment où minuit allait sonner.

— Qu'allez-vous nous faire voir d'extraordinaire, chevalier ? demanda le banquier Robert Kodom.

La pendule sonna le premier coup de minuit.

— Mais, dit le chevalier en jetant les yeux autour de lui, je ne sais trop...

Et s'adressant à la baronne :

— Votre pendule va-t-elle bien, madame ?

— Très-bien.

— Je vais l'arrêter.

M. de Pulnitz étendit la main vers la pendule.

Le marteau, qui sonnait le cinquième coup, retomba sur le timbre avec un son fêlé ; on entendit à l'intérieur comme quelque chose qui se brise, et les deux aiguilles tombèrent sur la cheminée.

Il y eut une sensation de terreur parmi toutes ces belles dames qui souriaient un instant auparavant.

Le frisson courut sur leurs épaules, comme une vague s'allonge sur le sable à la marée montante.

— C'est prodigieux ! murmura le banquier.

— C'est fort simple, au contraire, reprit M. de Pulnitz avec un rire qui laissa voir ses dents blanches et pointues. Mon collègue Home, *medium* américain, regarde cette expérience comme un enfantillage.

— Mais ne nous aviez-vous pas promis une séance de magnétisme ?

— Sans doute.

— N'y a-t-il pas besoin d'un sujet ?

— Oh ! nous en trouverons bien un dans la maison. Parmi ces demoiselles, il en est chez qui le système nerveux ou lymphatique est déjà tout préparé. Du reste, nous allons le savoir...

Le chevalier avisa une petite table ronde sur laquelle était déposé un plateau de sorbets.

— Enlevez ce plateau, dit-il.

Un domestique exécuta cet ordre.

— Cette table va nous répondre, reprit M. de Pulnitz. Trois pieds ! c'est ce qu'il nous faut !

trois, toujours trois ! C'est sur un trépied que la sibylle de Cumès rendait ses oracles ! La divinité est triple en une seule. On a fait quatre éléments, je ne sais pourquoi, il n'y en a que trois : le ciel, la terre et l'eau. Le feu n'est pas un élément, c'est la terre qui brûle !

Le magnétiseur semblait inspiré ; ses lèvres étaient devenues blêmes, et sa parole saccadée sifflait dans sa gorge.

— Voyons ! s'écria-t-il.

Il saisit la table, et, la posant devant lui, il y appuya les mains.

— Y a-t-il dans cet hôtel un sujet magnétique ?

La table se pencha sur deux pieds, et le troisième, retombant sur le parquet, frappa un seul coup.

Cela voulait dire oui.

— Y en a-t-il plusieurs ?

— Oui ! répondit encore la table.

— Le sujet le mieux disposé est-il dans ces salons ?

La table ne bougea point.

— Est-il au premier étage ?

La table répondit : Oui ! en frappant un coup.

Le chevalier de Pulnitz s'adressa alors à madame de Remeney :

— Voulez-vous avoir la bonté, madame la baronne, de citer, l'une après l'autre, les pièces qui composent votre appartement au premier étage ?

— A côté du salon, un boudoir...

— Est-ce dans le boudoir ou dans le salon ?

Rien ne répondit.

La baronne continua :

— Deux chambres à coucher.

— Est-ce dans l'une des chambres ?

Rien encore.

— Il y a ensuite la lingerie...

— Est-ce dans la lingerie ?

La table se souleva et répondit : Oui.

— C'est bien, dit le chevalier.

— Voulez-vous, demanda le banquier Kodom, qu'on aille voir qui se trouve en ce moment dans la lingerie ?

— C'est inutile, fit le chevalier.

Et, se posant en face de la porte, il étendit les mains.

La curiosité des spectateurs était vivement excitée. Chacun retenait son souffle.

M. de Pulnitz fit deux ou trois pas en avant,

comme pour appeler à lui, et il se recula comme pour mieux attirer le sujet.

On avait ouvert la porte à deux battants.

Enfin parut dans le vestibule une jeune fille, une madone endormie, aussi pure que belle sous ses traits amaigris.

Elle était vêtue d'une pauvre robe grise; ses cheveux dénoués tombaient autour d'elle.

A son approche, un murmure d'admiration s'échappa de toutes les poitrines.

Quant à Edwige, elle poussa un petit cri en reconnaissant Louise Deslions, sa protégée.

Louise s'avavançait lentement, les yeux à demi fermés. Elle semblait vouloir lutter contre l'influence qui la dominait.

M. de Pulnitz la dirigea vers un fauteuil, où il la fit asseoir.

Là, il lui toucha le front, et, se posant devant elle, il demanda :

— Voyez-vous ?

— Je vois ! répondit Louise.

Et elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Qu'est-ce donc ? demanda le magnétiseur.

— C'est horrible ! murmura Louise. Cet en-

fant qui vient de naître... il veut crier... il se débat... on l'étouffe...

Madame de Remeney, pâle comme une morte, s'était appuyée contre le mur pour ne pas tomber.

Louise continua :

— Un homme entre... un maçon... Pauvre petit être... il est là... dans la muraille !

Robert Kodom s'avança brusquement :

— Assez, monsieur ! dit-il à M. de Pulnitz. Nous n'avons que faire de ces mélodrames !

M. de Pulnitz laissa tomber sur le banquier un regard profond :

— Savez-vous, monsieur, si ce mélodrame n'a pas été une réalité ?

— Qu'importe ! répondit Robert Kodom. Réalité ou non, cette scène ne peut nous intéresser.

Louise s'était levée, et, marchant vers madame de Remeney, elle s'écria avec indignation :

— C'est elle !

— Encore une fois, monsieur, reprit le banquier, réveillez cette folle !

Mais Louise poussa un cri et s'élança dans l'escalier.

Elle prit son enfant, à qui on avait fait une couchette dans un coin de la lingerie, et, le serrant dans ses bras, elle s'enfuit dans la rue...

C'était le 15 janvier, à une heure de la nuit. Il gelait à pierre fendre. Une croûte de neige et de verglas recouvrait le pavé.

Louise prit en courant la direction des Champs-Élysées.

Elle allait, sous l'influence du sommeil magnétique, glissant sur la surface polie des allées. De petites étoiles grelottaient en scintillant sous la voûte céleste; autour d'elle, les arbres dépouillés étendaient leurs rameaux noirs et crochus.

Louise marchait, courait toujours...

Derrière elle, deux ombres se hâtaient :

Un individu long et maigre, et une mégère en haillons, portant une hotte sur le dos et un crochet à la main.

Ces deux personnages, qui semblaient guetter devant l'hôtel de madame de Remeney, s'étaient attachés aux pas de Louise.

L'homme n'était autre que le *Poëte*, que nous avons déjà rencontré à l'auberge des Carapatas; la femme marchait de conserve avec lui.

— Il faut faire le coup, dit le Poëte, avant

qu'elle arrive à la place de la Concorde. Une fois là-bas, nous serions fumés...

— Passe devant, dit la chiffonnière, tu la couperas.

— Avec ça que c'est commode de passer devant, fit le Poëte avec humeur; je suis déjà tombé deux fois, et j'ai les pieds gelés.

— Voyez-vous cet amour, dit la chiffonnière, il craint de s'abîmer!

Et elle ajouta :

— M. Combalou a bien raison de dire que tu n'es qu'un propre à rien!

Le Poëte, piqué au vif, devança Louise de deux ou trois pas, et, se retournant tout à coup, il la saisit par le bras.

Louise, réveillée brusquement, poussa un cri de terreur et tomba évanouie.

L'enfant qu'elle tenait roula à ses côtés.

— Prends le même, dit le Poëte.

La chiffonnière déposa sa hotte au pied d'un arbre et ramassa le pauvre petit, qui, à moitié mort de froid, se plaignait doucement.

— Fourre le polichinelle dans le chiffon, reprit le Poëte, parce qu'il crèverait.

On voit que le disciple des muses avait contracté dans les cabarets des habitudes de lan-

gage qui contrastaient cruellement avec la langue des dieux :

— S'il crève, dit la chiffonnière, nous en ramasserons un autre quelque part, et nous dirons que c'est le même.

— Oh ! ça ferait peut-être des histoires ; il vaut encore mieux garder celui-là.

La chiffonnière avait enfoui dans sa hotte la pauvre petite créature.

— Avec ça, reprit-elle, que c'est une marchandise qui manque à Paris, les enfants ! Ça pousse au pied de arbres comme les champignons...

— Filons-nous ? demanda le Poète.

— Retourne donc les poches de la *largo* ! fit la chiffonnière avec humeur.

Le Poète promena ses mains sur la pauvre Louise, et lui retira un petit châle qui couvrait ses épaules ; dans ses poches il ne trouva qu'un dé à coudre et une pièce de cinquante centimes qu'il s'appropriâ.

Après quoi, il traversa la chaussée, et, suivi de sa complice, se dirigea vers le quai.

Quelques minutes plus tard, deux sergents de ville, faisant leur tournée, aperçurent le corps de Louise.

— Une femme ! dit l'un.

— Elle est morte de froid, fit le second en se penchant sur elle.

— Non, elle respire.

Et il ajouta :

— Ça n'a pas l'air d'une maraudeuse.

— Le feu la ranimera... Prends-la d'un côté...
et marchons.

Ils relevèrent la malheureuse fille et la transportèrent avec précaution jusqu'au poste du faubourg Saint-Honoré.

Le lendemain, on put lire dans les journaux du soir :

« Deux agents ont ramassé la nuit dernière une jeune femme évanouie dans une allée des Champs-Élysées. Cette infortunée a répondu à toutes les questions avec une telle incohérence qu'on s'est demandé si elle n'est pas devenue folle après avoir assisté à quelque crime non encore découvert. Cette femme, jeune et d'une rare beauté, a été mise à la disposition de M. le commissaire de police du quartier, qui a pris, dans son intérêt, les mesures d'usage. »

Ce qui veut dire, en bon français, que Louise Deslions avait été enfermée à la Salpêtrière.

Ce même jour, une scène touchante se passait à la mairie du 9^e arrondissement.

Le vicomte Jehan-Edme-Gaston de Floustignac se présentait au bureau de l'état civil.

M. de Floustignac, désirant réparer les erreurs de sa jeunesse, reconnaissait être le père d'un enfant du sexe féminin, inscrit sous les noms de Caroline Edwige.

Les deux témoins signèrent avec lui; l'acte fut envoyé à l'enregistrement, et retiré, dans le temps voulu, par le vicomte qui, moyennant sept francs cinquante centimes, se trouva père d'une jeune fille qu'il n'avait jamais vue.

M. de Floustignac alla déposer l'acte de reconnaissance dans le cabinet de M. Combalou, homme d'affaires, rue Meslay, qui se frotta les mains en disant :

— Nous avons beau jeu!

— Dites-moi, mon cher Combalou, fit alors le vicomte, n'y aurait-il pas moyen d'avoir une légère avance sur *cette affaire*?

— Toujours gourmand! s'écria Combalou. J'aime bien partager les bénéfices, mais il n'est pas dans mon caractère de me dégarnir.

— Je ne sais où coucher, murmura le vicomte. Les carrières d'Amérique sont devenues dan-

gereuses, on les fouille deux fois par mois.

— Tiens, dit Combalou, voilà un œuf sur le plat.

L'œuf sur le plat, c'est un louis sur une pièce de cinq francs en argent, qui représentent assez bien le jaune et le blanc.

Le vicomte fit la moue.

— Pas un pauvre petit fafiot de six mois?

Encore une des expressions les plus saisissantes de l'argot. Un billet de mille francs est le fafiot mâle; un billet de cinq cents, le fafiot femelle, et le fafiot de six mois c'est le billet de cent francs.

— Tiens! reprit Combalou avec humeur, voilà un fafiot mort-né (cinquante francs).

Et l'homme d'affaires ajouta :

— Ne t'y habitue pas!

Floustignac salua et sortit en disant :

— A la bonne heure, on devient raisonnable.

Sur le boulevard Saint-Martin, il acheta une rose qu'il passa à sa boutonnière; il fit donner un coup de fer à son chapeau moyennant cinquante centimes, fit cirer ses bottes par un Auvergnat devant l'Ambigu, et enfin, dois-je le dire, il acheta une paire de gants jaunes!

Pauvre vicomte! il croyait se retrouver. Un

cavalier passait sur le boulevard, sans doute un écuyer ou un palefrenier du Cirque.

Floustignac s'arrêta pour examiner le cheval comme fait un connaisseur.

— Jambe fine! murmura-t-il. Il y a de l'arabe là-dedans.

Un peu plus, le vicomte allait tirer son book et parier vingt-cinq louis!

XIV

LE MAGYAR

Mais abandonnons le vicomte à ses souvenirs et à ses regrets. Nous avons laissé Jean Deslions étendu, sans mouvement, au fond des oubliettes de la rue Saint-Louis.

Combien de temps dura son évanouissement, Jean ne put s'en rendre compte.

Quand il reprit connaissance, il ressentit une vive douleur à la tête.

Il y porta la main et la retira mouillée du sang qui coulait de sa blessure.

Quoique brisé par la chute qu'il avait faite, Jean parvint à se mettre sur son séant.

Il tira son mouchoir de sa poche et s'enveloppa la tête pour arrêter l'hémorrhagie.

Il demeura ainsi quelque temps pour reprendre ses esprits.

L'obscurité était complète. Faisait-il jour ou nuit au dehors ?

Jean pensa que la nuit durait encore.

Il espérait qu'au moins une lueur descendrait dans l'abîme au fond duquel il était enterré vivant.

Trop faible pour se tenir debout, il fit à quatre pattes, presque en rampant, le tour de sa prison.

C'était un cul de basse-fosse de quatre mètres carrés.

Pas une botte de paille, pas une cruche de terre, rien.

Dans un coin, cependant, sa main rencontra un objet humide et froid, quelque chose de rond.

Il voulut se rendre compte de ce qu'était cette boule, et y promena ses mains...

Il recula tout à coup avec horreur, c'était une tête de mort...

A une distance d'un pas environ, il trouva les pieds.

Jean parvint à se lever, et, suivant les os des jambes, il arriva aux hanches, puis aux côtes, et enfin à la hauteur du cou.

Je ne sais quoi de plus froid encore que les ossements s'appuyait sur les épaules.

Jean reconnut que c'était un anneau de fer fixé à la muraille par une chaîne.

Ainsi, cette créature humaine avait été attachée là par le cou, et, après sa mort, la tête s'était détachée du tronc et avait roulé sur le sol.

Jean s'appuya contre le mur et réfléchit longuement.

Mourir là, à vingt-huit ans, à quelques pas des richesses immenses qu'il venait de découvrir...

Mourir sans vengeance !

Sans revoir les siens, laissant sa sœur bien-aimée en proie à toutes les douleurs, à la misère, à l'infamie peut-être, c'était horrible !

Que faire, cependant ?

Jean se dit qu'il fallait trois jours pour mourir de faim...

Il avait donc trois jours devant lui.

Jean se demanda si quelqu'un le savait tombé dans ce cachot.

Surypère était mort peut-être ?

Et les deux hommes qui luttèrent avec lui ne s'étaient probablement pas aperçus de l'incident du pavillon.

Les heures s'écoulaient...

Toujours le silence et l'obscurité.

fallait cependant qu'il y eût une ouverture quelque part pour que la respiration fût possible.

Jean recommença son inspection.

Déjà ses yeux, familiarisés avec les ténèbres, pouvaient embrasser la fosse dans laquelle il se trouvait.

Au-dessus du squelette, un point se détachait moins sombre que la muraille.

Jean saisit la chaîne et se hissa jusque-là.

Il y avait un trou oblong, une sorte de guichet, quelque chose comme l'ouverture d'une boîte aux lettres, — mais plus large.

Jean y passa la main ; c'est par là que l'air entra.

— Si j'avais seulement du pain et de l'eau, pensa Jean, je pourrais, avec le temps, agrandir cette ouverture...

A ce moment, il sentit qu'il tombait.

La chaîne se détachait de la pierre détrempe, et Jean roula sur le sol, la chaîne lui restant à la main.

Il poussa un cri de joie en sentant que cette chaîne, qui se terminait d'un côté par l'anneau qui avait serré le cou du misérable dont les osse-

ments étaient là, avait été fixée au mur par une longue barre de fer.

Et cette barre de fer, il la tenait.

C'était à la fois un levier et une pioche.

Cette découverte rendit à Jean toute son énergie.

Peu de chose suffit, à certains moments, pour ranimer nos fragiles espérances.

L'homme qui se noie s'accroche à un brin d'herbe !

Jean ramassa la terre et les os qui jonchaient le sol et en fit un monticule. De là, il pouvait facilement attaquer la brèche.

Il descella d'abord les pierres, puis, enfonçant la barre de fer dans les interstices, il en fit un levier au moyen duquel il enleva deux pierres de taille.

Les pierres servirent à l'élever davantage, de façon que sa tête touchait presque la voûte et qu'il pouvait travailler à son aise.

Une fois les pierres de taille enlevées, il ne restait plus que du moellon ; la besogne devenait facile.

Après avoir déblayé l'ouverture, Jean trouva un conduit dans lequel il s'engagea.

Il s'avançait en rampant, poussant des pieds, tirant des mains.

Il aperçut enfin une lueur et s'approcha avec précaution...

L'ouverture donnait sur un caveau semblable à celui qu'il venait de quitter, et dans ce caveau se tenait assise devant une table la créature la plus étrange qu'il eût jamais vue.

C'était un homme d'un âge indéfinissable.

La table était composée d'une planche posée sur deux chevalets.

L'homme semblait occupé à tresser des fils ; il avait devant lui un paquet de charpie, et il filait.

Il avait senti quelque chose d'inusité, car à peine Jean eut-il mis sa tête à l'ouverture que l'homme se leva en disant :

— Qui est là ?

Jean vit alors que ses cheveux tombaient jusqu'à ses pieds, et que sa barbe lui descendait jusqu'à la ceinture.

— Je suis un prisonnier, répondit Jean, qui n'a fait que changer de cachot.

— Une voix ! fit l'homme avec extase, une voix humaine !

Et il se mit à pleurer de joie.

Jean se laissa glisser dans le caveau.

— Vous êtes blessé? demanda le prisonnier.

— Oui... Je me suis un peu fendu la tête en tombant.

— Je vais panser votre blessure...

Le prisonnier défit le mouchoir que Jean avait noué autour de sa tête; il écarta les cheveux, examina la blessure et dit :

— Cela ne sera rien.

Le prisonnier lava la plaie et la couvrit d'une compresse qu'il attacha avec un des fils qu'il venait de tisser.

Jean se hasarda à interroger ce médecin improvisé :

— Puis-je vous demander qui vous êtes?

— Qui je suis? demanda le prisonnier, hélas! c'est à peine si je me le rappelle! Je suis né dans un pays où les hommes sont grands et forts, où les femmes sont blanches et blondes... Il y a dix-sept années que je suis dans ce cachot. Auparavant, j'habitais Pesth... je suis Hongrois, et on me nommait le baron Frédéric de Remeney.

Le Magyar s'interrompit :

— Vous avez besoin de repos, dit-il à Jean, étendez-vous sur ce lit... il est moins humide,

sinon moins dur, que le sol de votre prison...

Jean, dont la tête était brûlante et le pouls fiévreux, accepta l'offre de son compagnon d'infortune.

Le Magyar surveillait le sommeil du malade avec une sollicitude paternelle.

Il allait avoir des nouvelles des vivants dont il était depuis si longtemps séparé!

Ce jeune homme qui dormait allait lui dire que le ciel était toujours bleu et qu'il y avait toujours des arbres et des fleurs!

Quand Jean se réveilla, il trouva le Hongrois perdu dans ses réflexions.

— A quoi pensez-vous? lui demanda-t-il.

— A notre destinée! Est-ce moi qui vais vous garder ici, est-ce vous qui me rendrez à la vie? Il s'agit de savoir quelle est celle des deux influences qui l'emportera.

Jean ne put s'empêcher de sourire.

— Il y a toujours des sorciers en Hongrie, monsieur de Remeney?

— Oui... Les bohémiennes y traversent les campagnes et y laissent leurs superstitions. Connaissez-vous le pont de Prague? Avez-vous vu les vieux évêques de pierre, crossés et mitrés, qui regardent venir les étrangers?

— Non, dit Jean, j'ai couru les nouveaux mondes ; mais je connais à peine l'Europe.

— Chez nous, continua le Magyar, la sorcière fait encore ses évocations ; elle mélange la bave du crapaud avec le sang d'un chat noir et traverse à minuit la lande sauvage... Quand la lune est arrivée au zénith, la sorcière élève les bras, prononce les paroles infernales, jette des sorts et prédit l'avenir.

Une sorcière m'avait annoncé cette longue captivité...

— Vous a-t-elle dit quand cette captivité finirait ?

--- Quand l'enfant perdu serait retrouvé.

— Quel enfant ?

— Je l'ignore. Un instant, j'ai espéré...

— A quel propos ?

— Il faut vous dire d'abord que, si vous avez pu pénétrer si facilement jusqu'ici, c'est que j'avais déjà ouvert le passage.

— Ah ! fit Jean.

— Comme vous, j'espérais trouver une issue..., et je n'ai rencontré qu'un malheureux attaché à la muraille par les pieds et par le cou.

— Et quel était cet homme ?

— Un pauvre diable qui avait servi d'instrument à la vengeance des misérables qui m'ont enterré vivant dans cette basse-fosse.

— Il avait donc parlé ?

— Quelques mots lui avaient échappé dans l'ivresse !...

— Y a-t-il longtemps qu'il est mort ?

— Dix ans à peu près.

— Et quelle avait été cette vengeance dont vous parlez ?

— L'enlèvement de deux enfants.

— Jeanne et Gontran peut-être ? s'écria l'ancien garde-chasse.

Le Magyar répondit avec étonnement :

— Ce sont bien là les noms que cet homme a prononcés.

— Les enfants du comte de Navarran ?

— Oui. Les connaissiez-vous ?

— Il faut que je les connaisse.

Le Magyar sembla réfléchir un instant.

— Quel intérêt pouvez-vous avoir à cela ? demanda-t-il.

— Ceci n'est pas mon secret, répondit Jean. Mais, de grâce, dites-moi ce que cet homme a fait des enfants volés ?

— Ces enfants ont été remis à un ménage de paysans, aux environs d'Évreux.

— Le nom de ces paysans ?

— Ils se nommaient Pierre et Madeleine Deslions... C'est tout ce que je sais.

— Madeleine Deslions ! s'écria Jean. Ah ! réjouissez-vous, monsieur le baron, car la bohémienne avait dit vrai...

L'enfant perdu est retrouvé !

Nous sortirons d'ici... Comment, je l'ignore, mais nous sortirons... Madeleine ! Bonne et sainte femme, comment les enfants du comte de Navarran ne l'eussent-ils pas prise pour leur mère à la voir si aimante et si dévouée ? C'est donc pour cela qu'elle voulait m'avoir à son lit de mort ! Voilà le secret qu'elle devait me confier !

Le Magyar l'interrompit.

— Vous avez donc connu le comte de Navarran ?

— C'était mon père.

— Et qu'est-il devenu ?

— Il a été assassiné la nuit dans cet hôtel par deux hommes dont j'ignore même le nom...

On les appelait Monseigneur et Aly.

Je les retrouverai !

Jean était tombé à genoux.

Des larmes abondantes roulèrent sur son visage.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, au nom de ma mère qu'ils ont rendue folle ; au nom de ma sœur qu'ils ont déshonorée, je vous prie de me rendre à la lumière.

Vous avez permis, mon Dieu, que l'enfant fût sauvé, vous avez voulu qu'il devînt homme. C'est vous qui l'avez mis face à face avec son père mourant. C'est vous qui avez fait encore qu'il devînt le confident de ses fautes, l'héritier de l'expiation...

Permettez que j'accomplisse l'œuvre de dévouement et de justice, permettez que je vive pour effacer le crime et pour laver le sang!...

Après avoir fini son ardente prière, Jean se releva.

La confiance lui était venue.

— Vous vous croyez déjà libre ? fit le Hongrois avec amertume.

— Quelque chose me dit que je ne dois pas mourir ici !

Au lieu de répondre, M. de Remeney mit un doigt sur ses lèvres et cacha la lumière dans un coin.

Alors descendit de la voûte un panier oblong ; le Hongrois en retira une cruche pleine, un pain et un morceau de viande.

Il remit la cruche vide dans le panier, qui remonta.

Puis la pierre revint à sa place et nul ne se fût douté qu'il y eût une ouverture là-haut.

— Je vais éclaircir un point, dit Jean. Il est certain que si quelqu'un connaît ma présence dans les oubliettes, on m'y enverra, comme à vous, le pain et l'eau.

Le Magyar alluma une seconde chandelle et Jean reprit le passage.

Il retrouva les oubliettes comme il les avait laissées, et ne put voir sans frémir le squelette du misérable qui l'avait ravi à sa mère.

Quand il revint au cachot du Magyar, Jean le trouva occupé à séparer la graisse de sa viande.

Le Hongrois fit fondre la graisse au-dessus de sa lumière, dans un morceau de cruche cassée.

— Quand elle sera refroidie, dit-il, je la roulerai autour d'une des mèches que voici... et nous aurons une chandelle de plus.

— Et si votre lumière s'éteint ? demanda Jean.

— J'ai là deux cailloux qui communiqueront une étincelle à ce morceau de charpie. En soufflant ensuite avec force, j'arriverai à rallumer un moucheron.

Jean parut émerveillé de l'industrie du malheureux Hongrois.

— Vous ne savez pas ce que c'est que la solitude ! s'écria celui-ci. Daniel Foë a placé à la portée de Robinson Crusoé un vaisseau naufragé dans lequel il trouve des instruments aratoires, des armes, de la poudre, des graines... tout ce dont il a besoin, en un mot. Voilà un heureux naufragé avec peignes, pommade et miroir. L'écrivain aurait dû mettre l'homme seul et sans aucun soutien aux prises avec la nature. Il n'avait pas besoin de placer cet enfant gâté de Robinson sous un climat particulièrement favorisé... J'aurais voulu voir l'homme tel qu'il est avec la nature comme elle est. Là eût été la victoire, et Daniel Foë n'a rien prouvé.

— Ne saurai-je pas, reprit Jean, étonné de trouver cet esprit si net chez un homme séparé depuis tant d'années des autres hommes, ne saurai-je pas quelle fatalité vous a jeté dans cette horrible situation ?

Le Magyar passa la main sur son front et

rejeta en arrièrè l'épaisse chevelure qui ruisse-
lait autour de lui.

Sa poitrine n'était couverte que d'un lam-
beau d'étoffe ; ses bras nus s'étendirent comme
pour prendre Dieu à témoin de la vérité du
récit qu'il allait faire...

L'EMPOISONNEUSE

— J'avais vingt-quatre ans quand je m'épris éperdument de Wanda Stolinnka.

Mon enfance et ma première jeunesse s'étaient écoulées au vieux château de Pollak, situé à quelques milles de Pesth.

C'était une vieille tour sur un rocher, un donjon qui s'écroulait de tous côtés, parce qu'il avait suivi la fortune du royaume de Saint-Étienne.

Mon père avait bien fait remettre par-ci par-là quelques truellées de mortier dans les trous ; mais les moellons d'aujourd'hui ne peuvent réparer les vieux châteaux, et le plâtre a l'air d'une darte sur nos murailles féodales.

A un mille environ du château de Remeney

se trouvait une ferme, une *poutza*, comme nous disons là-bas.

Dans cette ferme vivait avec sa fille un gentilhomme ruiné, Mihal Szeszgard.

J'allais souvent fumer une pipe à la *poutza*, tandis que Mihal me racontait la guerre de l'indépendance.

Devant nous les troupeaux couvraient les immenses pâturages, et sur la route les paysans passaient, le front ombragé d'un vaste chapeau de feutre aux bords retroussés, avec leurs pantalons blancs frangés de rouge et rattachés sur la hanche à la façon des Asiatiques.

Wanda courait autour de nous...

Elle nous apportait le tabac du pays et chantait la vieille chanson magyare :

La vie, c'est l'orage!

Jamais de repos, souffle éternel, brise ardente ou glacée, tempêtes de fleurs dans la jeunesse, flocons de neige dans l'hiver!

Les roses fuient et tourbillonnent.

Vainement veut-on les saisir...

Plaisirs et roses, tout s'envole!

Les années s'entassent comme la neige...

Elles s'écoulent comme elle, adieu!

Jeunesse et vieillesse, adieu!

La vie c'est l'orage.

Mais l'orage laisse toujours quelques gouttes de rosée sur nos fronts brûlants!

Le Magyar était en proie à une terrible émotion, et ses yeux étaient mouillés...

— Je l'aimais, reprit-il, la belle jeune fille ! Elle était si fière et si pure alors !... Quand nous allions à la chasse aux loups avec les *tchikos*, sur leurs chevaux vigoureux, Wanda nous suivait, le fusil et le couteau à la main. Une plume de héron campée sur sa toque lui donnait l'air d'une héroïne, et c'en était une, en effet...

Je vois encore nos bois et nos plaines, où pas un sentier n'est tracé... et les steppes de la Theiss... un bouquet de saules perdu dans le brouillard, une meule de foin et cette poutre gigantesque qui sert à tirer l'eau des puits dans les régions voisines du Danube.

Mon père, le baron Sandor, ne voulait pas que je prisse Wanda pour femme ; mais je lui avais dit que je l'aimais, et ses lèvres s'étaient appuyées sur les miennes...

Nous étions fiancés devant Dieu.

— Que faire ? demandai-je un soir à Wanda.

— Ton père est vieux, me dit-elle, nous nous marierons quand il n'y sera plus.

Ce calcul impie me fit tressaillir.

— Alors, continua Wanda, tu seras riche... car ton père a douze cents chevaux et autant de

bergers... C'est par avarice qu'il laisse le château tomber en ruines... Nous irons à Bude et à Pesth... Tu verras comme je serai belle quand j'aurai des toilettes et des colliers.

Peu de jours après cette conversation, le berger Emmerich m'apprit que Wanda avait traversé la nuit le grand Hansag (marais), pour aller consulter la bohémienne Hanksa...

Cette bohémienne faisait commerce de plantes malfaisantes et de poisons.

Quelques jours après cette excursion nocturne, la petite Triksey, la servante de la poutza, vint apporter au château des *notis* ou gâteaux secs faits avec les épis qui ont germé.

Mon père mourut le lendemain, après en avoir mangé.

Un seul de ces gâteaux était sans doute empoisonné, celui que Triksey avait offert à mon père, car aucun des hommes qui en mangèrent ne fut indisposé,

Le malheur aurait dû m'ouvrir les yeux; il n'en fut rien. J'étais loin de soupçonner Wanda... Ce ne fut que plus tard que l'horrible vérité me fut connue...

Six mois après la mort de mon père, j'épousai Wanda.

Le Magyar s'interrompit un instant pour laisser à son émotion le temps de se calmer.

— Il y a, reprit-il, un vieux dicton que répètent les paysans magyars :

« Il n'y a plus de justice ici-bas, le roi Mathias est mort! »

Souvent, quand je passais à cheval avec Wanda devant quelque poutza, ou quand nous traversions un village, j'entendis les femmes s'écrier :

— *Meghole Mathias Kiraly!* le roi Mathias est mort!

Je ne comprenais pas que ces paroles étaient une sanglante allusion à mon mariage avec Wanda.

C'est elle qui, dans son impudence, se chargea de me l'expliquer.

Un jour, je la vis arriver toute en larmes.

— Qu'as-tu donc? lui demandai-je.

— Il m'est impossible d'habiter plus longtemps ce pays...

— Pourquoi?

Wanda leva sur moi ses yeux si beaux et si sauvages :

— Tu ne sais pas, s'écria-t-elle, quelle accusation on ose porter contre moi?

— Une accusation ?

Wanda se jeta à mon cou :

— On dit, ajouta-t-elle en sanglotant, on dit que j'ai empoisonné ton père.

Je restai comme foudroyé.

— Partons, reprit Wanda, partons d'ici, je t'en supplie !

— Mais qui dit cela ? m'écriai-je. Au premier qui t'accusera je renfoncerai ses paroles dans la gorge avec mon couteau de chasse !

— Tu ne feras taire que celui que tu auras tué.

— Mais c'est infâme ! m'écriai-je.

— Sauve-moi ! continua Wanda, sauve-moi, j'ai peur !

Ses yeux s'égarèrent... Elle était à moitié évanouie, et comme je la sentais chanceler, je la pris dans mes bras et la portai sur le lit où mon père était mort.

— Ombre vénérée ! m'écriai-je, pardonnez ma désobéissance et protégez vos deux enfants ! O mon père, si vous nous entendez, si vous nous voyez, protégez celle que j'aime et qui porte votre nom !

A ces mots, Wanda bondit comme si le

spectre que j'invoquais se fût présenté devant nous...

Elle sortit de l'appartement et alla se blottir dans une grange où je la trouvai accroupie au milieu des bottes de paille.

— Essuie tes larmes, lui dis-je en la baisant au front, nous partirons demain.

En effet, au point du jour nous étions en route.

Je voulais conduire Wanda à Pesth, et voir ensuite ce qu'il y avait à faire.

Encore, au départ, quand le chariot se mit en route, j'entendis le Slovaque qui avait attelé les chevaux, murmurer en nous voyant partir.

— Le roi Mathias est mort !

Nous laissâmes souffler nos chevaux à B..., petit village qui se trouve à mi-chemin de Pesth.

Une troupe de Tchèques et de bohémiens dansait sur la place, et le hurlement des loups, assez nombreux dans ces parages, venait se mêler aux sons aigrelets de la Guzla, au cliquetis cassant des castagnettes et aux coups mesurés du tambourin qui retentissait sous les baguettes d'une vieille bohémienne assise sur une selle moins tannée que son visage.

C'était un curieux spectacle que celui-là !

Bien que les Tsiganes nous y eussent de longue date habitués, je m'arrêtai pour contempler ces barbes noires, ces manteaux blancs, ces visages hâlés, ces danseuses brunes et agiles...

Tout cela tournait, sautait avec une furie indescriptible.

En nous apercevant, la sorcière abandonna son tambourin dans l'espoir de recevoir quelque monnaie.

Elle vint à moi et me prit la main.

Ses yeux de chat se fixèrent sur moi.

— Tu marches entre deux crimes, me dit-elle d'une voix grave.

Tu seras enterré vivant, mais tu sortiras du tombeau quand l'enfant perdu sera retrouvé !

Le premier crime, c'était la mort de mon père, et je devais, l'année suivante, assister au second...

C'était le 10 janvier. Nous entrâmes à Pesth par le grand pont qui relie cette ville à la cité orientale, l'antique Bude. Le Danube était gelé. Le Bloksberg était couvert de neige, et les sommets lointains s'effaçaient à l'horizon blanchissant.

Les vieux pignons et les portes cochères en

bois sculpté de couleur sombre étincelaient d'arabesques de glace et de stalactites.

Je m'installai avec Wanda et deux domestiques à l'hôtel de la *Reine d'Angleterre*.

Après huit jours passés dans l'indécision, Wanda me proposa d'habiter Vienne ou Paris.

— Vienne, lui dis-je, c'est encore possible ; mais comment tirer le moindre revenu de mes terres, si nous habitons la France ? Il n'y faut pas songer.

Wanda insista longuement et finit par céder.

Je retournai au château pour faire les derniers préparatifs et donner les derniers ordres.

Trois jours après, quand je revins à l'hôtel, on me dit que *madame* était partie.

Wanda avait laissé une lettre pour moi. « Notre pays, disait-elle, lui était devenu odieux ; elle m'attendait à Paris... sûre que je comprendrais les sentiments qui la faisaient agir et que je lui apporterais son pardon. »

Ma résolution fut bientôt prise. J'irais rejoindre Wanda, étant peu d'humeur de laisser traîner mon nom dans les ruisseaux parfumés de la galanterie parisienne.

Wanda avait emporté tout ce qu'elle avait pu ramasser d'argent et de bijoux.

C'était, vous le voyez, une femme de précaution.

Chez nous, les terres se gardent et ne se vendent point.

Il est donc fort difficile de réaliser rapidement une somme quelconque.

Je laissai l'administration de mes biens à un serviteur fidèle et je vendis au rabais les récoltes de dix années.

J'empruntai le plus qu'il me fut possible et je me disposai à partir...

Ces préparatifs, quelle qu'eût été mon activité, n'avaient pas duré moins de six semaines.

J'étais prêt enfin, quand je fus arrêté et jeté dans la forteresse de Léopolstadt.

On refusa de me faire connaître les causes de mon arrestation.

J'entendis vaguement parler de conspiration, de complot politique ; ce fut tout.

J'écrivis lettres sur lettres à Pesth et à Vienne.

Ce ne fut qu'au bout d'un an que, grâce à l'intervention du prince Es...., je fus enfin rendu à la liberté.

Cinq jours après, j'étais à Paris.

XVI

ROBERT KODOM

Après bien des démarches et bien des recherches, j'appris que la baronne de Remeney habitait dans la rue de Ponthieu un hôtel qui lui avait été vendu par un riche banquier d'origine hollandaise, M. Robert Kodom.

Je me jetai dans un fiacre et je me rendis rue de Ponthieu.

— Madame la baronne de Remeney ? demandai-je à un domestique.

— Madame la baronne n'est pas à Paris.

— Où donc est-elle ?

— En voyage.

— Dans quel pays ?

— Je l'ignore.

— Quand revient-elle ?

— Madame ne me l'a point dit.

Il fallait voir ailleurs. Je me fis aussitôt transporter rue de la Ville-l'Évêque chez le banquier. Robert Kodom.

Je lui fis passer ma carte et on m'introduisit dans son cabinet.

M. Robert me parut avoir cinquante ans à peine, bien que son épaisse chevelure fût sillonnée de nombreux fils blancs.

D'une taille élevée, d'une physionomie agréable, il avait tous les dehors de l'homme du monde.

— Monsieur, lui dis-je, je suis le baron de Remeney.

Le banquier s'inclina.

C'était une façon de ne pas répondre.

— Vous avez vendu à la baronne de Remeney, ma femme, un hôtel situé dans la rue de Ponthieu?

— Je me le rappelle parfaitement, monsieur.

— Cet hôtel a-t-il été payé?

— En grande partie, monsieur. Madame la baronne n'a plus à verser qu'une centaine de mille francs pour que l'hôtel soit entièrement sa propriété.

Le Magyar interrompit son récit :

— Quand le domestique que j'avais inter-

rogé, dit-il, répondait d'une façon si vague à mes questions si précises, il m'avait semblé qu'un rideau remuait à une fenêtre du premier étage...

Et derrière ce rideau, j'avais senti la présence de Wanda.

Comment avait-elle pu payer cet hôtel?

La vente de ses bijoux n'y eût certainement pas suffi.

Cet homme le lui avait vendu...

Il se disait payé.

Cet homme était son amant.

La déduction s'était rapidement faite dans mon esprit.

J'avais envie de pleurer, d'étrangler le banquier, j'étouffais.

Après un instant de silence, je repris en tâchant d'ébaucher un sourire :

— Ma situation est assez singulière, monsieur ; j'arrive de Hongrie, et je ne sais où trouver ma femme... Elle est en voyage, m'a-t-on dit. Ne pourriez-vous, puisque vous avez été en relation d'affaires avec la baronne, m'indiquer sur quel point de la France elle peut voyager ?

— Madame la baronne, répondit le banquier, avait, je crois, l'intention de passer quelques

semaines dans le Midi... J'ignore si elle a donné suite à ce projet.

Je saluai froidement M. Robert Kodom, et je sortis, la mort dans l'âme.

La chanson du pays revenait à ma mémoire et j'entendais chanter en moi :

La vie, c'est l'orage !

Jamais de repos, souffle éternel, brise ardente ou glacée, changement sans fin, tempête de fleurs dans la jeunesse, flocons de neige dans l'hiver !

La vie, c'est l'orage !

Et je revoyais la poutza, Wanda, jeune fille avec sa plume de héron dans les cheveux... et mon cœur se brisait.

Je résolus de tout savoir et de me venger.

Après avoir minutieusement examiné l'hôtel de tous côtés, je pus me convaincre qu'il était facile, en escaladant une grille, de monter sur le petit pavillon où logeait le concierge, et de là, en suivant le mur de la cour, d'arriver au jardin.

Une fois dans le jardin on est dans la maison. Il fallait attendre la nuit pour mettre mon projet à exécution...

J'attendis.

Oh ! que Paris est horrible à qui souffre, à qui se sent isolé au milieu de cette foule indifférente et toujours pressée !

La soirée me parut interminable.

A minuit et demi, je pris une voiture et me fis descendre au rond-point des Champs-Élysées.

De là, je me dirigeai vers la rue de Ponthieu.

J'approchais de l'hôtel, quand le bruit d'une voiture se fit entendre.

Cette voiture s'arrêta devant la grille...

Je me cachai dans l'ombre à l'abri d'une porte cochère.

Deux individus descendirent de la voiture...

Je reconnus le premier pour le banquier Robert Kodom.

Le second avait l'apparence d'un homme du peuple ; il se laissait diriger par le banquier et je m'aperçus qu'il avait les yeux bandés.

Cet homme portait à la main une pioche et une truelle.

La petite porte de la grille était ouverte...

Robert Kodom et le maçon entrèrent dans la cour et disparurent à mes yeux.

Que se passait-il donc ?

Pourquoi ce maçon introduit mystérieuse-

ment, au milieu de la nuit, dans l'hôtel de ma femme ?

J'entrevis quelque chose d'infâme.

— Tu marches entre deux crimes ! avait dit la bohémienne.

C'était le second sans doute qui allait se commettre à quelques pas de moi.

La voiture, qui avait ordre de ne pas stationner devant l'hôtel, alla s'arrêter au coin de la rue des Écuries-d'Artois.

J'étais seul... je pouvais agir.

Je saisis la grille, et m'élançant sur le mur, je traversai la cour...

En passant à côté de l'hôtel, j'entendis des gémissements et des sanglots.

Le bruit semblait partir d'une pièce du deuxième étage.

Bien que les volets fussent fermés et sans doute aussi d'épais rideaux à l'intérieur, cette fenêtre avait je ne sais quoi qui faisait deviner qu'il se passait quelque chose là, une apparence blonde qui indiquait, malgré toutes les précautions prises, la présence d'une lumière.

Avançant sur la crête du mur, j'étais arrivé au jardin.

Après avoir sauté sur une plate-bande, je fis

le tour du jardin pour voir quelles ressources j'y pourrais trouver.

Il y a toujours une échelle dans un jardin...

Où était l'échelle?

Derrière un bouquet d'arbustes touffus se trouvait la serre.

La serre n'était pas fermée à clef, j'y entrai.

Au fond, derrière les caisses d'orangers, de palmiers nains et d'aloès, se trouvaient les bêches et les râteaux, deux arrosoirs et l'échelle que je cherchais couchée par terre.

Je m'en emparai et je revins au pied de l'hôtel.

L'échelle atteignait à peine le premier étage, dont tous les volets étaient fermés.

A l'aile droite seulement une lucarne était ouverte.

La maison voisine n'avait, de ce côté-là, que deux étages.

Je me servis de l'échelle pour remonter sur le mur; une fois sur le mur, j'attirai l'échelle à moi, et, l'appuyant contre la maison, je parvins à atteindre une petite terrasse entourée d'un balcon en pierre.

De la terrasse, j'assujettis l'échelle sur la

rampe, d'un côté, et, de l'autre, sur l'appui de la fenêtre en face.

C'était comme un pont sur lequel je traversais bientôt l'espace qui me séparait de cet hôtel, dont l'entrée m'était défendue.

La lucarne me livra un passage facile.

Elle éclairait une petite salle de bain.

La baignoire vide était en face de moi; le plancher était garni d'un tapis moelleux; un divan et deux chaises composaient tout l'ameublement.

J'ouvris doucement la porte et me trouvai dans un corridor où brûlait une veilleuse suspendue au plafond par trois chaînes de cuivre.

Me voici explorant ce corridor, écoutant autour de moi, la veilleuse à la main.

Au fond, un salon; à droite, une salle à manger.

En regardant par le trou de la serrure, je vis deux hommes masqués, et, au milieu d'eux, le maçon qu'on avait introduit un moment auparavant...

Qu'attendait-il?

J'entr'ouvris la troisième porte qui se trouvait à ma gauche.

Elle donnait accès à un vaste cabinet de toilette.

Des robes, des pelisses étaient accrochées à un porte-manteau qui garnissait trois côtés de cette pièce.

Le troisième était meublé d'une vaste toilette de marbre blanc entre les deux fenêtres, et en face, une draperie de velours bleu cachait la porte de la chambre à coucher.

C'est dans cette chambre que se passait le drame... C'est de là que partaient les gémissements que j'avais entendus du dehors.

J'étais maintenant bien sûr de mon fait : les robes disaient Wanda tout entière, et les étoffes avaient conservé le parfum bien connu pour moi de cette femme que j'aimais tant !

On ne s'y trompe pas, voyez-vous ! Donnez à un homme un mouchoir, un gant, un éventail, un lambeau d'étoffe portés par la femme qu'il aime, il la retrouvera dans chacun de ces objets ou de ces débris.

Elle était là, à deux pas de moi !

J'entendis distinctement sa voix...

— Il faut cependant en finir, disait-elle avec impatience.

La voix d'une autre femme l'interrompit :

— Je vous en supplie, madame, faisait celle-ci en pleurant... ayez pitié de moi ! Je n'étais pas encore mère quand j'ai accepté cet horrible marché... Maintenant, je n'ai plus le courage... Laissez-moi mon enfant ! j'aime mieux la misère avec lui...

— Il est trop tard pour raisonner, interrompit une autre voix que je reconnus être celle de Robert Kodom. On vous a trouvée mourant de faim dans une mansarde de la rue de Provence. Le désordre et la maladie vous avaient laissée sans ressource... J'ai acheté votre enfant... Sans doute j'aurais préféré qu'il ne fût pas né vivant... le malheur en a décidé autrement. Eh bien, il faut que votre enfant disparaisse. Vous passerez pour la mère de l'autre... cette petite fille, qui est là dans ce berceau.

— C'est épouvantable ! murmura Jean Deslions.

— Et ce n'est rien encore, s'écria le Magyar en tournant autour de son cachot... J'ai toujours devant moi le souvenir de cette nuit sinistre... Oh ! les infâmes ! Il y a des moments où l'on se prend à douter de tout... On voudrait que la justice divine intervînt subitement, que le châtiment fût immédiat, que la foudre tom-

bât sur les misérables qui bravent si audacieusement les lois divines et humaines... Croient-ils donc à l'impunité ! La justice est lente quelquefois ; mais son heure sonne toujours... Il y a des hyènes et des tigres qui ont la forme humaine... Ce n'est pas une âme qui brûle en eux, c'est un instinct de férocité qui les fait agir, une soif de sang qui les brûle...

Le Magyar fit quelques pas encore, puis saisissant la cruche remplie d'eau, il la porta à ses lèvres ardentes.

Il reprit après quelques instants :

— Les paroles que je venais d'entendre ne me laissaient aucun doute. Avide de parures et de bijoux, tourmentée du désir de briller, la baronne de Remeney avait vendu sa beauté...

C'est par l'influence du banquier Robert Kodom que j'avais été détenu dans la forteresse de Léopoldstadt... Qui sait ? J'avais été dénoncé, compromis par quelques lettres anonymes écrites par Wanda aux autorités autrichiennes ! Il y a chez nous une police ombrageuse... Mes relations avec les magnats dissidents suffisaient à me désigner aux soupçons de l'autorité, et ma captivité assurait toute liberté à l'infâme créature dont j'avais fait mon épouse...

Quand je fus relâché, le banquier et Wanda, prévenus à temps, avaient pris des mesures pour dérober leur situation à ma colère.

Wanda savait que je l'aurais écrasée comme une vipère.

L'essentiel était de cacher le fruit de sa faute.

Pour atteindre ce but, on avait trouvé une fille des rues à qui on disait :

— Voilà de quoi vivre. Tu vas avoir un enfant. Nous le ferons disparaître. Tu montreras à sa place l'enfant d'une autre femme. La créature avait consenti. Elle n'était pas encore mère... Mais maintenant qu'elle tenait son enfant dans ses bras, qu'elle voyait un être inoffensif, son sang et sa chair qui renaissaient sans souillure, le cœur lui manquait... Si bas qu'une femme soit tombée, il y a toujours un sentiment qui ne s'éteint en elle qu'avec la vie : la maternité sainte, l'amour de la continuation de sa vie dans la vie d'un autre... C'est Dieu qui l'a voulu... Sans ce sentiment, l'humanité serait déjà éteinte, et de l'œuvre de la création, il ne resterait qu'une planète, morne et déserte, tournant sans cesse dans l'immensité...

Pas une prière ne monterait au ciel ! et la

prière d'une âme pure console le Seigneur des blasphèmes de cinquante révoltés.

Quand le feu céleste est tombé sur Gomorrhe, il n'y avait qu'un juste dans la ville, un seul ! et Dieu le fit sortir... Si les justes avaient été vingt, peut-être le Seigneur eût-il pardonné à tout le reste en leur faveur.

Après avoir exhalé son indignation, le Hongrois continua son récit :

La malheureuse mère se tordait aux pieds du banquier.

— Allons ! s'écria celui-ci, assez de plaintes inutiles !

Jean interrompit :

— Pouvez-vous voir ce qui se passait ?

— Jusque-là, répondit le Hongrois, je n'avais fait qu'entendre ; mais alors j'écartai la draperie, et, comme la portière qui se trouvait de l'autre côté était arrêtée à une patère, j'assistai à cette scène épouvantable.

Robert Kodom saisit l'enfant...

La femme le retenait, criant :

— Non ! non ! je ne veux plus !

Robert Kodom la repoussa d'un coup de pied, et saisissant l'enfant par la jambe, il lui brisa la tête sur le marbre de la cheminée...

— Horreur ! s'écria Jean.

— Je m'étais élancé, continua le Hongrois, pour arracher cette malheureuse petite créature des mains de son bourreau... Mais à peine avais-je ouvert la porte, que je me sentis empoigné par des mains de fer.

Les deux hommes masqués que j'avais vus avec le maçon étaient entrés derrière moi...

Ils me tenaient.

Je me débattis vigoureusement, car deux hommes n'ont pas beau jeu avec moi ; mais ces misérables avaient pris leurs précautions.

En un instant je fus entouré de cordes et lié aussi solidement que possible.

En m'apercevant, Wanda ne put retenir un cri de terreur.

Par un mouvement instinctif, le banquier se plaça devant le corps inanimé de la pauvre petite créature qu'il venait de tuer.

La mère était évanouie...

— Assassins ! leur criai-je, les dents serrées.

Wanda ne se déconcerta point.

Elle tourna les yeux vers Robert Kodom et lui dit en me désignant :

— S'il vit, je suis perdue.

— Soyez tranquille, répondit le banquier. Et

il fit un signe à ses hommes, qui tentèrent de m'entraîner.

Malgré les liens qui m'entraient dans la chair, j'opposai une telle résistance qu'un instant les complices du banquier demeurèrent hésitants.

— Attendez, leur dit celui-ci.

Il prit l'enfant mort et le glissa dans un trou pratiqué dans le mur.

Puis il rapporta la pierre qu'on avait enlevée.

On fit entrer le maçon qui fut débarrassé de son bandeau. Il remit la muraille en état; après quoi, l'un des hommes lui banda les yeux de nouveau et l'entraîna au dehors.

Le roulement de la voiture m'apprit qu'on le ramenait où on l'avait pris...

La tapisserie fut remise en état, le parquet lavé avec soin.

Wanda ne semblait préoccupée que de ma présence :

— Qu'allons-nous faire de *lui*? demanda-t-elle encore en me désignant.

— Il ne mourra pas, répondit le banquier.

— Pourquoi? fit Wanda.

— Parce que je puis avoir besoin qu'il vive.

— Vous vous défiez de moi ? reprit Wanda en ricanant.

— Je vous aime, fit Robert Kodom avec ironie, et votre mari seul peut me répondre de vous.

— Ah ! fit Wanda.

— Eh bien ! j'ai un mot à lui dire...

Elle sauta de son lit et vint à moi.

— Si je te détache, me dit-elle à l'oreille, par qui *commenceras-tu* ?

La misérable espérait se sauver pendant que j'étranglerais le banquier.

— Je commencerai par toi, lui répondis-je.

Elle dit simplement :

— Je m'en doutais... et se remit au lit.

— Fais de lui ce que tu voudras, ajouta-t-elle en s'adressant à Robert Kodom.

Le ton cynique avec lequel Wanda prononça ces paroles, dit le Magyar, me fut plus douloureux que la situation même où je me trouvais.

Ces allures de fille, ce parti pris d'impudence me révoltaient presque autant que le crime qui s'était commis sous mes yeux.

Robert Kodom me regarda des pieds à la tête.

— Écoutez, me dit-il, vous êtes mal tombé

pour la résistance. Vous êtes sorti de Léopoldstadt, mais je vais vous faire enterrer dans une casemate d'où vous ne sortirez pas, je vous le jure. Vous serez muré vivant aussi sûrement que si vous étiez mort. Voulez-vous ne pas faire la bête ? Il y a là, dans ce berceau, une petite fille qui vient de naître... Vous étiez dans la citadelle de Léopoldstadt quand les événements qui ont amené sa naissance ont eu lieu à Paris. Voulez-vous être son père ?

— Vous me jugez à votre taille, répondis-je. Demandez à la malheureuse qui est là, dans ce lit, si jamais une crainte a pénétré dans mon cœur, si jamais une torture pourrait me faire accepter l'infamie !

A ce moment, l'homme masqué reparut.

— Qu'as-tu fait du maçon ? interrogea le banquier.

— Deux gouttes de l'élixir l'ont rendu complètement ivre, répondit l'homme. Nous l'avons couché sur le quai, et demain il croira avoir rêvé.

— La voiture est en bas ?

— Oui, maître.

— Bâillonnez ce forcené... Il faut le conduire... où vous savez.

Un instant après, bâillonné et garrotté, je roulais entre les deux hommes.

La course dura près d'une demi-heure.

On me descendit dans ce caveau, — et il y a de cela dix-sept ans !

XVII

L'ÉVASION

Jean promena les yeux autour de lui et demanda :

— Par où vous a-t-on fait entrer ?

— Il y avait là une porte, dit le Magyar. Je l'ai arrachée par morceaux... et, quand il n'y eut plus de porte, je trouvai un mur par derrière.

Lorsque le pain et l'eau descendirent par la voûte, je fis une marque ici...

Une autre marque le lendemain.

Et ainsi de suite.

Chaque fois qu'il y en avait trente, je comptais un mois.

Après douze mois, j'ajoutais cinq jours pour les 31, et retenant un jour pour le mois de février, c'est ainsi que je puis vous dire avec cer-

titude le temps qui s'est écoulé depuis que Robert Kodom m'a fait enterrer vivant.

Jean ne put s'empêcher d'admirer la constance de cet homme qui, depuis tant d'années, n'avait pas eu vingt-quatre heures de découragement.

Il lui demanda :

— Qu'est-ce donc qui vous a soutenu ?

— La foi, répondit le Hongrois.

Il y eut entre ces deux hommes, rapprochés par des événements si étranges, de longues conversations et de touchantes confidences.

Jean, déjà instruit par ses voyages, se sentait chaque jour plus fort pour l'œuvre qu'il espérait accomplir.

Cependant les heures suivaient les heures, et rien ne survenait.

— Il y a cinq mois que vous êtes ici, dit un jour le Magyar à son compagnon de captivité. C'est aujourd'hui le 29 avril 1854.

Jean baissa la tête.

— Qu'est devenue Louise ? murmura-t-il. Chère sœur qui ne sait même pas, comme moi, le secret de sa naissance ! Est-elle toujours à la maisonnette ?

Alors une pensée cruelle redoubla sa douleur :

— Si Madeleine venait à mourir, quel sort attendait la frêle jeune fille qu'il avait laissée à moitié morte, sortant de la rivière où le désespoir l'avait précipitée ?

Tout à coup le Magyar se leva :

— Écoutez ! s'écria-t-il.

Jean prêta l'oreille.

Un bruit lointain arrivait jusqu'au caveau.

C'étaient comme des coups de pioche qui ébranlaient le sol...

— On creuse par là-bas, dit Jean.

— Oui, fit le Magyar avec extase, on creuse !

Les prisonniers passèrent plusieurs heures à écouter... Le bruit semblait se rapprocher.

— On vient peut-être à mon secours, dit Jean. En tous cas, il faut nous tenir prêts.

— Pour commencer, dit le Magyar, je vais faire tomber ma barbe et mes cheveux.

— Par quel moyen ? demanda Jean.

— Voici une lame de fer que j'ai aiguisée avec un caillou... elle coupe comme un rasoir.

Et le Magyar procéda à sa toilette, ne gardant que la moustache.

Le bruit cessa...

— La journée est finie sans doute, dit le Magyar, les ouvriers se sont retirés.

Jean attendit avec impatience que l'espace de temps qu'ils supposaient être la nuit se fût écoulé.

Le bruit recommença, se rapprochant toujours.

— Il est certain, fit observer le Hongrois, qu'on répare un aqueduc ou un égout. Travaillons de notre côté à nous rapprocher de nos libérateurs.

Jean, imitant M. de Remeney, s'empara d'une barre de fer, et tous deux attaquèrent la muraille du côté où venait le bruit.

Ils travaillèrent cinq jours et cinq nuits à ouvrir un passage de quelques mètres.

Enfin le bruit de plusieurs voix arriva jusqu'à eux.

— Arrêtons-nous, dit alors le Magyar, nous pourrions fuir la nuit prochaine !

Quand le silence se fut fait, Jean et le Hongrois reprirent doucement leur travail.

Ils retiraient la terre et les moellons, comblant derrière eux le passage qu'ils avaient ouvert.

Enfin Jean poussa un cri de joie et de délivrance.

Un dernier moellon s'était détaché... et par l'étroite ouverture, le prisonnier avait aperçu une étoile!... une petite étoile qui brillait au ciel et semblait dire : Venez!

Le Magyar mit la main sur son cœur qui battait à rompre la poitrine... Il éleva vers ce petit coin des cieux qu'il pouvait entrevoir un long regard de reconnaissance.

— Qu'il y a de temps, murmura-t-il, que je n'avais vu une étoile!

— Courage! reprit Jean, nous sommes libres!

Il agrandit la brèche, et penchant la tête au dehors, il aperçut une eau épaisse et noire sur laquelle flottaient des circonférences moisies et des fantômes d'éponges.

— C'est un égout! dit-il en se retournant vers le Magyar.

— Eh bien! fit celui-ci, les égouts conduisent à la Seine.

— Nous sommes juste au niveau de l'eau, continua Jean.

— Et rien pour remonter?

— Rien.

— Du reste, il doit y avoir là-haut quelque

gardien de nuit... Il faudrait s'expliquer, passer la nuit à la préfecture de police... et nos affaires ne regardent que nous.

— Quel est donc votre avis ?

— Savez-vous nager ?

— Parbleu !

— Eh bien ! la Seine doit être à droite. Allons à la Seine.

— Et une fois là ?

— Nous trouverons un bateau de blanchisseuses, une arche de pont, que sais-je ? Nous le verrons bien.

— En avant ! dit Jean.

Il sauta dans l'égout et se mit à nager.

Le Magyar le suivit.

Ils nagèrent trente minutes ; de gros rats noirs fuyaient devant eux en poussant de petits cris...

Enfin, une bouffée d'air frais arriva au visage des fugitifs.

— La Seine ! cria Jean.

— La liberté ! dit le Hongrois.

Ils aperçurent un bateau qui reposait le long du quai.

Jean s'accrocha au gouvernail et monta à

bord; le Magyar y arriva en même temps que lui.

— Qui vive! demanda un matelot.

— Amis!

— Qui êtes-vous et que voulez-vous?

— L'hospitalité jusqu'au jour.

— Connaissez-vous le capitaine?

— Non.

Le matelot donna un coup de sifflet.

Quatre hommes parurent sur le pont.

— Suspects! dit le matelot.

On fit descendre les fugitifs, et, un instant après, le capitaine parut.

— Que venez-vous faire ici? demanda-t-il.

Jean s'avança vers lui...

Sa manche était déchirée, et le capitaine aperçut le signe que le comte de Navarran lui avait gravé sur le bras.

— Vous, maître! s'écria le capitaine. Commandez, qu'y a-t-il à faire?

Et se retournant vers les hommes :

— Retirez-vous! leur dit-il.

Jean avait compris que le pouvoir mystérieux qu'on lui avait promis portait ses premiers fruits.

— Pour une raison que je n'ai pas à vous dé-

voiler, dit-il, je suis en fuite. Il faut que je quitte la France pour y revenir bientôt...

— Nous sommes prêts à prendre la mer, répondit le capitaine.

— Pouvez-vous partir à l'instant ?

— A l'instant même.

— Eh bien ! partons.

— Où allons-nous ?

— A Londres.

Le capitaine donna les ordres, et le yacht glissa silencieusement, laissant derrière lui un long sillage...

Jean et le Magyar prirent possession de la cabine, où ils trouvèrent des vêtements, des armes, une bibliothèque, — et des lits excellents.

Le navire se nommait *le Requin*.

C'était le yacht du comte de Navarran !

Au petit jour, *le Requin* traversait le port de Rouen ; deux heures après, il passait devant le Havre, et, à trois heures, il était en Tamise.

Jean Deslions et le baron de Remeney passèrent la nuit à Londres.

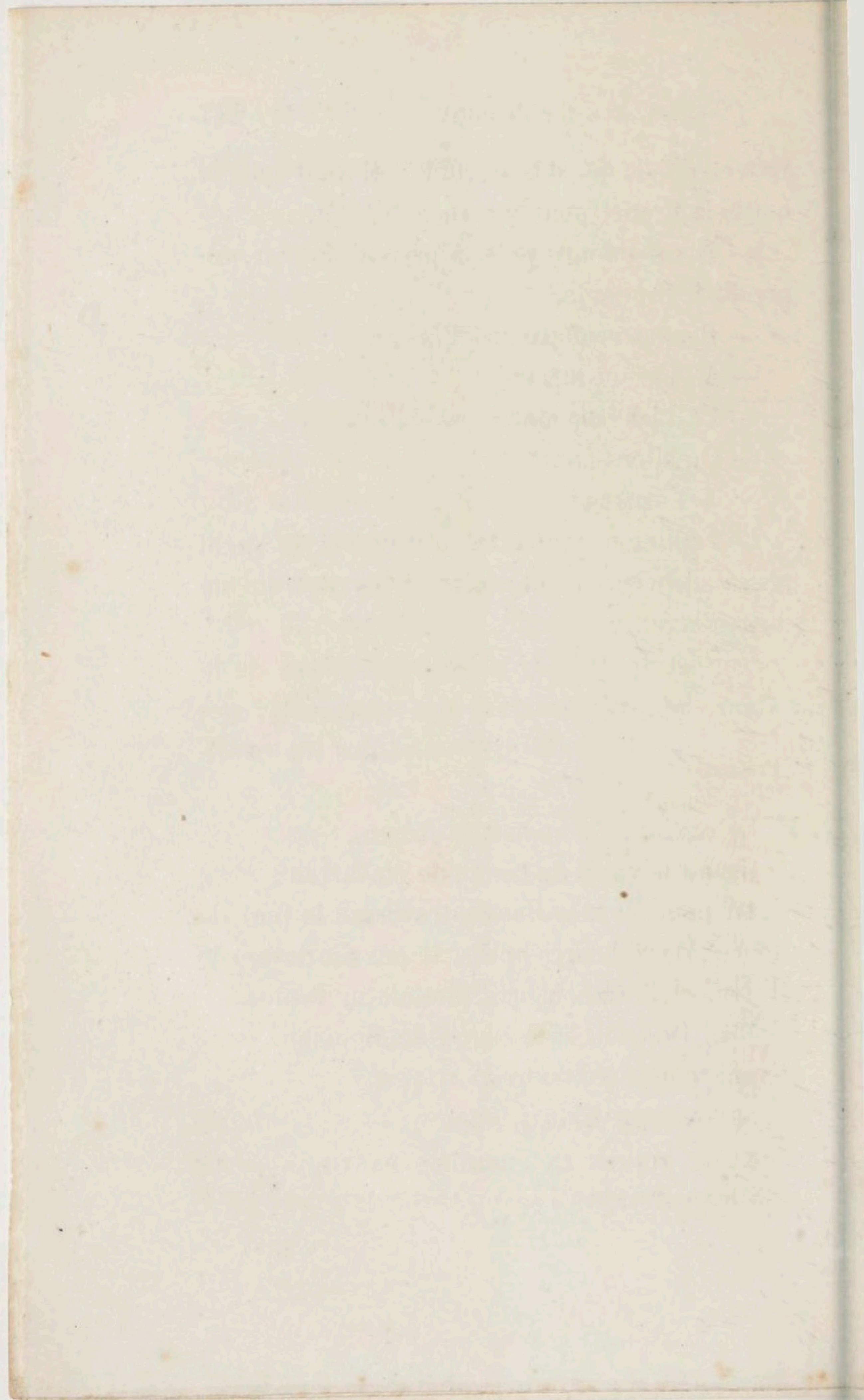


TABLE DES CHAPITRES

	PAGES
Préface.	1
I. L'hôtel de la rue Saint-Louis.	3
II. Cave à louer.	21
III. La famille Deslions.	31
IV. Le vin, le jeu, les belles.	47
V. Les buttes Chaumont.	65
VI. Mademoiselle de Charmeney.	80
VII. Le pouvoir.	97
VIII. Disparu.	108
IX. La cassette.	115
X. La société des Vingt-et-Un.	131
XI. Le trésor.	146
XII. Le père putatif.	156

	PAGES
XIII. Le magnétiseur.	173
XIV. Le Magyar	197
XV. L'empoisonneuse.	212
XVI. Robert Kodom.	222
XVII. L'évasion.	240

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE

Em. Renard

LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE

PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

DEUXIÈME PARTIE

UN MARIAGE A CAYENNE

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

LES
NOUVEAUX MYSTÈRES
DE PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORMAT GR. IN-18 JÉSUS, 3 FR.

Histoire d'un premier Amour	1 vol.
Les Amours de Théâtre.	1 vol.
Aventures romanesques.	1 vol.

LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE

PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

DEUXIÈME PARTIE

UN MARIAGE A CAYENNE



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

LES NOUVEAUX
MYSTÈRES
DE PARIS

I

LES LETTRES DE CRÉDIT

La maison Villepont et C^e occupait un des plus beaux hôtels de la Chaussée d'Antin, dans la section comprise entre la rue de Provence et la rue Saint-Lazare.

Le cabinet de M. de Villepont s'éclairait par trois fenêtres sur la rue; les bureaux, situés, comme le cabinet, au premier étage, ouvraient, sur la cour, au fond de laquelle était bâti un élégant pavillon. Ce pavillon était le logement particulier de M. Raoul de Villepont, le fils du banquier.

Raoul avait entassé dans son appartement toutes ces futilités si recherchées des gens du monde, les porcelaines de Saxe et de Sèvres, les craquelés du Japon, les émaux de Limoges, les plaques de Delft.

Le pavillon ne contenait qu'un petit nombre de pièces : une chambre à coucher, à côté de laquelle se trouvait un vaste cabinet de toilette ; un salon, un fumoir et une salle à manger, où Raoul recevait quelquefois ses amis à déjeuner.

Ce matin-là, le fils du banquier attendait un de ses meilleurs amis, Adrien de Saulles, lieutenant de spahis.

M. Raoul de Villepont faisait les cent pas dans sa chambre, dont la fenêtre était entr'ouverte, quand son attention fut éveillée par l'arrivée d'une calèche attelée de deux chevaux d'une rare beauté.

L'équipage était entré dans la cour et tournait pour s'arrêter devant le perron.

Le cocher avait tout à fait bon air ; un œil exercé reconnaissait de prime-abord un serviteur de bonne maison.

Quant à l'attelage, il était impossible de rêver

un accouplement plus admirable de deux chevaux de sang.

La même taille, le même poil, la même tache noire au même endroit.

Chacun de ces chevaux valait 15,000 francs; réunis, ils en valaient 50,000.

Au fond de la voiture, tenant une cigarette entre deux doigts de la main gauche, un jeune homme était assis,

Élégant, distingué, d'une belle figure, il frappait le regard par une pâleur exceptionnelle.

Il y avait sur ses traits je ne sais quoi d'altier et d'imposant.

C'était comme une couche de neige sur le pic d'une montagne.

— Quel est cet étranger? se demanda Raoul de Villepont.

Un laquais ouvrit la portière de la voiture.

L'étranger lui remit une carte.

— Sachez, dit-il au domestique, si M. de Villepont peut me recevoir.

— M. de Villepont banquier, interrogea le domestique, ou M. Raoul?

— Le banquier.

Continuant à fumer sa cigarette, l'étranger aperçut en face de lui M. Raoul en robe de

chambre. Il eut, à cette vue, comme un tressaillement aussitôt comprimé.

Le domestique remit la carte à M. de Villepont qui lisait les journaux dans son cabinet.

— Lord Trelauney ! lut celui-ci.

Et il ajouta :

— Faites entrer.

Un instant après, l'Anglais était introduit dans le cabinet.

— Voici, monsieur, dit-il au banquier, une lettre de la maison Baring et C^e, de Londres, qui vous expliquera le but de ma visite.

M. de Villepont s'inclina en indiquant un fauteuil à lord Trelauney et ouvrit la lettre.

« Lord Trelauney venait se fixer à Paris pour quelque temps, et MM. Baring lui ouvraient un crédit de quinze cent mille francs sur la maison Villepont. »

— Vous êtes récemment arrivé à Paris, mylord ? demanda le banquier.

— Ce matin, monsieur, et je serais bien aise d'obtenir de vous quelques renseignements.

— Je suis à vos ordres, milord ; mais, avant tout, veuillez me dire quelle somme il vous plaira recevoir d'abord.

— Mais n'y a-t-il pas quinze cent mille francs dans la lettre de MM. Baring?

Le banquier se troubla légèrement.

— Sans doute, répondit-il avec une émotion mal déguisée, mais je pense que Votre Seigneurie préférera tirer sur nous au fur et à mesure de ses besoins.

— C'est bien cela, répondit lord Trelauney, j'ai besoin de quinze cent mille francs. Mon homme d'affaires est arrivé à Paris il y a huit jours. Je l'avais chargé de quelques acquisitions.

Il a acheté pour moi un hôtel à Auteuil... une bonbonnière... avec un bout de verdure... huit cent mille francs.

— A Auteuil? demanda le banquier.

— Oui... C'était, je crois, l'habitation du prince Korasoff, qui vient de retourner en Russie...

— Et vous appelez cela une bonbonnière, mylord? C'est un véritable palais.

L'Anglais eut un sourire dédaigneux.

— En France, dit-il, vous appelez palais quatre murs avec un escalier de pierre, pourvu qu'il y ait un peu de peinture sur les murs et un peu de marbre dans les corridors!

— Voici donc huit cent mille francs, reprit le banquier.

— Mes chevaux, l'installation des écuries, un complément indispensable de meubles, car ces Russes se contentent vraiment à trop bon marché... puis une centaine de mille francs pour garnir ma cave, en attendant...

— En attendant ?

— Oui... mon intendant attend qu'on ait exécuté les ordres qu'il a envoyés aux grandes maisons de Bordeaux et de l'étranger. Il a mis la main sur un lot de Johannisberg provenant de l'ambassade russe... il paraît que c'est une merveille.

— Je vois, en effet, mylord, que les quinze cent mille francs y passeront.

— J'ai encore une lettre à vue sur la maison Robert Kodom... dix-huit cent mille francs. Connaissez-vous cette maison, monsieur ?

— Certes, mylord, c'est une des grandes maisons de Paris.

— La lettre est tirée par Dilingham, un de nos petits banquiers de Londres.

— Un petit banquier ! s'écria M. de Villepont, Dilingham un petit banquier !

— Enfin, continua lord Trelauney, voici un

crédit illimité sur MM. de Rothschild frères.

M. de Villepont bondit sur sa chaise.

— Illimité!

— Voyez... dit froidement lord Trelauney, n'est-ce pas en règle?

— Parfaitement en règle, répondit M. de Villepont dont les mains tremblaient.

Il se leva :

— Voulez-vous me permettre, mylord, de dire un mot à mon caissier?

— Faites, monsieur, faites!

M. de Villepont passa dans la pièce voisine.

Trelauney eut un sourire... Il s'approcha de la porte, et, glissant dans son oreille un petit cornet en argent, léger comme du verre soufflé, — il entendit :

— C'est impossible pour aujourd'hui, disait le caissier.

— Il le faut! affirma M. de Villepont.

Le caissier aligna une colonne de chiffres :

— Nous ne pourrions y arriver, reprit-il, qu'en disposant d'une partie des titres que nous avons en dépôt.

— Disposez-en!

— C'est après-demain le 15, et nous avons déjà près de deux millions à payer.

— Faites vendre des titres à la Bourse d'aujourd'hui...

— C'est bien grave, continua le caissier; vous savez que la justice interdit cette opération?

— Nous remplacerons les titres à mesure que se présenteront les réclamations.

— Il y a un autre inconvénient...

— Lequel?

— Toutes les valeurs sont en baisse et nous perdrons quatre cent mille francs net.

— Nous les perdrons, dit sèchement le banquier, qui rentra dans son cabinet.

Il trouva Trelauney occupé à examiner une peinture accrochée à la muraille.

C'était un paysage... un château avec une grille, un parc et un bras d'eau.

Le banquier ne put voir une larme briller dans l'œil du flegmatique visiteur.

— Qu'est cela? demanda l'Anglais.

— C'est une de mes propriétés, mylord, à une heure et demie de Paris... sur la route de Rambouillet.

— Comment se nomme cet endroit?

— La Christinière, mylord.

— Le pays est-il bien habité?

— Oui... A trois kilomètres se trouvent les terres du marquis de Charmeney... Plusieurs familles de la noblesse ont leur chasse dans les environs... Cependant un nouveau propriétaire est venu s'établir par là, dans ces derniers temps... un singulier personnage, qui remplace un personnage plus singulier encore.

— Qui donc ?

— Un original... qui vivait toujours seul, comme un ours, un certain comte de Navarran...

— Et ce comte de Navarran a vendu ?

— Il est mort... à ce qu'on dit... car personne n'a assisté à son enterrement. Quoi qu'il en soit, le Mesnil a été vendu...

— A qui ?

— A un coureur d'aventures... un disciple de Swedenborg... magnétiseur, spirite et médium... Il s'appelle le chevalier de Pulnitz.

— J'ai entendu parler de lui à Londres et à New-York. Ce chevalier de Pulnitz fait, paraît-il, des choses extraordinaires...

M. de Villepont, voyant que le gentleman attendait la réponse à sa lettre, reprit avec une certaine familiarité :

— A propos de choses extraordinaires, mylord, veuillez me laisser votre adresse... J'aurai l'honneur d'envoyer chez vous les quinze cent mille francs...

L'Anglais affecta de paraître désappointé.

— Ah ! fit-il lentement, et à quelle heure ?

Le banquier se mordit les lèvres :

— A quatre heures, mylord, les fonds seront chez vous.

— Fort bien, répondit l'Anglais, qui se disposa à sortir.

M. de Villepont le retint.

— N'aviez-vous pas, lui demanda-t-il, quelques renseignements à me demander ?

— En effet, je ne connais personne à Paris... et je voudrais avoir quelques détails sur les différents clubs... sur les loges à prendre à l'année aux Italiens et à l'Opéra.

— Mon Dieu ! mylord, s'écria le banquier, voulez-vous me permettre de vous présenter mon fils, qui est très-versé dans les élégances parisiennes ? Il pourra, j'en suis sûr, vous être agréable — pour ne pas dire utile, en plus d'une circonstance.

— J'accepte volontiers votre offre, dit Tre-launey.

M. de Villepont posa le doigt sur un timbre.

Un domestique entra :

— Priez M. Raoul de venir ! lui dit le banquier.

II

OU M. RAOUL RACONTE SES AMOURS

M. Raoul mettait la dernière main à sa toilette.

Le coiffeur venait de se retirer, et M. Raoul était occupé à faire un choix parmi les dix-huit cravates que lui présentait son valet de chambre.

Adrien de Saulles, à cheval sur une chaise, avait allumé un regalia de la rena.

Il soufflait au plafond de longs jets d'une fumée blanche, et semblait déguster en véritable amateur le tabac exquis que la Havane avait enroulé pour lui.

— Alors, disait M. Raoul, te voilà garçon pour quelque temps encore ?

— Deux ou trois mois peut-être. Ce charlatan qui est venu faire une scène stupide au milieu d'un bal est cause de ce retard.

— La baronne a été malade ?

— On l'a mise au lit avec une fièvre ardente... Elle va mieux maintenant.

— Et la demoiselle ?

— La pauvre petite ne savait où donner de la tête... Cette somnambule qu'elle avait recueillie sur le pavé, mourant de faim, quelques heures auparavant, a subitement disparu... Toutes les recherches faites pour la retrouver ont été inutiles.

— C'était une jolie fille, n'est-ce pas ? fit M. Raoul avec un air de fatuité.

— Certes, une figure charmante... et des mains de marquise.

— Ce n'est pourtant, reprit Raoul, qu'une petite paysanne.

— Comment le sais-tu ?

— Oh ! je crois l'avoir deviné à son costume.

— A propos de marquise, continua M. de Saulles, as-tu remarqué que ce M. de Maucourt, qui vient on ne sait d'où, s'est beaucoup entretenu avec madame de Bryan-Forville ?

— Cette intimité t'a donc bien frappé ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a six ou sept mois de cela.

— Ce qui m'a frappé, ce n'est point l'inti-

mité, c'est le trouble de la marquise. Sais-tu que si son mari, notre brave capitaine, était à Paris, un M. de Maucourt ne parlerait pas de si près à sa femme ?

— J'en suis convaincu... cependant le capitaine est dans une situation embarrassante... C'est la dot de sa femme qui fournit à ses appétits et à ses dissipations. Le beau-père Kodom paye pour son gendre deux cent mille francs de dettes tous les dix-huit mois !

A ce moment, le domestique vint demander M. Raoul.

— Excuse-moi un instant, dit celui-ci à Adrien de Saulles. Je reviens, et nous nous mettons à table.

— A ton aise, cher ami.

Raoul se rendit chez son père, et M. de Saulles se mit à la fenêtre pour admirer les chevaux de lord Trelauney qui piaffaient et battaient le sol avec impatience.

Quand M. Raoul revint, il n'était pas seul.

Le fils du banquier s'effaça pour livrer passage à lord Trelauney.

— Permettez-moi, lui dit-il, de vous présenter un de mes amis, M. Adrien de Saulles, officier de spahis...

Et à M. de Saulles :

— Lord Trelauney, qui veut bien nous faire l'honneur de partager notre modeste déjeuner.

On se mit à table.

— Vous m'excuserez, mylord, dit Raoul de Villepont, si vous ne me trouvez pas une grande vaillance de fourchette... vous voyez un convalescent.

— Quelle a pu être la maladie assez malavisée pour s'attaquer à vous ?

— Ce n'est pas une maladie, c'est un coup de fusil.

— Bah !

— Oui, mylord, depuis que nos paysans savent lire, il ne fait pas bon jouer avec eux. Une petite villageoise, une de ces fleurs qui naissent entre l'étable et le moulin avait eu quelques bontés pour moi... C'était à la campagne, je m'ennuyais... il fallait bien tuer le temps.

— Rien n'est plus naturel, fit le gentleman.

— Mais voilà qu'un grand coquin de frère s'avise de me faire une scène au milieu de la forêt...

— Un paysan ?

— Un garde-chasse... une sorte de drôle lourd et commun...

Trelauney se mordit la lèvre.

— Vous l'avez châtié, sans doute ?

— Je n'en ai pas eu le temps... Savez-vous ce qu'il exigeait de moi ?

— Une forte somme !

— Allons donc !... Il voulait me faire épouser sa sœur...

M. Raoul partit d'un fort éclat de rire.

— C'est d'une rare impudence, s'écria Trelauney.

— Et, sur mon refus, il m'a logé une balle dans les reins. Fort heureusement, la balle a dévié... et j'en ai été quitte pour cinq mois du repos le plus absolu.

L'Anglais demanda sérieusement :

— Votre amoureuse de l'étable a-t-elle au moins fait prendre de vos nouvelles ?

— Mon amoureuse a disparu, emportant le fruit de sa faute... Elle était jolie, nous la retrouverons au Bois. Le pire de l'aventure, c'est qu'elle a fait manquer un mariage auquel tenait mon père...

Le scandale a été grand dans le pays, et mademoiselle de Charmeney, une fille orgueilleuse s'il en fut, a profité de l'occasion pour renoncer à ma main.

— Vous connaissez le marquis de Charmeney ?
demanda l'Anglais.

— Mon beau-père manqué... parbleu !

— J'ai pour lui une lettre d'un gentilhomme
que j'ai rencontré aux Indes...

— Vous arrivez des Indes ?

— J'y ai passé quelques jours en revenant de
la Guyane.

— Vous êtes donc aussi allé à Cayenne ?

— J'ai fait le tour du monde pour juger de
l'ensemble... Cela n'est pas grand, la terre ! on
en à vite fait le tour.

— Vous trouvez ?

— Et c'est partout la même chose. Blancs,
noirs, jaunes ou rouges, les hommes se plai-
gnent toujours. Il y a des riches et des pauvres,
des boiteux et des bossus, des femmes volages
et des maris trompés.

J'ai dîné avec le roi de Dahomey, qui m'a
donné un beau spectacle : des régates sur une
mare de sang humain...

En Abyssinie, Théodoros m'a fort bien reçu,
quoique Anglais.

Je n'ai eu sérieusement à me plaindre que
du chef des Makololos, qui a voulu me faire as-
sassiner pour s'emparer de mon sac de nuit.

— Vraiment ? fit Adrien de Saulles en souriant.

— Il m'a dépêché une demi-douzaine de gailards à qui je n'ai pas laissé le temps de faire leur besogne.

— Comment vous y êtes-vous pris ?

L'Anglais répondit froidement ;

— Je leur ai brûlé la cervelle. J'avais un excellent revolver, qui me quitte rarement et qui m'a tiré d'affaire.

— Six hommes ! s'écria Raoul.

— Oh ! fit Trelauney, il n'y a que les trois premiers de difficiles.

Raoul et Adrien se regardèrent comme pour se demander si l'Anglais ne se jouait pas d'eux ; mais ce diable d'homme avait un air si simple et si naturel qu'on ne pouvait se permettre de douter de ses paroles.

— Mylord, dit Adrien, si vous aviez le moins du monde l'accent gascon...

— On ne me croirait pas ? Est-ce là ce que vous voulez dire ?

— On vous croirait du moins avec plus de peine.

— Eh bien ! messieurs, je compte vous faire voir, à Paris même, des choses plus extraordi-

naires que celles qui semblent vous étonner.

— Mais, au fait, reprit Raoul, vous portez un nom assez romantique !

— Le nom de Trelauney... l'ami de lord Byron .. celui, dit-on, qui a fourni au grand poète le type du *Corsaire*... En France, j'ôte le double *v* pour faciliter la prononciation... mais ce Trelawney était mon père!... Lord Ellies, mon oncle, m'a fait l'héritier de son titre, à la condition que je lui prouverais que mon père ne s'était pas mésallié en épousant une Indienne... Rien de plus simple : ma mère faisait ses preuves de noblesse jusqu'au vingtième siècle avant la première incarnation de Bouddha... Six mille ans environ.

— Mylord, s'écria Adrien de Saulles, vous allez humilier notre faubourg Saint-Germain.

— Avant de songer à l'humilier, je désire le connaître...

— J'aurai l'honneur de vous présenter, mylord, chez les quelques relations de ma famille...

L'Anglais s'inclina en signe de remerciement.

— Connaissez-vous, demanda-t-il, madame la baronne de... de... une dame hongroise ?

— Madame de Remeney ? demanda Raoul.

— C'est cela... De Remeney.

Adrien de Saulles rougit légèrement.

— Oui, mylord, répondit-il avec un certain embarras.

— Parbleu! ajouta Raoul, tel que vous le voyez, mon ami Adrien de Saulles est sur le point de se marier dans la maison.

— Est-ce que la baronne a une fille?

— Il y a chez elle un petit ange de dix-sept ans qu'on appelle mademoiselle Edwige. La baronne est sa marraine... c'est tout ce qu'on peut savoir... Les mauvaises langues ajoutent que le titre de marraine est là pour cacher un titre plus sacré. Quoi qu'il en soit, mademoiselle Edwige est jolie comme un cœur et reçoit en mariage une dot de six cent mille francs.

Trelauney se tourna vers M. de Saulles et lui demanda :

— Vous aimez cette jeune personne ?

— Oui, je l'aime, répondit franchement l'officier de spahis, et quand vous la connaîtrez, mylord, vous l'aimerez aussi.

— A quand le mariage ?

— Il serait fait aujourd'hui sans un incident tragi-comique qui a bouleversé toute la maison.

— Qu'est-ce donc ?

— Une scène de magnétisme...

— Bah !

— Ce fut un hasard malheureux. Une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était tombée à la porte de l'hôtel ; elle mourait de froid et de faim... Edwige la fit asseoir auprès du feu ; on lui donna à dîner. C'est elle qui a certainement sauvé la vie de ces deux êtres... Eh bien ! il a fallu que le chevalier de Pulnitz arrivât... et que cette fille tombée là, par hasard, se mît à divaguer en pleine soirée...

— Qu'a-t-elle dit ?

— Des absurdités.

Lord Trelauney regarda fixement Adrien de Saulles :

— N'a-t-elle pas dit qu'il y avait quelque part, dans la maison, le squelette d'un enfant ?

— Oui, c'est cela ! s'écria l'officier en pâ-
lissant.

— Eh bien ! ajouta Trelauney, c'est que le
squelette y est réellement.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais ; c'est tout ce que je puis vous
dire.

Et l'Anglais ajouta d'un ton indifférent :

— Du reste, le fait est assez fréquent. L'autre
jour encore, j'ai lu dans les journaux que, en

démolissant une maison, à côté de la porte Saint-Denis, les maçons avaient trouvé une charpente humaine cachée dans une excavation de la muraille.

— Cependant, interrompit M. Raoul, ce n'est pas encore un usage établi en France.

Adrien de Saulles s'était levé, très-ému.

— Quel que soit le mystère qui l'entoure, dit-il, j'aime Edwige et je l'épouserai. Je la séparerai de madame de Remeney si madame de Remeney est indigne d'elle, et si sa fortune a une source douteuse, je m'en passerai.

Trelauney regarda le jeune homme avec une franche sympathie.

— On voit que vous êtes soldat, monsieur, lui dit-il, voilà parler noblement.

— Mylord, répondit Adrien les larmes aux yeux, quel peut être le tort d'Edwige ?

Rien de tout cela ne serait arrivé, si elle n'avait pas sauvé cette malheureuse fille et son enfant...

— Qu'était-ce enfin que cette femme ?

— Est-ce qu'on sait ? Elle a dit se nommer Louise Deslions...

— Louise Deslions ! s'écria Trelauney.

Et, après un instant de silence, il reprit en serrant la main d'Adrien :

— Oui, monsieur, quoi qu'il arrive, vous épouserez Edwige, je vous le jure !

M. Raoul de Villepont s'écria avec étonnement :

— Vous connaissez donc Louise ?

— Louise?... répondit Trelauney, n'est-ce pas la jeune fille que vous avez séduite ?

— Eh bien ? fit M. Raoul.

— Eh bien ! cet enfant qui mourait de froid, c'était le vôtre.

Les traits de M. Raoul exprimèrent une certaine confusion.

— Peut-être, murmura-t-il.

Et il ajouta :

— Après tout, j'ai fait reprendre l'enfant.

— Par qui ?

— Par un homme précieux pour ce genre d'opérations, un M. Combalou, que je vous recommande, mylord.

— Comment la mère a-t-elle pu consentir à cette séparation ?

— Elle n'y a pas consenti.

— On lui a enlevé son enfant ?

— Peu m'importe ! pourvu qu'on ne vienne pas me le jeter dans les jambes.

— Et Louise ?

— Combalou dit qu'elle est folle... Cela ne m'étonne pas ; c'était une nature en dehors, exagérée, enthousiaste.

Trelauney détourna la tête pour cacher une larme.

— Louise... folle ! murmura-t-il. Ces misérables me trouveront sans pitié...

Il prit son chapeau et remit ses gants.

— Mylord, dit Adrien, madame la baronne de Remeney reçoit le mercredi...

— J'aurai l'honneur, monsieur, d'aller vous prendre mercredi prochain.

— Et je vous présenterai.

Le jeune homme tendit sa carte à lord Trelauney :

ADRIEN DE SAULLES

4, rue de Marignan.

— Au revoir ! dit le gentleman, qui avait repris sa physionomie impassible.

Quand il fut sorti, M. Raoul de Villepont s'écria :

— C'est un vampire que cet Anglais! il me fait peur. Et toi, qu'en dis-tu?

— Moi? dit Adrien, il me plaît infiniment. Je ne l'ai vu que quelques instants et j'ai envie de le revoir...

Trelauney était remonté dans sa calèche et traversait la Chaussée d'Antin pour retourner à Auteuil.

III

M. COMBALOU

Une heure après les scènes que nous venons de rapporter, le personnel de l'hôtel du Louvre était en rumeur.

— Ces Américains sont tous les mêmes, disait un garçon.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda le chasseur.

— Te rappelles-tu une chaise de poste qui est entrée ici, un soir, il y a six mois ? Elle nous amenait un Américain nommé Trelauney qui est sorti après dîner et n'a plus reparu.

— Oui, j'étais allé lui chercher une voiture... Il m'a donné dix francs pour la course.

— On n'avait plus entendu parler de lui... Le patron regardait déjà ses malles comme lui appartenant, mais il respectait la règle qui dé-

fend de rien ouvrir ou de rien vendre avant un an...

— Voilà un usage stupide !

— Stupide ou non, il faut bien le suivre. La preuve, c'est que le Trelauney est revenu comme si de rien n'était... Il a payé six mois de loyer et il emporte ses affaires. C'est surtout son sae de nuit qui l'intéressait ! Il y avait sans doute des papiers importants, car c'est la seule chose qu'il ait vérifiée.

— Heu ! fit le chasseur, c'est peut-être un espion.

— Qu'est-ce que cela nous fait ? Il m'a donné cinq louis de pourboire !

— C'est fâcheux qu'il ne reste pas.

— Il n'y aurait pas grand'chose à faire à l'hôtel...

Un coup de sonnette vint couper court à la conversation.

Trelauney était revenu à Auteuil ; une fois terminée son expédition à l'hôtel du Louvre, il attendit patiemment l'heure à laquelle M. de Villepont devait lui envoyer les quinze cent mille francs.

Quatre heures sonnèrent, puis la demie ; rien ne parut.

A cinq heures seulement, le banquier vint lui-même, un portefeuille sous le bras.

— Vous m'avez fait attendre, monsieur, lui dit froidement Trelauney.

Le banquier, évidemment troublé, s'épongea le front avec son mouchoir.

— Je vous prie de m'excuser, mylord, répondit-il, mais il m'a fallu faire opérer quelques rentrées pour réaliser la somme; aussi ai-je tenu à vous l'apporter moi-même pour vous présenter mes regrets de ce retard involontaire.

— Voici votre reçu, monsieur, dit Trelauney après avoir vérifié le compte avec une certaine affectation d'insolence.

Le banquier salua et sortit.

Trelauney murmura :

— Décidément, il est au plus bas dans ses affaires. Je suis arrivé au bon moment.

Sur un coup sec frappé sur un timbre d'argent ciselé, un domestique entra.

— Faites entrer cet homme d'affaires!

Le domestique s'effaça pour livrer passage à un individu déjà connu de nos lecteurs. L'homme d'affaires n'était autre que M. Combalou.

M. Combalou avait fait toilette.

Des souliers vernis de six francs cinquante

reluisaient sous son pantalon noir presque neuf et une redingote ouverte laissait voir un gilet blanc qui sortait de la lessive...

M. Combalou regarda l'Anglais en dessous pour jauger son homme.

Il y avait dans son regard un mélange d'humilité et de défiance.

Trelauney, qu'on a reconnu sans peine pour notre ami Jean Deslions, prit un billet de mille francs dans un tiroir entr'ouvert d'un petit meuble en bois de rose.

— Voici d'abord une entrée de jeu, dit-il à Combalou.

Combalou aperçut dans le tiroir plusieurs liasses de billets de banque, spectacle qui sembla le remplir de respect.

Il saisit le billet qu'on lui tendait et le mit dans sa poche en disant :

— Je n'ai guère l'habitude, mylord, de toucher des *honoraires* avant d'avoir rendu quelque service à mes clients.

— Eh bien, cela vous changera, fit Trelauney.

— A vos ordres, mylord.

— Vous connaissez au moins de nom le banquier Villepont ?

Combalou, qui avait sur la conscience l'enlèvement de l'enfant de Louise, hésita un instant.

Cette hésitation, si courte qu'elle fût, n'échappa point à Trelauney.

— Villepont? fit Combalou, je sais que c'est un gros bonnet de la finance...

— Eh bien, cela doit suffire. Je sais que M. de Villepont a, en ce moment, beaucoup de valeurs en circulation... Il s'agit d'en racheter le plus possible pour mon compte.

— C'est facile, mylord.

— Voilà tout ce que je veux pour le moment.

Combalou se permit une insinuation :

— Pardonnez-moi, dit-il, si j'ose faire une question à Votre Seigneurie.

— Laquelle? fit Trelauney en fronçant le sourcil.

— Mon Dieu! en rachetant les valeurs sur M. de Villepont, Votre Seigneurie ne peut avoir d'autre but que l'un de ceux-ci :

Relever le crédit chancelant de la maison Villepont,

Ou — accélérer sa ruine?

— C'est l'un des deux, en effet.

— Eh bien! si Votre Seigneurie faisait prendre quelques actions de la Société des paquebots de

la mer d'Azoff, il y aurait un joli coup à faire.

— Vous croyez?

— Vous ne connaissez pas, mylord, la loi sur les sociétés en commandite par actions?

— J'avoue mon ignorance à ce sujet.

— Cette loi, dite loi de 1856, n'a pas été observée religieusement dans l'acte de société. L'apport du gérant est exagéré; les versements des actionnaires n'ont pas été faits en temps utile; enfin, une partie du capital social était mangée avant la constitution définitive de la Société. Il y a là autant d'infractions à la loi.

De plus, le conseil de surveillance est un conseil de complaisants qui approuvent les comptes toujours et quand même, par la raison bien simple que leurs actions ne leur ont rien coûté, et qu'ils ont tout intérêt à toucher chaque mois leur jeton de présence.

— Et alors?

— Alors, en achetant à vil prix une certaine quantité d'actions, on peut attaquer le gérant, soit au civil, soit au correctionnel, et exiger de lui le remboursement intégral des titres.

— Et si ce cas se présentait?

— Si ce cas se présentait, M. de Villepont

ferait infailliblement banqueroute, et cette banqueroute serait frauduleuse!

Trelauney se leva.

— Tenez, dit-il à Combalou, voici un deuxième à-compte sur vos honoraires.

Et il lui jeta un autre billet de mille francs.

Combalou fit trois saluts aussi profonds que possible.

— Ce pauvre Villepont! continua le faux Anglais, je serai heureux de le tirer d'affaire! Au revoir, monsieur Combalou...

— Mylord, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— J'en tiens un! dit Trelauney.

IV

UN SOUPER AUX PROVENÇAUX

Il y avait ce soir-là joyeuse réunion dans le salon bleu des Frères-Provençaux.

Les plus brillantes étaient là parmi celles qui tiennent le haut du pavé.

Marianne de Fer, Yvonne Pen-Hoët, la petite Bretonne aux cheveux roux, mademoiselle Fraise, toujours rieuse et folâtre, et deux ou trois nouvelles parmi les recrues que fait la misère ou la paresse.

Une chose à remarquer, c'est que le peuple de Paris devient chaque jour plus sain, plus éclairé, plus droit.

Les petits bohêmes qui vivent de leur *platine* ou de leur agilité sur les boulevards sont, en général, des enfants abandonnés, issus de repris de justice et vaguant sans surveillance, livrés à

leurs mauvais instincts personnels et aux funestes exemples des autres.

Les vrais enfants de Paris travaillent comme leurs pères et s'en trouvent bien.

Les filles d'ouvriers ont appris, elles aussi, à aimer le travail et sont fières d'en vivre.

Le vice devient l'exception ; et la preuve, c'est que les femmes de la rue, les rôdeuses du soir, viennent presque toutes de provinces peu fortunées et de l'étranger.

Allemandes, Polonaises, Italiennes, Anglaises, accourent ramasser dans le ruisseau le pain déshonoré que dédaignent nos braves ouvrières.

Les nouvelles parmi les invitées du souper des Provençaux ne s'appelaient que par leur surnom : Canuchette, Trop-de-Fraîcheur et la Gantoise.

Les cavaliers étaient : Son Excellence Riasis-Bey, le duc de Trébizonde, M. Raoul de Villepont et l'éternel baron de Maucourt, qui se fourrait partout, et passait pour l'idole d'Yvonne Pen-Hoët.

Le lustre était allumé ; cinquante bougies brûlaient sur la cheminée.

On avait laissé entr'ouvertes les fenêtres qui donnaient sur le jardin du Palais-Royal, car la

soirée était tiède, bien que l'on ne fût arrivé qu'à la fin d'avril.

— Qu'avez-vous fait d'Adrien de Saulles? demanda Marianne de Fer.

— Adrien, répondit M. Raoul, a complètement renoncé au monde... C'est, jè crois, après-demain que doit se signer son contrat!

— Déjà?

— Il ne trouve point que cela soit trop tôt.

— Et quelles nouvelles, aujourd'hui?

— Une grande nouvelle, mesdames.

— Parlez! dirent en chœur toutes les femmes.

— Vous avez bien aperçu au Bois cet Anglais qui fait jaser tout Paris?

— Lord Trelauney?

— Précisément.

Et ce fut un concert d'exclamations assez semblable à l'ouverture du *Tannhauser*.

— Le magnifique attelage, disait l'une!

— Comme on reconnaît le grand seigneur, rien qu'à le voir passer!

— On le dit immensément riche?

— Si riche, confirma M. Raoul, que le jour de son arrivée à Paris, il a dépensé quinze cent mille francs!

— En vingt-quatre heures?

— Ni plus, ni moins. J'en sais quelque chose, car la maison Villepont en a été bouleversée pendant huit jours.

Marianne de Fer regarda Riazis-Bey en ricanant, et l'apostrophant avec insolence :

— Que dis-tu de cela, mon prince? lui demanda-t-elle. En voilà un qui va te faire oublier. Tu peux tirer tous tes bijoux de leurs cassettes et de leurs écrins, te passer des bagues dans le nez et des bracelets dans les oreilles, je crois que lord Trelauney t'enfoncera dans le troisième dessous...

Le musulman allait répondre quand la porte s'ouvrit.

— Voici lord Trelauney! s'écria M. Raoul. L'Anglais salua froidement la société, et M. Raoul fit les présentations ordinaires.

— Servez le souper! cria le duc de Trébizonde.

En un instant la table fut garnie et le champagne pétilla dans les verres.

— Votre Excellence habitait, je crois, le Caire avant de venir à Paris? demanda Trelauney à Riazis-Bey.

— J'ai, en effet, habité le Caire, répondit celui-ci, puis j'ai été exilé à la suite d'une émeute

et je me suis réfugié à Djibbah... dans la résidence de mon oncle Achmet-Pacha.

— Qui, à son tour, continua l'Anglais, s'est vu obligé de vous éloigner.

— Comment savez-vous cela ? fit Riazis avec étonnement.

— Il paraît, reprit Trelauney, que, à défaut de la vice-royauté d'Égypte, vous vous seriez accommodé du commandement de votre cher oncle ? On m'a raconté qu'il s'était réveillé une nuit en proie à des douleurs atroces. Un contre-poison, aussitôt administré, a sauvé les jours du pacha, qui n'a pu soupçonner que son neveu.

— Quand cela serait ? dit Riazis ; chez nous, les choses ne se passent pas autrement. On dit aux gens : Je vais t'ôter de là pour m'y mettre !

Les femmes rirent très-fort de cette plaisanterie.

On causa de tout pendant ce souper, et de bien d'autres choses encore.

Les fruits étaient étalés dans les corbeilles de mousse. Les ananas en branches, les raisins servis avec la treille, les fraises poussées et mûries en serre : il y en avait bien pour cinquante louis.

L'un des garçons qui servaient le souper apporta deux coupes chargées de cigares.

— Nous ne fumons pas cela, dit l'Arabe, je vais vous offrir des cigares de ma collection.

Et il dit au garçon :

— Faites entrer mon domestique Aly !

Ce nom d'Aly frappa singulièrement l'oreille de Trelauney.

— Cigares contre cigares ! dit-il, j'ai aussi les miens.

Et il ajouta :

— Faites entrer mon domestique Surypère.

Aly et Surypère parurent en même temps, aussi surpris l'un que l'autre de s'être rencontrés.

Les traits de Riazis se contractèrent affreusement.

Sur lui tombait comme une flamme le regard de Trelauney.

Riazis se leva, Trelauney était déjà debout, et il y eut entre ces deux hommes, pendant un silence d'une minute, un terrible échange de haine et de provocation.

— C'est le *fourgat* ! pensait l'un.

— C'est Monseigneur ! murmura l'autre.

Les deux adversaires avaient pris la mesure l'un de l'autre.

Monseigneur se demandait quel pouvait être au juste l'homme qu'il avait devant lui.

Était-ce là cet inconnu qu'il avait poignardé et enfoui dans une cave ?

Il était sorti de son tombeau, mais si cette physionomie pouvait être factice, sa jeunesse ne l'était pas.

Lord Trelauney était donc le successeur du Fourgat qui avait été tué la nuit du 23 novembre.

Lord Trelauney, ayant hérité de sa puissance, venait-il venger le meurtre du chef des Vingt-et-Un ?

Tous deux s'étaient compris.

Un seul avait peur : — Riazis-Bey.

Mais, quoique rempli d'épouvante, il résolut de lutter par tous les moyens...

Le duc de Trébizonde, sorte de grand dadais aux favoris feuille-morte, proposa un baccarat.

Le baron de Maucourt perdit quatre-vingt mille francs sur parole.

Ce fut Trelauney qui les gagna...

— Demain, mylord, dit le baron fort ému, j'aurai l'honneur de m'acquitter envers vous.

— Comme il vous plaira, monsieur, répondit Trelauney.

Riazis prit la banque; il eut une main superbe.

Personne ne tenait le banco.

— Il y a cent mille francs! dit-il.

— Banco! fit l'Anglais sans se retourner.

Il gagna le coup — et se retira, laissant l'Arabe fou de fureur.

Quand celui-ci voulut sortir à son tour, il demanda au chasseur des Provençaux :

— Où est Aly?

— Une personne que nous ne connaissons pas lui a dit quelques mots à l'oreille, et tous deux sont sortis ensemble.

— Quel genre de personne?

— Un commissionnaire ou quelque chose d'approchant.

— Voyez en bas; Aly est peut-être avec mon cocher.

Le chasseur descendit.

— Monseigneur, dit-il quand il fut remonté, Aly a disparu.

— C'est singulier, murmura Riazis. Et il monta dans son coupé, en proie à de sinistres pressentiments.

Une heure après, Trelauney était assis dans son cabinet, à Auteuil, et trois hommes lui amenèrent Aly solidement garrotté.

— Tu t'es introduit la nuit dans un hôtel de la rue Saint-Louis, dit Trelauney, et tu as frappé notre chef à tous ?

— C'est Monseigneur qui a frappé, répondit Aly tremblant de tous ses membres, et je n'ai fait qu'exécuter ses ordres.

— Qu'est-ce que c'est que ton maître ?

— Mon maître est le fils de Dogandar, l'épouse d'un joaillier de Djibbah. Le frère du pacha aimait cette femme, et Son Excellence Riazis est le fruit de cette faute. Riazis a été élevé au palais de son oncle, qui ne l'a chassé qu'après les deux tentatives que nous avons faites pour le détrôner.

— Comment es-tu entré à son service ?

— Mon père, dit Aly avec orgueil, était un illustre médecin arabe. « Rappelle-toi, me disait-il souvent, que pour acquérir la science, il faut la vigilance du corbeau, la patience du chien et la finesse du renard. » J'ai eu tout cela, et c'est moi qui ai préparé le breuvage que l'on a fait prendre au pacha.

— Qu'a fait ton maître à son arrivée à Paris ?

— Il allait souvent chez le banquier Kodom.

— Et c'est le banquier qui l'a conduit à l'assemblée des Vingt-et-Un?

— Oui.

— Riazis était un des affiliés?

— Je le crois.

Trelauney fit quelques pas dans le cabinet.

Il avait compris le but de Monseigneur.

Les trésors de la Société devaient servir à lever des hommes pour usurper le commandement du pacha.

— Conduisez cet homme à bord du *Requin*, dit-il en désignant Aly; qu'il soit renfermé dans la cale, les fers aux pieds.

Aly mit un genou en terre.

— Prenez-moi avec vous, maître, s'écria-t-il, je vous servirai comme un esclave.

— Nous verrons plus tard, répondit Trelauney. Dans tous les cas, tu n'as qu'un moyen de conserver la vie, c'est de ne jamais chercher à me tromper.

Aly fut entraîné et jeté dans une voiture fermée. Le *Requin* reposait sur son ancre au pont de Grenelle, et le fils du médecin fut descendu dans la cale, où il put réfléchir à son aise sur les vicissitudes humaines.

TEMPÊTES DE FLEURS...

Après le départ d'Aly, le baron de Remeney entra dans le cabinet.

Trelauney lui serra la main.

Le baron était vêtu de noir ; sa physionomie ouverte, son large front que sillonnaient deux ou trois rides, la franchise qui rayonnait en lui appelaient la sympathie et la confiance. Il était impossible de n'être pas frappé de l'énergie et de la distinction de ce gentilhomme.

— Eh bien ! demanda-t-il à Jean, sonnera-t-elle bientôt cette heure attendue avec tant d'impatience où je pourrai punir ?

— Cette heure approche, mon ami, répondit Jean, mais songez que votre impatience me serait funeste et que j'ai beaucoup à accomplir.

— Je suis résigné. La responsabilité qui pèse

sur vous contient mes élans. Je tuerai ce Robert Kodom, c'est tout ce qu'il me faut.

Jean s'assit en face du Magyar.

— Ne pensez-vous pas, lui dit-il, que nous ne devons nous faire justice à nous-mêmes que lorsqu'il nous sera impossible d'agir autrement?

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce qu'il me semble que Robert Kodom n'est pas digne de votre épée. Cet homme appartient au bourreau.

— Le bourreau sera moi! s'écria le Hongrois.

Jean continua sans répondre :

— Quant à la jeune fille...

— Edwige?

— C'est un agneau que n'a point éclaboussé l'infamie de celle qui l'a conçu.

— Où voulez-vous en venir?

— J'étends la main sur elle et je vous dis : Laissez-la-moi.

— Quelle est la raison qui vous inspire tant de miséricorde?

Jean répondit d'une voix pleine de larmes :

— Elle a donné du pain à ma sœur qui avait faim; elle a donné un abri à son enfant qui avait froid.

— Faites donc ce qu'il vous plaira, dit le baron.

Le lendemain était un mercredi. C'était le jour de réception de madame la baronne de Remeney.

Lord Trelauney fit atteler à trois heures, et dit à son cocher :

— Rue de Marignan, 4.

C'est l'adresse que portait la carte de M. Adrien de Saulles.

— Voilà, mylord, s'écria celui-ci, ce qu'on appelle de l'exactitude.

— Madame de Remeney est-elle prévenue de ma visite?

— Oui, mylord, et on vous attend. Savez-vous que vous êtes un homme étrange, et que vous avez singulièrement excité la curiosité parisienne?

— Bah!

— Impossible de mettre les pieds quelque part sans qu'il y soit question de vous.

— Les Parisiens sont vraiment trop bons!

— Vous avez, dit-on, poussé l'excentricité jusqu'à faire acheter en bloc les titres au porteur de la Compagnie des paquebots de la mer d'Azoff!

— J'aime à faire de temps en temps une mauvaise spéculation. Ce sacrifice volontaire conjure le sort, et on rattrape largement d'un côté ce que l'on a bien voulu perdre de l'autre.

— Quoi qu'il en soit, les uns se sont un peu égayés à vos dépens, les autres ont dit : Il est donc bien riche ?

Trelauney sourit.

— Quand se signe votre contrat ? demanda-t-il.

— Demain, je l'espère, mylord. Madame de Remeney a l'intention de vous prier d'assister à cette petite cérémonie.

— Qui sera là ?

— Quelques intimes seulement, Robert Kodom, la marquise de Bryan-Forville, le marquis de Charmeney...

— Seul ?

— Avec sa fille Blanche, sans doute. Viendrez-vous ?

— Certes !

Adrien prit place dans la voiture de lord Trelauney et tous deux descendirent, une minute après, devant le perron de l'hôtel de la rue de Ponthieu.

La baronne reçut lord Trelauney avec une affabilité toute mondaine.

Wanda était resplendissante de beauté ; mariée à dix-huit ans, elle en avait alors trente-six et ne paraissait pas avoir encore dépassé vingt-neuf ans.

Elle portait une robe de soie grise dont les manches laissaient passer le poignet fin et délicat enfoui sous la dentelle et auquel étaient attachées de petites mains à la peau transparente.

Son pied mignon s'appuyait sur un tabouret en tapisserie...

— Encore seule ? demanda Adrien de Saulles.

— Oh ! vous savez, mon cher, répondit la baronne, que les visites se font de plus en plus tard.

— Est-ce que nous ne verrons pas l'ange de la maison ?

— Rassurez-vous, l'ange va descendre. Il a dû vous voir entrer et ne tardera pas à faire son apparition.

La baronne n'avait pas achevé sa phrase, que mademoiselle Edwige entra dans le salon, toute rose et souriante.

Elle fit deux grands saluts et alla s'asseoir à côté de sa marraine.

Celle-ci la baisa au front.

Il y avait dans cet embrassement quelque chose de si tendre, que Trelauney ne put s'empêcher de demander à la baronne :

— Vous n'avez jamais eu d'enfant, madame?

— Jamais, monsieur. Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Parce qu'il me semble, madame, que c'est une injustice.

— Oh ! j'aime Edwige comme ma fille.

La chère enfant est née de parents exilés de Hongrie, qui, ne pouvant même faire connaître leur séjour à Paris, n'ont pas osé donner leur nom à l'état civil. Ils se cachaient ici et se seraient trahis.

Edwige m'a été confiée par eux quand ils sont retournés au pays pour n'en plus revenir.

J'ai adopté l'orpheline — et c'est M. de Saulles qui se chargera désormais de cette tâche si douce que je m'étais imposée avec bonheur !

Adrien s'inclina ; Edwige lui jeta un petit regard en dessous qui voulait dire :

— J'ai toute confiance en lui !

Quelques personnes entrèrent dans le salon ; lord Trelauney se leva pour prendre congé.

La baronne l'invita pour le lendemain.

Trelauney répondit qu'il n'aurait garde de manquer à l'invitation.

— C'est une chose si grave que le mariage ! ajouta-t-il en souriant.

— Vous croyez, mylord ? Et vous restez célibataire ?

— Oh ! on ne sait jamais comment on tombera...

Et regardant la baronne en face, il ajouta :

— La vie, c'est l'orage ! Tempêtes de fleurs dans la jeunesse, flocons de neige dans l'hiver !

Il sortit, laissant Wanda stupéfaite de retrouver le refrain de sa jeunesse dans la bouche de cet inconnu, qui venait à peine de lui être présenté.

— Cet homme connaît le passé ! murmura-t-elle avec épouvante.

A ce moment, Robert Kodom traversa rapidement l'antichambre.

Il paraissait fort agité ; Wanda jeta sur lui un regard anxieux.

Robert la prit par la main, et l'entraînant dans une petite pièce contiguë au salon :

— Un malheur nous menace, lui dit-il.

— Je m'en doutais, fit Wanda. Depuis que le magnétiseur est entré ici, il ne se passe pas un jour sans qu'un mot, un fait quelconque, vienne

rappeler ce qui devrait être oublié. Qu'y a-t-il enfin ?

Robert lui serra les deux mains à les briser.

— Ton mari est libre !

Wanda pâlit affreusement.

— Libre ? s'écria-t-elle. Et nous sommes encore vivants ?

— Il s'est creusé un passage dans la muraille... il a dû fuir par un égout.

— Peut-être, dit Wanda, n'en est-il pas sorti.

— Il savait nager, n'est-ce pas ?

— Lui ! il jouait avec le Danube et remontait le courant le plus rapide.

— Eh bien ! il a dû arriver à la Seine... et de là... de là...

Le banquier réfléchit profondément.

— Le *Requin* a fait une absence le même jour... Il y a une trahison. Le Fourgat nous a vendus... mais à qui ?

— Un Anglais sort d'ici...

— Son nom ?

— Lord Trelauney.

— Par qui vous a-t-il été présenté ?

— Par Adrien.

— Trelauney ! s'écria le banquier. C'est cela... Cette immense fortune dont on parle, j'en connais

maintenant l'origine!... Il arrive de Londres...; il y a certainement conduit ce Magyar maudit! Et qui sait? il est peut-être revenu avec lui?

— Il faut partir, dit Wanda atterrée.

— Pas encore, reprit Robert. Il faut avant tout marier Edwige, presser les formalités et en finir. Tu partiras le jour même du mariage, et moi... moi, je resterai pour lutter contre ces démons!

VI

LE CHANTAGE

Tandis que Robert et Wanda étaient en proie à de sinistres pressentiments, des scènes d'un autre genre se jouaient dans le voisinage.

On n'a pas oublié que le baron de Maucourt était resté le débiteur de Trelauney pour une somme de quatre-vingt mille francs.

Au sortir des Provençaux, le baron offrit le bras à Yvonne Pen-Hoët et prit place à côté d'elle dans le coupé que la Bretonne tenait des libéralités d'un prince russe.

Yvonne occupait le deuxième étage d'une maison de l'avenue des Champs-Élysées.

Le baron la suivit dans l'escalier et entra avec elle.

Une fois dans le salon, il jeta violemment son

chapeau, et, se laissant tomber dans un fauteuil, il se mit à pleurer.

— Qu'as-tu, mon ami? demanda la Bretonne.

— J'ai... j'ai... tu le sais bien! Je viens de perdre avec ce damné d'Anglais... et si je ne paye pas, je serai chassé de partout.

Yvonne fit un mouvement d'impatience.

— Comment as-tu fait ton compte, ce soir? Tu ne sais donc plus manier les cartes?

— J'avais fait un paquet, reprit le baron d'un ton piteux. L'Anglais m'a arraché les cartes et les a battues de nouveau.

— Comment faire? demanda Yvonne.

Le baron se leva et l'embrassa sur les deux joues.

— Tu n'as pas d'argent?

— Non... J'ai deux mille francs en tout, et je suis protestée de tous les côtés.

Le baron se remit à pleurer.

— Tu ne m'aimes pas! s'écria-t-il en sanglotant.

Yvonne se coucha à ses genoux.

— Si! je t'aime!... murmura-t-elle doucement; je ferai tout au monde pour t'aider.

— Eh bien! prête-moi tes bijoux, dit le baron.

La pauvre fille alla ouvrir un petit meuble de sa chambre à coucher.

— Voilà tout ce qui me reste, dit-elle.

Le baron ouvrit l'écritoire.

Il y avait quelques bagues, deux bracelets, un collier, des broches, des boutons en brillants...

— Peuh ! fit-il, en voilà pour vingt mille francs à peine !

— Dame ! dit Yvonne, tu sais bien que le reste est au mont-de-piété.

Le baron donna un coup de poing sur la table.

— Ah ! s'écria-t-il, il faut en finir avec la marquise ! Fais-moi passer de quoi écrire...

Yvonne obéit, et M. de Maucourt écrivit la lettre suivante :

*A madame la marquise de Bryan-Forville,
227, avenue de Wagram.*

« Madame,

« Si les cinquante mille francs que vous a demandés le misérable qui détient vos lettres à M. le duc de L... ne sont pas apportés demain, avant midi, à l'adresse indiquée, rue de Valois, j'ai le regret de vous informer que ces lettres si

tendres seront aussitôt envoyées à M. le marquis de Bryan-Forville, votre heureux époux.

« Croyez, madame, que je n'ai consenti à servir d'intermédiaire dans cette affaire qu'avec l'espoir de vous être utile...

« Votre respectueux,

« Baron DE M... »

Il cacheta la lettre et dit à Yvonne :

— Fais jeter cela à la poste tout de suite.

Et le baron essuya ses larmes.

... Madame la marquise de Bryan-Forville venait de sonner pour qu'on lui apportât son chocolat.

Elle était au lit, un lit de satin bleu capitonné et garni de guipures; son bras blanc passait par-dessus la fine couverture, et ses cheveux en désordre se jouaient sur l'oreiller de batiste.

La femme de chambre déposa un plateau sur la table de nuit et ouvrit les rideaux des fenêtres.

— Quelle heure est-il, Annette?

— Dix heures, madame.

— Il n'y a rien pour moi?

— Une lettre adressée à madame la marquise.

— Ah ! voyons !

La petite marquise ouvrit la lettre et la chiffonna avec colère.

— Quelle impudence ! dit-elle tout bas.

Elle prit son chocolat, s'enveloppa d'une robe de chambre de cachemire blanc et compta ses épargnes.

Il y avait douze cents francs dans sa cassette.

La marquise soupira et prit une parure de diamants qui avait tenu le premier rang dans sa corbeille de noces.

Puis elle rappela sa femme de chambre.

— Joséphine, lui dit-elle, apportez-moi une robe de laine de couleur foncée...

— Madame la marquise n'a pas de robe de laine.

— Eh bien ! prête-moi une robe à toi... et donne-moi mon plus vieux chapeau.

— Madame n'a pas de vieux chapeau.

— Eh bien ! prends un fiacre et va chez madame Sabourin, tu lui diras de me faire un vieux chapeau.

— Madame Sabourin n'y consentira jamais.

— Ces modistes sont étonnantes ! s'écria la marquise, elles ont un amour-propre de premières chanteuses... Comment vais-je faire?... Bah ! je

passerai rue Auber et je prendrai un bonnet. Si madame la modiste ne veut pas le faire, je l'emprunterai à quelqu'un.

Madame de Bryan-Forville envoya chercher un fiacre et arrivait quelques instants après au coin de la rue de Valois.

Madame de Bryan-Forville entra sous es galeries du Palais-Royal, et, traversant le premier corridor qu'elle rencontra, elle prit cette longue et triste rue où l'on voit un si petit morceau de ciel.

Elle entra à l'adresse indiquée et monta au deuxième étage.

Le baron l'attendait, car il ouvrit lui-même la porte.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit-il en s'inclinant profondément.

La marquise entra sans répondre.

— Tenez, dit-elle en jetant le collier sur une table, donnez-moi mes lettres, voilà de quoi vous payer!

Le baron examina le collier.

— Je suis vraiment désolé, madame la marquise, ce collier est fort beau... mais je suis obligé de vous le rendre.

— Me le rendre, vous? allons donc! c'est une plaisanterie.

— Pas le moins du monde. Il y a un instant à peine que vos lettres sont parties d'ici...

— Et où sont-elles?

— Je l'ignore.

— A qui les avez-vous livrées?

— A l'intendant d'un grand seigneur... Il est amoureux de vous sans doute, et je le comprends!...

— Le nom de cet homme?

— Surypère.

— Et celui de son maître?

— Lord Trelauney.

— Qu'est-ce qu'il vous a payé?

— Quatre-vingt mille francs... que je lui devais.

La marquise eut un moment de désespoir.

— C'est cher une faute! murmura-t-elle.

Et elle sortit.

Cette ignoble industrie, sur laquelle nous ne faisons que glisser, car il est de ces choses qui salissent la mémoire, cette ignoble industrie s'est exercée et s'exerce encore à Paris sur une grande échelle.

Le chantage ! C'est le nom qu'on donne à ce genre d'escroquerie.

Ce n'est qu'à Paris que le génie du vol pouvait enfanter cette monstrueuse invention :
Vendre le silence !

LE CONTRAT DE MARIAGE

Le soir même avait lieu la signature du contrat de mademoiselle Edwige.

Dans le salon de la baronne de Remeney, six lampes étaient allumées.

Une table sur laquelle se trouvaient quelques papiers et un encrier surmonté de sa plume comme un képi de son aigrette, disait assez clairement qu'un notaire allait passer par là.

Adrien était accompagné de sa mère, madame de Saulles, veuve d'un général de brigade.

Robert Kodom était assis à côté de la baronne. Ses cheveux blancs lui donnaient un air respectable que démentait seule une inquiétude de regard quand ses yeux se tournaient vers la porte.

Il y a dans le monde quelques-uns de ces gens d'honnête apparence qui ont toujours l'air d'attendre la gendarmerie.

Edwige, vêtue d'une robe blanche, était évidemment troublée par l'appareil notarial qui allait décider de sa vie.

On annonça successivement :

— M. le marquis de Charmeney et mademoiselle de Charmeney,

M. Raoul de Villepont,

Madame la marquise de Bryan-Forville,

Et enfin :

— Lord Trelauney !

A ce nom, il y eut comme un frisson qui parcourut l'atmosphère.

— C'est lui ! pensait Wanda, celui qui a sauvé mon mari...

— Voilà l'ennemi, le fourgat mystérieux ! murmura Robert Kodom.

Et la marquise de Bryan-Forville se disait aussi tout bas :

— Voilà un confident forcé... et qui sait ? un homme qui m'aime peut-être !

Adrien de Saulles s'était levé.

Lord Trelauney salua et serra la main de l'officier.

— Monsieur le notaire, dit la baronne, voulez-vous donner lecture du contrat?

Le notaire commença :

Devant M^e Barentin de la Vertepinière et son collègue, etc., etc.

Arrivé à ces mots : « Entre le sieur Adrien de Saulles, lieutenant de spahis, chevalier de la Légion d'honneur, fils de feu Bernard de Saulles, général de brigade, et de dame Catherine-Léopoldine de Saulles, née de Villeneuve, d'une part ;

« Et demoiselle Caroline-Edwige, fille de père et mère inconnus... »

A ces mots, la porte s'ouvrit brusquement, et un individu du plus singulier aspect, s'écria avec colère :

— Inconnus ! vous plaisantez ? Eh bien ! et moi ?

Les assistants se regardèrent stupéfaits.

— Quel est cet homme ? demanda Robert.

— Je vous jure, répondit Wanda, que je ne l'ai vu de ma vie.

Adrien marcha vers le drôle :

— Vous êtes ivre, lui dit-il, sortez !

— Sortir, moi ? Famille ingrate ! Je ne sortirai d'ici qu'avec ma fille !

Edwige, tremblante, se jeta dans les bras de la baronne.

— Qui êtes-vous, à la fin ? s'écria Robert.

— Je suis le vicomte de Floustignac.

Et voici la déclaration reçue à la mairie du 9^e arrondissement.

Le vicomte tira un papier timbré de sa poche et lut :

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Caroline-Edwige de Floustignac.

(Extrait du registre des actes de naissance,

ÉTAT CIVIL.)

Il est dû pour le présent extrait,

Savoir :

Timbre 1 fr. 50 c.

Droit d'expédition » 75

Total, 2 fr. 25 c.

Nota. — La légalisation coûte vingt-cinq centimes en sus des frais ci-dessus.

Enregistré à Paris, le 26 novembre 1853.

Reçu cinq francs soixante-quinze centimes.

Robert arracha le papier des mains de Floustignac.

— Je vois ce que c'est, dit-il, c'est une tentative de chantage... Mais vous avez oublié, co-

quin que vous êtes, que la reconnaissance d'un enfant peut toujours être contestée par ceux qui y ont intérêt.

— Sans doute, fit le vicomte en s'emparant d'une tasse de thé, mais ne craignez-vous pas le scandale? Ne vaudrait-il pas mieux s'arranger?

Adrien, sans respect pour l'habit bleu à boutons d'or que portait le vicomte, le saisit par le collet et le jeta dans l'antichambre.

— Chassez ce drôle, dit-il aux domestiques, je ne comprends pas que vous l'ayez laissé entrer...

Un des laquais balbutia :

— Il nous a dit qu'il était attendu...

— Conduisez-le jusqu'au milieu de la rue — et tapez dessus.

Les domestiques se jetèrent sur Floustignac, qui, tout en recevant les coups, criait : — Vous me reverrez!

Profitant du tumulte occasionné par cette scène, lord Trelauney s'était approché de la marquise de Bryan-Forville et lui avait glissé dans les mains un petit paquet attaché d'un ruban bleu.

La marquise rougit en reconnaissant son écriture...

Trelauney lui rendait purement et simplement ses lettres au duc de L..., lettres qu'elle savait avoir été payées quatre-vingt mille francs.

Elle aussi se demanda :

— Quel est donc cet homme ?

Jean s'était assis dans l'embrasure d'une fenêtre, et il contemplait Blanche de Charmeney.

L'âpre souvenir attristait son âme mélancolique.

Une raie bleue avait reparu sur son visage...

C'était le sillon qu'avait tracé la cravache de mademoiselle de Charmeney dans la forêt de Houdan.

Le regard de Blanche se promenait indifféremment d'un objet à un autre.

Deux fois cependant les yeux de Jean rencontrèrent ceux de mademoiselle de Charmeney.

Le cœur de Jean battait à rompre sa poitrine.

Blanche semblait se demander où elle avait vu cet inconnu...

Jean parvint à se contraindre, et s'approchant d'Adrien de Saulles :

— Voulez-vous être assez bon, lui dit-il, pour me présenter à mademoiselle de Charmeney ?

Adrien s'empessa de satisfaire à ce désir.

— Lord Trelauney, mademoiselle, dit-il, un grand seigneur, un peu excentrique et rempli des traditions byroniennes...

— Ajoutez un de vos amis, reprit Trelauney en s'inclinant devant mademoiselle Blanche.

Blanche répondit au salut qui lui était adressé, mais non sans laisser percer un certain embarras que vint augmenter un incident imprévu.

Un domestique étant entré avec un plateau de rafraîchissements, la porte du salon resta un instant entr'ouverte, et par cette porte un grand levrier bondit joyeusement dans le salon.

Jean reconnut *Guido*, le levrier de la maisonnette.

— Allez-vous-en ! lui cria Blanche.

Mais *Guido* courut à Trelauney, sauta autour de lui en poussant des cris de satisfaction, et se mit à lui lécher les mains avec une tendresse inexplicable.

Trelauney avait les yeux humides, il se baissa pour caresser *Guido*, et profita de ce mouvement pour essuyer une larme qui allait le trahir.

— Mylord, s'écria mademoiselle de Charme-

ney, comment se fait-il que mon chien vous connaisse?

— Je n'y comprends rien, mademoiselle. Les chiens aiment les chasseurs...

Blanche frappa le tapis du pied.

— Êtes-vous venu quelquefois au Mesnil ou à la Christinière?

— Jamais, mademoiselle.

— Voilà qui est extraordinaire.

— Qu'est-ce donc que ce chien? demanda Adrien.

Le marquis de Charmeney se chargea de la réponse :

— Ma fille l'a demandé à une brave femme de notre voisinage...

— Oui, dit M. Raoul avec dépit, c'était le chien de ce garde-chasse qui a failli me tuer.

Et il ajouta :

— Vous me détestez donc bien, mademoiselle, que vous avez tenu à conserver un souvenir de l'accident qui m'a séparé de vous?

— J'ai eu déjà l'honneur de vous dire, répondit mademoiselle de Charmeney, que vous m'étiez absolument indifférent...

M. Raoul se le tint pour dit.

Guido s'était couché aux pieds de *Trelauney*,

et quand celui-ci sortit, après avoir pris congé, le chien le suivit.

— Je vous le prête, mylord, lui dit Blanche avec dépit.

— J'accepte, mademoiselle, répondit Tre-launey.

— Mais vous me le rendrez?

— Je vous le promets.

VIII

UNE ASCENSION FORCÉE

Le mariage de M. de Saulles devait se célébrer le lendemain à l'église de Ville-d'Avray. Robert Kodom y passait trois mois d'été dans une riante villa dont le jardin en espaliers s'élevait jusqu'à ces coteaux qui entourent Paris comme une verte ceinture.

Un dîner avait été préparé, et cédant à une des manies de l'époque, le banquier avait engagé l'aéronaute Fendar qui devait faire une ascension.

Derrière la maison, Trelauney s'arrêta un instant devant la niche d'un énorme dogue attaché d'une forte chaîne.

Ce chien avait l'air féroce, il aboyait et grinçait à chaque instant, et, sans la chaîne qui

le retenait, il semblait qu'il eût dévoré tout le monde.

— Voilà un animal, dit l'Anglais, qui n'a point l'air d'un chien de salon.

— C'est *Bomarsund*, fit le banquier avec satisfaction. Je l'ai ramené de Moscou. On le nourrit uniquement de sang et de viande crue... C'est un bon compagnon pour un voyage en Russie. Il étrangle ses trois loups en un rien de temps...

— Connaît-il son maître?

— Son maître seulement.

— Cela ne m'étonne pas, fit l'Anglais.

Robert pensa que, s'il ne s'était pas trompé sur le compte de lord Trelauney, celui-ci ne s'était pas mépris davantage sur le sien.

Toutefois le banquier avait résolu d'attendre et de ne commencer les hostilités que lorsqu'il serait à peu près sûr de la victoire.

Les trois portes du salon étaient ouvertes.

On allait de la pelouse au piano, causant, essayant d'un jeu, puis le laissant pour en prendre un autre.

Blanche joua du Beethoven, et Trelauney, appuyé sur un coin du piano, fixait sur elle un regard qui troubla la jeune fille.

Elle se leva tout à coup, se disant tout bas que Trelauney l'aimait sûrement — et qu'elle l'aimait... peut-être.

Le ballon était à moitié gonflé, quand le vicomte de Floustignac arriva sans être annoncé :

— C'est encore moi, dit-il en saluant Wanda.

Et comme Robert Kodom avait fait quelques pas en avant pour se mettre entre la baronne et l'aventurier :

— C'est le devoir qui m'amène, continua le vicomte.

— Fort bien, monsieur, dit le banquier, vous êtes le bienvenu...

Floustignac ne s'attendait pas à un si bon accueil ; il en fut évidemment flatté.

— Mon Dieu, monsieur, balbutia-t-il, je suis bon sire...

— Je le sais, répondit Robert, et nous nous entendrons parfaitement. Avez-vous quelquefois assisté à une ascension ?

— Une fois ou deux, dans ma jeunesse.

— Eh bien ! vous allez voir Fendar et nous causerons après.

Robert fit un signe à deux des manœuvres qui tenaient les cordes du ballon.

— Approchez-vous donc, ajouta-t-il en souriant à Floustignac.

Le ballon était gonflé.

Fendar monta dans la nacelle et cria :

— Lâchez tout !

Alors, par un malheureux hasard, une des cordes s'enroula autour du cou du malheureux vicomte de Floustignac, qui s'éleva rapidement dans les airs en gigottant comme un pendu qu'il était.

Les femmes pâlirent et poussèrent des cris.

Seule, Wanda eut un sourire étrange, et Robert Kodom, allant aux manœuvres qui semblaient désolés, leur dit :

— Ce n'est pas votre faute, mes braves, voilà votre pourboire ; et si vous êtes inquiétés, tout le monde ici témoignera en votre faveur.

Trelauney s'approcha alors du banquier :

— C'est, lui dit-il, ce qu'on appelle *jouer serré*.

— Comment, jouer ? s'écria Robert.

Trelauney fit un mouvement approbatif.

— Bien travaillé, ajouta-t-il, très-bien !

Le ballon n'apparaissait plus que comme un point entre deux nuages, et on voyait au-dessous une ligne perpendiculaire que les curieux

prirent d'en bas pour le parapluie de l'aéronaute.

Pendant le dîner, qu'attrista fort peu cet accident, lord Trelauney fut placé entre le marquis de Charmeney et sa fille Blanche.

Trelauney montra beaucoup d'empressement auprès du marquis ; celui-ci déclara que les Anglais sont des gentlemen accomplis et invita son voisin à visiter ses chasses réservées de Seine-et-Oise.

— A propos, dit le marquis, ne devenez-vous pas propriétaire dans nos environs ?

— Oui, affirma Trelauney, mon intendant s'est rendu adjudicataire du château de M. de Villepont..

— L'avez-vous visité ?

— Pas encore.

— Eh bien ! cela sera une occasion.

— Que pensez-vous de la situation de M. de Villepont ?

— Je pense qu'il doit être fort mal dans ses affaires... Des bruits fâcheux ont couru sur lui. Il fait argent de tout.

— On assure, reprit Trelauney, que les actionnaires des Paquebots de la mer d'Azoff vont lui intenter un procès.

— Si cette nouvelle est vraie, Villepont est perdu.

— C'est malheureux !

— Mais n'aviez-vous pas un grand nombre de ces actions ?

— Je m'en suis débarrassé.

— Et vous avez trouvé des acquéreurs ?

— A vil prix, mais j'en ai trouvé.

— Mes compliments !

Le mariage d'Adrien de Saulles avec mademoiselle Edwige fut célébré à onze heures du soir.

A minuit, le jeune couple partit en chaise de poste pour Fontainebleau.

Quand la chaise de poste disparut sur la route, Trelauney, montant dans son coupé pour retourner à Auteuil, murmura en levant ses yeux au ciel, comme dans une prière :

— Tu sépareras le bon grain d'avec l'ivraie. Surypère attendait son maître.

— Eh bien ! demanda celui-ci, as-tu trouvé ?

— Oui, mylord.

— Tu sais où est Louise ?

— Elle est à la Salpêtrière.

— Tu l'as vue ?

— Je l'ai vue.

— Dans quel état?

— Sombre et taciturne. Elle demande son enfant d'une voix déchirante...

— Nous le lui rendrons, dit Jean.

Car ce fut bien Jean Deslions et non lord Trelauney qui se rendit le lendemain à la Salpêtrière, Jean le garde-chasse avec le costume qu'il portait au Mesnil.

Il réclama sa sœur, on la lui amena.

Louise jeta sur lui un regard étonné...

— Elle ne me reconnaît pas, murmura Jean.

— Elle est cependant plus calme que de coutume, répondit le gardien.

Jean tira de sa poche l'ordre parfaitement régulier de remettre Louise entre ses mains.

— Viens! lui dit-il, nous allons sortir...

Louise se tordit les mains avec désespoir.

— On l'a pris, on l'a emporté, murmura-t-elle avec égarement. Oh! l'horrible maison où on tue les enfants!... Il est mort de froid... Il a roulé par terre... il a saigné... C'était une tache rouge sur la neige!

Jean lui ouvrit doucement les bras.

— Louise, dit-il avec toute sa tendresse, c'est ton frère. Viens à la maisonnette retrouver notre

mère... Ton enfant n'est pas mort, tu le reverras !

— Mon enfant... murmurait l'insensée.

On la conduisit jusqu'au fiacre qui attendait à la porte.

A peine assise, elle s'endormit...

Le fiacre se dirigea vers la gare Montparnasse.

Jean et Surypère firent entrer Louise dans un wagon réservé...

IX

UN ACCIDENT SUR LE CHEMIN DE FER DE CHARTRES

Tandis que ceci se passait à la gare, une scène singulière se jouait à la station de T...

Six individus étaient descendus du train venant de Paris.

Quand le train se fut remis en route, ces hommes traversèrent le bureau.

Il y avait là deux employés et un homme de peine.

— Qu'ordonne Monseigneur? demanda l'un des nouveaux arrivés.

— Le moment est bien choisi, répondit Monseigneur, en avant!

En un clin d'œil les employés et l'homme de peine furent terrassés.

Chacun des compagnons portait un sac de

nuit; ils en retirèrent des cordes et lièrent solidement les employés, qu'ils n'eurent pas de peine à bâillonner.

Monseigneur endossa la redingote et la casquette du sous-chef de gare; l'un des hommes, qui n'était autre que le *poète*, prit le costume du buraliste, et alla s'asseoir derrière le guichet.

La sonnerie annonça le train qui venait de Dreux.

— Attention! dit Monseigneur.

Un roulement d'abord lointain se rapprocha sensiblement, deux coups de sifflet se firent entendre, et la locomotive, ralentissant sa marche, s'arrêta lourdement devant la station.

Un seul voyageur descendit, deux ou trois paysans à qui le poète avait délivré leurs billets prirent place dans le train.

Monseigneur sonna la cloche pour ordonner le départ.

— Hé! là-bas! cria le chef du train.

— Quoi donc?

— Vous êtes neuf dans la maison, vous?

— Pourquoi cela?

— Où est donc le sous-chef?

— C'est moi qui le remplace.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— Il a donc un congé?

— De quinze jours.

— Eh bien! vous sonnez le départ tranquillement, sans vous occuper de l'express de Paris?

— L'express pour Rambouillet?

— Oui.

— Vous le trouverez en gare de Versailles.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de changé?

— Un accident à la machine... Les voyageurs prendront le train de 5 heures 7, ou bien on aiguillera sur l'autre voie.

— Vous êtes sûr de l'affaire?

— Parbleu!

— Allons-y.

Monseigneur donna un coup de sifflet, et le train se mit en marche.

Tandis que Louise dormait dans le wagon, Jean la contemplait avec amour.

Surypère laissa échapper une larme.

— Tu as donc une sœur? lui demanda Jean.

— Non maître; mais j'ai une fille, cela doit être la même chose.

— Toi aussi, dit Jean, tu étais né pour le bien!

— Oh ! oui, maître.

Surypère fixa un regard douloureux sur l'ex-garde-chasse.

— Vous ne m'avez donc pas reconnu ? lui demanda-t-il avec effort.

— Toi ? Où donc t'ai-je vu ?

— Ah ! je vous ai reconnu la première fois, moi... chez le comte de Navarran... et je me ferai tuer pour vous, quand vous voudrez.

— C'est singulier, murmura Jean, il me semble, en effet...

— Vous avez navigué ? demanda Surypère.

— Pendant huit ans.

— Et vous ne vous rappelez pas où vous m'avez vu ?

— Non.

— C'était à Cayenne !

— A Cayenne ! s'écria Jean Deslions.

Surypère ne put répondre.

Un coup de sifflet désespéré fendit les airs, et presque aussitôt eut lieu un choc épouvantable. Les wagons montaient les uns par dessus les autres ; ce n'étaient que planches brisées, carreaux de vitres volant en éclats, barres de fer tordues...

On entendait de tous côtés des cris et des gémissements...

La vapeur s'échappait des chaudières crevées; un mécanicien, un chauffeur gisaient sur la voie...

A plusieurs mètres, une jambe, un bras se tordaient encore...

Une tête sans corps roulait comme une boule...

C'était une horrible confusion, une scène de l'enfer...

Ceux que le choc n'avait fait qu'étourdir sortirent un à un de ce monceau de débris et se mirent à déblayer la voie.

Le plus agile courut à la station suivante pour demander du secours.

Jean fut debout avant tout le monde; il s'était mis à quatre pattes au-dessus de Louise et lui avait fait un rempart de son corps.

La pauvre folle lui souriait...

Jean la releva; elle avait une écorchure au front.

— Est-elle blessée? demanda Surypère.

— Cela n'est rien, dit Jean. Et toi?

— Moi, je suis moulu...

— En effet, tu traînes la jambe...

— J'ai l'épaule démise.

Jean passa un foulard autour du cou de Surypère et lui mit le bras en écharpe afin de soulager l'épaule...

Le bruit de l'accident se répandit bien vite sur la ligne; le baron de Remeney, qui attendait Jean à Houdan dans une voiture de chasse, suivit la grande route et arriva bientôt sur le lieu du sinistre.

Jean fit monter Louise et Surypère dans le fond de la voiture, et s'asseyant à côté du Magyar :

— C'est un coup de Monseigneur, lui dit-il. Il est temps d'en finir avec ces gens-là... Mais avant tout, il faut retrouver l'enfant de Louise, afin de ne laisser prise d'aucun côté à nos ennemis.

Une heure après, la voiture arrivait à la propriété que lord Trelauney avait acquise de M. de Villepont.

Jean avait dépouillé dans le wagon le costume de garde-chasse grâce auquel il comptait être reconnu de sa sœur, et ce fut comme seigneur et maître qu'il entra dans cette maison où M. Raoul commandait peu de temps auparavant.

On avait garni d'une grille les fenêtres de la

chambre de Louise, précaution que le calme de la pauvre fille rendit inutile.

Elle avait, pendant la route, regardé le paysage avec surprise; elle semblait reconnaître les arbres, et quand la voiture passa devant la maisonnette, Louise ouvrit de grands yeux et voulut s'élançer.

Jean la retint, et, lui aussi, reconnaissant le toit rouge sous lequel s'était écoulée sa jeunesse, il eut deux larmes silencieuses...

Un médecin de Houdan remit l'épaule de Surypère et ordonna quelques jours de repos.

Le soir, Trelauney entra dans la chambre du fidèle serviteur et s'assit au pied de son lit.

— Maintenant, lui dit-il, j'attends de toi une confession générale. C'est à Cayenne que je t'ai rencontré, m'as-tu dit. Je sais ton dévouement... apprends-moi ta vie, j'ai droit de la connaître.

Surypère se souleva pour voir en face celui à qui il avait voué son existence, — et il commença.

HISTOIRE D'UN OUVRIER

— Rien ne faisait pressentir, le jour où j'opérai mon entrée dans le monde, que je dusse jamais traîner plus tard l'existence des aventures malheureuses ou malhonnêtes.

Je ne m'appelle point Surypère, — tout bonnement Pierre Brunier — un nom qui n'engage point aux destinées hasardeuses, et je suis né à Chartres, — une cité paisible qui n'a jamais fait parler d'elle.

Mon père tenait un petit commerce de roulage qui suffisait aux besoins de la maison et procurait même une aisance relative dans le principe.

Ma mère, — je la vois encore pâle et malade, — au milieu des allées et venues des clients et des gens d'écurie, surveillait silencieusement

l'intérieur et les enfants, avec des attitudes qui font reconnaître les martyrs sur les tableaux d'église.

Chartres est une ville essentiellement religieuse, et nous demeurions sur une des ruelles que domine la grande cathédrale, tout au commencement de ces pentes sinueuses et mal pavées qui descendent à la basse ville.

La chère femme avait la dévotion de la Vierge noire, — la Vierge aux miracles, — qui guérit les petits enfants malades et protège contre les épidémies les bestiaux des personnes qui ont la foi.

J'avais un grand frère aîné qui courait déjà les routes, à la tête de ses deux chevaux perchons chamarrés de housses bleues, avec des grelots au cou, qui faisaient le diable en traversant les villages.

J'étais le *besot*, c'est-à-dire le dernier de la couvée. Entre mon grand frère et moi, une belle créature de seize ans, élevée aux sœurs de la Providence, semblait de la race de la mère, au contraire de l'opinion courante qui veut que les filles ressemblent au père et les garçons à la mère.

Je touchais à ma douzième année, et comme

nous sommes d'une souche où l'argent n'a jamais poussé sans sueur ni peine, comme j'avais d'ailleurs l'intelligence très-rétive aux enseignements de l'école des Frères, mon père me dit un soir tout brusquement qu'il fallait songer à entrer en apprentissage.

Travailler ! voilà qui n'entraît guère dans la tête dure de mulet que la fréquentation des charretiers m'avait faite. On m'énuméra tous les états à la portée des gens de notre condition.

J'avais connu sur la place Marceau un grand gaillard bien déluré qui poussait la truëlle à la journée et savait les dernières chansons de Morainville, le Béranger populaire du pays chartrain, — ce qui lui valait de grands succès aux assemblées des bourgs environnants. Mon grand frère, qui venait de traiter d'une auberge bien achalandée à Étampes, et qui parlait de se marier, l'avait retenu comme garçon d'honneur, à cause de son entrain et de sa bonne humeur.

Ma sœur commençait son noviciat au couvent où elle avait été élevée. Je me voyais abandonné pour l'avenir par ces deux affections différentes, mais bien chères toutes deux.

Le père « courait la pratique » à la journée,

La mère, toujours pensive et résignée, balayait, raccommodait, époussetait et priait.

Je me sentais bien seul dans la grande maison ; puis, à voir le mal que se donnait tout le monde, je me résignai et déclarai au père que le mortier m'attirait. Le lendemain, je gâchais du plâtre place Marceau.

Le patron s'appelait Magloire — et Baptistin, — mais il préférait Magloire, qui rime avec victoire.

C'était le véritable type de l'ancien ouvrier bon enfant devenu maître d'établissement. Il avait des gaietés à tout briser et l'humeur la plus paternelle quand l'ouvrage donnait, puis des abattements soudains et des tristesses noires quand arrivaient les fins de mois, lesquelles ont signification d'échéance. Ils nous aimait tous, d'ailleurs, et nous traitait en camarades, les petits comme les grands.

Ceux qui travaillent tout le long de la journée, le dos courbé sur un établi, ont l'habitude de se gaudir aux heures de repas. J'étais à ce moment-là le souffre-douleur obligé ; une taloche à droite, une bourrade à gauche, leçon de boxe à la française par-ci, enseignement de savate perfectionnée par-là, et brochant sur le tout,

les courses du déjeuner à faire selon les goûts variés de la bande. D'aucuns professaient le culte de l'oreille de cochon, d'autres préféraient la langue. Il y en avait de portés sur le hareng saur. Et c'est qu'ils en voulaient pour leurs deux sous ! Les charcutiers du quartier m'avaient pris en amitié et me faisaient bonne portion.

En résumé, bousculé, caressé, battu et flatté selon les hasards, le temps s'écoulait sans me laisser de regrets ni d'ennuis. Le patron était « un homme juste » et ne le cachait à personne. A me voir prendre goût au métier, il s'attacha à moi et me donna des conseils amicaux qui me profitèrent. Au bout de six mois, je gagnais ma nourriture ; la fin de la première année, je touchais dix francs par mois et j'eus des bottes. Quelle joie !

Pendant ce temps, la noce du frère aîné s'affichait à la mairie. J'y assistai brave et flamboyant, neuf des pieds à la tête. Comme ma pauvre mère m'embrassa ! Chère et sainte femme ! elle n'avait plus longtemps à m'embrasser, et sa façon de me regarder en plein dans les yeux indiquait comme un pressentiment de sa fin prochaine.

Elle dut pourtant, — c'est la coutume de chez nous, — ouvrir la danse avec le père de l'épousée, un gros fort compère qui cabriolait à faire trembler les parquets.

La noce eut lieu en septembre. Au mois de janvier, les robes noires remplaçaient les robes blanches. La mère s'en était allée vers ces mondes de là-haut dont elle avait tant rêvé.

Certes, je la pleurai dans le fond de mon cœur, mais j'avais les yeux secs, et je cherchais à percer les nuages du regard pour la voir une dernière fois.

Je ne la vis pas, mais je la sentais dans l'air gris qui m'entourait : ma sœur converse me tenait par la main pendant toute la terrible cérémonie. Elle devinait mes révoltes intérieures, et cherchait à me consoler en disant que les morts sont bien heureux.

Je m'enfuis chez Magloire, où j'avais ma petite chambre, aussitôt la dernière pelletée de terre jetée sur la fosse. On vint me chercher pour dîner avec les parents et les invités. Je refusai. On voulut m'entraîner, je résistai, et comme un grand cousin de Saint-Prest m'avait pris par la main pour m'entraîner de force, je le mordis cruellement au poignet.

Je pleurai huit jours durant.

Un matin, Magloire monta dans mon galetas, il me prit la tête dans ses deux mains trapues, et m'embrassant sur le front :

— Sois un homme ! dit-il simplement.

Sur ce baiser cordial et sur cette parole, je me levai et descendis à l'atelier. C'était heure dure alors pour les gens du roulage. Le chemin de fer venait de s'établir qui faisait une rude concurrence à nos pauvres équipages. Le chétif établissement du père s'en allait par bribes. Magloire doubla mes appointements sans que j'en eusse même ouvert la bouche, et je pus soutenir la maison.

— Continue à piocher de ce train-là, et dans deux ans je t'expédie à Paris à un entrepreneur chez lequel j'ai travaillé dans le temps. Celui-là te fera faire ton chemin, mon garçon, sois tranquille ! Et puis tu verras le monde... tu le verras !

Magloire avait un couplet là-dessus : il en avait pour toutes les circonstances.

La maison de roulage déclinait toujours. Mon père avait perdu toute énergie. On le voyait sur la butte des Charbonniers qui regardait passer les trains en leur montrant le poing. Dix-huit

mois s'écoulèrent dans cette agonie de tous les jours. Par contre, l'auberge d'Étampes prospérait. Notre aîné vint au logis, fit une lessive générale des chevaux efflanqués et des vieilles charrettes, prit le père sous un bras et le sac d'argent sous l'autre. Avant de monter dans sa carriole, il partagea les écus en trois piles égales : l'une pour la communauté de la sœur, l'autre pour moi ; il me la remit en mains propres en fourrant dans son gousset le reste, qui n'était pas lourd, puis il me serra vigoureusement dans ses bras, monta sur le siège de devant et fouetta son cheval.

Cette fois, j'étais bien seul.

Le patron Magloire comprit ma douleur et me dit :

— Mon garçon, il faut partir. Chartres te serait mauvais.

Et il écrivit de sa plus belle main : *A monsieur Vorimore, entrepreneur de maçonnerie, rue Saint-Antoine, 40, à Paris.*

C'était une lettre de recommandation.

Magloire me conduisit à la gare...

Et à la tombée de la nuit, j'arrivais à Paris.

Vous devinez, maître, que je fus de bon matin chez M. Vorimore. Le spectacle de l'activité

parisienne m'inquiétait et m'arrêtait, chemin faisant. Les balayees surtout m'étonnaient, sordides sous leurs chapeaux de paille et leurs sabots troués, où des bas de laine hors d'usage tombaient en vis de pressoir.

Toute cette population poussait les boues en pépant comme un troupeau d'oies à l'éveil. Bien polies, du reste.

Toutes celles que je questionnai me répondirent :

— Ah ! pauvret, la rue Saint-Antoine, vous y êtes. Marchez tout droit seulement deux heures, et c'est au bout.

Marcher, je ne demandais pas mieux, et j'allai le plus droit et le plus vite qu'il m'était possible ; mais à chaque angle de rue, c'étaient des camions et des guimbardes qui me coupèrent le passage par douzaines à la filée. J'aurais plus tôt fait six lieues dans nos plaines de la Beauce que deux cents pas dans ce tohu-bohu et dans ces enchevêtrements de toute sorte.

Encore est-il que j'arrivai en avance.

Il était neuf heures, et M. Vorimore n'avait pas fini sa barbe. Je déposai la précieuse lettre dans les mains d'une demoiselle bien accorte,

qui se mit à grimper les escaliers avec des mines de minette gâtée.

Elle redescendit presque aussitôt et m'invita, avec une belle révérence, à attendre son maître qui n'allait pas tarder.

De fait, à peine la fillette m'avait-elle introduit dans une grande pièce habillée de velours, comme je n'en avais jamais vu qu'à la femme de notre préfet, qu'un gros bel homme, encadré dans des favoris superbes, fit son apparition et me toisa des pieds à la tête.

— C'est vous qui vous appelez Pierre Brunier ?

Moi je tremblais sous son coup d'œil. Je trouvai pourtant le courage de répondre :

— Tout à votre service, mon bon monsieur.

— Vous m'êtes recommandé par cette mauvaise tête de Magloire.

Mauvaise tête ! je cherchais un trou où me fourrer.

Cette timidité réjouit l'honnête entrepreneur qui, satisfait de sa noble prestance, reprit avec une jovialité qui me gagna :

— Mauvaise tête... et bon cœur ! véritable nature d'ouvrier... C'est comme cela que je les aime. Et combien gagniez-vous à Chartres ?

— Selon la saison, monsieur, et selon l'abondance des travaux.

— Oui, comme partout. Ah ! les temps sont durs ! Mais la moyenne ?

— Quatre francs dans les bonnes époques, surtout vers la fin.

— Diable ! c'est un prix rond, et la pierre qui renchérit ! Enfin, nous allons essayer. Cette mauvaise tête de Magloire te recommande comme une perle fine. On y prendra garde ! Les perles fines sont rares dans la partie. Il ne tiendra qu'à toi que nous soyons contents tous les deux. En attendant, je vais te mettre à des travaux que nous avons à deux pas au boulevard, — un café de cent cinquante billards.

Il se dirigea vers la porte en m'invitant à le suivre d'un signe du doigt.

C'était comme une tour de Babel gigantesque, le chantier où m'introduisait mon futur patron. Dans la cour, des tailleurs de pierre qui vous détaillaient les blocs en morceaux fins comme des planches, et cela avec une promptitude et une justesse dont je n'avais pas idée. Toute une population de gens qui se hâtaient, allaient, venaient, couraient, criaient, s'appelaient et se répondaient. De puissantes machines qu sou-

levaient des poids énormes comme des plumes à la hauteur d'un cinquième étage. Tout ce monde semblait poussé par la même force d'engrenages et de crics que les machines.

A l'entrée du patron, le murmure de la ruche s'éteignit tout à coup.

Les contre-mâîtres portèrent la main au bonnet, ni plus ni moins que dans une revue.

— Saturnin ! appela M. Vorimore en se faisant un porte-voix de ses deux mains rapprochées.

Un grand fort gaillard aux bras d'hercule s'empressa d'accourir.

— Ah ! c'est vous, Saturnin ; je vous recommande ce garçon-là ; vous aurez l'œil sur lui. Il nous arrive de Chartres avec un mot de Magloire. A propos, vous l'avez connu, vous, Magloire ? Raison de plus pour faire travailler son protégé. Vous m'avez entendu ? Suivez votre contre-mâitre, mon ami, il aura soin de vous.

Et le souverain de ces lieux me congédia par un geste noble.

Ce me fut un salubre séjour, celui de cet immense chantier. Le Saturnin, qui ne m'avait point rassuré au premier aspect, n'était point un ogre. Il trouva de bonnes paroles à m'entretenir de son ancien compagnon de travail,

de jeunesse et de plaisirs. Dans ce temps-là, Magloire était le boute-en-train de la bande. Je retrouvais la famille perdue au milieu des effusions des courtes heures de liberté. On avait le rire prompt et la main vite tendue au déjeuner. Puis on me promettait tant de surprises, de monts et merveilles pour le prochain dimanche que l'espérance me remonta du cœur dans les prunelles. Je redevins brave et vaillant, la joue refleurit, et mes vingt ans, sonnés de l'avant-veille, se redressèrent comme par enchantement au contact de ces natures expansives et fraternelles.

Saturnin avait commencé par m'appeler Beau-ceron beauceronnant, à voir ma stupéfaction devant les machines. Mais, une fois qu'il m'eut mis face à face, avec l'équerre et la truelle que je connaissais, aux prises avec la besogne qu'on m'avait apprise, il me proclama un artiste.

— Et que faites-vous du nouveau venu? questionna M. Vorimore le jour de la paye.

— Je le laisse faire, et cela suffit, repartit fièrement le contre-maître en me frappant sur l'épaule.

— Allons ! tout est merveilleux dans le pays des pâtés, conclut M. Vorimore.

Ce disant, il purléçait ses fortes lèvres.

— Eh bien ! il faudra lui montrer Paris, à ce provincial !

— Pas plus tard que demain.

— Vous savez, Saturnin, que c'est surtout dans la rue qu'il « faut avoir l'œil, » — c'était son mot favori ; — il s'y rencontre bien des *abîmes* pour les débutants.

Il prononça ces paroles avec un second plissement de lèvres particulier et significatif, — auquel je ne compris rien.

Saturnin m'en donna la clef le soir en descendant le boulevard bras dessus bras dessous.

Le perspicace M. Vorimore se trompait. Les *abîmes* ne m'attiraient pas.

Le bruit des voitures, la foule qui se pressait aux abords des théâtres, les femmes qui passaient en riant et en parlant haut, les exclamations des galopins, tout me semblait étrange, impossible, surnaturel. Les magasins ruisselaient de bijoux qui me brûlaient les yeux sur toute la ligne, les étoffes s'échafaudaient savamment derrière les glaces des devantures.

Je ne disais rien : j'étais accablé. C'est en vain que mon excellent Saturnin m'interrogeait sur mes impressions, je demeurais la bouche

ouverte et les prunelles écarquillées. Une rumeur soudaine nous fit presser le pas.

A la porte d'un changeur, des groupes s'étaient formés, qui se grossissaient de tous les badauds, lesquels ne manquent pas à Paris. Deux messieurs, à chapeau tricorne et à épée droite, secouaient un pauvre diable très-fluet, qui se débattait de son mieux, mais n'y pouvait guère.

— Arrêtez-le ! criaient des bourgeois effrayés.

— Soit. Mais faites place pour que l'on passe ! ripostaient avec justesse les agents.

Saturnin m'avait expliqué les fonctions de ces surveillants de la sûreté publique. Ils avaient beau jouer des coudes et des poignets, les curieux continuaient à se tasser les uns sur les autres, comme des harengs dans leur caque.

L'homme fléchissait et blémissait toujours. Sous la pression de la foule, il finit par s'évanouir.

— Oh ! le lâche ! hurlaient les femmes indignées.

— Mais pourquoi tant d'indignation ? me hasardai-je à demander à mon voisin.

— Pourquoi ? On devrait les pendre tous sans jugement ! Il a coupé une vitrine et volé une

poignée de pièces d'or. Par bonheur, on l'a pris la main dans le sac.

Un des agents avait chargé comme un paquet le voleur sur son épaule. Je regardais la pauvre tête du misérable qui pendillait hâve comme plâtre sur le dos du robuste porteur. Les yeux étaient fermés, la langue gonflée écartait les lèvres. C'était horrible.

— Allons-nous-en ! dis-je à mon camarade.

A quelques pas de là :

— Et que va-t-on faire de ce malheureux ?

— Ah ! c'est bien simple. On va le mettre au violon ce soir ; à la prochaine session des assises, il passera en jugement. Vol avec effraction dans une maison habitée, ça se solde par dix ans de galères ou dans les approachants. C'est un petit voyage d'agrément à Cayenne.

Saturnin riait...

Moi, je me sentais secoué par une irrésistible épouvante.

L'HOPITAL

Quatre années entières, je luttai contre les mauvaises pensées. Je m'étais prescrit le travail comme suprême refuge, et je tenais ma promesse vis-à-vis de moi-même. J'étais devenu plus morose et moins expansif vis-à-vis des camarades qui m'avaient si cordialement accueilli. Les nouveaux venus me trouvaient même un peu raide, et les successeurs de Moucheron, — il était aussi monté en grade, — m'avaient baptisé le Taciturne.

J'étais réellement malade; la maladie gîtait dans le cerveau, mais insensiblement je la sentais détendre les fibres du corps.

Du pays, tristes nouvelles.

Le père était mort à la suite des vendanges. Le désœuvrement l'avait conduit à l'ivrognerie

par une pente familière aux gens de la campagne.

Par le travail assidu, j'étais arrivé au calme relatif, sinon à la tranquillité raisonnée. Encore y a-t-il lieu d'avouer que j'avais subi, comme tous les déshérités, les appétits du luxe et des enivremens que les pauvres gens ne font que voir passer. Les gaietés frelatées de la barrière et les amours faciles des bals publics m'avaient à peine étourdi. Je m'étais redressé tout droit après quelques orgies que je n'avais pu éviter. Toutefois, je me sentais une plaie au cœur et comme une fêlure à la conscience.

J'avais beau me révolter, et m'indigner, et me raisonner, je souffrais, et parfois les forces m'abandonnaient brusquement. M. Vorimore m'adressa d'abord quelques paroles d'encouragement; puis, — il avait ses affaires, cet homme! — je l'entendis qui grommelait : Paresseux! à m'apercevoir inerte et sans courage sur un balcon dont je soudais les appuis.

Un découragement énorme s'empara de moi. La bile qui me décomposait le sang se rua vers le cœur. J'avais des violences excessives, suivies d'abattements sans cause. D'un mois tout entier, il me fut impossible de mettre le pied

sur les travaux. Apothicaire, médecin et garde-malade aidant, mes ressources touchaient à leur fin,

Une nuit que je songeais désespérément à l'issue de cette existence douloureuse, ma concierge frappa à ma porte. Elle savait ma position et me le dit crûment.

— Monsieur Pierre, voulez-vous gagner en une nuit plus d'argent que vous n'en gagnerez en un mois?

— Certes! mais qu'y a-t-il à faire?

— Je n'en sais rien. Deux heures de travail de votre état. C'est un ami de mon défunt qui, sachant vos embarras du moment, m'a chargé de vous faire la proposition. Un sac de plâtre, un ciseau, une truelle et deux heures, on n'en demande pas davantage. Cinq louis au bout.

— Cinq louis! vous en êtes sûre? Cent francs!

Je réunis mes forces et me sentis robuste à soulever une charrette de moellons.

Deux hommes et une voiture attendaient en bas. Je les suivis. On me conduisit avec mille précautions et au grand galop de deux chevaux qui marchaient comme le vent dans une rue dont on ne me dit pas le nom. Je pensais que

je le verrais toujours bien en sortant. On me conduisit dans l'ombre vers un mur, et l'on me dit :

— Creusez un mètre de long.

Je soulevai une à une les pierres de ce mur.

Dans l'excavation, on introduisit je ne sais quoi que je ne pus voir. Puis une voix impérative me cria :

— Bouchez l'ouverture.

J'obéis sans résistance.

La besogne achevée, un des deux personnages remplit trois verres, et choquant le mien :

— Voici le prix de votre travail, — et il jeta l'or sur la table, — maintenant trinquons, puis adieu.

J'obéis encore.

Le reste, je ne le sais plus. Je me retrouvai sur le quai au petit jour.

Il me fallut l'aide de ma concierge pour regagner ma mansarde. A peine étendu sur mon grabat, une hallucination farouche s'empara de tout mon être. Je sentais l'exaspération monter du cœur à la tête comme une inondation. La force de me lever me faisait défaut. Je me levai cependant, comme mû par un res-

sort, et me vêtis au hasard. Sur la rampe de l'escalier, un éblouissement invincible me prit, et je tombai à la renverse.

On me ramassa trois étages au-dessous. Par suite d'économies bien entendues du propriétaire, la maison se coupait en deux à la moitié de sa hauteur, où l'escalier se divisait pour desservir un autre corps de bâtiment qui occupait le fond de la cour. Un large palier régnait à ce point d'intersection, sans quoi je descendais d'un bond les six étages de ma mansarde. J'étais sans connaissance, et la sensibilité m'avait complètement abandonné.

Le portier courut au chantier et raconta l'accident à Saturnin. Celui-ci, qui savait ma position précaire, monta en trois enjambées chez M. Vorimore.

— Pierre Brunier, lui dit-il, vient de faire une chute effroyable...

— Oh ! le pauvre garçon...

— Et je viens, notre maître, vous demander ce qu'il faut faire.

— Est-ce qu'il n'a pas de médecin ?

— Si fait, monsieur, il en a eu jusqu'à ce jour, et voilà bien pourquoi je le crois à la côte.

— Ah ! vous pensez?... Il se négligeait dans les derniers temps, ce Brunier.

— C'était le mal qui le travaillait, monsieur... Nous voudrions lui éviter l'hôpital.

— Mon ami, dit M. Vorimore, je ne puis vous dissimuler que les préjugés vous égarent. La sagesse de nos administrations a tout prévu dans les hôpitaux modernes. Les premiers médecins de la Faculté sont au service du plus pauvre manœuvre, les médicaments, préparés sous l'œil de la science, sont d'une pureté intégrale et parfaite ; les sœurs sont affectueuses et les internes vigilants, les matelas de pure laine et les draps d'excellente toile : comment voulez-vous que Brunier trouve dans sa niche les égards, les soins et les attentions que son état réclame ? C'est la sagesse et l'humanité qui vous parlent par ma bouche. Le devoir vous commande impérieusement de porter votre camarade à l'hôpital.

Saturnin broya sa casquette entre ses doigts crispés et tourna le dos sans répondre.

— Faites diligence, mon ami, dit M. Vorimore en le reconduisant jusqu'à la porte, pour revenir vite au travail. Les subordonnés flânent en l'absence du surveillant,

Il n'entendait pas et courait chercher une civière.

Au moment où Saturnin arriva, je commençais à reprendre mes sens.

— Me reconnais-tu ? demanda Saturnin.

J'eus un regard de reconnaissance qui voulait dire : Oui. Il continua à glisser son bras vigoureux sous mes reins, de façon à me soutenir comme assis.

— T'ai-je fait mal ?

Je trouvai la force de répondre distinctement :

— Non.

Le bras gauche s'insinua sous les jambes qu'il souleva légèrement.

— Sens-tu plus d'élançements dans cette partie du corps ?

Je hochai la tête négativement.

— Alors il n'y a rien de brisé. Courage !

Il me descendit de la sorte, s'arrêtant à chaque marche pour éviter les secousses, et me questionnant doucement :

— Il faudrait m'arrêter, si j'allais trop vite...

Je le remerciai d'un demi-sourire.

Nous étions en bas. Les porteurs attendaient et s'avancèrent :

— Pas si vite ! pas si vite ! grogna-t-il en les repoussant, il ne faut pas toucher. C'est mon affaire !

Quand il me vit bien à son gré, les bras le long du corps, la tête relevée, il tapa sur l'épaule des porteurs :

— En route, à présent ! Il y aura une bouteille du bon coin au retour. Mais au pas, au pas ! et prenons les trottoirs pour éviter les voitures.

Le voyage fut long, et plus longues les formalités d'admission. Saturnin allait partout, connaissait tout, accélérât tout.

Une autre civière attendait à la porte. Mais Saturnin prit les devants, et la porte s'ouvrit pour nous. L'autre malade dut attendre.

Enfin, au bout d'une demi-heure, grâce à la vigilance de mon chargé d'affaires, j'occupais le numéro 33 à l'hôpital, — à côté d'un lit vide.

Quelques minutes après mon installation, le malade que nous avions devancé fut apporté dans la salle, et les sœurs indiquèrent aux porteurs le numéro 34.

J'avais un voisin.

L'air tiède et doux de cette grande pièce

silencieuse m'avait réchauffé. Un interne m'avait fait donner un verre de vin chaud, et, tout endolori que je me sentisse dans chacun des membres, l'ensemble de mon individu éprouvait un certain bien-être.

J'ignore comment la curiosité me vint de me regarder. Mon pantalon gisait sur une chaise de paille à portée de mon bras droit où la circulation du sang se rétablissait insensiblement : je trouvai dans l'une des poches un de ces petits miroirs d'étain qui se vendent deux sous dans les bazars. Je me fis véritablement horreur à première vue. Les proverbes prétendent que l'on s'habitue à tout, je ne m'habituais pas à moi-même, dont la glace me renvoyait l'image, et je songeais dans mon for intérieur qu'en cas de persistance de la maladie, la seule carrière sortable qui me restât serait celle d'homme transparent dans les foires. J'en avais vu aux Batignolles, — mais j'étais plus complet dans l'espèce.

Pendant que je buvais mes potions amères, on décalfeutrait mon futur voisin des couvertures qui l'enveloppaient.

J'eus comme une hallucination subite et vraiment terrifiante.

C'était moi que l'on déballait ; même âge environ, même couleur de barbe et de cheveux, même absence de ton ; blanc sur jaune ou jaune sur blanc. Je crus que le vertige me reprenait, et je repris la petite glace.

Non, j'étais dans mon lit ; on lui préparait le sien. Il était là-bas. Nous étions deux à l'état de phénomène !

On finit par coucher mon Sosie, et je m'aperçus, non sans une réelle satisfaction, qu'il était de quelques millimètres plus court que moi. Je rentrais dans ma personnalité. Je respirai librement.

Me trouvant mieux, je pardonnai à mon voisin. Il y a plus, je m'intéressai à sa personne.

Précisément, l'interne arrivait : un interne qui paraissait pressé et mécontent qu'on l'eût dérangé (ce n'était pas celui qui m'avait reçu) ; il tâta le pouls et fit une grimace significative ; il demanda à voir la langue, que le patient eut bien de la peine à extraire de sa gaine.

— Comment cet homme est-il arrivé ici, et depuis quand ? demanda-t-il aux infirmiers.

— A l'instant même. Les porteurs nous ont raconté qu'il s'était évanoui en pleine rue, et

que, vu l'éloignement des pharmacies, des passants officieux avaient payé une civière pour l'amener à l'hôpital.

L'interne souleva les paupières, écouta la respiration en posant l'oreille sur la poitrine du malade.

— Une attaque de choléra, dit-il, et je crains bien que cet homme ne nous arrive trop tard. Je cours au laboratoire ; de l'eau chaude et de la teinture de cannelle vivement.

Il revint presque aussitôt.

Les dents étaient serrées, et l'on eut toutes les peines imaginables à le faire boire.

— Et ces médecins en chef qui ne viendront que demain ! Ce pauvre diable va nous donner du *tintouin* pour sûr.

Je ne perdais pas un mot ni un geste. L'interne avait tiré un chronomètre à secondes.

— Si dans cinq minutes, dit-il avec certitude, il n'a pas ouvert les yeux, cet homme est mort.

Malgré la croûte d'indifférence dont le spectacle continu de l'agonie humaine encrasse l'âme des gens de service dans les hôpitaux, les infirmiers ouvrirent de grands yeux et restèrent là plantés comme au port d'armes.

Les minutes passaient, et moi-même, bien désintéressé dans la question, j'avais la chair de poule. On touchait aux dernières secondes du délai fixé, et le jeune homme hochait la tête.

Tout à coup, comme s'il eût compris que son sort pouvait se décider par un effort de volonté, le 3/4 souleva sa paupière, et sa prunelle apparut ronde, jaunâtre, effrayante.

— A boire ! j'ai du feu là... là... là... ! prononça-t-il péniblement par syllabes isolées.

On lui servit une potion toute préparée qu'il avala d'une gorgée, et qu'il rendit presque aussitôt.

— Maintenant, à la grâce de Dieu ! dit l'interne en s'en allant. Si l'estomac se vide, il y a quelque espoir.

Il recommanda à la sœur qui s'était agenouillée dans un coin de ne pas quitter le malade de vue, de lui donner à boire autant qu'il en demanderait et toujours de la même potion, dont il griffonna la formule sur son genou.

— Toutefois, si le sommeil vient, ma sœur, dit-il en partant, qu'on le laisse dormir. Le sommeil en fait plus que les Facultés réunies en bien des cas.

OU LE VIVANT PREND LA PLACE DU MORT

La nuit tombe vite en hiver, et nous étions aux derniers jours de décembre.

Les domestiques allumèrent les quinquets.

La sœur s'était assise au pied du lit.

Le voisin râlait :

— A boire !

Et il buvait.

Vers huit heures du soir, une sorte de bien-être se prononça dans l'état de mon voisin. Ses traits crispés se détendirent, ses bras s'allongèrent dolemment sur la couverture. C'était le sommeil.

La sœur égrenait son chapelet, sans bouger sur sa chaise.

Le temps s'écoulait lentement : les heures me semblaient des siècles. J'avais d'ailleurs besoin

de repos. Les secousses de la journée et, quelque curiosité qui me surexcitât à l'égard de mon voisin, le sommeil finit par l'emporter sur la curiosité.

Je me réveillai sur un grand cri. J'ignore combien de temps j'avais dormi. La nuit devait être avancée, car la bonne sœur avait quitté sa place, et la salle reposait si profondément que pas un lit ne bougea.

Le 34 s'était levé sur son séant, il fouillait partout, à la longueur de ses bras, et murmurait péniblement :

— Mes papiers ! mes papiers !

Cette dépense de surexcitation l'épuisa vite. Il se tut pendant quelques minutes, puis recommença à gémir.

— Mes papiers ! mes papiers ! Ah ! ils me les ont pris en entrant... A boire !

Je trouvai la force de me lever, et je lui tendis son gobelet. Il me regarda d'un œil vague.

— Merci ! fit-il.

Sa tête roula sur l'oreiller. Je m'étais assis sur le parquet, et mon oreille touchait presque à la bouche du moribond. Un pauvre souffle heurté arrivait à peine jusqu'aux lèvres.

Il répétait avec un accent déchirant :

— Mes papiers ! mes papiers ! Ah ! mais on me les rendra !...

Sa langue s'empâtait :

— On doit me les rendre ! on le doit !

Puis, entre deux hoquets sinistres :

— Quarante mille francs !

Je remplis le gobelet de nouveau et le lui présentai. Il me repoussa d'un geste terrible, et se redressant par un effort désespéré, il répéta :

— Quarante mille francs !

Tout à coup, je le vis chercher d'un œil égaré comme un homme qui lutte contre un ennemi invisible. Il étendit les bras dans le vide et se dit à lui-même en manière d'adieu :

— C'est fini, Surypère !

Ces paroles arrachées cruellement de sa poitrine, il retomba comme une masse.

Tout était fini, en effet.

Mon voisin venait de rendre le dernier soupir...

Un frisson glacial me secoua des pieds à la tête.

— Si j'allais mourir aussi comme cela, pensai-je, sans une main pour serrer la mienne.

Je grelottais et mes dents claquaient. C'est en me traînant sur les poignets que je parvins à regagner mon lit, éloigné de deux enjambées.

L'atonie générale du corps m'avait laissé d'étranges lucidités d'esprit. Tout ce qui me restait de force et de vie était remonté au cerveau. J'avais la fièvre, mais une fièvre qui doublait ma netteté de perception.

Or, tout en me ramassant sous les couvertures, je songeais :

Il s'appelle Surypère, — et j'épelais le mot par syllabes, Su-ry-père, pour le bien graver dans ma mémoire. — Il parle de quarante mille francs, et son dernier cri a été pour réclamer ses papiers.

Donc, ces papiers constataient l'existence de cette fortune.

Ces papiers sont assurément déposés au greffe. Dans cette salle, où des indifférents et des inattentifs l'ont déposé tantôt, il n'a plus de nom, c'est un numéro : le numéro 34.

Si le numéro 34 c'était moi ! Que faut-il pour arriver à ce résultat ? bien peu de chose. Transporter ce cadavre à ma place et prendre la sienne. C'est moi qui serais mort demain, et

je renaîtrais sous le nom de Surypère, sans faire de tort à personne.

Et tout en remuant ces pensées dans le trouble de ma conscience, j'épiais des oreilles si aucun des autres malades ne se réveillait, je guettais d'un œil impatient la décroissance de la lumière des lampes.

La nuit devait être avancée.

J'attendais qu'une heure quelconque sonnât à la grande horloge pour prendre ma détermination. Mais les minutes me paraissaient longues et sourdes comme des années. Ma fièvre redoublait — avec ma fièvre ma résolution.

Mon parti était désormais arrêté.

Enfin !

Le marteau tomba quatre fois sur le timbre.

Il était quatre heures.

Je glissai une jambe hors des draps, puis l'autre, et je restai une dernière fois indécis comme un sacrilège.

Je me levai résolûment : les voix confuses qui s'élevaient dans ma conscience me terrifiaient plus que le crime à commettre.

Je rampai jusqu'au lit de mon voisin. La main pendait presque jusqu'à terre ; je la saisis et tirai pour amener le corps dans ma direction.

Elle était déjà froide, cette main, bien froide!

La tête se détacha de l'oreiller sous la secousse que j'avais imprimée; elle se pencha vers moi, qui restais accroupi sur les genoux, et se balança ironiquement. Je tirais toujours sur ce pauvre corps, insensiblement, lentement.

Les deux bras se trouvaient dehors et la tête du mort reposait sur mon épaule.

Je me reculais, toujours sur les genoux, et j'approchais de mon lit. Les pieds du misérable traînaient sur le parquet, plâtreux, livides et comme désossés. Il fallait en finir. Je saisis à bras-le-corps l'horrible fardeau et le glissai en tremblant sous mes couvertures. Je crus bien que le cœur allait me manquer.

Ce n'était rien, cela, tout au plus le commencement des tortures. Ce qui restait de Surypère était couché à ma place; il me restait à prendre la place de Surypère.

Comprenez-vous? s'insinuer dans ces draps humides des miasmes de la mort et penser : sa tête était là où je mets la mienne, je sens encore dans les creux des matelas toutes les lignes de ce corps qui n'a plus d'âme! Voilà des épouvantes qui ne se racontent point, et quand l'aube parut,

je vous jure que je remerciai Dieu du plus profond de mon cœur.

Lord Trelauney fit un mouvement sur son siège. C'était le premier depuis le commencement de cette longue narration, et sa bouche intelligente ne put dissimuler une pointe de sourire.

Pierre le vit bien et s'arrêta.

— Continue, fit simplement le jeune homme. J'ai hâte de te voir sortir de là.

Pierre reprit :

— Moi aussi, j'avais hâte de m'en aller au plus vite. Il paraît que les profanations se payent par d'autres séries d'angoisses, et je n'étais pas au bout...

Dès la matinée, ce fut la visite du docteur. Elle ne dura pas longtemps, assez pourtant pour que l'anxiété me glaçât des pieds à la tête.

On déclara le 33 décédé en moins de temps que je n'en mets à vous le dire.

Ma terreur dominante était que les deux internes, qui nous avaient d'ailleurs à peine remarqués, le mort et moi, occupés qu'ils étaient du

cas de maladie plus que du malade, ne reconnussent la substitution.

Par bonheur, ils ne se trouvaient pas de service. Puis, la souffrance a ses lois de navrante égalité — rien ne ressemble mieux à un mort — qu'un autre mort.

Les hommes de science passèrent rapidement du 34 au 33, — ils avaient un escalier spécial au fond de la salle qui renversait l'ordre des numéros et qui faisait des premiers les derniers.

Je me sentais, en vérité, bien mal à l'aise.

Les fatigues et les émotions de la nuit précédente m'avaient absolument épuisé. On m'ordonna le repos et les fortifiants. J'y gagnai un verre de bordeaux authentique, qui m'arracha aux fantasmagories de la fièvre pour me ramener à la vie réelle.

La vie réelle se résumait à me guérir le plus promptement possible, puis à m'approprier les titres de mon voisin Surypère. La possession des titres impliquait la fortune. Avec la fortune, je m'étais fait le serment de redevenir honnête et de rendre en assistances aux nécessiteux le produit de ce vol qui ne dépouillait personne, après tout !

L'égoïsme a de ces issues ingénieuses qu'il prend pour des échappatoires honorables. Mais une fière distance me séparait encore de la réalisation de mes beaux projets. J'étais atteint d'un épuisement général dont la cure exigeait sinon de fortes médications, tout au moins des soins très-persistants et un délai d'un mois, me disait-on, en cas de chance !

Ce mois à passer, à cette place, c'était ma frayeur, c'était ma folie.

Et quand on enleva le corps transposé dans mon lit ! Et les tristes préparatifs de l'ensevelissement ! Oh ! ce cadavre !...

Il me sembla qu'on m'enlevait une montagne de la poitrine, quand je le vis disparaître.

Et le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours ! Les internes ne pouvaient manquer de reparaître, un matin ou l'autre.

Effectivement, ils revinrent ; mais au lieu de remarquer, ainsi que je le redoutais, mon changement de place, ils s'attachèrent à moi et me comblèrent de bonnes attentions. Ils ne m'avaient entrevu qu'un seul instant, et d'ailleurs les déplacements sont assez fréquents dans les hôpitaux, aussitôt qu'il s'y fait un vide.

Néanmoins leur présence m'accablait : je tremblais qu'une réminiscence subite ne les ramenât sur la piste de la vérité.

XIII

CE QU'IL Y AVAIT DANS LE PORTEFEUILLE

Le mois tout entier s'écoula dans ces perplexités de crainte et d'espoir. Je sentais le sang affluer au cœur et les forces revenir.

Comme je respirai à pleins poumons le jour où le médecin en chef me promit mon *exeat* pour la fin de la semaine ! Dès ce moment, je fus autorisé à descendre dans les cours. C'est une étrange sensation de se trouver en contact avec l'air libre à la suite de trente jours de réclusion. Je cherchai à me rendre utile, j'aidai les gens de service, les bonnes sœurs de la lingerie, les employés de la pharmacie ; le concierge et l'économe lui-même s'étaient familiarisés avec ma figure à force de me voir aller et venir par les corridors et par les escaliers. J'étais presque de la maison.

Enfin, l'heure de la délivrance était sonnée.

Ce ne fut de la part des employés que souhaits de prospérité et de bonne santé; on me reconduisit jusqu'à la porte et les plus empressés voulaient m'aller chercher une voiture. Au milieu des effusions et des regrets que mon départ soulevait, la pensée ne pouvait venir à personne de douter de mon identité. Les papiers de Surypère me furent remis sans la moindre observation. Ils me brûlaient les doigts et je n'avais plus qu'un désir, être seul, être dehors et constater de mes yeux que la fortune était là — la fortune et l'indépendance.

Enfin, mes enthousiastes compagnons m'abandonnèrent à moi-même.

J'étais libre! j'étais seul! l'avenir m'appartenait.

J'entrai chez le premier marchand de vin dont j'aperçus la boutique au coin d'une ruelle. Je tirai de ma poche un écu de cent sous tout neuf que ce brave Saturnin m'avait forcé d'accepter dans ses visites du dimanche, et je demandai un cabinet où je pusse déjeuner seul et sans trouble. On avait mon affaire.

Aussitôt que le garçon eut fini son service, je lui fis signe de me laisser et je verrouillai la porte sur ses talons. Je touchais le bienheureux

portefeuille qui devait m'affranchir à jamais. J'eus des hésitations à tirer de sa gaine le crayon qui le fermait. Si les paroles de Surypère mourant n'avaient été qu'un effet du délire ! S'il était vide, ce portefeuille, ou s'il ne contenait que des papiers indifférents !

— Allons ! du courage ! me dis-je à moi-même, en buvant un grand coup pour me donner de l'énergie, et voyons notre sort.

Trois ou quatre lettres d'Église-Neuve, en Auvergne. Un oncle était mort à Roufiac, la grosse Thérèse était mariée et Jean-Louis était tombé au sort.

Dans l'autre revers de la poche droite, par laquelle j'avais commencé ma visite, une note de maçonnerie, au nom de Surypère. J'étais renseigné sur la profession de l'homme dont j'avais pris le nom. C'est sa fortune que je cherchais à présent. Nouveaux tressaillements et nouvelles inquiétudes en soulevant la patte de la poche gauche.

Rien encore qui trahît la présence de pièces sérieuses. Nulle trace de ce papier résistant et fort marqué au timbre du gouvernement. Une patente, des notes acquittées, des mesures de travaux à entreprendre. Je commençais à déses-

pérer, lorsqu'une pauvre chétive lettre, un peu plus fraîche que les autres et plus récente de date, glissa d'entre deux factures. Elle était signée Renault, notaire, rue Croix-des-Petits-Champs, et priait M. Surypère, entrepreneur de maçonnerie, de passer à son étude pour prendre connaissance d'une copie du testament olographe du défunt sieur Bigot, son oncle maternel, décédé à Condat.

Ainsi se terminait la lettre, accompagnée de la carte de M^e Renault, par surcroît de précaution.

Il me restait quarante sous sur mon déjeuner. Je fis demander un fiacre et jetai au cocher l'adresse de M^e Renault, notaire, rue Croix-des-Petits-Champs.

Un bel homme bien accueillant, M^e Renault !

Sa première parole, avant que j'eusse décliné mes qualités et le but de ma visite, fut :

— Monsieur, donnez-vous donc la peine de vous asseoir !

Je m'assis sur cette invitation polie.

Il compulsait des papiers jaunes enclos dans des cartons verts, soigneusement étiquetés par années, depuis 1794.

Quand il eut fini de passer sa revue, il re-

dressa jusqu'à son front les lunettes qu'il portait sur son nez afin de me mieux dévisager. Il est à croire que ma physionomie ne lui dit rien de bien particulier, car il ajouta, avec une inclination polie :

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Mon nom vous dira tout, et cette lettre...

Je lui tendais le pli adressé par son étude à Surypère.

Il laissa retomber ses lunettes à leur place normale et prit connaissance du contenu.

— Ah ! fort bien, monsieur...

Et il appela :

— Affaire Surypère !

Un grand garçon d'une trentaine d'années au plus passa sa face pâle encadrée de vastes favoris dans l'entrebâillement d'une porte.

— Mon maître clerc ! prononça le maître de maison avec emphase en me présentant la tête du nouveau venu. Un garçon bien capable que j'ai ramassé saute-ruisseau au fond d'une boutique d'huissier et qui fera son chemin, je vous le garantis, dans notre profession délicate.

Le maître clerc jugea à propos de s'extraire tout à fait de son interstice, et d'offrir à nos regards l'intégralité de sa personne.

— Monsieur vient-il comme chargé d'affaires de la personne intéressée?... ou...

— Je suis Surypère lui-même.

— Ah ! Monsieur est Surypère lui-même !

Il eut l'air étonné, et se retournant vers son patron :

— C'est qu'au bout de quinze jours d'attente et pour une succession assez importante, ne voyant pas venir le légataire, j'ai pris la liberté d'envoyer aux renseignements.

— Ah ! prudence même ! quand je vous disais que ce garçon-là ferait son chemin ! s'écria avec admiration M^e Renault.

Je n'étais pas précisément sur des roses. J'attendais la fin, qui n'eut rien d'absolument terrible.

— Il me fut répondu que M. Surypère était tombé en pleine rue comme inanimé, avec tous les symptômes de l'empoisonnement, et que des amis charitables l'avaient fait porter à l'hospice.

— Voici précisément, monsieur, mon bulletin de sortie signé de ce matin même.

Je cherchai dans le fameux portefeuille... et tendis au jeune homme blême les certificats de l'économat.

— A merveille, fit-il après un coup d'œil.

Monsieur désire probablement prendre connaissance de la copie qui nous a été adressée par notre collègue de Condat ?

— Rien de plus.

— Je puis expliquer en quatre mots la situation. M. Bigot, cultivateur-vigneron, est décédé dans sa ferme des Noires-Terres, aux environs de Condat, en laissant une fortune évaluée à quatre-vingt mille francs. La moitié de cette fortune a été attribuée à la gouvernante qui a pris soin de sa vieillesse, la veuve... attendez donc, la veuve...

— Peu importe !

— En effet, c'est un détail qui vous coûte quarante mille francs, car vous êtes le seul héritier légitime surexistant du respectable M. Bigot. Sans la veuve... Comment dirais-je ?

Je ne pus retenir un mouvement d'impatience.

— Oui, vous avez raison, le nom ne fait rien à l'affaire... La morale finale est qu'il reste une fortune nette de quarante mille francs environ, qui vous attend au delà de Clermont-Ferrand. Vous aurez à payer les frais de succession, d'enregistrement, etc...

Je m'inclinai.

— Et que me reste-t-il à faire, s'il vous plaît,

pour entrer en possession de la part qui me revient ?

— En possession et en jouissance ! Mon Dieu ! rien ou peu de chose. Il suffit de prendre à la gare de Lyon votre billet pour Clermont : le reste de la route se fait en voiture.

Il consulta un guide des chemins de fer.

— Le train du soir est à huit heures, vous avez tout le temps de prendre vos précautions.

— Mille remerciements, monsieur.

— Non pas ! non pas ! il est de notre devoir de vous donner connaissance de la copie de l'acte, et dans le notariat nous ne transigeons pas avec le devoir. Veuillez bien m'accorder quelques secondes, et je reviens.

Le premier clerc aux grands favoris disparut, toujours en entrebâillant la porte avec précaution, sans l'ouvrir tout à fait.

— Quand je vous disais que ce gaillard-là ne pouvait manquer de faire son chemin ! répéta M^e Renault en se frottant compendieusement les mains.

J'approuvai par un geste de tête.

Le grand blême opéra sa rentrée et me tendit la fameuse copie. Je fis semblant de lire, mais les renseignements que ce tabellion d'avenir

m'avait donnés suffisaient à mon édification.

J'aurais déjà voulu sentir rouler le wagon.

Après un temps d'attention donné à une apparence de lecture, je tendis la pièce au maître clerc.

— Vous partez par le train de huit heures ? demanda-t-il avec une insistance inquiète qui m'étonna.

— Je le crois — le plus tôt sera le mieux. Adieu, messieurs.

— Non pas adieu ! au revoir !

Et cette espèce d'Allemand méthodique me reconduisit jusqu'au palier en me répétant :

— Au revoir, monsieur Surypère !

XIV

CINQ ANS DE TRAVAUX FORCÉS

Je ne savais pourquoi cet *au revoir* m'avait frappé.

Mais je n'étais pas dans une disposition à m'arrêter longuement, ce jour-là, à une fâcheuse impression.

La question se résumait à trouver les frais du voyage en quelques heures. C'est dans ces urgences que l'on songe aux vieux camarades. Pauvre Saturnin ! je n'avais pas encore eu une pensée pour lui, depuis ma sortie...

Je courus à l'atelier. Il était là, à son poste, bras de chemise retroussés et surveillant tout son quartier de son regard paternel et ferme.

Il pâlit de joie à me revoir et me tendit les bras.

— Enfin te voilà donc, brave et vaillant comme au bon temps. Tu nous reviens ?

— Non, vieil ami, je m'en vais au contraire, et je me trouve dans un terrible embarras...

— Sortons, Pierre, et tu vas me conter cela.

Il dépouilla sa vareuse et m'entraîna dehors. Vous devinez que ce fut au cabaret du déjeuner. Une fois la bouteille et les verres posés en vis-à-vis et bien à la portée de la main :

— Causons, dit-il, et voyons de quoi il retourne.

— J'ai un petit héritage à recueillir en Auvergne!...

— Peaux d'lapin ! chanta-t-il en goguenardant.

— Laisse-moi finir. Je te parle sérieusement. Ma présence est nécessaire dans le plus bref délai, et je manque du premier liard pour payer ma place.

— Ça coûte ?

— Une cinquantaine de francs.

— Bigre de bigre ! il ne reste plus que trente francs pour finir le mois, et, depuis ton aventure, j'ai la fierté de ne plus demander un sou d'avance au patron. Voyons, voyons, pour voir. Je dis trente francs, une idée ! et la vieille toquante à papa avec sa chaîne ? Ce n'est pas

coquet, mais ça a du poids. Notre tante est pleine d'obligeance. Tu vas filer, mon mignon !

Il tira de son gousset une boule d'argent lourde comme un assommoir, un beau louis d'or et un pêle-mêle de menue monnaie. En vain je voulus refuser, car je lui savais la coquetterie de la montre. Il me poussa dehors par les épaules, me prit la tête dans ses braves mains, et m'embrassant sur les deux joues :

— Gare de Lyon ! et donne-nous des nouvelles ! cria-t-il en se sauvant vers l'atelier.

Il me restait deux heures devant moi avant le départ indiqué par le maître clerc. Je n'avais point de valise à faire : tous mes vêtements et tout mon linge étaient partis au Temple pendant ma maladie.

Je remontai les boulevards à pied, en rêvasant aux singularités de ce voyage. Le remords pointait bien par moments au beau milieu de mes plans d'avenir. Mais j'allais voyager, voir le monde, boire de l'air !

A deux ou trois reprises, pendant la route, il me sembla que j'étais suivi par deux hommes qui tournaient quand je tournais, s'arrêtaient de temps en temps comme par crainte de m'inquiéter, et m'avaient bientôt rejoint.

Que pouvaient-ils me vouloir ?

Hélas ! je ne l'appris que trop tôt...

Chemin faisant, je battis monnaie au mont-de-piété sur la montre de l'ami Saturnin. Elle étonna beaucoup les employés, mais c'était vingt francs de métal, on me donna les vingt francs.

Je ne doutais plus de rien.

Vers la place de la Bastille, j'eus la mauvaise chance de rencontrer le grand jeune homme qui *devait faire son chemin*, au dire de maître Renault, notaire. Il était suivi de quatre forts messieurs moustachus et carrés des épaules. Cette rencontre me fit froid dans le dos, et, malgré moi, j'évitai les politesses à échanger en traversant le boulevard.

A la gare, comme je m'approchais du guichet en comptant mon argent pour payer le prix du billet, j'entendis une voix froide que je reconnus bien, prononcer derrière moi :

— C'est lui.

Quand je me retournai, le clerc de notaire avait disparu dans la foule des voyageurs, mais les quatre figures sinistres avaient huit mains que je sentis s'appesantir sur mes épaules. Celui qui paraissait le supérieur me demanda :

— Vous vous appelez Surypère ?

J'hésitai une seconde, puis ma tête se troubla et je répondis en balbutiant :

— C'est mon nom.

— Au nom de la loi, suivez-nous !

Une heure après, j'étais à la Conciergerie.

Un vilain séjour ! La vie ne m'avait pas précisément traité jusqu'alors en enfant gâté, mais je n'avais pas le moindre soupçon des cynismes et des démoralisations qui grouillent dans ce repaire.

A mon entrée, je fus assailli d'une avalanche de questions en argot dont je n'entendais pas une syllabe. D'effroyables garnements blêmes, imberbes, avachis avant la puberté, tenaient des dialogues avec gestes explicatifs à faire rougir un bataillon de turcos.

J'étais fort embarrassé de ma contenance et me tirais des obsessions de ces drôles par le silence.

— Il fait le fier, dit l'un.

— L's'aristocrates à la lanterne ! hurla l'autre.

— Ho ! hue ! monsieur le marquis ! glapissait la bande en chœur.

Je voulus écarter les plus agressifs.

— Faut prendre garde, il rue !

Je commençais à me trouver mal à l'aise au milieu de cette abjecte cohue. Par bonheur, un gardien fit son apparition et l'orage se calma comme par enchantement. L'homme aux grosses clefs remarqua bien vite ma mine embarrassée. Il vint à moi.

— Pourquoi avez-vous été arrêté ? demanda-t-il.

— Je l'ignore.

Il haussa les épaules.

— L'éternelle réponse ! La police a pourtant autre chose à faire que d'arrêter les gens qui brûlent des cierges à Notre-Dame !

Il se retirait quand les cris que des braillards poussaient dans un coin de la salle le firent retourner.

— Faut-il que j'aie à mettre la paix là-bas ?

A me voir abattu et désespéré, un bon mouvement le ramena vers moi.

— Avez-vous de l'argent ?

— J'avais cinquante francs en arrivant ici. Mais on m'a fouillé et on me les a pris.

— Oui, c'est comme cela qu'on fait chez nous. Vous pouvez avoir la pistole. Quand on est capitaliste !... Au moins, vous serez seul, et la solitude est bonne au repentir.

Au moment où j'allais lui demander le service de me faire obtenir une cellule isolée, un second gardien entra, et je vis dans l'entrebâillement de la porte le pantalon bleu d'un gendarme.

L'homme cria :

— Le nommé Surypère ?

— C'est moi, fis-je à celui qui m'avait témoigné quelque compassion.

— Ah! c'est vous? On vient vous chercher pour l'instruction. Allons, mon garçon!

Il me conduisit vers la porte, me remit aux mains de son collègue, qui me désigna au gendarme.

— Voilà le gibier!

— Suivez-moi, dit le défenseur de l'ordre public.

J'obéis. Il me conduisit par des enfilades d'escaliers humides et sinistres, au troisième étage, autant que l'on peut compter par de pareils enchevêtrements de corridors, il me fit asseoir sur un banc et frappa discrètement à une porte sur laquelle je lus : M. LE JUGE D'INSTRUCTION, n° 7.

Au bout d'une minute, il ressortit, et, me prenant par l'épaule :

— On n'attend que vous. Entrons.

Un bon vieillard à figure douce et reposée était assis devant une table chargée de livres, de cartons et de papiers.

Au bout de la table, un petit homme glabre et qui faisait froid à voir, sa plume plantée dans l'oreille, réunissait des feuilles éparses devant lui en savourant une prise de tabac. C'était le greffier.

Le juge posa sur mes yeux son grand œil bleu, fin et bienveillant à la fois.

Il feuilletait un dossier volumineux.

— Vous vous appelez Surypère? fit-il avec une inflexion de voix interrogative.

Et sans que j'eusse le temps de répondre, il continua :

— Vous êtes né à Marilhac, dans la Dordogne. Vous avez exercé la profession de marchand forain d'abord, et de village en village, de bourg en bourg, de ville en ville, vous êtes arrivé à Paris, où l'amour du gain illicite vous a déjà fait condamner deux fois en police correctionnelle pour tromperie sur la marchandise vendue.

Je commençais à me renseigner sur l'origine et les prédilections du numéro 33.

Le magistrat continua :

— A Paris, vous êtes accusé d'avoir fait partie

d'une association de malfaiteurs, dont vous étiez le principal recéleur. Toute la bande a été arrêtée, jugée et condamnée. Vous seul aviez pu, jusqu'à cette heure, échapper aux recherches de la justice, et vous avez encouru, par contumace, la peine de cinq ans de travaux forcés. Le dernier exploit de votre association a gardé un nom dans le monde des coquins : elle s'appelle l'affaire Pontallier. Un vieillard qui vivait à Rueil, dans un isolement absolu et que la rumeur publique accusait d'avarice, a été trouvé lié au pied de son lit, à demi étranglé par une forte corde qui avait entamé les chairs dans les efforts qu'il fit pour se délivrer. La maison a été dévalisée de la cave au grenier, et c'est sur la propre charrette de la victime que vos associés ont emporté le butin. Cette charrette a guidé la police dans ses recherches. Je vous ai dit, — et vous le saviez du reste, — que vos complices ont tout avoué et déclarent que vous étiez l'instigateur du forfait.

Le vieillard me regardait toujours en parlant. J'étais accablé et ne trouvais pas une parole pour ma défense. Avouer la substitution, — ma conscience me le criait trop tard, — c'était prendre la responsabilité d'une infamie plus

écœurante que le crime lui-même, et si la punition eût été moindre, je l'eusse trouvée plus accablante à porter. Et puis, j'avais une consolation dans un petit sentiment de générosité hypocrite, c'était la condamnation d'un autre et non la mienne que j'allais subir.

Le magistrat eut pitié de mon impuissance.

— N'avez-vous point de déclarations à faire ? insinua-t-il. Elles pourraient attirer sur vous les douceurs de l'administration et changer vos cinq années d'expatriation en prison simple.

— Oh ! la prison, pensais-je, jamais ! Les corvées les plus dures et les plus répugnantes, mais l'air !

La répulsion du cachot me rendit l'énergie.

— J'avoue tout, monsieur le juge.

— Avez-vous des complices à dénoncer à la justice, outre ceux qui ont été punis ?

— Aucun.

— Consentiriez-vous à déclarer qui vous a donné asile pendant six mois ? Nous avons tout lieu de croire à une complicité. Ces obligeances entourées de précautions se font payer d'ordinaire.

— Je n'ai rien à ajouter, monsieur le magistrat, et je suis prêt à subir ma peine.

— Pendant que vous couriez après la fortune par des routes sombres et détournées, la fortune venait à vous. Un de vos oncles mourait en Auvergne en vous laissant une part de succession capable d'assurer à jamais votre indépendance et votre honorabilité. Les lettres qui vous étaient adressées étaient déposées au parquet; nous savions l'adresse de votre notaire à Paris. L'honorable premier clerc nous a prêté un concours intelligent. Cette fois vous êtes bien dans nos mains, et des aveux complets peuvent seuls vous mériter quelque indulgence. Je vous le répète, dans votre intérêt, bien entendu, la vérité seule peut vous épargner l'expatriation. Réfléchissez.

— Mes réflexions sont faites depuis longtemps. La justice a prononcé, j'appartiens à la justice, qu'elle fasse de moi ce qu'elle voudra et que mon sort s'accomplisse !

Cet homme bienveillant d'aspect pâlit tout d'un coup devant ma résistance. Il se leva brusquement de son fauteuil, avec un geste menaçant :

— Gendarmes, emmenez le prisonnier ! dit-il les lèvres frémissantes.

On exécuta ses ordres en les accompagnant

de quelques bourrades qu'il n'avait point prescrites.

Avant de dépasser le seuil de la porte, je me retournai. Cette physionomie austère dont je venais de troubler la sérénité avait déjà repris son calme habituel.

Un mois plus tard on me dirigeait sur Brest avec trente compagnons qui n'engendraient point la mélancolie. A Brest, nous attendîmes un autre mois l'avis qui devait nous transporter à Cayenne.

LE PÉNITENCIER

Me voici donc condamné à cinq ans de travaux forcés, sous le nom de Surypère, que je ne devais plus quitter.

En arrivant à bord du *Cyclope*, entre deux haies de gendarmerie, on nous fit passer sur l'arrière, et le steamer se mit en marche.

Le *Cyclope* était précédemment un steamer marchand; on lui avait percé des sabords et on l'avait garni de huit canons. Sur le pont primitif était établie une dunette de bout en bout, et, à vrai dire, sa batterie était le pont véritable.

Une double rangée de cellules renfermait les transportés; chacun avait sa cage. Deux sentinelles se promenaient à chaque bout de ce corridor, et nous passaient en revue chaque fois qu'on les relevait de faction.

La traversée fut heureuse, et nous entrâmes enfin dans le fleuve Maroni.

Les aigrettes, les perroquets, les aras voltigent devant nous en poussant des cris effrayés. Le cassique, un merle bavard de ces parages, nous siffle au passage toutes sortes de turlutaines; des singes nous jouent la pantomime, pendant que des écureuils font de la gymnastique transcendante.

En résumé, cette vie sur un terrain vierge et au grand air, à laquelle nous étions appelés, nous semblait préférable à celle du bagne national. Mes compagnons se livraient à des débauches de manioc et de tortues que les marins nous rapportaient par douzaines à chaque halte du bâtiment.

Ce fut au village des Hattes, situé à l'embouchure de la rivière, que l'on stoppa pour la première fois : un pays de pâturages qui deviendra très-productif lorsque le drainage l'aura transformé, ce qui ne saura tarder, car plusieurs centaines de transportés sont employés aux travaux de dessèchement et d'irrigation.

Des Hattes à Saint-Laurent, où le capitaine avait ordre de nous déposer, on compte vingt milles maritimes. Toujours la même richesse de

végétation, cris des bêtes, ironie des singes, turbulences des écureuils. Nous approchions de la station expiatoire.

On nous fit ranger sur le pont, et un enseigne commença l'appel des noms. La triste compagnie était au complet. Avant de nous livrer aux autorités locales, le commandant, qui n'était point un ogre, malgré ses apparences ébouriffées, nous fit verser une tournée de rhum et nous encouragea au repentir et au travail. Il finit en nous faisant espérer que nous reverrions la France. Il était ému, ce brave officier, et les plus coriaces de nous autres sentaient eux-mêmes quelque chose qui leur remuait en dedans.

Dix minutes après, nous étions tassés dans un canot sous la surveillance des plus vieux grognards du bâtiment. Notre arrivée avait été signalée par le canon. Un détachement nous attendait sur la jetée.

— Par file, en avant, marche!

Nous sommes au pénitencier.

Ce n'était pas absolument princier, l'installation qu'on nous offrit là. Mais enfin on faisait de son mieux, et les employés nous épargnaient surtout la grossièreté de langage et de façons

qui rend si poignant le séjour des bagnes. Un gardien-chef nous renseigna sur les travaux qui nous attendaient, et nous prêcha le courage et l'obéissance aux supérieurs, — et pour le jour d'arrivée on nous donna congé.

Le lendemain, inspection du directeur à la première heure du matin, encore quelques bonnes paroles, et l'on nous questionne sur les professions que nous exercions avant la condamnation. Celui-là était charpentier, on l'envoie débiter du bois dans la forêt. Cet autre est un ancien soldat de l'armée de saint Crépin, il battra la semelle pour ses compagnons d'infortune. Celui qui donna le plus de tablature fut un ancien professeur de piano : on l'éleva au grade de laveur d'écuelles, parce qu'il n'avait pas les épaules assez solides pour travailler à l'abattage des forêts. Moi, j'eus les honneurs de la séance, en ma qualité de maçon. Tout était à construire ou du moins à solidifier, à ressouder, à recrépir,

Une heure plus tard, j'étais à la besogne, et, ma fois, j'y allais de bon cœur. Le travail n'a rien d'absolument répugnant dans les pénitenciers de Cayenne : la surveillance y est sérieusement exercée, comme de juste, mais sans bru-

talités inutiles, sans paroles blessantes. C'est une liberté relative.

Les transportés se divisent en deux classes sociales : ils ont leur aristocratie, aristocratie bien gagnée ! c'est celle de la persévérance dans l'honnêteté, les bonnes mœurs et le bon exemple. C'est l'aristocratie du champ de bataille, car c'est un combat de toutes les minutes contre la nature tempétueuse et révoltée que le moindre établissement à fonder à Cayenne.

Lorsque, pendant une année au moins, — quelquefois deux, trois ou quatre, — un de ces malheureux a fait preuve de courage au travail et de douceur vis-à-vis de tout le monde, lorsqu'enfin cette conviction peut s'imposer à l'esprit des administrateurs, que l'être flétri peut redevenir un homme utile et un homme libre, on lui accorde une concession.

La concession peut s'obtenir aux environs mêmes du siège de la colonie ou plus loin dans la campagne, selon que le postulant est artisan ou cultivateur. C'est ainsi que la ville de Saint-Laurent se fonde petit à petit et que sa banlieue se prépare.

Mon rêve, vous l'avez deviné, c'était la concession.

Avoir une maisonnette à soi ! Avec quel cœur je l'aurais bâtie pierre à pierre ! Un jardinet, où les fleurs et les fruits qui poussent sont à vous ; un toit qui vous connaît, qui vous protège, qui vous aime ! N'est-ce pas, en petit ou en grand, le but final de l'activité humaine ?

Mais nous sommes bien loin de la réalisation de ces beaux projets !

La première année se passa sans trop de souffrance et de regrets. Je ne songeais pas à la terre natale. Est-ce que les pauvres gens ont une patrie ? Parfois, quand le soleil tombait et que les mâts des vaisseaux s'effilaient sur le ciel transparent, il m'arrivait bien de songer aux deux flèches élancées de notre cathédrale du pays chartrain ; mais le travail auquel je me livrais avec emportement apaisait bien vite ces remous de la pensée. J'avais perfectionné mes études ; — le directeur nous prêtait obligeamment quelques livres à notre portée ; — le maçon s'était doublé d'un charpentier, et dans les cas d'urgence il se triplait d'un serrurier ; nécessité n'a pas de loi.

Au fond, j'étais presque libre. J'allais et venais où mes travaux très-variés m'appelaient, sans être l'objet d'aucune surveillance.

Un matin même, l'économe m'apprit que j'étais presque riche.

Qui fut bien étonné? Ce fut moi, je vous l'atteste.

Voici comment j'étais devenu capitaliste à mon insu :

En dehors du travail que les transportés doivent à l'État, il leur est accordé deux heures de repos dans la journée, dont ils disposent à leur gré.

S'il leur convient de s'occuper au lieu de dormir pendant ce temps, le produit de leur travail leur est intégralement acquis.

Moi, je n'y songeais même pas.

J'avais employé mes moments de repos à confectionner des loquets de bois pour les portes qui ne fermaient pas; j'avais même installé des cadrans solaires sur deux ou trois maisonnettes, en m'aidant des renseignements puisés dans les volumes de notre excellent directeur? Qu'est-ce encore? J'avais organisé des tuyaux mobiles qui tournaient au vent et empêchaient les cheminées de fumer les jours de bourrasques, sans compter des moulins qui faisaient la joie des petits enfants.

Que m'importait d'ailleurs cette *masse* ines-

pérée. Je ne pouvais l'appliquer à rien qui me fût personnel. J'eus bien l'envie de l'envoyer à mon pauvre Saturnin ; mais le temps, mais les naufrages ? Et puis, quelle sécurité qu'il n'eût pas changé d'adresse et de chantier ?

A la fin du premier trimestre de ma seconde année, je fus mandé chez le directeur.

— Pierre, me dit-il, voilà quinze mois que je tiens bonne note de votre conduite exemplaire. Je suis content de vous et j'ai sollicité votre grâce. Mais les formalités des ministères sont longues, et je ne suis pas là-bas, mon ami. Que puis-je faire pour alléger votre dure position ?

— Ah ! monsieur, monsieur ! que Dieu vous bénisse. Je ne veux rien qu'une petite maisonnette à moi... Si vous saviez comme je la ferais belle et coquette !

Et je me traînais à genoux.

Il me releva doucement.

— Bien difficile, ce que vous me demandez, mon pauvre Pierre. Il nous faut des groupes de vingt individus pour autoriser de nouvelles installations de villages... et je ne sache pas dix-neuf autres gaillards dans la corporation qui suivent votre exemple. Nous allons voir pourtant...

Il sonna.

Un employé parut.

— Y a-t-il des décès, cette nuit, parmi les concessionnaires?

— A la minute même, monsieur le directeur, on m'apporte à signer l'extrait mortuaire de Louis Fauchoux; les fièvres l'ont emporté en une nuit.

Il me désigna à l'employé :

— Conduisez Surypère à la maison de Louis Fauchoux. Vous jetterez un coup d'œil et vous me rendrez compte de ce qui peut manquer au mobilier. Je continuerai à veiller sur vous, Pierre; continuez à redevenir un honnête homme.

Je restais là, inerte, confondu, incapable de mettre un pied devant l'autre, inondé de joie intérieure. L'employé me fit signe de le suivre et me conduisit dans ma propriété.

Ma propriété!

Chez moi! J'étais chez moi!

C'était une chétive bicoque qui me parut un palais. La construction s'étayait sur quatre bases en maçonnerie formant portes ouvertes à tous les vents, et qui distançaient de plus d'un mètre l'habitation du sol humide. On entra dans la

maison par un escalier à claire-voie. Deux pièces bien éclairées et séparées par une cloison en treillis de bois des îles : à l'extérieur, dans un angle de la cour, une cuisine : les enrichis se construisent des étables à leurs frais ! Chacune de ces propriétés, éloignées d'une distance de cinquante mètres l'une de l'autre, a pour domaine un champ de cent mètres de large sur deux cents mètres de profondeur. Selon l'activité des détenteurs, le champ devient petite ferme, ou jardin, ou jardin et ferme simultanément. Certaines habitations prenaient même des airs combinés de parterre et de jardin anglais. On devinait la présence d'une femme dans celles-là.

L'administration encourage le mariage entre les condamnés des deux sexes. Les femmes transportées restent sous la surveillance des dames d'un couvent voisin qui s'appelle Notre-Dame-de-Chartres, jusqu'au jour où le mariage les émancipe. Il est d'ailleurs loisible aux pensionnaires du pénitencier de se pourvoir au dehors s'ils trouvent occasion. Le cas se présente rarement.

En moins de quinze jours, j'avais métamorphosé cette espèce de grange. Les meubles de

mon prédécesseur m'étaient abandonnés, sur estimation d'experts, pour une somme insignifiante. Je nettoyai, je rabotai, je changeai bien vite ce nid d'araignées et de scorpions en un petit paradis. Mes fenêtres, protégées en dehors par des toiles à voiles, bouchèrent le chemin à la guêpe et à la mouche omnivore. Je visitai en détail les fondations qui servent de refuge à la yule, aux charançons, aux scolopendres et quelquefois à l'araignée-crabe. Je me sentais heureux... heureux? oui, mais avec ce vide dans l'âme qui suit partout l'homme qui vit seul.

Ce qui redoublait ma tristesse, c'est que les jours de fête et de repos les gamins des alentours faisaient irruption dans ma cour. Il fallait leur fabriquer des sifflets avec des branches en séve et des serpents de paroisse avec des tuyaux d'oignons montés en graine. Mes moulins à vent surtout m'avaient rendu populaire chez ce petit monde.

L'idée me vint d'adopter un de ces jeunes vagabonds. J'avais jeté mon dévolu sur un blondin de trois ans tout frisé d'or. La mère, une forte Cauchoise, avait en six ans de séjour donné six citoyens à la patrie, et c'était lourde charge pour le pauvre ménage, car le gouver-

nement mesure économiquement la ration des colons de l'avenir. Je fis mes offres certain dimanche aux parents réunis.

Le père hochait la tête sans répondre.

Pour la Normande, quand elle eut compris le but de ma visite, elle se campa le poing sur les hanches et m'apostropha dans les tons aigus du langage de Vire :

— C'est cela ! on prendra la peine de porter cela neuf mois pour vous les donner ? Venez-y voir !

Un fait à noter, c'est que la plupart de ces femmes ont été condamnées pour infanticide, ce qui n'empêche pas l'instinct maternel de se réveiller avec toutes ses énergies et toutes ses vaillances aussitôt que ces malheureuses se sentent appuyées par la légalité.

C'est par de semblables alliances de condamnés que les Anglais ont fondé leur riche colonie de Sidney. A l'heure présente, dans cette ville qui rivalise pour le luxe et la magnificence avec les plus grandes capitales de l'Europe, les fonctions publiques, la banque, l'administration, la magistrature sont dans les mains des petits-fils de Botany-Bay.

Je mâchonnais en mon for intérieur toutes

ces réflexions et bien d'autres, mais les réflexions ne peuplent pas la solitude ou la peuplent mal.

L'entretien de mon jardin et l'amour que j'y dépensai calma pour quelques mois mon appétit de paternité. C'était plaisir sans cesse nouveau pour moi d'assister aux escalades de mes barbadines par les treilles, et de voir le maïs changer ses tons verts en tons fauves. Les giromons ventrus rampaient sur le sol, et le manioc — ce froment du pays — donnait les plus belles espérances.

Le manioc est un capricieux qu'il ne suffit pas de recueillir et d'engranger comme le blé de notre Beauce. Il est à la fois l'aliment le plus substantiel et le poison le plus violent. Il faut séparer habilement et soigneusement les parties vénéneuses des parties nutritives. Bien que le procédé soit des plus simples, encore fallait-il préparer mes graines de latanier pour comprimer mes racines râpées et me précautionner de plaques de métal pour obtenir mon gluten.

L'hiver s'annonçait mal. Les vents du nord soufflaient à dérâper les palmistes. On parlait de naufrages sur l'Oyapock.

Le soir on se réunissait dans les cabanes ;

chacun apportait son travail et sa lumière, comme dans les veillées de province, et l'on causait.

Nous étions sept ou huit chez Hermann, le Vosgien prolifique dont j'avais voulu adopter le dernier blondin, et l'on causait de la mauvaise saison. Les dernières nouvelles de Cayenne n'étaient point rassurantes, Hermann le tenait du propre cocher de M. le gouverneur, lequel le tenait des journaux de son maître, peut-être bien aussi de ses lettres.

Les femmes levaient les bras au ciel : les petits enfants se pelotonnaient de peur jusque dans les cendres du foyer. On baissait la voix comme dans les calamités publiques.

Le vent gémissait au dehors.

Brusquement, un infirmier de la maison centrale, — ils venaient de temps en temps fumer leur pipe au coin du feu chez les concessionnaires bien notés, — l'infirmier Raulin en personne, je me souviens de son nom, entre sans frapper :

— Du grabuge ! mes enfants, du grabuge ! dit-il en s'essuyant le front.

Vingt questions à la fois :

— Ah! mon Dieu! quoi? qu'est-ce? qu'arrive-t-il?

— Mauvaises nouvelles! mes enfants, mauvaises nouvelles!

— Mais dites donc! criaient les femmes.

— Laissez-moi souffler. Là, j'y suis. — Eh bien, il arrive que le bâtiment *le Jean-Bart* qui nous était signalé avant-hier avec une cargaison...

Il s'arrêta et porta la main à ses grosses lèvres rouges.

— Voyons, achevez!...

— Ah! de la concurrence qui vous menaçait, mesdames! mais il y a trêve. Une cargaison de soixante-dix femmes, là, vous voilà renseignées!

— *Le Jean-Bart* donc n'a pu dépasser les îles du Salut, et tout porte à croire qu'il a subi de fortes avaries. M. le directeur a reçu dépêches sur dépêches et paraît dans tous ses états.

— Pauvres créatures! dirent les hommes.

Le côté féminin garda le silence.

— Mais enfin, rien de plus précis? demandai-je. A-t-on pu descendre les passagères, au moins?

— Rien d'affirmatif à ce sujet.

L'infirmier s'assit au coin de la cheminée, et

la conversation ne tarda pas à dévoyer. La tristesse de la saison portait aux histoires lugubres. On en raconta, particulièrement celle du nègre Dehimbo, dont l'exécution approchait.

Pendant près de deux années consécutives, il avait terrifié, par ses meurtres et ses déprédations, les populations rurales des environs de Cayenne, et même tenu en échec toute la police de la ville. Le récit de ses aventures tournait à la légende : on le représentait ubiquiste, invisible, insaisissable, velu comme un taureau et nu jusqu'à la ceinture. Les communications entre la ville et les campagnes étaient interrompues ; plus de fruits, ni de légumes au marché. Cayenne allait périr d'inanition par la volonté d'un nègre.

Ce monstre, que toute une armée de police n'avait pu dépister, se laissa prendre comme un renard dans un poulailler. Un matin qu'il dévalisait une habitation isolée, deux domestiques de sa race l'aperçoivent. L'un d'eux lui tire un coup de fusil. Il tombe, se redresse, court sur l'ennemi à coups de sabre. — Mais le camarade l'étourdit d'un coup de crosse en plein crâne. Le bandit est terrassé, lié et livré à la justice.

A la fin des débats, qui révélèrent d'effroyables combinaisons d'atrocité, le président, qui cherchait en vain une excuse à ce sauvage, lui demanda :

— Quelle est la loi de votre pays? Celui qui vole et qui tue, qu'en fait-on?

— On le tue! repartit le nègre en grinçant des dents.

Effectivement, Dehimbo fut exécuté au mois de janvier 1862.

D'autres racontaient leurs combats avec des tigres au milieu des forêts inexplorées, leurs rencontres avec des serpents, leurs pêches aux caïmans; toute une série d'aventures à faire peur aux enfants. Heureusement, les enfants dormaient, et toute la compagnie semblait prendre plaisir à ces terreurs-là.

Moi, je fus de l'avis des enfants, et j'allai me coucher. Mais toute la nuit mon imagination surexcitée m'emporta sur l'immense Atlantique. J'étais sur une petite barque qui tourbillonnait sur les vagues. Je m'approchais du navire *Jean-Bart* que je voyais échoué dans mon rêve, et je sauvais les soixante-dix femmes, toutes, l'une après l'autre, avec ma coquille de noix.

Le matin, au réveil, je pensai que *le Jean-*

Bart pourrait sans doute aborder bientôt, et que, s'il y avait dans le nombre une transportée à mon goût, on ne me refuserait peut-être pas sa main...

XVI

RETOUR A LA MAISONNETTE

A cet endroit du récit, un domestique entra.

Surypère interrompit sa confession.

— Qu'est-ce? demanda Trelauney.

— Mylord, c'est cette paysanne que vous avez envoyé chercher...

Trelauney se leva, en proie à une vive émotion.

— Madeleine! ma seconde mère! murmura-t-il.

Et se tournant vers Surypère :

— Repose-toi, lui dit-il, je te demanderai demain la suite de ton récit.

Madeleine attendait, assise sur une chaise dans la salle à manger. La pauvre femme avait bien vieilli.

Ses cheveux entièrement blancs, ses rides

profondes, son regard plein de douleur, son attitude entière disaient tout ce qu'elle avait dû souffrir.

En apercevant Trelauney, elle se leva.

— On est venu me chercher de votre part, monsieur, et comme votre domestique m'a dit qu'il s'agissait d'une jeune fille que j'ai vainement cherchée depuis plusieurs mois, je suis accourue aussitôt. Avez-vous de ses nouvelles, monsieur? Elle se nomme Louise.

— Oui, madame, répondit Trelauney; mais avant de vous mettre en présence de la jeune fille que vous avez pleurée...

Madeleine joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— En sa présence! s'écria-t-elle. Louise est donc ici?

— Elle n'est pas loin... mais vous ne pouvez la voir encore.

— Oh! monsieur, le plus tôt possible, je vous en prie.

Des larmes abondantes sillonnèrent le visage de la vieille femme.

— Écoutez-moi, madame, dit avec douceur Trelauney. Je puis vous rendre Louise, mais je ne puis vous la rendre tout entière. Son âme

est enveloppée de nuages, sa raison est obscurcie...

Madeleine étendit les bras :

— Je la ramènerai à la maisonnette, dit-elle ; peut-être, au milieu des arbres qui l'ont vue grandir, entourée de mes soins, reviendra-t-elle à elle-même.

En se mettant à genoux, le soir, devant le petit crucifix d'ivoire que je lui avais acheté lors de sa première communion, elle retrouvera ses prières d'autrefois, et, quand on prie, monsieur, il descend du ciel quelque chose qui nous éclaire... Ce brouillard se dissipera... et je retrouverai mon enfant...

Trelauney prit la main de Madeleine et la serra vivement.

Alors la vieille femme leva les yeux sur lui.

Elle contempla longuement cet étranger aux cheveux ras, aux favoris blonds, au visage pâle...

Et elle s'écria :

— C'est toi, Jean !

Trelauney mit un doigt sur ses lèvres.

— Silence ! lui dit-il.

Et, la prenant dans ses bras, il embrassa Madeleine avec effusion.

Mais celle-ci, après s'être laissée aller à ce premier mouvement, se dégagea tout à coup :

— Pourquoi ce déguisement? demanda-t-elle. Quel drame joues-tu donc? Comment es-tu riche? Tu peux te montrer dans le pays puisque les messieurs de Villepont, craignant le scandale, n'ont pas déposé de plainte contre toi? Je veux savoir tout cela, entends-tu, Jean?

— Mère, répondit celui-ci, je vous dirai tout, un jour qui n'est pas loin, je l'espère... Si j'avais un crime ou une faute à me reprocher, vous savez que je ne vous mentirais pas. Eh bien! croyez-moi, vous pouvez me serrer sur votre cœur...

Il y eut un instant de silence.

— Je te crois, reprit enfin Madeleine, je veux te croire... Tu ne seras jamais le complice de ceux qui ont tué mon pauvre Pierre...

— Je sais, reprit Trelauney, qu'il y a sur ma naissance un mystère de sang...

— A ton tour, tais-toi! dit Madeleine épouvantée. Ces hommes sont partout...

Trelauney ouvrit une porte.

— Venez voir Louise...

A l'étage supérieur, Louise dormait...

Sa respiration était saccadée; de temps à

autre, une expression de terreur passait sur ses traits...

Madeleine s'agenouilla au pied du lit : l'émotion brisait ce pauvre cœur.

Puis elle se leva, et, se penchant au-dessus du lit, elle posa ses lèvres sur le front de la pauvre folle.

— Il faut la transporter chez vous, dit Jean. Quatre hommes attendent à la porte avec une civière garnie de rideaux. Demain, Louise se réveillera dans sa petite chambre de la maisonnette, et vous serez à ses côtés...

— Mais comment la transporter sans interrompre son sommeil?

Jean prit un flacon sur la cheminée, et imbiba une éponge du liquide qu'il contenait.

— Faites-lui respirer ceci de minute en minute pendant le trajet.

C'eût été un curieux tableau que celui de ces hommes traversant la forêt et portant sur leurs épaules ce précieux fardeau.

Madeleine cheminait à côté de la civière, et un domestique du château marchait devant avec une lanterne.

De distance en distance, le cortège s'arrêtait pour se reposer, et Madeleine approchait des

lèvres de Louise l'éponge imbibée de chloroforme.

Une heure après, la jeune fille, toujours endormie, était couchée dans la chambre où s'étaient écoulés ses jeunes ans.

Tandis que s'accomplissait ce trajet, Trelauney et le Magyar étaient assis dans un petit salon du château.

Sur un guéridon, une théière et deux tasses, une coupe chargée de cigares étaient les seuls accessoires de la scène.

— Voici, disait Trelauney, les dernières notes que j'ai reçues...

« L'enfant enlevé par le poète et la chiffonnière, d'après les ordres de M. Raoul de Villepont... ordre que M. Combalou s'était chargé de faire exécuter, l'enfant de Louise Deslions enfin, doit être resté au cloître Saint-Jean-de-Latran... C'est la chiffonnière qui garde ce petit être... »

— Comment se nomme cette femme ?

— La mère l'Helvétie.

Le Magyar se retourna vivement.

— L'Helvétie ! mais c'est ainsi que j'ai entendu nommer la malheureuse dont l'enfant a été assassiné par Robert Kodom.

— Il n'y aurait rien d'étonnant à cela, dit Trelauney. C'est sans doute l'homme d'affaires Combalou qui avait été chargé de la première négociation... Après avoir pris un enfant à cette femme, il lui en a rendu un autre.

— Quand irons-nous retirer de ses griffes le pauvre petit être qui paye la dette d'un autre?

— Dès demain, répondit Trelauney. Sury-père ne me sera pas inutile dans mes recherches... Je pense qu'il sera rétabli, et nous passerons la nuit au cloître Saint-Jean-de-Latran.

— Que deviennent les Villepont?

Trelauney sourit :

— M. de Villepont, dit-il, sera déclaré en faillite à la fin de la semaine.

Le Magyar sembla méditer...

— Quand viendra mon tour? demanda-t-il enfin.

— Mon ami, répondit Trelauney, je vous donne ma parole que, dans trois mois, j'aurai remis Wanda entre vos mains...

XVII

MARTINE FERRAND

... Au petit jour, Trelauney se retrouvait au chevet de Surypère.

La nuit avait été bonne, et il put continuer le récit de ses malheurs...

— L'île de Cayenne est soumise, — particulièrement pendant les premiers mois de l'hiver, — à la température la plus variable et la plus désordonnée qu'il soit possible d'imaginer. Toute la colonie s'était couchée dans des transes mortelles ; le vent mugissait au dehors ; on entendait à travers les rafales les notes aiguës du *quinquin*, espèce de vanneau dont le nom imitatif rend par à peu près le cri sinistre ; les grands arbres qui bordent le fleuve avaient des lamentations à glacer le sang, puis tous ces tumultes se confondaient en des craquements

épouvantables. Les fiers palmistes, après avoir tenu tête à la bourrasque, se brisaient d'un coup sec, subit, inattendu.

Quand je me levai, le ciel était calme et d'un bleu translucide. Les insectes volaient au soleil. Plus un nuage à l'horizon.

Du bâtiment en péril, pas de nouvelles encore. J'avais décidé d'employer ma journée dans la forêt. Il me manquait un hangar, et cette rude besogne de l'abattage, qui prend toutes les forces, me donnait l'espoir que mon sang et ma tête finiraient par se calmer. Ce n'est pas chose prévue et réglementée, comme dans nos forêts de l'État, de jeter un arbre par terre.

Il faut tailler à coups de hache à travers ces obstacles et recommencer vingt fois avant d'arriver à un tronc droit, ferme et franc qui se puisse utiliser pour la charpente.

Les insectes venimeux vous bourdonnent aux oreilles; des bataillons compactes de maringouins, un ennemi incessant, insaisissable et presque imperceptible, vous assaillent sans trêve ni répit.

Des armées de fourmis jonchent le sol. On les appelle *fourmis de feu*, car leur venin brûle

comme un fer rouge à l'instant de la morsure. J'ai dit des armées, c'est qu'en effet ces voraces s'avancent en ordre régulier, on sent que les envahisseurs obéissent à une discipline et qu'ils sont dirigés par un général très-compétent à grouper ses régiments pour l'assaut.

Il faut encore se garer du scorpion, qui gîte dans les troncs d'arbres; il n'est point agressif, mais il donne son coup de lancette lorsqu'on le dérange. Ce n'est pas lui qui commence, seulement il est prudent de le laisser en paix.

Le plus horrible de tous ces insectes repoussants est une araignée qui arrive à des proportions de géant. On l'appelle l'araignée-crabe. J'en ai tué plusieurs dont le ventre noirâtre et poilu dépassait en grosseur l'ovale d'un œuf de dinde. Ce monstre fait sa toile comme nos araignées de jardin, — en proportions comparativement plus restreintes, mais nouée et tissée comme un véritable filet de pêche et résistant sans peine aux efforts des victimes de la plus grande taille. — Je ne vous parlerai pas aujourd'hui des jaguars et des serpents, n'en ayant pas encore vu jusqu'alors.

J'eus quelque bonheur, dès mon entrée en

forêt. Quatre grands palétuviers, francs de jet et dans toute leur vigueur, se présentèrent comme d'eux-mêmes à mes coups de hache. Des cassiques répétaient aux alentours l'air que je sifflais pour m'encourager au travail; l'oiseau-mouche et le colibri fendaient le feuillage avec des éclairs de pierres précieuses et des vivacités d'écureuils ailés.

J'ébranchai soigneusement mes arbres pour faciliter l'extraction à travers le pêle-mêle des ronces et des plantes grimpantes; enfin je les amenai, à bras tendus, jusqu'au bord du sentier, et je vous garantis que je respirai joyeusement.

J'avais un bon quart de lieue à faire pour regagner ma maisonnette, et je n'étais pas au bout de mes peines.

Je liai mes palétuviers par une forte corde que je m'attachai aux épaules, et je me mis à tirer à travers les terres marécageuses qui fondaient sous les pieds. Enfin il fallait bien donner son coup d'épaule. Je le donnai de mon mieux. La morale était d'arriver, j'arrivai.

La petite bourgade était en allégresse. Nous allions avoir des nouvelles du pays. Le bâtiment avait repris la mer, sa présence était signalée

dans le Maroni. On allait donc parler de la France !

Les questions se croisaient, et je dois déclarer que les hommes ne se montraient pas moins bavards que les femmes.

— On les attend ! c'était l'exclamation générale.

— Quand cela ?

— Ce soir...

— Non, demain seulement.

— Ce soir, vous dis-je, et j'en suis bien sûr ; c'est une sœur du pénitencier des femmes qui m'a donné l'ordre de préparer des civières pour les bagages.

— Ah ! s'il en est ainsi !

Et les conversations continuaient, contradictoires, turbulentes et joyeuses au fond. On se figurait que ces malheureuses nous apportaient un peu d'air de la patrie dans leurs jupes.

Je me sentais exténué. J'avais besoin de donner mon coup de dents. Je n'avais pas mangé depuis le matin. J'arc-boutai l'épaule par un dernier effort, et dans les cinq minutes qui suivirent, mes quatre palétuviers étaient étendus dans mon enclos au soleil levant qui fait la

bonne sécheresse des bois de construction.

J'avais les dents aiguisées par l'appétit et je me disposais à me mettre à table, lorsque le bruit du canon me fit relever en sursaut. Je courus jusqu'au rivage...

C'était le navire... il n'était plus qu'à cent mètres environ de Saint-Laurent. Toute la colonie accourait sur les bords du fleuve. Le directeur et les sœurs se groupèrent devant nous, et c'était un frémissement dans la foule qui trahissait autant de curiosité que d'émotion.

Le bâtiment nous faisait face. Stop !

Une à une, les pauvres créatures montèrent de la cale et jetèrent sur leur futur asile le morne coup d'œil de l'abattement apathique et bestial. Elles se rangeaient sur le pont comme des brebis dont on enlève les claies, attendant, résignées, passives. On jeta le pont mobile qui reliait le pont au quai, et le lugubre défilé commença.

La misère, la faim et l'habitude de la honte avaient déposé leurs traces sur presque toutes les physionomies. Des yeux morts, des fronts sans pensée, et ces terribles bras osseux et décharnés qui ressemblent plus à des emmanchements de gorille qu'à des membres humains, ajoutez les vêtements sordides traînés pendant

une longue traversée dans toutes les fanges de la cale... et vous conviendrez que ce n'était pas matière à griser les imaginations les plus altérées. Trois ou quatre pourtant avaient conservé quelques fraîcheurs de la jeunesse. Un sang lourd et violacé leur marbrait les joues par plaques, et les cheveux emmêlés avaient toute leur séve. Mais, sur toute la ligne, le même regard sans lueur et le même accablement d'attitude.

On croyait le bâtiment déchargé, et le capitaine avait remis les dossiers des déportées au directeur, qui commençait l'appel.

Au nom de Martine Ferrand, répété trois fois sans réponse et pour la quatrième fois glapi par le chœur de toutes les mégères, une forme humaine se détacha de derrière le grand mât, encombré de bagages, et vint lentement et gravement rejoindre le groupe des condamnées.

— Vous êtes bien Martine Ferrand? demanda le greffier qui lisait les noms.

Elle répondit par une inclinaison de tête.

— Est-ce qu'elle serait muette? demandaient les plaisants en se haussant, pour mieux voir, sur la pointe des pieds.

— Ce serait dommage, en vérité! pensai-je à part moi.

Martine Ferrand était, en effet, une admirable personne dans toute la force de l'âge. Pas un de ses traits, réguliers et mélancoliques, n'accusait la perversité ni l'habitude du vice. Les tempes, taillées largement, trahissaient seules les émotions intérieures de la femme par leur mobilité inquiète et fébrile. Elle avait sous le costume pénitentiaire une dignité d'attitude qui la distinguait absolument des natures triviales et grossières au milieu desquelles elle allait vivre désormais.

On entassait les colis sordides sur le quai, et chacun reconnaissait ses loques. Des mouchoirs troués et des tabliers graisseux faisaient, en général, l'office de malles et de sacs de voyage. Les harpies se disputaient leur proie respective, et ce fut long.

Martine demeurait droite et fixe comme une statue, sans prêter la moindre attention aux propos interminables de ses voisines.

Quand chacune des belligérantes eut trié son butin, et que le champ de bataille fut resté libre, elle chercha du regard son petit bagage, que les mégères avaient fortement disloqué dans le premier feu de la lutte. Une chemise traînait dans la poussière, une paire de bas à dix

pas plus loin, les mouchoirs un peu partout.

Je m'élançai avec la pétulance d'un jeune homme. Je ramassai précieusement tous les objets épars, puis j'enveloppai le tout avec soin et, — dernière précaution bien méritoire ! — je raffermis mon modeste édifice au moyen d'une solide ficelle, comme j'avais la précaution d'en avoir toujours dans mes poches. C'était presque coquet, et je me sentais l'amour-propre de mon œuvre.

Elle me regardait... Ah ! qu'il était beau cet œil bleu ! J'avais vu des yeux bleus dans ma vie, mais de ce bleu profond et tendre, jamais ! Il n'y avait que l'œil bleu de Martine ! Un sourire discret et demi-honteux me paya de mon obligeance quand je lui tendis ses nippes.

— Voici qui sera mieux que dans la poussière, mademoiselle Martine Ferrand.

J'accentuai fortement ; je voulais qu'elle sût que je n'avais pas oublié son nom.

— Merci, monsieur...

Elle s'arrêta. J'achevai bravement :

— Surypère, pour vous servir.

— Alors mille remerciements, monsieur Surypère.

Ce n'était pas une voix, c'était une musique, et j'en avais plein les oreilles de ces quatre mots seulement. Telle fut ma première et très-honnête entrevue avec Martine Ferrand.

XVIII

UN MARIAGE A CAYENNE

J'eus beau me débattre, il fallut bien à la fin me rendre à l'évidence. J'avais le cœur pris. Toute la nuit, je rêvai de Martine. Je revoyais ses grands yeux bleus, sa bouche rose et bien dentée. Je revoyais tout, jusqu'à sa petite mèche rebelle qui s'ébouriffait de chaque côté de la nuque.

Le malheur est que l'amour ne pouvait pas aller du même train que partout ailleurs, dans notre colonie de Saint-Laurent. Je jouissais, pour mon compte, d'une liberté relative, mais la pauvre Martine ne devait pas sortir de son couvent : ses journées se passaient en exercices religieux et en travaux de couture. Une fois, vers la fin du premier mois de son installation, je l'aperçus à travers la grille. Cette plante des

champs vivace et robuste encore à la descente du vaisseau, s'étiolait entre les quatre murs froids de l'hôpital.

Je me dis à part moi :

— Maître Pierre, il ne serait point chagrinant de passer sa vie à côté de cette fille-là, et je crois qu'elle s'en porterait mieux elle-même. Il faudrait voir à arranger ça.

Je ne demandais pas mieux que d'avancer la besogne, mais comment? il était de toute nécessité d'avoir, avant tout, l'assentiment de Martine; or les sœurs de la communauté n'envoyaient point leurs pensionnaires promener au clair de la lune avec la jeunesse de l'endroit. On ne dansait point le dimanche, et pas moyen d'engager une liaison autrement que par signes, comme les singes de la forêt.

Encore eût-il fallu se rencontrer pour essayer de la pantomime.

Une idée m'illumina. Nous étions tenus d'aller à la messe, et parqués dans notre coin, à distance morale des recluses pendant l'office. Donc, pas un mot à échanger : la pantomime à distance ne saurait tout exprimer.

Les hommes n'avaient d'obligatoire que la grand'messe; toutefois, ceux qui s'étaient fait

remarquer par leur bonne conduite et leur assiduité au travail obtenaient facilement l'autorisation d'assister à tous les services religieux qui se succédaient le dimanche dans la chapelle : c'était matines, c'était laudes, c'était l'exposition du saint-sacrement, c'était les vêpres, c'était les cantiques. Comme les pétitionnaires de pareilles faveurs n'étaient pas nombreux, il était loisible de se placer à son gré. C'était bien inutile de déranger un surveillant pour trois ou quatre chrétiens animés d'un si beau zèle de piété. J'avais préparé mes plans pour la fête de Noël.

Dans la journée, je m'introduisis dans la chapelle. J'avais bien remarqué la place de Martine à la gauche d'un pilier ; sa chaise était la dernière de la rangée. Je me précautionnai d'un petit banc très-bas que je plaçai discrètement de l'autre côté du pilier protecteur.

Pendant toute la messe de minuit, je me glissai à ma place de réserve sans éveiller la moindre attention, et je m'agenouillai en me dissimulant dans l'ombre.

La sonnette de l'enfant de chœur annonça le salut, et toutes les femmes se levèrent. Martine, en les imitant, m'aperçut, — car j'avais la

tête avec intention. Elle fit un faux mouvement de surprise, porta les mains de côté pour retrouver son équilibre. Je n'avais que le bras à étendre pour la soutenir ; je n'y manquai point, et je trouvai même l'audace de porter à mes lèvres le poignet que j'avais saisi. Elle laissa sa main dans la mienne pendant tout le temps que ses compagnes demeurèrent prosternées en adoration.

— Une minute, une seconde, le temps de dire deux mots sérieux, Martine ; il faut que je vous parle ce soir, lui dis-je au moment où la sonnette annonçait la fin de l'adoration.

Au milieu du tumulte des chaises remuées, elle put me répondre fermement et nettement :

— A la sortie, restez là.

L'office touchait à sa fin, et je n'eus pas longtemps à attendre la joie de sa présence. Des sœurs faisaient ranger leurs pénitentes, deux par deux, et sur un geste de la supérieure, toute la file se mit à marcher. J'échangeai un dernier regard avec Martine, et son coup d'œil résolu ne me laissait pas de doute qu'elle revînt. En effet, elle ne se fit pas attendre.

— Une minute, me dit-elle, une seule ! J'ai oublié mon livre de prières.

— Martine, je vous aime. Voulez-vous être ma femme ?

Son regard voilé s'illumina d'un éclat soudain. Une voix acariâtre criait du porche :

— Eh bien ! et ce livre ?

Martine n'eut que le temps de me serrer la main avec une énergie d'homme.

J'avais compris. Cette pression de main était un engagement.

Nous n'étions pas au bout de nos peines.

Dès le jour qui suivit notre entrevue à l'église, je demandai par lettre une audience à notre directeur, qui me reçut avec sa bienveillance ordinaire.

— Eh bien ! mon garçon, il s'agit donc d'affaires d'État, que nous avons mis la main à la plume ? Voyons, est-ce que l'ambition vous prend ? Je parie que c'est une nouvelle concession que vous venez me demander ?

— Une concession, en effet, monsieur le directeur, mais qui n'engagera personne, et qui n'exigera ni correspondances ni démarches. Je viens tout simplement vous demander votre consentement à mon mariage.

— Oh ! tout simplement. Mais ce n'est pas aussi simple que vous imaginez, cela ! Il vous

faut d'abord un état civil très-bien établi et parfaitement authentique, la preuve que vous n'avez pas laissé de veuve dans quelque paroisse du pays natal. Ah ! *simplement* ; c'est bientôt dit ! Toutefois, nous allons voir.

Il sonna. Un domestique parut.

— Demandez au secrétariat le dossier de Surypère. Faites vite.

L'excellent homme continua avec une gaieté à la fois narquoise et communicative :

— Vous savez que les pensionnaires de notre couvent ont toutes plus ou moins leur petit péché. Il faut plus qu'un péché mignon pour que la justice leur impose une traversée aussi pénible...

Le domestique revenait avec un cahier volumineux à la main. Après lecture :

— Je ne vois rien qui fasse obstacle de votre côté, me dit le directeur en se levant. Tous les détails intéressants pour l'acte auquel vous vous disposez, je les ai là, sinon avec pièces régulières à l'appui, tout au moins à titre de renseignements qui dégagent ma responsabilité. D'ailleurs, depuis le temps que je suis témoin de vos efforts et de votre courage, j'ai su vous apprécier. Vous êtes libre de tout

engagement antérieur, votre affirmation me suffit.

— Je suis libre.

— C'est entendu. Maintenant, arrivons aux nom, prénoms et qualités de la fiancée.

— Elle s'appelle Martine Ferrand : elle est arrivée par le dernier convoi de femmes.

— Oui, je sais... une brune bien bâtie et sur le compte de laquelle je n'ai reçu que de bons rapports jusqu'à ce moment.

Il se dirigea une seconde fois vers la sonnette. Le valet accourut.

— Le dossier de Martine Ferrand ?

Le domestique ne fit qu'aller et revenir.

Le directeur se plaça devant son bureau en me faisant signe de m'asseoir. Il ouvrit le cahier et lut attentivement feuille à feuille. Par instants, ses doigts fripaient les pages par des mouvements nerveux et saccadés qui trahissaient une véritable agitation intérieure. Quand il eut achevé jusqu'à la dernière ligne, il resta pensif la tête dans ses mains. Puis se détournant brusquement de mon côté :

— Ce sera long, toutes ces négociations-là, fit-il en se résumant, très-long. Et puis, quelle mouche vous a piqué ce matin ? Bien utile de

se marier ici, pour le peu de temps que vous avez à faire encore ! Sans compter que j'ai demandé votre grâce...

— Mais j'aime cette femme, monsieur, je l'aime !

— Voilà parler.

Il s'assit devant moi, et me frappant fraternellement sur l'épaule, il me dit en me fixant :

— Notre rôle, à nous, chefs et maîtres absolus des établissements pénitentiaires, est doublé de délicatesses comme celui d'un confesseur. Le jugement rendu, le condamné ne nous doit rien de plus que la soumission à la peine prononcée. Les fautes ou les crimes qui ont exigé les sévères applications de la loi, il ne nous appartient point de les divulguer. Encore est-il que je me crois le droit et le devoir de vous répéter : « Ne vous mariez pas chez nous ! »

Je sentais bien, à l'accent convaincu du directeur qu'il me disait toute sa pensée ; mais l'amour invincible bouillonnait dans ma poitrine, et j'avais des révoltes à trouver un obstacle imprévu entre Martine et moi.

— Je me levai à mon tour :

— Eh ! que voulez-vous que nous fassions,

nous autres, m'écriai-je, une fois que la loi nous a marqués au front ! Croyez-vous, en vérité, que les mères de famille du pays attendent tout exprès notre sortie de cet enfer de bague pour le placement de leurs petites demoiselles ? Les existences flétries ne peuvent se relever qu'en s'étayant sur d'autres existences flétries. Deux faiblesses peuvent se combiner en une énergie. Et puis, monsieur, je vous l'ai dit : j'aime ! J'aime avec une tenacité, un aveuglement, si vous préférez, j'aime avec une ardeur qui me domine à ce point que, si vous me vouliez contraindre à écouter le récit de la faute de Martine, je sauterais par cette fenêtre pour ne pas entendre le premier mot. J'aime à ce point, — et j'en fais ici le serment devant vous, — que jamais de ma vie je n'adresserai une question sur le passé à celle qui aura consenti à lier son existence dégradée à mon existence misérable.

Mon interlocuteur, les yeux toujours fixés sur les miens, me laissa parler jusqu'au bout.

— J'ai compris, dit-il simplement. Il sera fait selon votre désir. Il m'est pénible de vous répéter que tous les renseignements préalables

prendront du temps. C'est affaire de six mois avec toute la célérité désirable.

— J'attendrai ! répondis-je résolûment.

Et je me dirigeai vers la porte.

— Eh bien ! au premier courrier, mon pauvre Pierre !

En me détournant au bout du corridor, j'aperçus le regard cordial et sympathique du directeur qui me suivait encore.

Les six mois de l'attente, lesquels en durèrent plus de neuf, par suite de je ne sais quelle avarie du courrier, compteront parmi les plus douloureux que j'aie inscrits dans ma mémoire, laquelle n'est pas absolument peuplée de gaietés.

Les trois premiers surtout furent un épouvantable martyre.

Le courage m'abandonnait, et je sentais l'heure où mes forces allaient me trahir tout à fait. Le directeur vint à la maisonnette. A voir « son pauvre Pierre » étendu sur le grabat, insensible à toutes les consolations, inerte, abattu, il eut une bonne pensée, le cher homme !

— Mon ami, me dit-il, maintenant qu'il est entendu et bien arrêté que vous persistez dans vos projets, je vais vous chercher un reconfor-

tant. Vous me demandez formellement la main de Martine Ferrand ?

— Comme une grâce ! comme un bienfait ! comme une bénédiction ! comme le salut !

— Eh bien ! il faut la lui demander à elle-même. Les meilleures choses ont une fin, il faut bien qu'elles aient un commencement.

— Est-ce qu'il m'est permis de la voir seulement ?

— Voilà qui est de ma compétence. Tenez, faites un effort et prenez votre courage à deux mains, je vais vous présenter moi-même.

Je sautai à bas du lit, sans souci du respect que je devais à mon protecteur. En deux temps, j'étais habillé.

Il m'introduisit au parloir et fit mander Martine. Quand elle m'aperçut, elle pâlit affreusement, et je crus qu'elle allait s'évanouir. Moi, je ne me sentais plus vivre. Le directeur s'était discrètement retiré après la présentation.

Ce que nous dûmes, le sais-je ? Elle me tenait les mains dans les siennes, et je m'en sentais inondé de joie. La clef qui criait dans la serrure nous avertit qu'il était temps de nous séparer, mais la sœur qui venait prendre Martine nous donna avis que l'autorisation nous était

accordée de nous voir tous les dimanches.

Ce n'était guère, et pourtant c'était trop de bonheur à porter pour moi.

Enfin ! enfin ! enfin !

Il arriva, le paquebot damné !

Le directeur avait fait diligence selon sa promesse, et les pièces nécessaires au mariage étaient bien au complet.

Huit jours plus tard, nous étions unis.

En quatre tours de main, un coup de plumeau ici, un coup aux rideaux plus loin, Martine avait fait un paradis de ma cahute.

Nous voilà deux !

C'était une vigoureuse créature, aux yeux bleus remplis de douceur, avec un front bombé qui indiquait, à défaut d'intelligence, la ténacité dans l'idée fixe. Elle était née dans une bonne famille de vigneron, en Bourgogne. Tous ces détails, je ne les obtins que dans les premières effusions qui suivirent le mariage. Sa mère, autant que je le compris à ses explications nécessairement restrictives, résumait le type de la paysanne coquette, ambitieuse et volontaire. Elle aimait ses enfants, mais comme une propriété. Elle eût poursuivi à coups de fourche qui se fût permis de leur tirer l'oreille

en passant, mais cette protection vigilante et jalouse ne leur évitait point la fessée maternelle, les jours où ils rentraient au gîte les coudes percés.

De cette éducation à coups de claques et de caresses exagérées, Martine avait conservé tous les côtés craintifs de l'enfant avec des obstinations dolentes, quand une idée s'était une fois ancrée dans sa cervelle. Elle acceptait toutes les raisons qu'on lui présentait, mais avec son regard bienveillant et calme, elle n'en faisait qu'à sa tête. Point méchante, du reste, et vraiment courageuse.

Elle me témoigna des grâces exagérées de tout ce que j'avais fait pour elle ; elle partageait volontiers nos travaux, et maniait la bêche et le râteau avec la vaillance d'un homme. Mais, le soir, la journée finie, quand je m'approchais de la table commune et que je cherchais, les pieds dans les cendres, à me reposer par la pensée d'une meilleure existence à venir, elle secouait la tête sans désespoir comme sans enthousiasme et répondait uniformément :

— On est bien où l'on vit.

XIX

L'ENFANT

Nous vivions sans préoccupations et sans secousses.

Donc, elle était heureuse.

De sa jeunesse et de sa faute qui l'avait conduite au pénitencier, je n'avais jamais rien voulu demander. Toute ma tranquillité était sagement basée sur mon ignorance. Du reste, ses confidences ne dépassaient jamais les souvenirs du village natif. Je savais que, vu l'accroissement de sa famille, elle s'était vue contrainte d'entrer en condition à Dijon. Depuis lors, rien de plus. Elle n'ouvrait jamais la bouche de son séjour à la ville, et je ne suis point questionneur de nature. Je vous ai dit que je ne l'étais pas, en plus, par sagesse et pour la sécurité du ménage.

C'est toujours un coin béni que le coin de la famille ! Toutefois, il manquait encore cette gaieté et cette bénédiction qui s'appelle l'enfant.

Moi, je ne doutais de rien.

J'avais déjà fabriqué la barcelonnette et trouvé son enclavement, à l'abri des rayons trop vifs du soleil, dans un angle de la chambre. Ces attentions, dont je l'eusse souhaitée émue, la laissaient indifférente et parfois comme effrayée.

Elle suivait tous mes mouvements de son regard limpide et bleu, mais sans m'encourager d'une bonne parole. Parfois son front proéminent se plissait, et si je m'inquiétais de la pensée qui la rendait songeuse, elle venait à moi et me disait de sa voix sonore :

— Ce n'est rien. Tu es bon, mon Pierre, et je t'aime.

Je me prenais à reclouer, rabotter, épousseter, balayer jusqu'à ce que les bras m'en tombassent.

Alors elle me tendait un petit verre d'esprit de manioc et m'embrassait avec des airs de me demander pardon.

Pardon ! de quoi ? pourquoi ?

Je ne la poussais pas aux confidences, vous le savez.

Ce n'était pas tout que préparer le nid du chérubin attendu et tant désiré. Il fallait en faire un citoyen libre. A Cayenne, comme partout ailleurs, la fortune ne nuit point à la liberté. L'idée me prit de devenir riche.

Martine, à qui je confiais mes plans de spéculation, me répondit avec son éternel sourire :

— A quoi bon ?

Je sentais au fond de cette nature passive et pourtant opiniâtre je ne sais quelle plaie inguérissable. Souffrait-elle du passé ? C'est à croire. L'avenir, en effet, n'avait rien que de rassurant pour nous. Je gagnais mes bonnes journées à travailler de mon état de maçon.

A deux lieues environ de Saint-Laurent, et non loin de l'Océan, l'administration m'avait consenti une location de deux hectares de terrain argileux, où je tentai la culture du coton, non sans succès.

J'avais de l'argent. Je ne demeurais plus indifférent à l'argent. L'argent dans la vie à deux représentait les aises et même un certain confortable. Nous étions meublés en acajou,

comme de vrais bourgeois ! Seulement l'acajou était taillé à coups de serpe et manquait de vernis. Luxe inappréciable, auquel je n'aurais jamais songé tout seul ; j'avais troqué une glace d'un marin contre une demi-douzaine de brocs d'eau-de-vie de manioc. Martine avait souri plus joyeusement ce jour-là.

Fut-ce l'effet du miroir, — qui sait ? — un matin elle se réveilla toute envermillonnée de belles couleurs sur les deux joues, et m'attirant dans un coin, elle m'embrassa avec une effusion que je ne lui avais jamais vue.

Je pressentis un grand événement.

Elle se cachait la tête dans ma poitrine ; je la lui pris entre mes deux mains et la lui redressai bien en face de moi pour lui rendre son baiser sur le front.

Tout à coup, elle devint pâle comme une morte, et je dus la soutenir pour la faire asseoir sur une chaise.

— Pierre, fit-elle avec effort...

Puis elle s'arrêta sans achever, la voix lui manquait.

— Remets-toi, Martine, et tu me feras plus tard cette grande confiance qui semble t'oppresser.

Elle se leva, et deux grosses larmes, — que je vois encore, — filtrèrent sous ses cils épais.

— Pierre, nous avons un enfant !

Et elle retomba sur son siège plus pâle qu'auparavant et comme inanimée.

La joie me remplissait tellement le cœur que j'oubliais le reste. J'eus envie de danser ! Moi, père ! J'allais donc enfin l'avoir, la toucher, la posséder, cette salutaire bénédiction d'un petit être qui fût à moi ! — à moi tout seul ! Non, à nous deux !

Martine demeurait toujours affaissée et les yeux éteints.

Je m'agenouillai à ses pieds, et, sans savoir au juste pourquoi, je me mis à pleurer sur ses mains.

Elle se redressa frémissante :

— Tu l'aimeras de toute ton âme et tu le défendras contre tous, n'est-ce pas ?

— Peux-tu bien le demander, Martine ?

Elle fixa dans ma direction un regard d'une intensité étrange :

— Dis : contre tous !

— Voyons, remets-toi ; la joie te rend folle.

— Soit ! mais dis : **CONTRE TOUS !**

Je dus obéir, et, mes yeux dans ses yeux à mon tour, je prononçai résolûment :

— Contre tous !

— C'est bien, dit-elle, je me sens forte à présent ! Déjeunons, mon Pierre ! et vite à la besogne ! qu'on lui gagne un beau baptême à ce petit garnement qui nous fait pleurer avant qu'on le connaisse. Maintenant, j'ai du courage, va, sois tranquille ! Et comment l'appellerons-nous ?

— Cécile, si c'est une fille.

— Et Martin, si c'est un garçon.

Elle battait des mains comme une gamine de douze ans qui vient d'avoir son premier prix et va partir en vacances.

Oh ! la bonne journée !

Elle s'appela Pierrette-Cécile, car Dieu me fit cette joie de me donner une fille. C'est bien plus délicat à dorloter une petite fille, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je vous dis donc là ? Quand j'entendis le premier cri de ce pauvre être chétif, je crus que j'allais pleurer. Chétif, non ! C'est qu'elle était grosse et forte au contraire et bien conformée, et des fossettes partout où nous avons des angles. Un chérubin, quoi !

La mère, alanguie et pâle comme une cire,

guettait toutes mes caresses sous l'ombre de ses grands cils baissés. Ah ! quelle reconnaissance et quel saint amour de la femme vous maîtrise et vous secoue la chair à ces heures-là !

Elle était d'une nature vigoureuse, de celles-là qui se dépensent entièrement dans l'œuvre de la maternité, mais qui se redressent avec des forces nouvelles pour élever le nouveau-né. Je ne lui voyais point les attendrissements profonds que je sentais au dedans de moi rien qu'à manier la petite créature. Mais elle avait des soins persévérants, une patience admirable, et je vous jure que c'était un groupe à faire tomber sur les deux genoux vos Parisiens gangrenés quand elle accrochait le poupon à son large sein veiné de bleu sombre, — de la couleur de ses yeux ! Toujours et partout ses yeux ! — C'était la persévérance et je ne sais quoi de viril dans l'exercice de ses fonctions maternelles qui me donnait des frissons et m'imposait une admiration respectueuse.

La semaine de l'accouchement touchait à peine à sa fin qu'elle était déjà debout et remuante comme si rien ne se fût passé.

Elle reçut la visite des sœurs hospitalières et du chapelain : il fut très-question du baptême. C'était trop juste qu'on fît une chrétienne de ma

fille. Je n'y songeais seulement pas. On ne saurait penser à tout dans le flot d'orgueil qui m'envahissait.

Pour un rien, j'eusse joué naïvement au naturel, sans même y penser, la comédie de nos voisins les nègres galibes à chaque fois que leur femme augmente la lignée.

Ils s'étendent dans l'unique lit de la hutte et poussent des gémissements à attendrir les rochers. La mère est déjà partie vers le fleuve, où elle lave à grande eau la nouvelle petite peau bise. Quand elle rentre, le chef de la communauté persiste à jeter ses gémissements aux échos. Si quelque étranger, ignorant de leurs lubies, survient, qui l'interroge, il répond avec des contorsions de damné :

— J'ai un enfant !

Nous voici bien loin du baptême, qui était la question dominante. Un sous-lieutenant de la garnison s'offrit pour parrain. Vous jugez de l'empressement qu'on mit à remercier cet officier complaisant. C'est le fond des bonnes actions humaines. Il faisait la cour à la fille d'un marchand de bois très-riche et très-considéré. La jeune fille n'était point insensible aux séductions de l'épaulette d'or.

Il est de bon ton à la Guyane d'aider les déportés à se relever dans leur propre estime : il n'est point rare que des millionnaires consentent à tenir l'enfant d'un couple de condamnés sur les fonds baptismaux. C'est une bonne note vis-à-vis de l'administration et un bon exemple à donner.

La petite personne fut donc enchantée de la proposition de l'élégant militaire. La mère rayonnait à voir la chaumière encombrée de si beau monde. On fut à l'église bien gravement et en bon ordre.

Le chapelain crut devoir, à la distinction des tenants, de risquer un bout de sermon. Pierrette, habillée comme une marquise, — sa marraine n'avait rien épargné! — ne paraissait pas se familiariser au latin de M. le curé; elle accompagnait les exhortations du saint homme de cris perçants qui remplissaient la nef. Au moment du sel sur les lèvres, elle tira même la langue avec irrévérence.

Le parrain, de son côté, s'était precautionné de crus divers du Bordelais et de la Bourgogne. On dîna gaiement. Martine ne boudait point vis-à-vis des vins capiteux de son terroir; moi, je trinquais avec tout le monde. Et tant et si fort

on trinqua que la demoiselle affirma que c'était une réjouissance bien douce à l'âme que le spectacle d'un baptême. A quoi le sous-lieutenant répondit par une politesse que je n'entendis pas et qui la fit rougir.

Il fallait bien se résoudre à se quitter, — mais la séparation n'eut lieu que sur des protestations d'amitié réciproques.

Je n'ai jamais revu de ma vie ni le parrain ni la marraine, et j'ignore s'ils ont profité des conseils bien sentis de notre digne chapelain.

Au petit jour, je m'éveillai le front cerclé et la tête lourde. Pierrette reposait d'un sommeil égal dans son berceau. Je la regardai longuement, longuement... Rien au monde n'a son éloquence comme ces chères petites bouches qui n'ont jamais parlé. Tout mon sang-froid me revint pendant cette contemplation.

La vie n'a plus de nuances arrêtées ni de dates qui fassent saillie dans ce bonheur régulier et continu.

TERRIBLE RÉVÉLATION

Les mois s'écoulaient en embellissant l'enfant. Martine, levée la première et couchée la dernière, entretenait son petit royaume dans l'ordre, la propreté et l'économie. Aux premières risettes de la petite surgirent d'interminables discussions. Ce rire dessiné de telle façon signifiait qu'elle voulait boire, cet autre plus impératif, qu'elle voulait quitter la couchette et se faire porter à bras, cette autre encore, plus absolument exigeant, déclarait... tout ce que vous voudrez.

Tous ces détails des premières années, faits des trivialités et des exigences quotidiennes, laissent de profondes racines dans le cœur des parents qui n'ont à leur portée d'autre affection, d'autre ambition, d'autre distraction que la barcelonnette de l'enfant.

Au commencement de son onzième mois, Pierrette déclara qu'elle voulait marcher toute seule. Elle le déclara par la démonstration tout d'abord. Debout sur ses grosses courtes jambes où l'on ne sentait ni les os ni les articulations, elle se lançait bravement à travers la pièce. Il arrivait que le centre, plus lourd que la tête, l'emportait. Elle ne se troublait point pour si peu, et semblait enchantée de se trouver assise sans avoir travaillé pour arriver à ce but. L'enchantement ne durait pas longtemps d'habitude.

Ces petits êtres remuants et curieux ne peuvent demeurer en place. Elle criait pour qu'on la remît sur sa base. Quand elle avait bien crié et qu'elle voyait qu'on ne l'écoutait pas, elle se tirait de sa position à l'aide des bras, qu'elle utilisait en manière d'une seconde paire de jambes. Elle partait à quatre pattes et faisait concurrence à une grosse tortue qui vagabondait en ruminant par la chambre. La petite se démenait davantage, mais la bête à carapace ne se piquait pas d'amour-propre.

Nous étions affligés, Martine et moi, de la folie de tous les parents. Nous entendions que notre fille devînt riche et se mariât dans la belle

société, et qu'elle ignorât toujours quelles misères et quelles turpitudes nous avions traversées pour lui faire un sort meilleur et la vie honorée.

J'étais sous le coup d'une activité que rien n'effrayait. Je louais des terrains, j'affermis des abattis d'arbre et des cantons de pêche. J'achetais, je revendais, je faisais flèche de tout bois, et le magot grossissait à la satisfaction grande de Martine, qui pourtant n'avait ni les instincts de l'argent ni les goûts de luxe.

Mais quelle vaillance puisée tous les matins dans ces trois mots échangés :

— C'est pour notre enfant !

A plusieurs reprises, néanmoins, j'avais surpris ma femme préoccupée et presque sombre. Quand je la questionnais sur ces tristesses subites, elle détournait la tête sans répondre, et, s'il m'arrivait d'insister, elle se prenait à éclater en sanglots.

Je la consolais de mon mieux, mais elle gardait sa préoccupation pour elle seule. Parfois, me sentant troublé et comme gagné par le chagrin qu'elle me causait, elle me prenait la tête dans ses bonnes mains fortes et courageuses, en s'écriant :

— Ne fais pas attention à moi. Je suis folle !
Que veux-tu ? J'ai peur ! Nous sommes trop
heureux...

Nous étions trop heureux en effet.

Les occupations multiples qui me prenaient
toutes mes journées à l'extérieur et qui, presque
constamment se trouvaient fructueuses, nous
donnaient aussi, à ma rentrée au logis, quelques
bonnes soirées en contraste. C'étaient alors de
chaleureuses effusions et des plans d'avenir dont
le bonheur futur de Pierrette était le thème in-
variable.

Alors, je la prenais sous l'épaule et, la guidant
jusqu'au berceau, je lui détaillais une à une
toutes les grâces délicates et toutes les fraîcheurs
éblouissantes de l'enfant endormie. Nul détail
ne m'échappait. C'étaient les cheveux blonds qui
brunissaient comme les siens, les paupières qui
se garnissaient, les petits ongles roses qui se
formaient. Tout, je voyais tout et je constatais
jour par jour, heure par heure, les progrès de la
créature adorée.

Martine me remerciait de mes admirations
par des pressions de bras sympathiques et ca-
ressantes ; mais je ne la sentais pas enamourée
comme moi-même de tous ces infiniments petits

de l'enfance. Elle avait plus d'austérité que moi, et ne s'abandonnait jamais entièrement aux premières impressions.

Somme toute, elle était dévouée, vigilante, attentive et véritable maîtresse de maison. Pierrette était tenue avec les soins d'une petite princesse, et ses vivacités turbulentes suffisaient à la gaieté de toute la maisonnée.

— Dieu sait bien ce qu'il fait ! pensais-je.

Et je m'endormais heureux, en homme bien sûr de l'avenir.

C'était la saison des semailles, et mes agrandissements successifs de culture avaient bien vite épuisé ma provision ordinaire.

Les marchands de Saint-Laurent nous tenaient la dragée haute, par la raison toute simple qu'ils ne redoutaient aucune concurrence ; il fallait bien en passer par leur volonté. J'obtins la permission de me rendre au village des Hattes, où les Indiens, moins expérimentés que les graine-tiers nos compatriotes, abandonnaient les produits de leurs terres à meilleur compte. Ils sont d'autant plus coulants dans les transactions commerciales, que la culture ne leur coûte aucun effort. La terre leur tend ses fruits et ses grains,

ils les cueillent, et rien de plus. Toute espèce de travail leur paraît incompatible avec la dignité humaine.

C'est un rude et pénible voyage, celui de Saint-Laurent aux Hattes, surtout pour le retour. Par terre, il serait impossible d'y songer : des terrains marécageux qui s'effondrent sous le pied, puis des lacets de broussailles impénétrables, et plus loin des lacs qu'il faudrait tourner. Nous descendîmes le Maroni sur une petite barque bien grée que le pénitencier nous avait prêtée.

Un surveillant nous accompagnait, — car nous étions partis six ou sept à la fois, — et l'on se remplaçait toutes les demi-heures à la rame. On compte une distance d'environ vingt milles du pénitencier au village des Hattes. Nous descendions le fleuve en fournissant sans efforts une course de sept milles à l'heure.

Une fois débarqués dans la bourgade, le surveillant, qui ne nous accompagnait que pour la forme, s'assit au premier cabaret venu et nous donna quatre heures pour vaquer à nos affaires. Ces permissions ne s'accordent qu'aux transportés établis et propriétaires qui sont retenus par des intérêts assez graves dans la colonie

pour qu'il n'y ait aucune tentative d'évasion à redouter.

Je trouvai facilement mes approvisionnements et à bon prix ; en moins de deux heures j'étais de retour, chargé de sacs comme un mulet, auprès du surveillant, qui charmait les ennuis de l'attente en sirotant de l'esprit de manioc. On trinqua, les camarades arrivaient un à un, on retrinqua à chaque entrée. Comme je voulais rentrer avec toute ma dignité de père au domicile, j'imaginai une excuse pour éviter les libations trop redoublées. Je demandai quelque répit à la compagnie pour aller chercher quelques friandises et faire une surprise à ma petite fille.

— Allez, maman Surypère, me dit le surveillant avec un gros rire à casser les vitres.

Car, j'oubliais, les farceurs m'avaient surnommé maman Surypère.

Le manioc fait le fond de la cuisine et de la pâtisserie sur les bords du Maroni et un peu partout dans l'île de Cayenne. Il s'agissait de Pierrette, et dans ce cas je ne marchandais plus. C'étaient des croquettes, c'étaient des gaufres, c'étaient des pâtes grillées, que sais-je ? toute une cargaison enfin. Quand vint le moment d'empaqueter ma pacotille, grand embarras !

Les sacs ordinaires en papier n'étaient pas de taille. On fureta dans tous les coins.

On finit par déterrer tout un paquet de journaux français qu'un matelot insolvable avait déposés en règlement de compte, jurant ses grands dieux qu'il ne manquerait pas de venir les reprendre à la première occasion. On n'épargnait pas les enveloppes, la marchandise ayant été laissée à bon compte. Mon nouveau colis avait des aspects de monument, tant il était de taille et solidement édifié. Je me le plantai sur l'épaule et courus au cabaret, lieu du rendez-vous général. Une espèce de cave, ce cabaret, où il était nécessaire d'avoir de la lumière à midi pour s'y voir le bout du nez.

Joli tumulte quand j'entrai. J'eus beau représenter que l'heure s'avançait, que la nuit allait tomber brusquement, et que ce n'était pas métier facile de remonter le Maroni à rebrousse-poil, entre les brisants et les rochers, l'opinion générale était qu'il fallait s'arroser la dalle du cou.

D'adjurations las, je m'assis dans un coin, sous la lumière vacillante d'une chandelle de résine ; je posai mes graines à mes environs. — Mais le paquet de friandises, je ne le quittais

pas du regard : il était devant moi, sur la table, bien en vue.

Machinalement, mes yeux tombèrent sur les caractères imprimés. Je lus sans conscience de ce que je lisais : des annonces de moutardes progressives et de chocolats adaptés à la longévité du consommateur. Par impatience de tous ces vacarmes et des retards qu'ils comportaient, je retournai le paquet et continuai ma lecture de l'autre côté.

En grosses lettres bien espacées, un en-tête me sauta aux yeux :

COUR D'ASSISES DE DIJON

Affaire Martine Ferrand. — Assassinats consécutifs sur trois enfants. — Monstrueux détails.

Je sentis tout le sang de mon corps refluer au cœur, impétueux à m'étouffer. J'eus la féroce énergie de dompter mon émotion et de la dissimuler aux regards de mes compagnons. Ah ! l'épouvantable supplice !

DÉFIANCE

Cette femme, que j'avais entourée de respects et d'adorations, était un monstre de scélératesse, de dissimulation, d'hypocrisie, de lâcheté. Elle avait imaginé des raffinements dans la cruauté, et c'est sur des êtres sans défense, confiés à ses soins, qu'elle avait exercé ses tortures, graduellement, petit à petit, pour bien se repaître de la souffrance des innocents et jouir de leur longue agonie sans en perdre un frémissement. Elle leur introduisait un couteau dans la gorge, un demi-pouce le premier jour, puis le pouce entier le lendemain, puis deux, puis trois, puis toute la lame. Les malheureux n'avaient pas encore l'usage de la parole. Ils ne pouvaient se plaindre, ils mouraient ! Trois fois elle se reprit à cette œuvre farouche dans trois familles

différentes. TROIS FOIS ! vous dis-je !... C'était une horrible folie.

Le tourbillon de pensées monstrueuses qui s'entrechoquaient dans mon cerveau, personne ne le saura jamais, je ne les sais plus moi-même.

J'avais besoin d'air. J'étouffais...

Heureusement notre surveillant se souvint qu'il avait charge d'âmes, ou du moins un total de têtes à représenter au contrôle. Il se leva en criant d'une voix de stentor :

— En route ! En voilà suffisamment pour un jour.

La petite bande, habituée à la passivité militaire, se groupa presque en bon ordre, et l'on se mit en marche vers l'embarcation.

La nuit tombait, une nuit opaque et chargée de brumes épaisses. Pas la moindre brise d'ailleurs et nulle possibilité de se diriger à la voile. Je me cramponnai aux avirons et je lançai la barque en plein milieu du fleuve par un seul élan formidable qui me calma. L'impatience me rongea. Je n'osai pas néanmoins ramer de toute la force que je me sentais au bout des bras : il fallait éviter les écueils, et je ne connaissais pas la route, ne l'ayant faite qu'une ou deux fois et

jamais de nuit. Le surveillant s'était érigé en capitaine de navire ; il commandait les mouvements, et j'obéissais de mon mieux. Au bout d'une heure, je sentis tous mes nerfs se détendre, et je tombai sans connaissance sous le banc que j'occupais.

On me remplaça sur l'instant ; et sous les pieds de mes successeurs, je cherchais à me diriger à travers les ombres de ma pensée. Parfois un éclair de lucidité, et l'horrible drame se déroulait devant moi sanglant, odieux, ignoble et lâche !

On approchait de Saint-Laurent. Les cloches du pénitencier sonnaient le coucher. Des lueurs sillonnaient les rues, les volets des maisons se fermaient ; on entendait le bruit sec des battants l'un contre l'autre. Quelques fenêtres demeuraient éclairées comme un œil de curieux. C'était probablement la veillée qui se préparait. La barque n'avait pas touché la rive que je m'élançai d'un bond et pris ma course...

Les voix des camarades me rappelaient :

— Hé ! l'ami Pierrot, et tes paquets ?

J'avais tout oublié. Force fut bien de rétrograder. On me chargea du mieux qu'on put et je repartis sans songer à remercier personne.

Enfin, je la touchais des mains la petite haie de clôture. C'était là ! Que faisait-elle à cette heure, la tueuse d'enfants ?

Et ma fille ? et ma fille ?

J'ouvris brutalement la porte et j'entrai comme un fou.

Pierrette se réveilla, me tendit ses bras potelés et reposa sa tête mutine sur l'oreiller.

Pour la mère, elle tricotait des petits bas de laine en balançant le berceau d'un mouvement régulier du pied.

Toutes les opinions les plus contraires se heurtaient rapidement dans ma tête. Était-ce donc une tortionnaire, cette créature au regard franc et doux qui travaillait, paisible et recueillie, attendant le père et couvrant la fille d'une protection vigilante jusque pendant son sommeil ?

— Ce n'est pas elle ! il n'est pas possible que ce soit elle ! me criait ma conscience...

— Et pourtant... c'est bien son nom, répliquait l'impitoyable raison. Et je répétais syllabe par syllabe : Mar-tine-Ferrand ! Je comptais les lettres et je restais hébété.

Un sommeil de plomb et presque instantané, suivit ces fatigues du corps et ces tourments de

l'esprit. Aux premières lueurs de l'aube, je me levai en prenant bien garde à n'éveiller personne. Ma femme dormait d'un sommeil paisible. A coup sûr le remords ne pouvait avoir ses racines dans cette poitrine que soulevait seulement un souffle franc et tout empreint de bonne santé. Pas une ride sur ce front, pas une nervosité furtive dans ce corps bien équilibré. Si le calme et la tranquillité existent sur la terre, je les avais devant les yeux. Je cherchais à me rassurer, mais la logique se redressait, tous ses aiguillons dehors.

— Enfin, elle a été condamnée, argumentait-elle.

— Et toi-même ! ripostait ma conscience révoltée, de quel droit soulever les voiles du passé d'autrui quand tu n'as pas reculé devant la profanation de la mort ?

J'avais beau résister, la défiance me ravageait âprement et sourdement, quelque résistance que je voulusse apporter à ses progrès. Mon cas de condamnation ne tenait qu'à mon silence, — et c'est une exception certainement qui ne se produit guère dans les sessions de cour d'assises. Et puis, ce nom imprimé... c'était le sien...

Je brisai les ficelles du paquet et dépliai la

feuille dans toute son ampleur. Les détails que je n'avais pas lus dans leur ensemble étaient épouvantables.

Martine dormait toujours.

J'approchai la feuille maudite qui venait de dévaster ma vie à jamais de la veilleuse qui chauffait toute la nuit le lait de l'enfant. La page s'enflamma par l'extrémité, et les langues de feu léchaient le récit du crime, comme des flammes de l'enfer, avant de le dévorer tout à fait. Puis, plus rien, il ne restait plus rien qu'un fragment de la marge entre mes doigts.

J'eus une minute la pensée consolante que tout était fini et que ce morceau de papier brûlé allait emporter toutes mes souffrances en détruisant la preuve matérielle de l'atrocité sous laquelle je me débattais. Je tendais ma volonté dans l'intention de me figurer que c'était un rêve et que j'étais mal éveillé.

En vain ! La flamme n'avait pas détruit le germe envahissant du Doute. Et quand je dis le Doute, c'est une concession que je fais en ce moment à la mémoire de la malheureuse, car il m'était impossible de fermer les yeux à des évidences irrécusables.

Pendant huit jours, — plus longs qu'un siècle,

— je fus obsédé de la tentation de tout avouer à Martine. C'eût peut-être été le parti le plus rationnel et le plus concluant. Toutefois, puisque j'avais refusé jusqu'alors des confidences, avais-je le droit de me constituer si tard accusateur et juge? Et puis, la conclusion? Une séparation sans doute.

Quelle que fût ma certitude du crime, je ne pouvais refuser à la compagne de ma vie journalière, depuis bientôt deux ans, certaines délicatesses d'âme que j'avais eu cent fois l'occasion d'observer. Mon mépris, elle pouvait s'y exposer avant le mariage, mais maintenant courberait-elle le front sous la honte pendant toute la durée d'une existence commune? Je croyais bien la connaître. Elle fuirait le domicile conjugal pour encourir une aggravation de peine et s'éviter le poids accablant de ma présence qui ne pourrait plus être qu'un éternel reproche.

Et Pierrette, que deviendrait-elle, la chère petite, au milieu de ces cruelles divisions? Est-ce qu'un homme à mains rudes comme nous autres s'entend à manier ces chérubins tout en lait?

Dieu vint à mon secours. Il laissa tomber de là-haut jusqu'à moi la seule pensée cordiale et

consolante à laquelle je pusse me rattacher. La planche de salut du naufragé ! Cette pensée, qui me sauva du suicide ou de l'assassinat, c'est que Martine n'était pas coupable. Il était inniable qu'elle eût commis le crime ; il y a plus : elle l'avait recommencé à trois reprises. Mais elle obéissait à cette force fatale qui pousse les convulsionnaires et les épileptiques. Elle n'était pas coupable, non ! La lumière se faisait dans mon esprit... C'était ce que nos curés de village appellent une possédée à intervalles. C'était une malade à guérir, une âme à fortifier, une cure de dévouement et d'affection sous laquelle j'étais sûr que mes reins ne plieraient pas.

Ma conviction était établie parce qu'elle reposait sur une consolation.

Mon parti fut pris aussitôt, et bien pris. J'aurais à l'avenir deux enfants au lieu d'un et je me sacrifierais à ces deux êtres. Sur cette résolution, je me sentis inondé d'un bien-être intérieur que je n'avais jamais connu jusqu'alors. J'étais fort, déterminé, prêt à tout. Je n'avais pas la force de dissimuler, pendant tout le cours de cette semaine, les combats que ma raison livrait sans relâche à mon cœur.

Martine avait remarqué mes allures boule-

versées et mes airs égarés. Elle avait trouvé de bonnes paroles et cherché à partager mes chagrins : devant mon silence obstiné, elle avait craint de se montrer indiscreète et n'avait plus insisté. J'étais en train de sarcler un espalier de barbadines qui s'annonçait à merveille, lorsque cet éclair de mansuétude et de pardon m'illumina soudainement.

Je laissai dans le champ râteaux et pelles, et fourches, et j'accourus à la maison comme un jeune marié qui craint de manquer le premier quadrille. Je soulevai le rideau de toile que j'avais tendu devant la fenêtre pour protéger Pierrette contre les baisers trop ardents du soleil. L'enfant, assise au milieu de la chambre, et grave comme une présidente, emmaillottait, les jambes en l'air, une poupée de bois que je lui avais taillée à coups de serpette. Martine, éclairée par un rayon lumineux qui partait de la fenêtre opposée, semblait une sainte auréolée sur sa chaise de bois.

Non, le crime n'habitait pas ma maison !

Ce calme béni, ce recueillement, cette grâce suprême de l'ordre et du travail ne pouvaient rien avoir de commun avec les mauvaises suggestions.

J'entrai sur la pointe des pieds.

Je me glissai doucement jusqu'à la petite, qui, tout entière à la toilette de sa poupée, ne m'entendit ni ne m'aperçut. Quand elle tourna sa tête de mon côté, ce furent des exclamations de joie et des trépignements de pieds et des battements de mains. Martine avait rougi, puis pâli presque sans transition : j'avais remarqué plus d'une fois déjà cette impressionnabilité trop vive.

— Je ne t'attendais qu'à la tombée de la nuit, dit-elle en me tendant son front... tu avais emporté ton dîner !

— Il s'agit bien de mon dîner ; il s'agit que le désir m'a pris comme cela de vous embrasser toutes les deux et de vous faire une surprise. Chemin faisant, le soleil m'a glissé dans l'entendement toutes sortes de mauvais conseils : par exemple, que l'air est doux, le sentier du bord de l'eau tout fraîchement sablé à neuf ; les écureuils font des gambades et les catacoës prêchent les cassiques, qui les sifflent. Profitons de cette bonne après-midi pour faire une promenade. La saison ne nous en garde plus à la douzaine. Allons, un bout de toilette, et pied gauche en avant !

L'ÉPIDÉMIE

Je retrouvai mes vingt ans pendant toute cette délicieuse journée. C'est si bon de mettre instantanément à exécution une bonne pensée qui vous vient à l'improviste ! A chaque pas c'étaient des disputes amicales à qui porterait la petite ; quand on rencontrait un insecte ou une fleurette, à qui ramasserait l'insecte ou cueillerait la fleurette pour l'offrir à l'autre. Tout le bonheur humain est fait de ces bêtises-là ! Pour la première fois, je sentis ma femme réellement heureuse, confiante, expansive, et comme je m'applaudissais d'avoir eu cette pensée de clémence !

On revint le soir au logis, au pas alourdi de cette bonne lassitude qui courbe le corps en donnant des ailes à l'âme. Pierrette dormait dans les bras de sa mère.

Mais que vous dis-je là? un rayon de soleil, un bouquet de fleurs ramassées le long du chemin, une femme qui s'appuie à votre bras avec une langueur communicative, un enfant qui pépie au milieu de tout cela! mon Dieu, oui! tel est le résumé de la meilleure journée de ma vie!

Elles ne devaient plus revenir jamais, plus jamais! ces quelques heures d'effusion et de mains entrelacées dans une bouffée d'air tiède.

L'hiver était arrivé avec ses rafales, ses ouragans, ses bourrasques et ses rudesses. On avait bien calfeutré le nid, la cheminée s'égayait à la journée d'un feu clair et bavard, mes deux enfants étaient bien abrités et bien acoquinés dans leur coin paisible et clos comme un sanctuaire.

Malgré la rigueur de la saison, mes travaux m'appelaient au dehors. Il fallait préparer la récolte du printemps, car nous avions deux récoltes par année. J'avais sous mes ordres six grands gaillards bien carrés des épaules, mais qui ne demandaient pas mieux que de ne pas s'exposer aux échauffements, — une surveillance de tous les instants. Mais, par compensation, je voyais les tiges de mes plantes se fortifier et les pousses chercher le soleil; nos semis germaient

bien, et je faisais d'avance les comptes de nos bénéfices en avril.

Il arriva à son heure ce mois d'avril tant souhaité. Mais il ramenait derrière lui la terrible fièvre qui ravage périodiquement la Guyane.

Tous les cinq ans, affirment les vieillards, la fièvre rend sa visite. Quand elle a fait défaut pendant une période de vingt années, par exemple, elle a ses livres bien tenus et s'installe quatre ans de suite pour régler son arriéré. Nous étions dans une de ces périodes.

C'étaient des gémissements dans toute la colonie. Une simple colique était immédiatement élevée à la hauteur d'un choléra qui ne pardonne pas. Le médecin du pénitencier et deux officiers de santé qui lui servaient d'aides étaient littéralement sur les dents. Les comères d'un certain âge préféraient les drogues des sorciers indiens; elles avalaient le *piaye*, avec force grimaces sans doute, mais aussi avec la foi qui sauve.

Le *piaye* est une médecine universelle qui s'applique à toutes les maladies, ni plus ni moins que la poudre de perlimpinpin de nos marchands forains. A cette différence près, néanmoins, que les poudres et les onguents de

nos charlatans sont composés de matières absolument anodines, tandis que le piaye n'admet pour base que les plantes qui procèdent par action sur la volonté et sur la pensée, celles qui tuent presque toujours ou qui guérissent par miracle.

La mortalité n'était pas terrible à Saint-Laurent, mais il nous arrivait des Hattes et de la capitale des bouffées de terreur qui n'étaient point rassurantes.

On sentait dans l'atmosphère que l'épidémie n'avait pas encore pris ses quartiers, mais elle avait pris la précaution d'envoyer sa carte de visite.

Le climat de la Guyane, particulièrement celui de la Guyane française, n'est pas d'une insalubrité aussi menaçante que l'imagination des déportés de la grande Révolution l'a dépeint. Les fièvres pernicieuses, prises à temps, sont même rarement mortelles. Il y a lieu de se prémunir, sans doute, contre les brusques variations de l'atmosphère. Il arrive que des mois de pluies torrentielles soient suivies sans transition, d'un jour à l'autre, de chaleurs caniculaires, et ces contrastes peuvent provoquer, de la veille au lendemain, les accidents les plus

dissemblables, comme la fluxion de poitrine et l'insolation. Mais en vue de garantir la population contre ces heurts de température, toutes les précautions ont été prises depuis une dizaine d'années.

La moindre case de concessionnaire est mieux entendue au point de vue hygiénique que les deux tiers des maisons des quartiers populeux de Paris. La statistique a constaté que les cas de mortalité, chez la population européenne, chez celle-là seulement, sont moins fréquents que dans la plupart des grands centres manufacturiers. Le fléau trouve un auxiliaire redoutable dans la race indienne. Indolente, insoucieuse des premières notions de la propreté, insoucieuse d'ailleurs de la mort tout autant, elle accepte le mal que lui envoie le Grand-Être et ne se défend point. La sépulture s'opère au hasard et selon des rites religieux qui varient pour chaque tribu : dans le premier coin venu, avec quelques pouces de terre jetée à la hâte sur le cadavre ou, plus simplement, au grand air dans les arbres de la forêt voisine. La putréfaction voyage sur l'aile des vents et va vite par les temps d'orage.

On avait déjà signalé quelques cas morbides

au pénitencier de Saint-Louis, situé à trois milles du nôtre en remontant le Maroni. Nos médecins avaient été mandés à la hâte et nous avaient rapporté des physionomies qui n'étaient qu'à demi rassurantes. Toutefois, le printemps s'annonçant bien, les premières semaines avaient été clémentes, sans excès de chaleur, et l'on avait espoir, si le beau temps persistait, de voir prochainement disparaître les dernières traces du fléau.

A l'hôpital des femmes, on n'avait signalé qu'un seul cas jusqu'alors. C'était une vieille Bretonne, presque septuagénaire, condamnée à perpétuité, et qui vivait depuis vingt ans dans la colonie. Elle s'était attachée à Martine pendant son séjour à la maison des sœurs, et, sentant la mort approcher, elle avait exprimé le désir que ce fût ma femme qui lui fermât les yeux.

Il était bien difficile de se refuser à cette dernière volonté de mourant. Un officier de santé, qui se trouvait de passage, donna à Martine toutes sortes de prescriptions hygiéniques, auxquelles elle promit de se conformer, et quelque pressentiment funeste que j'eusse de cette visite, je dus céder aux prières de ma femme.

Elle considérait comme une dette sacrée de se rendre à cet appel de l'agonie. Je voulus l'accompagner... elle s'y refusa.

— Et qui garderait notre fille? dit-elle en me repoussant du geste.

Elle me posa l'enfant dans mes bras et s'enfuit en me jurant de ne pas rester plus d'une heure.

Effectivement, elle ne se fit pas attendre. La mère Kardec avait rendu le dernier soupir cinq minutes après son arrivée. On eût dit qu'elle n'attendait que sa présence pour partir. Martine avait rapporté de ce spectacle de mort une impression de tristesse que les caresses de l'enfant parvinrent à dissiper un instant, puis qui l'assaillirent de nouveau et ne lui laissèrent plus de trêve de la journée.

Elle serrait sa fille sur sa poitrine, l'embrassait convulsivement et murmurait en la fixant d'un regard égaré :

— C'est horrible, la mort!

Elle s'agenouilla dans un coin de la chambre et pria longuement pour la pauvre âme envolée. Elle baisait ardemment un scapulaire que la morte lui avait donné dans une dernière étreinte; puis, se relevant et comme fortifiée,

elle se fit une petite chapelle sur le mur de différents objets qu'elle tira de ses poches.

C'était l'héritage de la dure Bretonne : un chapelet à grains noirs, un paroissien du diocèse de Quimper, d'où tombèrent cinq ou six dessins de piété grossièrement enluminés, puis un de ces couteaux de bois qui se ferment par une virole pivotant sur elle-même, et que tous les pêcheurs de la Manche portent précieusement pendus à une forte lanière de cuir.

La nuit tombait. Martine proposa le souper avec sa douceur ordinaire, et nous nous mîmes à table. La fillette battait avec sa cuiller le rappel de la soupe. Mais, quels que fussent nos efforts, à Martine et à moi-même, pour dissimuler nos impressions, l'idée de la mort était assise à ce repas de famille.

La soirée se passa dans de sombres préoccupations. Elle avait à peine connu cette vieille femme ; elle ne savait rien de sa vie, rien de son crime, — mais elle ne pouvait chasser de sa pensée cette tête ravagée par le délire, ni surtout ce dernier regard désespéré des âmes qui s'en vont dans le grand voyage. Je lisais ses pensées dans ses traits, car je respectais son silence, et nous n'échangeâmes pas une parole.

Elle se déshabilla lentement et me tendit les bras en me disant :

— J'ai froid !

Rien n'indiquait autre chose qu'un malaise passager : le pouls était régulier, le teint calme, l'haleine fraîche, mais je la sentais frissonner.

Je la portai sur le lit, et presque tout à coup, comme un enfant, je la vis clore ses grands yeux et s'endormir.

Le lendemain matin, elle se réveilla aux sons de la cloche. Elle était pâle et légèrement fiévreuse. C'était la messe de la morte qui sonnait. Elle tressaillit et se leva :

— Je veux y aller, dit-elle résolûment ; il n'y aura que moi peut-être à dire un *Ave* pour cette pauvre âme.

Je voulus la retenir, je la voyais énervée, et le temps était au brouillard épais et malsain.

— Je me couvrirai bien, reprit-elle, laisse-moi, mon Pierre, et passe-moi cette volonté-là. Après la goutte d'eau bénite jetée sur la fosse, je reviendrai bien obéissante, tu verras.

Et elle essaya un pâle sourire pour me rassurer. J'étais ému et navré ; quelque chose de douloureux et de grave s'éveillait en moi. Je

voulus l'accompagner jusqu'à la porte de la chapelle.

— C'est l'affaire d'une demi-heure, dit-elle en me quittant; on va vite en besogne avec les vieilles réprouvées comme ma Bretonne. Tiens le feu bien allumé pour que nous déjeunions chaudement au retour. Je reviens.

Elle ne revint pas. On la rapporta.

Elle avait éprouvé une crise nerveuse au bord de la fosse, et s'était évanouie au moment de donner l'adieu du buis bénit. Le médecin avait été prévenu, il entra derrière les porteurs.

— Vite, qu'on la déshabille! de la chaleur! Bon! la cheminée marche... et des frictions maintenant, dit-il en la voyant étendue sur le lit, pâle et secouée de frémissements nerveux.

Les femmes qui l'avaient rapportée exposèrent à la flamme des morceaux de laine qu'elles promenèrent sur la poitrine et sur l'estomac. Martine rouvrit les yeux, et m'apercevant :

— Ce ne sera rien, mon Pierre, fit-elle en me tendant la main, que j'embrassai avec de grosses larmes dans les yeux.

Les femmes continuaient leurs frictions. Le médecin me prit à part et me questionna sur

les premiers symptômes de la maladie. Je lui racontai ce que j'en savais, et ce n'était guère : la visite de Martine à l'hospice, la fièvre qu'elle en avait rapportée, sa ferme volonté à assister à l'enterrement de la Bretonne.

— Mais cette Kardec, — c'était le nom de la morte, — a succombé à la fièvre épidémique. Ah ! misère ! j'avais pourtant bien défendu de laisser approcher personne.

Il revint au lit, consulta le pouls de la malade, releva les paupières, respira pour ainsi dire son haleine... puis, me ramenant dans le coin, assez loin des assistants pour que personne n'entendît :

— Vous êtes un homme, vous, Pierre, et je vous dois la vérité. Votre femme est une créature robuste, et nous triompherons de la maladie, j'en ai la certitude, mais il ne faut pas la quitter d'une seconde. Je vais donner des ordres à la pharmacie et vous envoyer une garde de l'hospice.

Il n'avait pas achevé sa phrase que Martine se levait sur son séant frémissante, l'écume aux lèvres, l'œil farouche, les bras tendus comme des barres de fer, terrible à voir.

Je m'approchai pour la contenir.

— Laissez, dit le docteur, il est bon que ses nerfs se détendent : ils arriveront plus vite à la fatigue... et ce sera dans les répit d'abattement et de lassitude que nous pourrons médicamenteusement.

La crise dura cinq mortelles minutes. Elle repoussait des êtres imaginaires, parlait de Dieu et du petit Jésus ; puis elle retomba comme une masse sur l'oreiller.

Un infirmier arrivait de la pharmacie avec ses potions préparées.

Le docteur introduisit une cuiller d'argent qu'il avait dans sa trousse entre les lèvres décolorées de ma pauvre Martine.

Elle avala douloureusement, et sa poitrine se soulevait sous des hoquets épouvantables. Une prostration complète suivit l'absorption. Le docteur renvoya les curieux d'un geste, et s'asseyant à la tête du lit :

— Maintenant, observons, dit-il.

La maladie de Martine me tint une quinzaine durant en des alternatives de reconnaissance et d'abattements subits, des violences de nerfs impossibles à contenir et suivies de prostrations qui se prolongeaient des journées entières.

Martine était en proie à une fièvre ardente.

Pendant le délire, il lui remontait aux lèvres une chanson où mon nom reparaisait par intervalles et qu'elle n'avait jamais chantée aux meilleures heures d'expansion.

C'était une espèce de ronde bourguignonne, franche d'allure, qu'elle attaquait avec la bravoure de son pays, — mais elle ne pouvait la mener plus loin que les quatre premiers vers. Aussitôt qu'elle attaquait le cinquième, elle s'arrêtait au premier mot, ses lèvres pâlissaient et se couvraient d'écume. Elle cachait tout à coup son front sous les couvertures et continuait dollement sur un air de cantique.

Rien de plus lamentable que cette gaieté du début qui passait brusquement aux tristesses du plain-chant de la messe des morts.

Notre médecin me donnait d'ailleurs autant d'espoir que la science en tient en réserve pour les affligés difficiles à consoler comme je l'étais. Il me garantissait la résurrection absolue de ce corps terrassé par les secousses de la fièvre ; toutefois il n'osait s'engager jusqu'à me donner l'assurance du retour de la raison ébranlée.

Les commères affluaient au logis.

Tous les soirs, la Faculté en jupons et en cornettes ne manquait pas d'envahir la chambre ;

c'était à qui se grouperait le plus près possible de la malade.

Le rétablissement se faisait bien attendre, et quelle que fût ma confiance en notre excellent docteur, les côtés merveilleux des cures qu'on racontait devant moi, tout en répugnant à mon raisonnement, répondaient à mes impatiences.

A s'en rapporter à ces prophétesses, le *lavage* n'était rien moins que la médecine universelle. Souverain contre les fièvres intermittentes, il guérissait les morsures des reptiles les plus vénéreux, et je me souviens même qu'on citait des exemples de guérisons de pendus qui ne s'étaient jamais mieux portés qu'à la suite de leur grand saut de trappe.

Martine, fatiguée des potions noires, sentait son cœur se lever aussitôt qu'on lui présentait la tasse. Elle n'avait plus l'entendement assez net pour m'expliquer ses désirs. En vain je la questionnais comme un enfant, en lui répétant dix fois les mêmes paroles, elle me répondait de son grand œil terne et souriait; de temps à autre, elle revenait à son refrain favori et s'endormait à cette musique dolente.

Un matin que l'on m'avait, plus encore que

de coutume, rebattu les oreilles à propos du lavage :

— Essayons-en ! dis-je, las de discussions et de potions sans résultat.

Je confiai Martine aux soins de la femme d'Hermann, que je savais bien entendue et bien complaisante aux exigences des malades, et je recommençai, sur permission, le voyage des Hattes, tout seul et sans gardien cette fois. On ne me traitait plus en prisonnier.

Je descendis rapidement le fleuve, on m'avait prêté une barque très-légère, et comme elle n'était pas surchargée, j'abattis mes cinq milles à l'heure sans trop d'efforts. J'eus la chance assez rare de trouver dans le hameau même le guérisseur galibi, — c'est le nom de cette race d'Indiens, — que j'aurais pu aller chercher beaucoup plus loin ; car ce sont des natures nomades qui se refusent à toute espèce d'habitation fixe. Là où ils trouvent le fruit aux arbres et la pêche suffisante, ils s'installent et demeurent jusqu'à complète absorption des produits. Quand c'est fini, on va plus loin. De bétail et d'élevage, ils ne veulent point entendre parler. Se faire le domestique d'un bœuf ou d'un mouton, jamais.

— Quelle idée les Européens ont-ils donc de la noblesse humaine? demandent-ils avec étonnement.

Le temps de rompre un morceau, d'avaler un verre, et nous étions remontés dans la petite embarcation. Malgré ses principes de respect humain, le galibi me donna vaillamment son coup de main dans le maniement des avirons. Ce n'est pas déchéance de ramer, paraît-il. Sept heures après le départ, nous étions installés dans la maisonnette, et Martine regardait le nouveau venu sans comprendre. Je pris la main de Martine, qui me l'abandonna sans résistance; mais quand elle eut senti la piqûre de l'inoculation, elle poussa une exclamation de surprise et se rejeta dans le coin du lit sans qu'il fût possible de rien obtenir d'elle. Il fallut procéder par insinuation. Je me déchaussai et livrai mes pieds au manipulateur. Martine regardait avec une curiosité sauvage.

L'application finie, elle tira, par imitation, ses pieds des couvertures et supporta le coup de lancette sans une plainte. A la suite des pieds, ce furent les poignets. Même passivité machinale. Mais la thérapeutique indienne ne se borne pas à l'inoculation : il faut avaler un

breuvage pour que le traitement soit complet. Le breuvage en question dépasse, comme âcreté d'odeur, comme malpropreté glaireuse, tous les juleps de nos pharmaciens d'Europe, qui sont pourtant des gens très-forts et remplis d'imaginative. Je m'assis à son chevet, et je répétai mon absorption les yeux dans ses yeux. Elle sembla se piquer d'honneur et ne fit qu'une gorgée de la terrible tasse.

La potion était évidemment composée de soporifiques qui ont beaucoup d'action. Martine dormait déjà et je sentais le sommeil m'envahir, quelques efforts que je fisse pour résister. Il me restait assez de lucidité d'esprit pour comprendre qu'il fallait céder et que le plus tôt serait le mieux. Je payai le sorcier, qui s'en alla en exprimant par gambades qu'il était satisfait de ma générosité. Je remis la clef de la maison à la femme d'Hermann ; elle avait toute une nichée de marmots qui la réveillaient à chaque minute de la nuit, et comme je redoutais que l'anéantissement du narcotique me tînt longtemps, je la priai de venir donner un coup d'œil pendant la nuit, ce que la bonne créature me promit.

Nous nous réveillâmes, Martine au bout de

quatre jours, et moi seulement à la fin de la cinquième soirée. J'avais été secoué pendant tout ce temps par une fièvre ardente à laquelle avait soudainement succédé un inexprimable bien-être. Martine fredonnait sa ronde dijonnaise d'une voix mieux affermie, et la mémoire semblait revenir, car elle allait au bout du couplet :

Au printemps, quand nous échangeâmes
Nos cœurs, Pierre était un beau gas,
Rude au travail, l'œil plein de flammes
Comme on n'en trouve guère au tas.
O Bourgogne! la Braie aux aulnes!
La mare verte où les canards
Sur le soir lustraient leurs becs jaunes
Dans les juncs et les nénuphars...

— Merci, Dieu bon! m'écriai-je dans une première effusion. Je croyais qu'elle était guérie.

Au son de ma voix, elle se retourna de mon côté. L'œil avait repris sa limpidité, mais je ne sais quel reflet dur et froid comme un métal le traversait par intervalles. Le corps avait retrouvé sa vigueur, mais c'était tout.

Elle se leva et reprit machinalement ses occupations ordinaires. Au bout du mois, la maisonnette dévastée était redevenue coquette et aussi luisante qu'aux meilleurs jours. Mais je n'avais

plus une âme à côté de la mienne. Elle avait des expansions furieuses parfois, à serrer l'enfant dans ses bras, puis elle le reposait à terre comme si rien d'insolite ne lui était arrivé, et se reprenait à vaquer aux soins du ménage avec la même impassibilité régulière.

XXIII

LE CERCUEIL.

Cette longue maladie avait bien retardé mes travaux du dehors. Les biens de la terre n'attendent pas. Il me venait fréquemment l'idée de laisser les biens de la terre aux caprices du ciel, à l'instar des sauvages. Puis, ma fille me souriait, et je songeais qu'il fallait préparer une meilleure existence à ce petit ange, et je partais aux champs, où je travaillais comme un bœuf, sans souci du soleil et de la pluie. Il fallait rattraper le temps perdu.

Une après-midi, à la fin du goûter, — j'avais emporté mon repas pour ne pas perdre un instant, — je me pris à méditer sur la triste existence que l'avenir me préparait. Une femme à demi égarée, une enfant qui resterait encore longtemps avant de comprendre mon affection...

Une triste destinée que la mienne ! Le soleil me tombait d'aplomb sur la tête, et je me sentais de lourdes gouttes de sueur couler de mon front jusque dans ma poitrine.

— Allons ! au travail, et songe à ta Cécile, me dis-je pour me reconforter.

Mais j'avais prononcé le nom de mon enfant. Un désir irrésistible me prit de la voir à l'instant même, tout de suite, et je courus comme un fou vers le logis. Je m'arrêtai contre la haie pour respirer.

La voix de Martine arrivait jusqu'à moi vibrante, résolue et forte. Elle chantait.

Je ne sais pourquoi, j'eus froid au cœur.

Il y avait dans ces accents quelque chose de formidable comme un hurlement dans une solitude.

Je jetai ma bêche et je courus vers la maison.

Là, soulevant un tapis de paille que j'avais ajusté à la fenêtre pour combattre le soleil, je jetai les yeux à l'intérieur...

Cécile dormait dans son berceau... Elle dormait de ce sommeil calme et souriant de l'enfance, ce sommeil qui fait qu'on marche sur la pointe du pied et qu'on élève son regard là-haut comme pour appeler une bénédiction sur le

petit être qui ne connaît pas encore le mal...
Martine s'était approchée du berceau. Elle ne chantait plus !

Tout à coup, et comme prise d'une résolution subite, elle alla ouvrir un tiroir, prit un grand couteau pointu et revint se placer devant le berceau de son enfant...

Alors tous les horribles détails que j'avais lus dans les comptes rendus de la cour d'assises me revinrent à l'esprit.

C'était bien cette Martine Ferrand qui avait égorgé trois petits enfants !

Encore une fois, la monstrueuse monomanie s'était emparée d'elle...

Cécile avait la bouche entr'ouverte...

La folle approcha la pointe du couteau de ces petites lèvres rosées...

Je bondis dans la chambre, et arrachant le couteau des mains de Martine, je le lui plongeai deux fois dans le cœur.

Elle tomba, — et les gouttes de sang de la mère rejaillirent sur la couchette de l'enfant !

... Surypère interrompit un instant son récit et se prit à sangloter.

Au bout de quelques minutes :

— Vous sentez-vous raffermi? demanda Tre-

launey. Nous pourrions remettre à plus tard la fin de vos malheurs ?

— J'ai commencé, j'irai jusqu'au bout. On a besoin de se confesser dans la vie et je me confesse à vous comme à Dieu, qui sait tout. La plus grosse douleur est passée... Et puis nous ne parlerons plus que de Cécile maintenant.

Il raffermi son épaule fracturée sur un coussin et continua :

— La position était vraiment féroce. Un cadavre à terre, une enfant endormie ; ajoutez la nuit qui commençait à tomber et ne me permettait plus la rapidité dans la fuite. Je ramassai le corps de Martine en fermant les yeux et le déposai dans le lit. Je recouvris la victime de notre linge le plus blanc, je cachai la tête contre le mur : eile me faisait peur dans le crépuscule.

Puis je m'assis auprès de la morte et méditai longuement.

L'enfant reposait toujours. Il fallait fuir, mais par où, comment, dans quelle direction à travers ces contrées inconnues ? M'aventurer dans les terres pour regagner l'Atlantique, c'était m'exposer à tomber dans les possessions fran-

çaises, bien gardées et bien surveillées. Descendre le fleuve Maroni et attendre une occasion d'embarquement dans les villages indiens, c'était me livrer moi-même. En effet, le crime constaté, toutes les recherches se porteraient dans cette direction, la plus simple et la plus rationnelle. Il me restait à remonter le fleuve, qui prend sa source à 120 milles de Saint-Laurent, sur le territoire des Indiens Aramichaux. Je tenais tous ces renseignements d'un vieux nègre, attaché au pénitencier, qui s'était échappé de la Guyane hollandaise.

Le cadavre, qui me maudissait là, implacable et sinistre, demandait sa sépulture. La sépulture impliquait tous les détails de l'ensevelissement, et je voyais le pauvre cercueil et les quatre cierges aux coins.

Le cercueil ! un frisson brutal me jeta sur les genoux quand j'amassai les misérables planches, le dernier abri de cette malheureuse qui avait été ma femme et la mère de mon enfant.

Puis je me redressai soudain.

Il circule dans la colonie un récit de l'évasion d'un forçat nommé Bournisien, qui me revenait à la mémoire comme un encouragement et un exemple. Il est vrai que Bournisien ne

réussit qu'à demi, mais il avait mal pris ses précautions, et malgré les imperfections de sa barque improvisée, il avait gagné plus de vingt lieues en mer, lorsqu'il fut ramassé par une goëlette qui le réintégra à son domicile trop légal : au pénitencier. Or l'embarcation de Bournisien n'était autre chose qu'un cercueil.

Dans la précipitation de sa fuite et très-probablement dans son ignorance des lois de l'équilibre en matière de navigation, il avait lancé la boîte à la mer, lui dedans, telle qu'il l'avait trouvée, plate, instable. Toutefois, en conservant autant que possible l'immobilité, il était resté quatre jours sur cette étrange embarcation qui naviguait au gré des brises.

Précisément, l'épidémie, promptement apaisée, avait forcé l'administration à se prémunir de cercueils des dimensions les plus variées. Ils étaient déposés dans un grenier qui régnait au-dessus de la sacristie, et je savais une lucarne par laquelle il était facile de s'introduire... Des échelles, on en trouvait au coin de chaque mur, car on construisait à chaque pas dans Saint-Laurent. En dix minutes, j'avais apposé une échelle légère contre le toit, cinq minutes de plus et j'étais sous les combles.

Je ramenai l'échelle à moi pour ne pas laisser de trace de mon escalade, et grâce à une lanterne dont je m'étais précautionné, je pouvais fixer mon choix avec réflexion entre une douzaine de boîtes lugubres qui bâillaient ironiquement devant moi. Mon choix ne fut pas long ; c'était la plus grande qui s'appropriait le mieux à l'installation que je méditais.

Je rentrai, en me traînant sur les genoux et chargé de mon cercueil, sous le hangar que j'avais eu la bonne précaution de construire quelques semaines avant mon mariage. Je verrouillai les portes et calfeutrai les fenêtres pour ne laisser échapper aucun indice de lumière, et là, à coups de scie, à coups de rabot, à coups de poings, à coups de genoux, à coups de tête, à coups de dents, j'évasai le fond du cercueil en manière de cône, en respectant, autant que mes instincts pouvaient me guider, les lois d'équilibre appliquées à la navigation.

Toutes les rainures furent soigneusement enduites de suifs et de corps gras, dont j'avais toujours provision. J'ajustai des deux côtés deux petites palettes mobiles en bois résistant et léger, que je maintins par une forte tringle de cuivre recourbée et fixée solidement aux deux

planches latérales. Les cercueils sont en bois du pays, qui vaut le fer. Au fond, — la cale! — j'étendis deux peaux de mouton; puis, mon travail terminé, je me coiffai du cercueil, ainsi que font les portefaix de leur sac de farine ou de charbon, et courus d'une haleine au rivage, où je le cachai bien soigneusement au milieu des broussailles.

Dix heures sonnaient à la grande horloge de l'hospice quand, ma Cécile endormie sur un bras où j'avais passé en bandoulière une vieille canardière achetée d'occasion avec des munitions de chasse, l'autre main occupée par un sac de gâteaux secs et de boisson de canne, j'arrivai à ma cachette.

Je m'agenouillai sur le sable et j'eus une dernière prière de miséricorde en souvenir de la morte. J'installai la petite, bien chaudement enveloppée de couvertures, au centre du misérable bateau qui se tenait très-bravement sur le fleuve.

Enfin je me glissai à mon tour, encadrant avec précaution l'enfant entre mes jambes; je donnai un coup de poignet sur le bord pour lancer l'embarcation.

Et nous voilà voguant à la grâce de Dieu.

XXIV

LE FLEUVE MARONI

Les reins courbés sur mes frêles avirons, je fendais la mer avec la seule précaution de ne pas m'écarter de la rive droite.

Le chenal des grands navires se trouve du côté de la rive française, mais ma coquille de noix n'avait pas tant d'exigences ; où je la dirigeais, elle allait, pourvu qu'elle trouvât deux pieds de liquide. D'instant en instant, je ressentais de brusques secousses que j'attribuais à la présence de rochers à fleur d'eau. J'avais dépassé Saint-Louis sans incident. Il était onze heures. On distinguait encore des lumières dans le village, parfois une voix de sentinelle qui criait : Qui vive ! et ne me rassurait qu'à demi. Le fleuve Maroni présente des facilités rares à la navigation.

La brise de terre et la brise de large ont des alternatives qu'un marinier plus exercé que moi eût promptement fait tourner à son profit. Je me promis bien d'improviser une voile au premier moment d'arrêt. L'important était pour l'heure de gagner du terrain, et je ramais de toutes mes forces d'un mouvement bien régulier et bien cadencé pour ne pas troubler le sommeil de la petite. Comment allait-elle supporter cette dure existence, elle qui avait été habituée relativement à toutes les douceurs de l'enfance ? C'est à ces heures sombres qu'il fait bon se réfugier en Dieu. Je songeai que c'était la saison des nids ; je n'avais point oublié le briquet sur la pierre, et je me sentais déjà plus joyeux en songeant aux œufs à la coque dont je lui ferais la surprise à son réveil.

Puis, que dirait-elle en se voyant sur le grand fleuve, elle qui n'avait jamais été plus loin que la haie du clos. Et sa mère ! Si elle allait la *demander* ?

Ah ! sa mère !...

J'accélérai la marche pour chasser ce tourbillon de pensées.

La nuit touchait à sa fin : de pâles lueurs phosphorescentes annonçaient déjà l'aube ; les

pépiements des oiseaux s'interrogeaient, se répondaient parmi les broussailles.

Le ciel, ordinairement d'un bleu cru, s'argentait de vapeurs laiteuses vers les horizons. La végétation du bord s'agitait et s'étirait comme un dormeur qui tend les bras avant le réveil. Ma Cécile dormait toujours! On eût dit qu'elle voulait m'épargner les étonnements et les terreurs de l'heure où elle ouvrirait la paupière.

La petite barque rasait, mais comme une hirondelle. Brusquement le jour éclata, vif et rayonnant comme une bombe de feu d'artifice. Les oscillations qui avaient dérangé par instant la marche régulière de la chétive embarcation redoublèrent. Ce fut un grouillement menaçant, qui me fut bientôt expliqué. Une famille de requins, — très-probablement affamée, — nous faisait cortège. Je détachai mon aviron et je portai au chef de la bande un coup en pleine tête. Le bois glissa sur la peau visqueuse du monstre, qui ne parut même pas s'apercevoir de mon agression.

Je résolus de fausser la compagnie, quelque obstination qu'elle mît à me suivre, et je me dirigeai vers le bord du fleuve par de petites

anfractuosités creusées irrégulièrement entre les rochers, où le général en chef ne trouva pas de place pour ses nageoires. J'abordai en laissant ma suite à quelque cinquante mètres.

J'enlevai à deux bras l'équipage et la cargaison, et je cherchai un coin bien garanti contre les rayons du soleil où établir mon camp du jour. J'avais emporté la barque pour ne laisser aucune trace de mon passage. Je l'eus bientôt trouvé. Quand la végétation n'est plus soumise aux variations des marées, elle prend des élans merveilleux. En moins d'un jour, toute une contrée se trouve transformée.

Les richesses tropicales se confondent et s'enlacent. Ce sont les palmiers et toutes sortes d'arbres sans nom, chargés de fleurs capricieuses, éclatantes, superbes. On se croirait dans le pays des contes. Aussi, quand Cécile ouvrit un œil, elle eut comme un éblouissement; mais quand elle eut ouvert les deux, elle frappa ses petites mains l'une contre l'autre.

— Beau! beau! fit-elle en m'envoyant un baiser.

Elle avait deux ans à peine et ne savait pas encore lier ses phrases, mais elle trouvait des

façons à elle d'exprimer ses joies et de vous contraindre à les partager.

— Beau! beau! beau! répétait-elle en ponctuant chaque mot de gestes expressifs.

Le cri que je redoutais lui vint aux lèvres :

— Maman! maman!

— Elle va venir — plus tard — balbutiai-je.

Et pour lui faire distraction, je grimpai dans le fouillis d'arbres et lui cueillis un gros bouquet. Pendant qu'elle éparpillait ses fleurs, je m'inquiétais du déjeuner. Cette fois encore mes recherches réussirent à souhait. A quelques pas de notre oasis, je trouvais des nids de cassiques pendants comme des gourdes et par groupes aux branches qui pliaient sous leur poids. Les oiseaux ne se laissaient pas dévaliser sans protester; ils se formèrent en armée compacte sur les arbres voisins, et m'assaillirent de sifflets et d'injures. Ventre affamé n'a point d'oreilles; je poursuivis ma cueillette, avec discrétion d'ailleurs, la cale de mon paquebot n'admettant point ou guère de surcharge.

La journée se passa pour l'enfant dans une succession d'enchantements. C'était beau, beau, partout! encore plus beau! Pauvres charmants égoïstes! A peine si la pensée de la mère tra-

versa deux ou trois fois cette petite, enivrée des chaudes exhalaisons de la nature qu'elle ignorait jusqu'alors.

A la nuit tombante, ses paupières se fermaient sous le poids de la fatigue. Je n'avais pas oublié ma toile, que j'avais tendue sur des branchages flexibles et fixée de mon mieux à l'avant, avec ces fameuses cordes qui me suivaient partout, — les cordes qui m'avaient valu le premier sourire de Martine le jour de son arrivée à Saint-Laurent.

Ma Cécile était bien capitonnée à sa place, au centre. Le vent travaillait pour nous. Nous filions je ne sais combien de nœuds à l'heure.

Cette nuit-là, à deux jours du crime pourtant, j'osai recommencer ces rêves éternels d'avenir que le plus misérable ne peut jamais dompter. C'est trop juste, après tout, que la Providence nous laisse une seule consolation, à nous autres.

Le paysage semblait nous avoir suivi. De toutes parts, la même nature plantureuse, fleurs et feuillaisons, oiseaux dans l'air, soleil radieux au ciel. J'interrogeai la côte du regard pour choisir la petite crique du débarquement.

La gamine était déjà réveillée et promenait ses grands yeux étonnés aux environs. Le mou-

vement de la barque la ravissait. Je la ramenai aux réalités de ce monde par le don d'un œuf que j'avais pris la précaution de faire durcir la veille avant le moment du départ.

J'installai ma petite smalla en deux tours de main. C'était dans un interstice d'un fourré très-épais; il n'y avait de place que tout juste. Mais qu'il faisait beau dans ce coin-là, et que je me sentais heureux tout seul à côté de ce petit être désormais à l'abri du danger! Je battais le briquet et me disposais à allumer le feu de la cuisine, lorsqu'un coup de fusil, suivi de hourras formidables, retentit sur la hauteur. Une terrible prévision me traversa l'esprit : on était à ma recherche.

Ma première pensée fut de fuir. J'avais prestement ramassé mon fusil et pris Cécile sur mon bras, lorsque la pensée me vint que les possessions hollandaises ont un traité d'extradition avec la France, et qu'il me serait impossible de tenter le passage en Europe de ce côté. Il était de première et d'absolue nécessité de préserver d'abord le bateau sauveur. Il ne tenait guère de place. Je découvris une rigole desséchée à quelques pas dans la forêt, le bâtiment s'encaissait là comme chez lui. Je le couvris de ronces et

de plantes grimpantes que je disposai de mon mieux.

Cette disposition prise, je chargeai l'enfant sur mes épaules après lui avoir fait une sellette d'une planche et de la corde éternelle, elle me passa ses petites mains autour du cou, et je partis à travers les broussailles en tendant l'oreille comme un jaguar blessé.

Les rumeurs se rapprochaient. Je reconnais-
sais les voix familières des soldats de la troupe.
C'était bien moi que l'on devait chercher. Je
n'étais guère qu'à quarante milles environ de
mon point de départ. Comment avait-on pu dé-
couvrir ma trace ?

Les voix se rapprochaient en s'excitant à la
battue. Je me tapis sous un massif inextricable
de ronces et de lianes qui me couturaient la fi-
gure. L'enfant avait conscience du péril et se
blotissait dans ma poitrine.

J'étais depuis combien de temps — Dieu le
sait ! — dans cette position atroce, face contre
terre, les mains en sang, étouffant, déchiré par
les épines, dévoré par les moustiques, et redou-
tant surtout les reptiles du sol humide pour ma
fille, lorsque je sentis tout à coup le sol plier
sous le poids de mon corps.

Le terrain s'éboulait, et je roulai, en serrant l'enfant de toutes mes forces, au fond d'un ravin où je demeurai évanoui.

Lorsque je revins à moi, Cécile que, par un hasard providentiel, j'avais préservée dans ma chute, bâtissait des fortifications avec la boue saumâtre dans laquelle j'étais étendu. La lumière arrivait jusqu'à nous par d'étroites fissures qui ne permettaient pas le passage même à un homme de ma taille. Je me trouvais dans une excavation de quatre mètres carrés sur trois de hauteur environ. Nul jour d'en haut. Le trou s'était rebouché. Les parois grasses filtraient une eau lourde et crue qui glaçait au simple contact. Après avoir distendu vigoureusement les quatre membres pour constater que je n'avais aucune fracture, je me dépouillai du gros surcot dont je m'étais muni contre les brumes de la nuit ; avec des mottes de la terre qui nous avait suivi dans l'éboulement et qui se trouvait moins humectée que celle de la grotte, je maçonnai une petite estrade où j'étendis le vêtement de laine, puis j'y posai bien doucement l'enfant.

— Maintenant, me dis-je avec résolution, il s'agit de se tirer de ce bouge.

De la pensée à l'exécution, il y avait bonne distance. Je n'avais à ma disposition aucun levier propre à élargir l'ouverture par où nous parvenait le mince filet de lumière qui nous éclairait. Cependant, je détachai le canon de mon fusil, et j'entamai délibérément un côté de la fissure. La glaise, rongée par les infiltrations de l'humidité, céda sans trop de résistance.

J'avais déjà conquis sur l'ennemi plus de la longueur de mon corps, lorsque je sentis sous ma main un corps velu, rond et visqueux, dont le contact me donna le frisson ; je crus avoir touché un serpent d'eau. Je ne pouvais demeurer des heures dans l'irrésolution, il y avait nécessité de faire diligence ; je portai de nouveau la main sur l'obstacle, et j'eus promptement reconnu que ma terreur était bien exagérée : ce n'était pas autre chose qu'une forte racine qui se trouvait sous mes doigts.

Je me crispai sur ce câble ligneux, et, comme par miracle, une bouffée d'air respirable m'avait réchauffé le visage. Un second éboulement venait d'avoir lieu dans ces terrains détremés provoqué par les secousses que j'imprimais à la racine. Au-dessus de ma tête des feuilles, un

pan d'azur, l'air libre ! Il suffisait de grimper en quatre coups de genoux sur la racine noueuse comme une corde de gymnase, et j'étais sauvé !

Ma première curiosité — elle était bien naturelle — fut de visiter l'endroit de ma chute. C'était à peine à une distance de cinquante pas. Il me fut facile de m'expliquer, par la déclivité progressive de la pente, comment j'avais pu tomber d'une hauteur de plus de vingt mètres sans blesser mon enfant et sans éprouver moi-même autre chose qu'un évanouissement qui provenait plutôt de la rareté de l'air salubre que du choc subi.

Je me remis en route vers le fleuve, et je trouvai mon canot coquettement caché, tel que je l'avais laissé sous sa couverture de feuilles et de végétations. Nul bruit aux alentours qui pût éveiller ma circonspection. Mes limiers devaient avoir changé de piste ; assurément ils avaient abandonné le quartier. Selon le plan arrêté dans ma tête, je dus attendre la nuit. Je fis la dînette à Cécile, et je dévastai toutes les baies, à sa grande satisfaction. J'avais besoin de repos à la suite de ces secousses.

Ce fut des deux côtés un bon somme jusqu'à

la nuit. La fraîcheur seule me réveilla. Je me glissai jusqu'à la rive pour sonder le terrain par dernière précaution. Une pagaye indienne montée par des officiers en partie de chasse descendait lentement le fleuve. C'étaient des chasseurs d'agoutis que j'avais pris pour des chasseurs d'homme. Ils rentraient probablement à Saint-Louis. Je remis la barque à flot aussitôt que j'eus perdu la pagaye de vue. A mon estimation, il me restait près de quatre-vingts milles à remonter avant de me sentir à l'abri de toutes poursuites. C'était encore de douze à quinze jours d'anxiétés, de précautions et de navigation nocturne.

Le sol se montrait moins prodigue à mesure que j'avancais. Pas de trace de culture, et les oiseaux ont des préférences pour les champsensemencés. Donc, rareté d'oiseaux, par contre, absence de nids et disette d'œufs. Voilà qui ne rentrait pas dans les comptes de Cécile. Faute de grives, on mange des merles; faute d'œufs à la coque, je voulus habituer mon affamée au poisson.

Cette fois encore, ma corde fit merveille quand je l'eus munie d'un hameçon. Les amorces abondaient de tous côtés : vers de vase, sauterelles,

mouches, insectes variés. Il y en avait pour tous les goûts, et Cécile s'habituaît à ce nouveau menu.

Je posais mes lignes pour la nuit et ne les levais qu'au petit jour. Un soir que je vaquais à cette importante besogne, toujours dissimulé derrière les arbustes ou les roseaux, je vis apparaître un train de bois, monté par deux conducteurs qui parlaient français. Il se fait un peu partout dans la colonie, et même à Saint-Laurent, un commerce considérable de ces bois, et c'est bénéfique d'aller en chercher au loin, car les marins les cèdent pour quelques litres d'eau-de-vie, et les frais de transport par voie d'eau sont à peu près nuls. Il n'était donc pas étonnant de trouver deux compatriotes sur le Maroni.

Sur le Maroni — comme ailleurs — les compatriotes ne savent rien garder pour eux, et mes deux gaillards échangeaient des gorges chaudes sur un village qu'ils avaient quitté la veille et dont l'hospitalité ne les avait pas charmés.

Le village s'appelait Tapanoni et ne leur avait pas donné dans l'œil, s'il fallait s'en rapporter à leurs appréciations hostiles.

Le train descendait, et leur voix se perdit dans le brouillard, bien que j'eusse remarqué

qu'ils avaient soin de la raffermir à coups de gourde. Toutefois, j'avais puisé dans les confidences qu'ils se renvoyaient de l'avant à l'arrière la certitude peu rassurante qu'il me restait une bourgade à traverser avant d'arriver à la fin de mon voyage par eau.

Deux jours entiers se passèrent comme d'habitude. Pas apparence de huttes, ni de maisons; je commençais à me rassurer, lorsque, le matin de la troisième journée, je distinguai dans un coude du fleuve des fumées espacées et régulières qui signalaient l'approche de l'habitation humaine. C'était Tapanoni. A cet endroit le Maroni se bifurque, et sa bifurcation forme la limite des possessions hollandaises.

Au-delà du village; le fleuve change son nom pour celui d'Awa, et les deux rives redeviennent françaises. J'avais pris tous ces détails dans la bibliothèque du pénitencier à mes heures perdues. J'avais même suivi le cours du fleuve sur un atlas dressé en 1674 par les Pères jésuites. Mais je croyais que Tapanoni était allé rejoindre toutes les installations provisoires des Indiens, qui ne durent jamais que quelques saisons.

Ce village m'inquiétait. Je n'aurais pas eu crainte des sauvages; mais un village en rela-

tions de commerce avec les villes de la Guyane, c'était à éviter le plus possible. Je remisai soigneusement ma barque, avec la résolution de ne dépasser Tapanoni que par une belle nuit bien noire.

A deux jours de distance, j'étais chez les nègres Bonis, qui se trouvent soumis à la France sans en avoir le moindre soupçon.

Je crois, sans orgueil, que si je me fusse senti quelques prédispositions pour l'exercice de la souveraineté, le chef des Bonis m'eût volontiers adopté pour successeur, tant il prenait goût à ma cuisine. Par exemple, il m'eût gardé comme maître coq jusqu'à son dernier soupir, et cela ne rentrait pas dans mon compte. Je voulais bien faire de Cécile une princesse, mais tout de suite, sans attendre et sous des zones plus habituées au confortable, autant que possible.

Le bon nègre apprit avec une véritable douleur que je ne pouvais reculer mon départ jusqu'à son décès. Il déploya toutes ses séductions sans arriver à me fléchir, ce que voyant, il m'embrassa comme pain frais à pleine bouche, riant et pleurant. Tout au fond, je n'étais point rassuré devant l'éclat de son formidable dentier de caïman. Il détacha de sa panoplie une bague

en fer forgé et me la tendit. J'avais lu des récits de voyages évidemment erronés, et j'eus la crainte un instant que l'étiquette ne m'obligeât à porter ce royal présent en travers du nez. J'en fus quitte pour la peur : c'est au doigt qu'il me passa son anneau en me disant :

— Le cercle sauve !

Je compris qu'il me donnait un talisman contre les mauvaises rencontres et une recommandation pour les chefs des différentes tribus que j'aurais à traverser pour arriver à ce cap Nord tant souhaité.

LES MONSTRES

Je me mis en marche par une belle matinée de soleil et fus reconduit par tous les habitants du village — hommes et femmes — jusqu'à l'entrée d'une plaine immense. Les femmes me firent des signes sur le front et sur les lèvres, de même à ma fillette, le chef m'indiqua du doigt la direction que je devais suivre invariablement, et je partis, sans détourner la tête, comme un brave.

La vérité est que je me sentais ému et que je n'avais pas de temps à donner à l'émotion. Donc, je brusquai forcément les politesses.

Huit jours consécutifs je marchai sans m'arrêter, sauf quatre ou cinq heures de nuit, pour laisser reposer l'enfant, qui, d'ailleurs, avait pris, dès le lendemain du départ, l'habitude de

sommeiller sur mes épaules. C'était une suite de sables marécageux qui menaçait de n'avoir jamais de fin. Disette de fruits, de racines et d'oiseaux, par conséquent pas d'œufs pour Pierrette-Cécile. Heureusement les tortues abondaient, et Pierrette-Cécile ne boudait point sur la tortue grillée. Petites dents devenaient grandes... J'eus toute une après-midi une terreur singulière; je ne retrouvais plus ma mémoire, au milieu de ce désert de sable où nulle végétation ne surgissait qui pût servir à fixer un fait, un incident, un souvenir. Je fus obligé, pour ne pas perdre le compte des journées, de faire chaque soir une taille sur un morceau de bois, à la façon des boulangers.

A la fin de cette cruelle semaine, la verdure reparut vers l'horizon; mais s'y diriger n'était point chose aussi facile que d'aller de Paris à Pantin par l'omnibus.

Le sable se laissait envahir par le marécage, qui devenait souverain absolu et despotique de la contrée. Des fosses bourbeuses et profondes se succédaient à intervalles très-rapprochés, et il fallait prendre son élan et sauter d'une excavation à l'autre, ce qui dérangeait gravement Pierrette, accoutumée à mon pas régulier et

méthodique. Et puis je n'étais pas rassuré dans l'exécution de cette gymnastique incessante ; un pied de plus ou de moins, l'enfant et moi, nous dégringolions dans les bourbes, ce dont je ne me sentais point friand, et la petite moins encore. Des bourbes visqueuses remuées par des grouillements magnétiques qui indiquaient la présence de l'anguille-gymnote, bain des plus désagréables !

Ces exercices durèrent jusqu'à la tombée de la nuit ; mais enfin, je pus m'asseoir sur l'herbe, et mon premier mouvement fut une envie de manger. Pierrette semblait disposée à brouter comme moi-même. Je disposai le feu qui flamba comme un feu de Saint-Jean, et je préparai la grillade habituelle de tortue.

La nuit tomba brusquement comme un décor de théâtre, et, pendant que le rôti fumait sur les charbons, je disposai à l'avance le lit de mon affamée, que l'appétit seul tenait encore les yeux ouverts.

Tout à coup, deux grandes bouches énormes, démesurément dentées, se présentèrent à deux pas du foyer avec l'intention bien évidente de donner un coup de dent au dîner — pour s'ouvrir l'appétit avant de croquer les dîneurs.

C'était un ménage de caïmans qui prenait l'air du soir.

L'air du soir parfumé de grillade les avait attirés de notre côté, et je lus bien vite, dans leurs yeux fixes et ronds, qu'ils ne demandaient qu'à pousser la connaissance jusqu'à l'intimité, sans autre espèce de présentation. Je ramassai à la hâte l'enfant et le souper d'un tour de main et déguerpis au plus vite à travers le bois pour dérouter mes deux visiteurs, qui ne m'eussent point perdu de vue dans le marécage. Dans le marécage, ils sont chez eux, et ils ont leurs façons personnelles d'abrèger les distances : ils dirigent toujours tout droit leurs terribles pattes cuirassées, et, lentement, pesamment, ils gagnent du terrain.

En forêt, nous étions protégés par le lacis inextricable de lianes et de plantes grimpantes, — protégés sans doute, mais bien empêtrés aussi. Les deux époux nous firent l'honneur de nous accompagner un bout de chemin ; j'entendais le bruissement de leurs écailles contre les branches sèches. Au bout d'un quart d'heure environ, ils se rebutèrent de leur politesse, — à mon grand soulagement. Le voyage manquait d'agrément et de facilité ; mais il fallait bien

aller de l'avant et découvrir un abri où passer la nuit. Ce fut long et pénible; enfin, je découvris un banc de roches d'un grain sec et résistant qui formait rempart contre le vent.

J'installai l'enfant dans une encoignure, le plus chaudement qu'il me fut possible; mais je résistai à l'envie d'allumer une flambée, en souvenir de la visite des caïmans. La lumière attire les reptiles de même que les insectes. Nous étions brisés de lassitude, exténués, courbaturés; la petite reposait déjà. Je m'étendis à ses côtés et ne tardai pas à l'imiter. L'horrible nuit! Une bise aiguë nous mordait les chairs et ne nous permettait qu'un sommeil agité, nerveux, presque convulsif. J'eus la pensée de me lever et de continuer à marcher jusqu'au lever du soleil, mais la fatigue me clouait au sol.

Aux premières lueurs de l'aube, je fus brusquement réveillé par un cri poignant de ma fille. Elle me montra du doigt sa joue gauche tout en sang; elle sanglotait et paraissait cruellement souffrir.

Je débarrassai la plaie du sang qui la cachait et ne vis qu'une blessure sans profondeur, comme celle qu'aurait pu faire une grosse épine sur laquelle elle se serait couchée. Je cherchai

aux abords de son petit lit, pas apparence d'épine, mais à ses pieds un petit ver frétillait, long d'une dizaine de centimètres au plus, et d'un rouge repoussant à voir. Je l'écrasai d'un coup de talon.

C'était le serpent corail!

Je pris la chère petite créature entre mes bras, et, n'ayant pas le choix des moyens, je pressai la blessure entre mes lèvres et j'aspirai jusqu'à perte d'haleine. Je répétai plusieurs fois l'opération, en ayant soin de cracher les mucosités que j'obtenais par la succion. La boursoflure qui bordait la plaie diminuait à vue d'œil, et la douleur se calmait. J'enveloppai la joue malade dans ma cravate, en protégeant de mon mieux la partie blessée contre les atteintes de l'air.

Au bout de deux heures de marche, j'apercevais les feux d'un village indien. J'étais chez les Palenques.

Je me dirigeai sans hésitation vers la principale habitation, que je jugeai celle du chef, et l'anneau-talisman que je portais au doigt fit merveilles. Une vieille femme qui remuait les cendres se leva respectueusement et courut chercher le chef de la famille, qui accourut,

entouré d'une vingtaine d'enfants. On se passa l'anneau de main en main avec tous les signes du plus profond respect, on me fit asseoir à la place d'honneur, et, pendant huit jours, il me fut impossible d'obtenir de mes hôtes qu'ils me laissassent continuer mon voyage. On choyait Cécile à l'envi.

Je racontai aux bons Palenques la morsure du serpent-corail et j'expliquai à quel procédé énergique j'avais eu recours pour extirper le redoutable venin. Le sorcier de la bourgade voulut à toute force la laver à nouveau; mais, devant ma résistance, il dut se borner à des infusions de plantes, qui furent d'une très-grande action sur l'enfant.

Nous étions robustes et forts, remis à neuf tous les deux; je fis connaître à mes hôtes réunis ma résolution de poursuivre ma route. Ce fut une véritable consternation. Le grand chef voulut absolument me garder. Il ne m'offrait pas le partage du pouvoir comme celui des Donis; mieux que cela! je crois qu'il m'eût commandé un piédestal et fait adorer par ses sujets. Je refusai nettement la divinité comme j'avais refusé la royauté.

Quand il fut bien évident que ni dignités, ni

prières, ni supplications ne pourraient me retenir, le chef me donna un guide et me reconduisit jusqu'à la frontière. Là, il me baisa la main en dessinant sur ses tempes des signes avec l'index, que je tâchai poliment d'imiter.

A la fin du sixième jour de marche, l'âpre odeur saline venait jusqu'à moi. Je la respirais avec ivresse. C'était l'Atlantique. Tout là-bas, là-bas, l'Europe.

Il m'était difficile d'arriver au bord de l'eau. Un entassement de rochers en défendait l'approche...

J'avais beau regarder au loin, je ne voyais aucun passage.

O ma fuite dans la forêt ! la solitude avec mon enfant ! souvenir plein de douceur, malgré les périls et les angoisses que j'ai traversés !

Comme je serrais Cécile sur mon cœur ! Comme j'aimais l'abandon de ce petit être qui ne vivait que par moi, ses caresses, ses sourires !

J'ai bien souffert pendant ces trois semaines... Eh bien ! c'est le moment le plus heureux de ma vie.

Je découvris enfin une crevasse dans le rocher.

Il y avait une étroite ouverture, puis une sorte de galerie qui descendait à la plage, car j'apercevais le jour.

Je m'avançai prudemment dans ce passage...

Tout à coup, je me sentis pris comme dans un filet; la petite m'échappa des mains, et resta comme suspendue...

Plus je me débattais, et plus les fils s'emmêlaient autour de moi.

Alors, je ne sais quoi de noir et de velu se mit en mouvement...

J'étais tombé dans la toile d'une araignée-crabe.

Ce monstre quitte rarement la forêt.

Il faut croire qu'il avait trouvé une proie abondante dans ce passage conduisant à la mer, — puisqu'il y avait fixé sa résidence.

En effet, j'aperçus sur le sol des squelettes d'oiseaux marins dont il avait fait sa proie.

Le corps noir et luisant de l'araignée était large comme une assiette : ses pattes nerveuses et couvertes de poils lui donnaient des dimensions effrayantes.

Saisi d'épouvante et d'horreur, je pus à peine m'emparer du couteau passé à ma ceinture.

Je fendais les fils et je tâchais de fuir vers la plage.

Le monstre accourut sur moi...

Par l'ouverture qui aboutissait au sable fin, je voyais la mer tranquille et bleue, le ciel resplendissant...

L'air était doux et clément — et j'allais mourir avec ma Cécile. Ce pauvre petit ange agitait ses bras et m'appelait : Papa!...

Un navire de commerce était en rade, voiles carguées, dormant sur ses ancres.

Trois pas de plus... et j'étais sauvé!...

Je fis un dernier effort, et, au moment où l'araignée appuyait sur mon cou sa patte velue et garnie d'une ventouse, je lui plongeai le couteau dans le côté...

Une sérosité verdâtre rejaillit jusque sur mon visage.

Le dégoût l'emporta sur l'énergie, je tombai à moitié évanoui...

Surypère interrompit son récit et passa la main sur son front couvert de sueur.

— Alors, ajouta Trelauney, passait dans un canot un des matelots du navire que tu avais aperçu en rade. Ce matelot, qui venait de battre

le rivage pour y chercher des œufs, entendit un grand cri...

Il fit échouer son canot sur le sable, et, armé d'un aviron, il accourut à ton secours...

Il écrasa l'araignée-crabe de trois coups d'aviron, et, une demi-heure après, tu étais à bord avec ta petite Cécile.

Le capitaine consentit à fermer les yeux, et c'est ainsi que tu revins en France...

— Oui, maître, s'écria Surypère. Ce matelot se nommait Jean Deslions, c'était vous!

— Et que s'est-il passé à Cayenne, après ta fuite?

— On a pensé que, comme tant d'autres fugitifs, j'étais mort dans la forêt ou dans les vases du Maroni. Et j'ai pu dépister toutes les recherches à Paris, grâce à la protection du Fourgat.

— Providence! s'écria Trelauney, tu n'as donc pas voulu que ceux qui ont péché malgré leur volonté fussent traités comme les vrais coupables!

.

L'état de Surypère s'améliora rapidement.

Cette nature énergique eut bientôt raison des contusions reçues à la rencontre des deux trains.

XXVI

LOUISE

Trelauney se rendit à la maisonnette où Louise avait été transportée la veille.

— Eh bien? demanda-t-il à Madeleine, comment s'est passée la nuit?

— Louise dort toujours, répliqua la bonne femme.

— C'est l'effet du chloroforme... Allons voir la pauvre malade...

Madeleine s'arrêta un instant :

— Jean, dit-elle, je ne sais ce qui se passe autour de toi; mais pourquoi ce déguisement? Pourquoi es-tu devenu un autre homme? Jure-moi qu'il n'y a pas de crime dans tout cela!

— Mère, je te le jure, répondit Jean. Je suis revenu pour punir le crime et non pour le commettre!

— Viens donc, dit Madeleine. Tout cela est au-dessus de moi, et j'aime mieux te croire que t'accuser.

Tous deux entrèrent à pas muets dans la chambre où reposait Louise.

Les rideaux blancs à fleurs bleues se détachaient sur les murs blanchis à la chaux.

Au chevet, un christ et une branche de buis bénit.

Madeleine souleva le rideau; Louise ouvrit les yeux.

Celle qui avait toujours été une mère pour elle lui tendit — comme autrefois — une tasse de lait.

La jeune fille prit la tasse et but machinalement.

— Te sens-tu mieux ce matin? demanda Madeleine.

— Mieux? fit Louise en regardant autour d'elle...

— Tu as fait un mauvais rêve sans doute, continua Madeleine, tu es pâle...; on dirait que tu as peur... Raconte-moi ce que tu as rêvé.

Louise prit sa tête à deux mains.

— Rêver! s'écria-t-elle, rêver! C'est beau, les rêves...; on y voit des anges dans les

nuages..., des fleurs et des oiseaux...; on respire l'encens, et on entend chanter des cantiques...
Je n'ai pas rêvé.

— Reconnais-tu ta petite chambre? C'est ici que tu faisais ta prière tous les soirs...

— Ma prière? murmura Louise.

Et elle se mit à sangloter.

Jean se tenait caché derrière le rideau, au pied du lit; il craignait que sa présence ne rappelât à Louise la scène de la forêt, le jour où il avait tiré sur M. Raoul de Villepont.

Quand il vit couler les larmes de Louise, il murmura :

— Elle est sauvée!

XXVII

LE CLOITRE SAINT-JEAN DE LATRAN

Entre la place Cambrai et le collège de France, l'enclos de Saint-Jean de Latran a toujours enfermé un monde étrange et comme en dehors de la civilisation.

Parent-Duchâtelet a raconté ce que fut Saint-Jean de Latran, sa fondation, son histoire et ses privilèges jusqu'à la Révolution.

C'était l'asile parisien où se retiraient banqueroutiers et faussaires, ouvriers insoumis aux maîtrises et parjures de jurandes, débiteurs insolubles et libellistes poursuivis.

Les quatre cours figurant la croix se nomment la cour du Père, du Fils, du Saint-Esprit et de l'Ainsi-soit-il.

Privat d'Anglemont, écrivain qui a observé les cloaques de Paris, comme M. Leverrier a

observé les astres, a voulu passer plusieurs nuits dans ce dédale, dans cette cour des miracles du Paris moderne. Il a touché du doigt toutes les misères de ce repaire, il a monté les marches délabrées de l'*escalier noir*, et il a vu toutes les douleurs, toutes les souffrances, toutes les résignations.

Ce cloître, dit-il, est un repaire immonde; mais des hommes y vivent, des êtres humains y respirent l'infection et la peste.

C'est un vaste terrain, composé de plusieurs cours, des restes d'une vieille église, de jardins et d'une quantité innombrable de maisons qui semblent n'en former qu'une seule qui aurait cinquante escaliers; derrière chacun de ces escaliers se trouve un puisard ignoble, sordide, puant l'humidité, et qui est la cour du corps de logis.

Malgré les révolutions, Saint-Jean de Latran semble avoir conservé ses anciens privilèges, ses coutumes et ses franchises.

Les souvenirs du moyen âge et du droit d'asile s'y sont perpétués.

Il est toujours occupé par une population obéissant beaucoup plus aux lois du royaume de

Bohême et aux traditions égyptiennes qu'à celles du Code Napoléon.

Les garnis abritent toute la bohême vagabonde : musiciens ambulants, chanteurs des rues, avaleurs de sabres, équilibristes et mangeurs de feu.

Outre cette classe intéressante, on trouve dans l'enclos de Saint-Jean de Latran tous les petits métiers inconnus qui s'exercent sans patente.

On y rencontre des fabricants de choses fantastiques, incroyables.

Nous y avons vu, dit Privat d'Anglemon, des gens qui passent leur vie à couper du poil de lapin pour en faire des feutres ; des marchands de verre cassé, d'autres qui ne sont occupés qu'à décoller la soie des vieux chapeaux.

Ces ateliers d'habilleuses de poupées, ces laveurs de chiffons, tous ces mystères de l'industrie parisienne, ne sont rien auprès des mystères de l'industrie savoyarde.

Celle-ci est reléguée dans l'*escalier noir*.

En pénétrant dans l'allée sombre, on est saisi au nez, aux yeux, au cœur par des émanations infectes.

La pioche a eu raison de ces bouges, elle a

déblayé ce fumier; combien d'existences cette démolition a-t-elle sauvées!

On pourra s'en rendre compte en lisant le rapport publié par M. de Quatrefages sur l'état physique de l'ex-douzième arrondissement :

« La population compte un grand nombre de chiffonniers des deux sexes. Les malheureux vivent le plus souvent dans une chambre unique, qui sert en même temps de magasin.

« Or, depuis quelques années, les fabricants de papier n'achètent le chiffon que lorsqu'il a subi un premier nettoyage.

« Les chiffonniers sont obligés de laver et de sécher leur récolte journalière dans la pièce où ils couchent avec femmes et enfants; pour peu que la vente de leur marchandise s'arrête, cette même chambre s'encombre rapidement de chiffons entassés et humides.

« Une fermentation putride ne tarde pas à s'établir dans ces monceaux d'ordures, et ni les odeurs de l'amphithéâtre, ni celles de l'abattoir ou de la voirie, ne peuvent donner une idée des exhalaisons méphitiques au milieu desquelles vivent des familles entières... »

Les Savoyards exercent presque tous les mé-

tiers de ramoneurs, étameurs ou marchands de casseroles.

Quelques-uns sont marchands de peaux de lapins.

La suie et le noir de fumée constamment transportés par les ramoneurs ont valu son nom à *l'escalier noir*.

Les marches sont effondrées ; les murs suent la misère et la moisissure.

De temps en temps, un trou avec une flaque d'eau. Les fosses sont en plein escalier, sans porte...

Il y a du monde jusque sous les tuiles.

C'est là qu'on relègue les pauvres petits ramoneurs qui parcourent les rues de Paris.

Une chambre se compose de sept à huit lits dans une même pièce ; ces lits sont des espèces de boîtes carrées où couchent tout habillés trois ou quatre individus.

Ce que nous ne pouvons dire, c'est l'horrible pêle-mêle de femmes, d'hommes et d'enfants qui se rencontrent là ; l'entassement étrange de ces petites créatures humaines, le vice éhonté, la débauche native coudoyant des misères imméritées...

Il était six heures du soir.

Dans un garni du troisième étage, deux individus, un mâle et une femelle étaient accoudés sur une table vermoulue.

Un grabat dans un coin, un coffre où grouillaient quelques guenilles, la table et les escabeaux, composaient tout l'ameublement.

Une étroite lucarne servait de croisée.

Cette chambre coûtait quarante centimes de loyer par jour.

C'était le domicile de la mère l'Helvétie qui, depuis le rapt de l'enfant de Louise, avait accordé l'hospitalité au poëte.

La mère l'Helvétie avait exercé pendant quelque temps la profession de chiffonnière ; mais depuis que M. Combalou lui avait remis un capital de trois cents francs pour se charger de l'enfant que M. Raoul de Villepont n'avait pas voulu laisser à Louise, la mère l'Helvétie était devenue ambitieuse.

Elle avait placé les trois cents francs à la caisse d'épargne, et, abandonnant le *cachemire d'osier*, elle avait embrassé la profession de *réveilleuse*.

La réveilleuse se charge, moyennant cinq centimes par nuit, de prévenir et de secouer les

marchands de la halle et des marchés, quand l'heure du travail a sonné pour eux.

La mère l'Helvétie avait une trentaine de pratiques, ce qui lui faisait trente sous par nuit.

Elle s'amusait le jour à tresser des bouts de laine pour fabriquer des couronnes funéraires sur lesquelles on lisait : *Souvenir et regret!*

Cette situation avait tenté la cupidité du Poète, qui ne put se dissimuler que c'était là un beau mariage à faire...

Une chandelle plantée dans un ignoble bougeoir en fer-blanc éclairait le garni de la *réveilleuse*.

Sur la table, une soupière de grès dans laquelle étaient plantées deux cuillers, exhalait une odeur de graisse et de choux.

Le Poète buvait un affreux mélange d'esprit-de-vin, de poivre et d'absinthe.

— Tu te perdras avec ton *casse-poitrine*, lui dit avec humeur la mère l'Helvétie. Tu ne peux donc pas faire comme les autres?... Crois-tu qu'un litre à onze ne vaut pas mieux que toutes ces compositions?

Le Poète haussa les épaules.

— Est-ce que ça se sent, ton litre? ton jus

de réglisse, ta tisane de campêche? Ça passe sans vous gratter, on n'a le goût de rien. Au moins, si on dépense de l'argent, faut avoir de la satisfaction. Le casse-poitrine me remue... Chaque fois que j'en avale un verre, j'éprouve une secousse... ça fait du bien.

— Oui, parlons-en, continua la mère l'Helvétie. Tu es dans un joli état, tous les soirs... Tu m'ôterais l'idée d'aller à la mairie!

Le Poète eut un soubresaut.

— Pas de bêtises, là-bas, s'écria-t-il. Vous savez que je vous aime...

— Tu m'aimes parce que je te nourris.

— Quand cela serait? Il faut toujours une raison pour s'attacher aux personnes. En trouverais-tu beaucoup pour t'épouser? Je te donne mon nom... Et quand ton bras s'appuiera sur le mien, tu auras des satisfactions d'amour-propre qui ne sont pas à dédaigner.

La mère l'Helvétie prit une cuiller et remplit une assiette qu'elle tendit à son futur.

Il y avait un peu de tout dans ce ragoût : de la queue de bœuf, des pommes de terre, des fèves, du chou et une tête de merlan, le tout noirci de poivre et de girofle.

Le Poète ouvrit les narines et aspira ce parfum avec satisfaction.

— Voilà donc du véritable bouillon ! s'écria-t-il ; on n'est vraiment bien que chez soi. Ce n'est pas dans les restaurants qu'on trouverait un arlequin soigné comme celui-là !

A ce moment, un cri plaintif se fit entendre.

Ce cri sortait du coffre placé dans un coin de la pièce.

— Ah ! voilà le même qui recommence, s'écria la mère l'Helvétie.

Le Poète, déjà ivre, frappa du poing sur la table.

— On ne peut pas être tranquille un instant, fit-il avec colère. S'il ne se tait pas, je vais cogner dessus.

Le chiffon remua et un petit bras maigre sortit de ce fumier...

La tête se dégagea enfin.

Le petit se mit à pleurer...

Le Poète ramassa un morceau de brique sur le sol et le jeta sur l'enfant.

La brique l'atteignit au-dessus de l'œil : le sang jaillit...

La mère l'Helvétie se leva, et, retirant du coffre l'enfant qui ressemblait à un squelette

plutôt qu'à une créature vivante, elle s'écria :

— Ce n'est pas étonnant qu'il braille, tu as jeté les bouteilles cassées dans le coffre!

— Où veux-tu que je les mette? grogna le Poëte.

La mère l'Helvétie continua :

— Il s'est roulé dessus... Le voilà tout déchiré, ce môme!

— Recouche-le, ça se recollera.

L'enfant était entièrement nu, couvert de sang; des ecchymoses, des plaques bleuâtres apparaissaient sur son pauvre petit corps dans les endroits que ne recouvraient pas de fétides ordures.

— Tu ne veux pas me croire, reprit le Poëte. Il n'y aura pas moyen d'élever ce môme... Si tu m'en crois, j'irai le mettre quelque part, ce soir, au pied d'un mur, à Grenelle ou à Vaugirard.

— Et si on le réclame?

— Nous dirons qu'il est mort..., et ça sera vrai.

— Pour nous faire pincer? merci!

— Tu n'aimes donc pas les enfants, toi?

Certes, l'état du misérable embryon répondait

éloquemment au Poëte ; le doute n'était guère possible...

Cependant la mère l'Helvétie répondit d'une voix sombre :

— J'aurais peut-être aimé mon enfant à moi, celui qu'on m'a pris et qu'on a tué... mais les enfants des autres, je les exécute... Je voudrais les tuer tous, et quand je rencontre le soir une petite fille ou un petit garçon dans quelque coin, je tape dessus et je m'échappe. Je leur lève leurs boucles d'oreilles... tant pis si un morceau de la chair reste après. J'ai en même temps un bénéfice et une satisfaction.

La mégère prit un morceau de carotte bouillante dans l'écuëlle et l'enfonça dans la bouche de l'enfant.

Celui-ci, pressé par la faim, dévora ce qu'on lui présentait ; il se brûlait horriblement, mais il avalait avec gloutonnerie.

— C'est bon, ça ? dit le Poëte. C'est du nanan. Veux-tu boire, à présent ?

Et l'ivrogne approcha des lèvres du petit son verre rempli de l'ignoble et corrosive boisson dont il faisait ses délices.

Le petit se mit à tousser.

Il portait ses mains à sa bouche comme pour en enlever la douleur.

Il poussait des cris déchirants.

— Qu'est-ce qu'il a donc ce soir? reprit le Poète.

La réveilleuse répondit tranquillement :

— C'est une dent qui lui fait mal.

— Si elle lui fait mal, il faut l'arracher, dit l'ivrogne.

Et, prenant une pince qui servait à tourner les fils de fer des couronnes funéraires, il ouvrit la bouche de l'enfant et saisit avec la pince une petite dent blanche...

Tout à coup, on heurta à la porte.

— N'ouvre pas, dit la réveilleuse.

— Des visites maintenant, fit le Poète en rejetant la pince. Ah ça ! madame l'Helvétie, est-ce que vous auriez des intrigues?

On frappa plus fort.

— Qui est là? demanda la réveilleuse.

Une voix répondit :

— Ouvrez ou j'enfonce la porte !

Comme la porte n'était guère solide et que rien n'était plus facile que de passer de la menace à la réalisation, la réveilleuse ouvrit.

Deux hommes, ayant l'apparence d'ouvriers, entrèrent dans le *garni*.

C'étaient Jean et Surypère, vêtus l'un et l'autre d'une blouse bleue et coiffés d'une casquette.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda la réveilleuse.

— Nous voulons, dit Jean, l'enfant que tu tiens là...

— Pour quoi faire ?

— Pour lui sauver la vie : il a assez souffert.

La mère l'Helvétie pensa qu'il y aurait peut-être un petit profit à tirer de la situation.

— On me l'a donné à garder, dit-elle, et je ne peux pas le laisser aller comme ça !

L'enfant, étonné de voir du *monde*, avait cessé de crier ; il ouvrait de grands yeux sur ces visiteurs inattendus.

— Vous comprenez, messieurs, reprit le Poète, que la responsabilité de madame est engagée...

— Tais-toi ! dit Jean avec dégoût, tu es à moitié mort, je t'achèverais d'un coup de pied.

La réveilleuse comprit qu'il n'y avait pas à lutter.

— Ce pauvre petit, s'écria-t-elle, moi qui l'aimais tant... Nous l'avons soigné comme s'il était à nous.

— Prends-lui l'enfant, dit Jean.

Surypère enleva le petit.

— Ça me connaît, murmura-t-il avec satisfaction.

Et remarquant avec horreur les traces de coups et les déchirures qui sillonnaient la peau du petit martyr :

— Les misérables! s'écria-t-il.

L'œil de Jean Deslions jeta un éclair de colère.

— Les plus coupables ne sont pas ici, dit-il, mais je dois commencer à punir.

Il approcha de la chandelle une moitié de journal ; le papier s'enflamma, et il le passa devant la figure du Poète.

A peine la flamme eut-elle approché des lèvres du misérable, qu'il poussa un cri et retomba sur l'escabeau.

Surypère descendait l'escalier noir, portant l'enfant dans ses bras.

Jean vit alors un feu follet courir sur les lèvres du Poète...

Ce fait extraordinaire n'est cependant pas aussi rare qu'on le croit généralement.

L'abus de l'alcool et des liqueurs fortes a amené plusieurs fois la combustion spontanée dans certaines villes des États-Unis.

Il y a quelques années, les journaux ont fait mention d'un homme qui mourut après quatre jours d'incendie intérieur, au milieu des plus effroyables souffrances.

Jean descendit pour rejoindre Surypère.

Un fiacre les attendait au coin de la place Cambrai, et, dans le fiacre, Pierrette-Cécile, la fille de Surypère, alors âgée de dix-huit ans, et que nous avons déjà rencontrée dans la rue de la Lune, lorsque le père Joseph, le Carapata, alla raconter à Surypère le projet de Combalou et du chevalier de Floustignac sur mademoiselle Edwige.

Cécile enveloppa l'enfant dans un châle et lui fit boire un demi-verre de laid chaud qu'elle avait apporté dans une bouteille.

Le fiacre prit les quais et se mit en route pour Auteuil.

XXVIII

RAOUL DE VILLEPONT

Ce jour-là des bruits fâcheux avaient couru à la Bourse sur la situation de la maison Villepont et C^e.

On parlait d'une faillite prochaine; et ceux-là mêmes qui devaient leur fortune au banquier de la Chaussée-d'Antin étaient les premiers à l'accuser et criaient plus fort que les autres.

Les membres du conseil d'administration de chacune des grandes affaires de la maison Villepont accusaient le gérant de malversations.

Il avait, disait-on, fourni des comptes fictifs;

Il prenait sur le capital pour payer les dividendes;

C'était un voleur, un faussaire, un bandit.

Le public se portait en foule dans les bureaux de Villepont.

Chacun réclamait ses fonds; on se battait à qui serait le premier remboursé.

A la fin de la journée, il ne restait plus à la caisse un franc de dépôt ou de compte-courant.

Le lendemain matin, la faillite fut déclarée.

L'actif était de quinze millions, le passif de cent vingt millions...

M. de Villepont était complètement ruiné.

Une plainte en escroquerie et abus de confiance avait été déposée contre lui par un certain Pierre Brunier, qui passait pour le fondé de pouvoirs de lord Trelauney.

Il faut croire que M. de Villepont ne se sentait pas la conscience bien tranquille, car il prit la fuite, emportant les diamants de sa défunte épouse et quelques milliers de francs qu'il avait réunis à la hâte.

On l'avait suivi jusqu'au Havre, où il s'était, disait-on, embarqué pour les États-Unis.

Raoul, habitué à ses aises, élevé mollement, se trouva tout à coup isolé, sans courage et sans énergie.

Ses voitures et ses chevaux furent saisis; il ne pouvait même rester que provisoirement dans le pavillon de l'hôtel où était installé son appartement de garçon.

Que faire ?

Que devenir ?

Un emploi, une occupation quelconque, il se sentait incapable de les remplir.

Se faire soldat, il était trop tard...

Après avoir dîné dans un petit café de la rue Saint-Lazare, M. Raoul revint tristement à l'hôtel muet et désert.

Il sonna doucement, avec humilité.

Le concierge daigna tirer le cordon.

Il y avait dans la loge deux ou trois domestiques sans place qui maudissaient M. de Villepont.

— C'est une indignité, disaient-ils, quand on sait qu'on va faire faillite, de ne pas prévenir ses domestiques huit jours à l'avance !

Raoul traversa la cour, monta les deux marches du perron, et, après avoir traversé la salle à manger où nous l'avons vu déjeunant avec Adrien de Saulles et lord Trelauney, il se renferma dans sa chambre à coucher.

Ce fut un regard de regret et d'adieu que Raoul laissa tomber sur ces meubles élégants qu'il avait choisis chez les marchands de curiosités.

Les bibelots lui souriaient sur les étagères.

Un portrait de Déborah, souvenir de quelques semaines d'amour, lui disait :

— Bonsoir, Raoul !

Et les miniatures de la Venucci, d'Yvonne Pen-Hoët, les minois souriants de quelques filles de théâtre, lui rappelaient les jours de fortune...

Il n'ira plus au lac, les lauriers sont coupés.

Les calèches et les victorias feront frissonner le sable sous leurs roues bleues et roses; le bois de Boulogne s'emplira de soleil, de femmes et de poussière; les amazones galoperont de l'avenue de l'Impératrice à la mare d'Auteuil, — et lui, Raoul, ne sera plus là.

Une redingote râpée, un chapeau retapé, pas de gants... pourra-t-il vivre ainsi, lui, l'élégant, le difficile, le recherché ?

Plongé dans un fauteuil, abîmé dans ses douloureuses réflexions, Raoul s'attendrit sur lui-même...

Il pleure !

Il ose accuser le sort d'injustice... Enfin il semble avoir pris une résolution.

Il ouvre le secrétaire, en tire une boîte de pistolets et fait jouer la gachette.

L'arme est en bon état; elle fonctionne admirablement.

Raoul y met une cartouche, puis il prend une feuille de papier à lettre, sa plume... et il médite.

On ne peut guère se suicider sans écrire ses adieux.

Il n'y a pas d'exemple d'un suicidé qui ait quitté notre monde sans avoir sacrifié à une poésie quelconque...

Avant de se tuer, l'homme aime à jeter sur sa tombe quelques fleurs de rhétorique.

Raoul hésite, avons-nous dit.

A qui écrira-t-il?

Il n'a plus d'amis.

Sa lettre passerait de main en main au Club des mômes...

On en rirait à la Concorde.

Il y a là des gens qu'il se plaisait à écraser de son luxe et qui ne le plaindront point.

Il n'y a qu'un homme auquel il puisse écrire avec quelque chance de recueillir une sympathie...

Raoul vient de tracer son nom, c'est Adrien de Saulles.

« Je quitte ce monde, ami! Le malheur qui

me frappe est de ceux qui doivent nous trouver sans force...

« Il n'y a plus d'illusion possible pour moi.

« Le monde n'est qu'égoïsme et vanité... »

A ce passage de sa lettre d'adieux, Raoul entendit un éclat de rire ironique au-dessus de sa tête.

Il se retourna vivement, et aperçut lord Trelauney qui lisait par-dessus son épaule.

— Vous ici, monsieur? dit Raoul en se levant.

— Moi-même.

— Et comment êtes-vous entré?

— Par la porte, assurément.

— Qui donc vous a ouvert?

— Votre valet de chambre.

— Et vous avez épié me souffrance?

— Pourquoi parlez-vous tout haut?

— Mais quel intérêt prenez-vous donc à tout ceci?

— Un intérêt très-grand. J'étais là derrière ce rideau... Je vous ai vu armer un de vos pistolets.

— Eh bien! que vous importe?

Trelauney s'adossa à la cheminée.

— Il m'importe plus que vous ne croyez.

— Auriez-vous la prétention de m'empêcher de me tuer ?

— J'ai cette prétention.

Raoul sourit tristement.

— Pourquoi voulez-vous que je vive ? demanda-t-il.

— Avant de vous dire, répondit Trelauney, pourquoi je veux que vous viviez, il faut d'abord savoir pourquoi vous voulez mourir.

Rien ne vous attache ici-bas, je l'avoue. Vos amis n'aiment de vous que le plaisir d'être reçus dans vos salons, de tenir un banco contre vous ; ils vous voyaient, parce qu'il faut bien que les gens du monde se voient entre eux, et que l'homme qui a des chevaux ne peut vraisemblablement être lié, sans déroger, avec un homme qui n'en a pas.

Votre père est en route pour l'Amérique ; il ne vous a laissé qu'un nom contesté désormais.

Vous n'avez plus de mère, il n'y a personne qui s'intéresse à vous.

Il ne vous reste qu'une ressource, c'est de vous faire photographe ou professeur d'équitation.

C'est dur quand on a été élevé au milieu des jouissances du luxe...

Les femmes qui vous recherchaient ne vous reconnaîtront même plus dans la rue ; il faudra donner votre démission des trois clubs avant qu'on vous la demande...

La situation est pénible, douloureuse, nous sommes d'accord à cet égard.

— Alors, monsieur, interrompit Raoul, que venez-vous faire entre ce pistolet et moi ?

Trelauney continua :

— Ah ! si vous saviez ce que c'est que le devoir ! Si vous aviez une femme et un enfant..., vous jetteriez cette arme loin de vous ! On n'a pas le droit de se tuer quand on charge d'âmes. Vous trouveriez en vous une volonté, une énergie que vous ne soupçonnez pas !

— Une femme ! un enfant ! murmura Raoul.

Trelauney retira de sa poche un journal du soir, et, désignant un passage à Raoul, il lui dit :

— Lisez !

C'était dans les faits divers...

Voici ce que lut M. Raoul :

« Un fait extraordinaire, un cas de combustion spontanée s'est produit hier dans un taudis

du cloître Saint-Jean de Latran. Un individu, qui abusait depuis longtemps de liqueurs fortes, a pris feu et a brûlé sur lui-même pendant près de deux heures.

« Ce misérable vivait chez une chiffonnière qu'il devait, disait-on, épouser. Rendu furieux par la douleur, il a saisi cette créature, et lui soufflant la flamme au visage, il lui a brûlé les cheveux et les yeux.

« Vainement la femme a essayé de le repousser. Une lutte horrible s'est engagée entre eux.

« Ils ont roulé sur le carreau, se mordant et se déchirant...

« Les voisins, accourus sur le lieu, n'ont plus trouvé qu'un monceau de cendres et des ossements carbonisés.

« On ne sait ce qu'est devenue une malheureuse petite créature que des parents inconnus avaient confiée à la garde de ces misérables. »

— C'est affreux, dit M. Raoul en jetant le journal sur une table, mais je ne vois pas quel rapport il peut exister entre cet accident et la situation où je me trouve.

— Je vais vous mettre sur la voie... Cette petite créature dont parle le journal, c'est l'en-

fant de Louise Deslions... l'enfant que Combalou s'était chargé de faire disparaître... En un mot, c'est votre fils.

— Mon fils ! fit Raoul avec épouvante.

— Oh ! il n'y a pas à en douter, continua Trelauney ; Louise était une fille sainte et pure... elle a cru vos paroles, elle vous a aimé... L'enfant a aujourd'hui deux ans. Il a souffert des tortures qui auraient tué des hommes... et vous, son père ! vous allez vous brûler la cervelle parce que vous craignez de manquer d'argent... Oh !

Et Trelauney eut un rire tellement chargé de mépris et d'indignation, que Raoul baissa le front vers le parquet.

— Que voulez-vous que je fasse ? balbutia-t-il.

— On ne sait ce qu'est devenu l'enfant, n'est-ce pas ? Eh bien ! je le sais, moi.

— Vous ?

— Je l'ai pris, je l'ai emmené loin de ses bourreaux que Dieu s'est chargé de punir... Et je vous le rendrai quand vous aurez mérité qu'on vous confie une existence, vous qui alliez porter sur la vôtre une main sacrilège !

— Monsieur...

— Vous saurez alors les joies qu'il y a dans l'accomplissement du devoir, dans le renoncement, dans le sacrifice. Le courage qui vous manque, l'amour de votre femme saura vous le donner.

— Que voulez-vous dire ?

— Louise est sauvée... Voulez-vous l'épouser ?

— Mais de quoi vivrons-nous ?

— J'ai acheté la terre de votre père...

— Je le sais.

— Vous en serez régisseur avec deux cents francs d'appointement par mois.

— Qui êtes-vous donc, monsieur ? s'écria Raoul.

— Acceptez-vous ? demanda Trelauney.

Raoul eut un instant d'hésitation.

— Louise vous aime... elle n'aimera jamais que vous. Vous l'avez trompée, elle vous pardonnera.

— J'accepte, dit Raoul.

— Maintenant, je puis vous dire qui je suis. Nous nous sommes déjà rencontrés ; je portais un autre nom, — et, depuis, je me suis fait un autre visage... Je m'appelais autrefois Jean Deslions, et je suis le frère de Louise !

— Vous?

M. Raoul saisit la main que lui tendait Tre-launey et la mouilla de ses larmes.

— A la bonne heure! s'écria Jean, vous avez versé tout à l'heure des larmes de lâche, voici enfin des larmes d'honnête homme!

XXIX

MADemoiselle DE CHARMENEY

... Tandis que Jean Deslions poursuivait son œuvre de justice et de vengeance, la société des Vingt-et-Un se débattait comme un serpent haché dont les tronçons cherchent à se réunir.

C'était le 15 octobre.

Une réunion devait avoir lieu cette nuit-là dans l'hôtel de la rue Saint-Louis.

Les affidés arrivèrent au rendez-vous, le visage couvert d'un masque noir.

— Cette fois encore, dit Robert Kodom en comptant les assistants, nous ne sommes que vingt ! Il y a eu trahison, et je suis certain que les trésors sont dissipés...

— C'est impossible ! murmurèrent les affidés.

Robert Kodom s'empara d'une torche.

— Nous pouvons nous en assurer, s'écria-t-il.
Il se mit en marche dans le souterrain, suivi de toute la bande.

— Voyez-vous, dit-il, la citerne est vide...

— Soulevons la pierre, fit un des membres.

La pierre fut soulevée, et les associés purent apercevoir sous l'eau leurs richesses qui étincelaient comme les cristaux sous une roche.

— Tout n'est pas là, murmura Robert. Voici bien l'or fauve dans ce coin, les lingots entassés... Mais, parmi les tonnes, il en est de vides. Le Fourgat est mort... et nous avons été volés! Vous savez que le comte de Navarran a disparu. A qui a-t-il laissé son secret, le nôtre?

Qui sait si quelque ennemi puissant n'est pas en ce moment même à nos trousses?

Un des affidés s'avança.

Il ôta son masque et laissa voir à la bande ses traits fortement accusés.

Cet affidé n'était autre que Monseigneur.

— Le Fourgat, dit-il, a été assassiné. Par qui? Je crois le savoir. Un homme existe sur le bras duquel est gravé le signe du commandement.

— Vous l'avez vu? demanda Robert.

— Je l'ai vu.

— Son nom?

— Il se fait appeler lord Trelauney.

Robert serra les poings.

— Trelauney, dit-il, c'est bien cela ; l'homme qui sait le secret de Wanda... celui qui a délivré le Magyar et qui a osé se faire présenter dans l'hôtel de la rue de Ponthieu par Adrien de Saulles !

Je l'ai deviné dès que je l'ai vu... Mais où le prendre ? Comment le saisir ? Je m'y connais, en hommes, c'est un redoutable adversaire... N'importe ! nous lutterons ; la société des Vingt-et-Un en a vu bien d'autres.

Monseigneur crut le moment favorable pour se mettre en avant.

— Je vous ai montré mon visage, dit-il, vous savez maintenant qui je suis. Je me nomme Riazis-Bey. La société parisienne est accoutumée à compter avec moi. Ailleurs qu'ici, on me nomme prince... J'ai besoin de vous, voulez-vous de moi ?

— Messieurs, interrompit Robert Kodom, le prince Riazis est au-dessus du soupçon ; à ce titre, le commandement est bien placé entre ses mains. Il a, de plus, la haine de ceux qui n'ont pas craint d'entrer en hostilités avec nous. Il

faut avoir raison de ces hommes qui veulent nous disperser et nous anéantir.

Par le fer et par le poison, il faut en finir avec ces traîtres ; notre salut est à ce prix... Si vous m'en croyez, nous remettrons le soin de notre vengeance à Riazis, et si dans trois mois il nous a délivrés de lord Trelauney et du baron magyar, son complice, nous graverons sur le bras du défenseur de notre cause ce signe de la puissance — autrefois si redouté, presque oublié aujourd'hui.

Les poisons dorment dans le cabinet noir ; nos ennemis sont libres dans Paris, les couteaux se rouillent à la ceinture des fanandels. Notre trésor diminue au lieu d'augmenter. Encore un an de cette situation et les traites que vous tirez sur nos banquiers reviendront impayées. Prenez garde ! nous tomberons sous la loi commune... et qui sait ? la justice arrivera peut-être à se mêler de nos affaires...

Un frémissement parcourut l'auditoire.

— Mort aux ennemis ! cria-t-on d'une seule voix.

Riazis profita de la panique pour faire observer que le signe du commandement lui était indispensable pour arriver à son but.

— Je ne puis, dit-il, être un vulgaire assassin, ni courir les risques de cette situation. Il faut que je puisse donner des ordres et que ces ordres soient exécutés. J'ai besoin de tout notre monde ; or, les hommes des buttes, ainsi que ceux de la Montagne-Sainte-Geneviève, n'obéiront qu'au Fourgat !

L'autorité que vous me conférez serait donc illusoire, si vous ne me mettiez à même dès à présent de l'exercer dans toute sa plénitude.

Les affiliés entrèrent en délibération...

Riazis reçut le signe du commandement ; mais, sur l'avis de Robert Kodom, la tête de mort avec ses attributs ne fut pas gravée à la poudre.

On employa un acide qui devait s'effacer avant trois mois ; de sorte que, en cas de trahison, Riazis se trouverait tout à coup sans armes.

Tandis que la société des Vingt-et-Un se mettait sur la défensive, Trelauney poursuivait son but d'un autre côté.

Le marquis de Charmeney était retiré sur ses terres, et mademoiselle Blanche avait repris ses promenades à cheval.

L'habitation du marquis était une de ces maisons nobles qui portent encore le titre de château,

quoique, dans le fait, elles n'y aient d'autre droit que la tradition locale, acquise immémorialement à l'emplacement qu'elles occupent.

Le château, qui comptait à peine un siècle, offrait un aspect de vétusté. Construit en pierres de taille, il se composait d'un corps de bâtiment à huit fenêtres de façade, avec un rez-de-chaussée et un étage au-dessus; des mansardes à pignons rappelaient les souvenirs d'un autre âge, et deux tours carrées semblaient donner au château quelque droit à ses prétentions.

Il était huit heures du soir.

Blanche de Charmeney était assise dans l'embrasement d'une croisée du salon.

Le piano était resté ouvert; quelques livres s'épalaient sur une table de chêne, et le marquis, qui sortait de table, s'était assoupi dans un large fauteuil.

Blanche songeait...

Il eût été difficile de définir les sentiments qui la tenaient ainsi mélancolique et immobile.

Blanche avait vingt-deux ans, et rien autour d'elle ne semblait devoir apporter à la monotonie de son existence un changement qu'elle désirait sans se l'avouer à elle-même.

Triste résidence pour une jeune fille que le château de Charmeney !

C'était à peine si le marquis consentait à passer à Paris trois mois d'hiver.

Du reste, Blanche n'aimait guère les bals et les fêtes.

Ce qui amusait les autres et les entraînait semblait puéril et futile à l'orgueilleuse enfant.

Elle n'aimait point livrer sa taille à ces jeunes gens dont le regard tombait comme un charbon brûlant sur ses épaules.

Souvent elle avait repoussé avec colère un bras qui la serrait de trop près...

Regardant au loin par la fenêtre entr'ouverte, elle cherchait un point dans le paysage, je ne sais quoi qui ne s'y trouvait pas.

Dans les temps passés, en haut de la tour crénelée, ainsi devait se morfondre la châtelaine ennuyée.

Blanche jeta un triste regard sur son père endormi, et un pli se dessina sur son front.

Le seul être avec lequel elle pût causer, le seul qui eût pour elle une affection sincère, quoique machinale, celui-là dormait, respirant comme un soufflet.

Blanche reprit sa première position.

Sa tête était gracieusement inclinée, comme si elle eût cédé au poids de la pensée.

Ses traits n'avaient rien de l'enjouement de la jeunesse et respiraient, au contraire, cette vague tristesse qui naît de la méditation.

Soit par négligence, soit par un fait exprès, elle laissa tomber le livre qu'elle ne tenait que d'une main.

Le bruit, quoique léger, interrompit l'assoupissement de M. de Charmeney.

— Tu es là, Blanche? demanda-t-il.

— Oui, père.

— Tu devrais sonner pour qu'on apporte les lampes.

Blanche se leva et donna l'ordre d'éclairer le salon.

— Je pensais, dit le marquis, à ce pauvre M. de Villepont. Il manque à mes soirées. J'étais habitué à lui pour faire ma partie, et, quand le curé ne vient pas, je ne sais que devenir.

— Avez-vous rendu sa carte au nouveau propriétaire du Mesnil?

Le marquis haussa les épaules.

— Le chevalier de Pulnitz! s'écria-t-il. Qu'est-ce que c'est que cela, le chevalier de Pulnitz? Je ne comprends pas qu'un étranger vienne se fixer

sans raison, sans un motif de famille dans une de nos campagnes. Que ne retourne-t-il dans son pays, s'il en a un ? L'idée ne m'est jamais venue d'aller finir mes jours en Prusse ou en Pologne.

— Il est peut-être exilé ?

— S'il est exilé, qu'il le dise ! En attendant, lui et ses pareils m'inspirent une juste défiance...

— Vous voyez cependant que M. de Villepont pouvait être un hôte compromettant...

— Certes ! Mais qui pouvait se douter que ce riche banquier finirait par lever le pied comme un petit spéculateur marron ? C'a été un malheur, une série d'infortunes. Malgré tout, ce garde-chasse qui a tiré un coup de fusil sur ton prétendant nous a rendu un fier service.

Les joues de mademoiselle Blanche se couvrirent d'une teinte rose.

— Oh ! dit-elle, laissons là ce souvenir.

Mais le marquis continua :

— Que peut-il être devenu ce brave garçon ? Il avait du cœur. On dit qu'il s'est embarqué pour les colonies ; si je savais où le trouver, je lui écrirais qu'il peut revenir. Il ignore sans doute que l'affaire n'a pas eu de suite, et le

voilà séparé pour toujours de sa pauvre vieille mère.

Blanche essuya une larme qu'elle n'avait pu retenir.

— M. Raoul ne doit pas être fier maintenant, continua le marquis. Il y a des gens qui ne valent que par la fortune. Il n'a certainement plus cinquante redingotes et deux cents gilets de rechange... Était-il ridicule avec ses cravates de toutes les couleurs !

— M. Raoul, dit Blanche, est revenu dans ce pays... Vous ne le savez donc pas ?

— C'est la première nouvelle.

— Je l'ai vu hier. Il m'a saluée sans affectation.

— Et que fait-il ici ?

— Il est régisseur de la terre que possédait son père.

— Chez ce riche Anglais ?

— Lord Trelauney, oui, père.

Le marquis parut surpris.

— Mais il a du bon, cet Anglais ! C'est très-bien de sa part d'avoir donné un asile et du pain à ce pauvre diable !

— Et qui sait ? interrompit Blanche, M. Raoul a une faute à réparer...

— Maintenant qu'il est pauvre, il devrait épouser la sœur du garde-chasse... Ah! que je suis donc fâché de ne savoir où lui écrire! Il arrangerait tout cela.

M. de Charmeney affecta de rire avec ironie.

— A propos, fit-il, on m'a assuré que ce M. Jean avait conçu pour toi une violente passion.

— Croyez-vous, père? répondit Blanche avec un embarras mal dissimulé.

— Aurais-tu aimé à devenir madame Jean?

Blanche se mit au piano pour éviter de répondre.

Au même instant, la porte du salon s'ouvrit, et un domestique annonça :

— Lord Trelauney.

— Faites entrer, dit le marquis.

Et se tournant vers Blanche, il ajouta :

— Cela nous fera toujours passer une demi-heure...

XXX

LE REQUIN

Blanche s'était levée et regardait la porte...

Lord Trelauney entra.

— Bonsoir, marquis, excusez-moi de vous déranger...

Et s'inclinant profondément :

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer.

Blanche répondit par une légère inclinaison de tête, tandis que le marquis s'écriait :

— Me déranger? par exemple! Je suis tout heureux d'avoir avec qui causer. Vous ne pouvez vous figurer, mylord, combien ce pays est peu civilisé. On ne se voit pas. Chacun reste chez soi, c'est insupportable.

Le marquis avait approché un fauteuil; Trelauney s'assit.

— J'ai cependant une autre visite que la mienne à vous annoncer.

— Laquelle ?

— Le duc de Laroche-Maubeuge est en partie de chasse aux environs de Houdan ; il est venu avec quelques Parisiens, parmi lesquels se trouve un certain baron de Maucourt.

— Ah ça ! dites-moi, mylord, s'écria M. de Charmeney, il court d'assez vilains bruits sur ce monsieur. Qu'y a-t-il au fond de tout cela ?

— Je l'ignore, monsieur le marquis. On assure que M. de Maucourt vit aux dépens d'une femme...

— Et qu'après avoir volé des lettres à je ne sais qui, lettres compromettantes pour la marquise de Bryan-Forville, il a tenté de les lui vendre.

— Il faut croire que la marquise s'est exécutée, car l'affaire n'a pas été ébruitée.

— C'est que M. Robert Kodom, reprit M. de Charmeney, n'entend pas raillerie sur le point d'honneur. Il a fait de grands sacrifices pour faire de sa fille une marquise, et ni lui ni son gendre ne prendraient facilement leur parti d'un scandaleux éclat...

— Quoi qu'il en soit, ces messieurs ont l'in-

tention de vous rendre visite demain ; et, si mes informations sont complètes, il paraît que la présence de M. le duc de Laroche-Maubeuge aurait un but intéressé.

— Lequel ?

Trelauney regarda fixement mademoiselle de Charmeney, qui baissa aussitôt les yeux.

— On dit le duc fort épris de mademoiselle votre fille ?...

— Bah ?

— Et puisqu'on ne vous rencontre pas à Paris, on vient vous chercher jusque dans votre forêt.

— Tiens ! tiens ! fit le marquis, tu entends, Blanche ? voilà du nouveau.

— Oh ! s'écria Blanche, vous savez que je ne consentirai jamais à épouser une de ces prétentieuses marionnettes qu'on appelle à l'étranger des « articles-Paris. »

— Le duc a un beau nom...

— Mais il le porte mal !

— Une fortune assez considérable...

— Mais il en fait un usage odieux !

— C'est un élégant cavalier...

— Un esprit vulgaire et commun.

Trelauney assistait avec une visible satisfaction à ce débat assez vif entre le père et la fille.

Blanche se défendait comme un démon.

Quand le duc de Laroche-Maubeuge se présenta au château, M. de Charmeney prit un malin plaisir à donner avec empressement l'ordre de l'introduire dans le salon.

Blanche répondit froidement aux saluts qui lui étaient adressés.

Naturellement, le fameux baron de Maucourt n'avait pas laissé échapper l'occasion de se glisser chez le marquis de Charmeney.

Il ne put se méprendre au dédain qu'il inspirait. On ne lui offrit pas un siège ; il prit sur lui de s'asseoir. Quand il s'oubliait jusqu'à questionner, on ne répondait pas.

Le duc se montra fort empressé auprès de mademoiselle Blanche, dont il était fort épris, sans recueillir autre chose que des signes évidents d'impatience et de mauvaise humeur.

Il sortit, la mort dans l'âme.

Trelauney prit congé du marquis en même temps que les visiteurs.

Il demanda à mademoiselle Blanche si, le lendemain, elle comptait faire sa promenade à cheval.

— Certes, répondit Blanche, c'est ma seule distraction.

— J'aurai donc l'honneur de vous rencontrer, reprit Trelauney, car je vais en excursion dans la forêt.

— A demain, fit Blanche.

— A demain, reprit Trelauney en s'inclinant.

C'était presque un rendez-vous donné tout haut devant le marquis.

L'importance de ce détail n'échappa ni à M. de Laroche-Maubeuge, ni à M. de Maucourt.

Et on commença à causer dans les environs de la possibilité d'un mariage prochain entre mademoiselle de Charmeney et le gentleman qui avait pour père l'ami intime de lord Byron.

Ayant mis ses affaires en bonne voie de ce côté, Trelauney revint à Paris.

Il voulait en finir avec l'hôtel de la rue Saint-Louis et la bande mystérieuse.

Certes, il se rendait compte des difficultés de toutes sortes qu'il allait rencontrer ; mais cette œuvre de vengeance, il devait l'accomplir avec ses propres forces.

Comment introduire la justice dans cette affaire ?

Les affiliés échapperaient certainement à toutes les investigations.

Un seul nom payerait pour les autres, le nom de son père : le comte de Navarran.

Or Jean savait ce que le comte avait souffert ; il ne pouvait se rappeler sans une profonde douleur la folie de sa mère.

Ce nom, enfin, Jean voulait le reprendre pur et sans tache pour sa sœur et pour lui.

Le meurtre presque involontaire du garde du bois de Vincennes, Jean le regardait comme une fatalité.

Réparer autant que possible le mal qui avait été fait, rendre aux pauvres les richesses volées, c'était la voie tout indiquée.

Le Magyar était un allié fidèle et sûr, un lutteur redoutable.

C'était un appui précieux que le ciel lui avait envoyé...

Jean et le Magyar, après s'être concertés, se rendirent à l'hôtel de la rue Saint-Louis.

Ils pénétrèrent dans la cour et se rendirent compte des lieux.

Comme nous l'avons dit, c'était une bâtisse à double fond comme la boîte d'un escamoteur.

Il y avait l'hôtel proprement dit ; on y arrivait par la cour, l'escalier de pierre donnait accès à

tous les étages comme dans toutes les maisons possibles.

Puis l'hôtel mystérieux, où on pénétrait par le puits.

Là se trouvaient les ramifications souterraines et d'étroits degrés qui montaient et descendaient dans la muraille...

Jean se laissa glisser jusqu'au milieu du puits. Il tenait à la main une lanterne dont la lumière jetait un vif éclat ; le Magyar, penché sur l'ouverture, laissa tomber une grosse pierre.

Jean entendit un bruit sec, et la pierre, au lieu de s'enfoncer, resta au-dessus de l'eau comme un morceau de liège.

Jean pencha la lanterne, et il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour l'eau n'était qu'une glace ronde qui venait de s'érailler sous le choc.

Cette glace, ce large miroir faisait bascule et laissait arriver le visiteur sur le sol.

Quand Jean fut descendu, le Magyar l'eut bien vite rejoint.

Tous deux arrivèrent à la chambre des poisons.

Jean y prit plusieurs flacons, dont il pouvait avoir besoin, et brisa le reste.

— Nous prendrons les dossiers en même temps

que le trésor, dit-il au Hongrois. Dès demain, j'opérerai le déménagement.

Ils descendirent et prirent le chemin de la citerne.

Comme ils approchaient, une lueur frappa leurs regards.

— Nous ne sommes pas seuls, dit le Madgyar. Jean éteignit sa lanterne.

Ils virent alors Monseigneur et Robert Kodom penchés sur le trou qui conduisait à la cave où étaient entassés les trésors de la société des Vingt-et-Un.

— Ce secret si bien gardé pendant tant d'années, disait Robert, le voici presque divulgué. D'autres que nous savent pénétrer ici. Il faut sauver notre puissance. C'est à peine s'il y a là un pied d'eau... Nous aviserons d'abord à sauver la fortune de l'association.

— Avez-vous fait ce dont nous sommes convenus? demanda Monseigneur.

— Oui, répondit Robert. J'ai acheté la maison de la place du Panthéon. La cave ouvre sur les catacombes. C'était un mur à percer... et le passage était fait. Nous avons là des gouffres plus muets et plus sourds que les oubliettes qui nous ont trahis...

Les aqueducs passent au-dessous des catacombes. De distance en distance, un regard est ouvert sur cette eau qui passe, silencieuse et obscure. Des chemins inextricables s'étendent au loin... On ne descend que deux fois par an dans les catacombes, et le public épouvanté trouvera dans l'ossuaire les cadavres encore frais de nos ennemis.

— C'est donc là-bas que nous nous réunirons désormais? demanda Monseigneur.

— Pas encore... C'est ici que nous nous retrouverons dans trois mois pour la dernière fois... puis nous abandonnerons cet asile violé à ceux qui en ont fait une souricière, si d'ici là le couteau de nos hommes n'a pas ouvert leur poitrine!

Robert et Monseigneur revinrent sur leurs pas...

Ils tournèrent le coin du corridor et disparurent.

— Allons! dit Jean, il n'y a pas de temps à perdre. Ces messieurs veulent sauver la caisse, il s'agit d'arriver avant eux.

Le lendemain, à sept heures du matin, les voisins virent avec étonnement plusieurs voi-

tures à déménagement s'arrêter devant la porte ordinairement si bien close de l'hôtel.

Les déménageurs n'étaient autre qu'une douzaine de fidèles que Surypère était allé chercher aux buttes Chaumont.

Six hommes repêchaient dans la cave les lingots d'or, les vases sacrés, les diamants qu'on jetait sur le gazon, dans le jardin de l'hôtel.

Tout cela s'empilait à mesure dans de vastes caisses.

Quand les voitures furent remplies, elles se mirent en marche vers le quai, et toutes les caisses furent transportées à bord du *Requin*.

Lord Trelauney faisait transporter son mobilier en Angleterre...

Seulement, le yacht une fois en mer, au lieu de traverser la Manche pour débarquer à l'un des ports de la côte, tourna vers l'Atlantique et alla jeter l'ancre au petit port de Saint-Martin, dans l'île de Ré.

.

XXXI

FOLLE PAR RAISONNEMENT

Il était onze heures du matin.

Madame la baronne de Remeney venait de se réveiller.

Elle tendit paresseusement la main et agita le cordon de la sonnette.

La femme de chambre entra, fit le jour en ouvrant les rideaux et les volets.

Elle déposa sur un plateau les journaux et les lettres.

La baronne saisit une lettre dont l'écriture lui était bien connue.

C'était Edwige qui donnait de ses nouvelles.

« MARRAINE, disait la jeune femme, je suis complètement heureuse. Nous voici à Rome, mon mari et moi. Adrien est le plus tendre et le plus aimable époux qu'on ait jamais rêvé.

« Nous nous installons ici pour six mois.

« C'est rester bien longtemps sans vous voir, mais ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'il fallait le plus possible rester éloignée de Paris ?

« Adrien n'a jamais fait allusion aux événements étranges qui ont précédé notre mariage.

« Ce magnétiseur qui nous a terrifiés, cette jeune fille qui s'est enfuie avec son enfant, enfin ce bandit qui voulait me réclamer comme s'il avait été mon père, et que Dieu a puni en lui envoyant une mort si horrible, tous ces faits me reviennent de temps à autre à l'esprit.

« Ah ! marraine ! pourquoi n'ai-je pas grandi comme les autres, entre un père et une mère que j'eusse adorés ?...

« Je sais bien que je vous fais de la peine, et que vous m'avez défendu de vous questionner jamais à cet égard.

« Mais ne saurai-je jamais la vérité ?

« Quand Adrien est pensif, quand je le trouve moins ouvert et moins riant qu'à l'ordinaire, j'ai peur... j'ai peur que son amour inquiet ne s'éloigne de cette fille sans parents, de cette enfant du hasard... je n'ose dire du crime, que

vous lui avez remise comme à un brave et digne soutien.

« Qui suis-je, marraine ?

« Qui est mon père ?

« Où est ma mère ?

« Je veux les serrer dans mes bras, je veux leur pardonner, s'ils ont été coupables, les aimer deux fois plus s'ils n'ont été que malheureux.

« Je vous en prie, répondez-moi.

« Le doute me tue.

« Recevez mille baisers, chère marraine,

« De votre dévouée,

« Edwige DE SAULLES. »

Wanda souffrait en lisant cette lettre.

Wanda, l'empoisonneuse et l'adultère, Wanda qui avait tout sacrifié au luxe et au plaisir, Wanda l'impitoyable aimait sa fille.

Elle aurait voulu faire d'Edwige la plus heureuse et la plus honorée des femmes.

Elle essuya une larme.

— Que lui dire ? murmura-t-elle. Certes, si je pouvais lui dire : Je suis ta mère ! ce serait pour moi comme une délivrance.

Mais, hélas ! comment expliquer le reste ?

Ah ! si jamais Edwige pouvait soupçonner le

sanglant mystère de sa naissance, j'en mourrais de honte et de douleur !

A ce moment une voiture s'arrêta devant la grille de l'hôtel.

Quatre hommes en descendirent.

Le premier était le Magyar, le mari, le vengeur ; le second, lord Trelauney.

Ils étaient accompagnés d'un médecin et d'un commissaire de police.

Un domestique avait sauté à bas du siège pour ouvrir la portière de la voiture.

Ce domestique était une de nos vieilles connaissances, Pierre Brunier, dit Surypère.

— Qui demandez-vous ? demanda le concierge.

A la vue de ce fonctionnaire civil, Surypère ne put s'empêcher de laisser échapper un geste d'étonnement.

Il avait reconnu M. Poitevin, l'ancien concierge de la rue des Récollets.

Par la porte de la loge, la voix aigre de Ferdinand répétait comme autrefois :

— Attends-moi, Mélanie !

M. Poitevin regardait Surypère avec étonnement.

— Tiens ! s'écria-t-il, mon ancien locataire !

Le médecin et le commissaire de police s'entretenaient à voix basse avec le baron de Remeney, de façon que M. Poitevin pût se laisser aller à sa loquacité ordinaire.

— Est-ce que vous laissez toujours vieillir vos vins? demanda-t-il.

— Toujours, répondit Surypère; mais je vois avec plaisir que vous avez changé de quartier.

— Ma foi, oui. C'était trop triste, là-bas. Tout Paris se porte aux Champs-Élysées... et puis, vous ne savez pas, je suis remarié!

— Bah!

— Une femme d'excellente famille... son frère était bottier.

Ferdinand reprit :

— Attends-moi, Mélanie!

M. Poitevin rougit.

— Veux-tu te taire, vilaine bête! Il faudra que je me défasse de ce perroquet... il parle toujours de ma défunte épouse, et cela me fait des scènes à n'en plus finir avec la nouvelle...

— Elle est donc jalouse?

— Comme toutes les femmes.

Ferdinand continuait :

— Mélanie! Mélanie!

M. Poitevin prit une badine à battre les

habits et se mit à taper sur Ferdinand, qui beuglait comme un sourd.

Cependant les quatre personnages avaient gravi le perron.

Sur un ordre du commissaire, le domestique les conduisit au salon.

— Prévenez madame la baronne, dit-il, qu'on l'attend au salon pour une affaire urgente.

Trelauney échangea quelques mots à voix basse avec le Magyar.

— Vous en ferez plus tard ce qu'il vous plaira, disait-il, mais je veux que cette femme soit enfermée à la Salpêtrière et qu'elle souffre ce que Louise a souffert.

Le médecin s'approcha du baron.

— Quels ont été, demanda-t-il, les symptômes de cette folie ?

— Le mal est venu tout à coup, répondit le Magyar. Elle a fui le domicile conjugal, et, quand je suis venu la chercher, elle ne m'a même pas reconnu...

— Ne pas reconnaître son mari ! dit le commissaire, n'y a-t-il pas là une ruse ?

— Mais, continua le Magyar, je l'ai entendue parler d'un enfant caché dans le mur...

d'un maçon introduit la nuit dans cet hôtel... que sais-je ?

Surypère, qui était resté dans la pièce, changeait de costume, et reprenait la blouse et la casquette...

Il tenait une pioche à la main.

C'est bien ainsi que le baron l'avait aperçu dans la chambre de Wanda pendant la nuit terrible où Robert Kodom l'avait fait lier et jeter dans le caveau de la rue Saint-Louis.

— Une chose incontestable, disait le commissaire de police au docteur, c'est que monsieur est réellement le baron de Remeney... ses papiers sont en règle, ses références sont excellentes, veuillez toutefois procéder avec votre prudence habituelle à l'exercice de votre ministère.

La porte du salon s'ouvrit, et Wanda parut enveloppée d'un peignoir de cachemire.

En apercevant son mari, elle pâlit horriblement.

— Que désirez-vous, messieurs? demanda-t-elle.

— Je voudrais savoir, madame, dit le baron, si vous me reconnaissez ?

Wanda avait deviné quelque chose de la situation...

Trelauney ne lui était pas inconnu, comme on sait, mais les deux autres personnages excitaient sa défiance.

Elle pensa que son mari avait déposé contre elle une plainte en adultère, ou bien encore qu'il demandait à la justice de venger sur elle, ainsi que sur Robert Kodom, la séquestration qu'il avait subie.

— Si je vous reconnais, monsieur, dit-elle avec un calme et un dédain admirablement joués, et comment ne reconnaîtrais-je pas l'homme par qui j'ai tant souffert ?

— Que vous a donc fait souffrir, monsieur ? demanda le médecin.

— Toutes les tortures qu'un mauvais époux peut infliger à une femme honnête et attachée à ses devoirs. Il m'a abandonnée pour d'autres, il m'a laissée dans la misère, il m'a chassée de notre pays... Vous pouvez, messieurs, arrêter ici votre interrogatoire. Je pensais que M. le baron de Remeney avait renoncé à me persécuter, mais puisqu'il ose se présenter de nouveau devant moi, je vais faire ce que j'aurais voulu éviter, car je redoute le scandale... La né-

cessité m'y force, je vais plaider en séparation et me rendre sur l'heure chez mon avoué.

Le médecin ne savait trop que dire.

Il regarda le baron, qui rongea sa moustache.

— Vous vous méprenez, madame, dit Trelauney, sur le but de notre visite. Notre présence chez vous n'a rien d'hostile...

— Ah ! fit la baronne.

— Un crime a été commis dans cet hôtel...

— Un crime ? dit Wanda.

— Il y a longtemps de cela, et vous n'y êtes sans doute pour rien.

— Sans aucun doute.

Trelauney s'assit.

— Vous rappelez-vous, madame, une soirée à laquelle je n'ai pas eu l'honneur d'assister, mais que j'ai connue depuis dans ses moindres détails ?

— Je ne sais, monsieur... j'ai toujours reçu beaucoup de monde, et aucune soirée chez moi n'a marqué plus qu'une autre.

Trelauney darda sur la baronne un regard de feu.

— Pardonnez-moi, madame, si je me vois obligé de vous rafraîchir la mémoire. La soirée

à laquelle fut amené le chevalier Pulnitz n'a point été une soirée ordinaire. Il me semble qu'elle a dû laisser dans vos souvenirs au moins une pénible impression...

— Ah ! fit Wanda, je me rappelle, en effet... une mystification, une séance de magnétisme... Il y avait ici une pauvre femme qu'on avait recueillie, une folle...

— Précisément, dit Trelauney, les dents serrées, une folle !

— Et que s'est-il passé ? demanda le médecin.

— Je ne sais ; on a chassé ce charlatan, et la femme s'est enfuie d'elle-même. C'a été une scène fort ridicule et fort regrettable.

Trelauney se leva et alla ouvrir la porte :

— Reconnaissez-vous ce maçon ? demanda-t-il.

Surypère entra, la pioche sur le dos, de son air bonhomme et placide.

— Ce maçon ! fit Wanda épouvantée.

Et se tenant debout, elle serrait le bras du fauteuil de sa main crispée.

— Non, continua-t-elle, je ne crois pas avoir jamais vu cet homme...

Elle affecta de sourire,

— Ah ça ! messieurs, cet interrogatoire doit-il se prolonger ?

— Un instant encore, dit le baron.

Et se tournant vers les deux personnages dont la présence inquiétait Wanda :

— Veuillez me suivre, messieurs, dit-il, je vais avoir l'honneur de vous montrer le chemin.

Le baron gravit deux étages et entra dans la chambre bleue.

Je doute qu'il y ait un spectacle plus lugubre que celui de la découverte d'un crime.

La perte d'un navire au milieu d'une tempête, l'incendie d'une ferme pendant que la femme et les enfants sans asile pleurent au bord du chemin, un fleuve débordé qui entraîne les meubles et les cadavres sont de terribles tableaux à contempler, mais ils ne donnent pas au même degré le serrement de cœur et le recueillement...

Surypère entama de sa pioche la muraille recouverte d'une tapisserie bleue à losanges dorés.

Il amena le fragment de pierre de taille.

Wanda était restée sur la porte.

Elle espérait que la chaux aurait détruit les ossements...

Mais Surypère retira du mur un squelette de 75 centimètres et le déposa sur la table.

La baronne tomba évanouie sur le lit de repos.

Trelauney se pencha alors à son oreille et lui dit :

— C'est la cour d'assises... A votre place, je préférerais la maison de santé.

Le docteur examinait le squelette.

— Le crime est évident, dit-il. Il n'y a qu'à prévenir le parquet.

— J'aurai l'honneur, dit Trelauney, d'affirmer à monsieur le juge d'instruction que cette femme est folle.

Wanda cherchait un moyen de fuir, ou du moins de prévenir Robert Kodom.

— L'état mental de cette femme sera examiné, dit à voix basse le commissaire de police, mais je crois de mon devoir de procéder à l'arrestation.

Se tournant alors vers la baronne :

— Depuis quelle époque habitez-vous cet hôtel, madame ?

— Depuis dix-neuf ans.

— Vous niez être l'auteur du crime dont la preuve est là, sous vos yeux ?

— Certes, monsieur, je le nie absolument.

— Vous n'avez rien remarqué autour de vous qui ait pu éveiller vos soupçons ?

— Rien.

Trelauney regarda fixement la baronne, comme pour lui rappeler le conseil qu'il venait de lui donner.

Wanda pensa que, après tout, on sort d'une maison de santé ; sans creuser davantage l'intérêt que pouvait avoir Trelauney à lui éviter la prison et le jury, elle prit tout à coup son parti de la situation.

Elle courut à la fenêtre, et, riant aux éclats, elle attrapa une mouche et la remit au docteur.

— Tenez, monsieur, dit-elle en faisant une révérence, voilà pour vous.

Le docteur accepta la mouche, qu'il jeta derrière lui.

— Quand vous avez épousé madame, demanda-t-il au Magyar, avait-elle donné des signes d'aliénation mentale ?

— Non, monsieur, répondit le baron ; je ne l'eusse certainement pas épousée dans ces conditions... Mais, peu de mois après, je me suis aperçu qu'elle déraisonnait ; elle passait de la plus vive gaieté à la tristesse la plus sombre...

Un jour enfin elle a nié que je fusse son mari.

Wanda affectait de jouer avec le gland d'un rideau.

Elle l'arracha tout à coup et s'en servit comme d'un ballon, le lançant au plafond et le rattrapant dans ses mains.

— Il faut nous suivre, madame, dit alors le commissaire de police. Demandez un châle et un chapeau...

— Je ne veux pas sortir, dit Wanda.

— C'est pour une affaire importante. Si vous ne veniez pas de bonne volonté, je serais forcé de vous y contraindre. Il s'agit de renseignements à donner à la justice...

Wanda ne résista que pour la forme.

Le baron, malgré sa haine, ne put retenir une larme quand il vit s'éloigner la voiture qui emportait la femme qu'il avait aimée.

— J'aurais préféré la tuer, dit-il à Jean Deslions.

— C'eût été de la charité, répondit celui-ci; elle a mérité la torture.

— Mais si on reconnaît qu'elle n'est pas folle?

— Si elle n'est pas folle... elle le deviendra...

XXXII

L'INCENDIE

Le soir même, le Magyar et Jean laissèrent le train à Houdan et montèrent en voiture pour se rendre à l'ancien château de M. de Villepont.

Un inconnu attendait lord Trelauney.

Il avait remis sa carte au domestique, et, sur sa carte, lord Trelauney lut :

LE CHEVALIER DE PULNITZ

Membre de plusieurs sociétés savantes.

Trelauney entra dans le salon.

Le chevalier se leva et se rassit sur un signe de son hôte.

— Mylord, dit-il, je vous prie d'excuser la liberté que j'ai prise de vous attendre...

— Il a fallu, sans doute, monsieur le che-

valier, un motif important pour vous faire ainsi sacrifier vos moments ?

Trelauney examinait avec attention la physionomie du chevalier de Pulnitz.

Son front dénudé offrait le poli de l'ivoire, ses yeux vifs et brillants décelaient une flamme intérieure, et le pli de la lèvre disait le dédain et l'amertume.

Il y avait eu, dans cette existence, l'illusion et le désenchantement, la foi et le doute, la faute et le repentir...

— J'ai cru devoir vous prévenir, mylord, dit le chevalier, d'un fait qui m'a paru singulier et dont le hasard seul m'a rendu témoin.

— Qu'est-ce donc, monsieur ?

— Vous savez que j'habite le château du Mesnil ?

— Parfaitement.

— Bien que je sois nouveau dans le pays, j'ai cru remarquer hier au soir la présence dans les environs de figures étrangères.

— Ne sont-ce pas les invités de quelqu'un de nos voisins ?

— Les invités appartiendraient à une certaine couche sociale...

— Eh bien ?

— Tandis que les gens que j'ai remarqués sont de véritables bandits.

— Et pensez-vous, monsieur le chevalier, que ces gens en veuillent particulièrement à mes propriétés?

— A vos propriétés ou à votre vie, oui mylord.

Trelauney affecta l'indifférence.

— Je ne me connais pourtant pas d'ennemis, dit-il.

Le chevalier sourit en hochant la tête.

— En êtes-vous bien sûr?

Cette phrase fit réfléchir Trelauney.

— Cet homme, pensa-t-il, en sait plus long que je ne le croyais. Appartient-il à Monseigneur ou est-il réellement un ami désintéressé?

— Ce qui m'a confirmé, continua le chevalier, dans l'opinion que je me suis faite de ces rôdeurs de la forêt, c'est que j'en ai vu deux se glisser dans la cour de service...

— Chez moi?

— Chez vous.

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu m'informer de ce fait.

Trelauney pensa qu'il pouvait bien y avoir là

quelque tentative de Monseigneur et de Robert Kodom.

Mais que voulaient-ils ?

Louise était restée à la maisonnette.

Il n'y avait au château que le nouveau régisseur, c'est-à-dire Raoul de Villepont, le Magyar, et enfin, au deuxième étage, Cécile, la fille de Surypère, qui soignait l'enfant de Louise, et le soignait si bien que le pauvre petit commençait à reprendre des forces et à sourire à ceux qui le caressaient.

Surypère devait arriver le soir même par le train de dix heures.

A qui en voulait-on ?

Monseigneur ne pouvait viser que Trelauney et Robert Kodom que le Magyar...

— Ces gens, monsieur le chevalier, reprit Trelauney après avoir fait tacitement ses réflexions, ces gens étaient-ils nombreux ?

— Sept ou huit.

— Et il n'en est entré que deux chez moi ?

--- Du moins, je n'en ai vu que deux.

— Je vous remercie, monsieur. Je vais, avec mon ami le baron de Remeney, le fermier et son aide, faire une battue dans tous les coins...

— Si je puis vous être de quelque utilité, mylord, je suis à votre disposition.

— Je vous remercie, chevalier, je ne voudrais pas abuser de vos instants...

Neuf heures sonnèrent à l'horloge du vestibule.

Une lueur rouge envahit presque subitement le salon dans lequel étaient assis Trelauney et le chevalier.

Les cris : Au feu ! au feu ! se firent entendre.

Trelauney courut à la fenêtre ; le château brûlait par trois côtés à la fois.

Deux hommes fuyaient par le chemin de traverse ; l'un d'eux se retourna, et Trelauney reconnut le profil anguleux et la barbe asiatique de Riazis.

L'autre... Trelauney ne pouvait en croire ses yeux... l'autre, c'était Aly !

Aly qu'il croyait à fond de cale dans le *Requin* !

Si Aly avait pu s'évader, qu'était devenu le yacht ? le yacht qui transportait la richesse des Vingt-et-Un ?

Il y avait eu trahison sans doute, et tout était perdu !

Une voix qui partait du deuxième étage, appelait : Au secours !

C'était Cécile... Cécile qui tenait dans ses bras l'enfant de Louise...

Trelauney ouvrit la porte pour monter à l'étage supérieur.

Une bouffée de flamme et de fumée pénétra comme un torrent dans le salon.

L'escalier était en feu, les murs brûlaient.

Trelauney poussa un cri de rage ; il arracha les rideaux, les noua fortement à l'espagnolette et s'élança par la fenêtre.

Le chevalier descendit après.

— Des échelles ! cria Trelauney.

Le fermier courut...

Raoul de Villepont brisa la claire-voie qui séparait la cour des étables du jardin potager et tâcha de l'assujettir de façon qu'une échelle attachée aux barreaux supérieurs permît d'atteindre la chambre de Cécile.

Cécile était à la fenêtre, les cheveux épars, serrant l'enfant sur sa poitrine.

La fumée l'étouffait.

Au loin, la campagne avait pris des teintes sanguinolentes.

Les grands nuages qui léchaient le ciel s'étaient colorés d'une pourpre sinistre.

Les bœufs mugissaient dans l'étable.

Le coq chantait comme au lever de l'aurore, et les hurlements du chien de garde se mêlaient à ce concert désespéré.

Trelauney avait assujetti la claire-voie et l'échelle contre le mur.

Tout à coup une ombre se dessina sur le toit.

C'était le Magyar.

Il marchait droit et ferme, une hache à la main.

Il entama la toiture.

Trelauney s'était élancé sur l'échelle : mais les bâtons de la claire-voie, pourris sous la peinture, fléchirent sous le poids, et Trelauney retomba sur le sol, tandis que l'échelle allait se briser à quelques pas de là.

Il poussa un cri de désespoir, et saisissant le bras de Raoul, il lui dit :

— Cet enfant qui brûle, c'est le vôtre.

Raoul passa les deux mains sur son front comme pour empêcher sa raison de s'enfuir.

Il bondit et se précipita dans le vestibule.

Cependant le Magyar avait disparu.

Une longue colonne de flamme, un tourbillon de fumée s'élevait dans les airs.

Au loin, la cloche de Houdan battait à toutes volées...

Le fermier, ne perdant qu'à moitié la tête, ouvrit les portes des étables et mit en liberté les chevaux et le bétail.

Ce fut alors une course étrange des chevaux et des bœufs, qui s'enfuirent dans tous les sens, furieux, épouvantés.

— Vite, cria Trelauney, les meules de paille! Par ici! Tout le monde à l'ouvrage!

Chacun saisit une fourche, et on se mit à entasser les fourrages au-dessous de la fenêtre, de façon à ce que Cécile pût s'élancer et tomber sans danger.

Déjà la paille s'élevait au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée.

— Serrez l'enfant et sautez! cria Trelauney. Mais sa voix n'arriva point aux oreilles de Cécile...

La fenêtre était béante, vide.

Raoul saisit le tronçon de l'échelle, et s'élevant sur le monticule de paille, il put atteindre la corniche du premier étage.

S'aidant des pieds et des mains, s'accrochant aux angles, il parvint à l'appui de la fenêtre.

Mais là, il n'aperçut qu'un immense brasier.

La flamme grimpait aux rideaux du lit, les matelas flambaient — et le plancher, effondré,

avait laissé tomber à l'étage inférieur les meubles carbonisés...

Raoul s'évanouit.

Il retomba sur la paille, et deux paysans le transportèrent au bout du jardin.

A ce moment, un cri s'échappa de toutes les poitrines.

Le Magyar avait reparu sur le toit...

Il tenait dans ses bras Cécile et l'enfant.

Le brave et courageux Hongrois semblait chercher l'endroit le moins menacé pour se diriger de ce côté.

Les assistants tournèrent pour le suivre au moins du regard.

Ils le virent s'accrocher au paratonnerre...

Il parvint à coups de hache à desceller les deux crampons qui tenaient la barre supérieure.

Une minute après, une longue barre de fer vint se fixer dans le sol.

Cécile se laissa glisser du rebord du toit et arriva doucement à terre; puis le Magyar, tenant l'enfant du bras gauche, descendit à son tour...

Trelauncy lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion.

Le Magyar alla s'étendre au bord de l'étang,

et, approchant de l'eau ses lèvres brûlantes, il aspira et but à longs traits...

Le chevalier de Pulnitz, qui n'était point resté inactif pendant cette scène, offrit à Trelauney un asile au Mesnil.

Le marquis de Charmeney, accouru à la première nouvelle, insista pour que Trelauney se rendît chez lui.

— Merci, répondit celui-ci; il y a dans le bois une maisonnette où se trouve quelqu'un de ma connaissance... C'est là que je compte me rendre.

Le marquis reprit la route de sa terre.

— Il n'y a plus rien à faire ici, dit Trelauney. Quand les cendres seront refroidies, je ferai rebâtir le château. Partons!

Alors, un nouveau personnage apparut, courant de toutes ses forces et poursuivi par un bœuf furieux.

C'était Aly.

Le bœuf l'atteignit d'un violent coup de corne dans les reins.

Le misérable vint rouler aux pieds de Trelauney.

Le bœuf, aveuglé par l'incendie, rebroussa

chemin subitement et se perdit dans le bois taillis.

Trelauney saisit Aly par l'épaule.

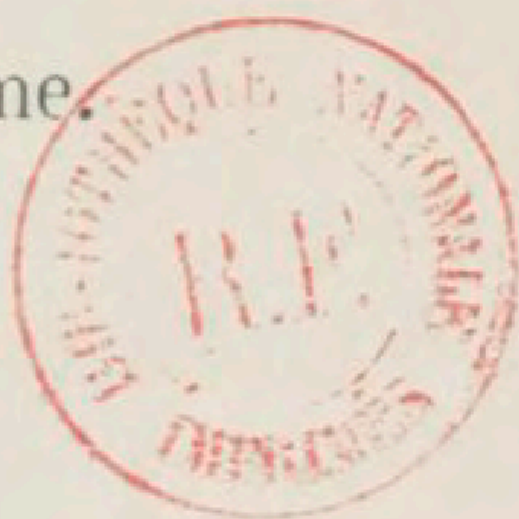
— Grâce ! dit celui-ci.

— Je te retrouve encore ! s'écria Trelauney, mais, cette fois, tout est fini pour toi !

Et le saisissant à deux mains, il le précipita dans la fournaise.

Aly jeta deux ou trois gémissements, ses mains se tordirent... Une fusée d'étincelles jaillit autour de lui...

L'incendie avait une victime.



FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TABLE DES CHAPITRES

	PAGES
I. Les lettres de crédit.	1
II. Où M. Raoul raconte ses amours.	12
III. M. Combalou.	26
IV. Un souper aux Frères-Provençaux.	33
V. Tempêtes de Fleurs.	43
VI. Le chantage.	52
VII. Le contrat de mariage.	60
VIII. Une ascension forcée.	69
IX. Un accident.	77
X. Histoire d'un ouvrier.	84
XI. L'hôpital.	100
XII. Où le vivant prend la place du mort.	112
XIII. Ce qu'il y avait dans le portefeuille.	122
XIV. Cinq ans de travaux forcés.	131
XV. Le pénitencier.	143
XVI. Retour à la maisonnette.	161

	PAGES
XVII. Martine Ferrand..	168
XVIII. Un mariage à Cayenne..	178
XIX. L'enfant.	191
XX. Terrible révélation..	201
XXI. Défiance.	210
XXII. L'épidémie.	220
XXIII. Le cercueil.	239
XXIV. Le fleuve Maroni.	253
XXV. Les monstres.	263
XXVI. Louise.	274
XXVII. Le cloître Saint-Jean-de-Latran.	277
XXVIII. Raoul de Villepont.	292
XXIX. Mademoiselle de Charmency.	304
XXX. <i>Le Requin</i>	315
XXXI. Folle par raisonnement..	325
XXXII. L'incendie.	339

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE

Im. Parquet

LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE

PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

TROISIÈME PARTIE

LE DUEL DE MONSEIGNEUR

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^o, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

LES
NOUVEAUX MYSTÈRES
DE PARIS

802
Le Livre
5999
(2)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

• FORMAT GR. IN-18 JÉSUS, 3 FR.

Histoire d'un premier Amour	1 vol.
Les Amours de Théâtre.. . . .	1 vol.
Aventures romanesques.	1 vol.

LES

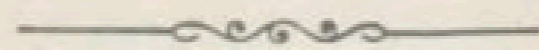
NOUVEAUX MYSTÈRES
DE
PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

TROISIÈME PARTIE

LE DUEL DE MONSIEUR



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

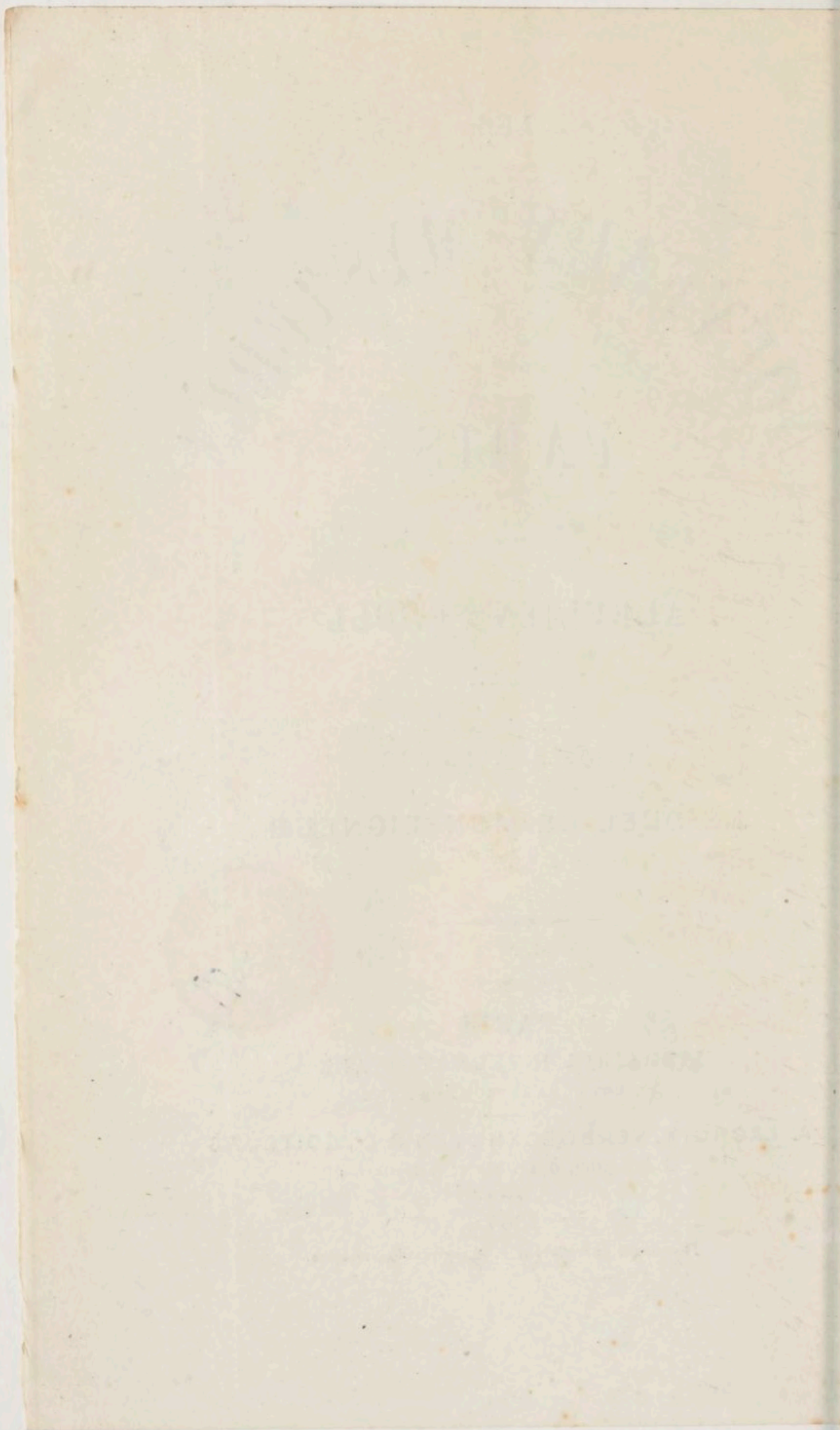
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

—
1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés





LES NOUVEAUX
MYSTÈRES
DE PARIS

I

MACÉDOINE DE DRAMES

Une lettre du capitaine du *Requin* informa le lendemain Trelauney de l'évasion d'Aly.

Aly était parvenu à faire un trou à la cale...

Le capitaine, s'étant aperçu que le yacht faisait eau, avait fait boucher le trou.

Quant à Aly, on ne supposait pas qu'il eût pu regagner le rivage...

Rien de plus touchant que la vie qui commença pour les personnages de la maisonnette.

Louise prit Cécile en grande amitié...

Quand celle-ci entra pour la première fois

dans la chambre de la pauvre folle, elle lui tendit en souriant le baby qui venait d'atteindre sa deuxième année.

Le cœur de la mère battit sous le brouillard, et la tendresse perça la raison obscurcie.

Louise prit l'enfant et le couvrit de baisers.

Raoul, qu'elle n'avait pu reconnaître, versait des larmes de repentir.

Il usa de tous les moyens pour raviver le souvenir dans cette âme de feu que les cendres avaient enveloppée.

Il amena Louise au carrefour où avait eu lieu leur premier rendez-vous.

Là, saisissant ses mains délicates, il lui répétait les paroles d'amour qui l'avaient séduite, mais Louise hochait la tête et ne répondait que par un sourire.

Bientôt lassée de ces discours qui semblaient n'avoir pas de sens pour elle, la folle se levait et cueillait des marguerites.

La fleur s'en allait sous ses doigts, pétale par pétale...

Était-ce chez Louise un acte purement machinal?

Y avait-il là, au contraire, un vague souvenir du passé?

Raoul cherchait vainement à élucider la question.

Trelauney ne quittait que rarement la maisonnette.

Il voulait laisser la Société des Vingt-et-Un arriver d'elle-même à se démembrer faute de subsides.

Tous les trois mois, à la réunion nocturne, chacun des affidés apportait des traites pour une somme plus ou moins importante, suivant les dépenses dont il justifiait.

Les traites étaient acceptées par le banquier Robert Kodom, qui les payait à échéance, grâce au Fourgat.

Celui-ci puisait au trésor, et le banquier n'était que rarement à découvert.

Le moment devait donc arriver où la fortune personnelle de Robert Kodom ne pouvant suffire aux exigences de la bande, il y aurait une désorganisation complète.

C'est alors que la vengeance serait facile.

Wanda à la Salpêtrière, le banquier perdu, sans ressources, Riazis devenu un simple particulier tombaient au pouvoir de Trelauney.

Le châtiment qu'il comptait leur infliger, Trelauney seul le savait!

Le chevalier de Pulnitz vint passer une soirée à la maisonnette.

Louise était retirée dans sa chambre, car on la cachait avec soin aux étrangers.

— Où est donc, demanda le chevalier, la jeune fille que j'ai vue avec Cécile?

— Elle est souffrante, répondit Trelauney.

Le chevalier demanda :

— C'est la fille de cette excellente femme qu'on appelle Madeleine Deslions?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Elle est souffrante? C'est fâcheux.

Trelauney ne répondit pas.

Le chevalier reprit :

— Voulez-vous que je la guérisse?

Trelauney secoua tristement la tête.

— Hélas! répondit-il, je crois que la Providence seule pourra faire ce miracle.

— Vous vous trompez, mylord! Il est une science que les charlatans ont rendue ridicule, et qui cependant peut-être amènera le résultat que vous désirez.

— Le pensez-vous?

— Je puis vous donner à ce sujet une consultation sommaire.

— En serai-je plus avancé?

— Eh bien ! reprit le chevalier. je vais appeler moi-même cette jeune fille...

— Elle ne vous entendra pas...

— Je n'ai pas besoin qu'elle m'entende.

Le chevalier se leva et sembla se recueillir.

Puis il étendit les deux mains vers la porte qui conduisait à l'intérieur de la maison.

Trelauney entendit au-dessus de lui un bruit de pas.

Louise marchait...

Elle obéissait à cette puissance inconnue.

Trelauney ouvrit la porte.

Il vit Louise descendre lentement l'escalier et s'approcher de M. de Pulnitz, devant qui elle resta debout.

— C'est prodigieux, murmura Trelauney.

Louise dormait.

— Voyez-vous ? demanda le chevalier.

— Oui.

— Reconnaissez-vous ?

— Oui... Je vois mon père vivant...

Trelauney bondit.

— Vivant ! s'écria-t-il ; le comte de Navarran n'est pas mort?...

— Silence ! dit le chevalier en mettant un doigt sur ses lèvres.

Et il continua :

— Qui voyez-vous encore?

— Mon frère, dont la vie est menacée...

— Par qui?

— Un monstre chargé de crimes a juré sa mort... Il a pour complice un étranger... un homme au teint basané, au nez aquilin...

Trelauney murmura :

— C'est bien cela... Robert Kodom et Monseigneur.

— D'où venez-vous? reprit M. de Pulnitz.

— D'une grande maison... là-bas... à Paris, où sont enfermées de misérables femmes... Oh! j'en vois une... celle chez qui je m'étais réfugiée...

— C'est Wanda! fit Trelauney.

Louise continua :

— Elle se tord les poings... elle souffre horriblement... Par moments, elle blasphème... puis elle se calme. Elle pense que cet homme qui veut tuer mon frère saura la retrouver... elle espère lui faire parvenir une lettre... et puis, puis...

— Achevez!

— Oh! c'est atroce... En se voyant au milieu des folles, elle descend en elle-même... elle

se rappelle son passé... et devant les monstruosités qu'il lui représente, elle se demande si, réellement, elle a commis tous ces crimes... et, pleine d'épouvante, prise d'un frisson subit, elle croit être vraiment folle !

Trelauney respira longuement.

— C'est là ce que je voulais, pensa-t-il, voilà bien la torture que je lui réservais.

Le chevalier toucha de la main le front de Louise :

— Parlez encore ! lui dit-il. Voyez-vous votre enfant ?

Le visage de la jeune fille eut un rayonnement.

— Oui... je le vois... il est ici, auprès de moi... et Raoul ! Raoul ! il m'aime maintenant ! il veut m'épouser !

Raoul, qui assistait à cette scène, ne put y tenir plus longtemps.

Il se précipita aux genoux de Louise, il appuya sur sa main des lèvres ardentes où venaient expirer ses sanglots.

— Oui, je t'aime ! s'écria-t-il, Louise ! je t'en prie ! reconnais-moi !

Mais la secousse avait été trop forte.

— Vous l'avez réveillée ! dit M. de Pulnitz.

En effet, Louise regardait autour d'elle avec étonnement.

L'égarément dilatait sa prunelle, elle semblait confuse de se trouver au milieu de gens qu'elle ne connaissait pas.

Après un instant d'hésitation, elle s'enfuit dans sa chambre. Raoul sanglotait.

— Il ne faut, dit M. de Pulnitz, recommencer que rarement cette expérience... Il y a une fatigue et un effort qui pourraient altérer cette frêle organisation... Mais un jour, j'espère, la transition du sommeil à la vie ne sera pas sensible... et la raison la suivra de l'état magnétique à l'état normal.

Une fois de plus, Trelauney se demanda quel pouvait être cet homme.

Où l'avait-il vu? Quand?

Sa mémoire ne lui fournissait rien de précis à ce sujet.

Et cependant, il en était bien sûr, il avait déjà rencontré ce chevalier de Pulnitz...

Celui-ci se retira en disant :

— A bientôt!

Et Trelauney, pensant le moment venu d'en finir avec Monseigneur, revint à sa maison d'Auteuil. Il fit demander M. Combalou.

LES PETITS MÉTIERS DE M. COMBALOU

L'homme d'affaires se rendit à Auteuil sur l'impériale de l'omnibus américain.

Il paraissait affecté; ses vêtements, brossés avec soin, indiquaient, malgré tous ses efforts, une misère profonde.

Combalou se confondit en salutations.

— Eh bien! lui demanda Trelauney, qu'êtes-vous devenu, monsieur Combalou?

— Rien de bon, mlyord, rien de bon.

— Les affaires ne vont pas?

— Stagnation complète, calme plat.

— Rien de nouveau?

— Rien... si ce n'est l'arrestation de ce pauvre baron...

— Quel baron?

— M. de Maucourt!

— Bah !

— Tout n'est qu'heur et malheur, en ce monde...

— Et que lui est-il arrivé ?

Combalou sourit.

— Il a voulu jouer un bon tour de sa façon...

— Et le tour ne lui a pas réussi ?

— Pas le moins du monde.

— Qu'est-ce donc ?

M. Combalou haussa les épaules.

— M. le baron de Maucourt, dit-il, avait mis la main sur un petit secret...

— Lequel ?

— Une dame... mais, vous m'entendez bien ? une dame dont la fortune est des plus considérables, avait une petite intrigue...

— Une intrigue d'amour ?

— Naturellement. Cette dame se rencontrait avec un jeune ténor... un ténor léger...

— Ils sont tous légers ! fit Trelauney.

— Le rendez-vous avait lieu sur le quai d'Orsay... un peu après le palais législatif. La dame attendait dans une voiture, le ténor l'y rejoignait... et on se rendait dans quelque cabaret de Passy, de Boulogne ou de Saint-Cloud. Le

baron vit là une petite affaire, et il écrivit à la dame :

« J'ai l'honneur de vous adresser, pour votre promenade de ce jour, le coupé 2,601. Vous le laisserez au retour place de la Concorde, à la tête du pont...

« Je prendrai ce coupé après vous, et j'espère trouver dix mille francs sous le coussin.

« Si cette somme n'y était pas, je me verrais dans l'obligation de trahir un secret que je voudrais garder. »

— Eh bien !

— Eh bien ! la dame s'est adressée à l'autorité... et, quand le baron est monté dans le coupé, un agent a fait arrêter la voiture.

— Monsieur, dit-il au baron, il y avait là dix mille francs sous ce coussin...

— Je ne les ai pas vus, répondit le baron.

— Nous allons vous fouiller...

On fouilla ce pauvre Maucourt, qui s'écria :

— Ces billets de banque sont à moi !

— Ils sont à vous ? reprit l'agent.

— Ils sont à moi !

— Vous en êtes sûr ?

— Très-sûr.

— Alors, je vous arrête!

— Et pourquoi?

— Parce que ces billets de banque sont faux.

— C'était bien joué, dit Trelauney.

— Oui, mylord, c'était bien joué. Aussi M. de Maucourt ne sut que dire... Il a le choix : escroc ou faussaire. C'est dur!

— Et mérité.

— Sans doute.

— Et votre cabinet d'affaires?

— J'y ai à peu près renoncé. J'ai établi pendant quelques jours un bureau de location d'*invités pour soirées*. C'était ingénieux. On loue des habits, on loue des pianos, on loue des artistes... et il arrive souvent, chez des gens qui manquent de relations, que les salons sont déserts, tristes, mornes... Je louais des invités... cinq francs par tête... mais je n'étais pas suffisamment fourni, il a fallu renoncer au métier. J'avais pourtant des jeunes gens fort distingués qui allaient là pour s'amuser et qui ne mangeaient pas trop au buffet. Ah! mylord! Paris est bien usé...

— Il y a d'autres choses à faire.

— Certainement! aussi ai-je établi une fabrique de momies pour les musées de province.

Vous savez, mylord, quelle rage d'antiquités s'est emparée de la France entière. Il s'agissait d'obtenir des momies à un prix modéré... J'y suis arrivé.

— Comment fabriquez-vous cela ?

— Avec des têtes de chien, des escaloppes de veau, du camphre et des bandelettes de toile. C'était à s'y tromper quand j'avais doré les tempes.

Une momie me revenait à cinquante francs et se vendait quatre et cinq cents francs. Malheureusement, tout s'épuise... et j'ai été obligé de sacrifier ma dernière momie pour en faire un potage.

M. Combalou poussa un profond soupir.

— Eh bien ! j'ai besoin de vous, dit Trelauney, et je vois que cela se trouve bien.

— Si mylord voulait me faire une petite avance ?

— Avec plaisir.

Trelauney prit une poignée de louis dans un coffret et les jeta sur un coin de table, où M. Combalou passa la main et fit place nette.

On eût dit la brosse dont on se sert pour enlever les restes de pain sur la nappe.

— De quoi s'agit-il, mylord ?

— Il s'agit de suivre à la piste le banquier Robert Kodom.

— Oh! s'écria Combalou, nous sommes de vieilles connaissances, le banquier et moi! madame la marquise de Bryan-Forville, sa fille, a eu maille à partir avec un de mes amis.

— Le baron de Maucourt?

— Précisément.

Trelauney avança dédaigneusement les lèvres.

— Je le sais, dit-il, c'est moi qui ai payé ce drôle.

— Ah! fit Combalou, est-ce que la beauté de la marquise?...

— La beauté de la marquise m'est indifférente. Je n'ai pas l'habitude de faire le mal pour lui-même, entendez-vous, monsieur Combalou? Je fais le mal pour le bien. La marquise est innocente des fautes, pour ne pas dire des crimes de son père. Je veux le banquier, mais j'exige qu'on respecte sa fille...

— Bien, mylord.

— Vous avez toujours conservé des relations utiles dans la petite pègre, n'est-ce pas?

— Certes, mylord. On a toujours besoin d'un plus petit que soi...

— Il faut donc que le banquier ne puisse faire un pas sans que je le sache. S'il entre dans une maison, il me faut la rue, le numéro et le nom des habitants. S'il part en voyage, il faut que deux hommes montent dans le même wagon que lui.

— Et s'il prend une chaise de poste ?

— Vous en prendrez deux.

— J'enverrai au rapport chez mylord ?

— Ici même, à Auteuil.

— Tous les jours ?

— Tous les jours. Vous me ferez tenir en même temps la note des frais. Rappelez-vous que je paye bien quand je suis bien servi. Pas de zèle mal à propos. Rien que la vérité !

— Bien, mylord.

M. Combalou sortit, après avoir salué plus profondément encore qu'en entrant.

III

MARIANNE DE FER

Riazis-Bey habitait un hôtel de la rue Jean-Goujon.

Peu de temps après son arrivée à Paris, il avait acheté, toute meublée, cette élégante habitation.

C'est à cette heureuse occasion qu'il devait sans doute de passer pour un homme de goût.

Il est vrai que, à peine installé, il s'était empressé de salir les murailles de tableaux obscènes et de tout ce que le commerce secret avait pu lui fournir de statuettes et de groupes impudiques.

Il y en avait là pour des sommes immenses ; les filles et les femmes du monde galant, — puisque c'est un monde, hélas ! — pouvaient

seules affronter le cynisme et l'impudence des appartements de l'Asiatique.

Une honnête femme n'aurait pu que baisser les yeux, — et encore les tapis et les parquets n'étaient-ils pas complètement privés des compositions allégoriques que les bas-reliefs de Pompéi ont conservées sous la lave et sous la cendre.

Ce jour-là, Riazis sortait du bain.

Un petit nègre d'Abyssinie avait frotté d'huiles et d'essences la peau brunie du musulman.

Vêtu d'une robe de chambre de cachemire à glands d'or, Riazis passa dans le fumoir.

On lui servit le café, et le petit nègre lui tendit une pipe allumée.

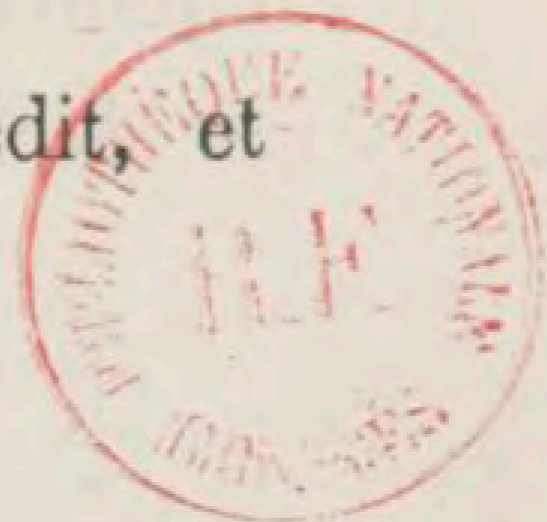
Riazis le congédia du geste et se mit à fumer lentement, les yeux vagues.

Sous cette apparence d'insensibilité, l'Asiatique sentait battre son cœur de bête fauve.

L'argent qu'il avait obtenu de la vente de ses bijoux avait été englouti dans le gouffre parisien.

Des richesses qu'il avait apportées d'Asie, il ne lui restait rien.

Vendre son hôtel, c'était tuer son crédit, et



il devait près de cinq cent mille francs à ses fournisseurs.

Il pensait à Djibbah, au pacha, son oncle, à son harem, à ses richesses.

Comment conquérir ou usurper tout cela?

Il avait les poisons; mais comment retourner en Asie sans exciter la défiance?

Le pacha le ferait empaler pour le moins.

Un jour, Riazis avait cru mettre la main sur un pouvoir occulte en dépossédant le Fourgat, et à peine avait-il plongé son poignard dans la poitrine de ce chef de bandits qu'un autre ennemi s'était levé... lord Trelauney! Trelauney qui se plaçait entre son rêve et lui.

Un coup de sonnette vint troubler les réflexions de Riazis.

Le valet de chambre annonça madame Marianne de Fer.

— Faites entrer, dit Monseigneur.

Et Marianne parut aussitôt.

— Qu'est-ce que tu deviens, mon Ture adoré? demanda-t-elle.

— Tu vois, répondit Riazis, je tue la journée comme un paresseux.

Marianne portait une robe de velours bleu

épinglé, un corsage de même étoffe garni de petit-gris.

Elle avait sur la tête un petit chapeau en forme de coquille d'huître avec une couronne de bluets.

Ses yeux noirs, sous ses cheveux blonds, étincelaient comme des diamants dans une monture d'or mat.

— Je viens causer sérieusement, dit Marianne.

— Qu'appelles-tu sérieusement?

— Attends une minute, mon petit évadé du Koran, et tu vas le savoir.

Marianne fixa sur l'Asiatique un regard interrogateur.

— J'ai besoin d'argent, dit-elle.

— Moi aussi, répondit insoucieusement Riazis.

— C'est possible, mais il faut que tu m'en donnes.

— Crois-tu?

— J'en suis sûre.

— Et d'où te vient cette assurance?

Marianne prit une cigarette dans une coupe de bronze, l'alluma et reprit en soufflant de ses lèvres de pourpre un nuage de fumée blanche.

— Sais-tu de qui je tiens le luxe dans lequel je vis depuis plusieurs années?

— Mais, fit le Turc, un peu de l'un, beaucoup de l'autre.

— C'est ce qui te trompe. Tu crois, comme tout le monde, que je suis une femme toujours vendue et toujours à vendre?

— Je ne dis pas toujours, mais souvent.

— Voilà une erreur, mon cher. Telle que tu me vois, je suis une victime sociale...

— Bah!

— Je t'étonnerais bien si je te disais que je suis pure comme l'enfant qui vient de naître?

— Certes!

— Eh bien! je ne te le dis pas, parce qu'il est inutile d'affirmer ce qui ne doit pas être cru, d'abord...

— Et ensuite?

— Ensuite, parce que cela ne serait pas rigoureusement vrai. L'enfant ne sait rien, et je sais tout...

— Voilà déjà un aveu!

— Je sais tout, c'est vrai; mais s'il se rencontrait demain un homme qui eût l'idée de m'épouser...

— Continue! dit Riazis en riant.

— Eh bien ! je pourrais porter la fleur d'orange, sans la faire mentir.

Riazis fut pris d'un rire convulsif.

— Brute, va ! s'écria Marianne. Vous voilà bien tous, Turcs ou Parisiens ! Quand tu as soupé chez moi, et qu'après avoir joué jusqu'au matin, tu es allé au Club, on t'a dit : « Où avez-vous passé la nuit?... » tu as répondu :

« Chez Marianne ! » C'était vrai, et pourtant...

— Pour ma part, dit Riazis, j'avoue n'avoir connu de toi que ta beauté et ton esprit.

— Eh bien ! mon ami, tu as connu juste ce que tout le monde en connaît.

— Mais cependant...

— C'est comme cela. Vous vous dites tous : Est-ce là une femme qu'on puisse compromettre ? Non ! laissons dire. — Vous avez laissé dire... Moi aussi, parce que cela m'était indifférent, mais vous êtes tous des vaniteux et des fats... J'ai l'esprit perversi, si tu veux, mais l'esprit seulement... Entends-tu bien ?

— N'ayant pas de preuve du contraire, je suis bien forcé de te laisser dire, mais le fait est surprenant !

Marianne jeta sa cigarette et en alluma une seconde.

— Oui, mon ami, reprit-elle, je sais tout et je ne fais rien.

— Mais alors, dit Riazis, ton histoire est une ballade?

— Aimes-tu les histoires?

— Beaucoup, j'ai lu les *Mille et Une Nuits* sur le texte même, qui est autrement coloré que la pâle et verbeuse traduction que vous avez en France... Je sais par cœur les contes indiens du sage Mackban... les aventures du mandarin Fum-Hoam, les contes persans et chinois!

— Veux-tu que je te raconte une histoire parisienne?

— Je l'entendrai avec plaisir, mais je crois deviner ton affaire... Tu as un amour au cœur et tu te réserves.

— Oui, dit Marianne, j'aime un aliéné.

— C'est étonnant!

— Et si tu me vois vivre ainsi, entourée d'un luxe complet, ayant chevaux et voitures, sache que c'est une série de malheurs qui m'a conduite là...

— Et la source de tes maux?

— Ma mère d'abord, mon père ensuite.

— Je t'écoute!

Marianne s'étendit sur les coussins du divan, après avoir jeté son chapeau sur le guéridon et commença ainsi :

— Comment le peintre Richard est devenu fou, personne à l'Isle-Adam ne le sait. Richard est maintenant un homme de trente-deux ans environ, il est pâle et maigre. Ses cheveux noirs encadrent son front profondément sillonné, et ses yeux étincelants et fixes s'enfouissent avec défiance sous des orbites plombés.

Il va toujours vêtu de noir, et, à voir ses paupières inflexiblement baissées, on se rappelle ces maisons silencieuses dont on a fermé les volets parce qu'il y a un mort...

On le laisse libre de ses actions.

Le pauvre garçon n'a jamais fait de mal à personne, et, quand il promène par les routes sa tête de déterré, les jeunes filles lui sourient comme à un ami.

On l'a vu parfois demeurer des heures entières à prier avec ferveur, agenouillé sur la pierre ; puis il se redresse tout à coup, et, montrant le poing à l'autel, il sort en courant comme un possédé.

Il ne s'arrête qu'à la grille d'une maison de

plaisance située sur la hauteur de Parmin.

Cette maison appartenait autrefois à mon père, M. Donazan.

Je l'ai rachetée et je la laisse telle qu'elle était. Il est défendu d'y toucher.

Cette petite propriété a un nom dans le pays ; elle s'appelle Maison-Bleue.

A voir son air d'abandon, il semble aujourd'hui que Maison-Bleue porte le deuil. Les branches, affaiblies par une énervante végétation, abandonnées, malades, retombent affaissées vers le sol comme les longs cheveux des pleureuses à gages.

Le jour où Richard y vint pour la première fois au sortir du collège, Maison-Bleue présentait un aspect bien différent.

Le gazon s'émaillait de marguerites et de coquelicots.

Tout vivait, tout chantait dans ces jardins embaumés et bénis.

Les fleurs étendaient leur feuillage d'un parterre à l'autre, et les gerbes entrelacées s'élevaient en dômes colorés, comme dans les palais des fées.

Les papillons tournoyaient dans l'azur, et,

sous le feuillage foncé des charmilles, les oiseaux disaient leurs concerts.

C'est là que j'ai été élevée. C'est là que Richard et moi nous mêlions nos jeux d'enfants.

Nous avions un bateau sur l'Oise, qui coule à quelques pas sur un sable fin.

La forêt nous offrait ses allées ; il y avait des escarpements à franchir, des sauterelles à poursuivre... C'était le bon temps !

Un jour vint où il fallut nous séparer. Richard partit pour Paris avec sa mère.

Je ne le vis plus que deux fois par an, à l'époque des vacances.

J'avais atteint ma dix-septième année quand Richard vint nous annoncer que ses études étaient finies.

Il était convenu entre sa famille et la mienne qu'on nous marierait à l'automne suivant.

M. Donazan, mon père, habitait plus souvent Paris que la campagne.

Il menait, paraît-il, une assez joyeuse existence et s'occupait fort peu de sa famille.

Ce qui arrive partout, en ce cas, était donc arrivé chez nous.

Quand on laisse une place vide, il se trouve

quelqu'un qui la prend, et qui, s'y trouvant bien, y reste.

Un voisin de campagne, un certain M. Grangey, propriétaire prétentieux, se croyant homme du monde parce qu'il lisait les journaux de mode, était devenu le commensal habituel de la maison.

Je ne savais pourquoi cet homme me portait sur les nerfs; sa présence m'était odieuse, ses politesses m'irritaient.

J'avais beaucoup de tendresse pour mon père, bien que je ne le visse que rarement, et je ne comprenais pas que M. Grangey se tint d'une certaine façon qui ne pouvait convenir qu'au maître de la maison.

Il y a de ces haines instinctives qu'on ne s'explique que plus tard.

Les enfants ont ce sentiment dès le plus bas âge; ils prennent en horreur tout homme qui semble empressé jusqu'à la galanterie auprès de leur mère.

Le mari, quelquefois, ne s'aperçoit de rien; l'enfant a tout vu.

Un soir, il y avait réunion à la Maison-Bleue.

C'était un samedi; mon père devait rester jusqu'au lundi.

Les voisins avaient été conviés à prendre le thé. Le whist et la bouillotte accidentaient la soirée.

La douce brise de juin courait sous le ciel.

La société vaguait par les allées.

Ma mère avait pris le bras de M. Grangey, et tous deux s'étaient éloignés.

Je suivais dans l'ombre et j'écoutais leur conversation.

Je ne comprenais pas tout, mais enfin je comprenais.

Je comprenais si bien que, lorsque tout le monde fut rentré au salon, et que M. Grangey, qui revenait le dernier, parut à son tour sur le perron, je m'élançai à sa rencontre en lui criant d'une voix impérieuse :

— Sortez, misérable ! je vous chasse.

Ce fut la foudre au milieu de cette société bourgeoise.

— De quel front, continuai-je, venez-vous gâter l'air qu'on respire ici ? Vous n'avez donc pas vu mon mépris, compris ma haine !... j'ai assez souffert... Sortez !

On ne comprenait rien à mon emportement.

M. Grangey balbutiait, ne sachant quelle contenance tenir.

Mon père s'excusa auprès de ses hôtes, et je me réfugiai en pleurant dans ma chambre.

La tête cachée dans mon oreiller, je sanglotais et je tâchais d'étouffer mes cris...

J'étais en proie à une violente crise nerveuse.

Ma mère, fort inquiète, m'avait suivie et me prodigua ses soins.

Tandis que mes dents claquaient sur le bord du verre plein d'eau fraîche qu'elle m'avait tendu, ma mère disait :

— Qu'as-tu, mon enfant? Tu as besoin de repos, sans doute? Tout le monde est parti, je vais rester avec toi.

Elle m'aida à me déshabiller et à me mettre au lit.

J'avais repris un certain calme.

Ma mère était assise au pied de mon lit...

Après une demi-heure de silence, elle sembla faire, pour parler, un violent effort sur elle-même.

— M. Grangey, me dit-elle, est depuis longtemps l'ami de la maison. Admis dans notre intimité, il a eu souvent l'occasion de te prouver qu'il y avait chez lui une affection dont tu aurais dû lui tenir compte.

Et comme je ne répondais pas, ma mère reprit :

— Marianne, vous allez dire à votre mère la raison de l'insulte que vous avez infligée à un homme que nous estimons tous.

— Cet homme est un infâme, répondis-je.

— Je veux que tu m'expliques ta conduite!

Ma mère fixait sur moi un regard irrité.

Elle semblait me défier de lui jeter au visage la raison véritable de mon emportement.

Mon énergie plia sous ce regard.

Au moment où toute mon indignation se portait à mes lèvres, j'eus peur et je reculai.

Je comprenais qu'il était impie à un enfant d'accuser sa mère.

Il fallait pourtant sortir de l'impasse où je me trouvais.

Ce fut mon premier mensonge.

— Apprenez tout, puisque vous le voulez, dis-je avec effort, M. Grangey vous a tous trompés... Il m'a dit qu'il m'aimait...

— Qu'il t'aimait! répéta ma mère avec égarément.

— Et je l'ai cru, continuai-je.

Ma mère tremblait et levait les yeux au ciel.

J'eus le courage infâme de lui porter le dernier coup.

— Enfin, lui dis-je, j'ai voulu rompre avec ma faute.

Saisie d'horreur, ma mère s'appuyait à la muraille pour ne pas tomber. Sa poitrine se soulevait à bonds précipités.

— Dis-tu vrai? demanda-t-elle d'une voix qui implorait la vie. Oh! ce serait horrible!... Marianne, jurerais-tu que tu ne me trompes pas?

Je n'hésitai pas un instant. C'était le seul moyen de fermer à tout jamais la maison de mon père à cet homme que je haïssais.

Je levai au ciel une main frémissante en disant :

— Je le jure.

IV

L'AFFAIRE DONAZAN

Ma mère sortit précipitamment.

Sublime ou infâme, ce mensonge m'écrasait.

Après avoir longuement réfléchi, je me jetai à bas de mon lit, et j'écrivis à Richard :

« Oubliez-moi, mon ami. Je suis une fille maudite.

« Oh ! j'ai le cœur brisé et je souffre des peines étranges.

« Je ne veux rien vous cacher, à vous qui m'avez aimée sans partage.

« J'ai grandi dans toute l'innocence de mon âme. Mon père était pour moi toute bonté, ma mère tout amour et toute vertu.

« Et cela fut ainsi jusqu'au jour où j'eus seize ans.

« Ce jour-là — maudit soit-il! — le hasard fit tomber sous ma main un papier froissé, usé, un morceau de lettre égaré par ma mère. J'y jetai machinalement les yeux. Il y était parlé d'amour d'une façon exagérée et prétentieuse... Le nom de ma mère se lisait sur l'adresse.

« Ma religion tomba de toute sa hauteur et se tua sur le coup.

« Et quand ma mère me donna le baiser de chaque jour, cela me fit froid au cœur.

« De ce moment, je devins un espion.

« Dès que ma mère était sortie, j'ouvrais le tiroir, je fouillais dans les poches, je furetais partout.

« Je voulais à tout prix saisir le fil de cette trame, je voulais savoir.

« Je trouvai d'autres lettres qui ne me laissèrent aucun doute. Elles étaient signées de M. Grangey.

« Ainsi, cet homme qui n'avait jamais rencontré chez nous que sourire et main ouverte, cet homme, que mon père appelait son ami, lui avait volé sa femme!

« Et ma mère le faisait asseoir à notre table, il se chauffait à notre feu, c'était l'ami de la maison.

« Quand je voyais sortir ma mère au bras de

M. Grangey, je courais, folle, échevelée, dans les allées désertes du jardin. Je me roulais sur le sable et, dans mon désespoir, je mordais la haie de houblon.

« Je me suis vengée, Richard.

« Mais cette vengeance, je l'ai chèrement payée, j'y ai laissé la virginité de mon âme.

« Hélas ! moi aussi j'aurai bu dans ma route de l'eau du torrent !...

« Ami, ne revenez plus dans la maison de mon père. Mon cœur n'est plus de ce monde... Adieu ! »

Le jour trouva madame Donazan, ma mère, agenouillée au pied de son lit.

Une fièvre aiguë s'était emparée de la pauvre femme, — et son agonie commença.

Je passai mes nuits à la veiller.

Un matin le prêtre vint l'administrer.

Quand je restai seule avec la mourante, elle me prit la main et m'attira doucement à elle.

Alors, brisée de remords, éclatant en sanglots, je me penchai sur son visage amaigri et je lui dit tout bas :

— Oh ! ma mère, ma mère, pardonnez-moi !

M. Grangey n'a jamais été pour moi qu'un étran-

ger... Je savais tout. J'ai voulu vous sauver — et c'est moi qui vous tue!

Toute la vie de la pauvre femme s'assembla dans un dernier regard de reconnaissance à Dieu.

Sa main pressa la mienne, et le souffle qui s'envola de ses lèvres décolorées voulait dire :
Merci!

C'est moi qui avais tué ma mère.

Telle fut l'histoire de mon premier amant!

Monseigneur interrompit Marianne :

— J'avoue, dit-il, que si les autres aventures de ta vie sont de la force de celle-ci, tu mérites peu la réputation de galanterie qu'on t'a faite, — et dont tu vis.

— Je t'assure, répondit Marianne, qu'il y a de par le monde des femmes qu'on traite fort légèrement, et qui n'ont jamais été coupables que de quelques imprudences.

— Voyons la suite, fit Monseigneur.

Marianne poussa un soupir.

— La suite est plus douloureuse que le début, dit-elle.

Me voici seule avec mon père et deux domestiques.

Il fallut habiter Paris.

Je n'en étais pas fâchée, car la Maison-Bleue me rappelait des souvenirs trop douloureux.

Je ne pouvais plus dormir sous ce toit.

Mon père gaspillait si bien sa fortune, qu'il se réveilla un matin à peu près ruiné.

Mais il lui restait des relations, des influences, et, comme il avait été, dans sa première jeunesse, employé au ministère des finances, on lui fit obtenir une place de receveur particulier à R..., une jolie ville de l'Ouest, dont le port est l'un des plus importants de l'Atlantique.

Me voici donc installée à R..., dans une de ces maisons blanches et propres comme on sait les faire en province.

Deux petits étages, une cour joyeuse à voir, avec une pompe dans le coin, et un jardinet tout plein de fleurs.

En arrivant, nous fîmes cette série de visites qui vous mettent *de la ville* dès le premier jour.

On nous rendit les visites, mais absorbée par le souvenir et par le remords, le babillage et les on-dit du département m'intéressaient fort peu.

Je fus trouvée froide et orgueilleuse.

On cessa de me faire des visites que j'avais cessé de rendre.

Mon père, au contraire, était de toutes les fêtes.

Il jouait gros jeu au cercle et passait pour un homme à bonnes fortunes.

Enivré de ses succès, il voulut tenir le haut du pavé.

Il eut sa voiture !

Une calèche et deux chevaux, s'il vous plaît !

Ce fut le sujet de toutes les conversations pendant trois mois.

J'étais étonnée quelque peu du luxe déployé par un homme que la ruine seule avait poussé à l'exil.

Il me semblait que les appointements de mon père ne pouvaient suffire à alimenter un train relativement considérable.

Mais quelles observations pouvais-je faire ?

Chaque dimanche, il y avait un grand dîner à la maison.

Les gens importants de la ville y faisaient honneur, et on parlait des prodigalités et du luxe de M. Donazan.

Il y avait bien deux ou trois années que cette vie durait, quand, un matin, mon père rentra fort soucieux.

— Ma fille, me dit-il, fais vite tes malles, nous partons ce soir.

— Et où allons-nous, mon père ?

— Cela ne te regarde pas.

Il me parlait d'un ton sec que je n'étais pas habituée à trouver chez lui.

Les larmes me vinrent aux yeux.

— Allons ! qu'as-tu ? s'écria-t-il. Ces petites filles, il faut que cela sache tout ! Eh bien ! j'ai fait de mauvaises affaires, voilà. Nous partons pour Londres, et nous y deviendrons ce que nous pourrons.

Je me hâtai de réunir le linge et les vêtements nécessaires, tout ce qu'il nous était possible d'emporter, en un mot. Il s'agissait de gagner le Havre, et de s'embarquer sur la première barque venue.

Nous n'aurions pu nous embarquer à R..., sans exciter les soupçons ; et, du reste, il n'y a que de rares relations entre le port de R... et les ports de la Manche ;

La diligence était prête à partir, et nous prenions place dans le coupé, quand deux gendarmes, conduits par le commissaire central, vinrent arrêter mon père, sur un ordre du parquet.

Oh ! l'horrible moment que celui-là.

Je n'avais plus au monde qu'un être à qui m'attacher, mon père, que j'aimais de toutes mes forces, et on venait me le prendre, me l'arracher...

Il n'était pas coupable pour moi.

Je connaissais la faiblesse de son caractère ; il avait cédé à la frivolité, au désir de paraître et de briller.

Pauvre cher père ! qu'allait-on faire de lui ?

Depuis ce jour, quand je lis dans les journaux l'histoire d'un caissier infidèle, d'un malheureux accusé de malversation, je m'empresse de voir s'il a des enfants...

Je le serrais sur mon cœur, le pauvre père ! Il m'embrassait de toutes ses forces, il pleurait comme moi.

Il fallut enfin nous séparer, et, tandis qu'on l'entraînait, je traversai seule la foule, cette foule horrible et railleuse qui entourait la diligence, et je revins seule à la maison.

Seule, à vingt ans !

Seule avec un remords !

Seule avec une tache au front !

Seule !...

Le soir, avant de me coucher, je baisais l'o-

reiller du lit de mon père, la place où reposait ordinairement sa tête chérie.

Je mettais les pantoufles au pied de son lit, comme s'il allait revenir, comme si la prison devait me le rendre bientôt.

Je lus dans les journaux :

« *Affaire Donazan.* — Détournements ; faux en écriture publique... »

Et je prenais en horreur les hommes, la vie et le soleil !

Il m'était interdit de voir mon père ; on l'avait mis au secret.

Ce n'est qu'une fois l'instruction terminée, que l'avocat me fit prévenir que je pouvais enfin lui parler.

UNE FILLE PERDUE

C'est triste et sombre, une prison!

Les portes s'y referment derrière vous avec un bruit sinistre.

La voûte y a des retentissements de beffroi...

J'avais tendu le billet de permission au gardien-chef, qui me jeta ces mots : — Troisième salle, l'escalier à droite, 1^{re} galerie, n^o 71.

Je courus.

Un guichet pratiqué dans la porte même avait été ouvert, et, entre deux barres de fer, je vis mon père, maigre et pâle...

— Chère enfant, me dit-il, passe-moi ta petite main à travers les barreaux.

Il pleura sur ma main.

A mon tour, je couvris la sienne de mes baisers et de mes larmes.

Tout à coup, mon père me dit à voix basse :

— Si tu pouvais me sauver, Marianne, le ferais-tu ?

— Oh ! mon père, m'écriai-je. vous n'en doutez pas.

— Même au prix des plus grands sacrifices ?

— Certes !

— Eh bien ! approche-toi davantage... Le faux sera écarté de l'accusation... Il n'y avait pas faux, en définitive... Je n'avais pas le droit de me servir de la signature dans certains cas, mais enfin cette signature était un cachet... et je puis me tirer à peu près de cette accusation. Restent l'abus de confiance et le détournement. Or, mon arrestation et l'enquête qui l'a suivie, puis enfin l'instruction judiciaire, ont fourni la preuve absolue que le premier commis était coupable lui-même de détournements assez graves !

On n'en connaît pas l'importance.

Plus heureux que moi, ce jeune homme a pu fuir ; il est hors de toute atteinte...

Je pourrais donc facilement mettre tous les détournements sur son compte, s'il m'était possible de justifier des dépenses que j'ai faites.

Je comprenais à moitié :

— Eh bien? lui demandai-je.

Alors, mon père me parla tout bas.

Je pâlis d'abord, je rougis ensuite, — et je m'enfuis!...

Le grand jour arriva, le jour de la cour d'assises.

Le Christ en face du coupable et au-dessus des juges!

Je fus appelée comme témoin, et là, — devant tous! — le visage sans voile... je déclarai que l'argent dépensé par mon père était le fruit de mon inconduite.

Je trouvai le doute chez les juges, l'indignation dans le public.

Je répétais, j'insistais, m'accusant hautement, avec impudence, avec cynisme...

L'avocat tira parti de ce qu'il appela « ma douloureuse confession ».

Il plaida longuement.

Donazan n'avait été que léger, étourdi.

Il avait laissé à sa fille les soins de l'intérieur, sa caisse personnelle.

Aveuglé par la confiance, il prenait sans compter...

Que sais-je de ce qu'il dit et de ce qu'il inventa!

Alors, j'entendis un grand cri dans l'auditoire :

— Cela n'est pas vrai ! cria, une voix furibonde.

Oh ! je faillis m'évanouir, moi qui avais surmonté tant de souffrances ! je faillis m'évanouir en reconnaissant la voix de Richard.

Il était venu au premier bruit de cette affaire.

Il était venu se disant :

— Si son père est condamné, je l'emmènerai, elle...

Nature exquise, brave cœur, je tuais tout en lui, la foi et la raison.

Richard est vivant, mais c'est tout.

Bref, et malgré le sacrifice que j'avais fait, mon père fut condamné à dix années de réclusion.

Il paraît, à ce qu'on m'a dit depuis, que, sans moi, il allait au bagne !

Marianne alluma une troisième cigarette.

— Il y a de cela neuf ans, Monseigneur, dit-elle, ce qui fait que, l'année prochaine, on me rendra mon père...

Je t'ai raconté comment je m'étais gratifiée

d'un premier amant, tu sais maintenant quelle fut la suite de mes excès.

J'étais une fille perdue — sans jamais avoir appartenu à personne.

Et Marianne partit d'un rire infernal, plein d'amertume et d'ironie.

— Depuis j'ai laissé dire ce qu'on a voulu ; à quoi bon me défendre ?

Je passe pour une des femmes les plus faciles du monde galant, — et je mourrai vierge, je l'ai juré.

Riazis, qui avait dix ans de Paris dans la mémoire, restait surpris de ce qu'il venait d'entendre.

— On nous traite de sauvages, s'écria-t-il, et j'ai beau chercher, je ne crois pas que rien de si atroce se soit jamais passé dans mon pays !

— Tu comprends, reprit Marianne, que, l'année qui vient, je disparais de la scène... J'irai vivre au diable avec mon père, et je consacrerai ma vie à soigner Richard. Si jamais il revient à lui, je l'épouserai, car il ne me demandera point compte du passé.

Il y a des coins où l'on peut vivre ignoré. Je ne dis pas que j'y serai jamais heureuse, le bonheur m'est défendu..., mais, au moins, je ne

vous verrai plus, vous tous que je méprise et que je hais !

Monseigneur frappa sur un timbre ; le petit nègre garnit de nouveau sa pipe et se retira.

— Eh bien ! dit alors Monseigneur, où veux-tu en venir ?

— A ceci, simplement. Avant toi, il y avait un homme qu'on appelait le comte de Navarran... encore un qu'on m'a donné pour amant, tiens!... Ce comte de Navarran m'a meublé un hôtel et l'a payé... Il fournissait à mes dépenses à de certaines conditions... Je recevais des gens désignés par lui... Il m'envoyait à droite, à gauche, aux bains de mer, à Trouville, à Dieppe, puis en Allemagne, à Bade, à Ems... Je n'avais d'autre mal à me donner que de recevoir et de faire tenir des correspondances.

Je n'ai jamais su au juste ce qu'était ce comte de Navarran, un conspirateur, un fabricant de faux billets de banque ou un chef de bandits... Cela m'était tout à fait indifférent. J'avais toujours un passe-port sur lequel on lisait : Une telle — et un valet de chambre.

Ce que j'ai fait sauver de gens qui passaient tour à tour pour ce valet de chambre, je m'en rappelle à peine le nombre.

J'ai conduit l'un en Angleterre, l'autre au Havre, où il s'embarquait...

J'en ai conduit en Italie, en Espagne.

Chaque fois, je recevais une prime, des bijoux, de l'argent.

Or, ce comte de Navarran a disparu.

Ce qu'il est devenu, je l'ignore.

Tout ce que je sais, c'est qu'il portait sur le bras un signe auquel tout le monde obéissait...

Ce signe, Monseigneur, je te l'ai vu.

Par conséquent, j'ai pensé que tu succédais à mon ancien maître, et je suis venue te demander si tu comptes payer comme lui ?

— Sans doute, répondit Monseigneur. Que te faut-il ?

— J'ai besoin de quarante mille francs pour demain.

— Tu les auras.

— Où les toucherai-je ?

— Chez Robert Kodom, à la caisse.

— Peux-tu me signer le bon ?

— A l'instant.

Le bon fut signé et Marianne laissa Monseigneur plongé dans ses réflexions.

A peine était-elle sortie que le petit nègre apporta une lettre sur un plateau.

La lettre disait :

« Ce soir, place du Panthéon.

« Sonner au n° 12 bis.

« La maison en face s'ouvrira, c'est là... »

VI

LES CATACOMBES

D'autre part, le premier rapport adressé par M. Combalou à lord Trelauney fut celui-ci :

« Le banquier Robert Kodom s'est rendu acquéreur de différents immeubles dans les quartiers de l'Observatoire et de Montparnasse :

« 1^o Une maison, 12 bis, place du Panthéon ;

« 2^o Une deuxième maison, même place, numéros impairs ;

« 3^o Une bicoque à la barrière d'Enfer, à quelques mètres de l'escalier qui conduit aux Catacombes ;

« 4^o Une mesure, rue Vauquelin, près du collège Rollin.

« Le banquier Robert Kodom est allé deux fois dans une voiture de remise, place du Panthéon.

« Il a sonné à la maison 12 bis.

« Rien ne s'est ouvert.

« Il a aussitôt traversé la place, et la porte de la maison en face s'est ouverte et refermée sur lui.

« Tout me porte à croire qu'il y a un fil établi d'une maison à l'autre.

« Les travaux qui ont été exécutés pour la réparation des tuyaux de gaz dans le quartier ont sans doute permis d'établir cette correspondance, soit avec l'entremise des ouvriers, soit à leur insu, pendant la nuit.

« Il a suffi, dans ce cas, de s'assurer le silence du gardien.

« On sait que, dans ce quartier, plusieurs caves communiquaient autrefois avec les Catacombes.

« Il est arrivé que des locataires curieux se sont égarés dans les réseaux souterrains.

« L'autorité a fait murer ces communications; mais, en somme, rien n'est plus facile que de les rétablir.

« On ne visite les Catacombes que deux fois par an, avec permission de la préfecture de police.

« Quel intérêt peut avoir le banquier Kodom à posséder plusieurs entrées et plusieurs sorties

sur les Catacombes? C'est ce que je vais rechercher.

« J'entrerai plus facilement par la maison de la rue Vauquelin.

« C'est de ce côté que je vais diriger mes recherches. »

— Parbleu! dit Trelauney après avoir lu cette note, est-ce que la panique serait au camp?

Ceci m'a tout l'air d'une désertion.

Il ne s'agit sans doute de rien moins que d'abandonner la rue Saint-Louis et de faire perdre la piste.

Les Catacombes... c'est une idée; mais on n'y est pas chez soi.

Parlez-moi des caves du vieil hôtel, c'était organisé sérieusement.

Les Catacombes sont à tout le monde, c'est presque une maison meublée pour les morts.

Ces anciennes carrières, exploitées depuis la domination romaine et creusées au sud de la Seine, s'étendent depuis le Jardin-des-Plantes jusqu'à l'ancienne barrière de Vaugirard, sous les territoires de Montrouge, de Gentilly et de Montsouris.

Les premières furent exploitées à ciel ouvert;

c'est ainsi qu'a été formée l'excavation qui porte le nom de Fosse-aux-Lions, près de la barrière Saint-Jacques.

Quand l'épaisseur des couches supérieures rendit le travail trop pénible, les travaux furent continués à l'aide de galeries souterraines qu'on soutenait par des piliers réservés dans la masse.

Les carriers continuèrent pendant plusieurs siècles sans surveillance et ne suivant que leur caprice ou leur calcul.

Ils creusèrent souvent de nouvelles galeries au-dessous des anciennes, formant ainsi plusieurs étages.

Le danger devenait d'autant plus grand que ces carrières étant successivement abandonnées, la mémoire s'en perdait, les galeries s'obstruaient et le sol, miné de toutes parts, se couvrait de lourdes constructions.

En 1774, des éboulements considérables jetèrent l'épouvante dans les quartiers Saint-Jacques et de l'Observatoire.

On s'occupa dès lors de soutenir les galeries.

Des piliers de maçonnerie servirent de soutiens aux excavations connues, tandis que d'autres, ouvertes avec une extrême prudence, ren-

dirent possible l'accès des parties les plus reculées de ces ténébreux méandres.

Les piliers furent dénommés, classés, numérotés, les quartiers tracés, les rues observées.

En 1780, M. Lenoir, lieutenant général de police, eut l'idée de transporter dans les carrières de Montrouge et de Montsouris les ossements extraits du cimetière des Innocents, dont l'insalubrité réclamait un prompt remède.

C'est à partir de ce moment que les carrières prirent le nom de Catacombes et qu'elles furent converties en un immense ossuaire, où l'on a transporté les produits des exhumations faites dans les anciens cimetières de Paris.

Soixante-dix escaliers, situés dans différents quartiers, donnent accès dans les Catacombes.

Il y a toute une ville morte au-dessous de la ville vivante.

Quatre millions de morts !

Et combien encore qui ne sont représentés que par les fragments de leur squelette !

Dans cette foule silencieuse se trouvent beaucoup d'hommes et de femmes célèbres à divers titres, des rois, des princes et des princesses, des grands seigneurs, des grandes dames, des

membres de toutes les Académies, des généraux, des prêtres et des religieuses...

Pauvre poussière humaine ! Tout cela gît pêle-mêle ; et il n'y a même plus un nom à mettre sur chacun de ces crânes.

Le crâne de l'orgueilleux gentilhomme est là, grimaçant au-dessous de celui d'un manant, et pour lui faire honneur, on a mis en croix les deux tibias de quelque voleur du temps passé !

Les ossements du cimetière Saint-Eustache et, ceux de Saint-Étienne-des-Grès furent transportés dans les Catacombes en mai 1789 ; ceux de Saint-Landry et de Saint-Julien en 1792 ; ceux de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie et des Bernardins en 1793, puis successivement les ossements de Saint-André-des-Arcs, de Saint-Jean-en-Grève, des Capucins Saint-Honoré, des Blancs-Manteaux, du Petit-Saint-Antoine, de Saint-Nicolas-des-Champs, du Saint-Esprit et de Saint-Laurent, et de tant d'autres encore !

C'est l'exposition universelle des cimetières.

On y voit des ossements difformes trouvés dans l'exhumation des cimetières, des tibias géants de trois pieds de haut, des mains colossales, des os déviés, contournés, criblés de toutes les façons.

Les crânes de la Saint-Barthélemy sont là, troués par la balle.

L'arquebuse a laissé sa signature sur tous ces cadavres.

On ne voit plus les murs.

Les crânes entassés forment une immense tapisserie.

Les Gobelins de la mort!...

De loin en loin s'étend un passage ténébreux qui se perd au loin...

Une chaîne en défend l'entrée.

C'est que, plus loin, la voûte s'est écroulée ou qu'elle menace.

Il y a là des trous qui conduisent à d'autres galeries au-dessous de celles-là...

Robert Kodom avait fait venir trois hommes des Buttes-Chaumont.

Il les fit descendre dans la cave de la maison de la place du Panthéon.

Ils attaquèrent la muraille aussi silencieusement que possible.

A peine avaient-ils enlevé quelques pierres de taille qu'une bouffée d'air froid et humide arriva jusqu'au banquier.

Il éleva la lanterne qu'il tenait à la main pour éclairer l'espace devant lui...

Puis il fit quelques pas en avant.

Il était dans une allée condamnée des Catacombes.

— En avant ! dit-il à ses hommes, j'ai besoin de connaître ce dédale.

Après avoir marché quelques minutes, les compagnons furent arrêtés par un amoncellement de moellons, de craie et de débris.

Il fallut y pratiquer une trouée.

Il passèrent enfin, et après avoir continué leur route, ils arrivèrent à un endroit où la voûte était si basse qu'il fallut se baisser pour aller plus loin.

La voûte reprit ensuite sa hauteur ordinaire...

Le passage étroit était défendu par une chaîne placée en travers.

Il communiquait à la galerie dite rue d'Orléans.

A quelques pas plus loin se trouvait un puits au-dessous duquel Robert lut :

REGARD SUR L'AQUEDUC D'ARCUEIL

— C'est assez pour aujourd'hui, dit Robert ; nous pouvons retourner sur nos pas...

En ramenant les moellons derrière nous, notre sécurité est établie.

Nous étudierons une autre fois le chemin qui conduit à la rue Vauquelin.

Une fois établies les voies de communication, nous serons ici comme chez nous.

La bande rebroussait chemin quand une lueur attira les regards de Robert Kodom.

Cette lueur venait d'une des allées lointaines de l'ossuaire.

— Cachez les lumières, dit le banquier.

Tout s'éteignit aussitôt.

Un homme parut au fond...

Il suivait son chemin d'après la ligne tracée à la voûte.

Cette ligne est coupée de loin en loin par une flèche peinte en noir qui indique le chemin de l'ossuaire — et ramène à l'escalier de la barrière d'Enfer.

— Est-ce un espion ? murmura le banquier.

L'homme tenait un plan qu'il consultait de temps en temps.

Il se dirigea vers la galerie barrée qui conduisait à la maison de la place du Panthéon.

— C'est un ennemi, pensa Robert.

En effet, il y a si bien une ville sous la ville, dans ce quartier de Paris, que l'administration

a fait construire un mur d'enceinte souterrain dans les limites précises de l'octroi.

Il était souvent arrivé que l'on fît la contrebande par les Catacombes.

On y descendait, hors barrières, du côté de Montsouris, et on faisait entrer à Paris des denrées de toutes sortes.

La ville a donc fait bâtir dans ses carrières un mur immense qui sépare les Catacombes de Paris des carrières et des souterrains de la banlieue.

Il y a eu de tout un peu dans ces cavernes inextricables, de simples bandits, des faux monnaieurs...

Pendant un temps, ç'a été un repaire d'assassins...

Aujourd'hui, en y comprenant les galeries interdites, les Catacombes forment un second chef-lieu du département de la Seine, où l'on pourrait établir des services d'omnibus souterrains.

Combalou était descendu par la rue Vauquelin et il cherchait la place du Panthéon.

Sur un signe de Robert Kodom, l'homme d'affaires fut appréhendé au corps.

— Que faites-vous ici ? demanda Robert.

Combalou reconnut aussitôt celui à qui il avait affaire.

— J'inspecte, monsieur...

— Vous êtes inspecteur ?

— Un simple employé.

— Par où êtes-vous descendu ?

— Par la Fosse-aux-Lions.

— Est-ce loin ?

— Très-loin.

— Alors, vous connaissez bien les Catacombes ?

— Comme ma poche.

Robert pensa à attacher à ses intérêts un homme si précieux.

— Et combien, reprit-il, gagnez-vous par an à faire votre métier ?

— Huit cents francs.

— Eh bien ! si vous voulez me servir, je vous donnerai trois cents francs par mois. Cela vous va-t-il ?

— Certes, monsieur. Mais encore faudrait-il savoir ce qu'on fait. Si c'est une de ces affaires où l'on risque sa tête, je n'aimerais pas à m'en mêler.

Le banquier haussa les épaules.

— Tu ne risques absolument rien, affirma-

t-il. Seulement, j'ai besoin d'un homme intelligent pour conduire les travaux que je compte faire exécuter ici, à l'insu de l'administration.

— Cela sera difficile.

— Pourquoi ?

— Parce que ce réseau, inextricable à première vue, il y a des gens qui s'y dirigent avec autant de certitude qu'un vieux cocher qui va de la Madeleine à la Bastille.

— Mais les passages interdits ?

— Là, c'est différent.

— Et les deux étages au-dessous de celui-ci ?

— Il y a de grands dangers à courir. La voûte s'effondre, le terrain s'éboule.

— C'est ce qu'il me faut. Je laisserai ces chemins battus aux employés et aux visiteurs... Je ne prendrai que les dessous... Tu vas nous suivre ?

Combalou hésita.

— Mais, monsieur, il faut que je remonte !

— Pour aller dire ce que tu as vu et ce qu'on t'a proposé ? C'est inutile.

— Que voulez-vous donc faire de moi :

— Ce qu'il me plaira. Marche !

Les hommes poussèrent Combalou par les épaules, et élevant leurs lanternes pour éclairer

le chemin, ils se dirigèrent vers la galerie qui ramène à la place du Panthéon.

Combalou était peu rassuré.

On pouvait s'apercevoir facilement qu'il ne connaissait pas mieux qu'un autre la géographie des carrières.

Il y avait là un premier danger.

Le second, plus redoutable peut-être, était de rester aux mains de Robert Kodom...

Combalou n'hésita pas.

Au premier détour qu'il rencontra, il enjamba une chaîne et se mit à courir comme un possédé dans un des passages condamnés.

— Rattrapez-le ! cria Robert.

Les hommes s'élancèrent à sa poursuite ; mais la galerie, fort étroite, ne leur permettait pas de courir de front ; le premier, plus hésitant, retardait les autres.

Bref, Combalou leur échappa.

Robert Kodom se promit bien de le rattraper, mais il fallait y renoncer pour l'instant.

VII

LA RUINE

Quand il revint à ses bureaux de la rue de la Ville-l'Évêque, Robert trouva une lettre de Monseigneur.

Cette lettre porta le dernier coup au banquier.

Monseigneur lui apprenait le déménagement opéré dans l'hôtel de la rue Saint-Louis.

Le trésor avait disparu...

Et Robert avait accepté les traites des Vingt-et-Un !

Qu'étaient devenues les richesses de la bande ?

Robert songea aussitôt au départ du *Requin*.

Quelle direction avait prise le yacht ?

Il fallait le savoir, poursuivre les ravisseurs, couler le navire.

Robert remua toute la nuit les projets les plus opposés.

Il lui prenait des envies de crier : « Au voleur ! »

En se levant, il fit ses comptes.

Il aligna des colonnes de chiffres, et quand il eut fini, le frisson s'empara de lui.

Le terme du redoutable trimestre approchait. Robert Kodom, que nous avons connu robuste, énergique et toujours l'esprit au guet, malgré ses cinquante-quatre ans sonnés ; Robert Kodom qui décidait la hausse et la baisse sur un signe de son caprice ; Robert Kodom, l'invincible et l'homme d'airain, avait l'air d'un spectre ce soir-là.

Son front, ordinairement calme et poli comme l'ivoire, se zébrait de frissons involontaires et galvaniques : l'angle des paupières s'aiguissait en rides subitement creusées par les insomnies et les inquiétudes.

Il était seul dans un cabinet sévère tout en chêne bruni et tendu de draperies sombres comme un cuir de Russie. Cette âme, aguerrie contre toutes les émotions humaines, se sentait des faiblesses d'enfant à l'approche de la ruine. La ruine ! l'épouvante, le châtiment, l'enfer de

ces impassibles manieurs de millions ! Il avait une manière d'honneur à lui qu'on pouvait appeler l'honneur de l'obstination.

La tête enfouie dans ses mains, il songeait à ce passé victorieux que l'argent lui avait fait si longtemps et que la volonté d'un inconnu qui vient à passer suffit à renverser à jamais, ni plus ni moins qu'une fortune banale de petit marchand édifiée à coups d'économie et de patience.

Il se redressait parfois avec des violences soudaines de bête fauve.

— Il est impossible que ce soit fini de la sorte ! murmurait-il sourdement. Plus de trente ans d'audace et de ténacité, de persistance et de stratégies ne peuvent s'ébouler piteusement en façon de mélodrame de boulevard ! Voyons, Robert, il s'agit de retrouver le nerf des premières luttes.

Il se promenait à grands pas de la porte à son bureau, puis retombait accablé sur un siège.

— D'où sort-il, ce Trelauney du diable, et quel hasard impitoyable l'a jeté au milieu de nos combinaisons ?

Il feuilletait fébrilement les papiers amoncés sur la table, et, les doigts crispés dans les

maigres cheveux du crâne, il murmurait avec des rébellions de damné :

— Quinze jours encore ! — quinze jours, c'est demain ! — et tout sera fini ! Ah ! c'est à se ronger les poings... Et pas une issue, pas une espérance ! pas une lueur !

Il recommençait sa promenade et répétait en ponctuant des comptes sur ses doigts :

— Deux millions cinq cent mille francs d'échéances et à peine quinze cents louis en caisse ! Plus de Fourgat ! plus de trésor ! Quelle chute et quel retentissement dans cette mêlée de bavards et de galopins frivoles ! Voilà de l'occupation pour Paris, et ce sera quinze jours d'*attraction* bien préjudiciables pour la chanteuse à la mode.

Et, dans la fièvre qui le surmenait, il se jouait la comédie à lui tout seul, imitant la voix et les gestes des plaisants qu'il entendait rire de la catastrophe du célèbre banquier Robert Kodom. — Car, il les entendait déjà !

— Vous ne savez pas la nouvelle ?

— J'en sais trois ou quatre. Mais veuillez préciser... Laquelle ?

— Tout Paris ne parle pas d'autre chose depuis hier soir. Vous arrivez donc du Mogol ?

— A peu près. On a sauté toute la nuit chez la vieille douairière de Flavigny. C'est tout aussi loin que l'Asie ! Enfin, dites.

— Robert Kodom est en faillite...

— Lui ! Robert Kodom, le dictateur des canaux en création, le roi des émissions nouvelles, le nabab hollandais ! En faillite ! Allons donc ! quelle plaisanterie !

Il grinçait les éclats de rire des interlocuteurs et se démenait les ongles, sous sa robe de chambre, à se mettre la poitrine en sang. Puis, se laissant aller au feu de l'improvisation et aux violences de la rage, il continuait, avec les intonations aiguës d'une voix de femme qui interviendrait dans la conversation :

— La nouvelle n'a pas été démentie, messieurs ?

— Pas le moins du monde.

— Ah ! le misérable ! mais alors ce sera la ruine de deux cents familles de la meilleure compagnie ?

— Très à supposer.

— Il faut espérer que la justice...

Robert eut froid à prononcer ce mot, mais il continua bien vite avec une ironie plus stridente :

— Ah ! oui, la justice va en omnibus, et les chemins de fer n'ont pas été inventés qu'à l'usage des voyageurs de commerce.

Après réflexion :

— Allons ! il est l'heure de chasser ces idées de robe noire et de se montrer un homme ! Ce sont les circonstances tendues qui servent à prouver la force du corps et l'élasticité de l'esprit. Et s'il en fut jamais de tendue, c'est la mienne, à coup sûr.

Il échelonnait machinalement devant lui des paquets de lettres écussonnées des timbres les plus divers :

— *Francfort*, le 25 courant, cinquante mille thalers. L'ordre est de la maison Humann, on pourrait temporiser. — Ah ! pitié ! temporiser ! la banque Robert Kodom ! devant ces enrichis à la *patience*, à force de veilles, et de correspondances, et de kreutzers rognés !

En continuant à chercher le total de ses obligations :

— Amsterdam, — la Haye, — un demi-million rien qu'en Hollande. — Vienne et l'Autriche autant... Varsovie... oh ! une misère. Hongrie, — patrie du Magyar et de Wanda, — huit cent mille francs. Restent les Princi-

pautés... Allons, deux millions et demi, et n'en parlons plus. J'ai grand'peur qu'on n'en parle trop !

Sa tête retomba lourdement dans ses poignets ; il lui sembla qu'elle contenait du plomb en fusion.

— Tout brûle là-dedans, pensa-t-il, la cervelle et les passions... Je ne sais plus accalmer l'incendie que sous la pluie d'or. L'éteindre ? le pourrai-je jamais ? Et, d'ailleurs, je ne le voudrais pas. Cette femme, cette Wanda, par quels coins mystérieux m'a-t-elle pris et me domine-t-elle de toute sa puissance ? Hé ! qu'importe ! Je ne suis pas de ces esprits vacillants et lâches qui reculent devant la domination subie. Elle me hait, je suis à elle, il me la faut, et le monde périsse, pourvu qu'elle soit mienne !

A cet instant, la sonnette s'ébranlait. Le banquier fit un sursaut.

— N'ouvrez à personne ! cria-t-il à un grand laquais galonné sur toutes les coutures.

Une voix zézayante, et toute empreinte de tonalités orientales, grossissait son accent en dehors, et répétait, à l'imitation du Roi-Soleil :

— Il me semble que j'ai failli attendre !

— Riazis ! à cette heure ? Que peut-il me vouloir ? Faites entrer.

Il avait réfléchi en l'espace d'une demi-seconde.

— Les Orientaux ont des sinuosités indigènes, et leur conscience est pavée de bons conseils à l'usage des consciences troublées. C'est, après tout, le plus subtil de mes complices.

Le laquais se tenait encore respectueusement debout.

— Ne vous ai-je pas dit de faire entrer ? répéta le banquier en protégeant ses lettres éparpillées et les insinuant en tas confus sous un presse-papiers.

Le musulman était lui-même pâle et défait.

— Tout va mal ! très-mal ! fit-il en s'asseyant sur un divan qui occupait l'encoignure et se trouvait dans l'ombre.

— À qui le dites-vous ? répondit le banquier en levant les bras au ciel, — un mouvement qui ne lui était pas familier, le ciel n'ayant rien à voir dans les affaires de la terre comme il les entendait. — Et quel bon vent vous amène ? continua-t-il en jouant un intérêt réel.

— Le vent de la ruine ! J'ai besoin de vingt-

cinq mille francs pour les derniers jours de la semaine.

— Vingt-cinq mille francs ! Ce n'est pas de quoi remuer le monde. Cependant, il m'est impossible de vous les procurer, mes échéances du trimestre vont côtoyant les trois millions, et vous savez l'aventure du Fourgat, puisque vous voilà directeur tout-puissant de la société des Vingt-et-Un.

— Aussi n'est-ce qu'en qualité de votre supérieur que je me suis adressé à vous. Auparavant, vous savez bien que je n'aurais jamais osé.

— Je ne les ai point.

— Il faut les trouver.

— Je n'ai pas le temps de me noyer dans les détails.

— Je n'entends en aucune sorte parler de noyades, ce serait de mauvais goût pour les gelées qui s'annoncent. Je parle d'une simple misère, un millier de louis dont j'ai besoin et que vous m'offrirez bien poliment, j'en ai la très-profonde conviction.

— Je vous l'ai déjà déclaré, c'est absolument impossible ! affirma froidement le ban-

quier en classant ses papiers et fermant le bureau.

— Impossible n'est pas français !

— Nous autres Asiatiques, nous avons des aphorismes fatidiques. Nous allons où les lois du sang nous emportent. Le repentir n'est pas nécessaire dans notre politique ni dans notre religion. S'il venait parfois, on aurait toujours le temps de la contrition. Et d'ailleurs, le vice qui se repent est toujours plus moral.

— Que la vertu, qui n'a pas moins la faculté de se repentir, répliqua Robert avec un rire épanoui qui découvrit toutes ses dents de caïman dans leur plein épanouissement. L'heure est mal choisie, mon prince, pour commencer une collaboration de vaudeville. Nous touchons au cinquième acte d'un drame, et ma seule préoccupation est que ni vous ni moi n'ayons le sort final et prévu du traître. Donc, il serait plus sage de laisser chacun nos passions de côté et de combiner nos efforts pour arrêter la catastrophe. Les vingt-cinq mille francs qui vous sont nécessaires auraient assurément des emplois plus efficaces si je les avais en portefeuille. J'ai dit : *plus efficaces*, et je l'entends pour vous encore plus que pour moi. Ne jouons

plus ces jeux d'enfants entre nous. Il est temps de s'affermir hommes.

— Et où craignez-vous donc que nous allions ?

— Dame ! à la cour d'assises, le plus directement possible.

— Vous, on le comprend, au pis-aller ; vous êtes un manieur d'argent et vous ne payez pas. Encore, est-ce tout au plus la faillite. Mais nous autres, des habitués de la Cour-des-Miracles ou des gens du monde, nous n'avons rien à voir avec la tenue des livres en partie double ?

— Peut-être ! qui sait ?

— Serait-ce une menace ?

— Mais... sans que ce soit une menace précise, ceux qui vont mourir peuvent avoir des appétits de dernières jouissances. Il y a des exemples : Sardanapale s'est brûlé avec tous ses esclaves.

— Alors, interrogea Riazis en retrouvant un éclat métallique dans son œil fatigué par les excès, c'est bien la fin du rouleau ?

— Sauf nouvelles improbables, le vrai bout du bout.

— J'y avais songé. Et quand notre pensée paresseuse à nous autres Orientaux, se fixe,

poussée par la fatalité ou la nécessité, — ce qui est la même chose, — sur vos combinaisons sociales à vous autres civilisés, nous devenons tout à coup d'une lucidité véritablement étonnante.

Vous n'avez jamais bien étudié, que je gage, le système des assurances sur la vie !

Ce disant, il fouillait ses poches et en retirait un portefeuille qu'il déposait sur un angle de la cheminée.

— Si fait, répondit Kodom avec une vague espérance mêlée toutefois d'inquiétude ; mais ni vous, ni mon camarade, ni moi-même, je vous jure, malgré les trances de la situation, nous n'avons envie de mourir.

— Ce n'est pas l'envie qui conduit à la mort, c'est le destin, repartit froidement le prince. Tenez, causons. Voici un plein pouvoir que vous m'avez remis en main le lendemain de ma consécration... par votre chapitre spécial. Voici la dernière prescription de votre médecin, votre acte de naissance et trois ou quatre pièces authentiques qui constatent votre âge, une menace d'hypertrophie au cœur et des mœurs échauffantes ; mais, au demeurant, une santé de fer certifiée conforme par les médecins mêmes. J'ai

ramassé cela sur la table que voici, sous le même serre-papiers de bronze qui est là-bas, aux heures de nos premières expansions.

— Et que voulez-vous faire de ces ordonnances et de ces chiffons ?

— Rien de plus. C'est fait à cette heure.

Le banquier Kodom se sentait blêmir. Il retrouva un dernier geste presque digne, et désignant un siège assez éloigné à Riazis :

— Approchez-vous, prince, dit Robert Kodom, et causons, puisque vous sentez le désirer.

— Je n'ai presque rien à vous dire. Les paroles sont d'ailleurs inutiles entre gens qui se comprennent vite, et nous nous comprenons bien tous les deux. Entre vous et moi, n'est-ce pas, il est entendu du premier jour que nécessité n'a pas de loi ? Or, j'avais eu vent de nos désastres probables, et...

— Et vous avez pris vos précautions ?

— Votre perspicacité l'a flairé, tant mieux ! La conversation en ira plus vite. Il est entendu que vous êtes bâti en granit : c'est certifié par la Faculté. Nous avons bien quelques folies à nous reprocher, mais qui ne se trouve en ce cas par le siècle que nous traversons ? L'édifice n'est pas menacé dans sa base pour quelques ava-

ries au centre. Voilà pour l'homme physique. Pour le financier, il est plus détérioré, j'en conviens. — Mais personne, hormis moi, n'en a soupçon, encore m'a-t-il fallu votre affirmation pour me convaincre tout à fait.

Or, je viens de consacrer une journée tout entière à faire assurer votre précieuse existence à dix compagnies différentes. Votre mort me rapporterait une misère : 300,000 fr. environ — trois mois de vie courante. Mais le hasard veut que j'aie besoin de cette misère. Il est donc de toute nécessité que vous mouriez. Je suis trop convaincu de votre intelligence pour croire — là, regardez-moi bien en face — pour croire, dis-je, que vous hésitiez une minute.

Le banquier se redressa presque viril et menaçant.

— Auriez-vous la pensée d'attenter à ma vie ?

— Pour qui me prenez-vous, Dieu de miséricorde ? Je m'appelle le prince Riazis, chef tout-puissant des Vingt-et-Un, je porte au bras le tatouage, signe de ma puissance. Un geste suffit. Des brutalités de ma part ? Pour qui m'avez-vous donc pris ? Un ordre à donner, rien de plus.

Robert Kodom s'était levé pâle comme une statue de marbre, mais, par contre, impassible comme la statue.

— Vous êtes un enfant, affirma-t-il en croisant les bras derrière le dos et le dominant de toute sa majesté. Et, sans daigner seulement le regarder davantage, il s'en fut s'asseoir devant le bureau et se mit à écrire.

Le musulman se leva. Kodom détourna la tête avec une superbe négligence.

— Restez en place. Les Orientaux ne manquent pas d'une certaine vivacité de conception, mais c'est l'exécution qui leur fait défaut. Trop de vague dans l'esprit pour bien préciser les détails qui sont toute l'importance d'une affaire sagement conduite. Vous avez trouvé la poudre. Soit, je vous l'accorde.

Vous savez seulement qu'elle fait sauter, mais vous n'avez pas calculé la force de la projection. Laissez-moi faire des chiffres, je vous prie. Les chiffres sont arabes, mais vous n'y entendez rien, quoique mahométan. La conversation sur de semblables sujets n'est prudente nulle part. La plume fait moins de bruit que la parole. Allumez un cigare et donnez-vous la peine de

m'attendre un instant. Je ne suis pas long dans les multiplications.

Ces murs mêmes, seigneurs, peuvent avoir des yeux ! Vous allez à la Comédie-Française. Vous y êtes. Restez dix minutes en paix dans votre stalle. Dormez même, s'il vous convient.

Riazis dompté se rassit. A l'expiration de la trêve — dix minutes exactement, — Kodom lui tendit un feuillet de grand vélin, couvert à la hâte de griffonnages et de chiffres. Les bras du jeune homme tombèrent de stupéfaction.

— Vous ferez cela, vous ? s'écria-t-il anxieusement.

— Dès demain. Voulez-vous me reconduire en gare à l'express du matin ? C'est huit heures précises.

— J'y serai.

Sur ce seul mot, les deux *gentlemen* se serrèrent la main et se séparèrent.

VIII

LE JOUR DES MORTS

Cependant Trelauney commençait à s'inquiéter du sort de Combalou.

Le rapport qu'il avait reçu de l'homme d'affaires avait été suivi d'un silence de plusieurs jours.

Trelauney dépêcha Surypère, qui se rendit rue Meslay, au domicile de Combalou.

Le concierge répondit que M. Combalou n'était pas rentré depuis le lundi précédent, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu...

Voici ce qui s'était passé dans les catacombes, après que Robert Kodom et ses compagnons eurent renoncé à poursuivre cette ombre dans les galeries pleines de précipices.

N'entendant plus aucun bruit, Combalou se

hasarda à sortir d'une fondrière au fond de laquelle il s'était blotti.

Il revint à tâtons et finit par retrouver la chaîne.

C'était un point fort important, car il était maintenant dans les voies praticables des carrières.

Il n'est pas besoin de dire que l'obscurité était complète.

Combalou avait perdu sa lanterne dans sa fuite, et il ne lui restait que trois allumettes.

Il s'agissait de les employer à propos.

Combalou marchait, cherchant à s'orienter. Son espoir était d'atteindre un escalier. Une fois en haut, en poussant des cris, il espérait être entendu.

Après avoir tourné vingt fois sur lui-même, Combalou s'arrêta épuisé.

Il essuya la sueur qui coulait de son front.

De temps à autre, les catacombes tremblaient avec un bruit sourd qui faisait retentir les voûtes.

On eût dit un tremblement de terre.

C'était un train du chemin de fer de l'Ouest qui passait en haut, en haut, c'est-à-dire à l'air, à la lumière !

Épuisé, Combalou s'étendit par terre et s'endormit.

Combien de temps dura son sommeil ?

Il présuma, en se réveillant, qu'il avait dormi cinq ou six heures.

La faim et la soif commençaient à se faire sentir.

La gorge sèche, le sang aux tempes, il tournait la langue dans sa bouche et finit par coller ses lèvres sur la pierre des murailles pour en pomper l'humidité.

Puis, prenant une forte résolution, il se mit à courir aussi vite que le lui permettait l'hésitation causée par les ténèbres.

Rien ! toujours rien !...

La nuit épaisse, le silence...

Combalou se mit à parler tout haut.

Il avait peur.

Le frisson s'était emparé de lui.

— Allons ! allons ! dit-il, en voilà assez... je me rends... Cette plaisanterie a trop duré... Hé ! là-bas ! m'entendez-vous ?

Mais sa voix roulait vainement.

Un écho répondait au loin...

C'était l'ironie de la mort.

Il frappa du poing contre la muraille, il pleura !

Puis il fit une prière : il jura de faire brûler cinquante cierges à l'église Saint-Laurent, s'il parvenait à sortir de là.

Après s'être agenouillé, il se releva et reprit sa marche.

Les heures succédaient aux heures...

Toujours la nuit, toujours le silence.

Combalou se laissa tomber sur le sol.

Il respirait par saccades, comme un chien haletant...

Au bout de quelques heures, le malheureux ne pouvait plus faire un mouvement.

Il était là, sur le dos, ni mort ni vivant.

Au-dessus, les trains passaient, secouant la croûte de boue et de sable qui recouvre le brasier intérieur sur lequel nous vivons.

Il y avait des gens qui partaient pour la campagne, d'autres qui arrivaient à Paris...

On causait, on riait, on fumait.

Les vivants s'agitent au-dessus des morts jusqu'à ce qu'ils aillent les rejoindre. Cela n'est pas long.

La terre dévore vite ce qu'elle a produit.

Combalou mourait.

Il y a un instant, dans l'agonie, où l'on repasse toute sa vie, depuis la plus tendre enfance.

Il ne faut que cinq minutes pour revivre tout ce qu'on a vécu.

Les tableaux passent avec une vertigineuse rapidité; c'est une lanterne magique en train express.

Combalou revit son village, une bonne femme qui était sa mère et qui lui avait souvent répété : Sois un honnête homme !

Hélas ! c'est Paris qui l'avait changé !

Paris qui corrompt l'âme et le sang, Paris où l'argent tient lieu de tout.

Pauvre Combalou ! il se revit à l'instant où le vieux curé du village l'éleva à l'honneur de faire les répons à la messe de sept heures.

— *Dominus vobiscum !* disait le curé.

Et le petit Combalou répondait :

— *Et cum spiritu tuo !*

— *Amen !*

A ce souvenir, les yeux du moribond se remplirent de larmes...

Des larmes qui étaient le repentir !

Tout à coup, des chants religieux retentirent sous les voûtes.

Des lumières brillaient au loin...

C'étaient des cierges qui s'avançaient.

Combalou aperçut un prêtre avec son surplis...

Il était accompagné de deux enfants de chœur ; le sacristain suivait.

C'était le 2 novembre, le jour des Morts.

Et on allait dire la messe dans l'ossuaire ! le prêtre venait appeler la miséricorde de Dieu sur les quatre millions de morts des catacombes de Paris !

Plusieurs personnes suivaient le cortège.

Parmi elles, un homme, tenant une lanterne à la main, semblait chercher autour de lui, explorant les galeries.

Cet homme, c'était Surypère.

Combalou était sauvé.

Surypère glissa une gourde entre les lèvres du moribond, puis, appelant un des surveillants, il le pria de l'aider à remonter un de ses amis que la vue des catacombes avait si vivement impressionné qu'il venait de s'évanouir.

Quelques minutes après, Combalou était dehors.

On le coucha dans un garni du voisinage ; il prit quelque nourriture et s'endormit, jurant de

se dévouer à Trelauney et de devenir un honnête homme, comme le lui avait recommandé sa mère.

Pendant que ceci se passait à Paris, le capitaine du *Requin* n'était pas sans inquiétude à l'île de Ré.

Il envoya un homme à la Rochelle qui adressa une dépêche télégraphique à Trelauney.

Celui-ci lut :

« Debarquement dangereux. Faut-il reprendre la mer? »

Trelauney répondit :

« Attendez ! »

Et il partit pour la Rochelle avec le Magyar.

A la Rochelle, Trelauney apprit que le bateau à vapeur qui va deux fois par semaine à Saint-Martin de Ré partirait le lendemain à l'heure de la marée.

Il déjeuna le matin avec le baron au restaurant du Mail, — et tous deux fumèrent un cigare dans les allées sablées du jardin des bains Marie-Thérèse.

IX

LE COMBAT NAVAL

La Rochelle est une des villes de France qui, en ce temps de remaniement des bâtisses, ont conservé l'originalité primitive.

Entourée de ses remparts, où de belles allées, plantées d'arbres, font un boulevard circulaire dont Paris serait fier, la Rochelle ouvre à l'Océan son vieux port cuirassé et ses vastes bassins.

La Grosse-Horloge est au fond, la tour de la Chaîne et la tour Saint-Nicolas semblent lui dire : Nous veillons.

Et la tour de la Lanterne, comme une sentinelle avancée, domine la rade et observe...

Le Mail s'étend à droite, au bord de la mer. Les odeurs salines s'y mêlent aux parfums des champs, on y respire un air suave et enivrant.

Les barques des pêcheurs de sardines filent rapidement sous leur voile rouge.

Elles suivent le chenal à deux mètres de la jetée et passent fièrement au-dessus des ruines de la vieille digue de Richelieu.

Le bateau à vapeur était à quai.

Un panache de fumée annonçait le départ.

Les roues s'essayaient à battre la mer, et les vagues bleues, montant les unes par dessus les autres, venaient caresser la pierre.

Le Magyar et Trelauney montèrent à bord.

Les passagers étaient déjà installés, paniers par ci, malles par là.

Après trois coups de cloche, le bateau vira de bord, passa entre les deux tours et fit route vers le large.

A l'horizon, l'île de Ré et l'île d'Oléron apparaissaient comme deux points bleuâtres.

La traversée fut rapide.

En abordant à Saint-Martin, Trelauney aperçut *le Requin* qui se balançait mollement sur la vague.

Il fit un signal, et le canot du *Requin* vint le prendre à terre ainsi que le Magyar.

A peine à bord, Trelauney entraîna le commandant dans la cabine.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a, maître, que je n'ai pas osé débarquer les trésors. On nous surveille, on nous épie, il y a un danger.

— Qui donc vous surveille ?

Le commandant ouvrit la petite fenêtre qui donnait à l'arrière au-dessus du gouvernail.

— Voyez-vous ce vapeur, maître ?

En effet, Trelauney aperçut un steamer bien taillé pour la course, qui semblait ne dormir que d'un œil.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ce vapeur à carène noire avec sa bordure couleur de sang, je l'ai déjà vu.

— Où ?

— Sur la Méditerranée. Il s'appelait alors comme aujourd'hui *le Dragon*, et j'avais reçu du fourgat l'ordre de le poursuivre... Il m'a échappé dans l'Archipel, où il avait arboré le drapeau ottoman.

— Et c'est lui qui vous poursuit à son tour ?

— Oui, maître. Il nous attendait en vue du Havre et il ne nous a pas quittés depuis.

— Êtes-vous allé au moulin ?

— Oui, tout est prêt. Le moulin est à deux kilomètres à l'ouest ; un bonhomme de moulin

qui paraît tout à fait inoffensif. Il y a au-dessous un réservoir à poissons. Je comptais y couler les caisses, les recouvrir de galets et laisser ensuite pénétrer l'eau de mer.

Deux ou trois hommes auraient suffi à garder le moulin, et personne ne se fût douté qu'il pouvait y avoir là des millions.

— C'est bien, dit Trelauney. Nous prendrons la mer ce soir. Nous tâcherons de dérouter le vapeur et nous ferons le débarquement dans la chaloupe.

Le commandant hocha la tête.

— Le vapeur, dit-il, ne nous quittera pas d'une brasse.

— Alors, s'écria Trelauney, nous verrons qui triomphera du *Requin* ou du *Dragon*!

— A vos ordres, maître, fit le commandant.

— Qu'est-ce que nous avons à bord?

— Quinze hommes, autant de fusils, autant de haches, des cartouches et de la poudre à faire sauter une ville, et six pierriers en fin acier chargés jusqu'à la gueule.

— C'est bien.

Trelauney regarda l'heure à sa montre et ajouta :

— Nous prenons le large à cinq heures.

Tout l'équipage se mit en mouvement; les pierriers furent placés derrière les sabords, les haches sur le pont et les fusils en faisceau à l'arrière.

Une provision de fusées était apprêtée dans la cabine.

Ces fusées portaient des boules incendiaires qui, semant le feu de tous les côtés à la fois, rendaient fort difficile à l'ennemi la tâche d'éteindre l'incendie.

Tout était prêt.

Cinq heures sonnèrent à l'église paroissiale de Saint-Martin.

L'équipage du *Requin* rassemblé au cabestan se mit à virer le câble.

Trelaunay observa que la même manœuvre avait lieu à bord du *Dragon*.

La brise s'était levée, et Trelauney, voulant redoubler la vitesse de son hélice, prit le porte-voix et cria :

— Toutes voiles dehors!

L'ordre fut aussitôt exécuté; la machine était déjà en mouvement, l'hélice avalait la mer, et le *Requin* bondit comme un chevreau sous la première brise qui enfla ses voiles...

La terre disparut rapidement...

Debout à l'arrière, Trelauney observait avec une longue-vue.

Il aperçut *le Dragon* qui tâchait de le gagner de vitesse.

Le Dragon, qui était du côté sous le vent, avait-il donc l'intention de jeter un grappin dans les agrès du *Requin*?

— Plein la voile! ordonna Trelauney.

Et descendant lui-même à la machine, il ordonna au chauffeur de doubler le charbon.

Le Requin filait comme un éclair; les vagues qu'il coupait bondissaient sur ses flancs en longs jets d'écume...

Cette course furibonde dura près de deux heures.

La nuit était tombée.

On n'apercevait plus au loin que le phare d'Oléron, comme un point lumineux; on eût dit un œil de chat sur la crête d'un flot.

— Lofez! cria le pilote du *Requin*. Serrez le vent de plus près. Essayez une demi-bordée!

Cet ordre surprit Trelauney.

— Le pilote nous trahit, murmura-t-il.

Et le doute ne lui fut plus possible quand il aperçut, à la première lueur de la lune, qui se

levait à l'horizon, le flanc noir et rouge du *Dragon*, qui l'avait gagné de vitesse.

Trelauney courut à la barre.

Il saisit le pilote et le terrassa.

— Que faites-vous? demanda le baron de Remeney.

— Cet homme nous trahit! s'écria Trelauney. Y a-t-il longtemps que vous le connaissez, commandant?

— Cet homme m'a été adressé par vous, maître, il y a huit jours.

— Où cela?

— Au Havre.

Trelauney serra le pilote à la gorge.

— Qui t'a envoyé ici? répons.

— Le maître!

— Quel maître?

— Le Fourgat.

— Le Fourgat, c'est moi! s'écria Trelauney.

Et Trelauney lui montra le signe gravé sur son bras.

— L'autre aussi, maître, avait le signe!

— Sais-tu son nom?

— On l'appelait Monseigneur.

— Eh bien! va le rejoindre, s'écria Trelauney.

Et saisissant le pilote de ses bras robustes, il le jeta par dessus bord.

Le misérable se mit à nager, criant et suppliant :

— Grâce ! maître, ayez pitié de moi !

Trelauney ne l'entendait plus.

— Ah ! Monseigneur est à bord du *Dragon*...

Eh bien ! à nous deux, Monseigneur !

Le vent devenait de plus en plus vif, et bientôt la brise devint si piquante qu'il fallut ferler la voile d'arrière.

Les vagues sombres grossissaient sans cesse.

Toutes les voiles étaient carguées ; *le Requin* n'allait plus que sur son hélice.

Tout à coup, un boulet vint le frapper au flanc droit en même temps que le bruit sourd d'une détonation retentit aux oreilles de Trelauney.

Le boulet, mal dirigé, glissa le long du yacht sans lui faire aucun mal.

— Maladroit ! cria Trelauney, et virant de bord avec rapidité, il cria :

— Feu !

Les six pierriers donnèrent à la fois, et, prenant *le Dragon* par le côté, allèrent loger leurs boulets dans sa carène.

Trelauney vira de nouveau, de façon à ne jamais présenter que sa proue à l'ennemi, tandis que *le Requin* le prenait toujours de flanc.

Les pièces, chargées en un clin d'œil, tonnèrent une seconde fois, puis une troisième.

Le Dragon ripostait vivement; mais une pluie de fusées fut lancée sur son pont et dans sa mâture.

Le phosphore s'attachait aux mâts, et le vent qui soufflait avec violence activait la flamme, qui se développait en même temps de tous les côtés.

On entendait siffler la grêle de fer.

Les fragments de bois et des cordages sautaient en l'air.

Les deux navires se rapprochaient insensiblement.

— Bâbord la barre! hors la fumée! commanda Trelauney, qui avait remis le gouvernail au commandant afin de pointer lui-même les pièces.

Après avoir fait machine arrière, *le Requin* reprit tout à coup sa route et s'élança dans la direction du *Dragon*.

Mais il ne rencontra rien sur sa route...

Le Requin courut inutilement quelques bordées, *le Dragon* avait disparu.

Trelauney commanda le retour.

On mit le cap sur l'île.

La manœuvre était simple; le phare de Ré guidait le yacht.

On jeta l'ancre à quelques encablures de la côte.

La chaloupe fut mise à la mer et on commença à transporter la précieuse cargaison.

Au bord de la mer, le vieux moulin se détachait nettement sur une échancrure du ciel; les ailes profilaient leur ombre au-dessus d'un nuage transparent. Dès que la chaloupe toucha, les hommes se mirent à l'eau, les jambes nues, et transportèrent les caisses sur leur dos.

Ce fut l'affaire de plusieurs voyages.

Les richesses furent entassées dans l'ancienne cabane à poissons.

On les recouvrit de sable et de galets, puis, l'écluse ayant été ouverte, l'Océan étendit sa nappe verdâtre sur le trésor qu'on le chargeait de receler.

Deux hommes restèrent à terre. Ils avaient de la poudre et des fusils.

En cas d'attaque, ils eussent fait sauter le moulin.

Comme la chaloupe revenait vers le yacht, un boulet vint rouler sur le galet fracassé.

Le Dragon apparut au large.

— Cette fois, mes enfants, cria Trelauney, il ne nous échappera pas. En avant!

Le Requin partit à toute vapeur.

Trelauney pensa que *le Dragon* ne s'était retiré que pour éteindre le feu répandu par les fusées.

En effet, *le Dragon* attendit bravement l'abordage.

Les pierriers donnèrent avec ensemble, et une grêle de fusées s'abattit sur *le Dragon*.

Un jet de flamme sortit d'un sabord vide.

— Au feu! cria-t-on.

Le Requin aborda le steamer.

L'équipage de Trelauney sauta sur le pont et à coup de hache abattit tout ce qu'il rencontra.

Une voie d'eau s'était déclarée dans la cale, car *le Dragon* s'enfonçait tout doucement, tandis que l'entre-pont brûlait.

Au milieu de la mêlée, Trelauney cherchait Monseigneur.

Le Magyar avait parcouru tous les coins sans rencontrer la face cuivrée du musulman.

— Il nous échappe encore, dit-il.

En effet, Trelauney aperçut une barque qui tâchait de gagner la côte.

La barque filait, chargée de toile, laissant l'île de Ré à l'arrière.

A droite apparaissait la ligne blanche des galets.

C'était la côte de la *Repentie*; un peu plus loin, le clocher de Laleu.

Il y a peu de profondeur sur cette partie du rivage; à marée basse, il reste à peine deux kilomètres d'eau autour du chenal.

Bien qu'il y eût du danger pour le yacht, Trelauney voulut tenter l'aventure.

Le Dragon fut abandonné, et *le Requin* se dirigea vers la *Repentie*.

La barque qui portait Monseigneur atteignait déjà le rivage.

Le Requin toucha.

Impossible d'avancer, la quille se déchirait sur le roc et sur le gravier.

La barque de Monseigneur était échouée.

Ceux qu'elle portait avaient disparu derrière le rempart de galets.

On tira inutilement quelques coups de fusil.

Le sol est, à cet endroit, creusé de fossés marécageux; les fuyards étaient à l'abri.

Bon gré, mal gré, *le Requin* reprit le large pour ne pas serrer de trop près les côtes de la Vendée et de la Bretagne.

Comme le yacht filait, une lueur rouge embrasa l'horizon.

Le Dragon était en flammes.

Bientôt après une colonne de feu s'éleva jusqu'au ciel, puis tout disparut.

La vague indifférente avait à tout jamais recouvert le désastre.

• • • • •

X

INTERMÈDES

Si le lecteur veut revenir avec nous à la maisonnette de Madeleine Deslions, il y retrouvera Louise plus calme.

Madeleine était tombée malade.

La bonne femme venait d'atteindre sa soixante-sixième année, et, bien que ce ne soit guère l'âge de quitter notre monde, Madeleine semblait s'éteindre.

Elle parlait souvent de sa fin prochaine.

Raoul lui expliquait alors que, dès qu'on a passé soixante-cinq ans, on a des chances d'aller jusqu'à quatre-vingts. Madeleine hochait la tête avec un sourire d'incrédulité :

— J'ai bien souffert, disait-elle, quand mon pauvre mari est mort. Rien n'use la vie comme les larmes... et j'ai tant pleuré!



Elle garda le lit pendant plusieurs jours.

Louise la soignait sans avoir l'air de se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Raoul était fort occupé.

Il avait la surveillance des ouvriers qui reconstruisaient le château incendié.

Trelauney avait ordonné que les choses fussent faites promptement ; aussi les murailles s'élevaient avec une rapidité qui eût fait envie à nos vaillants travailleurs du boulevard, qui bâtissent en trois mois les cinq étages d'une maison.

Souvent Raoul prenait Louise par la main et la menait faire de longues promenades.

Louise parlait peu et semblait préoccupée.

Cécile, la fille de Surypère, lui avait mis plusieurs fois son enfant sur les bras ; Louise regardait le bambin tristement et le posait sur le gazon en disant à Cécile :

— Tu es heureuse, toi !

C'était le tour de Raoul de pleurer — dans ces moments-là.

Il rendait à Louise les larmes qu'il lui avait fait verser autrefois.

Cette nature bonne et faible avait été envahie par le sentiment de ses torts.

Raoul sentait venir le moment où il n'oserait

même plus regarder en face l'ancien garde-chasse Jean Deslions, devenu lord Trelauney.

Fallait-il perdre l'espérance de rendre Louise à elle-même ?

La vue de celui qu'elle avait aimé, la vue même de son enfant lui étaient indifférentes !

Que faire pour rappeler la jeune fille à elle-même ?

Il n'y avait plus d'espoir qu'en Dieu.

Quand Trelauney revint de l'expédition de l'île de Ré, il consulta l'almanach accroché au-dessus de son bureau dans la maison d'Auteuil.

On était au 3 décembre.

Le 25 devait avoir lieu la réunion des Vingt-et-Un dans l'hôtel de la rue Saint-Louis.

Trelauney résolut de frapper le dernier coup et de ne pas donner à la bande le temps de se transporter à la place du Panthéon.

Il était évident que Robert Kodom allait apprendre à ses associés la désastreuse réalité, mettre sous leurs yeux le tableau de la situation.

Connaissant le mal, on chercherait le remède, et peut-être le trouverait-on.

Il était urgent d'en finir avec ces débris menaçants.

Une complication d'un genre tout parisien

était venue porter un coup douloureux à Robert Kodom.

Le riche banquier, par un calcul assez commun, avait, comme on le sait, marié sa fille au marquis de Bryan-Forville, capitaine de cavalerie, membre de plusieurs clubs.

Le roturier hollandais apportait ses millions, le marquis son titre.

Il ouvrait les salons à sa femme et sa femme lui ouvrait la caisse.

On a vu, dans les dernières années qui ont précédé la révolution de 1848, un grand nombre de ces mariages.

Les gentilshommes sans castel épousaient volontiers les filles de la finance ou de l'industrie.

Le duc prenait sa femme chez un raffineur, le marquis son épouse chez un fabricant de chocolat, et le beau-père, manquant de papier à lettres, employait volontiers, pour ses correspondances privées, le vélin armorié de son gendre.

Depuis cette époque, les titres ont eu moins de poids dans la corbeille, ce qui fait certainement l'éloge du bon sens public.

C'est une pitié de voir un niais, sans intelligence et sans orthographe, se faire entretenir par sa femme, sous prétexte qu'il descend des

croisades et parce qu'il a vendu à quelque naïf enrichi quelques gouttes d'un sang appauvri.

Le capitaine de Bryan-Forville n'était cependant ni un sot ni un spéculateur.

C'était un Parisien insouciant; fier de ses épauettes, il avait pensé avec raison que son grade valait sa noblesse; et s'il lui avait fallu choisir entre les deux, il eût certainement préféré cesser d'être marquis pour rester capitaine.

Il avait épousé Clotilde Kodom parce qu'elle lui plaisait.

Elle s'était trouvée riche, tant mieux!

Malgré tout, ces mariages-là sont rarement heureux.

Le mari n'a pas la conscience calme; le point d'honneur ricane quelquefois en lui.

Il a beau se dire : Je suis de mon époque! — et hausser les épaules, un reproche muet l'étreint secrètement au cœur.

Il monte dans la voiture de sa femme, il mange les truffes de sa femme, il joue l'argent de sa femme, et il y a des moments où il est tenté de s'écrier :

— Ah ça! madame, est-ce que ces bienfaits ne vont pas bientôt finir?

Une fois marié, le capitaine de Bryan-Forville se sentit fort embarrassé.

On lui avait attribué une aile de l'hôtel du banquier; cette promiscuité le gênait.

Quand il allait chercher à la caisse les sommes qui lui étaient dues comme intérêts de sa dot, il lui semblait que les commis le contemplaient avec ironie.

Il prit le parti d'envoyer ses reçus par son valet de chambre.

Et quand le valet de chambre revenait avec les billets de banque, le marquis s'écriait :

— Qu'as-tu à rire ?

— Je ne ris pas, monsieur le marquis !

Et le marquis pensait : — Le drôle a l'air de dire que c'est de l'argent facilement gagné.

Bref, le capitaine n'y put tenir.

Il demanda à partir pour l'Afrique et ne revint à Paris qu'une fois par an. Il ne restait que huit jours auprès de sa femme et repartait.

Délaissée à son âge, jolie et recherchée, la jeune marquise accepta les hommages d'un premier secrétaire d'ambassade.

C'est celui dont le baron de Maucourt avait vidé les tiroirs pour y retrouver la correspon-

dance de la marquise, correspondance si échelée que le baron l'avait estimée quatre-vingt mille francs.

La marquise apprit par le duc de Laroche-Maubeuge que M. de Maucourt avait été condamné à cinq années de réclusion pour escroquerie.

Les débats avaient révélé que ce chevalier d'industrie était le fils d'un vrai baron de Maucourt qui l'avait légitimé en épousant sa maîtresse, marchande de gâteaux au Palais-Royal.

Laroche-Maubeuge apprit à la marquise qu'il était vivement question d'un mariage entre mademoiselle de Charmeney et ce grand seigneur mystérieux qu'elle avait rencontré chez la baronne hongroise.

— Lord Trelauney? s'écria la marquise.

— Juste.

— C'est un parfait gentleman!

— Sans doute; mais je ne puis voir sans regret cette alliance d'un vieux nom français avec le descendant de je ne sais quel corsaire britannique!

La petite marquise se pinça les lèvres.

Le duc comprit qu'il avait fait un impair et

que, entre un corsaire britannique et un banquier hollandais il n'y a que la main.

Il voulut réparer sa faute et devint si tendre, si pressant, que la marquise lui dit :

— A demain !

Laroche-Maubeuge revint le lendemain et les jours suivants, et il ne fut bientôt bruit que de cette liaison dans Paris.

Au bois, le duc escortait la voiture de madame de Bryan-Forville.

A Trouville, on les voyait toujours ensemble.

Et le duc partit pour les eaux d'Ems dans le même wagon que la marquise.

Ce fut un véritable scandale.

Une lettre anonyme instruisit le capitaine de ce qui se passait.

Un lâche le plaisantait et lui conseillait de ne pas venir troubler une félicité que son éloignement rendait complète.

Le cœur glacé, la tête en feu, le capitaine demanda un congé et l'obtint.

Trois jours après, il arrivait à Paris, et descendait dans un hôtel de la rue de Rivoli.

Le marquis épia sa femme et le duc.

Quand le doute ne lui fut plus permis, il en-

voya sa démission au ministre de la guerre et partit pour la Suisse.

A Berne, il se rendit à l'hôtel de ville et déclara qu'il faisait élection de domicile dans la ville, telle rue, tel numéro.

Trois mois après, il se fit naturaliser Suisse et revint à Paris.

— Madame, dit-il à sa femme, le divorce n'existe pas en France; mais il existe en Suisse. Je ne suis plus Français... je suis citoyen de Berne. Nous allons plaider... J'obtiens le divorce, et vous pourrez alors épouser M. de Laroche-Maubeuge.

La marquise rougit, balbutia, pleura...

Le divorce fut prononcé.

Dans cette situation, il est naturellement interdit de se remarier en France, mais rien n'empêche les disjoints de se remarier à l'étranger.

Le marquis épousa à Florence une comtesse Violi et revint à Paris avec sa nouvelle femme.

Le banquier Robert Kodom était désolé.

Ce scandale arrivant en même temps que sa ruine lui donnait des rages sombres.

Le dénouement de cette aventure causa plus de surprise que d'émotion dans le monde élégant.

On ne savait que penser de la conduite de M. de Bryan-Forville.

La suite devait apprendre aux rieurs que le capitaine ne laissait mûrir sa vengeance que pour la mieux savourer.

XI

LE TRAIN DE BRUXELLES

... Nous avons laissé, si l'on veut bien s'en souvenir, Robert Kodom agité d'un vaste projet.

La tentative d'autorité faite par Monseigneur avait peu réussi à l'ambitieux musulman.

Robert l'avait écrasé de sa supériorité.

Monseigneur était l'homme du poignard.

Robert était l'homme de l'idée.

La porte cochère venait de se refermer.

Monseigneur avait pris place dans sa voiture.

La nuit était pluvieuse et froide.

— Enfin, voici l'ennemi dehors ! s'écria le banquier avec une respiration bruyante. Il se croit déjà le maître de la situation, cet échappé des harems de l'Orient ! L'instrument creux sur lequel je promenais l'archet s'avise de vouloir faire de la musique tout seul. Dans quinze jours,

— plutôt avant qu'après, — son petit tatouage à la vinaigrette qu'il prend, en vérité, pour une gravure indélébile à l'eau-forte saturée de poudre, s'effacera de son bras bis ni plus ni moins qu'un bleu qui a fait son temps sur le bras rose d'une demoiselle. A ce moment-là, le maître!... on verra bien!

C'est assez de temps perdu à se préoccuper de ces oisivetés et de ces impuissances! Il faut songer à demain. Il a un coin de flair et de sagacité, pourtant, Monseigneur! Ce sont des chiens de piste, ces Orientaux, mais des chiens et rien de plus! Et puis, quelle puérilité! L'or pour l'or, et les jouissances de luxe qu'il procure. Ils ne songent pas à la domination, le « paraître » leur suffit; ils n'entrevoient pas même les paroxysmes de la passion; le plaisir les conduit bien vite à la satiété. Pauvres organisations! A nous deux, un de ces matins, prince Riazis! J'éprouve une âpre jouissance, moi, le fils d'un vieux manant obstiné dans sa plébéienne nature et dans sa contemplation des écus au poids, à côtoyer ces beaux fils qui ne sont que des ânes. J'ai besoin de parchemin pour mes dominations futures; ils me le fourniront, car je les tannerai fort et ferme.

Non, non ! on ne m'abattrà pas d'un souffle !

Ainsi parlant en des animations qui zébraient sa tête pâle de grandes rides intelligentes et vengeresses, Robert Kodom ne manquait pas d'une grandeur théâtrale sans doute, mais vraiment sinistre.

Il jetait au hasard, confusément, pêle-mêle, dans une grande malle en cuir de Russie cerclée de cuivre et boutonnée de clous dorés sur toutes les coutures, tous les objets de prix qui lui tombaient sous la main. Du mur il déclouait un Téniers ou un Wouvermans, des tiroirs il ramenait des écrins, des pierreries, des liasses de valeurs soit impayées, soit à distance d'échéance, et tout cela s'engouffrait dans l'entrebâillement de l'énorme caisse. Les papiers formaient tout au moins matelas et garantissaient les panneaux peints et les diamants contre les chocs probables du voyage. Quand le gouffre fut plein, mais plein à menacer de rendre gorge, Kodom tira les sangles sans plus de précautions qu'il en eût pris vis-à-vis d'un sac de voyage contenant six chemises de toile et deux douzaines de chaussettes ; puis, comme il éprouvait de la résistance par suite de la réplétion exagérée, il s'as-

sit sur le couvercle et redoubla d'efforts pour fermer.

Il sonna son valet de chambre, lequel arriva en se frottant les yeux, car la nuit s'avavançait.

— Jean, dit le banquier, passez-moi ma robe de chambre et un pantalon à pieds.

Il s'enveloppa dans les plis du vêtement de cachemire, enfila *l'inexpressible*.

Jean le regardait sans comprendre qu'on changeât de toilette au moment de se mettre au lit.

— Monsieur ne se couche pas? hasarda le valet.

— Au fait, quelle heure est-il donc?

Le domestique passa dans la pièce attenante et reparut presque aussitôt.

— La pendule du grand salon marque trois heures.

— Ah! si tard déjà!

Il donna ordre d'approcher une table, du papier blanc, un buvard et des crayons, près du divan qui occupait l'encoignure, demanda une seconde lampe, et pendant que Jean passait à l'office pour exécuter ses ordres, le banquier Robert Kodom s'étendit tout de son long sur le divan.

— Mon lit de camp, fit-il en se parlant à lui-même. Demain nous entrerons en campagne. Il s'agit de gagner la bataille.

Jean rentrait une lampe à la main.

— Bien, mon garçon ; posez les lampes aux deux extrémités de la table, tout ce qu'il faut pour écrire au milieu, allez prendre deux coussins quelque part et me les glissez sous les reins. J'ai à travailler une partie de la nuit. Demain, à sept heures précises, entrez sans frapper. Si le sommeil était plus fort que moi, vous avez le droit de me brusquer et même de me déposer de mon lit sur le parquet. A sept heures et demie, un fiacre à la porte. C'est entendu, n'est-ce pas ? sept heures et demie, pas une minute de plus.

— Monsieur ne veut pas qu'on fasse atteler le breack ?

— Ce n'est pas la peine ; un fiacre suffit bien pour aller au chemin de fer. A toutes les personnes qui pourront me demander, vous répondrez que mon voyage durera de huit à dix jours, et qu'au pis-aller je serai ici le 30 au matin. On comprendra.

Jean s'inclina et se disposa à sortir. Il s'arrêta sur le seuil :

— Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner?

— Rien de plus. Va, dors de ton mieux, et surtout n'oublie pas le coup de sept heures.

Aussitôt qu'il fut seul, Robert saisit fébrilement le papier qu'il lacérait à coups de crayon dans son impatience. Les feuillets succédaient aux feuillets et se couvraient de chiffres. Il continuait toujours! toujours! toujours!

Enfin, il s'arrêta tout à coup. Un sourire presque jeune éclaira sa tête livide et laissa comme une illumination extérieure sur cette physionomie généralement si froide et si discrète.

— J'ai trouvé, fit-il avec la fierté d'accent d'un homme qui vient de résoudre, sans garder un seul doute dans l'esprit, un problème à remuer le monde.

Il relisait ses chiffres et ses traits durs se dilataient en une béatitude surhumaine. Les mauvaises pensées ont leurs irradiations comme les bonnes, et le banquier Robert Kodom finit par s'endormir dans la paix profonde d'une conscience tranquille et satisfaite.

Nous nous trompons. Robert Kodom ne dormait pas, son corps seulement reposait pendant

que son imagination surexcitée continuait à chevaucher à travers les contrées hyperboliques où fleurissent les millions.

Cette organisation de granit avait ses côtés expansifs.

L'âcre reste de tendresse qui couvait sous les cendres de ce vieux cœur convulsionné le calcinait sans relâche. La belle Wanda avait mis le feu aux poudres, — et ces feux d'enfer sont de ceux qui ne s'éteignent jamais.

A la suite des préoccupations de toutes sortes qui l'avaient assiégé pendant le cours de cette journée; à la suite des combinaisons vertigineuses qui avaient sonné le tocsin dans son cerveau; à la suite de ces anxiétés sans issue, de ces renaissances subites à l'espoir, c'est à la baronne de Remeney que cet homme de cinquante-quatre ans pensait uniquement.

Ses lèvres minces murmuraient :

— Wanda!

Et ce vieux damné avait des lueurs de croyant sur la face.

Donc, il dort et continue son rêve.

Pendant ce temps, Paris commence à s'éveiller. Les populations houleuses qui grouillent chaque matin par les rues de la cité dévorante,

profilent leurs silhouettes le long des murailles sous les dernières flammèches du gaz, qui semble avoir froid... Oh! les horribles matinées d'hiver, quand tout ce peuple en haillons se met en branle avec le crochet, avec la hotte, avec le balai. Ce sont des voix cassées qui s'entre-choquent avec des bruits de tessons, des éclats de rire qui sentent l'ail et l'eau-de-vie, des blasphèmes qui sentent la prison, et des mots d'amour qui sentent l'égout.

Robert Kodom continue son rêve!

Violent, blafard et tout plein de frissonnements honteux, un jour chétif s'infiltré dans la chambre. Le banquier, lentement éveillé, se frotte les paupières et cherche sa vision.

— Wanda! répète-t-il encore.

Mais il n'aperçoit que son valet Jean en train de pousser les persiennes.

— Sept heures!

Robert Kodom est revenu à la réalité.

Une demi-heure plus tard, la malle était sur le dessus de la citadine, et Robert criait au cocher : « Gare du Nord! »

Monseigneur avait probablement l'habitude de faire ses ablutions au lever du soleil, ainsi

que le prescrit le Coran, car il avait précédé son associé au rendez-vous de la gare.

Les deux hommes se donnèrent la main ainsi qu'il sied à deux amis qui se détestent cordialement.

— Eh bien ! dit Riazis, votre détermination est bien prise, et vous persistez toujours ?

Robert Kodom ne répondit que par un geste de tête impératif et résolu. Le geste de tête signifiait :

— Est-ce que les hommes de ma trempe connaissent l'hésitation ?

Le musulman comprit :

— Ce qui est écrit est écrit, continua-t-il. Et d'ailleurs, sans bien connaître en détail l'application de votre idée, il m'est démontré que l'idée est là, superbe, immédiate, palpable à la toucher de la main aussi sensiblement que par la raison. C'est égal... rude partie ! Et vous préférez la jouer tout seul.

La présence de deux étrangers attire forcément l'attention, puis invinciblement on en vient à l'expansion. Et les paroles volent... et retombent. Quand elles sont bonnes à ramasser, il se trouve toujours une oreille qui les ramasse.

En se tournant vers la voiture de Monsei-

gneur, plus somptueuse que son modeste fiacre, Robert Kodom aperçut une tête à la fois enfantine et formée qui le regardait curieusement. Il fit semblant de n'avoir rien vu; mais son œil d'oiseau nocturne, dissimulé sous les plis des paupières, ne perdait pas un mouvement de cette physionomie mobile et tout en pointe comme une aiguille.

— J'ai vu cette figure-là ailleurs qu'à Notre-Dame! pensa-t-il.

Le banquier jeta un coup d'œil sur l'horloge du chemin de fer et régla sa montre en homme méthodique.

— Il n'est que sept heures et demie, et nous avons une demi-heure avant le départ...

— Mieux que cela, répondit Riazis; le départ de l'*express* est retardé d'une demi-heure depuis avant-hier. Des travaux urgents sur la ligne, que l'on vient de m'expliquer... et dont je ne me souviens plus. Ceci nous donne trois quarts d'heure de répit, en tenant compte de l'enregistrement des bagages. Diable! vous n'avez qu'un colis, vous, maître, mais il est de taille!

Et l'Asiatique eut un sourire en dessous qui signifiait :

— Je devine.

Il continua à voix haute :

-- Les précautions sont toujours bonnes à prendre ! Et je le comprends à ce point que j'ai cru devoir en prendre pour vous.

Robert Kodom épiait toujours du regard l'équipage de Riazis. Sous cette insistance d'inquisition, la tête s'était retirée dans l'angle opposé de la voiture.

— Il y aurait opportunité, ajouta Monseigneur, d'utiliser les quelques minutes qui nous restent à passer ensemble. J'ai une faveur à vous demander, un service à vous rendre et une présentation à vous faire.

— Tout cela sera bien long, sans doute.

— Pas le moins du monde. Nous savons l'axiome anglais : *Time is money*, et cette physionomie de petit diable qui vous inquiète tant derrière les stores de mon coupé le sait aussi bien que nous.

— Ah ! fit Robert avec le plus beau flegme.

— Si vous le vouliez bien, continua le prince, nous entrerions dans le modeste cabaret qui fait l'angle de la place, là, à dix enjambées de l'endroit où nous sommes.

Je me suis assuré qu'il s'y trouve un petit cabinet où l'on est comme chez soi. Votre voiture

stationnera devant la porte; elle n'attire point le regard. Pour la mienne, elle demeurera en place. Seulement, vous me permettrez d'extraire le bonbon de la bonbonnière.

Et, sans attendre une réponse, Riazis se dirigea vers la portière, qu'il ouvrit d'un tour de poignet. Une main toute mignonne et toute effilée, gantée de daim, s'appuya sur son bras, et le plus charmant petit cavalier qu'il soit possible d'imaginer s'élança d'un bond agile sur la chaussée.

Un joli casseur de pots des universités allemandes, la casquette mutinement posée sur le coin de l'oreille, la vareuse grise à collet et parements verts, les bottes à glands sur le pantalon collant, et la cigarette à la bouche; il ne manquait absolument que l'entaille du sabre sur la joue, qui est de première nécessité à Heidelberg. Elle manquait, et c'eût été dommage, en vérité, qu'elle eût entamé cet épiderme d'un grain si velouté.

L'étudiant s'inclina devant Kodom.

— Madame, fit le banquier en rendant le salut avec toute la souplesse qu'il put trouver dans sa maigre échine, ce n'est certainement pas

vous que j'espérais avoir l'honneur de trouver sur ce...

— Allons, sur ce trottoir ! ne vous gênez pas !

Monseigneur se dirigeait vers le cabaret de la Conférence sans se mêler à la conversation.

Robert et Marianne de Fer le suivirent.

Car c'était Marianne de Fer.

Elle marchait résolûment, frappant le sol de son talon cavalier.

On entra.

XII

MARIANNE ET MARIO

Nos trois personnages prirent place autour d'une table où les fonds de bouteille avaient signé leur passage par des incrustations en rubis dans la toile cirée, à l'instar des demoiselles qui incrustent leurs noms au diamant sur les glaces des cabinets particuliers.

— Mon ami, commença Riazis...

Robert Kodom eut un soubresaut. « Mon ami » était une insinuation. Il se tint sur ses gardes.

Le musulman reprit :

— J'ai compris toutes les précautions et toutes les prudences dont l'œuvre que vous allez entreprendre doit être entourée. Je n'ai pas même insisté, vous me rendrez cette justice, pour vous accompagner dans ce voyage. Je suis un cosmopolite, malheureusement aussi connu

· dans les grands hôtels de l'Europe que dans les caravansérais de l'Asie et de l'Afrique. Toutefois, si votre tête suffit à porter ce vaste projet, il faut dix personnes, vingt, trente, quarante peut-être, pour vous obéir dans l'exécution. Quarante personnes sont, en général, doublées de quarante curiosités indiscretes. Or, j'ai cherché à fondre ces quarante individualités en une seule, ces quarante curiosités en une curiosité unique, — très-fine, par exemple, je ne vous le dissimule pas, et vous l'auriez, du reste, bientôt vu.

· Et voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous présenter Marianne de Fer... Sur un signe, elle remplacera demain cette tenue de garnement de brasserie par une robe à quarante-six volants et se transformera en duchesse à quarante-six quartiers. Après-demain, elle sera sœur de charité, chanteuse de cafés-concerts, ouvreuse de portières, marchand de contre-marches, professeur d'esthétique; au besoin, vous en ferez un officier d'ordonnance ou un simple employé de la douane. Elle est tout ce qu'elle veut, et elle est engagée — par sa parole qui est de fer comme sa personne — et aussi par ses intérêts, à vouloir tout ce que vous voudrez.

Pour la minute, c'est votre fils ou votre pupille qui va perfectionner ses études en Allemagne. Vous le reconduisez par la Belgique jusqu'à Mayence, ce qui est le devoir d'un bon père ou d'un bon tuteur. A l'arrivée, si vous avez besoin d'un abbé romain ou d'un petit jockey, un coup de peigne, un peu de rouge ou de blanc, selon l'emploi, et ce sera fait en deux temps. Je vous répète que vous êtes garanti contre ses indiscretions par son intérêt même ; j'ajoute qu'elle ne sait pas le premier mot des plans que vous avez en tête, et la meilleure garantie, c'est que je les connais à peine moi-même. En résumé, elle met à notre disposition toutes les énergies de quarante hommes et toutes les souplesses de quarante femmes en une seule personne.

Marianne finit la phrase dans un rire éclatant :

— Et, d'ailleurs, on ne paye que si l'on est content et satisfait, à l'instar des baraques de la foire.

L'heure du départ approchait.

Kodom se leva sans répondre et sortit le premier.

Il ouvrit lui-même la portière de son fiacre,

invita d'un geste poli Marianne à monter, puis, donnant sur le seuil du cabaret une dernière poignée de main à Riazis :

— Adieu, Monseigneur, dit-il ; souhaitez que je réussisse, car, si je me perds, Mahomet lui-même ne pourra rien pour vous que vous recevoir dans son paradis plus tôt qu'il ne s'y attendait.

Ceci dit, il sauta dans la voiture en criant au cocher :

— En gare!

Nos deux voyageurs étaient arrivés trop tard pour obtenir un coupé réservé. Le hasard voulut qu'ils fussent tous retenus ce matin-là. Force fut donc de se contenter de deux encoignures qui se faisaient face dans un compartiment de première classe.

Le banquier avait mal dormi. Il avait sa revanche matérielle à prendre des visions de Wanda. Il s'arrangea donc en voyageur de précaution qui connaissait les mesures à prendre contre les secousses des wagons. Les Anglais fabriquent des courroies élastiques pour soutenir la tête, des emmanchements rembourrés pour les aisselles. Kodom se suspendit le plus confortablement qu'il lui fut possible en s'excu-

sant vis-à-vis de son compagnon de voyage. Tout cela tenait dans une gibecière qu'il portait en bandoulière.

— Comment vous appelez-vous dorénavant pour le monde? lui demanda-t-il à l'oreille.

Elle parut très-anxieuse de la question.

— Au fait, c'est très-grave, répondit-elle. J'ai la superstition des noms. A vos ordres, cela va de soi. J'aimerais pourtant que ce fût coquet, si faire se peut sans vous désobliger.

Elle jeta un coup d'œil sur ses compagnons de compartiment : ils étaient trois.

— Je suis sûre que ces gens-là vont nous ennuyer richement, murmura-t-elle en laissant un léger bâillement plisser sa bouche d'une fermeté académique.

Puis, se tournant vers Robert Kodom, qui terminait son installation sans souci du voisinage, en citoyen du monde qui se croit partout chez lui :

— Jusqu'à nouvel ordre, il suffira de masculiniser mon nom avec une pointe italienne. Si vous n'y voyez pas d'obstacles (à cet endroit elle baissa la voix), Marianne s'appellera Mario.

— Oui, Mario, c'est entendu, mon enfant! fit le banquier en élevant l'intonation pour se fa-

miliariser à la langue italienne ou pour apprendre à la compagnie le nom de son charmant compagnon.

— Mario? Ce sont des Anglais, affirma confidentiellement le gros homme plantureux installé à l'extrémité opposée, à une dame qui semblait être sa gouvernante plutôt que sa femme légitime.

Un grand garçon efflanqué, bras ballants, tête blême, œil terne et cheveux jaunes collés aux tempes, complétait le trio. C'était un lycéen d'une quinzaine d'années qui ne laissait rien perdre, car il tira son calepin et écrivit sur l'affirmation de son auteur :

— Mario, Anglais.

Il paraît que son père lui avait recommandé de ne rien perdre des conversations substantielles.

Robert Kodom avait ces mouvements de va-et-vient dans le cou qui trahissent le commencement du sommeil.

Marianne regardait par la portière les bois dénudés et les champs couverts de givre se succéder avec une brusquerie qui l'émerveillait.

Cette organisation de fer aimait les duretés de la nature, et ses nerfs se détendaient dans

cette âpre atmosphère d'une locomotion rapide; cette contrée plate l'éloignait comme par enchantement des troubles, des bourrasques et des affolements de sa vie quotidienne.

Elle ne savait pas même où elle allait, ni le premier mot du but poursuivi; elle savait seulement que le sang lui battait plus librement aux artères, et que chaque impulsion de la machine l'éloignait pour quelques jours de Paris, la ville de damnation.

Elle se doutait bien qu'on la conduisait vers d'autres abîmes, mais *d'autres* enfin!

Et cette nature nerveuse, éprise d'inconnu, désillusionnée et naïve à la fois, éprouvait le besoin du changement comme toutes les âmes en peine qui n'ont pas eu l'abri du foyer sauveur.

De temps à autre, Robert Kodom laissait filtrer une lueur de lumière intelligente et curieuse sous ses paupières. Il avait le besoin de l'investigation même en dormant. Il parut satisfait de son compagnon de voyage, car, sans s'en rendre compte, il laissa échapper son appréciation :

— Elle a vraiment l'attitude d'un petit homme.

— Et vous verrez, dit Marianne qui avait en-

tendu, que j'en ai la résolution — et le poignet au besoin.

Le banquier posa deux doigts sur ses lèvres :

— Chut! tâchons de faire un petit somme jusqu'à la première station importante. Nous finirons bien par trouver un coupé libre.

— Compris! répondit Mario.

Et d'une heure ils n'échangèrent plus une parole.

Les trois voyageurs que nous avons signalés charmaient les loisirs de la locomotion par des confidences douloureuses sur la baisse des tourbes. C'étaient des Picards, selon toute apparence, et la tourbe avait subi des variations de cours qui leur étaient préjudiciables. C'était un peu la faute du gouvernement à l'estimation du chef de famille. La dame répondait, avec mansuétude et condescendance, que le gouvernement se trouve avoir des martels en tête aussi bien que quiconque. Il faut songer à tant de choses : la guerre, la marine, les finances et la construction des églises!

— Oui, sans doute! mais l'agriculture est le pain des sociétés, et c'est l'agriculture qu'il est nécessaire de soutenir avant d'encourager les arts.

Marianne ne put retenir un léger sourire. Les rapports immédiats de la tourbe avec l'agriculture ne lui semblaient pas très-saisissables, et le pain qu'on peut tirer de la manipulation des terres grasses ne pouvait être que trop noir à son goût.

Le gros homme surprit cette échappée d'ironie.

— Vous êtes du parti des arts, monsieur Mario? fit-il en appuyant sur chaque lettre du mot pour prouver qu'il avait de l'attention et de la mémoire. C'est bien naturel à votre âge.

Ces derniers mots furent accompagnés d'un pli des bajoues où se lisait : *bambin!*

Le beau parleur continua, en remuant ses breloques opulentes entre ses gros doigts :

— Eh bien! jeune homme, vous devriez demander à monsieur votre père l'autorisation de vous arrêter à Saint-Quentin, où nous allons arriver. Je me ferais un plaisir de vous conduire et de vous diriger dans notre musée, qui est un des plus riches de l'Europe. Mais l'argent que toutes ces acquisitions coûtent à la *cité!* (Il prononça vraiment : cité!) Et puis après l'acquisition, voici venir le tour des salles à construire, des conservateurs à loger et à engraisser, des

employés à appointer... La ruine! quoi! Et l'agriculture manque de bras!

Mario battait la mesure contre le carreau pour accompagner le récit.

On eût dit que le narrateur avait besoin de cet accompagnement, car il reprit avec le beau feu de l'éloquence :

— Et les impudeurs que ces tableaux et ces statucs d'après l'antique propagent dans nos campagnes! C'est honte d'y songer seulement! Tenez, monsieur, dernièrement encore, ils ont acheté au poids de l'or une Vénus en marbre. Pas un voile, monsieur, pas un!

A cette monstrueuse affirmation, la demoiselle de compagnie baissa pudiquement les yeux.

Le train s'arrêtait en soufflant comme un vieux cyclope.

Une voix cria :

— Saint-Quentiin! Saint-Quentin!

Kodom eut la mine embarbouillée d'un homme qui se réveille.

Le contempteur des arts plia savamment sa couverture de voyage et se retournant avant de descendre vers Mario :

— Vous avez tort de ne pas me suivre, mon jeune ami.

Kodom fit un mouvement. Il n'avait pas la religion de la vieillesse.

L'homme au teint roséolé continua :

— Je devine... des affaires pressées. Tous les commerces ont leurs exigences fatales. Ainsi la tourbe, par exemple...

— En voiture, messieurs! cria la casquette cerclée d'argent.

L'homme de Saint-Quentin tenait à finir sa période.

— Pardon, c'est l'art qui nous intéresse; j'oubliais... la Vénus qui nous ruine me paraît une indécence : je ne mâche pas mes opinions, moi, vis-à-vis de personne. Mais pour le fini, la grâce et le charme, il est bien malheureux que vous n'ayez pas un jour à vous, vous verriez que c'est « bien imité ».

La dame de compagnie avait pris les devants et le grand dadais suivait.

Le Millevoye engraisé des tourbes sortit le dernier du compartiment en répétant :

— Oh! bien imité! incomparablement imité!

La fière Marianne tenait les côtes de Mario pour l'empêcher d'éclater.

Le gros homme était en train de chercher ses trois billets dans un coin de son porte-monnaie.

— Monsieur! monsieur! héla la Parisienne déguisée, est-ce vraiment bien imité?

— Je croyais avoir oublié mon cache-nez. Non, je l'ai sur le bras. Admirablement imité!

Sur cette dernière appréciation, la dame de compagnie reparut en quête de son maître.

Le sifflet jeta son cri de départ.

Marianne fit un porte-voix de ses deux mains rapprochées :

— Et qui vous a si bien renseigné sur la justesse des imitations, vieillard débauché?

La dame de compagnie mit son mouchoir à carreaux par-dessus son voile, puis elle saisit le bras du « vieillard débauché » et l'entraîna.

Le train se remettait en marche.

Robert Kodom ouvrit cette fois les yeux. Il ne dormait plus. Marianne, si forte qu'elle fût, ne soutint pas ce regard étrange sans un certain frémissement impossible à réprimer.

— Maintenant causons, Mario, dit-il à la jeune femme; nous sommes en route sur les grands chemins, et nous n'avons pas le loisir d'effeuiller les marguerites. Concluez qu'il faut

comprendre vite, obéir de même et ne pas bavarder, Marianne. C'est à l'homme que je m'adresse et point à la femme.

— Aussi, maître, c'est l'homme seul qui se tient à votre discrétion : la femme a ses projets comme vous avez les vôtres.

— Je ne sais rien de vous que ce que les gazettes ont raconté de votre excentricité sauvage et de vos incartades un peu fanfaronnes. Il paraît que vous gagneriez facilement la timbale au mât de cocagne, tant vous avez de nerfs dans les bras et dans les jambes. La chronique a même rapporté que vous tirez l'épée comme un prévôt de salle d'armes et que vous abattez en vous jouant une douzaine de pigeons au tir sans quitter votre cigarette. Vous avez sur l'asphalte parisien une réputation toute faite qui ne comporte ni la misère ni la médiocrité. C'est une existence facile, et la curiosité me vient de savoir pourquoi vous tentez la vie d'aventures, vous qui n'avez qu'à sourire seulement pour voir à vos pieds toute la jeunesse prodigue et toute la vieillesse galante?

— Ah ! pardon, on ne m'avait pas avertie que j'aurais à me confesser en route ! J'ai fait ma confession à Monseigneur, et je ne lui ai

pas demandé sa bénédiction. Tenez-vous absolument à me donner la vôtre ?

— Oh ! ma fille, dit Robert Kodom, n'ayons pas d'esprit. Voici que nous approchons de la frontière belge, et ça s'impose à la douane. Parlons net et parlons franc. Vous ne savez pas le premier mot du but que je poursuis. Vous ne savez que mon nom, et vos dénonciations auraient d'ailleurs peu de poids contre une forte tête de la finance qui s'appelle Robert Kodom. Je suis bien maître de la partie. On a dû vous dire que je suis beau joueur, et c'est à cette certitude plus qu'à mes charmes personnels que je dois l'agrément de votre compagnie. Êtes-vous prête à la passivité absolue, et combien estimez-vous la servitude de la créature intelligente et libre que vous avez toujours été ?

— C'est cent mille francs, à la condition que vous n'exigerez autre chose que du silence, de l'obéissance, de l'énergie et de l'opiniâtreté. On ne compte que trois vertus théologiques là-haut ; moi, j'en ai quatre que je viens de vous énumérer et que je garantis. Mais, par exemple, je suis pressée. Oui, je lis dans vos yeux que vous ne croyez guère à ces volontés impérieuses de la part d'une faible femme. Je ne suis pas une

faible femme. Ma musculature, qu'on dit de fer dans toute ma personne, se trempe d'acier quand elle arrive au cerveau. Donc, cent mille francs, quinze jours, un mois d'esclavage, — vous préciserez, — et touchez la main que je vous tends.

Elle retira ses gants en ajoutant résolûment :
— Et c'est marché fait !

XIII

BRIC-A-BRAC

Le banquier soupesa cette petite main entre ses larges doigts spatulés, avec des curiosités de chiromancien ; puis, avec une onctuosité de parole qui ne lui était pas ordinaire :

— C'est marché fait, dit-il, et je signe.

Il baisa galamment le bout d'un ongle de Marianne.

La jeune femme laissa sa main dans celle du vieillard avec une certaine gravité dont elle n'était point coutumière. Elle paraissait réfléchir. Il est à supposer qu'un souvenir de son père lui descendait de la tête au cœur, à ce moment.

— Monsieur Kodom, ajouta-t-elle, je ne sais si c'est le grand air qui me rend expansive, cela

ne m'arrivera plus, je vous le jure, une fois que nous serons dans l'action. Il y avait si longtemps que je n'avais librement respiré ! Vous m'excusez, n'est-ce pas ?

Robert la regardait sans répondre.

— Voulez-vous que je chante ?

Et elle se mit à fredonner.

Les employés avaient successivement crié aux portières toutes les stations de la ligne depuis Maubeuge jusqu'à Mons. La douane avait pris son temps, bien entendu. La malle de Kodom, une tour de Babel où gisaient pêle-mêle les valeurs, les bijoux et les toiles de prix, avait longuement préoccupé les intelligences qui se tiennent sur les frontières. Tout avait fini par un : « Laissez faire ! laissez passer ! »

Pour les dix caisses de Marianne, — car nous avons oublié de noter que le soigneur Riazis avait fait enregistrer les bagages de sa protégée avant l'arrivée du banquier, — pour les dix caisses de Marianne, ce fut toute une affaire. Kodom tira de son portefeuille un papier très-sévère d'aspect et couvert des timbres les plus variés, qui mit fin à la discussion.

Le brigadier de service s'inclina respectueusement à l'aspect de ces autorités qui réunis-

saient en parafes toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Le train se remit en marche, et quelques minutes avant quatre heures nos deux voyageurs opéraient leur entrée dans la capitale de la Belgique.

— Et quand allons-nous à Anvers ? fit observer Marianne.

— Plus tard ! répondit Kodom. Ce n'est pas le moment de partir. Du reste, je ne suppose pas que votre présence y soit nécessaire.

Il héla une de ces vastes voitures qui rappellent le style de Louis XIV et sont l'orgueil de Bruxelles.

Le cocher fit faire volte-face à ses deux bêtes et se dirigea vers l'ennemi qui l'appelait. Tous les Français sont des ennemis à Bruxelles, et les hôteliers se chargent bien de le leur prouver au moment de la note.

— Ma belle enfant, argumentait Kodom pendant cette voltige, nous reviendrons plus tard quérir notre chargement de bagages. Ma malle suffira pour ce soir ; demain, nous aurons loué un appartement. Nous descendons provisoirement à l'auberge.

Le banquier remit son bulletin à un employé

qui ramena sur une brouette la caisse en cuir de Russie et la hissa sur le sommet du véhicule avec le concours de deux ou trois camarades, car le colis était lourd.

— Hôtel de Flandres ! cria-t-il.

Du coup, le cocher fit un salut plein de révérence.

A quatre heures et demie, l'installation provisoire était faite dans un appartement de quatre pièces d'un grand confortable. Deux chambres à coucher situées aux extrémités opposées et séparées par le salon attenant à la pièce de Marianne à droite, et le cabinet de travail qui donnait accès à gauche sur la chambre de Robert Kodom.

La caisse volumineuse avait été déposée, sur l'ordre du propriétaire, au beau milieu du cabinet de travail.

Kodom paya royalement les porteurs et le congédia d'un geste.

Un grand feu brillait dans toutes les cheminées, et Marianne s'était étendue sur un vaste divan en velours d'Utrecht, en tournant une cigarette dans l'attente des ordres du maître.

Le maître avait commencé par fermer soigneusement toutes les portes. Cette précaution

prise, il revint à la malle, qu'il ouvrit avec des précautions infinies. Marianne n'éprouvait point la grande curiosité des diamants. Elle avait continuellement vécu dans le luxe. Néanmoins, il fallut bien subir l'attraction cette fois. C'était un éblouissement comme dans les récits féeriques des *Mille et une Nuits*. Lorsque le vaste guéridon qui occupait le milieu de la pièce fut couvert — intégralement couvert — de pierres précieuses qui brûlaient les yeux, Kodom continua son exposition sur la console, puis sur les chaises, puis sur la cheminée.

— Enfin, c'est fini ! s'écria-t-il en jetant sur toutes ces irradiations un regard satisfait. Qu'en pensez-vous, Marianne ?

Elle eut une inclinaison de tête indolente.

— C'est très-beau ! fit-elle sans se lever.

— Et ce n'est rien, ces choses qui reluisent ! continua le banquier. Voilà des chiffons qui ne reluisent pas le moins du monde et qui valent mieux.

Et il remuait des liasses de papiers et de titres.

— Pouah ! c'est laid et ça n'a pas l'air de sentir bon, affirma l'insoucieuse en tirant son maryland d'une bourse turque.

Le jour commençait à tomber. Robert passa dans le grand salon et sonna pour donner l'ordre d'allumer. Il eut la précaution de fermer la porte du cabinet de travail pour éviter les coups d'œil indiscrets du garçon de service. Les candélabres à sept branches furent immédiatement garnis de bougies, et le garçon demanda ses ordres pour la soirée.

— Dîner à sept heures, répondit Kodom. Vins de Margaux ; du gibier, si vous en avez ; du café le moins national que vous pourrez. Là-dessus, ne me dérangez plus avant l'heure dite. Vous frapperez avant d'entrer pour nous avertir, et vous ferez servir dans une pièce réservée. Allez, mon garçon.

Le domestique s'inclina, en ajoutant :

— Faudra-t-il faire monter les caisses de tableaux ?

— Je les attends, dit Kodom.

Marianne avait jeté sa cigarette et s'était levée.

— Ah ! maintenant je demande à voir ; permettez-vous ?

— Comment donc !

Elle regardait les toiles l'une après l'autre et

son regard métallique se veloutait pendant cette contemplation.

— Pourquoi ces panneaux de bois et ces châssis de toile m'étreignent-ils de cette façon ? dit-elle après un examen presque extatique. C'est très-beau tout ce que vous avez là ; des chefs-d'œuvre de la meilleure époque et des originaux. Vous aimez donc la peinture, vous ?

— Heuh ! tout juste autant que ma position l'exige.

— Et pourquoi avez-vous acheté ces adorables toiles qui sont à couvrir d'or ?

— Parce qu'un expert de l'Hôtel des ventes me l'a conseillé comme une bonne affaire.

— Une bonne affaire ! c'est à adorer tout bêtement. Celui-ci c'est un Miéris ! est-ce doux ! est-ce clair ! est-ce chatoyant et simple ! Ceci un Teniers jeune ! rient-ils d'assez bon cœur tous ces gaillards groupés devant la cruche ! — Oh ! la bonne naïveté et comme les arbres ont des poses naturelles et vivantes dans leurs brusques découpures. Un Breughel, rien que cela ! Tiens ! celui-là plus magistral et plus viril : un Wouvermans, pour sûr ! La solide croupe de cheval, et comme le chien de basse-cour le regarde avec de bons yeux intelligents !

— Où donc avez-vous pris tout ce bagout technique ? demanda Kodom, qui ne comprenait qu'à demi. Auriez-vous fréquenté les artistes ? Oh ! fi ! fi !

— J'ai tout fréquenté et ce n'est pas fini ! Et quelle fantaisie vous a pris d'apporter un musée à l'étranger ?

Kodom s'assit, et, croisant ses courtes jambes l'une sur l'autre, il prit son air le plus doctoral et répondit :

— Ma belle enfant, nous ne sommes plus sur le sol de la fantaisie, mais sur le sol de la nécessité. Tout ce que vous voyez là sous vos yeux, ces tableaux qui semblent vous toucher et ces diamants qui vous laissent froide, ces paquets d'actions, de billets, de valeurs orthodoxes ou non, qui manquent d'art, je le soupçonne, croyez bien que je ne m'en suis pas chargé pour le simple plaisir de remplir une malle en cuir moscovite. Nous sommes ici pour battre monnaie et vendre prosaïquement notre marchandise ni plus ni moins que des épiciers.

— Mais il fallait vendre à Paris...

— A Paris, tout le monde connaît la galerie Robert Kodom, ses diamants et sa position financière. A Paris, Robert Kodom ne saurait

rien vendre sans soupçons et sans déchéance sur la place. Or, c'est la confiance qui fait le crédit. Ne vous en doutez-vous pas un peu ? Vous me paraissez assez froide pour ne payer souvent votre clientèle que de mine. Confiance ! confiance ! tout est là. Demain, à Bruxelles, à Malines, à Anvers, à Namur, à Liège, jusqu'à Spa, aux quatre points de la Belgique, Robert Kodom peut négocier ses traites, même douteuses, par fractions, à la suite d'un embarras momentané de jeu. C'est mon affaire personnelle, ceci. Le coin qui vous regarde, princesse, ce sont les œuvres d'art et les bijoux. Vous venez précisément de m'attester, à ma grande surprise, mais aussi à ma grande satisfaction, que vous possédez en peinture les connaissances et les finesses d'un juif de Francfort. Un jour, vous serez un jeune voyageur prodigue que les nécessités contraignent à des sacrifices. Le lendemain, vous deviendrez une grande dame très-éprouvée aux casinos d'Allemagne et qui vend ses bijoux pour se rapatrier. Mais en tout, quand même, grand seigneur comme homme et tout au moins duchesse comme femme. Vous changerez de nom à votre gré et de sexe selon vos besoins. Des rôles très-variés à jouer, mais de :

rôles nobles, après tout ! J'espère que vous ne vous en plaindrez pas.

— Je n'ai pas le droit de me plaindre, et je vous ai fait le serment d'obéissance. Commandez. L'entraînement n'est pas encore venu, mais une fois sur la pente de l'intrigue, j'aurai mes inspirations, je l'espère.

— Moi, j'en suis certain. Et comme les conversations à mots couverts ne font que retarder le dénoûment dont nous avons tant besoin, vous et moi, — et le prince Riazis qui vous a présentée à moi, — je vais vous préciser mes conditions. A marcher vers un but que je poursuis depuis trente ans, et qui n'est pas seulement un appétit de richesses, je suis arrivé à deux pas de la ruine. Vous pouvez constater que les seuls restes qui sont là devant vous suffiraient à des ambitions moins exigeantes que la mienne. Mais, je vous l'ai déclaré, j'ai charge de gens qui marchent derrière moi, — sinon charge d'âmes.

Marianne écoutait sans un seul mouvement qui témoignât une approbation, curieusement accoudée sur un genou.

Le banquier poursuivit :

— Demain, à la première heure, vous ferez

vosre possible pour être sur pied, quoique ce soit peu dans les mœurs parisiennes. Ne vous occupez de rien, vous trouverez, dans un appartement digne de vous, la collection de costumes dont vous vous êtes précautionnée. Pour cette journée, le jeune Grec-Arménien serait assez le type de circonstance.

Inutile d'ajouter que je tiens à vosre disposition tous les titres de chancellerie qui vous rendront partout l'accueil favorable et même respectueux. Il est urgent que le jour même les diamants soient vendus au nom de l'Arménien dont nous parlons. Vous plairait-il d'être en hostilité avec le gouvernement de vosre pays ? Vous serez révolutionnaire ou simplement décoré, à vosre choix. Et, tout en faisant ces courses avec l'activité que je vous pressens, vous n'aurez pas de peine à vous renseigner sur le nom et l'adresse des collectionneurs de peinture qu'on dit très-nombreux dans cette ville. Visites pour la soirée.

Il vous suffira d'envoyer par commissionnaire les notes relatives à ces protecteurs des arts. Vous trouverez à chaque adresse une présentation qui vous mettra à vosre aise, et j'aurai d'ailleurs la précaution de faire déposer sur vosre toilette des instructions détaillées sur l'at-

titude à tenir, selon le caractère des gens.

Peut-être faudra-t-il changer de costume et de nationalité. Non, je ne suppose pas, vu l'empressement à témoigner pour le paiement. Vous ne vous adressez qu'à l'aristocratie, qui paye à quarante heures les dettes de jeu — et celles de l'infortune. Est-ce compris ?

— C'est compris ! répondit Marianne.

— Allons, à merveille ! Et maintenant, mon beau Mariocoiffe, mettez sur le coin de l'oreille votre toque d'étudiant ; donnez un coup de brosse à votre vareuse, un coup de lime à vos ongles et descendons dîner, si tel est votre bon plaisir. A la suite du dîner, vous pourrez passer votre soirée au théâtre de la Monnaie ou à la brasserie. C'est plus tapageur. Mais ce Lambick est bien dur ! Moi, je suis un bonhomme qui ai besoin de me reposer... en alignant des chiffres.

Marianne se leva.

— A vos ordres, seigneur et maître.

Kodom réintégra les bijoux dans la malle, les papiers dans un secrétaire dont il mit la clef dans sa poche. La sonnette tinta dans le salon : sept heures sonnaient à la pendule.

On descendit.

Le lendemain, au petit jour, Robert frappait

à la porte de Marianne. Il fut bien étonné de la trouver debout, accoudée à la fenêtre et lançant la fumée de sa première cigarette aux brumes de l'aurore, qui semblait particulièrement enrhumée ce matin-là. Il exprima sa stupéfaction en termes galants, un peu démodés depuis la Restauration.

— Je m'appelle Marianne de Fer, répondit simplement la jeune femme, et je vous ai suivi pour vous obéir.

— L'obéissance sera douce. Je vous ai trouvé un petit hôtel sur le boulevard de Waterloo. Vous serez là tout à fait chez vous et dans les meilleures conditions de confortable et de *high-life*. Il ne faut pas paraître pauvre pour vendre avantageusement. Cet appartement est spécial pour les bijoux et les pierres précieuses. Les négociations de tableaux se feront dans un atelier, que j'ai trouvé tout meublé, pendant l'absence de l'artiste, et qui fera bien valoir les toiles.

— Je vous suis, répondit Marianne; prenez mes devants.

— Prenez d'abord ce coffret. C'est lourd, mais vous êtes forte. Il contient mes pierres de l'eau la plus pure, et ce sera occupation suffi-

sante jusqu'au moment du déjeuner. A ce moment, vous rentrerez à votre domicile, où j'aurai fait déposer, dans une caisse dont j'ai pris deux clefs, le reste de la bijouterie. Dans l'après-midi, les tableaux suivront. A propos, voici la clef de la caisse aux bijoux.

Ainsi causant, Robert Kodom et Marianne étaient arrivés à la porte d'un petit hôtel enfoui sous un massif de tilleuls et de sycomores. La verdure avait disparu, mais les branches noirâtres, rugueuses et tordues dissimulaient bien la vie intérieure, l'*at home*, comme disent les Anglais.

On entra. Robert avait les clefs dans sa poche.

— Mais c'est un trousseau ! s'écria Marianne. Auriez-vous la prétention de devenir mon geôlier. Notre traité ne porte qu'un mois de captivité au maximum, de captivité mitigée par les égards.

— Vous serez libre comme à Paris, et j'espère ne vous prendre que deux jours.

— Ah ! dépêchons alors !

Un petit jardin adorablement planté d'arbres verts qui invitaient à oublier décembre ; une maisonnette italienne ; un seul étage, mais

des plafonds très-élevés où l'air circulait en liberté; un feu préparé dans toutes les cheminées; un meuble du premier empire, trapu et massif, mais d'une opulence incomparable; un palais de marchand enrichi, sans doute, mais un palais où l'on était bien caché et bien capitonné.

— Vous êtes chez vous, dit Kodom.

— Pour combien de temps? demanda Marianne.

— Ah! n'allez pas vous habituer à l'esclavage dans ces meubles carrés. La singularité aura donc toujours les mêmes séductions sur vous? Vos bagages sont dans le salon. Voulez-vous voir?

— Au fait, voyons.

Tout était là, rangé, espacé, en ordre.

— Quel costume? Oui, je me souviens. Je suis un Monténégrin pour aujourd'hui. J'ai votre affaire.

Elle ouvrit une caisse sans la moindre hésitation, et tira un superbe caftan tout garni de fourrures. Puis elle passa dans la pièce voisine et reparut au bout de quelques minutes superbe et provocatrice, le poignard d'argent au côté,

la ceinture guillochée à la taille et le bonnet d'astrakan couronnant l'édifice.

— Ah ! mais c'est impossible ! s'écria Robert Kodom, vous n'avez pas eu le temps de traverser la mer Noire et de revenir.

— Voilà comme nous sommes, nous ! répondit-elle en se regardant avec complaisance dans les quatre glaces de l'appartement.

— Et ce serait bien dommage d'être autrement.

— Des fadeurs ! fit Marianne.

— Une fois n'est pas coutume. Maintenant, à l'action. Vous avez bien compris ?

Un signe de tête affirmatif.

— Ah ! mon Dieu ! j'avais oublié les détails les plus importants !

Kodom fouilla dans une serviette qu'il tenait sous le bras. Pour les diamants, dit-il, voici les passe-ports du prince Djamil. C'est très en règle. Montons en voiture là-dessus, et je vous conduirai à l'atelier, où vous trouverez les tableaux installés et posés avant midi. Si vous croyez devoir changer de personnalité pour cette seconde industrie, il suffira de m'indiquer la nationalité ; les documents seront chez vous à l'heure que vous fixerez.

XIV

SUITE DES OPÉRATIONS

L'atelier était vaste et prodigieusement éclairé, comme il est de tradition dans le pays des vieux peintres flamands, où le terrain ne vaut pas encore cinquante francs le mètre carré, où la pierre de taille et la brique invitent à la construction, où la main-d'œuvre demeure à bas prix.

Quatre divans en coutil gris, une demi-douzaine de fauteuils de l'époque des Valois, des audacieux raccourcis en plâtre échelonnés contre le mur, des guitares et des rébus en panoplie, en face des fleurets et des casse-tête yoways. Des pipes partout.

— *Cette auberge est à mon gré, j'y suis bien, j'y suis bien, j'y resterai !...* chantonna Marianne sur un air connu.

— Le malheur est que le temps nous fait défaut pour y séjourner, fit observer Kodom, qui ne perdait pas de vue les exigences de sa situation.

— Ah ! c'est vrai ! répondit Marianne avec un accent qui trahissait le désappointement d'être ramenée si vite à la réalité. Elle donna une tape pleine de coquetterie à son bonnet, prit la cassette sous le bras.

— En route ! fit-elle résolûment.

On se sépara sous la porte cochère de la maison.

— Vous m'excuserez, dit Kodom, de ne point vous voir avant la soirée. Mes occupations personnelles ne me permettraient guère d'apporter de l'exactitude dans le rendez-vous pris. Ayez seulement l'obligeance et la précaution de me tenir au courant par vingt mots, sur un bout de papier, de tout ce dont vous pouvez avoir besoin. Les tableaux seront au mur à l'heure où vous recommencerez vos courses, à la suite du déjeuner qui sera servi à notre hôtel. Rendez-vous, pour les explications générales, à sept heures, dans le cabinet où nous avons dîné hier.

— Tout est compris.

— Vous êtes parfaite. A ce soir !

— A ce soir !

Nous ne suivrons pas l'Arménien Djamil dans ses courses, non plus le banquier Robert Kodom. Les termes de négoce ne nous conviennent guère, et, comme nos deux complices marchent résolûment vers un résultat, c'est vers ce résultat que nous ferons diligence, à leur exemple.

Ils s'étaient séparés vers huit heures de la matinée. A midi, Kodom rentra à l'hôtel. Trois plis scellés de quadruples cachets l'attendaient déjà.

N° 1. — Tout marche à merveille. Une première opération m'a donné le meilleur espoir. Mais je ne dois conclure que dans la soirée.

N° 2. — De mieux en mieux ! Premiers renseignements relatifs aux tableaux. Le comte Réménoff est de passage dans la ville et va s'installer à Paris, après quelques altercations assez dures avec son gouvernement. Il a préféré le séjour de notre capitale à celui de la Sibérie. Comme l'administration russe ne demande qu'à se débarrasser de la présence de ce vieillard bavard et tâtillon, on lui a laissé vendre ses biens. Chiffre du total : huit mil-

lions. Sa galerie de tableaux le suit dans ses voyages : il consacre cent cinquante mille roubles à la compléter. Présentation pour ce soir, neuf heures, S. V. P. Présentation officielle, car le comte aura passé à l'atelier.

N° 3. — Un enchantement ! Une parure d'émeraudes, où j'avais découvert des taches laiteuses qui m'avaient paru des défauts, prend une valeur double et des grâces que j'ignorais. La journée sera fructueuse. Nouvelle recommandation pour le comte Réménoff et chaude, très-chaude ! — A sept heures.

— Ce Riazis est vraiment de bon conseil, s'écria Kodom ravi. Oh ! le prestige des barbes noires ! Allons, en route ! J'ai pu réaliser ce matin près de 100,000 francs d'escompte ! Il me reste là des mines de houille. Cela doit se négocier à Mons. C'est quatre-vingts minutes de chemin de fer. Un coup de pied jusqu'à Mons !

A sept heures, lorsque le voyageur de Mons fit sa rentrée, il avait l'air triomphant qui ne l'avait pas quitté de la journée.

— Le fils de monsieur attend monsieur dans le salon, dit le gérant de l'hôtel. Je n'ai pu l'introduire dans le cabinet, monsieur ayant emporté les clefs.

— Une distraction, répondit Kodom en se frottant les mains.

Il monta.

En ouvrant la porte, il aperçut un tas d'or et de billets de banque arrangés en manière de forteresse sur le marbre de la cheminée.

Marianne fumait son éternelle cigarette. C'est à peine si elle détourna la tête à l'entrée du seigneur et maître.

— Les bijoux valent cent vingt mille francs, affirma-t-elle sans émotion.

— Cent vingt mille francs, en vérité ! fit le banquier ébahi.

— Ils sont là sur la cheminée.

— Voulez-vous que je vous embrasse ?

— Je n'y tiens pas davantage. Mais comptez ! Les bons comptes font les bons amis.

Le repas fut très-gai. Kodom eut des velléités d'esprit, que Marianne récompensa d'un sourire entre les glaces et le champagne. Comme le banquier semblait disposé à se laisser aller aux joies d'une réalisation de capitaux aussi prompte et aussi considérable, Marianne le contint.

— Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, monsieur Robert ! et n'oubliez pas que je

dois me rendre chez le comte Rémenoff. J'ai besoin d'être brillant ; donc, il faut que je passe à mon hôtel, que je fasse toilette et que je me présente avec tous mes avantages.

Elle trempa le bord de ses lèvres dans un verre de chartreuse et entonna le chant du départ.

Kodom suivait en manière d'ours dompté.

Le banquier donna l'ordre d'allumer toutes les bougies, — la bougie était un de ses luxes. — Puis il offrit la main à Marianne et l'introduisit dans le cabinet aux mystères.

Arrivé là, il se mit à aligner à son tour les sommes qu'il avait rapportées de Mons, lesquelles, réunies à celles de son escompte du matin et aux cent vingt mille francs provenant de la vente des bijoux, formaient un ensemble à forcer le respect.

— Ça va dans les environs de cent mille écus, fit-il en engouffrant la somme dans les tiroirs du secrétaire. Une bagatelle, sans doute, mais qui tombe joliment à son heure !

Robert avait des expansions bruyantes qui froissaient la jeune femme. Elle eut recours à sa bourse à tabac et tourna négligemment son papier Job sans prêter plus d'intérêt aux exclamations.

mations de son Jason. Elle paraissait presque insensible à la conquête des Hespérides.

— On m'a trompé, glapit le bonhomme exaspéré de cette indifférence. Vous n'êtes pas Marianne de fer, c'est Marianne de glace qu'il faut dire. La vue de cette fortune trouvée par miracle en douze heures ne vous arrache pas un tressaillement.

Elle approcha la cigarette d'une bougie, tira lentement sa première bouffée, qu'elle avala à moitié, puis répondit, en chassant la fumée par les narines :

— Ce n'est pas l'argent que je cherche, moi ! L'unique intérêt de ma vie est de guérir un cœur brisé...

Kodom eut un haut-le-corps qui valait toutes les figures de rhétorique qui ont charge d'exprimer l'étonnement.

La fière créature reprit :

— Oh ! ce n'est pas de mon cœur que je parle, croyez-le bien. Je ne me donnerais pas tant de peine.

— Ma chère enfant, je n'ai jamais étudié ces sortes de rétamages. Toutefois, je suis disposé à vous écouter avec des indulgences de père.

Soyons sérieux et conciliants. L'un n'empêche pas l'autre. D'après nos conventions, je vous dois 100,000 francs en pièces trébuchantes, et vous me devez un mois de concours. J'allais vous rendre votre liberté en vous offrant une transaction honorable pour vous et pour moi. Mais je vous reconnais vraiment trop précieuse et je tiens à notre contrat. Je n'ai plus besoin de vous ici. Mais demain, qui sait ?

— Continuez. Vous restez dans les termes du marché ?

— Sans doute. Mais je ne suis pas un despote, ainsi que vous paraissez disposé à le croire. Vous êtes mon coopérateur et ma femme-lige pour un mois, — il est de trente jours seulement, notez ! — Je vous reconnais des appointements de cent mille francs, ce qui fait plus de douze cents louis par semaine, un joli denier ! Maintenant, je n'ai pas le moins du monde la prétention d'attacher un boulet à vos chevilles délicates. Me jurez-vous d'être à mes ordres, au premier signe ? et vous êtes libre dès demain. Libre avec les restrictions que comportent les nécessités, que je ne provoque pas. Il y a là cinquante mille francs dont vous pouvez disposer. Est-ce suffisant pour l'instant ?

— Vous ne me devez rien qu'à l'expiration du traité.

— Tête de bronze ! s'il me convient d'avoir confiance une fois dans ma vie !

— Par curiosité alors ?

— Mieux ; une confiance invincible dont je ne me rends pas bien compte. Que voulez-vous, je n'ai plus l'âge des apôtres, mais la foi me vient, et nous sommes dans le pays du laissez-passer. Du reste, trop de paroles en l'air. Vous avez une passion, une folie, une toquade, un mystère dont je ne cherche pas la clef et qui domine votre existence. Je puis me passer de vous. Allez à votre mystère et revenez au mien si je vous appelle. Est-ce entendu ?

Toutes les femmes, même les plus prodigues, ont des coins de ménagères. A la question Marianne fut prise d'une inquiétude toute bourgeoise :

— Et cet hôtel que vous avez loué pour moi ?

— J'en aurai probablement besoin pour mon propre compte. Puis, du reste, bagatelle ! C'est cinq cents francs pour un mois. Ils sont payés.

— Et mon atelier ?

— Oh ! cent francs. Une misère !

— Voulez-vous me le laisser ?

— Pour quoi faire ?

— Pour fonder un hôpital.

— Un hôpital ! Dieu puissant ! A combien de lits !

— Un canapé suffirait. J'en ai compté quatre. Ne cherchez pas midi à quatorze heures. Je sais quelque part un malade pris du besoin de changer d'air et pour qui la jeunesse n'a eu que des désenchantements. Sa tête s'en va... les maladies de cœur remontent au cerveau. Cette idée me vient que l'expatriation le sauverait. Vous n'avez que faire de cet observatoire au cinquième étage. Laissez-le-moi.

— Il est à vous ; mais...

— Mais ?

— Je garde la double clef ; c'est une règle de conduite dont j'ai juré de ne jamais me départir.

— Bien à votre aise ! Mais le temps se passe, et vous causez avec tant d'éloquence que vous me faites oublier les affaires. Et mon Russe ?

— Je n'ai pas négligé l'envoi des renseignements les plus honorables que vous m'avez demandés tantôt.

— Parfait ! mais il serait temps d'aller mettre du linge blanc et des gants frais. J'y cours. A

quelque heure de la nuit que je sorte du Moscou où vous m'envoyez, vous me reverrez, à moins que Moscou ne brûle. Je frapperai cinq coups pour que vous sachiez bien que c'est moi, et vous ouvrirez.

— Je n'aurai garde d'y manquer.

— Adieu, maître!

— Adieu, petite hypocrite de servitude. Ah! mais non! au revoir, veux-je dire.

— C'était bien utile à ajouter.

Et Marianne s'enfuit alerte et souriante et dégringola les escaliers comme un rhétoricien en vacances.

La première pensée de Robert Kodom resté seul fut de mettre de l'ordre dans ses finances : l'or s'amoncela sur l'or, les billets de banque demandaient plus de précautions ; il les assujettit dix par dix au moyen d'une épingle. L'ensemble ainsi rangé en bataille présentait une ligne qui donnait à réfléchir.

Aussi Kodom n'y manqua pas.

Assis devant le secrétaire, il commença par enrégimenter les pièces d'or dans les tiroirs selon leur taille et leur module.

Pour les billets, il les renferma graduellement, selon leur importance, dans un porte-

feuille à compartiments multiples qu'il plaça sous le traversin, dans le fond de l'alcôve. Sur la table de nuit, un revolver montrait six gueules menaçantes et le chien était levé.

L'homme aux sombres combinaisons se leva :

— C'est détermination prise, fit-il résolûment et en élevant les mains à la hauteur du front, comme pour se donner une certitude à lui-même. Je ne reculerai pas. C'est la vie d'une vingtaine d'hommes que je joue là ! De pauvres diables qui vivent de riz et de biscuits et qui risquent les coups disciplinaires tous les jours que Dieu leur fait. — Dieu ! ils y croient, pourtant ! — Ma ruine, à moi, c'est le déshonneur pour une des maisons les plus considérables de la première place du monde ; c'est la prison et l'infamie pour toute une affiliation dont je n'ai guère souci au fond, mais à laquelle je dois protection et sécurité tant que j'aurai la dernière ressource dans les mains. Les carrières tortueuses ont leurs inflexibilités comme la végétation du dernier bourgeon. J'irai jusqu'au bout ! si je trouve quelques réserves soupçonneuses dans les compagnies d'assurances ou chez les capitaines de navire...

Cette pensée sembla le faire trembler. Mais bientôt sous le fouet de la surexcitation :

— Allons donc ! Je m'appelle encore Robert Kodom. J'ai sous mon oreiller le prix de trois de leurs méchants navires. Qui m'empêche de devenir armateur si le cœur m'en dit ?

Il réfléchit un instant et résuma lugubrement ses réflexions en deux mots :

— Trop long ! trop long ! ce serait trop long !

Il reprit sa promenade, taciturne et gesticulant sans ouvrir la bouche, puis s'étendant tout habillé sur son lit :

— Tâchons de dormir un instant pour attendre le retour de Marianne.

Il se releva brusquement :

— Il faut que j'écrive à Wanda.

La lettre lui prit une bonne heure, car le banquier avait les passions fougueuses, il se sentait, par contre, l'éloquence rétive aussitôt qu'il sortait des chiffres. A le voir appuyé sur la table mobile de son secrétaire, le feu du désir dans les yeux, la main fébrile et le geste brusque, Robert Kodom semblait un poète en gestation, moins rayonnant que le beau William Shakespeare sans doute, mais fatal et sinistre comme le Dante. Ses paupières s'éclairaient de lueurs soudaines, les plis des tempes, vulgaires et simplement soucieux au grand jour, ne manquaient

pas de majesté sous les reflets de la bougie. Il avait, en effet, sa poésie, cet homme à ce moment. Il n'ignorait pas la haine et le mépris de la femme convoitée, mais il la *voulait*. La domination convenait à son tempérament à la fois sanguin et bistreux. Puis, l'âpre saveur des résistances avait son charme pour cet organisme épuisé. Ses regards couvraient le papier et suivaient les lignes laborieusement tracées avec la fixité du dompteur de bêtes.

— Elle ne fait que me payer le luxe dont je l'entourais, pensait-il; je la veux domptée, subjuguée, obéissante par une puissance plus grandiose que celle de l'or. Il faut qu'elle m'admire pour ma force de conception et qu'elle en arrive à m'offrir avec humilité ce qu'elle ne m'accorde qu'en compte courant. Le crime ne la terrifie pas, elle au moins! et tous les moyens sont bons qui conduisent au but de ses convoitises et de ses insatiabilités. Elle me détestera toujours; qu'importe! Elle baissera la tête et son orgueil se pliera devant les forces mystérieuses que je dirige, que je groupe et que j'essaime par le monde au souffle de ma volonté.

Enfin! il était au bout de sa terrible besogne. La sueur lui coulait aux tempes. Par instants,

il lisait à haute voix la phrase qu'il venait d'achever, et dans l'hallucination de sa joie, il prenait des inflexions élevées de ténor ou de basse chantante, selon que le passage exprimait des menaces ou des adorations. Il se reprenait comme un acteur qui étudie son rôle et croyait vraiment transmettre ses intonations au papier.

La signature apposée, il respira longuement et parut délivré d'un poids accablant.

Allons ! c'est à l'action qu'il est temps de songer maintenant, dit-il, en scellant la lettre. C'est après le gain de la bataille que j'aurai le dernier mot de cette nature rebelle, c'est après la bataille que ce lord Trelauney et moi nous nous regarderons dans le blanc des yeux.

Il fit à deux ou trois reprises le tour de la chambre et tira sa montre.

— Déjà deux heures ! Et cette Marianne ne revient pas !

Un soupçon lui traversa l'esprit.

— Tiens ! reprit-il après réflexion, il paraît que cette rédaction m'a tellement épuisé que j'en deviens bête. J'allais accuser cette fille énergique d'être passée en Amérique. Qu'est-ce que ça peut bien valoir, ces tableaux ? Quelques quinze cents louis environ, et je lui offrais

cinquante mille francs quelques minutes avant son départ. Oh ! il ne faut pas que je me dépense en émotions, il est temps de prendre garde : je n'ai pas le loisir de remettre au lendemain les affaires sérieuses. C'est de suite qu'il faut vaincre — ou mourir. Je ne dormirais plus maintenant. Calmons les nervosités de l'attente par l'étude des bons auteurs.

Il prit un manuel de chimie qui se trouvait dans la poche d'un pardessus de voyage, courut à la table, feuilleta le volume, et, le paragraphe trouvé, se mit à lire comme un assoiffé qui vient de rencontrer une source.

Il se frottait les mains, en répétant à l'instar des journaux avancés :

— Où s'arrêteront les prodiges de la science ?

Cinq coups régulièrement frappés résonnèrent sur le bois de la porte. C'était le signal de Marianne. Robert se leva d'un bond et courut ouvrir.

ANVERS

— Victoires et conquêtes à n'en plus finir !
fit en riant la jeune femme.

Et vidant ses poches :

— Ci : cinquante mille francs à l'effigie de
S. M. la reine d'Angleterre. Belle monnaie bien
flatteuse à l'œil.

— Ces jolies médailles sont à vous, ma belle,
reprit courtoisement Kodom. Je vous en avais
tantôt offert la valeur en billets de banque na-
tionaux, mais je tiens compte de vos préférences
pour les pièces d'importation étrangère et vous
êtes libre à dater de la présente minute.

— En vérité, fit Marianne enchantée, je vais
vite en affaires, mais vous emboîtez gaillarde-
ment le pas. Donc, me voilà libre ?

— Libre, entendons-nous. Vous savez nos

conventions? Libre jusqu'au premier signal; je ne pressens pas que je fasse jouer le télégraphe à votre intention avant une dizaine de jours. Et encore ce serait en cas de nécessité absolue. Toutefois, je ne garantis rien. Ce n'est pas l'amour qui nous mène, ce sont les circonstances, lesquelles sont essentiellement variables. Vous obéirez non pas à mes exigences, mais à celles de la Providence.

— Vous avez dit la Providence, je crois?

— Oui, je l'ai dit, mais avec un sous-entendu. Maintenant, belle dame, mes instants sont comptés et j'ai besoin de repos. Vous aussi, j'ai tout lieu de le croire. Ayez la dernière obligeance de me signer un reçu de la somme que vous emportez. Ajoutez l'adresse où vous désirez recevoir mes instructions, car je devine bien que vous n'utiliserez pas vos jours de liberté à visiter des cafés-concerts qui sont la délectation suprême de la ville; vous partez à Paris, n'est-ce pas?

— Train direct.

— Pardon, ce n'est que demain matin. J'aurai le regret de ne pas vous conduire jusqu'à la gare, car à la première heure je serai en route de mon côté dans une autre direction.

— Vous laisserez les malles continua Kodom.
On ne peut pas savoir.

— Vous me permettrez de changer de linge?

— Oui, puisque vous me le demandez poliment. Ah! le reçu.

Marianne était assise devant le bureau et signait.

— A merveille, dit Kodom.

La plume posée, la curieuse feuilletait le volume scientifique que, dans sa préoccupation, Robert avait laissé grand ouvert.

— Tiens! est-ce que vous vous préparez à l'Académie, section des sciences, que vous étudiez Orfila?

— Il ne faut pas toucher, ça brûle les doigts.

— Je crois bien! Les fulminates de mercure.

— Fi! l'indiscrète! Bonsoir, déesse.

— Bonne nuit, Midas.

Kodom avait reconduit Marianne jusqu'à la porte; il crut devoir descendre les deux étages de l'escalier pour éclairer la visiteuse, vu l'heure avancée.

En rentrant dans le cabinet, il jeta violemment le traité d'Orfila dans un coin de la chambre en murmurant :

— Vieille tête fêlée!

De toute évidence, ce ne pouvait être qu'à lui-même qu'il adressait cette apostrophe.

Il est à supposer que ce dégorgement d'épithètes lui soulagea la conscience, car, une fois étendu sur son lit, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Avant que le sommeil n'eût vraiment prouvé ses droits, il répétait entre les oreillers :

— Cinquante mille francs, c'est une somme, pourtant. Bah ! au jeu que j'entame ! ajouta-t-il en se retournant. Bah !

Cette ironie à l'adresse de l'avenir fut presque instantanément accompagnée par un ronflement sonore qui chantait le refrain de l'air des *Lampions*, en *riforzando* majestueux.

Il trouvait le repos, lui, Robert Kodom, ce repos grave et convaincu que tant de consciences honnêtes ont si longtemps cherché en vain. Il ne savait rien du remords, et c'est là l'épouvantable injustice et l'inguérissable épouvante que les délicats puissent souffrir à toutes les minutes dans chacune de leurs fibres, quand ces natures en silex échafauderont leur fortune dans la boue sans qu'une molécule de leur être en soit seulement remuée.

Le lendemain — c'était un vendredi et un 13 !

— Kodom riait des jours consacrés et des nombres fatidiques, il soldait sa note à l'hôtel, en désignant, pour y porter ses bagages, la maison discrète qu'il avait louée pour Marianne. Kodom payait royalement, et ce fut avec des génuflexions que le garçon porta jusqu'à la voiture une petite valise insignifiante qui paraissait contenir une demi-douzaine de chemises et deux paires de bottes de rechange. Elle était lourde néanmoins.

Il laissa à cet obséquieux valet la clef d'entrée du petit *retiro*, en donnant ordre de déposer les bagages dans la serre.

— Monsieur restera-t-il longtemps absent? risqua le jeune homme complaisant.

— Je sais mes devoirs, repartit Kodom, et je n'aurai garde de manquer de vous avertir de mon retour; j'aime les têtes de potiron qui rient comme la vôtre, mon ami. Au revoir, mon aimable Flamand!

— A la revoyure! cria le garçon, qui était Percheron, pendant que la voiture se mettait en marche.

On faillit arriver en retard. Par bonheur, Robert Kodom n'avait point de colis à faire enregistrer; puis il prenait un *coupé* pour lui tout

seul; on laissa passer Sa Seigneurie avec tous les égards dus aux gens qui payent sans compter.

A Malines, dix minutes d'arrêt. Un sous-chef de gare complaisant l'invita à jeter un coup d'œil général sur la ville, qui est reconnue très-pittoresque dans tous les *Guides*. Le consciencieux employé s'offrait même pour mettre sa chambre, sise au second étage de la gare, à la disposition de l'opulent voyageur.

Kodom lui offrit un madère, qu'il accepta sans trop de vergogne.

Le train se remit en marche, et le temps de feuilleter l'*Indépendance* et de lire le *Courrier de Paris*, Robert Kodom arrivait à Anvers.

Pendant la durée du voyage, Robert Kodom avait longuement réfléchi. Un doute l'avait surtout préoccupé. Fallait-il prendre pour mener ses projets à bonne fin, un nom de hasard — ce qui lui était toujours facile avec la provision de passe-ports qui sortaient de l'imprimerie des Vingt-et-Un?

N'était-il point préférable de s'appeler de son vrai nom et de marcher front levé jusqu'au bout de sa combinaison?

Il s'arrêta à ce dernier parti.

Toutes les probabilités de succès sont de mon

côté. En cas de suspicion, on y regarderait au moins à deux fois avant de mettre en accusation un des premiers banquiers du monde connu. Et puis encore, les millions ont des éblouissements spéciaux sur les bons hommes qui composent les jurys; enfin, si la fuite est possible à Pierre, à Jean, à Chrysostome ou à Barnabé, elle n'offre guère plus de difficulté à Robert Kodom, qui ne regarde pas à payer les postes triples, ni même à fréter un vaisseau pour son usage personnel.

Néanmoins, il se grattait le front, et son ongle trahissait des inquiétudes dans ces évolutions précipitées.

— Le signalement est bien connu, pensait-il. Bah! je prendrai des leçons de Marianne de Fer. J'ai la compréhension aisée; deux heures de répétition, et je pourrais ressembler trait pour trait à un missionnaire qui se prépare au martyre dans l'Indo-Chine. Bon pays, l'Indo-Chine! Le plus simple est encore d'en revenir aux auteurs classiques.

Dès son arrivée, il se fit conduire chez un coiffeur qui le fit, en deux coups de fer, quatre coups de rasoirs, six coups de houppe de cygne,

radieux et rajeuni comme le phénix qui renaît de ses cendres.

— Du toupet! encore du toupet! toujours du toupet! fit-il résolûment en parodiant Danton. Le coiffeur s'en est chargé. Marchons.

A l'hôtel, il demanda l'Annuaire de la ville et prit les noms et prénoms des armateurs de premier ordre.

— Oh! oh! ce n'est pas la quantité qui manque, dit-il après examen. Il faudrait se renseigner sur la qualité. Quand on a commencé le jeu, il s'agit de serrer la partie.

Il sonna le garçon et le pria de mander le directeur de l'établissement.

Un bel homme tout rose et raide comme un pieu dans son habit noir de cérémonie se présenta en saluant poliment.

Robert tira une carte d'un nécessaire en malachite, et la déposant sur la table :

— Ayez l'obligeance, monsieur l'hôtelier, d'écrire d'abord mon nom sur votre registre, après quoi je vous serai tout à fait obligé de m'accorder quelques minutes de conversation. J'ai besoin de renseignements sur votre ville, et je vois, à la tenue de votre maison, que vous êtes mieux

placé que personne pour me les donner à bon escient.

Le bel homme s'inclina derechef et se mit plus profondément à recopier le nom du célèbre banquier. Son sourire stéréotypé devint de la servilité.

— Comment, monsieur, s'écria-t-il avec l'enthousiasme d'un membre de l'Institut qui vient de découvrir une comète, vous seriez le fameux Robert Kodom?

— Je l'ai toujours entendu dire, repartit l'interpellé avec un rire de bonne humeur. Cela ne vous contrarie point? ajouta-t-il en forçant son ironie communicative.

— Je crois parbleu bien! Et c'est un honneur que vous me faites d'avoir choisi mon établissement.

— Un honneur de courte durée, à mon grand regret, car j'ai loué à Bruxelles un hôtel pour le temps de mon séjour en Belgique. Néanmoins, nous aurons occasion de nous revoir, car j'ai des expéditions considérables à faire par votre port. Pourriez-vous m'indiquer un bâtiment en partance pour le Japon?

— Précisément, mon cher monsieur, nous avons *le Comte de Flandres*, un robuste et

brave trois-mâts, qui met à la voile à la fin de la semaine. Nous sommes aujourd'hui mardi 15 ; le départ est annoncé pour le 20.

— C'est précisément mon affaire. Mais vous sentez bien qu'il me faut un navire solide et dirigé par un capitaine compétent, car les caisses que je lui confierai contiennent des valeurs considérables : orfèvrerie et dentelle pour plus d'un million.

— Oh ! c'est un chiffre, en effet ! *Le Comte de Flandres* est une des gloires de notre marine marchande... Mais la prudence, en pareil cas, est toujours de se faire assurer contre les risques de la tempête. Personne n'y manque chez nous.

— Tiens ! c'est un bon conseil que vous me donnez là ! un excellent conseil, en vérité ! Ce cher monsieur ! — Vous vous appelez?...

— Jean Sbogers, tout au service de monsieur !

— Eh bien ! mon cher Jean Sbogers, toute la question maintenant se résume à savoir si les compagnies d'assurances de votre petite ville présentent des garanties suffisantes...

— Notre petite ville ! Ah ! monsieur, Anvers est la rivale d'Amsterdam et des rades les plus

en renom. L'argent afflue, et les grandes sociétés abondent pour tout ce qui concerne la navigation. Des sociétés! vous en trouverez vingt en concurrence et qui remuent les millions à la pelletée.

— Et vous me conseillez de m'adresser?...

— Mon Dieu! l'embarras du choix! Toutes se valent. Nous avons : *la Compagnie générale, la Providence, la Prévoyance, le Soleil, etc...*

Kodom prenait des notes sur son carnet.

— Si monsieur le veut bien permettre, insinua l'hôtelier, j'aurai l'honneur et le plaisir de le présenter à une société d'assurances.

Jean Sbogers flairait une prime.

— Oh! nous sommes encore pour l'instant de bien fraîches connaissances, mon ami.

— Le nom de monsieur suffit partout.

— Sans doute! sans doute! Nous recauserons de tout cela quand nos caisses seront arrivées. On les a déposées hier au soir au train des marchandises, et j'irai les prendre au bureau restant.

— De pareilles valeurs! Il eût été préférable de les faire charger avec vous, à cause de la surveillance qu'on peut exercer aux stations. Une erreur est si vite commise!

— Bon ! j'ai bien le temps de patauger dans les détails ! Je fais quatre expéditions de cette importance bien souvent dans le courant d'un seul mois.

Du coup, ce ne fut plus de l'admiration que les yeux du maître exprimèrent, ce fut du fétichisme.

Robert demanda qu'on le conduisît à son appartement. Il se fit superbe des pieds à la tête. Le pantalon tombait allégrement sur la botte vernie, la redingote, le véritable vêtement des gens d'âge, dessinait avec grâce et fermeté sa taille encore souple. Il hésita un instant entre la cravate blanche et la cravate noire, puis s'arrêta à cette dernière, à cause de la dignité. Mais dans le choix du gilet, il avait conservé les erreurs du jeune âge, il le choisit de nuance tendre.

Sa toilette terminée, il recouvrit le tout d'une large twine d'étoffe anglaise de couleur sombre qui n'arrêtait pas le regard des passants, et d'un pas ferme et résolu il prit sa course à travers la ville.

Jean Sbogers le suivait du seuil avec des mines d'extase. Quand il le vit détourner à l'angle de la place voisine :

— Ça, c'est un homme, fit-il en manière de résumé.

Il ajoutait mentalement, selon toute probabilité :

— Et j'aurai ma remise !

Sans se préoccuper du port, Robert Kodom se dirigea au hasard dans le dédale des ruelles qui conduisent au jardin botanique.

Sur une vieille maison d'apparence fétide, il lut :

Quartier garni à louer.

En Belgique, une chambre s'appelle quartier.

— Juste mon affaire ! pensa-t-il. Du diable si les indiscrets viennent me troubler dans ce repaire !

Il demanda à jeter un coup d'œil dans la pièce. Un lit de fer, une table de bois blanc, quatre chaises garnies de paille et les *Aventures du général Bertrand* appendues sans cadre à la muraille.

— A merveille ! fit-il à la grosse Flamande envermillonnée qui le conduisait.

— Quinze francs par mois et cinq francs la semaine.

La semaine suffira. Voilà un louis pour vous aider à acheter un homme, car je vois bien que vous n'avez pas encore tiré au sort... pas vrai?

La commère sourit en bonne gaillarde et souleva la pièce d'or.

Sur le seuil, le généreux voyageur se retourna :

— Encore un mot, ma fille. On apportera en mon absence six malles, que vous déposerez dans la chambre, et vous resterez chargée de la clef, que je confie à vous seule, vous m'entendez? Je vous en débarrasserai vite, du reste. Le temps me manque pour les attendre. C'est une commission dont on m'a chargé à Bruxelles. Aussitôt mon retour, je les ferai transporter au domicile des personnes auxquelles elles sont destinées.

— Soyez tranquille, notre bon monsieur.

— Ah! tenez, le vent de mer me pince les oreilles, remontez mon chapeau, je vais mettre une casquette que j'ai dans mon pardessus. Ah! mon nom que j'oubliais... M. Mario.

La servante s'empressa d'obéir. Kodom avait

l'air, avec ce couvre-chef carrément enfoncé sur les oreilles, d'un maquignon en marée. Il continua sa promenade dans les quartiers populaires.

XVI

LA CARGAISON

Dans l'angle d'un quai presque abandonné, où les gars de marine donnaient leurs rendez-vous galants, il découvrit une boutique d'emballleur approvisionnée de caisses résistantes et bien établies pour les traversées, car les matelots qui arrivent, paye en poche, ne regardent point à la dépense ni pour eux, ni pour leurs dames.

Les six malles furent vite choisies, soldées et dirigées vers l'auberge.

Robert suivit les porteurs, et, passant devant l'étalage d'un revendeur, il parut très-séduit par de vieux chenets en fer forgé, et demanda le prix en amateur.

— Au poids du fer, répondit le marchand, et cinq sous pour le travail, qui est joli.

— De vrais bijoux, riposta le banquier.

Les porteurs s'étaient arrêtés pour voir la fin de ce singulier caprice.

— C'est un *Englïsh*, murmuraient-ils en riant.

— Là, fourrez-moi cette orfèvrerie en deux caisses, ça doit tenir. Et filez! voilà pour boire.

Ils partirent au pas accéléré, enchantés de la générosité de l'*excentric man*.

Kodom se frottait les mains en se parlant à lui-même :

— Tout va bien... Et ma pharmacie? C'est l'important.

Il tira une gaine de maroquin de sa poche de côté :

— Je l'ai! je l'ai! Et maintenant pressons le dénoûment.

Des quartiers de matelots, Robert Kodom se rendit dans les rues opulentes d'Anvers. Il lui restait de nombreuses acquisitions à faire, et principalement de dentelles.

En passant devant la devanture d'un orfèvre, il remarqua des services d'un cachet vraiment artistique et d'une richesse vraiment princière.

Une idée bizarre lui traversa l'esprit.

— Il ne serait pas maladroit de varier les marchandises.

Il entra et demanda si l'on pourrait livrer tout de suite un service de table complet.

— Nous en avons en argent et en vermeil, répondit l'orfèvre, très-empressé.

— Je préfère le vermeil, c'est plus riche.

— Et précisément, un margrave allemand, qui a éprouvé des revers depuis lors, nous en avait commandé un superbe l'année précédente. Il nous est resté pour compte. Si monsieur veut se donner la peine de me suivre à nos magasins du premier...

— Soit, montons.

C'était, en effet, une orfèvrerie d'un grand style que le joaillier dépouilla pièce à pièce des gazes de soie qui la protégeaient contre la poussière. Un service complet pour douze personnes, soupières monumentales, aiguières élégantes et sveltes, flacons ciselés, plateaux qui renvoyaient largement la lumière de la lampe.

— C'est précisément mon affaire, dit le banquier sans aucune hésitation.

— Oh ! monsieur, c'est une grosse somme !

— Je m'en doute ; mais il est à croire que le margrave a d'autres comptes à régler plus pres-

sés que les vôtres pour la minute. Du reste, faites vos conditions; les miennes seront bientôt dites.

— Monsieur, ce service avait été commandé au prix de vingt-cinq mille gulden, qui font plus de cinquante-trois mille francs.

— Cinquante-trois mille sept cent cinquante francs, rectifia Kodom. Et vous en demandez?

— Quarante-cinq mille francs, pour vous être agréable.

Le banquier avait besoin de mener les choses à grandes guides. Il tira quarante-cinq mille francs de son portefeuille et les échelonna cinq par cinq sur une table qui se trouvait au milieu de la pièce.

Le marchand, enchanté, étendait déjà sa main vers la somme.

— Pas si vite, Flamand de mon àme. Je n'achète pas, je loue. Ces deux plateaux de la plus grande dimension et six assiettes seulement me coûteraient?...

— Deux mille cinq cents francs, au juste prix.

— Entendu. Donnez-moi reçu des quarante-cinq mille francs que je dépose entre vos mains. Je garderai les objets convenus. Ceux-là seule-

ment. Le reste vous sera rapporté demain dans la matinée. Vous n'avez que quarante mille francs à rendre. J'imagine que je paie mes locations plus largement que les princes de la Confédération.

L'orfèvre demeurait tout ébaubi. L'acheteur prit les devants vers l'escalier :

— Faites emballer au plus vite et m'envoyez quérir une voiture. Vous êtes payé et c'est bien tout ce qu'il vous faut, pas vrai.

Le commerçant en métaux précieux ne comprenait rien à cette bonne aubaine.

— Oui, je vous devine, dit Kodom en riant; vous cherchez la clef du mystère. La serrure va s'ouvrir toute seule. Ce n'est pas bien compliqué. Je suis de passage en Belgique et j'ai loué une maison de campagne toute meublée, aux environs. C'est un peu mesquin. Je donne un grand dîner d'affaires ce soir même, et je n'ai pas le temps de faire venir ma vaisselle de Paris. Je vous loue la vôtre, sauf les huit pièces qui m'ont séduit. Là, est-ce assez limpide?

— Comme l'eau de roche, mon cher seigneur, affirma le joaillier, en dégringolant les marches pour accélérer l'exécution des ordres de ce singulier personnage.

La voiture fut bien vite trouvée et la caisse chargée en deux temps. L'orfèvre qui faisait partie du conseil des prud'hommes ne dédaigna pas de donner son coup d'épaules.

Robert donna le nom de la place de la Bourse, puis lorsqu'il eut acquis la certitude que son marchand ne pouvait plus le suivre des yeux, il donna l'ordre au cocher de le conduire à l'hôtel de maître Jean Sbogers.

— Voici le commencement des colis d'expéditions, dit Kodom à l'hôtelier ; ce soir, les envois seront terminés. Je vais être bien pris par tous ces détails, et je vous serais obligé de vous rendre chez l'armateur du *Comte de Flandres*. Vous m'excuseriez de le mander par intermédiaire, au lieu de lui faire d'abord ma visite. Mais vous voyez vous-même combien mes instants sont comptés, et il y a hâte de presser l'embarquement. Du reste, sa présence ici nous évitera le déballage sur le navire. Il assistera à la plus grande partie de l'encaissement des objets expédiés, car j'attends dans la soirée un lot de dentelles merveilleuses, et la caisse que voilà contient un service de vaisselle d'or destinée au Taïcoun du Japon. Les autres caisses d'emballage, remplies, à remplir ou à compléter, vont

suivre sans tarder. Dites bien à monsieur...
Comment s'appelle-t-il votre armateur?

— M. Van der Brocken.

— Diable, on en a plein la bouche ! Dites bien à M. Van der Brocken que c'est chose importante et pressée.

— J'y cours et vous le ramène.

— Non, sur le coup de cinq heures seulement. Il est deux heures environ et je ne suis pas au bout de mes emplettes. La femme préférée du Taïcoun, qui s'appelle Fleur de sagesse, Grâce de lotus et Souplesse de liane, c'est encore plus compliqué que Van der Brocken, comme vous voyez ! — a rêvé d'une parure en point de Malines à faire honte à nos souveraines d'Europe. Vous verrez !

Jean Sbogers ouvrait des yeux de plus en plus exorbitants.

Il prit sa course comme un dératé pour exécuter les ordres du noble étranger, lequel se dirigea de son côté chez le fabricant de dentelles le plus renommé de la ville.

Là, rien de trop beau ni de trop cher pour lui : une parure complète de vingt mille francs, des mouchoirs qui représentaient la vie de dix familles, des voiles à couronner la reine de Saba,

des écharpes à damner les sept mille vierges.

Il jeta cinq mille francs d'à-compte sur le comptoir, et, laissant sa carte et l'adresse de son hôtel, il pria que les fournitures et les notes détaillées pour chaque objet lui fussent expédiées vers six heures précises, avec recommandation de les monter dans son appartement personnel.

— Maintenant, murmurait-il en s'en allant, assez de temps perdu avec les joujoux. Il est temps de passer aux occupations sérieuses.

— Eh, mon Dieu! reprit-il en se frappant le front, j'allais oublier le trompe-l'œil qui est l'important de l'affaire.

Il se renseigna, auprès d'un douanier qui passait, sur une fabrique d'imitations à bon marché. Le brave homme se fit un plaisir de le conduire dans une rue très-rapprochée où, pour quelques douzaines de louis, Robert eut bien vite fait un choix de dentelles au rabais qui n'avaient point mauvaise tournure et produisaient même un effet prestigieux fripées d'une certaine façon. C'était un ballot à charger un mulet. Un employé de la maison tendit l'épaule en rechignant, sur un signe du maître de la maison, et suivit Robert, qui marchait pensif et pourtant joyeux.

Dix minutes n'étaient pas écoulées qu'on arri-

vait à l'auberge borgne où la bonne recommença ses sourires les plus engageants.

— Prenez le ballot, ma fille, et suivez-moi, fit-il sèchement sans répondre aux politesses de la commère.

— Maintenant, laissez-moi seul. Pour quatre heures, mettez-vous en quête d'une charrette assez vaste pour contenir tous ces bagages. Trouvez, en outre, deux hommes pour la traîner.

— Pour quatre heures, oui, monsieur, vous pouvez y compter.

Demeuré seul, le banquier de la Chaussée-d'Antin se mit bras nus comme un manœuvre. Il commença par fermer les portes et calfeutra avec du papier les interstices du bois par où les regards trop curieux auraient pu se glisser.

Il ouvrit deux des caisses, auxquelles il fit au canif une entaille imperceptible pour tout autre que pour lui. Il épousseta soigneusement le fond, déposa le long des parois latérales une paire de ses fameux chenets héraldiques sur le corps desquels il établit un pont de planchettes mobiles, un double fond, rien de plus simple. Avant d'opérer la clôture, il tira de sa pharmacie un flacon bien hermétiquement bouché, qu'il secoua soigneusement, minutieusement, presque avari-

cieusement, lui, ce prodigue, au fond des deux boîtes. Il s'en échappa une poudre blanchâtre et suspecte.

— Là, voilà qui n'a pas mauvaise tournure, fit-il en se frottant les mains. Il ne manque plus que les boulets qui sont à l'hôtel. Nous les insinuerons délicatement ce soir ! Et maintenant vienne le roulis.

Il dissimula la cloison sous les dentelles fausses qu'il venait de faire monter, mais sans combler tout à fait le vide. Il ménageait de la place pour les magnificences authentiques qu'il attendait à six heures.

— Ça n'a pourtant pas l'air méchant du tout ! dit-il en retirant les clefs des serrures.

Le reste de la livraison fut entassé, sans pareille cérémonie, dans les quatre caisses de surplus, avec ordre et méthode toutefois, avec le respect dû aux marchandises destinées à l'exportation. Dans la dernière qui se trouva sous sa main, il jeta pêle-mêle la ferraille qui se trouvait de reste.

La voix de la maritorne se fit entendre à l'extérieur. Robert ouvrit.

La demoiselle était suivie de deux forts gars du port, taillés en Hercule.

Robert leur désigna les deux malles à l'entaille, qu'ils enlevèrent comme des plumes.

— Allez-y avec précaution, que diable ! c'est fragile.

Le chargement achevé, les porteurs voulurent prouver leur zèle et faire diligence.

— Marchez au pas comme moi-même. Là, doucement, à l'hôtel de maître Sbogers.

Jean Sbogers apparut revêtu de l'habit des grandes cérémonies. Il avait idée qu'il y aurait odeur de cuisine en l'air.

En apercevant Kodom précédé de sa charretée de colis, à l'instar des rajahs de l'Inde, qui voyagent avec tous leurs meubles, son enthousiasme ne connut plus de bornes.

Il s'inclina comme devant une Altesse.

— M. Van der Brocken n'aura garde de manquer, monsieur, au rendez-vous que vous lui faites l'honneur de lui donner.

— A quelle heure arrive-t-il ?

— Six heures précises.

— Combien me reste-t-il de temps pour donner un coup d'œil à l'intérieur de ces caisses et faire un bout de toilette ?

Le brave homme ne s'en rapporta pas à sa propre montre, il courut interroger une horloge

monumentale qui se trouvait dans la rue voisine.

— Une grande heure, monsieur Kodom.

— C'est suffisant. Comme je vais être fort empêtré dans toute cette bimbélotterie, vous me donnerez le soir le grand salon contigu à ma chambre à coucher.

— Salon de quarante couverts ! attesta avec orgueil maître Sbogers.

— C'est plus qu'il n'est besoin pour la circonstance.

Les porteurs descendaient. Robert les paya et courut à sa chambre.

Maître Jean le suivait pour ouvrir les deux battants des portes du grand salon demandé.

— Le feu à toutes les bougies, — en deux temps, — et laissez-moi seul jusqu'à l'arrivée de notre armateur. Si les fournisseurs se présentent, vous les ferez attendre.

L'hôtelier se conforma militairement aux ordres de ce client supérieur. Ce fut une véritable illumination. On se serait cru à la saint Léopold.

— A merveille ; maintenant, allez.

Resté seul, Kodom développa de ses langes de gaze toute son orfèvrerie de location et l'étendit théâtralement sur la table des quarante couverts.

Sur une vaste console qui occupait le dessous

de la glace principale, il disposa dans une négligence préparée des correspondances, des factures, puis des poignées d'or et des montagnes de billets de banque.

Après quoi il souleva le couvercle des caisses de dentelles, mais sans les apporter dans la salle illuminée, et les laissa au milieu de la chambre à coucher dans un demi-jour discret qui ne permettait pas de constater autre chose que l'abondance des marchandises.

Ses dispositions prises à son gré, Kodom fit ses ablutions avec le soin méticuleux d'un Anglais. Il changea son gilet tendre pour un gilet plus tendre encore. Il s'approcha d'une glace et refit l'édifice de sa coiffure un peu désorganisée par le poids de la casquette de voyage dont il s'était affublé une partie de la journée.

— Allons ! si ce n'est pas là une mine de triomphateur, se dit-il après un sérieux examen, il faut y renoncer.

On frappait discrètement à la porte.

Il alla ouvrir en personne.

XVII

QUI FAIT DES DETTES S'ENRICHIT

Un grand jeune homme blond et d'ailleurs distingué, de cette distinction qui court un peu trop les salons de la bourgeoisie et qui s'acquiert à Paris, un beau lancier en habit bourgeois s'inclina dans une bonne attitude devant le banquier.

— M. Van der Brocken, selon toute probabilité? dit Robert en ouvrant la porte dans toute sa largeur.

— M. Van der Brocken qui se rend à votre invitation, monsieur, et qui mettra tous ses efforts à vous être agréable.

Puis, comme ébloui des éclats d'or et de bougies dont la chambre ruisselait :

— Ah! mais en vérité, nous sommes chez le sultan des Mille et Une Nuits!

— Pas tout à fait. Tout simplement chez

maître Sbogers, aubergiste, loge à pied et à cheval.

Il invita d'un geste obligeant le visiteur à s'asseoir.

— Oh! monsieur, dit le blond armateur, laissez-moi me promener à travers les richesses du sérail.

— Bien à votre gré. Le malheur est que les sultanes à qui ces présents sont destinés ne se trouvent pas dans mon sérail. Mon excellent hôtelier vous a prévenu sans doute que toutes ces belles choses sont trop onéreuses pour un pauvre banquier comme moi...

L'armateur eut un sourire aimable qui signifiait :

— On se contenterait de ces misères-là!

Kodom continua :

— Je vous disais donc que cette vaisselle d'or est destinée au Taïcoun du Japon et que je compte sur votre brave navire le *Comte de Flandres* pour lui assurer une heureuse traversée.

— Nous ferons notre possible pour vous obtenir une mer de velours. A quel prix estimez-vous à peu près la cargaison dont vous nous faites l'offre honorable?

— Voyons ! — Oh ! je ne surchargerai pas beaucoup votre bâtiment. Voilà le plus lourd de mon expédition.

Il désignait l'argenterie du doigt.

— Toutes mes autres caisses sont de dentelles, et j'attends encore des livraisons importantes à la minute même.

Maître Sbogers grattait à la porte, suivant les instructions qu'il avait reçues, pour annoncer l'arrivée des fournisseurs.

— Laissez entrer ! cria Kodom,

Deux jeunes gens du premier rayon, — si tant est que le premier numéro soit un titre honorifique, question que nous n'avons pas approfondie, — deux jouvenceaux, florissants et superbes dans leurs favoris en éventail, opérèrent leur entrée triomphale.

Le premier portait la robe merveilleuse, avec les respects du prêtre pour le Saint-Sacrement.

Le second succombait sous le poids de ses cartons. Ce garçon s'excusa poliment.

— Je n'ai pas pu tout apporter de ce voyage. Ces choses-là n'aiment pas à être maltraitées.

Sbogers tournait ses deux gros yeux ronds en boules de loto.

— Dieu du ciel ! s'écria-t-il en contemplant

l'orfèvrerie, en voilà de la belle et bonne vais-
selle !

Et, regardant la robe sans oser en appro-
cher :

— Je me contenterais bien de cette nappe-là
pour mon *hôtel*.

C'était un jeu de mots. Kodom arrêta le plai-
sant :

— De l'esprit, rôtisseur mon ami, c'est du
superflu à l'heure du dîner. Montez plutôt votre
meilleur madère. Ces jeunes gens en prendront
un verre avant de partir. Vous m'avez apporté
vos notes ?

Ils n'avaient eu garde d'y manquer.

Robert se dirigea négligemment vers la con-
sole, fripa entre l'index et le pouce une liasse
très-respectable de billets, et se tournant vers
l'armateur :

— Mon Dieu ! je suis au désespoir de vous
recevoir avec ce sans-*façon*, mais les affaires,
les affaires ! Amusez-vous donc à jouer avec ces
chiffons-là, fit-il en indiquant la robe et les bal-
lots de dentelles variées.

Et, se dirigeant vers le plus âgé des deux
commis :

— C'est un total de trente-huit francs, —

que voici. Les factures sont acquittées? Oui, c'est bien.

Sbogers rentrait, une bouteille cuirassée de champignons de cave à la main.

— Versez à ces messieurs! dit Kodom.

Puis, renvoyant les massiers d'armes d'un coup d'œil :

— Complétez la livraison, sans tarder surtout.

Les jeunes gens s'inclinèrent et disparurent.

M. Van der Brocken crut devoir à son tour son témoignage d'admiration à ce Crésus qui maniait le papier joseph de l'air indifférent d'un passant qui jette deux sous à un pauvre.

— Vraiment, monsieur, c'est une véritable excursion que vous me faites faire en ce moment dans le pays des fées.

— Je vous ai déjà répondu que nous sommes à l'hôtel garni. Tous ces enchantements, toutes ces merveilles, tous ces miracles partiront le 20 de ce mois par votre propre vaisseau. Et puis, il faudra recommencer! Vous parliez de féerie, tout à l'heure. Ma foi, voulez-vous me permettre de vous l'offrir jusqu'au bout? Nous avons devant nous un service royal parfaitement immaculé. Vous plairait-il que nous en

eussions la primeur? Tiens, quelle idée! Est-ce que je deviendrais fantaisiste, à mon âge? En tout cas, c'est une folie, une folie rare, dont les camarades riront bien au club à ma rentrée à Paris.

— Oh! monsieur, de grâce.

— Point! de grâce aussi consentez à partager cette petite débauche bien inopinée. Je suis seul, et je ne résisterais plus, maintenant que cette excentricité m'a passé par la cervelle. Vous n'aurez pas le cœur de me laisser dîner seul. Puis, d'ailleurs, les honnêtes gens ont l'habitude de dîner une fois par jour. Allons, c'est dit.

Le jeune Van der Brocken avait passé par la vie parisienne, et les réminiscences n'en sont point déplaisantes à Anvers. Il accepta tout cordialement, charmé de cette franchise de manières, de ce laisser-aller et de cette brusquerie avenante.

Faut-il ajouter que Jean Sbogers était aux anges!

Il descendit à la cuisine en dessinant un cavalier seul.

— BRANLE-BAS GÉNÉRAL! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre qui fit trembler la maison. Une demi-heure pour préparer un dîner de prince, et

que tout soit en perfection, ou des coups sur toute la ligne!

Et v'lan! il souffleta le premier marmiton qu'il trouva à longueur de bras.

Jean Sbogers remonta, précédant quatre gâte-sauces qui marchaient sur ses pas avec la dignité des chœurs antiques.

Le premier portait une nappe damassée qui ne sortait de la grande armoire que dans les occasions solennelles.

Le second portait une montagne de serviettes assorties à la nappe.

Le troisième était chargé des *pickles*, des piments et des sauces anglaises.

Le dernier ne portait rien, selon le rite de la chanson du regrettable Marlborough. Il venait pour donner le dernier coup de lustre à l'orfèvrerie.

— Ce Sbogers est l'exactitude même, affirma l'amphitryon en approchant deux fauteuils de la cheminée — l'un à la destination de Jean Van der Brocken et l'autre pour son propre usage.

Il s'assit sans cérémonie et son convive l'imita.

— Un dîner en tête-à-tête à deux hommes. C'est une folie bien morale, continua Robert, et

je gagerais néanmoins que l'on parlera demain de nos prodigalités ! C'est égal... deux raquettes ne suffisent pas pour une partie, il faudrait au moins un volant.

Jean Sbogers eut un sourire complaisant.

— Si j'osais, monsieur, sauf le respect que je vous dois, insinua-t-il timidement.

— Plaît-il ?

— J'allais faire une bêtise, pensa l'hôtelier. Ces grands seigneurs-là n'aiment point qu'on se mêle de leurs pensées sous-entendues.

Tout à coup se frappant le front comme illuminé :

— Mais si je ne me trompe, monsieur désire regagner Bruxelles aussitôt ses affaires terminées.

— Tout juste aussitôt.

— Je ne crois pas être indiscret en rappelant à monsieur qu'il m'a chargé de me renseigner sur les compagnies d'assurances ?

— Nulle indiscretion, en effet, notre maître coq.

— La Compagnie générale est réputée comme la plus solide de notre ville. Vous pouvez le demander à M. Van der Brocken.

— En effet, ce serait bonne prudence de cou-

vrir des marchandises aussi considérables par une assurance.

— C'a toujours été ma pensée. Mais sur les références que vous eussiez fournies, j'avais le temps d'y songer à Bruxelles et même à Paris.

— Oh ! toutes les références sont contenues dans les cinq lettres de votre nom, monsieur Kodom, et la vôtre a plus de poids que la mienne. Toutefois, on gagnerait quelque célérité à agir ici même, et la célérité est souhaitable, car nous sommes pressés, vous le savez.

— Il sera fait selon vos désirs. Ici ou là-bas, à Anvers, à Paris ou à Pékin, qu'importe, puisque les compagnies présentent une véritable solidité.

— La Compagnie générale n'a jamais protesté contre une seule réclamation. On ne lui sait pas un procès depuis sa fondation. Le directeur est, d'ailleurs, un bien galant homme et l'un de mes amis.

Sbogers, qui faisait semblant de masser une soupière, intervint une seconde fois :

— J'avais promis de vous conduire demain à son office, mais, si vous vouliez... nous avons encore un quart d'heure...

— Eh bien ! si je voulais ?

— J'irais vous le chercher. Je le connais de vieille date, c'est une bouche fine — il prononça *bouche* plus expressivement — il adore les cailles aux olives, et j'ai précisément en réserve des olives noires des Basses-Alpes. C'est lui qui ferait joliment le volant à l'apparition des olives noires !

— Jean, mon ami, vous êtes le plus ingénieux des maîtres queux. Courez vite et n'allez pas manquer notre homme.

— Pas de danger. M. Baës ne ferme ses bureaux que très-tard dans la soirée à l'exemple des pharmaciens. C'est le pharmacien des expéditeurs, M. Baës.

— En attendant notre invité, dit M. Van der Brock, je vais vous présenter M. Baës par avance, une type de Hollandais persistant et doux, chez qui les demoiselles poussent à la douzaine, comme les tulipes à Harlem. Très-fin, très-gourmet, très-riche et très-serviabile, soixante ans passés, une figure de chanoine, la défiance de l'humanité et toutes sortes d'entraînements pour les faiblesses humaines.

— J'entends. Mais c'est assez de psychologie pour une simple question de commerce.

On frappait à la porte.

— Déjà ! fit Kodom étonné d'entendre frapper.

Ce n'était pas M. Baës. Tout simplement un carton de châles à recevoir et cinq mille francs à payer. Robert reçut et paya.

— Cela ne va donc pas finir ? s'écria le jeune armateur. Si vous continuez, il faudra mettre des rallonges.

— A la table ?

— Non pas. Aux Mille et Une Nuits !

Tout en plaisantant de la sorte, on déroulait les tissus, et le Belge, qui ne s'échauffait pas aisément en matière de dentelle, s'exaltait à célébrer les gloires de son industrie nationale.

— Vous ne laisserez donc rien à nos femmes ? demandait-il en repliant soigneusement les châles.

A ce moment, on entendit dans l'escalier — car la porte était restée entr'ouverte — une tenture seule fermait l'appartement aux regards des voisins — un pas lourd, accentué, méthodique, qui marquait la mesure avec une canne.

— Du coup, déclara M. Van der Brocken, c'est bien le volant demandé. Je vous avertis qu'il pèse cent dix kilogrammes.

M. Baës était un magnifique vieillard qui fit son entrée en montrant toutes ses dents, qu'il

avait encore superbes. Il marcha droit à son ami, le brillant armateur, qui serra cordialement ses belles mains d'évêque.

— Voilà des doigts faits pour la bénédiction, dit le jeune homme; mais commençons par le commencement. J'ai l'honneur de vous présenter M. Robert Kodom, un nabab de la Chaussée-d'Antin, qui s'est mis en tête de remplacer les cordages, le goudron et les toiles écruës de nos navires par toutes les merveilles que vous voyez ici.

— Voyons, nous sommes dans l'Inde et point dans le port d'Anvers, demanda M. Baës au comble de la stupéfaction.

Il tournait autour de la salle palpant les dentelles. — Ils commencent toujours par leurs propres produits, ceux d'Anvers !

— Mais une impératrice seule pourrait payer ces merveilles !

Il dépliait, repliait, redépliait. La robe surtout l'attirait. C'était un latiniste. Il cita les métamorphoses d'Ovide et les infortunes de Prognée. Puis, après cette dette d'admiration payée à l'industrie du sol natal :

— Et ce service de sultan ?

— Ce sera pour nous, ce soir, si vous le per-

mettez, répondit Robert Kodom en plaçant ses deux convives côte à côte, le dos au feu, le ventre à table.

Lui, se mit seul en face.

Et l'on servit le potage.

Nous n'avons point l'intention d'empiéter sur les domaines des spécialistes culinaires qui tiennent une place considérable dans la littérature contemporaine. Ce ne furent ni les noces de Gamache, ni le festin de Trimalcion, mais une succession de petits plats fins, dignes d'être célébrés par un poète amoureux plutôt que par un ventre didactique. Les truffes jouèrent un grand rôle.

Les émeraudes du Rhin succédèrent aux opales de la côte du Rhône. — Mais le vin de résistance fut le noble bordeaux, savoureux, velouté, fait de soleil et d'aromes à la fois verts et fondants.

Dans l'entr'acte qui succède au fort du combat et précède le dessert, Jean Sbogers en personne, ganté de coton blanc, flambant neuf, s'avança d'un pas rythmique et posa sur le milieu de la table une construction en pâtisserie qui rappelait toutes les architectures évanouies. C'était le style du Parthénon, le gothique et le dôme des Invalides savamment combinés. Des

amours en sucre grimpaient le long des colonnes et des roses trémières poussaient sans racines tout autour de la toiture en biscuit de Savoie.

A ce moment, une discussion scientifique des plus chaudes et bourrée de textes fut échangée entre le jeune armateur, qui n'avait point oublié ses classiques, et le vieil érudit, qui se targuait de découvrir des sens nouveaux.

— Je vous affirme que Vitruve...

— Je vous atteste que les Commentaires de César...

Et vous devinez le reste quand on est lancé sur ces terrains brûlants.

Kodom ne trouvait qu'un remède à ce commencement d'incendie de latinité. Il versait à boire ; mais le feu était à la mine, un vrai feu grisou !

Les factures se succédaient, les envois accompagnaient ces factures. Les antagonistes s'arrêtaient un instant pour admirer, puis on revenait à Vitruve, chapitre IV, paragraphe 6.

Le banquier profita de la chaleur pour s'excuser d'aller prendre un peu d'air.

Il rentra dans sa chambre, et là, en moins de temps que nous n'en mettons à vous le raconter, il tira de la malle en cuir de Russie qu'il avait

apportée de Paris deux boulets de fer encerclés par une corde à boyau. Il les introduisit avec mille précautions au fond des deux malles, à la préparation chimique desquelles nous vous avons fait assister. Il insinua le bout de la corde résistante dans un trou presque invisible qui se trouvait au bas des deux caisses, fit un nœud solide, coupa vivement la longueur qui dépassait ; puis les planches reposées, le couvercle retombé, il revint à table, froid, calme et souriant comme devant.

Les deux antagonistes ne s'étaient même pas aperçus de son absence. On entra, toutefois, en conciliation, et Vitruve semblait avoir le dessus.

Pour le palais monumental en pâtisserie, il avait été détruit dans le fort de l'action.

Oh ! la guerre !

Le café et le régiment compact de liqueurs que l'on servait opérèrent en plus une heureuse diversion.

— C'est l'instant de renvoyer l'orfèvrerie à l'office, dit Kodom à l'hôtelier. Faites nettoyer avec le plus grand soin, et remontez le tout dans ma chambre pour que l'emballage ne tarde pas.

Et, se tournant vers ses invités qui s'étaient mis à parler à l'imparfait du subjonctif pour prouver la lucidité de leur esprit :

— Vous m'excuserez, messieurs, de vous offrir le café dans la porcelaine de maître Sbogers. J'espère qu'au retour du *Comte de Flandres*, ce cher Taïcoun me mettra à même de vous faire les honneurs du moka véritable dans la pâte de Japon authentique.

— Si nous allions voir la *Descente de croix* de Rubens? demanda le jeune Van der Brocken, qui commençait à balbutier après le sixième verre de chartreuse.

— Y pensez-vous, à l'heure qu'il est? répondit paternellement Kodom.

— Eh bien! aux flambeaux... ce serait original, n'est-ce pas?

M. Baës, la tête appesantie sur son jabot, affirmait :

« L'extérieur de Notre-Dame est des plus nobles et des plus imposants. Sa construction a duré plus d'un siècle, de 1380 à 1494, qu'importe la date des chefs-d'œuvre? — sur les plans et dessins d'Amélius... »

Ce fut tout. C'est assez, car l'adversaire en latinité rendait évidemment les armes. Il dormait.

M. Baës résista plus longtemps ; mais enfin les plus braves succombent.

L'hôtelier venait avertir Kodom que ses ordres étaient exécutés et que tout était en ordre dans sa chambre. Il fit signe au bonhomme de s'esquiver sur la pointe des pieds. Celui-ci regarda les dormeurs et s'en alla en se tenant les côtes.

Robert Kodom n'avait rien perdu de sa netteté d'intelligence, ni de sa fermeté de décision.

Il laissa les convives promener leurs rêves à travers les temples grecs et les cirques romains. Bacchus les protégeait ! Il rentra dans sa chambre à coucher, mais, cette fois, assujettit solidement la porte pour éviter les surprises.

L'orfèvrerie de vermeil fut repoussée sous le lit et les rideaux bien tirés jusqu'à terre ; il était impossible à l'œil le plus subtil d'en soupçonner la présence. Les deux plateaux et les six assiettes achetés par le banquier, couvrirent le dessus de la malle aux ferrailles. C'était le colis de résistance, ceci ! la vaisselle d'or du Taïcoun !

Les caisses de dentelles furent complétées par des choix habilement combinés des derniers achats. L'ensemble des six malles présentait un coup d'œil tout à fait royal. Le fin renard eut le soin de laisser dispersées à travers les chambres

les pièces les plus riches et les plus importantes de son expédition.

Le jour venait.

— Il est temps de rentrer au salon, pensa-t-il, mes gaillards pourraient bien s'en aller, et, ne me voyant pas là, le soupçon pourrait sourdre dans leurs têtes troublées.

Il fit sa rentrée en criant :

— Le jour, messieurs, le jour en personne !

M. Van der Brocken répondit en se frottant les yeux :

— Non, ce n'est pas le jour, c'est l'aurore !

L'excellent M. Baës étendit ses bras plantureux en murmurant :

— Sultane Validé, je vous en supplie, laissez-moi rentrer à mon office.

— Je suis au désespoir de troubler votre repos, dit Kodom, mais je suis forcé d'emballer.

— Ah ! c'est vrai, mais il faudrait finir nos affaires.

— A tantôt les affaires sérieuses. A tantôt chez vous, quand vous serez mieux réveillé.

— Par exemple ! nous prenez-vous pour des efflanqués, nous allons vous aider à ranger vos caisses, ce sera fait en deux coups de main.

M. Van der Brocken clouait lui-même la caisse d'orfèvrerie en s'extasiant sur le poids du métal massif. M. Baës aidait Robert à remplir les caisses de dentelles.

Quand tout fut terminé, cloué, cadénassé :

— Ne croyez-vous pas, messieurs, qu'il y a lieu d'apposer un cachet?

— C'est précaution de garantie, à notre avis et à l'avis de toutes les personnes sensées.

— L'un de vous veut-il sceller à ma place? Je ne suis pas adroit.

M. Baës, directeur de l'assurance générale, se dévoua à manier la cire et s'en acquitta en perfection.

Cinq minutes après, Sbogers, désolé mais richement payé, voyait partir les précieux colis.

A huit heures précises, les six caisses étaient installées dans la cale du *Comte de Flandres*. En faisant mine de les rapprocher pour éviter les heurts Kodom trancha d'un coup de canif les nœuds, qui retenaient les boulets.

A neuf heures, Kodom signait une assurance d'un million à la *Générale*.

Muni de sa feuille d'embarquement, il passait à la *Prévoyance* et au *Soleil*, et blindait cette

première assurance de deux autres de cinq cent mille francs chacune.

A dix heures, tout était fini. Il rentrait à l'hôtel, muni d'une ample couverture de voyage retenue avec des courroies de cuir.

Il vidait le contenu de la fameuse malle en cuir de Russie dans la couverture dépliée, sanglait énergiquement et remplissait le vide de la malle avec le service en vermeil du Taïcoun.

Tout était prêt ; on fit approcher une voiture. Jean Sbogers faillit s'évanouir quand le grand homme de l'escompte lui serra la main en signe d'adieu.

La voiture fila d'un train rapide chez l'orfèvre, qui reprit sa vaisselle de métal, et rendit sans observations la grosse somme qu'il avait en dépôt.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées depuis cette restitution que Robert Kodom demandait un coupé réservé pour Bruxelles, à la buroaliste de la gare.

Il l'eut sans la moindre concurrence. Il s'y installa en allumant un cigare, une anomalie qui chez cette nature ponctuelle, méthodique et soigneuse, indiquait une grande émeute dans les organes cérébraux.

Mais à peine le train se mettant en marche lui eut-il fouetté les tempes d'une douche d'air vif, qu'il redevenait l'homme de marbre et de bronze que nous connaissons.

XVIII

NOUVELLES DE WANDA

Robert Kodom rentra à son hôtel du pas débonnaire d'un employé de commerce qui vient de finir sa petite journée. Mais, une fois renfermé dans sa chambre, quelle exaltation et quelle certitude de sa puissance ! Nous avons dit qu'il était l'homme des partis subitement pris et des volontés qui ne fléchissent plus quand la mise en train est faite. Les petits lancements de remords qui s'étaient éveillés au dedans de lui le jour où cette terrible combinaison domina sa pensée n'avaient pas même laissé souvenir de leur passage dans cette organisation inflexible. La mort inévitable de trente passagers et de quinze hommes d'équipage, une misère en considération du résultat !

Les conquérants n'ont pas le temps de s'ar-

rêter aux émotions vulgaires ; c'est le but seul qui importe à ces fortes natures. Et Robert se croyait très-sincèrement une forte nature, maintenant que ses manœuvres semblaient à la veille de la réussite.

Toutes les ivresses capiteuses et malsaines qu'il rêvait pour l'avenir défilèrent devant ses yeux altérés de jouissance et de domination ; la baronne Wanda de Remeney en tête, comme vous le pressentez.

Il écrivit à Monseigneur que tout marchait à souhait, et que sous quinzaine la société des Vingt-et-Un, un instant menacée dans son existence, se relèverait plus puissante et plus formidable que jamais. Il annonçait sa rentrée à Paris pour le lendemain même dans la soirée, c'est-à-dire quelques heures seulement après la réception de sa lettre. Il lui paraissait préférable de compléter ses renseignements et ses confidences de vive voix. On cite, disait-il, des exemples de lettres qui se sont égarées, et la police de Trelauney lui paraissant avoir des auxiliaires et des collaborateurs depuis le bas jusqu'au haut de l'échelle administrative, il se tenait sur ses gardes.

Il terminait en donnant rendez-vous en gare

à son complice pour l'arrivée de l'express du soir, avec recommandation très-vive d'amener la baronne de Remeney à sa rencontre. En cas de bal ou de soirée, il insistait pour que l'on remît les toilettes et les fanfreluches au lendemain.

— Le temps presse, ajoutait-il, et j'aurai sans doute besoin de tous mes auxiliaires. Soyez exacts et préparez-vous à l'assaut qui précède toujours les victoires définitives.

Il signa prudemment de ses seules initiales, cacheta avec le soin qu'il apportait dans tous les détails.

Trois heures plus tard, il arrivait à Bruxelles. Il se fit conduire à la petite maison de Marianne et donna l'ordre au concierge, ahuri de ces allées et venues perpétuelles, de lui commander une voiture pour le lendemain à neuf heures du matin.

— Monsieur repart aussi vite? s'écria l'homme au comble de la stupéfaction.

— Quand je demande des voitures, c'est en général pour m'en servir. Allons, montez les bagages et faites diligence.

Et, tirant quelques louis de sa poche, il les mit dans la main du bonhomme, qui prit ses jambes à son cou.

— Minute ! fit Robert. Vous irez ensuite faire préparer un dîner convenable que l'on apportera sans tarder. Le grand air m'a mis en appétit. Allumez un bon feu dans la chambre à coucher. J'y souperai. Demain, à huit heures, arrangez-vous pour m'avoir un thé complet. J'entends du thé de Chine et point votre camomille nationale.

Le concierge fit mine de protester contre cette appréciation des produits belges, mais Kodom fronça le sourcil et monta à ses appartements en poussant devant lui le pauvre hère qui pliait sous le poids de la malle.

— Déposez à côté du lit ; là, c'est fait. Descendez. Surtout n'oubliez rien de mes instructions, et tâchez de ne pas me faire attendre ; mais il faut aller vite.

Les psychologues attestent, d'un commun accord, que les heures qui précèdent un grand crime sont pleines d'angoisses, de tortures pour l'âme perverse qui l'a médité.

Kodom avait eu ses journées de tiraillements intimes, de terreurs et de remords avant que sa pensée ne se fût matérialisée en une détermination fixe. Mais de la minute où son parti fut irrévocablement pris, il vécut aussi librement,

face à face avec l'attentat résolu, que s'il avait tout bonnement trouvé un coup de Bourse ingénieux et jusqu'alors inédit.

Il soupa du meilleur appétit du monde, fit honneur à certain flacon de Léoville et décoiffa gaillardement au dessert une bouteille de Moët. Il se permit même, en prenant le café, des ironies peu modérées à lire dans le courrier de Paris de *l'Indépendance* des appréciations qui pronostiquaient de grandes débâcles de Bourse pour la fin du mois.

— Il paraît qu'il y a encore des gens qui se ruinent — et qui ruinent les autres ! fit-il avec un épanouissement de gourmet bien repu. La vieille école ! Ce journaliste doit avoir bien de l'esprit dans la conversation ! Il parle du mécanisme de la Bourse comme si les plus finauds en savaient le premier mot. Il a des tendresses pour les Lombards ; c'est son affaire. La nôtre est de dormir pour l'heure présente, et je crois que je m'en acquitterai comme un fauteuil d'orchestre plein ou vide de l'Odéon les jours de tragédie.

Il se déshabilla voluptueusement, il se lava les mains paresseusement, en délicat, lima ses ongles, se parfuma. Il se fit beau pour le som-

meil. Et si la conscience des moralistes hasarda le monologue de circonstance, ce dut être sur un *tremolo* du dernier opéra à la mode, car ses paupières se baissèrent lentement, sans contraction, béates et savoureuses; s'il ne voyait pas le paradis de Swedenborg dans ses rêves, il voyait certainement les mines de Golconde et la reine Wanda lui donnant un sourire pour un diamant. Il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre.

A sept heures du matin, le bruit d'une voiture menée grand train, bruit très-usité à pareille heure dans ce quartier, interrompit la promenade mentale de Robert Kodom à travers les Eldorados, au moment précis où Wanda se faisait un diadème d'émeraudes énormes et d'une limpidité sans pareille, tout comme les petits enfants se font des couronnes de bluets dans les champs de seigle.

L'olibrius de la loge, qui venait d'ouvrir discrètement la porte, déposa le thé sur une console et se tint aux ordres de son souverain bizarre, lequel n'en abusa pas.

— C'est bien, laissez-moi, fit-il en le renvoyant d'un geste, vous remonterez dans vingt minutes, quand j'aurai fait mon choix de bagages.

— Ah! monsieur ne nous quitte pas tout à fait alors?

— Est-ce qu'on se sépare au bout de huit jours d'une maison pleine de charme, ornée d'un portier plein de grâce? Tu voudras bien rester céans, sans démarrer d'une minute, pendant mon absence. Je puis revenir comme cela, sans rien dire; tel est mon caractère. Tu comprends, hein?

— Et le jeune homme qui vous accompagnait?

— Le jeune homme qui m'accompagnait reviendra, si tel est son bon plaisir — et le mien. Nous ne demandons jamais la permission.

Resté seul, Robert Kodom but à la hâte deux tasses de thé fortifiées d'un verre de rhum. A la suite de cette bonne précaution hygiénique, il rangea précieusement dans son vaste portefeuille toutes les polices d'assurances, en bel ordre, selon l'importance de l'indemnité des sommes consignées. Pour les vêtements, il les lança au hasard dans la malle avec des titres tellement avariés et des paquets d'actions si complètement déconsidérées qu'il n'en avait pas trouvé la vente, même au poids.

— Faut-il brûler? faut-il emporter? se de-

manda-t-il. Bah! brûler prendrait plus de temps. Puis, on emporte bien son linge sale. Et qui sait? si le vent se met à donner en poupe, tous ces chiffons-là sont capables de remonter!

Il tira la sonnette. Olibrius ne se fit pas attendre. Le dominateur Kodom avait assoupli en deux jours ce citoyen libre. L'argent fait des miracles au delà de l'Escaut comme en deçà, — et plus loin encore. Une berline à emménager une cathédrale attendait à la porte. Le banquier y sauta avec des verdeurs qu'on ne lui aurait plus soupçonnées.

Quatre coups de fouet triomphants, et l'on est en marche. Une douzaine d'autres graduellement appliqués sur l'échine des deux rosses, le long du chemin, et l'on est en gare.

Neuf heures vont sonner, et la locomotive geint sous la galerie vitrée.

Le trajet de Bruxelles à Paris se fait en général sans incident.

D'ailleurs, Kodom était seul dans son compartiment, ce qui diminue les exigences de conversation. Il regarda la campagne, qui lui parut laide et plate, les paysannes qui lui parurent bien insoucieuses de leurs extrémités. A Saint-Quentin, il eut la fantaisie de rompre un peu la

monotonie de la situation en descendant au buffet. Comme il passait la tête au dehors pour ouvrir la portière, il aperçut la grosse figure sanguine du négociant pudique qui racontait si douloureusement les souffrances de la tourbe à Marianne pendant le premier voyage. L'homme fit un geste de reconnaissance et de bon accueil, une invitation courtoise à profiter de l'arrêt du train. Kodom se pelotonna dans son encoignure, refrogné comme un dogue.

A cinq heures précises, le train entra au débarcadère de Paris.

Riazis était exact au rendez-vous.

Le premier cri de Robert Kodom avant de prendre la main que le Musulman lui tendait, un cri tout empreint de souffrance, d'inquiétude et de doute, son premier cri fut :

— Et Wanda ?

Monseigneur se contenta de secouer la tête sans répondre.

— Quoi ! Qu'est-il arrivé ? Mais parlez donc ? Elle est malade ? dangereusement ?

— Plus que cela... Il faut vous préparer à recevoir un coup terrible...

Il pâlit horriblement, l'homme de granit !

Riazis dut passer son bras sous le sien, car il paraissait prêt à défaillir.

— Elle est morte? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— La baronne de Remeney est enfermée comme folle à la Salpêtrière!

— Wanda folle? elle! C'est épouvantable! Racontez-moi...

— Pardon, mon cher Kodom, on nous regarde. Ayez le courage de me suivre jusqu'à mon coupé. Wanda n'est pas folle. — Ces cerveaux à plans fermes et mathématiques n'ont pas de coins pour la folie. Mais elle est enfermée à la Salpêtrière, bien régulièrement et sous la surveillance de son mari, qui n'a pas l'air disposé à pardonner de sitôt.

— La malheureuse!

— De grâce, un peu d'énergie. Je vous dirai tout ce que j'ai deviné de la trame ourdie contre madame de Remeney; mais quand la voiture roulera... Venez.

Il fit un effort violent, ses jambes refusèrent le service. Monseigneur appela son cocher d'un signe du doigt, et ce fut soutenu par chaque épaule qu'on put seulement introduire dans le coupé ce type de résistance et d'impassibilité

qui s'appelait Robert Kodom, et que les aimables sceptiques du boulevard regardaient passer avec admiration le mois précédent.

Pendant que Monseigneur cherche à reconforter dans sa voiture Robert Kodom, qui n'est pas en état de le comprendre ni même de l'entendre, si nous profitons de ce temps d'arrêt forcé dans la conversation pour aller aux nouvelles de Wanda?

Près de trois semaines s'étaient écoulées depuis la réclusion de la fière baronne de Remeney.

Ceux qui l'avaient saluée dans tous les premiers salons de l'aristocratie européenne n'eussent jamais reconnu cette reine qui traversait la vie élégante avec des fulgurations d'astre dédaigneux. Ce front volontaire et tenace refusait, du reste, de se plier à la discipline de la maison.

Huit jours de suite, elle s'était obstinément refusée à sortir de sa cellule. On savait à l'économat que c'était une très-grande dame, et l'on avait reculé devant l'emploi de la violence.

A chaque nouvelle invitation de descendre prendre l'air, refus énergique avec gestes démonstratifs aux femmes de service.

Elles sortaient en hochant la tête, et l'opinion

générale se résumait dans la conviction qu'elle avait vraiment son grain, celle-là, et que toutes les douches de la Faculté n'y pourraient rien.

Farouche, terrible à voir, immobile dans un angle de sa petite chambre, elle restait des journées sans essayer un mouvement. Elle refusait la nourriture réglementaire et se nourrissait de pain seulement, encore fallut-il que les étreintes de la faim l'eussent cruellement fait souffrir avant qu'elle se résignât à cette humiliation. C'est qu'en vérité, ces amalgames de bœuf commun et de légumes roturiers ne rappelaient guère les somptuosités et les exquisités de sa table patricienne.

Il fallait vivre, pourtant. Elle le comprit. Un matin, elle se dit que le défaut d'air finirait par la tuer à la longue. Elle ne voulait pas mourir. Il lui repassait par instants dans l'esprit les espoirs vagues et lointains qui sont la consolation des simples et des croyants et aussi la force de résistance des âmes damnées.

Elle descendit à la cour.

Des groupes de femmes généralement vieilles, des masques hideux où la démence avait joué brutalement ses linéaments violents et bizarres, des physionomies couturées, hagardes et pa-

roxystes tenaient leurs conciliabules bien distincts, et les hiérarchies semblaient très-respectées.

La présidente d'un de ces clubs en cotillon fit des avances à la nouvelle pensionnaire. Elle la salua avec des inclinations de l'ancien menuet, car Wanda, au milieu de sa déchéance, avait conservé ses airs de grande race, et d'ailleurs, la richesse de sa mise, si flétrie qu'elle fût par son incurie, trahissait la créature habituée à tous les luxes, y compris le superflu. La vieille mégère fripa les dentelles de la baronne entre ses longs doigts osseux, où les veines couraient en treillis sordide.

— Véritable point d'Angleterre ! affirmait-elle d'un ton qui ne permettait point de réplique.

Ce fut une indescriptible émotion. Toutes les pauvres insensées se pressaient autour de la princesse de féeries qui portait du point d'Angleterre. On voulait toucher, toutes à la fois. Tant et si violemment que Wanda, se sentant étouffer dans cette ronde de sorcières, se mit à jouer des coudes, qu'elle avait agiles et robustes.

Une clameur formidable accueillit cette dé-

monstration belliqueuse. D'aucunes imitaient le chant du cacatoës, d'autres aboyaient, une miaulait à tromper un chat amoureux, une seconde faisait le coq matinal, une troisième pinçait de la guitare sur un tronçon de latte ramassé dans la boue, toutes glapissaient, et le charivari menaçait de s'éterniser. Les possédées suivaient tous les pas de la baronne en témoignant leur admiration sur les tons les plus discordants.

— Cuit, cuit! Couac! couac! Cocorico! Miaôu! miaôu! Bêe! bêe! Hi-han! As-tu déjeuné Jacquot?

La guitariste soupirait :

Souffla le vent, souffla le vent
Il emporta la feuille et le serment,
Et le serment!

Par bonheur pour les oreilles mélodiques de la baronne, une cloche sonna, et le silence se rétablit comme par enchantement. La présence de trois ou quatre gardiens suffit pour que les turbulentes pensionnaires se missent en rang avec la soumission et le bon ordre d'un détachement de conscrits. En avant! et les voilà parties vers les ateliers, — car certaines peu-

vent travailler, — les plus coriaces rentrent dans leur cabine.

Quelques-unes — des privilégiées qui ne sont pas tout à fait abandonnées par leurs familles et dont les crises n'ont rien de menaçant pour la sécurité générale — ont la latitude de se promener tant que le cœur leur en dit. Les gardiens, étonnés de rencontrer la mauvaise tête qui s'était refusée à toutes leurs invitations de prendre l'air jusqu'à cette matinée, l'engagèrent à profiter d'un rayon de soleil qui réchauffait la cour, puis, lui recommandant d'être bien sage, ils furent parquer leur troupeau.

Elles restaient quatre dans la grande cour.

Celle qui se trouvait la plus rapprochée de Wanda eut un éclair de joie dans ses yeux gris, aussitôt qu'elle entendit les portes se fermer sur ses tapageuses compagnes.

Elle s'agenouilla devant un banc avec une onction qui ne se voit qu'à l'église. A droite, elle déposa un vieux linge rempli de clous rouillés; à gauche, elle aligna des ficelles après les avoir détirées, puis les roгна soigneusement et fit un nœud aux deux extrémités, pour en assurer la résistance et la solidité.

Ces précautions prises, elle compta ses clous

et ses bouts de corde et frappa des mains en personne bien satisfaite.

Wanda s'était assise à quelque distance sur une chaise de fer qui se trouvait là ; elle suivait tous les mouvements de la pauvre insensée en se dissimulant autant que possible derrière un tronc d'arbre.

Après une pause de recueillement extatique, la vieille se leva. C'était une femme de soixante-dix ans au moins. On devinait qu'elle avait été belle, de cette beauté spéciale au premier empire. La taille de la robe scindait brutalement le dos à quelques pouces des épaules, et ce qui lui restait de cheveux revenait de l'occiput sur le front pour jouer les frisures chères aux brillants officiers du temps.

Sa préoccupation — est-ce assez dire ? non ! — sa religion consistait à se hisser sur la pointe des pieds pour joindre avec ses mains les extrémités des branches d'un grand tilleul, qu'elle semblait idolâtrer comme un fétiche. Quand la branche, se redressant brusquement, lui échappait d'entre les doigts, elle s'écriait avec une douceur maternelle :

— Tenez-vous donc en repos, vilain ! Je ne veux pas vous faire de mal, moi ! je veux vous

attifer et vous faire beau comme il sied à l'arbre des souvenirs.

Cet exercice dura bien une heure ; mais elle avait triomphé de toutes les résistances : une quarantaine de cordes solidement fixées aux branches se balançaient à quelque distance du sol.

Après une inspection circulaire dont la folle parut enchantée, elle se prit à tirer sur des câbles ; puis, lorsque la branche avait consenti à dessiner une inclinaison suffisante à son gré, elle clouait l'extrémité inférieure de sa ficelle entre les pavés de la cour. Elle y mettait tout son cœur et toute son âme. Ce fut longue et rude besogne, mais la collection de chanvre finit par s'épuiser. Force fut bientôt de s'arrêter.

A ce moment, elle contempla son œuvre avec la majesté de Michel-Ange donnant le dernier coup d'œil à son *Jugement dernier*.

Elle fit des signes cabalistiques sur le tronc, puis, apercevant soudainement à terre un ruban vert que Wanda avait probablement perdu dans son entrevue tumultueuse avec les recluses, elle poussa un cri de joie, fouilla ses poches, en tira une paire de ciseaux minuscules et se mit à découper la soie en languettes qui jouaient la

feuille. La corde faisait défaut : elle fixa ces feuilles dans le bois à l'aide d'épingles dont elle avait provision à son fichu. Le décor achevé, faute de fournitures... elle se promena gravement comme un chanteur qui récite des psaumes. Elle ne parlait pas, mais ses lèvres remuaient. Elle faisait mine d'encenser son autel, quand ses litanies arrivaient aux paroles solennelles, selon toute probabilité.

Dans un mouvement un peu brusque où Wanda s'oublia pour la suivre dans ses exercices, la folle aperçut la baronne. Elle marcha vers elle, et la prenant par la main, sans violence et même avec des réminiscences de bonne compagnie :

— Ne craignez pas d'approcher, ma fille, dit-elle. Si vous avez le temps d'attendre, le saule-pleureur viendra sous nos yeux. Il n'est pas mort, comme les méchants en ont fait courir le bruit, notre saule-pleureur. C'est l'arbre du martyre et de l'expiation.

Wanda regardait étonnée et se prêtait aux caprices de la vieille femme qui lui faisait faire le tour de son arbre en rectifiant le pli des branches qui tentaient de se redresser.

— Ils ne veulent pas me croire ici, conti-

nuait la vieille femme, et quand je leur parle du beau parc où mon saule-pleureur trempait ses branches éplorées dans l'eau du grand lac, ils me rient au nez et m'appellent vieille folle. Mais je me souviens ! je me souviens ! Les paysans m'appelaient la petite comtesse Laure. La première fois que je le vis, lui, il avait des épaulettes d'or et de ces fières façons qui prennent le cœur tout de suite sans qu'on sache seulement pourquoi. Il me dit qu'il voulait m'aimer à jamais si je le permettais. Comment voulez-vous qu'on défende ces choses-là quand la voix qui les demande est une caresse et un bonheur ?

C'était du temps de Charles X, et mon père était un grand seigneur dans la contrée. Lucien, — il s'appelait Lucien, mon ami, et c'était un fier marin — avait fait relâche à l'île Sainte-Hélène, dans un voyage là-bas, là-bas, tout là-bas, ah ! bien loin ! Il en avait rapporté une petite pousse du saule funéraire, qu'il avait transplantée dans un beau vase chinois. Pendant toute la traversée, il l'avait soignée, dorlotée, chérie comme un enfant. Nous l'arrosons à nous deux. Un soir de printemps, mon père nous surprit au milieu de nos confidences.

Lucien se jeta aux genoux du chef de famille et le conjura de bénir notre amour. Mon père le chassa comme un laquais.

Le lendemain, je retrouvai le cher petit saule planté dans une petite île du parc. Lui, je ne l'ai plus revu jamais, jamais, jamais ! Il est mort dans un naufrage !

Elle eut un rire convulsif qui souleva tyranniquement sa pauvre vieille poitrine.

Wanda, d'abord distraite, écoutait. La folle se taisait.

— Et enfin ? demanda la baronne.

— Moi, j'arrosais le saule qui poussait comme un charme. Dix années durant, j'arrosai l'arbre mélancolique. Je m'étais juré de rester fidèle au souvenir de Lucien. A toutes les obsessions des jeunes hommes d'alentour, aux ordres mêmes de mon père, je résistai. Un matin, je trouvai le saule arraché. Je courus à la chambre de mon père et je l'appelai bourreau !

Son rire irritant la reprit :

— Moi, j'aimais l'épaulette d'or. Il voulait me marier à un substitut.

— Et puis ?

— Je ne sais plus le reste, sinon que je suis ici. Un substitut !

Une seconde vieille à cabas, chaussée de souliers éculés à cothurnes et vêtue d'une longue simarre noire sans ceinture, s'était rapprochée de nous; elle fit un geste oratoire et dit gravement :

— Il est indécent de rire de la magistrature. Mon mari était juge et m'a fait son héritière, et l'on ne veut pas m'installer.

Là-dessus, elle s'en fut frapper à la porte principale.

— Huissier, faites ouvrir, ordonnait-elle. Il est l'heure que j'aïlle juger dedans mon tribunal.

Elle prononçait *dedans* en personne convaincue de son droit.

C'était la veuve d'un président, devenue folle deux ans après la mort de son mari.

La femme du juge frappait de si grand cœur pour aller s'asseoir dedans son tribunal, qu'un gardien parut à la porte qui lui demanda sans trop de rudesse ce qu'elle désirait.

— Enfin, voici donc notre huissier! s'écria-t-elle. Messieurs les juges sont-ils arrivés et la chambre est-elle au complet?

— Personne ne manque.

— Alors, c'est l'heure d'entrer. Je savais bien, moi!

— Certes, on n'attend plus que vous et vous pouvez vous asseoir *dedans*.

Ce disant, il ouvrit la porte toute grande, et la pauvre créature passa devant son interlocuteur en se drapant dans sa robe rapiécée.

L'homme, qui semblait d'ailleurs complaisant et plein d'indulgence pour ces maniaques inoffensives, fit mine de la reconduire et courba respectueusement l'échine.

Une troisième folle, qui jusqu'alors semblait se réfugier dans la solitude et la mélancolie, se rapprocha de Wanda et de la dame au *saule*.

Elle portait le bras gauche en manière d'anse par derrière : il rejoignait sa taille par une courbe qui voulait être gracieuse et flexible. La main droite s'avancait au-devant de la poitrine avec des grâces analogues, mais tout au-devant, pour représenter le goulot d'un vase antique, comme la suite nous le démontrera.

— Permettez-moi de vous présenter la fontaine Aréthuse, dit sérieusement la dame au saule à la baronne qui couvrait la nouvelle venue d'un regard de plus en plus étonné. Encore une victime des passions politiques!

Wanda s'inclina.

La fontaine Aréthuse offrait un compromis bizarre des modes de la Restauration et des premières années du règne de Louis-Philippe. Les cheveux, rudement tirés de la naissance du cou vers le sommet de la tête, avaient un aspect de fortification vraiment redoutable. Ils étaient encore durs et puissants. Mais, par un contraste inexplicable, ils s'effiloquaient en mèches plates le long des tempes et pendaient en *repentirs* intégralement dénués de frisures. Elle paraissait cinquante-cinq ans environ.

— Une femme célèbre de 1835 ! continua la dame au saule en surveillant les rébellions de ses ficelles, elle a fait de bien beaux vers qu'elle dit à merveille. Dites-nous donc des vers, mignonne.

Elle ne se fit pas prier :

Ses lèvres pâles se contractèrent au contact de la flamme du lyrisme et découvrirent une rangée de dents voraces.

Les yeux de la sibylle poétique furent traversés en zigzags de lueurs phosphoreuses, elle accouda son menton encore volontaire sur son avant-bras. Puis, ces précautions de début une

fois prises, elle se mit à chanter sur un air languoureux et crispé :

J'étais l'intarissable muse
Qui déborde d'amour — et qui
Versa les larmes d'Aréthuse,
A l'attentat de Fieschi.
Pleurs éternels que rien n'essuie !
J'aimais ce prince en chapeau gris,
Qui promenait son parapluie
Au sein des bourgeois de Paris.

Elle pleurait sincèrement, et l'émotion la dominait à ce point, qu'elle oublia un moment sa pose de fontaine étrusque. La dame au saule soupirait :

— Qu'est-ce que la vie ? Un calvaire à gravir. Chacun porte sa croix.

Et les bras au ciel :

— Dieu juste ! ai-je assez porté la mienne ?

Une corde parvint à déraciner du sol le clou qui la retenait ; la folle se précipita sur la ficelle rebelle avec des regrets à fendre l'âme. Aréthuse avait déplacé son goulot pour obéir aux exigences naturelles : Aréthuse s'était mouchée, et le nerf olfactif d'Aréthuse affectait des bruits éclatants de trompette plutôt que les douces modulations de la cythare. La muse s'était adonnée au tabac.

Le tabac essuyé, la main droite reprit sa position ordinaire, et l'inspiration descendit à nouveau des fibres nasales aux lèvres de la muse.

Elle reprit avec une énergie croissante :

Or, en ces heures débordées,
Des poètes de carnaval
Cassaient le moule des idées
Au front du roi national.
Or, moi, femme, pendant la crise,
Que faire? — Verser à pleins bords
Aux pieds de cette tête grise
L'hymne des célestes accords!

« L'hymne des célestes accords » l'avait épuisée. Elle tombe sur le banc extatique, la prunelle enflammée, et le bras qui faisait l'anse dans le dos se laissa choir avec des molleses de bandoulière, qui n'est plus tendue. Trois cordes profitèrent de la secousse qu'elle imprima au tilleul pour reconquérir leur liberté.

— Mon martyr n'aura donc pas de fin! gémit la dame au saule, en tirant à elle les branches émancipées, d'un geste qui n'était plus maternel.

Wanda se sentait froid jusque dans la moelle des os à contempler ces deux misérables.

— Si j'allais devenir folle comme elles ! s'écria-t-elle, secouée par une oppression de terreur indicible.

XIX

A LA SALPÊTRIÈRE

Par bonheur, le gardien, qui probablement avait fini d'installer la vieille présidente *dedans son tribunal*, reparut dans la cour, suivi de trois jardiniers porteurs d'arrosoirs.

Ce fut une diversion.

Aréthuse courut aux arrosoirs et tendit la bouche vers la pomme en suppliant les trois hommes de l'arroser.

Ils la repoussèrent doucement.

— Quel sort pour une fontaine de se sentir tarir et de ne pouvoir obtenir la goutte d'eau qui vivifie ! disait-elle avec des violences et des éclats de voix de muse incomprise. Et penser que j'ai célébré ce peuple-là !

— Pas de gros mots, âme assoiffée, répondit celui qui paraissait être le chef des jardiniers,

sinon nous serions forcés de vous faire reconduire à votre cellule où vous trouverez une cuvette pleine.

— Une cuvette pour Aréthuse ! glapit-elle au comble de l'indignation. Tas de manants !

La Muse ne se contentait point de l'éloquence de la parole, elle se redressa sur les ergots, et, transformant d'un geste rapide son anse et son goulot en griffes de lionne, elle égratigna l'insolent.

Les trois hommes saisirent la révoltée, l'un par la taille, celui-ci par les pieds et le dernier par le cou, et lui firent cortège de la sorte jusqu'à ses appartements privés.

De son côté, le gardien débarrassait le tilleul des ligatures de la dame au saule. Ce n'était point un méchant homme. Il dénouait au lieu de donner un coup de couteau. Il poussait même l'obligeance jusqu'à replier une à une les cordes avec méthode pour que la pauvre créature pût se livrer le lendemain à son innocente récréation. Il est probable qu'elle s'était soumise à l'obéissance à heure fixe, car elle demeurait morne, passive, immobile, sans risquer même une observation. Lorsque la récolte des ficelles fut achevée, le gardien tendit le pa-

quet à la propriétaire, qui l'enveloppa précieusement dans un vieux foulard et s'en alla docilement, sans prononcer une seule parole, vers la porte principale.

Wanda restait seule avec le gardien.

— Et vous, notre nouvelle pensionnaire, demanda-t-il avec une familiarité presque affectueuse, vous n'avez donc pas votre petite *lubie* comme les autres ?

— Ma lubie, à moi, la seule, mais elle est inguérissable celle-là ! c'est... Mais que vous importe ?

— Dites toujours.

Elle retrouva sa fierté de grande dame.

— De quel droit m'interrogez-vous ?

— Du droit de la compassion que vous semblez mériter.

— Je n'ai besoin de la compassion de personne.

— Pardon. L'orgueil n'est pas de mise ici. Il m'a été dit que vous étiez d'une contrée lointaine, la Hongrie, je crois... Est-ce que vous ne pensez pas parfois au pays natal, derrière ces grandes murailles ?

Cette nature qui se trahissait rarement eut un élan qu'elle ne put réprimer.

— Mon désir, vous voulez le savoir ? Je n'en ai qu'un seul, mais qui domine, de sorte que j'y laisserai très-probablement ma vie.

— Et ce désir, c'est ?...

— Ce désir, c'est la liberté, rien de moins ; le droit d'aller et de venir à ma guise, sinon, j'aime mieux la mort que vos hideux cabanons...

— La liberté, ce n'est pas un simple gardien comme moi qui peut la donner, c'est affaire au médecin en chef. Encore est-il que j'ai la certitude qu'un petit souvenir du pays vous égayerait un peu, en attendant mieux. Que diriez-vous d'un *nakis* bien doré ?

— Le gâteau de chez nous ? vous l'avez ? Je vois dans vos yeux que vous l'avez.

— Je l'ai...

— Oh ! de grâce, donnez vite.

Le gardien tira discrètement de sa poche un petit paquet précieusement enveloppé, et le déposa dans les mains de Wanda.

Puis, le doigt sur les lèvres et s'éloignant :

— Pas un mot surtout.

A cet instant, les aliénés turbulentes et dangereuses firent irruption dans la cour, sous la

surveillance de gardiens robustes et résolus. C'était leur seconde récréation.

Wanda n'eut que le temps de dissimuler le précieux gâteau sous le cachemire qu'elle portait croisé sur sa poitrine.

On entourait la belle madame de tous les côtés, et les cris stridents s'entre-choquaient à briser des oreilles moins susceptibles que celles de la baronne.

Sa première pensée fut de rompre à coups de poing cette digue d'enragées. Mais deux internes se promenaient dans la cour, qui surveillaient ce commencement d'orage, prêts à l'apaiser probablement en cas de dégagements trop électriques. Elle eut peur de se trahir.

— N'oublions pas mon rôle, pensa-t-elle avec la promptitude de résolution qui la caractérisait. Si je ne persiste pas dans ma feinte, mon mari veille et les tribunaux attendent.

Et le souvenir lui revenait d'avoir assisté à ce grand et lugubre spectacle de la cour d'assises. C'était une femme qu'on jugeait, jeune comme elle, — moins coupable qu'elle ! car elle ne savait ni lire ni écrire, et son maître, après l'avoir rendue mère, lui avait donné l'ordre de jeter son enfant aux pourceaux. Ce maître était un

paysan enrichi dans le commerce douteux par la seule force de l'astuce et de la ténacité. Le tyran avait commandé. Elle avait obéi sans plus de scrupules sur l'acte qu'elle commettait que si le maître eût ordonné de porter la provende à l'étable.

Oh ! l'implacable baronne tremblait à se rappeler ce dramatique épisode ! Elle voyait encore le grand christ sur le velours noir, les faces indignées des bourgeois débonnaires qui composaient le jury. Elle entendait le vigoureux réquisitoire du procureur général ; elle avait peur, et — cruelle bassesse ! — elle se l'avouait, bien que tout son sang entrât en révolte à cet aveu.

Elle fendait la foule en répondant à toutes les questions avec un rire hébété qui semblait naturel ; elle écartait les curieuses lentement, graduellement, par des mouvements sourds de torpille. Les folles sentaient qu'il fallait reculer et obéissaient bestialement au magnétisme de cette volonté qui se contenait pourtant de toute sa force.

Elle marchait vers la porte d'entrée.

— Tiens ! hurlait une jeune idiote, terrible à voir sous les gonflements de l'éléphantiasis,

tiens ! elle a du satin celle-là ! C'est pas juste.

— C'est pas juste, reprit le chœur. Donnons-en de ton satin, dis, veux-tu ?

Il lui vint l'idée dédaigneuse de retirer le jupon qu'elle portait attaché à sa taille sous une mante de velours, enrichie de dentelles bien fripées et de le jeter en plein milieu de la populace.

Ce fut un tohu-bohu général, comme aux baptêmes de village. Les harpies se disputaient le butin avec les pieds, avec les mains, avec les ongles, avec les dents. L'étoffe de soie déchiquetée, lacérée, en lambeaux, fut partagée aux acclamations de la horde farouche.

— Encore deux jours de cette vie, et je deviens féroce comme ces bêtes brutes ! se disait amèrement l'aristocratique baronne de Remeney.

Elle marchait toujours.

— Ah ! fit-elle en sentant au bout de son bras la porte fermée.

Elle poussa la porte d'un geste fébrile, et sitôt qu'elle l'eut refermée elle se prit à fuir vers sa chambre en serrant entre ses deux mains crispées ses tempes qu'elle craignait d'entendre

éclater tout à coup tant la fièvre les secouait brutalement.

— Enfin ! s'écria-t-elle en tombant à genoux, Dieu m'a sauvée !

Elle pensait à Dieu, cette âme de roche ! et cette pensée toujours fortifiante lui remit, pour un instant, quelque chaleur au cœur.

Elle se releva comme poussée par un ressort et se pelotonnant avec des ondulations d'hyène sur le petit lit du galetas, elle évoqua les jours envolés dans une vision involontaire et vengeresse.

Tout le passé tourbillonnait devant ses yeux alourdis. Elle revoyait ses jours d'enivrements et ses nuits de triomphes. Le nonce du pape l'avait complimentée avec la galanterie italienne à telle soirée, et le plus opulent des magnats de sa patrie, renouvelant les somptuosités de Raleigh pour la reine Elisabeth d'Angleterre, avait jeté sous ses petits pieds son manteau de fourrures du Caucase, en lui tendant la main pour l'aider à descendre de voiture à certain bal de l'ambassade russe. Toutes les splendeurs, tous les amours, tous les héroïsmes lui avaient fait cortège...

Et maintenant !

Maintenant, c'est l'abjection et la honte, — ou l'infamie et la condamnation ignominieuse, — au choix.

Par minutes, la folie lui paraissait un refuge enviable contre la réalité. Elle s'assoupit au milieu de ces tumultes d'une tête en ébullition, et, croisant ses mains sur sa poitrine par un reste de pudeur enfantine dont les corruptions de la vie vécue ne dépouillent jamais en totalité les femmes élevées par une mère chrétienne, elle sentit le *nakis* du gardien.

— Ah ! s'écria-t-elle en se redressant, je deviens folle, tout à fait folle ! J'avais oublié le *nakis* !

En retirant le petit gâteau de l'enveloppe, Wanda se rappelait sa jeunesse. Elle revoyait le père grave et la mère souriante. Puis les joyeuses promenades sur le bord du grand fleuve. C'était encore un petit cousin qui grim-pait aux rochers pour tendre des pièges aux lé-zards, et n'avait point son pareil en matière de chasse aux grillons. Il imaginait de petites cloi-sons en bois sournoises et dissimulées qu'il pla-çait en équilibre au-dessus du trou de maître Cri-Cri, et quand maître Cri-Cri sentait l'heure du dîner lui carillonner au ventre et se disposait à

rentrer et se mettre à table avec sa famille négrillonne, crac ! la cloison lui tombait sur le nez et incarcérait le papa grillon dans une cage en papier. Et de rire à dents déployées !

Elle l'essaya ce rire joyeux et franc de la première jeunesse, mais comme il sonnait faux à cette heure !

Ces enfantillages la ramenèrent invinciblement à la pensée sinistre : à l'enfant mort ! Elle avait beau se débattre contre les résurrections de sa mémoire, la scène lugubre se reproduisait détail par détail. — Elle entendait les coups de marteau contre le mur ; elle comptait les briques qu'on scellait ; puis c'était fini. L'homme buvait et s'en allait.

Non ! ce n'était pas fini. Tout recommençait sans trêve, depuis le premier tableau jusqu'au dernier.

Elle cachait sa tête dans ses mains pour chasser l'horrible vision.

— On m'a contrainte ! gémissait-elle.

Mais l'inflexible logique répondait :

— Non ! on ne t'a pas contrainte. La pauvre fille de la cour d'assises qui jetait son enfant aux pourceaux n'avait reçu ni les leçons d'une mère, ni les lumières de la religion, ni les aus-

tères enseignements qui gîtent dans les vieux châteaux héraldiques, où les grands aïeux enseignent le devoir du haut de leurs armures de fer. Elle était née au hasard, elle, la paysanne, on ne savait ni où, ni comment, et des ivresses de l'amour elle ne connaissait que le baiser brutal du métayer. La descendante de vingt générations de cœurs loyaux n'a pas d'excuses vis-à-vis des lâchetés et des bassesses sociales. Elle ne tue pas un être sans défense, elle ne maçonne pas, elle n'est jamais abjecte. Haut le front ! même dans l'infamie, baronne !

Puis, au bout de ces réflexions sans issue, elle s'écriait :

— Eh bien, soit ! je suis damnée ! Que l'enfer me conseille.

Dans un mouvement de surexcitation nerveuse, le nakis se trouva brisé. Elle mordait la pâte en désespérée, comme une louve affamée. Tout à coup ses dents fines et nacrées rencontrèrent une résistance imprévue. Elle posa son ongle rose dans sa bouche et ramena un morceau de papier végétal presque imperceptible.

Elle déroula le pli et lut avec anxiété :

« C'est moi ! J'arrive et j'apprends dans quels

piéges vous êtes tombée en mon absence, ma pauvre chère Wanda. Je suis revenu, vous dis-je ! Est-il nécessaire d'ajouter que si le nakis vous parvient vous êtes sauvée ? Mon incessante et mon unique préoccupation depuis mon retour à Paris a été votre salut par le possible et par l'impossible. Le possible, dans la surveillance légale où vous vous trouvez, ne présentait pas de chances. Mais l'impossible n'existe pas pour les natures dominées qui, tout en subissant la domination, ne perdent aucun des ressorts du cerveau, ne gardent aucune mesure d'argent. Vous êtes sauvée !

« Après-demain matin, à cinq heures, — j'ai la certitude que vous ne dormez pas plus que moi, — vous trouverez la porte de votre cellule ouverte. Impossible de faire plus. Un gardien se gagne, mais il existe des traditions pour les portiers. Au bas du mur de clôture, à la gauche de la porte d'entrée, une échelle de corde vous attendra. Elle sera lestée de deux forts crampons en fer. Dans la journée de demain, j'aurai avisé à des procédés qui vous permettront de fixer ces crampons sans efforts : par exemple, deux vides préparés entre la porte et le sol. Brûlez ce papier et comptez sur moi. J'ai pré-

paré la fortune à l'étranger. Espérance et confiance !

« ROBERT. »

— J'ai bien fait d'invoquer l'enfer, dit la baronne après lecture, en présentant la lettre à la chandelle réglementaire. Dans les cas désespérés, c'est à ses aïnis qu'il faut s'adresser.

Toutefois, pour son compte, Robert Kodom se trompait. La baronne, cette nuit-là, dormit comme au sein du paradis, malgré ses invocations au diable...

Peut-être à cause de ses invocations au diable.

Wanda se réveilla énervée, exsangue, presque laide, et montra un poing révolté à sa petite glace, qui lui rendit la politesse. Sa première pensée, en recevant la lettre de son complice, avait été toute à la joie de la délivrance. Elle avait respiré, elle avait dormi, elle avait revu dans ses rêves tous les enivrements de son existence tumultueuse. Elle se disait et se prouvait par les logiques de la volonté surexcitée que les cris de la conscience n'existent que pour les organisations incomplètes et débiles.

— Oh ! demain, tout sera fini ! dit-elle en

peignant avec amour ses longs cheveux, qu'elle avait toujours admirables.

Puis soudain, un frisson la prit.

— Demain, qui sait ? c'est le grand PEUT-ÊTRE. Mon mari veille, lui aussi, de son côté. Et si Robert dispose des puissances de l'or, le baron est soutenu par les énergies indomptables de sa vengeance. Et ce Trelauney ? Je vois encore son regard fixé sur le mien. Il me brûle. Que puis-je avoir fait à cet homme ? Il faut bien que je me l'avoue : j'ai peur ! Ce regard n'a rien d'humain... et je l'ai senti inexorable. J'ai l'instinct des inexorabilités, et je ne m'y trompe pas. Ma terreur est de passer une journée dans cette attente qui me brûle le sang.

A ce moment, la cloche sonnait l'heure de la première récréation.

Wanda ouvrit sa fenêtre. Un air brusque et vif lui glissa sur les épaules. Elle passa ses doigts effilés dans sa chevelure, insoucieuse de l'édifice qu'elle venait d'achever avec tant de précautions et de soins, et promena ses regards à la fois vagues et fixes à travers les rangs des aliénées.

Tout à coup son attention fut attirée par un

galopin qui se balançait sur une échelle mobile, à quelques mètres au-dessus de sa tête.

Il gesticulait, se démenait et se livrait à toutes les imaginations burlesques des faubouriens en goguette.

XX

LA NUIT DE WANDA

Les folles, dispersées dans la cour, n'avaient pas été longtemps à remarquer ce petit être remuant, et des groupes s'étaient formés où l'on discutait les anciennes gloires de l'acrobatie.

Les plus jeunes prononçaient avec emphase le nom du clown Auriol; les plus vieilles secouaient dédaigneusement les épaules et commentaient les voltiges mémorables de la Saqui.

En se voyant devenir le but de l'observation générale de ces dames, le jeune peintre (car c'était tout simplement un artiste aérien chargé de rajeunir d'une couche les volets de la maison), le jeune peintre, disons-nous, opéra une volte-face sur sa corde de suspension, et envoya délicatement des baisers à ses admiratrices.

On applaudit comme au théâtre.

Quelques-unes — des acariâtres — se croyant provoquées, s'approchèrent vers l'extrémité de l'échelle mobile et se disposaient à balancer vertement le galantin.

A la première oscillation, le mauvais drôle secoua son pinceau sur le groupe, et les belliqueuses femelles se trouvèrent marquées de mouches, au hasard des tons crus que contenait le bassin de fer-blanc du coloriste. Tumulte, stupéfaction, rangs rompus. A la suite de ce premier recul des agresseurs, le petit peintre se laissa glisser le long de sa corde, puis quand il fut à la hauteur de Wanda, il fit un geste qui voulait dire :

— Attention ! je suis pressé, et n'ayez pas l'air de regarder de mon côté.

Elle comprit et tendit l'oreille tout en détournant la tête.

Le garnement souffla, en étouffant la voix entre ses mains dans la direction de la belle distraite :

— Ne pas s'éveiller trop tard demain matin, et fixer solidement les crampons surtout !

Elle fit un signe, — un seul ; — il était évident qu'elle n'avait pas perdu une parole.

Puis, lâchant les mains et serrant les jambes, le petit peintre toucha terre en une demi-seconde.

Le club féminin lui fit des grimaces, il rendit les quatre pour cent au club féminin, mais les siennes étaient plus neuves et tout à fait inconnues dans l'établissement. Ce fut une véritable sensation. On l'entoura avec empressement.

Mais lui, chantonnant, fendant les vagues orangeuses du poignet et de la tête, il fut s'asseoir au bas de la porte cochère, en véritable philosophe cynique. Il n'avait point le tonneau de Diogène, mais il tira d'un bissac de toile grossière une bouteille à col élégant, trop distinguée de forme pour les besoins d'un vulgaire peintur-lueur. Il versa dans un gobelet de fer-blanc et parut satisfait. Après la bouteille, ce fut le tour du pain. Bien blanc le pain ! Sur le pain blanc il étendit une large tranche de charcuterie froide, qu'on pouvait prendre de loin pour le fromage d'Italie, si cher aux classes ouvrières, mais qu'un perspicace eût flairé bien vite pour du foie gras du bon faiseur, et les trente-deux dents du gaillard se mirent à jouer en mesure sur la double rangée des quatre octaves.

Regardez bien :

Reconnaissez-vous ce front ferme, cet œil résolu, cette taille dont on devine l'élégance et la résistance d'acier sous les plis mous de la vareuse ? ces mains fermes, nerveuses et mates comme le carrare ? Un seul être possède à Paris ces phalanges sveltes et délicates qui se terminent en serres et qui trahissent la virilité et la finesse de race. Cet être, c'est Marianne de Fer ! C'est Mario de Bruxelles.

Depuis ce matin, c'est Cascaret, peintre-décorateur, qui descend des tableaux allégoriques des devantures de marchands de vin au badigeonnage élémentaire quand le *travail artistique* ne donne pas suffisamment.

Or, depuis quinze jours, on remettait à neuf les boiseries extérieures de la Salpêtrière, car ces palais de la souffrance ont leur coquetterie, eux aussi ! Un ouvrier — c'était le lendemain de la paye — s'étant fait enfoncer une côte dans un bastringue, Cascaret, témoin de l'accident, s'était présenté chez l'entrepreneur pour remplacer le blessé.

Et voilà comment nous retrouvons la femmelige de Robert Kodom, la sauvage fiancée du peintre Richard, assise, l'eustache à la main, à la porte d'entrée de la maison des folles.

Le repas dura longtemps. Cascaret avait des sybaritismes que vous savez. Mais, tout en taillant le pain, tout en vidant le gobelet, Cascaret avait creusé sous la porte deux trous profonds à passer le bras. Il s'était muni d'un outillage léger et résistant pour mener vite sa besogne de terrassier improvisé. Cascaret pensait à tout. Les trous achevés dans les règles de la vraie fondation, il les remplit de la terre et du sable qu'il avait extraits, de telle façon qu'il suffisait désormais d'introduire un corps métallique dans ce cailloutis mobile pour qu'il cédât sans résistance.

Cascaret jeta un dernier regard satisfait sur l'œuvre qu'il venait d'accomplir, puis le petit peintre remonta à son échelle avec des prestesses de singe.

Wanda demeurait toujours accoudée sur le barreau de la fenêtre.

— Les précautions sont prises, dit à demi-voix l'alerte démon à la prisonnière aux aguets. De la patience ! de la prudence !

Elle fit une inclinaison de tête à peine visible pour les indifférents.

Le vaurien minuscule l'avait saisie au passage et promptement traduite. Tout était entendu.

Là-dessus, voyant vers le fond de la cour une tête de gardien qui faisait mine de lever les yeux, il chanta un refrain connu :

Fermez les volets, Georget.
Fermez les rideaux, Pierrot.

La baronne s'était retirée dans sa chambre.

Le gamin accéléra son ascension en criant d'une voix enrouée :

— Rien à dire à monsieur votre époux, médème ?

Depuis que la possibilité de la fuite était entrée dans l'esprit de Wanda, ses exigences de satisfactions immédiates étaient revenues.

Toutefois, il fallait bien attendre.

— Si je pouvais dormir jusqu'à demain ! s'écria-t-elle avec des trépignements d'enfant gâtée en colère. Dormir... et ne me réveiller qu'à l'heure de la délivrance ! Oh ! la fuite ! le grand air ! la liberté !...

Elle essayait.

Mais le sommeil n'avait pas l'exactitude passive des anciens adorateurs de la dame. Il ne suffit pas de lui faire signe pour qu'il se présente à heure fixe. La belle énervée se plaignait de la rigueur de sa destinée, froissait brusque-

ment ses cheveux, puis limait ses ongles, puis les rongeaît, puis se calmait; puis, quand elle avait épelé les vingt-cinq lettres de son alphabet du mécontentement, elle le recommençait à rebours, du Z à l'A.

Les grandes douleurs sont muettes, s'il faut s'en rapporter aux *Morceaux choisis*. Tel n'était pas le cas de celle qui nous occupe. Les récriminations de la maîtresse femme contre le sort s'épanchaient en gestes tragiques, en exclamations heurtées, en rires stridents, en défaillances subites, suivies de redressements exaspérés qui l'épuisaient.

A bout de forces, elle se jetait sur sa couchette, et les poings serrés dans la cavité des paupières, elle cherchait à faire la nuit dans son cerveau en la faisant sur ses yeux. Vains efforts!... Il était écrit que sa pensée veillerait jusqu'à la dernière minute, — jusqu'à la délivrance.

A l'extérieur, le pétulant Cascaret continuait ses fioritures audacieuses, où les acuités du fifre remplaçaient brusquement les sonorités graves de l'ophicléide.

L'amère fiancée du peintre de l'Ile-Adam avait promis de jouer ses rôles en toute con-

science. Elle les jouait. Son impresario exécutait ses conventions avec largesse, elle exécutait les siennes en artiste éprise de son art et fidèle à sa parole.

Il est temps de revenir à Robert Kodom que nous avons laissé dans la voiture de Riazis.

Ce n'était plus la volonté ferme et lucide que nous avons vue toujours à l'éveil et toujours prête à la lutte, si féroce et si compliquée qu'elle pût se présenter. Le coup qui l'avait frappé dans son orgueil, dans la seule adoration passionnée de sa vie, semblait avoir brisé tous les ressorts de cette robuste organisation. Il ouvrait de grands yeux vagues, écoutait sans comprendre le récit de son associé, et répondait à tout par trois mots qui tombaient de ses lèvres lourds et cuisants comme du plomb fondu.

— Nous sauverons Wanda!

Monseigneur avait certes le respect de certaines crises, — celle de la bourse, par exemple, — mais celles du cœur ne rentraient qu'incidemment dans son programme. Il ne comprenait rien à cet abattement qui ne laissait aucune issue par où faire pénétrer les forts arguments de la nécessité. Encore est-il qu'il fallut bien se

rendre à l'évidence et attendre l'heure du redressement.

Donc, au lieu de reconduire directement le banquier à son hôtel de la Chaussée-d'Antin, il donna l'ordre à son cocher de pousser au grand trot jusqu'à l'établissement hydrothérapique de la rue de la Victoire.

Kodom descendit sans observation, — il suivait le monde !

Tous ceux qui mènent la vie à grandes guides, ou, pour parler plus net, tous ceux qui se laissent mener par elle, connaissent la puissance résurrectionnelle du bain russe.

On déshabilla le banquier, qui ne fit point de résistance. Au contraire, sa physionomie exprimait la satisfaction de se trouver dans cette tiède atmosphère après les secousses du voyage et surtout après sa terrible nouvelle de l'arrivée. Il eut un grelottement sénile à passer du bain chaud sous la douche. Il se montra franchement ridicule au premier contact de l'eau glacée, mais ce fut l'affaire d'un instant. Les nerfs reprenaient leur élasticité ; sa prunelle grise retrouvait sa projection phosphoreuse ; il bâilla largement comme un homme délivré d'un fardeau écrasant.

— Eh bien, demanda Riazis, qui suivait avec des curiosités de chat sauvage les résultats de la cure, voilà qui soulage, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! nous allons rentrer à l'hôtel et vous retrouverez Robert Kodom après déjeuner. Tout se remet à sa place naturelle là-dedans.

Et il frappa sa poitrine d'un coup de poing résolu qui rendit une bonne sonorité.

— Pas si vite, objecta Monseigneur, il s'agit de ne pas retomber dans de semblables défaillances. Achéons le traitement pendant que nous sommes ici. Nous allons avoir de l'occupation, vous vous en doutez ! Il ne faut plus d'intermèdes de cette espèce. Ils coûteraient trop cher. Donc au massage !

Robert Kodom marcha d'un pas résolu vers le lit et subit les frictions avec une parfaite complaisance. Il se sentait renaître.

Au bout d'un quart d'heure, il sortit de l'établissement au bras du musulman.

— Renvoyez la voiture, dit-il ; un bout de promenade prépare la digestion. Nous rentrerons à pied.

Chemin faisant, Riazis raconta au ressuscité tout ce qui était arrivé à sa connaissance relativement à l'incarcération de Wanda. L'appa-

rition imprévue du baron de Remeney, à la requête duquel les portes de la Salpêtrière s'étaient ouvertes. Les espions lui avaient, en outre, signalé la présence de lord Trelauney dans toutes les démarches préalables.

— Encore lui ! toujours lui ! murmura Kodom en redressant son énergique petite taille. Oh ! cette fois, nous verrons la fin !

Monseigneur poursuivit :

— Ce qui reste incompréhensible et plus noir que la bouteille à l'encre, c'est que madame la baronne n'ait pas résisté et se soit laissé cloîtrer dans cet ignoble repaire. Sans doute, son mari a des droits à invoquer. Mais c'est un procès, et les procès durent assez longtemps partout pour qu'on ait le loisir de se retourner. Pas une rébellion. Elle a suivi douce comme un petit agneau. Or, nous qui la connaissons, elle ne nous avait pas habitués à de pareilles résignations : soyez franc ? Je tiens tous ces renseignements du valet de chambre du médecin qui a signé la déclaration de folie dangereuse.

— Pauvre Wanda ! soupirait le vieil amoureux avec d'inconcevables tendresses juvéniles plein la voix, folle ! mais elle le deviendrait avant

un mois avec la vivacité d'imagination que je lui sais.

On était arrivé à la porte de l'hôtel, et dix minutes après leur entrée, le maître d'hôtel avait improvisé son déjeuner.

Robert Kodom restait silencieux et sombre, mais on voyait que la promptitude de conception et la résolution nette et ferme avaient repris leur équilibre dans ce cerveau si fortement ébranlé.

Au dessert, il semblait avoir pris son parti : son siège n'était pas fait, mais il était évident que le plan en était arrêté.

— Maintenant, dit le musulman en allumant un cigare sans se départir de son éternelle indolence, il faut aller vite au dénouement. J'ai préparé les mines autant que possible, mais j'avais besoin de vos connaissances stratégiques avant d'attaquer définitivement la place, où vous avez des intérêts supérieurs aux miens. Je me suis risqué dans les parages perdus de la Salpêtrière, près de la gare d'Orléans. J'ai pris mes renseignements sur la distribution intérieure, j'ai mesuré la hauteur des murailles d'un coup d'œil. L'évasion ne présente pas de difficultés insurmontables. Impossible de gagner le concierge de la porte

principale; c'est un vieux sergent sur lequel la vue de l'or monnayé demeure sans action. Il n'estime ce métal qu'en sardines à la manche ou en graines d'épinards sur l'épaule. Les gardiens des cellules sont plus accessibles; mais si, comme je l'espère, on peut faire ouvrir cette première porte à notre intéressante captive, restent les murs, et je ne vois que l'escalade praticable en ce cas.

— Mais il faudrait d'abord faire parvenir un avis à la chère enfant.

— J'y ai songé... et si vous voulez me suivre, ce sera fait avant la nuit, selon toute probabilité.

— Et puis cette escalade me fait trembler... une femme seule sur une échelle de cordes... une chute, le vertige... Ah! ce Trelauney, s'il me tombe jamais sous la main...

— Laissons là Trelauney pour la minute, et allons voir Marianne de Fer.

— Au fait, c'est une gaillarde pleine de ressources et qui m'inspire beaucoup de confiance.

— Un lutin pétri dans la glace! Elle m'a raconté que vous l'aviez fort engarçonnée en Belgique. Nous lui continuerons les rôles mas-

culins, puisqu'elle nous a donné de la satisfaction.

— Oh ! c'est un véritable petit homme !

— Alors, ne perdons pas de temps. Chez Marianne !

— Chez Marianne.

XXI

LE CABARET

Marianne occupait un rez-de-chaussée dans la rue Lord-Byron, aux Champs-Élysées. Elle avait l'adoration de ce poète inégal et turbulent, et le nom de la rue l'avait séduite. D'ailleurs, il y a lieu de tenir compte que cette organisation active, complexe et prodigue avait besoin de journées paisibles et du quartier où l'air circule. Elle savait l'hygiène, Marianne ! Un volume de science, voire un traité de dissection comparée ne l'eussent point fait reculer.

Ce n'était plus dans son intérieur la créature fantasque, inégale et violente que les élégants et les oisifs suivaient du regard au milieu du tourbillon parisien. A la suite des nuits dévorantes, elle s'était imposé, d'après une thérapeutique à elle, fortement déduite du reste, les

bains de calme et de recueillement. Elle recevait à peine.

Elle reposait la grasse matinée, ordinairement jusqu'à midi.

A dix heures précises, la camériste entra dans la chambre à coucher et déposait sur la table de nuit les lettres du matin qui gazouillent les amours de la veille et les feuilles légères qui bravent les scandales de demain.

Elle jetait un coup d'œil distrait sur l'enveloppe des lettres, et faisait la moue sans prendre la peine de briser le cachet, la plupart du temps. Pour les gazettes, elle les dévorait jusqu'aux programmes des théâtres. Elle avait la fièvre de l'actualité : elle voulait savoir avant tout le monde l'histoire du duel dont le club s'est ému, le nom de l'amant de la princesse, la coupe des robes de la saison qui n'est pas commencée et la chanson populaire que méditent, pour la chanteuse à la mode, certains poètes de qui c'est l'industrie brevetée.

A midi, le déjeuner était servi non dans la salle à manger, mais dans son boudoir qu'elle affectionnait et dont elle ne sortait guère. Elle passait une robe de chambre en cachemire soyeux, glissait ses pieds nerveux dans des ba-

bouches arabes brodées d'or, qui traînaient là sur le tapis, et jetant au hasard lettres et journaux :

— Allons, pensait-elle, ni les amoureux ni les journalistes n'ont encore trouvé le cri de haine humain ; pensons à satisfaire la « bête », dont les cris sont plus précis. J'ai faim.

Elle déjeunait à l'anglaise, solidement, méthodiquement, lentement, de viandes froides arrosées de thé, et, la dernière bouchée absorbée, elle allumait sa cigarette et s'étirait brutalement les bras sur toutes sortes d'engins élastiques accrochés à la muraille.

Car c'était un véritable arsenal, le boudoir de Marianne de Fer. Elle avait le culte des belles choses austères : tableaux, sculptures et livres. Tout le mobilier en bois d'ébène jetait d'étranges reflets sur les murs tendus en mérinos blanc lamé d'argent.

Des faisceaux d'armes à toutes les encoignures, des épées damasquinées, des arquebuses à rouet du temps des Valois, une plaque pour le pistolet de salon, large au plus comme un thaler de Prusse, incrustée dans l'espagnolette de la fenêtre principale. (Notre héroïne avait l'orgueil de n'avoir jamais — au grand jamais — brisé

la vitre.) Puis des haltères et des poids de calibres variés qui semblaient parfaitement acclimatés et reposaient en frères sur les tissus des Gobelins. Un pandémonium qui sentait la salle de boxe, le gymnase, le cabinet d'étude et par-dessus tout les émanations capiteuses de la femme. Tel était le refuge préféré de Marianne de Fer.

La camériste venait d'entrer, annonçant Monseigneur et demandant s'il fallait introduire.

Marianne, qui feuilletait la brochure de la dernière pièce en vogue, hésitait.

— Ils sont décidément *gluants*, ces gens du Bosphore, fit-elle.

La soubrette ajouta :

— Il est accompagné de M. Robert Kodom, et ces messieurs paraissent très-pressés.

— Ah ! M. Kodom, c'est une autre affaire. Je suis à ses ordres. Faites entrer.

Pendant que la Marinette ouvrait les portes :

— Voilà d'autres gymnastiques plus sérieuses qui vont commencer, pensait la jeune femme. Je suis prête.

Elle désigna de son petit doigt exquis deux sièges à ses visiteurs. Le musulman s'étendit sur un divan selon son habitude ; le banquier s'assit

bien en face de la jeune femme et la dévisagea de son regard toujours inquisiteur et dur, mais chargé de nuages où l'on voyait l'âme flotter cette fois.

— Oui, c'est bien vous, mon brave petit compagnon de voyage, et rien qu'à vous retrouver, voilà la confiance revenue.

— Vous êtes changé ! fit observer Marianne avec une douceur de voix qui témoignait un intérêt bien en dehors de ses habitudes réservées vis-à-vis du tout-puissant remueur de millions, auriez-vous échoué dans les entreprises qui devaient nous enrichir tous ?

Robert eut un redressement de tête qui ne manquait pas de fierté.

— Ce ne serait rien, cela ! On recommencerait, voilà tout. Mais non ! tous mes projets sont à la veille de la réussite, au contraire.

— Eh bien, alors ? est-ce que la fortune à conquérir n'a pas été le but invariable de votre ambition ? Le seul fantôme qui puisse terrifier un banquier c'est la Ruine, un spectre maigre que Dante a oublié dans son *Enfer*. Vous touchez à la réalisation de toutes vos vastes entreprises ; donc, pas de spectre.

— Il existe d'autres terreurs plus atroces,

Marianne! répondit le vieillard en secouant désespérément la tête.

Elle redevint attentive et sérieuse.

— Je vous écoute, et je tiens quinze jours encore d'obéissance absolue à votre service. Ordonnez; les traités sont des traités.

Kodom reprit :

— Vous m'avez donné des preuves de votre intelligence et de votre résolution viriles, mais dans la circonstance qui nous a rapprochés, il ne s'agissait que d'intérêts simplement pécuniaires, aujourd'hui, c'est de ma vie même qu'il s'agit, — plus que de ma vie — de la sienne!

Marianne ne comprenait pas et toute son attitude témoignait de son étonnement.

— Oui, je devine, continua Kodom en retrouvant un reste de rougeur qui glissa sur ses joues bilieuses pour envahir rapidement les paupières, je devine que vous n'avez jamais pu supporter qu'un homme de comptes courants, de Bourse et de commandites pût avoir une passion dévorante qui le domine et fait toute son énergie, à moins qu'elle ne l'anéantisse à jamais. Des chiffres qui grouillent dans le cerveau, on nous l'accorde, oui, sans doute! mais un cœur qui bat dans la poitrine, allons donc! Eh bien! regardez-moi

bien, Marianne de Fer : je suis aux abords de la soixantaine, et ce qui me reste d'audace et de force, je le dépense pour une femme, sans être sûr qu'elle me rende un peu d'affection, en échange de mon adoration, qui touche au délire, et dans cette incertitude j'irai jusqu'au bout, jusqu'à mon dernier souffle j'irai ! Je me perdrai, peut-être, mais elle, je veux la sauver!...

Il s'arrêta : un râle aigu lui montait de la poitrine aux lèvres.

— Évitez les émotions ! dit avec insistance l'impassible Riazis, qui n'avait pas pris part à la confidence jusqu'à ce moment. L'émotion est une mangeuse de temps, et c'est l'action qui nous appelle :

Puis, avec une vivacité d'élocution qui trahissait la gravité du cas, car le mahométan ménageait ses paroles :

— Ma chère belle, continua-t-il en s'adressant à Marianne seule, voici le fond du roman.

Notre ami Robert Kodom ici présent, continua Riazis, se trouve avoir sa maladie incarnée dans une des plus splendides personnes que l'on ait vu, depuis vingt ans, traverser la société européenne — et le cœur des gens. La dame en question a le tort — ou le malheur (au choix

des morales) — de s'être mise en possession de mari, lequel, par des sortilèges qu'il ne nous a point confiés, est parvenu à faire claquemurer sa femme comme folle à la Salpêtrière. La Salpêtrière n'est pas du goût des amants séparés, si c'est celui de l'époux légitime. Et nous cherchons le dénoûment de l'aventure. Or, j'ai soupçon que votre facilité de compréhension, votre habitude des bons livres vous ont déjà mis au courant de notre piste, nous voulons tirer de cet abject repaire la dame de nos pensées. Le moyen est indiqué dans tous les répertoires du boulevard — l'unique et le meilleur du reste, c'est l'évasion. Ceci entendu, nous avons besoin d'un petit être souple, insinuant et solide comme vous l'êtes pour pénétrer dans la prison et relever un peu le courage de la pauvre recluse. En plus, comme elle ignore la gymnastique, il y aura peut-être un coup de main à donner.

— Mais, un prétexte pour entrer? demanda Marianne, que les aventures subjuguèrent aisément et qui prêtait toute son attention à Monsieur.

— Le prétexte est encore à trouver, répliqua froidement Riazis. Il naîtra d'une entrevue que nous allons avoir en sortant de chez vous avec

un gardien de l'établissement à moitié gagné. Donc, préparez-vous à nous suivre. Une toilette simple et modeste est de rigueur. Rien qui tire l'œil, et laissons nos falbalas au logis.

Marianne fit la révérence et se retira dans son cabinet de toilette. La métamorphose de la belle profane fut bien vite opérée. Elle revint méconnaissable sous ses cheveux peignés à la vierge et sa petite robe de laine grise.

— En avant, chevaliers des dames ! dit-elle d'un ton de petite grisette qui part au bal.

Robert Kodom lui serra la main à la dérobée, un serrement presque honteux, mais tout vibrant de gratitude électrique.

Et nos trois coureurs d'aventures montèrent en citadine.

— A la Salpêtrière ! cria Riazis au cocher lorsque nos trois voyageurs furent installés dans la voiture.

L'automédon rechigna.

— Diable ! c'est une *trotte*, de l'avenue Byron à la Salpêtrière.

— C'est un trotte, en effet, répondit le musulman en passant par la portière un louis au mécontent. Mais voilà comme nous payons les courses. Là-dessus, au grand trot !

— Hue! dia! *Césarine*, siffla l'automédon en encourageant de son fouet une jument pie du Mecklembourg, bizarrement accouplée à un porcheron hongre et qui semblait regarder avec un intérêt douloureux son compagnon d'attelage.

Le cocher voulut entamer, à travers la glace, l'histoire du baptême de *Césarine*, qu'il avait nommée de ce nom flatteur pour se consoler de la mort de sa légitime épouse, mais Monseigneur l'interrompit d'un geste impérieux.

— Pas le temps de causer, filons!

L'homme comprit. On descendit au galop l'avenue des Champs-Élysées. On tourna le pont de la Concorde, et Marianne regardait machinalement le long défilé des omnibus qui se succèdent de la Chambre des députés à l'extrémité du Port aux vins.

Elle avait oublié sa cigarette et Kodom lui pressait la main. Elle laissait faire le vieil affolé, car elle avait conservé, au milieu des heurts de sa vie, le respect des douleurs sincères.

Sur la place Valhubert, *Césarine* demanda à souffler et témoigna, par un arrêt subit, qu'elle croyait avoir accompli tous ses devoirs de jument allemande. C'était aussi l'avis du conducteur très-probablement, car il laissa son fouet au

repos. Toutefois, comme il avait été libéralement payé, il descendit de son siège, et, le chapeau de cuir bouilli à la main, s'avança poliment jusqu'à la portière et demanda si *ces messieurs* désiraient être descendus à la porte principale.

— Nullement, répondit Riazis, nous avons nos entrées personnelles. Enfilez le boulevard de l'Hôpital, et vous nous arrêterez à l'entrée de la rue des Deux-Moulins. Nous avons rendez-vous avec des internes qui prennent leur pension dans ce quartier.

Pendant la descente du boulevard, Kodom regardait avec une rage contenue les murs sinistres derrière lesquels se révoltait son impérieuse déité. Il est de fait que le premier aspect n'a rien de rassurant. La Salpêtrière, le plus vaste hôpital de Paris, puisqu'elle n'occupe pas moins de trente hectares et peut contenir jusqu'à quatre mille pensionnaires, a conservé le caractère imposant et froid de l'époque de sa fondation, malgré les remaniements considérables que l'architecture progressive ne lui a point épargnés.

Le banquier gravissait bien douloureusement son Calvaire, et Césarine, à bout de jarret, semblait disposée à le rendre éternel.

— Halte! s'écria-t-il en ramassant le reste de

voix que lui laissait l'émotion. Halte! cocher!

L'interpellé ne demandait pas mieux que de se rendre aux désirs de ses bourgeois. Il ramena les guides à lui, et Césarine n'opposa pas la moindre résistance.

On descendit, et l'on marcha à pied jusqu'à l'encoignure de la rue des Deux-Moulins, éloignée seulement du reste de quelques centaines de pas.

A cet endroit, Monseigneur avait donné rendez-vous à son gardien. C'était le cabaret de prédilection des employés qui l'avaient choisi le plus loin possible pour éviter la vigilance des surveillants, toujours portés à faire du zèle. Les ouvriers employés aux travaux de réparation de l'hospice y prenaient d'ordinaire aussi leurs repas. Un joli pêle-mêle, vous le pressentez. Le poète a célébré

Le cabaret qui chante au coin du carrefour.

Celui où nous vous conduisons dépassait les licences poétiques, il hurlait.

Monseigneur glissa deux mots dans l'oreille du maître de maison, qui fit un geste de reconnaissance.

— A la minute, je suis à vous, messieurs.

Votre protégé a retenu le cabinet n° 8, et il vous attend. Je vais vous conduire.

Il eut une belle emphase à prononcer : LE CABINET N° 8. Il acheva de partager impartialement un litre dans six verres, que six ouvriers attendaient, et se mit à la disposition des nouveaux venus.

— Veuillez me suivre, mesdames et messieurs, et donner vos ordres pour ce qu'il faut vous servir.

— Un bischof au champagne ! fit résolûment Marianne, qui n'avait pas encore prononcé une parole depuis le départ, mais à qui sa vive intelligence avait soufflé le mot dominant de la situation.

Le cabaretier ouvrit poliment la porte et dégringola l'échelle qui représentait insuffisamment l'escalier du taudis.

On n'est pas parfait rue des Deux-Moulins !

Le gardien les attendait, selon la promesse qu'il avait faite à Riazis. Un garçon d'une trentaine d'années, à tête débonnaire, un gros œil à fleur de tête, qui témoignait d'une incompréhensible nostalgie, et nous ne savons quelle douceur résignée dans une corpulence d'Hercule.

— Eh bien ! mon garçon, demanda Monseigneur, êtes-vous au bout de vos premières hésitations ? Avez-vous réfléchi que c'est la fortune et l'indépendance jusqu'à la fin de vos jours que je vous ai proposées ?...

— Mes réflexions sont faites, monsieur, et mon parti est bien pris. Disposez de moi à la seule condition de ne rien exiger de contraire à ce que les bonnes gens de chez nous appellent l'honneur.

— Vous savez qu'on ne vous demande rien de blessant ni de déshonnête. Un gâteau à remettre, une porte à laisser ouverte la nuit qui suivra celle-ci. Rien de plus. Impossible de trouver un crime là-dedans ; tout au plus un excès d'obligeance, et encore, avec de l'adresse... Maintenant, quelles sont vos conditions ?

— Monsieur, c'est un grosse somme. Mon jeune frère est tombé au sort l'année dernière. C'était le petit mignon de la famille, lui ! Mes parents sont presque octogénaires. C'était l'enfant de la vieillesse. Ils l'aimaient. Nous étions pauvres ! il est parti. La charge des bonnes gens m'incombait désormais à moi seul et je voulais les mettre à leur aise ou mourir, puisque je ne pouvais point leur rendre le petiot. Chez nous,

les journées sont maigres quand on n'a point de champ à soi. Notre député m'a fait obtenir une place à la Salpêtrière et je leur envoie mes économies qui leur donnent du soulagement. Mais je dépéris tout de même loin des vieux, voyez-vous. C'est un champ que je rêve ; — un champ de bon rapport, tout derrière notre fournil. Je le vois d'ici.

— Et combien coûte le champ en question ? demanda Kodom pressé d'arriver au but.

— C'est mille francs, mon bon monsieur.

Le banquier tira son porte-monnaie, aligna cinquante louis d'or sous les yeux du pauvre hère, qui n'osait pas y toucher seulement.

— Prenez, ils sont à vous, dit Marianne en poussant la somme vers le gardien d'un geste qui fit crouler l'édifice.

— Et maintenant vous a-t-on bien expliqué ce qui vous reste à faire pour que cet argent vous soit acquis ?

— Le monsieur brun que j'ai vu avant-hier — la désignation s'adressait à Riazis, qui fit un signe d'assentiment — m'a dit qu'il faudrait remettre aujourd'hui un gâteau à la belle dame qui nous a été amenée dans les premiers jours de ce mois. Ah ! je la connais bien ; elle ne veut

pas sortir, elle est fière ! Et demain, dans la nuit, laisser la porte de sa chambre ouverte. C'est bien tout ?

— Vous voyez que j'avais pris mes précautions avant votre retour, insinua le musulman, qui n'avait garde de mettre ses intérêts en oubli au milieu des situations les plus émouvantes.

— Je ne l'oublierai point, affirma Kodom ; mais, de grâce, accélérons la marche des événements.

Et se tournant vers le gardien, toujours ahuri, et qui maniait voluptueusement la masse d'or dans la poche de son pantalon :

— Mon ami, descendez nous chercher une plume, du papier bien fin et de l'encre.

L'homme obéit avec l'empressement des cœurs subjugués.

— Riazis, continua le banquier, vous n'avez pas oublié le nakis.

— Certes, non ! repartit le Musulman, il serait trop maladroit d'oublier la fausse clef, quand on veut ouvrir une porte. Le voici.

Il tendit à Robert un petit gâteau bien doré, d'une pâte ferme et résistante.

— C'est bien cela, dit le vieil amoureux en soupesant la pâtisserie. Il s'agit maintenant de

pratiquer une ouverture et d'introduire à l'intérieur le billet que je vais écrire. Il ne faut pas surcharger notre affidé de détails.

— Rendez le gâteau, reprit Monseigneur. Nous avons la science des insinuations, nous autres Orientaux.

Il tira un mince poignard d'une gaine élégante et fendit le nakis d'un coup sec qui laissait à peine une fissure imperceptible. Le gardien rentrait

Le banquier écrivit rapidement, avec la fièvre de l'impatience, la lettre dont nos lecteurs ont pris connaissance dans un chapitre précédent. Le musulman la fit glisser dans le nakis avec une adresse de prestidigitateur, puis il enveloppa précieusement le gâteau sauveur dans ce qui restait du papier à lettre.

— Maintenant, tout est bien compris, et n'allez pas hésiter surtout au moment d'agir, dit sévèrement Kodom à l'employé de la Salpêtrière.

— Oh ! monsieur, vous avez réalisé le rêve de toute ma vie ! Les vieux de là-bas vont donc à la fin pouvoir goûter au sol nourricier, dont ils ont eu si grand appétit pendant soixante ans. Je suis à vous, corps et âme.

— Il m'intéresse, ce gars filial ! pensait Marienne en lui versant à boire.

Il but et dit avec une certaine résolution qui témoignait qu'il tiendrait sa promesse comme un homme :

— Le risque auquel je m'expose ne peut pas dépasser quelques mois de prison. Je ne fais rien qui révolte ma conscience. Je suis prêt et vous pouvez vous fier à moi.

— La prison est toujours de trop en toutes choses, mon garçon. Un conseil en passant. Munissez-vous, avant de rentrer, d'un tourne-vis et d'un petit flacon d'huile. Vous les remettrez à notre prisonnière pour que ces objets retrouvés à la suite de l'évasion témoignent à votre décharge. Je lui crois les poignets trop délicats pour mener cette besogne à bonne fin toute seule, vous donnerez le coup de main, cela va de soi, mais rien ne pourra prouver qu'elle n'ait pas elle-même trouvé l'énergie de démonter la serrure.

— Merci bien du conseil, ma bonne dame, répondit le gardien, enchanté de l'expédient. Oh ! je vois bien que vous êtes de braves gens.

— Donc, interrompit Kodom en le renvoyant d'un geste, tout est convenu, compris, arrêté.

Le plus vite possible la remise du gâteau — et dans la nuit de demain la porte de la cellule ouverte.

L'homme fit un signe de tête affirmatif.

— Allez, mon ami.

— C'est d'autant plus le moment, fit prudemment le gardien, que les ouvriers employés à notre établissement vont arriver boire leur coup de l'après-midi et que ce sera dans dix minutes un tapage qui ne permettra guère les confidences.

Il salua la compagnie et partit au pas accéléré.

Le cabaret se faisait de plus en plus tumultueux dans les salles basses ; les vociférations des buveurs, mêlées aux buées des gibelottes étranges qui se confectionnent en ces parages, montaient jusqu'au cabinet où nous avons laissé nos trois conspirateurs.

Marianne tira son flacon de sels anglais.

— Ma belle enfant, dit galamment Kodom, que l'atmosphère de la maison vous soit lourde à digérer, c'est compréhensible. Désirez-vous que nous sortions ? Nous causerons au dehors plus à notre aise que dans ce tripot...

— Merci de la politesse, répondit la jeune

femme, mais vous me destinez un rôle dans votre imbroglio de délivrance; il serait temps de préciser.

— Le rôle est bien net et tout tracé... C'est la mise à exécution qu'il serait urgent de trouver. Notre pauvre Wanda n'a qu'un seul procédé d'évasion, l'échelle de corde traditionnelle. Mais encore faudrait-il assurer la solidité de l'échelle au moyen de deux crampons fixés dans l'intérieur de la cour, et solidement fixés. J'arriverai certainement, par des moyens détournés et des influences dissimulées, que nous trouverons à la préfecture de police, à vous obtenir une entrée et la possibilité de voir notre prisonnière. Mes relations avec madame de Remeney ont été trop publiques pour que je puisse personnellement me mettre en avant. Le baron-consort n'aura pas manqué de me recommander au prône. C'est pourquoi j'ai recours à vous. Donc, vous entrerez. Comment? Je ne le sais pas encore, mais vous entrerez. Maintenant, sous quel prétexte? sous quel costume? voilà où j'ai besoin de toutes vos ressources et de toute votre imagination. Le prétexte doit vous permettre un assez long séjour à l'intérieur; le costume doit vous rendre sinon invisible, comme la chose se pratique au pays

de Riazis, tout au moins difficile à distinguer du peuple qui s'agite là-dedans. Il faut le chercher dans les tons neutres, car il est de première nécessité que vous puissiez aller et venir, vous mêler à la foule, et vous isoler surtout sans attirer l'attention...

Marianne réfléchissait sans répondre. Tout à coup un grand cri douloureux suivi d'un tumulte épouvantable, fit trembler les plafonds. La voix de l'hôtelier glapissait dominant le tapage :

— Du calme, mes agneaux! du calme? La police est aux aguets et l'on m'a déjà menacé trois fois dans le mois de fermer mon établissement si ces scènes se renouvelaient.

Hélas! les flots de vin bleu sont aussi intraitables que ceux de l'Océan. Le Neptune du bois de Campêche en fut pour son éloquence.

Ces voix enrouées s'entre-choquaient, hurlaient, coassaient, et dans la confusion on ne distinguait que les blasphèmes d'un blessé qui probablement avait payé les frais de la bagarre.

Riazis descendit quelques marches et cria le nom du cabaretier d'une voix impérative. Celui-ci se rendit à ses ordres, terrifié, pâle comme un ressuscité et s'arrachant à pleines poignées ce qui lui restait de cheveux.

— Ah ! mes bons messieurs, gémissait-il, quel grabuge ! Ils ont fendu le front au petit Louis, un gentil garçon bien espiègle et qui n'est point de force à se défendre contre ces patauds de maçons-là. Il en a pour quinze jours au moins à garder le lit. Quel malheur, mon Dieu ! quel malheur ! Il était leste de la langue, je ne dis pas ; mais pour une parole trop vive, lui jeter un broc à la tête !

XXII

LA FUITE

Marianne écoutait avec une réelle attention le bonhomme réciter sa litanie.

— Qu'est-ce que le petit Louis? demanda-t-elle.

— Qu'importe! fit le banquier en haussant les épaules, qu'on donne cette poignée de monnaie au petit Louis, et qu'il aille se faire panser.

— Il importe beaucoup, affirma la jeune femme. Laissez-moi faire. Voyons, maître hôtelier, expliquez-nous le petit Louis.

— C'est un petit bonhomme bien déluré et bien actif, qui travaille à l'hospice d'à côté.

— Et que fait-il?

— Il est peintre.

— Travaille-t-il à son compte?

— Oh ! non, le pauvre galopin ; il est chez l'entrepreneur.

— Et, continua Marianne, l'entrepreneur s'appelle ?

— M. Bergeron, donc ! Tout le monde connaît la maison Bergeron.

— Il demeure ?...

— Sur le quai de la Tournelle, une grande porte cochère où son nom reluit en belles lettres d'or.

— Il suffit, mon ami. Allez soigner le blessé.

L'hôte ramassa la monnaie de Robert et s'en fut à son comptoir d'étain.

— A quoi bon toutes ces questions ? demanda le banquier, qui sentait ses impatiences nerveuses le reprendre. Il s'agit d'intérêts d'une autre gravité que la fêlure de ce petit pot d'ivrogne.

— Voilà votre erreur ! affirma sèchement Marianne.

— Je voudrais bien voir en quoi les aventures du petit Louis peuvent se rattacher au but que nous poursuivons.

— Rien de plus simple. Nous allons passer chez maître Bergeron. Vous lui apprendrez le malheur arrivé à son ouvrier et vous lui donne-

rez la commande de votre villa d'Enghien à remettre à neuf pour l'été.

— En vérité! et pourquoi?

— Pour que M. Bergeron accepte un remplaçant au petit Louis sur votre simple présentation.

— Bon! Lançons-nous dans la philanthropie! Le moment est opportun.

— Très-opportun. Car le remplaçant sera... *moi!*... et, dès demain matin, j'aurai pénétré dans le camp de l'ennemi, — tout naturellement, — tout simplement, — sans vous exposer aux déboires possibles de démarches à la préfecture.

Kodom la regardait avec des éblouissements plein les yeux.

— Ce n'est pas une Parisienne de boudoir, cette Marianne! s'écria-t-il, c'est la déesse Minerve en personne!

Dix minutes après on roulait chez l'entrepreneur Bergeron. Marianne demeura dans la voiture. Jupe oblige!

Dix autres minutes ne s'étaient pas écoulées que le banquier revint triomphant. Tout était convenu selon le plan de Marianne. Elle n'aurait qu'à présenter une carte de son protecteur dans

la soirée, et son embauchement serait immédiatement signé.

On a vu, dans un chapitre précédent, qu'elle avait bien employé sa journée.

A partir de moment, les personnages n'ont plus qu'à attendre la nuit de l'évasion.

Ils l'attendirent fiévreusement, impatiemment, avec des transes que l'on devine, Kodom en endormant les surexcitations de son esprit dans le classement de ses innombrables affaires; Wanda en marquant un à un sur la muraille, avec une épingle, les quarts d'heure qui sonnaient le carillon bien lent de la délivrance.

Elle tomba du ciel pourtant à la fin cette nuit tant attendue. Lourde, opaque, brumeuse, épaisse à couper au couteau.

Sur le coup de minuit, le gardien s'était glissé dans la chambre de la recluse, il avait introduit et tourné la clef dans la serrure avec des précautions infinies, puis il s'était mis en mesure d'exécuter tous les ordres de Marianne. La serrure, largement huilée pendant la journée, livra ses vis sans résistance. La serrure démontée fut disposée au milieu de la pièce dans un désordre habilement préparé. Les pinces, les tenailles, tous les engins complices restèrent là,

à côté des ferrures violentées, pour que les gens de loi pussent faire leur rapport.

Sa besogne achevée, l'homme s'essuya le front. On sentait qu'il en avait assez.

— Vous êtes témoin, madame, que j'ai scrupuleusement rempli ma promesse et vous en rendrez témoignage à ces messieurs. Le reste ne me regarde plus... C'est à vous d'avoir du courage, à présent.

— J'en aurai, dit Wanda.

L'homme s'éloigna sur la pointe du pied; malgré le froid, il s'était déchaussé par surcroît de prudence. La baronne de Remeney resta seule.

Elles sont longues à sonner et lourdes à porter les heures qui séparent du dénoûment rêvé par les natures inquiètes, impérieuses et volontaires comme nous connaissons Wanda.

Toutefois, il fallait bien que cinq heures eussent leur tour. La cloche de bronze gémit sous le marteau :

Une... deux... trois... quatre... cinq!...

La fière baronne se rappela les précautions du gardien. Elle déchaussa ses pantoufles de fourrure, et, les pieds frémissants dans le mince tissu des bas de soie, elle se mit en marche dans

le dédale des corridors. Elle consultait les murs avec ses mains glacés. Oh! ce fut terrible et douloureux, plus terrible et plus douloureux qu'une excursion dans les glaces polaires, ce voyage de dix minutes sur les carrelages humides.

En arrivant à la porte de sortie, autre anxiété poignante : la porte était ouverte par l'affidé qui devait revenir la fermer avant le jour, mais il fallait soulever la clanche. Si le fer allait crier et la trahir!

Le fer avait été huilé. Toutes les précautions étaient bien prises. Une fois au grand air, un frisson intense lui tordit tout le système nerveux.

— Allons! se dit-elle en se détendant les bras avec une violence désespérée, c'est le moment d'être forte ou de mourir!

L'échelle de corde était à son poste. Elle sentit les crochets des ancres en interrogeant l'ombre de ses petites mains de patricienne.

Elle respira longuement. Les petites mains de patriciennes n'étaient pas au bout de leurs peines. Il fallut déblayer bravement les cailloutis entassés par le petit peintre pour masquer les trous qui devaient livrer accès à l'ancre de salut. Elle se mit bravement à l'œuvre.

O joie! la dernière poignée de terre n'était pas enlevée de l'excavation qu'elle sentit une main amie qui pressait la sienne de l'autre côté de la porte cochère.

L'échelle se tendit, rigide et ferme le long du mur. On sentait que des bras nerveux la tenaient sur le boulevard extérieur. Elle monta résolûment. Sur le haut du mur, à cheval, elle aperçut un être fantastique qui lui fit peur dans le premier moment.

— Venez vite! murmura l'ombre.

Elle avait reconnu la voix du petit peintre.

Le gamin la prit d'un bras, et d'une seule main il se laissa glisser le long de la corde.

Ce fut une demi-seconde au plus avant de toucher le sol. Le vertige la prenait; elle semblait presque évanouie.

— Dans mes bras! pauvre ange, murmura Kodom, dans mes bras!

Elle trouva cette fois, l'impassible, un cri de gratitude hautaine.

— Mon ami, vous êtes mon sauveur, et désormais ma vie est à vous, toute à vous!

Le banquier l'enleva contre sa poitrine, défaillante et presque pâmée d'émotion, et retrouvant une force de jeune homme, il l'emporta

jusqu'à la voiture qui stationnait à l'angle de la rue voisine. Il la plaça dans une encoignure avec des précautions de nourrice, frictionnant ses mains glacées dans les siennes. Elle ouvrit ses grands yeux attendris et parut réchauffée, Robert s'assit devant elle et cria en vainqueur à Marianne et à Monseigneur :

— Hé! vite donc! montez et filons!

La voiture se mit en marche.

A voir ces effusions du vieillard, Marianne de Fer pensait :

— On a beau faire, et beau dire, et beau s'interroger, l'amour, c'est la source éternelle... C'est comme cela que je prendrai mon Richard à pleins bras, à plein cœur, et que je l'emporterai dans un coin, où je veux le guérir!

XXIII

LE CHIEN ENRAGÉ

Pendant que Kodom jouait à Anvers son audacieuse partie, le marquis de Charmeney avait quitté la campagne, et lord Trelauney était devenu un des assidus de l'hôtel.

Blanche le recevait avec une bienveillance plus marquée chaque jour.

Lord Trelauney était membre des trois clubs aristocratiques de Paris ; les plus beaux chevaux de ceux qui montent et descendent les Champs-Élysées appartenaient à Trelauney ; c'était l'homme du jour, il créait la mode.

Quand il jugea le moment venu et l'esprit de l'orgueilleuse Blanche suffisamment préparé, Trelaunay se mit résolûment à lui *faire la cour*.

Faire la cour est une des expressions les plus pittoresques du langage familier.

La cour, c'est l'entourage du prince, les courtisans et les flatteurs. Celui qui fait la cour à une femme représente à lui seul cet ensemble.

Il est le grand chambellan, le grand écuyer et le maître des cérémonies. Il est le cortège et la garde, il est tout à la fois.

C'est ainsi que chaque femme est une reine — quand un homme lui fait la *cour*.

Blanche l'orgueilleuse en était arrivée à laisser sa main errer dans la main de Trelauney.

Elle avait accepté la tendre pression, le langage des doigts.

Ses yeux se baissaient devant le regard brûlant de Trelauney.

Un jour, enfin, il lui dit : Je vous aime !

Et elle daigna ne pas répondre.

C'était tout dire.

Trelauney s'en alla trouver le marquis et lui demanda sa fille en mariage.

Le marquis sourit, déclara qu'il savait tout et qu'il ne voyait aucune objection sérieuse à faire ce mariage.

Il fut décidé que l'union aurait lieu dans un prochain délai, et ce fut le bruit du monde parisien pendant près d'une semaine, ce qui équivalait au siècle des anciens.

La valeur du temps augmente en proportion de celle de l'argent.

On a calculé que douze cents livres du temps de Louis XIII équivalaient à vingt-cinq mille livres de rente de notre époque.

C'est ainsi qu'une journée de 1867 vaut un mois de nos pères.

Ils mettaient quinze jours à se rendre de Paris à Bordeaux; nous mettons aujourd'hui onze heures à peine. Vous voyez que la proportion est rigoureusement exacte.

Trelauney habitait la villa d'Auteuil. En rentrant dans ses appartements, il songea aux événements qui avaient traversé sa vie.

Et, se plaçant devant une glace, il chercha sur son visage la trace du coup de cravache que mademoiselle de Charmeney avait appliqué à Jean Deslions.

L'orgueilleuse fille venait de l'accepter pour époux.

Il prendrait par la main cette fière créature pour la conduire à l'autel, et de là — chez lui.

Trelauney retrouva une petite ligne blanche sur sa joue droite.

Il sourit amèrement.

Puis, il appuya son ongle sur cette trace ef-

facée, et, rouvrant la blessure, il se coupa la peau jusqu'au sang.

— Je veux, murmura-t-il, qu'elle reconnaisse ses œuvres !

A ce moment, la porte s'ouvrit brusquement et Surypère, pâle, sanglotant, se jeta à ses pieds.

— Qu'as-tu ? s'écria Trelauney. Qu'est-il arrivé !

Surypère se releva.

Ce n'était plus qu'un spectre.

Les yeux hagards, le visage creusé, il balbutiait des mots inintelligibles.

Trelauney lui saisit les mains :

— Encore une fois, s'écria-t-il, qu'est-il arrivé ?

— Ma fille ! fit Surypère, ma fille Cécile !

— Eh bien ?...

— Ils l'ont tuée !

Et Surypère, pleurant des larmes de sang, se roula sur le tapis.

Trelauney pâlit.

— Ma petite Cécile ! continua Surypère ; cet ange que j'avais gardé dans mes bras à travers les forêts de Cayenne... cet ange adoré qui dormait sur le fleuve Maroni, tandis que je veillais

sur elle... la voici morte ! Oh ! je lui ai porté malheur ! j'ai eu tort de l'emmener dans un cercueil !... c'est la barque maudite ! c'est la mort !

— Où l'as-tu trouvée ? demanda Trelauney.

— Étendue... sanglante... froide... les cheveux épars..., sur le bord d'un fossé. Dans sa poitrine un poignard était planté... et sur le manche du poignard, j'ai lu ce mot : Vengeance !

— Oui, murmura Trelauney, c'est Monseigneur qui a vengé la mort d'Aly... Il a pris ta fille comme il aurait pris ma sœur Louise.

— Maître, reprit Surypère d'une voix plus calme, je veux mourir... mais mourir après m'être vengé.

— Je te comprends, dit Trelauney. Monseigneur m'appartient... je le tuerai demain... Je te donnerai les autres.

— Que faut-il faire ?

— C'est vendredi que les Vingt-et-Un se réunissent pour la dernière fois dans les caves de la rue Saint-Louis.

— Je le sais.

— Tu vas louer la boutique qui se trouve à côté de l'hôtel... Il y a là un petit restaurant où

l'on déjeune pour soixante centimes, où on dîne pour vingt-cinq sous.

— Je l'ai vu.

— Il faut que le gargotier te cède aussitôt son local... Donne-lui cinq, six, dix mille francs, s'il le faut.

— Bien.

— Quand tu auras la boutique, tu iras chez Ruggieri, l'artificier. Tu loueras deux de ses ouvriers... et tu achèteras des fusées, des soleils, des feux de Bengale pour une vingtaine de mille francs.

— Compris.

— Tu feras porter tout cela dans ta boutique, puis tu enverras chacun de tes ouvriers acheter, de son côté, sept à huit barils de poudre...

Les yeux de Surypère brillèrent d'un éclat soudain.

— Oui, maître, s'écria-t-il, et je minerai la cave... et je sauterai avec tous ces monstres, de façon que, si par hasard ils ont une âme, je pourrai dire à Cécile, en arrivant dans l'autre monde : Tiens, ma fille, je te les amène !

Trelauney serra de nouveau la main de Surypère.

— Encore douze jours à vivre, s'écria celui-ci; comme c'est long!

— L'espoir de la mort te soutiendra.

— Oui, maître! vous avez raison... Oh! mourir! quelle joie! retrouver Cécile... ou être anéanti comme elle, ne pas avoir d'autre sort, c'est tout ce que je veux!

— Essuie tes larmes, pauvre martyr, dit Trelauney, et va!... le jour est proche.

Surypère sortit pour exécuter les ordres de Trelauney.

A ce moment de grands cris se firent entendre dans la rue.

— Tue! tue! criait-on.

Et une clameur étrange, mêlée de colère et d'épouvante, arrivait jusqu'à l'appartement.

Trelauney sonna.

— Qu'est-ce cela? demanda-t-il au domestique.

— Mylord, c'est un chien enragé qui a traversé Boulogne et Saint-Cloud et qu'on a poursuivi jusqu'ici.

— Où est-il?

— Il est entré dans la cour.

Trelauney décrocha un fusil d'une panoplie et ouvrit la fenêtre.

Il aperçut le chien blotti dans un coin de la cour.

La foule se tenait en dehors de la grille et n'osait pas avancer.

Trelauney épaula son fusil ; le coup partit et le chien roula sur le sable.

— Hourra ! cria la foule en battant des mains.

Le chien s'agita un instant ; ses pattes tremblaient convulsivement, puis il se raidit tout à coup... il était mort.

Trelauney descendit, et, sur son ordre, le chien mort fut enfermé dans un petit réduit, à côté de l'écurie...

— Que faut-il faire de cette pourriture ? demanda le domestique.

— Demain matin, répondit Trelauney, à six heures précises, tu prendras le coupé marron... tu mettras ce chien à l'intérieur et tu le porteras au bois de Vincennes, dans la deuxième allée à gauche du plateau de Gravelles. Tu le jetteras là, et tu reviendras.

— Bien, mylord, répondit le domestique, qui était habitué à obéir sans comprendre.

Le soir même, à onze heures, Trelauney se

rendit au club des Étrangers, où il comptait rencontrer Monseigneur.

La partie était animée.

Aux petites tables on jouait l'écarté ou le piquet.

A l'une des grandes tables, le lansquenet, à l'autre le baccarat.

Monseigneur cultivait le lansquenet.

— Il y a soixante mille francs ! dit-il.

— Banco ! fit Trelauney.

Monseigneur pâlit en entendant cette voix bien connue et qui lui avait toujours été funeste.

Il tourna deux cartes et s'écria :

— Vous avez perdu !

— Voici soixante mille francs, dit Trelauney en jetant sur la table une liasse de billets de banque. Je paye d'abord... mais j'ajoute que vous avez triché.

Il y eut un mouvement parmi les assistants.

Monseigneur repoussa la chaise sur laquelle il était assis, et, se plaçant en face de Trelauney :

— J'ai triché, moi ? s'écria-t-il les dents serrées. Est-il ici quelque autre que vous pour soutenir une pareille accusation ?

Personne ne prit la parole.

— Eh bien ! dit Trelauney, c'est que ces messieurs n'ont rien vu.

— Vous me rendrez raison de cette insulte !
Trelauney reprit flegmatiquement :

— J'allais vous le proposer.

Et il ajouta :

— S'il y avait eu seulement deux témoins du fait que je vous reproche, je vous aurais refusé l'honneur de croiser le fer avec vous, mais puisque je suis le seul à m'être aperçu de votre habileté, il faut bien que je passe condamnation.

Les seconds furent choisis à l'instant même, et rendez-vous fut pris pour le lendemain matin à neuf heures, au bois de Vincennes, au pied du plateau de Gravelles.

Les témoins firent quelques pas en avant pour choisir un endroit, et trouvèrent dans la deuxième allée un terrain qu'on eût dit ménagé tout exprès.

Ces messieurs ne prirent pas garde qu'à peu de distance, sur le talus, se trouvait un chien mort.

On mesura les épées.

Chacun des adversaires reçut la sienne.

Alors, tandis qu'on tirait au sort le choix des

places, Trelauney fit quelques pas d'un air indifférent.

Il s'arrêta devant le chien raide et glacé, et, introduisant entre les dents de la bête morte la pointe de son épée, il l'y promena quelques instants entre les dents, piquant les lèvres, la langue et la voûte du palais.

— En place, messieurs! dit un des témoins.

Les épées furent placées bout à bout.

— Allez, messieurs!

Monseigneur tâta le fer, fit un moulinet autour de l'épée de son adversaire et tenta de se fendre.

Mais Trelauney, par un froissé vigoureux, força Monseigneur à se remettre en garde.

Le musulman grinçait des dents; il était horrible à voir.

Il tentait vainement d'arriver à la poitrine de son adversaire.

Le fer calme de Trelauney se trouvait toujours à l'endroit qu'il fallait protéger; son épée semblait se multiplier; cette lame fine, presque imperceptible, valait, dans sa main habile, mieux qu'un bouclier.

Enfin Trelauney sembla se décider; il se mit

en quarte, garde basse, et laissa sa poitrine presque à découvert.

L'épée de Monseigneur s'élança aussitôt ; mais Trelauney la fit voler à six pas, tandis qu'il frappait Monseigneur au bras et à la poitrine.

Les témoins s'approchèrent aussitôt ; le sang coulait en abondance, mais aucune des blessures ne semblait profonde ni dangereuse.

L'un des témoins de Trelauney lui dit à voix basse :

— Vous n'avez pas voulu le tuer ?

— Oh ! murmura Trelauney, c'est un homme mort tout de même.

Chacun remonta dans sa voiture, accompagné de ses témoins.

Le médecin, après avoir pansé le musulman, crut de son devoir de le reconduire chez lui.

Et, le soir, les journaux racontèrent, avec des initiales, la rencontre qui avait eu lieu le matin.

XXIV

L'ARRESTATION

Robert Kodom n'apprit qu'à Anvers le duel de Monseigneur.

A peine eut-il réussi à faire évader la baronne de Remeney, que Robert repartit pour Anvers, accompagné de Wanda et de Marianne de Fer.

Ils arrivèrent à l'hôtel de *l'Europe* à neuf heures du soir.

Wanda semblait soucieuse.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Robert.

— De sinistres pressentiments.

— Allons donc ! s'écria le banquier. La partie est gagnée...

— Je suis lasse, fit Wanda en soupirant. Je rêve parfois de fuir ce vieux continent, de me réfugier quelque part, au fond de l'Amérique,

dans quelque désert avec de grands arbres pour me cacher...

A ce moment, des hurlements se firent entendre dans la cour de l'hôtel.

— Quelle idée vous a pris d'amener ce chien? reprit Wanda avec humeur.

Robert sourit.

— *Bomarsund* est mon meilleur ami, dit-il. S'il est féroce, c'est grâce à l'éducation qu'on lui a donnée, et je ne puis guère la lui reprocher.

Bomarsund est né dans la petite Russie; c'est un Kalmouk, et il vaut à lui seul quatre hommes résolus à défendre leur maître.

— Comme il aboie d'une façon étrange?

— C'est qu'il n'est pas habitué au chemin de fer, le voyage l'a troublé.

On frappa à la porte.

Un domestique entra et servit un souper avec trois couverts.

— Tenez, chère, reprit Kodom, après avoir achevé sa douzaine d'Ostende, si nous réalisons votre projet de retraite en Amérique, *Bomarsund* sera un gardien précieux... Nous le nourrirons de petits Indiens!

Le banquier eut un rire forcé; puis, se le-

vant, il fit quelques pas dans l'appartement, en passant la main sur son front :

— Ah ça ! murmura-t-il, qu'ai-je donc moi-même ? Singulière défaillance, à laquelle je ne suis point accoutumé ?

Et il eut un frisson général, un horrible frisson, le frisson de la mort !

... A la même heure, une scène inaccoutumée avait lieu sur le port d'Anvers, à côté du débarcadère des bateaux à vapeur qui amènent d'une rive à l'autre de l'Escaut les voyageurs du chemin de fer de Gand.

Plusieurs personnages vêtus de noir suivaient le quai et descendirent à bord du trois-mâts *le Comte de Flandres*.

L'arrimeur, en classant la cargaison, avait déplacé les caisses de Robert Kodom.

Ces caisses lui parurent bien légères, et il instruisit le capitaine de l'observation qu'il avait faite.

Le capitaine s'adressa au commissaire du port ; celui en référa au parquet, et, sans plus attendre, on ouvrit l'une des caisses.

On y trouva une boule de fonte garnie de capsules.

Un armurier enleva les capsules une à une,

dévisssa le boulet et le trouva rempli de fulminate de mercure...

Il devenait évident que, après avoir pris une assurance considérable, le consignataire avait rêvé l'incendie du navire.

Le crime était d'autant plus épouvantable, qu'il y allait non-seulement de la vie de l'équipage et des passagers, mais peut-être encore de la destruction du port tout entier, c'est-à-dire de tous les navires qui se trouvaient en rade.

Le public n'a point oublié cette horrible tentative, nous n'insisterons donc point sur les détails.

Le lendemain matin, à sept heures, Robert Kodom fut arrêté à *l'Hôtel de l'Europe*.

Le fier lutteur ne se troubla pas un instant.

Le danger avait rendu à Robert Kodom toute sa présence d'esprit.

Il s'étonna, il protesta sans violence.

Il affirma qu'il ne comprenait rien à cette substitution ; et avant de se remettre aux mains des agents, il déposa un long baiser sur le front de Wanda.

Celle-ci tendit l'oreille...

— Préviens Riazis ! murmura Kodom.

Puis se retournant :

— Je vous suis, messieurs, dit-il.

Wanda rentra dans sa chambre.

Elle était atterrée.

Il y a un moment où on sent que *tout est fini*; ce moment était venu pour elle.

Elle comprit qu'elle ne reverrait plus Robert.

Mais que faire? que devenir?

Comment échapper désormais au juste châti-
ment que lui réservait le Magyar?

Elle saisit une plume et écrivit à Riazis :

« Venez, ou nous sommes tous perdus... »

Elle eut soin de ne pas dire un mot de l'ar-
restation du banquier, pour ne pas effrayer le
musulman, le seul homme sur qui elle pût fonder
quelque espoir désormais, ce chef sans pouvoir
d'une terrible association qui s'en allait en
cendres...

Marianne entra doucement dans la chambre.

Wanda tressaillit et arrêta sur celle qui avait
aidé à son évasion des yeux remplis de larmes.

Marianne lui prit la main.

— Puis-je faire quelque chose pour vous?
demanda-t-elle.

— Merci, répondit Wanda, c'est fini, notre
soleil est couché, la nuit commence. Je sens que

Robert est perdu. Cet homme qui a tenu, pendant vingt ans, la police en échec, ce lutteur qui avait un hôtel pour caverne, cet homme qui n'a jamais pâli... je l'ai vu trembler. Il a compris que le terme était venu. Il s'est brisé contre une combinaison vulgaire... une niaiserie! Il suffit d'un fétu de paille pour faire éclater le bronze d'un canon.

Wanda réfléchit un instant.

— Partez, reprit-elle; qui sait si on ne vous impliquerait pas dans quelque poursuite?...

— Et vous? interrogea Marianne.

Wanda secoua tristement la tête :

— Oh! moi, dit-elle, je dois rester; je l'accompagnerai jusqu'au bout... Où irais-je, après tout?

— Ne vous reste-t-il aucun parent?

— J'ai une fille, murmura Wanda; elle est honnête, elle est heureuse... Il faut qu'elle me croie morte. Je ne puis m'asseoir à son foyer, apporter un passé de honte et de sang, au milieu d'un bonheur fait d'amour et de vertu. Si je ne la revois pas, j'espère que Dieu oubliera qu'elle m'a eue pour mère!

Pour la première fois, Wanda avait pensé à Dieu.

L'adultère et l'empoisonneuse avait peur pour sa fille...

« Le crime des enfants retombera sur les enfants jusqu'à la troisième génération... »

Ce verset terrible avait souvent retenti à ses oreilles.

Elle avait peur pour Edwige !

Après quelques instants de silence, Wanda reprit :

— Croyez-moi, laissez-moi seule... Retournez à Paris, reprenez votre vie, vos habitudes... moi, c'est fini.

— Adieu donc, dit Marianne, mais, pour moi aussi, c'est fini...

— Que comptez-vous faire ?

— Mon père est en prison... Il sortira dans quelques jours. Je prendrai ce malheureux d'une main, de l'autre un pauvre fou qui m'a aimé... et j'irai me cacher avec ces deux êtres au fond de quelque village, dans une montagne où n'arrivent ni les noms, ni les journaux, ni les bruits de Paris !

— Allez, fit Wanda, vous pouvez encore être heureuse !

— Peut-être, murmura Marianne en songeant à Richard.

Les deux femmes s'embrassèrent.

Un quart d'heure plus tard, Marianne roulait vers la France.

• • • • •

LA NUIT DE NOCES

Le mariage de lord Trelauney avec mademoiselle Blanche fut célébré à minuit dans l'église de Notre-Dame d'Auteuil.

Suivant un usage établi et qui a pour but de cacher aux curieux les rougeurs de la jeune mariée, une chaise de poste attendait les deux époux...

Blanche prit à peine le temps de changer de costume — et la chaise de poste partit au galop.

— Serais-je indiscrete, fit Blanche, en vous demandant où nous allons?

— Chère, répondit Trelauney, nous allons dans une de mes terres... Ce n'est point un château qui nous recevra, c'est une maisonnette...

Là, pas de domestiques, pas de tapisseries... rien que des murs blanchis à la chaux, des plafonds où l'on voit la poutre...

— C'est une idée originale, dit Blanche.

— Croyez bien que j'ai un but en agissant ainsi.

— Et qui trouverons-nous là ?

— Nous trouverons ma mère.

— Votre mère ?

— Oui... une bonne vieille femme à laquelle je veux vous présenter.

— Vous ne m'en avez jamais parlé...

— C'est que je voulais vous faire une surprise...

La chaise de poste dévorait l'espace.

A six heures du matin, on s'arrêta devant la porte de la maisonnette.

— C'est ici, dit Trelauney.

Blanche ouvrit de grands yeux étonnés.

— Quoi ! ici ? s'écria-t-elle.

— C'est ici que nous demeurons.

— Dans cette maison de paysan ?

— Mon Dieu, oui.

Trelauney fit un signe au cocher, qui s'éloigna aussitôt.

Blanche fixa sur son mari un regard anxieux et vit la balafre qui lui sillonnait la joue.

— Vous vous êtes blessé? dit-elle.

— Non, dit Trelauney, c'est vous qui m'avez fouetté le visage de votre cravache.

— Moi?

— Vous.

— Et pourquoi l'aurais-je fait?

— Parce que je vous aimais.

Blanche prit sa tête à deux mains.

— Ah ça! s'écria-t-elle, lequel de nous deux est fou?

— Ni l'un ni l'autre.

— Quelle est cette énigme? cette charade que vous jouez à sept heures du matin dans une forêt?

Trelauney avait frappé à la porte.

On entendait au loin le son des cornets à bouquin...

— Il y a une partie de chasse aux environs, dit Trelauney en prêtant l'oreille.

Blanche frappa du pied avec impatience.

— Entrons chez vous, monsieur, s'écria-t-elle, puisque c'est chez vous... Pour rien au monde, je ne voudrais être surprise ici dans cet équipage...

— Patience, fit Trelauney, ma mère se lève. Blanche croyait rêver.

Elle dévorait des yeux le visage de son mari, comme pour y découvrir le secret de cette comédie.

— Qui êtes-vous donc, monsieur? s'écria-t-elle tout à coup.

Trelauney sourit.

— Je suis, dit-il, Jean Deslions, le garde-chasse.... et voici, à quelques pas de nous, le carrefour dans lequel vous m'avez frappé au visage... Vous souvenez-vous maintenant?

— Mais c'est infâme! murmura Blanche atterrée.

A ce moment, Madeleine ouvrit la porte.

— Ma mère! s'écria Jean en lui sautant au cou.

— Jean! fit la bonne femme en l'embrassant avec effusion.

Jean prit Blanche par la main, et, d'une voix grave :

— Mère, dit-il, je vous présente la femme que j'ai choisie... Je vous demande l'hospitalité pour elle et pour moi.

— Entrez, mes chers enfants, dit Madeleine.

Blanche faillit s'évanouir, mais le cornet à

bouquin se rapprochait sensiblement; elle entra...

Elle entra pour ne pas être vue!

C'était une chambre rustique.

Dans un coin, le vaissellier; sur les rayons étaient rangés symétriquement des assiettes et des plats de faïence à fleurs bleues.

Au milieu, une table en bois blanc; tout autour, des chaises de paille, et, en face des fenêtres, une vaste cheminée à crémaillère sur le côté de laquelle s'étalait un beau jambon fumé.

Blanche, que l'humiliation dévorait, se laissa tomber sur une chaise.

— Madame, lui dit alors Trelauney, je vous ai amenée ici, et du moment où vous êtes là et que vous y êtes venue à mon bras, le passé est oublié...

Je vous ai ardemment aimée, et je vous aime encore de toutes mes forces, je vous aime plus que jamais.

Cependant, je regarde comme un devoir de vous informer que notre mariage sera déclaré nul, si vous le voulez.

Il sera déclaré nul, parce que le nom de Trelauney n'est pas le mien.

Songez-y donc, il ne tient qu'à vous de reprendre votre liberté.

Et, sans attendre la réponse de Blanche, Jean demanda à sa mère :

— Louise est dans la petite chambre ?

— Oui, répondit Madeleine.

Jean monta l'escalier de bois pour se rendre au premier et unique étage de la maisonnette.

Un bruit de pas se fit entendre au dehors... La meute aboyait, les chasseurs faisaient une halte.

— Je vous dis, s'écria une voix, que la chaise de poste que nous avons rencontrée s'est arrêtée ici.

Cette voix, Blanche la reconnut; c'était la voix de M. de Laroche-Maubeuge, ce prétendant qu'elle avait refusé et qui allait la retrouver là, sous le toit de chaume du garde-chasse !

--- Parbleu ! répondit un des assistants, qui est-ce qui nous empêche d'entrer ?

Ils poussèrent la porte.

— Vous ici, madame ? s'écria M. de Laroche-Maubeuge avec ironie.

— Eh bien ? demanda Blanche, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

— Voilà une singulière nuit de noces!

— Et pourquoi?

— Permettez-moi de vous dire que, si j'avais eu l'honneur d'être agréé par vous, je n'aurais point osé vous prier de m'accompagner dans un réduit aussi... simple.

Blanche se leva indignée.

— Monsieur, s'écria-t-elle, je suis ici chez moi... et je vous ordonne de vous retirer!

Le duc se mit à rire.

— Chez vous, madame? dit-il d'un ton plaintif, permettez-moi de vous en féliciter.

Et, désignant du doigt Madeleine, il ajouta :

— Vous voulez dire chez votre nourrice!

Blanche devint terrible.

— Madame, s'écria-t-elle, est la mère de mon mari... Il ne vous manquait plus que d'insulter une femme à cheveux blancs!

Se précipitant alors vers l'escalier, Blanche appela :

— Jean! Jean! venez vite! un lâche injurie votre femme et votre mère!

Jean parut.

— Trelauney! s'écria Laroche-Maubeuge.

— Je ne me nomme pas plus Trelauney que Jean Deslions, dit l'ex-garde-chasse. Pour des

raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, j'ai été obligé de changer de face et de jouer plus d'un rôle au milieu de vous... Mon père se nommait le comte de Navarran... Et ce nom qui m'appartient, je puis enfin le reprendre!

Tendant alors la main à Blanche de Charmeney :

— Merci, Blanche! ton orgueil a cédé... je t'aime!

Laroche-Maubeuge balbutia :

— Je vous prie, madame, d'oublier un moment d'erreur...

— Il n'y a pas d'erreur à reconnaître, monsieur, dit Jean avec hauteur, vous m'appartenez...

— Ah! pardon! fit un nouvel arrivant, monsieur n'appartient qu'à moi...

Ce nouvel arrivant n'était autre que le marquis de Bryan-Forville.

On n'a pas oublié que M. de Laroche-Maubeuge avait séduit la marquise, et que M. de Bryan-Forville, après avoir divorcé, s'était remarié en Italie.

La conduite du marquis avait donné lieu à de nombreux commentaires, mais ceux qui le con-

naissaient bien assuraient qu'il attendait son heure...

Le duc avait pâli.

— Nous causerons plus tard, dit-il.

Et, descendant les deux marches qui donnaient accès à la porte, il s'élança sur son cheval.

Le marquis était en selle avant lui. Il se posa en face de Laroche-Maubeuge pour lui barrer le passage.

— Tu n'es pas marié? lui demanda-t-il.

— Mais non, répondit le duc.

— Tu n'aimais donc pas ma femme?

— Qu'est-ce que cela te fait, puisque tu es remarié, toi?

— Beaucoup. Je ne me suis remarié que pour vous unir davantage, toi et Clotilde.

— Bah!

— Tu ne pouvais avoir qu'une excuse, l'amour!

— Je n'ai jamais cherché d'excuse, répondit le duc.

— Ah! fit le marquis d'un ton indifférent.

Et se rapprochant de Laroche-Maubeuge :

— Alors, reprit-il, tu ne veux pas épouser Clotilde?

— Non.

A ce mot, le marquis serra le mors, enfonçant en même temps les deux éperons dans les flancs de son cheval.

L'animal se cabra et jeta sur le sol le duc de Laroche-Maubeuge.

— A demain ! s'écria celui-ci en se relevant, couvert de sable et de terre.

Et le lendemain, en effet, dans une allée du bois de Boulogne, le marquis de Bryan-Forville lui logea une balle dans le cœur.

Clotilde entra au couvent, et le monde parisien oublia bien vite la fille de Robert Kodom...

Il serait impossible de raconter, avec toutes les nuances de grâce et de sentiment que Blanche sut y déployer, les scènes qui se passèrent à la maisonnette après le départ des chasseurs.

Blanche souriait, tandis que des larmes d'émotion glissaient comme des gouttes de rosée sur son adorable visage.

Elle était fière d'être aimée.

Elle était heureuse d'aimer.

Son cœur débordait.

N'osant embrasser son mari, elle embrassa Madeleine.

Celle-ci voulut faire elle-même le déjeuner.

Blanche s'amusa à battre les œufs pour la confection de l'omelette.

Elle riait aux éclats des petites maladresses qui échappaient à son inexpérience.

Quand Louise descendit, elle parut surprise de voir une étrangère.

Blanche l'accabla de caresses, Louise lui sourit comme à une sœur...

Jean raconta en quelques mots l'histoire de Louise, et Blanche pleura de son malheur.

— Il faut pourtant, dit Jean, qu'elle épouse Raoul de Villepont... Mais comment marier une folle?

— C'est moins difficile que vous ne pensez, dit une voix.

Jean se retourna et aperçut le chevalier de Pulnitz.

Le chevalier salua, prit une chaise et s'assit familièrement.

— Comment faut-il s'y prendre? demanda Jean, car il faut que l'enfant de ma sœur ait un nom.

— Mon Dieu! dit le chevalier, je puis tenir cette jeune fille sous l'empire du sommeil magnétique pendant trois ou quatre heures sans aucun danger...

— Eh bien ?

— Pendant ces trois ou quatre heures, elle agira comme je voudrai qu'elle agisse, elle parlera comme je voudrai qu'elle parle.

Jean se leva.

— C'est possible, en effet, s'écria-t-il. Monsieur le chevalier, j'userai de ce moyen, puisque vous voulez bien consentir à me donner votre concours.

Tout fut convenu séance tenante.

Après le déjeuner, une berline vint chercher Blanche et Trelauney pour les conduire au château.

Raoul de Villepont vint à leur rencontre.

A la place du château incendié s'élevait une élégante construction, flanquée de quatre pavillons recouverts d'ardoises.

Toute trace du sinistre avait disparu.

— A propos, dit Trelauney à Raoul, vous vous mariez dans quinze jours.

Et il expliqua à Raoul le moyen proposé par le chevalier de Pulnitz.

— Vous serez marié, ajouta Jean, sans que votre femme vous appartienne, mais au moins votre enfant sera légitimé.

Une fois remplies les formalités de la publi-

cation des bans, on hâta ce mariage étrange.

M. de Pulnitz endormit Louise, et on la conduisit à la mairie.

Qui donc, en voyant ses grands yeux ouverts, eût pu la croire endormie ?

En l'entendant répondre sans hésitation aux questions qui lui étaient adressées, qui eût pu la croire folle ?

En sortant de la mairie, on revêtit Louise du costume de mariée.

M. de Pulnitz se tenait à côté d'elle et ne cessait de lui commander.

Louise s'agenouilla à côté de Raoul.

Les cierges étaient allumés...

Les orgues faisaient retentir la voûte.

L'odeur de l'encens parlait à la fois aux sens et à l'âme des assistants...

Quand le prêtre passa l'anneau au doigt de Louise, M. de Pulnitz aperçut avec étonnement deux larmes s'échapper de ses yeux...

La cérémonie terminée, on remonta en voiture pour revenir au château.

Là, M. de Pulnitz prit le bras de Jean, et lui dit à voix basse :

— Elle ne dort plus !

— Que signifie cela ? demanda Jean avec émotion.

C'était, en effet, un événement extraordinaire.

Le sommeil magnétique avait cessé, et Louise continuait de jouer au naturel son rôle de mariée.

M. de Pulnitz s'approcha d'elle :

— Louise, dormez-vous ? demanda-t-il.

La jeune mariée regarda autour d'elle avec étonnement.

— Mais non, dit-elle, je ne dors pas...

Et elle reprit en baissant la tête :

— J'ai dormi longtemps... longtemps... et j'ai fait un rêve affreux. Oh ! que j'ai pleuré et que j'ai souffert !... Figurez-vous que j'ai rêvé qu'on m'avait enlevé mon enfant... après quoi on me renfermait dans une horrible prison, au milieu d'un amas de créatures qui poussaient des hurlements féroces et qui m'accablaient de coups...

Elle prit la main de Raoul de Villepont et la serra tendrement entre les siennes.

— J'ai rêvé aussi, continua-t-elle, que celui que j'aimais et qui est mon époux maintenant avait refusé de m'épouser, qu'il rougissait de

moi... Enfin, je ne puis vous dire tout ce qui m'est passé par la tête. C'est tout à l'heure, à l'église, que les orgues m'ont fait tressaillir... L'encens m'enivrait comme le jour de ma première communion... J'ai élevé mon âme à Dieu; je lui ai offert ma vie et mon bonheur... Alors, mes larmes ont coulé et j'ai compris que toutes mes souffrances n'avaient été qu'un jeu cruel de mon imagination !

Le cœur de Jean battit violemment.

— Elle est sauvée ! lui dit M. de Pulnitz, mais pas un mot. Il faut qu'elle ignore toujours qu'elle a été folle...

Chacun prit possession de son appartement.

Jean demanda au domestique ce qu'était devenu le Magyar.

— M. le baron, fut-il répondu, est parti hier au soir en disant qu'il allait à Anvers.

Jean n'eut pas de peine à comprendre que le Hongrois était sur la piste de Wanda.

XXVI

MORT DE RIAZIS

Monseigneur s'était alité à la suite de son duel.

Les blessures se refermaient avec une lenteur qui déroutait les médecins.

Le billet que Wanda lui avait adressé d'Anvers lui fut remis au lit.

A peine eut-il lu, qu'il rejeta loin de lui les couvertures.

— Il faut que je parte ! s'écria-t-il.

Attachez solidement ces bandelettes autour de mon bras ; assujettissez la compresse sur ma poitrine et habillez-moi.

Le valet de chambre, stupéfait, se mit à réunir les vêtements nécessaires.

Monseigneur passa un pantalon, puis un gilet...

— La redingote maintenant !

Comme le valet de chambre lui tendait la redingote pour passer les manches, le musulman se retourna vivement :

— Tu me trahis ! s'écria-t-il.

— Moi, monseigneur ?

Riazis était horrible à voir.

Les yeux lui sortaient de la tête ; sa bouche écumait affreusement.

— Oui, tu me trahis, continua Monseigneur en renversant d'un coup de poing la garniture de cheminée.

Et il se mit à courir dans la chambre en poussant des cris.

— Je suis entouré d'espions... On veut me perdre... Assassins ! assassins que vous êtes ! Je suis le chef, moi !... Il faut qu'on m'obéisse... Je suis puissant, tout-puissant... Quand je dis : Tuez ! on tue.

Le valet de chambre avait appelé à l'aide.

Un autre domestique était entré.

— Que veux-tu ? demanda Monseigneur. Tu caches un poignard...

Et, tordant les poings, se mordant lui-même, il criait :

— Oh ! que je souffre ! que je souffre !

Le valet de chambre lui offrit un verre d'eau.

La vue de l'eau redoubla la furie du musulman.

— Otez cela ! ôtez cela ! je ne veux pas le voir... Et cependant ma poitrine brûle, j'ai soif !...

Les domestiques étaient stupéfaits.

— Il a le délire, dit l'un.

— Va vite chercher un médecin, le premier venu...

Monseigneur était tombé anéanti dans un fauteuil.

Il respirait bruyamment, par saccades, comme une locomotive.

La prunelle avait disparu de ses yeux, par un effet nerveux ; on ne voyait plus que deux ovales blancs veinés de rouge.

Enfin, le domestique revint, suivi d'un médecin.

C'était un bon docteur à perruque, appuyé sur une canne à pomme d'or.

— Voyons, voyons, dit-il en entrant, qu'y a-t-il ? Nous allons examiner cela.

— J'ai soif, murmurait Monseigneur.

— Lui avez-vous offert à boire ? interrogea le docteur.

— Oui, monsieur, répondit le valet de chambre, mais la vue de l'eau semble rendre Monseigneur furieux.

— Ah ! ah ! fit le docteur.

Les nerfs du malade s'étaient détendus pour un instant, et il fixa sur le médecin des yeux épouvantés.

Tout à coup il s'élança sur lui.

Mais le docteur le repoussa violemment, en disant aux domestiques :

— C'est la rage... il est enragé !

Les domestiques s'enfuirent épouvantés.

Alors le docteur mit le verrou à la porte de la chambre, jeta loin de lui sa perruque et sa canne; puis, se plaçant en face de Monseigneur, il lui demanda :

— Me reconnais-tu ?

Le musulman fit trois pas en arrière; il s'appuya contre la cheminée et murmura :

— Surypère !

Celui-ci se redressa, les narines gonflées.

— Surypère ! dit-il, c'est bien cela. Tu as tué ma fille..., et je viens te voir mourir.

— Mourir, moi ? balbutia le musulman.

— Mais tu ne sais donc rien ? reprit Surypère avec un rire atroce, l'épée qui t'a frappée...

— Eh bien ?

— Elle avait tué un chien enragé... C'est pour cela que Trelauney, mon maître, ne t'a pas laissé mort sur le terrain... Te tuer comme un galant homme, toi ? allons donc !... Cette fièvre qui te dévore, c'est la rage ! cette ardeur que tu éprouves, ce feu que tu as dans le sang, c'est la rage ! et je vais t'étouffer entre deux matelas...

Un tremblement convulsif s'était emparé de Riazis.

Il regardait Surypère avec épouvante.

Une idée lui vint, il courut à la sonnette.

Mais Surypère s'élança entre le cordon de la sonnette et lui.

Monseigneur le saisit au cou.

— Tu veux me mordre ! dit Surypère en lui enfonçant son poing dans la bouche ; mords, va ! tu peux mordre ! C'est dans la nuit de demain que je dois mourir, ton venin n'aura pas le temps de m'empoisonner !...

La lutte était trop inégale.

Surypère enleva un des matelas, précipita Monseigneur sur le lit, et, le recouvrant du matelas qu'il avait enlevé, il sauta par-dessus et se mit à genoux sur le misérable.

Monseigneur râlait...

Le matelas avait des tremblements et des secousses fantastiques.

Surypère appuyait de ses deux genoux à l'endroit où se trouvait la tête du musulman, cachée sous le matelas.

Cette scène muette dura près de cinq minutes.

Puis Surypère ôta le matelas et contempla le cadavre de Riazis.

Contorsionné, jaune, vert et sanguinolent, ce visage farouche semblait blasphémer encore !

Surypère plaça le cadavre sur une chaise, remit la literie à peu près en ordre, ôta le verrou, et appelant les domestiques :

— Votre maître, leur dit-il, est mort de la rage.

Après quoi le bon petit docteur se retira tranquillement avec sa perruque et sa canne.

Surypère prit un fiacre à la station voisine et se fit conduire rue Saint-Louis, au Marais, chez l'artificier.

Les enfants du quartier étaient tout enchantés du nouveau boutiquier.

Ils regardaient dans la vitrine les fusées, les soleils et les serpentins.

L'artificier avait bien voulu faire partir quelques fusées devant eux, dans la cour de sa maison.

Il y avait eu des battements de mains et une satisfaction générale.

On disait déjà que le nouveau venu serait un excellent voisin et très-aimé dans la rue.

Les ouvriers qu'employait l'artificier s'étonnaient de voir leur patron faire d'énormes provisions de poudre.

— Le métier ne va pas déjà si fort, disait l'un d'eux ; je crois que le patron se met le doigt dans l'œil. A qui espère-t-il vendre tout cela ?

— Soyez tranquilles, mes enfants, répondait Surypère, j'ai le placement de mes barils.

— Tant mieux, patron ; nous n'avons qu'une crainte, c'est que si la dépense est trop forte, la maison ne vienne à sauter...

Les barils furent descendus à la cave, et, pendant la nuit, Surypère les roulait dans le souterrain de l'hôtel des Vingt-et-Un.

Quand la mine fut installée, Surypère plaça une mèche à chaque baril — et attendit l'heure de la réunion.

XXVII

A CHACUN SELON SES MÉRITES

Les affidés arrivèrent un à un et de diverses directions, suivant leur usage.

— Nous ne sommes que dix-huit, dit l'un d'eux, et l'heure réglementaire est écoulée...

— Parbleu ! pensa Surypère, qui prêtait l'oreille, Monseigneur est mort, le comte de Navarran a disparu et Robert Kodom ne sortira de prison que pour marcher à l'échafaud... Mon compte y est bien...

Surypère se mit à genoux et adressa au ciel une ardente prière.

— Si j'ai fait mal quelquefois, disait-il, je n'ai jamais recherché le mal pour lui-même... J'ai aidé ceux qui cherchaient à punir justement... Mon Dieu ! permettez-moi de revoir ma fille !

Et, se mettant à cheval sur un baril, il approcha de la mèche la flamme de sa lanterne.

Ce fut une détonation épouvantable.

L'explosion retentit jusqu'aux rives de la Seine.

L'hôtel sauta en mille pièces. Les poutres et les pierres furent lancées à une hauteur prodigieuse, et il ne resta plus de la mystérieuse retraite des Vingt-et-Un qu'un monceau de décombres...

La rue Saint-Louis avait été secouée comme par un tremblement de terre, et tous les carreaux de vitres volèrent en éclats.

Le lendemain, on put lire dans les faits divers des journaux du soir :

« Un accident, qui aurait pu avoir les suites les plus graves, a réveillé subitement, dans la nuit d'hier, tous les habitants de la rue Saint-Louis, au Marais.

« L'établissement d'un sieur Surypère, artificier, a sauté avec un hôtel du voisinage.

« Heureusement, cet hôtel était inhabité.

« Les ouvriers ne demeuraient point chez leur patron ; celui-ci a donc été la seule victime de ce désastre, qui ne peut être attribué qu'à une imprudence. »

Quand Trelauney lut ces lignes banales, il ne put retenir une larme en songeant à son brave Surypère.

Cécile avait été enterrée à Houdan ; une dalle de marbre blanc, surmontée d'une croix, ne portait que ce nom : Cécile.

Trelauney, quand on déblaya l'emplacement de l'hôtel, fit faire des recherches pour retrouver le corps de Surypère, qu'il voulait réunir à celui de Cécile.

Mais il lui fut impossible d'en retrouver les traces.

Cependant le bonheur semblait s'être acclimaté au château comme à la maisonnette, quand Madeleine tomba malade.

La bonne vieille femme n'avait pu résister aux émotions de toute sorte qui avaient traversé ses vieux jours.

Elle s'éteignait doucement...

Sentant qu'elle allait mourir, elle fit demander Jean et Louise.

Ceux-ci coururent à la maisonnette, car Madeleine avait refusé d'habiter le château...

En même temps que Jean et Louise, le chevalier de Pulnitz arriva sur le seuil.

Le chevalier de Pulnitz ne se ressemblait plus à lui-même.

Les petites mèches grises qui se tordaient naguère sur ses tempes avaient disparu.

Il ne lui restait qu'une couronne de cheveux noirs, taillés court, qui entourait son crâne dépouillé et luisant.

Les lignes de bistre qui donnaient au magnétiseur un aspect satanique avaient été effacées.

Cet homme, nous le connaissons.

C'est l'ancien fourgat, c'est le comte de Navarran.

Jean l'avait reconnu dès le premier jour malgré l'habileté de son déguisement.

Le baron de Remeney ne lui avait-il pas dit pendant sa captivité dans les oubliettes :

— Le comte de Navarran est le père de Jean Deslions !

Jean n'avait-il pas lu dans le manuscrit qu'il avait dépouillé à l'hôtel du Louvre, l'histoire complète du fourgat ?

Comment le comte de Navarran était arrivé à Paris ?

Comment Robert Kodom l'avait marié ?

Et comment enfin ses deux enfants lui avaient

été enlevés pour servir d'otages aux Vingt-et-Un?

Le comte de Navarran s'adressa à Jean.

— Me reconnais-tu? lui demanda-t-il.

— Oui, mon père, répondit Jean.

Dès le premier jour, mon cœur m'a dit ce qu'était le chevalier de Pulnitz... Mais j'ai pensé que si vous cherchiez à vous dérober à mon affection, je devais me taire et attendre qu'il vous plût de redevenir vous-même?

Le comte serra son fils sur son cœur :

— Tu as vaillamment rempli ta promesse, lui dit-il.

— Les Vingt-et-Un n'existent plus!

Ils entrèrent dans la maisonnette.

Madeleine venait d'être administrée, et, devant le prêtre qui priait, elle fit à Jean et à Louise une confession complète.

— Vous avez été pour nous, lui dit Jean, une véritable mère, soyez bénie!

— Mon pauvre homme, murmura Madeleine, a été tué à cause de vous... Il avait parlé... Il avait dit que ceux qu'on croyait être ses enfants nous avaient été confiés par un inconnu... Je vous recommande de prier pour lui!

Madeleine leva les yeux au ciel.

Un soupir erra sur ses lèvres.

Elle était morte.

— Sois bénie, honnête femme, qui m'as conservé mes enfants ! dit M. de Navarran.

— Sois bénie, ajoutèrent en pleurant Jean et Louise, vous, la seule mère que nous ayons connue !

.

Robert Kodom avait été condamné à mort.

Quand Wanda apprit la mort de Riazis, elle comprit que l'audacieux banquier était perdu.

Ne pouvant voir le maître, elle s'était prise d'amitié pour *Bomarsund*, le chien russe que Robert avait voulu amener avec lui.

Une nuit, Bomarsund poussa des hurlements inaccoutumés...

Il pleurait et gémissait...

Wanda comprit que la mort de Robert était proche.

Cette nuit-là, en effet, l'échafaud avait été dressé...

Le matin, à cinq heures, Wanda fit venir un fiacre.

Elle se rendit sur la place des exécutions.

Elle vit arriver Robert, marchant d'un pas ferme et décidé,

— Adieu ! lui cria-t-elle.

Robert reconnut sa voix... Il se retourna et lui adressa un dernier sourire.

Wanda, sanglotant, se fit reconduire à l'hôtel.

En entrant dans son appartement, elle aperçut, debout, la regardant d'un œil terrible, le baron de Remeney.

Le Magyar l'attendait.

— Eh bien ! lui dit-il, était-ce la peine d'être empoisonneuse et adultère ? Était-ce la peine de jeter votre époux dans une basse-fosse ? Vous avez vu la fin des crimes d'ici-bas...

— Je veux mourir, balbutia Wanda, tuez-moi !

Le Magyar eut un sourire de mépris.

— Mourir, lui dit-il, c'est trop facile. Je viens vous chercher, vous m'appartenez.

— Que voulez-vous donc de moi ?

— Vous ramener au village de Hongrie, à côté du tombeau de mon père.... C'est là que vous mourrez lentement, abîmée par le souvenir de votre infamie.

Dans sa précipitation, Wanda avait laissé la porte entr'ouverte.

Un horrible tableau s'offrit alors à ses yeux.

Bomarsund, le chien russe, l'avait suivie jusqu'à la place où avait lieu l'exécution.

Bomarsund avait reconnu son maître...

Et quand la tête roula, Bomarsund fit un bond.

Le cri d'horreur de la foule lui causa plus d'irritation que d'épouvante.

Il fit un bond, disons-nous, et enleva la tête de son maître.

Cette tête sanglante, il vint la déposer aux pieds de Wanda, qui tomba à la renverse.

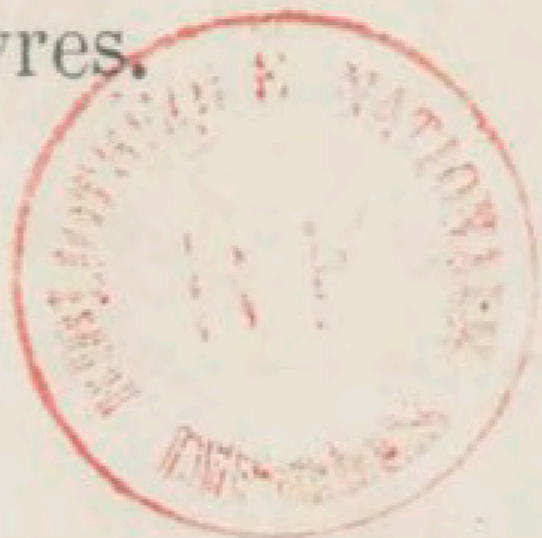
A partir de ce jour, les feuilles publiques enregistrèrent à diverses reprises des restitutions inexplicables.

Le curé de Saint-Antoine de C... reçut deux vases d'or qui avaient été volés nuitamment dans son église, dix années auparavant.

La comtesse Nelinkine, une grande dame russe bien connue du monde parisien, fut agréablement surprise de recevoir un collier de perles et un écrin que d'audacieux voleurs avaient dérobés autrefois chez elle...

Il en fut ainsi de tout ce que Jean put faire parvenir aux propriétaires légitimes.

Le reste des trésors du moulin de l'île de Ré fut dépensé en bonnes œuvres.



FIN

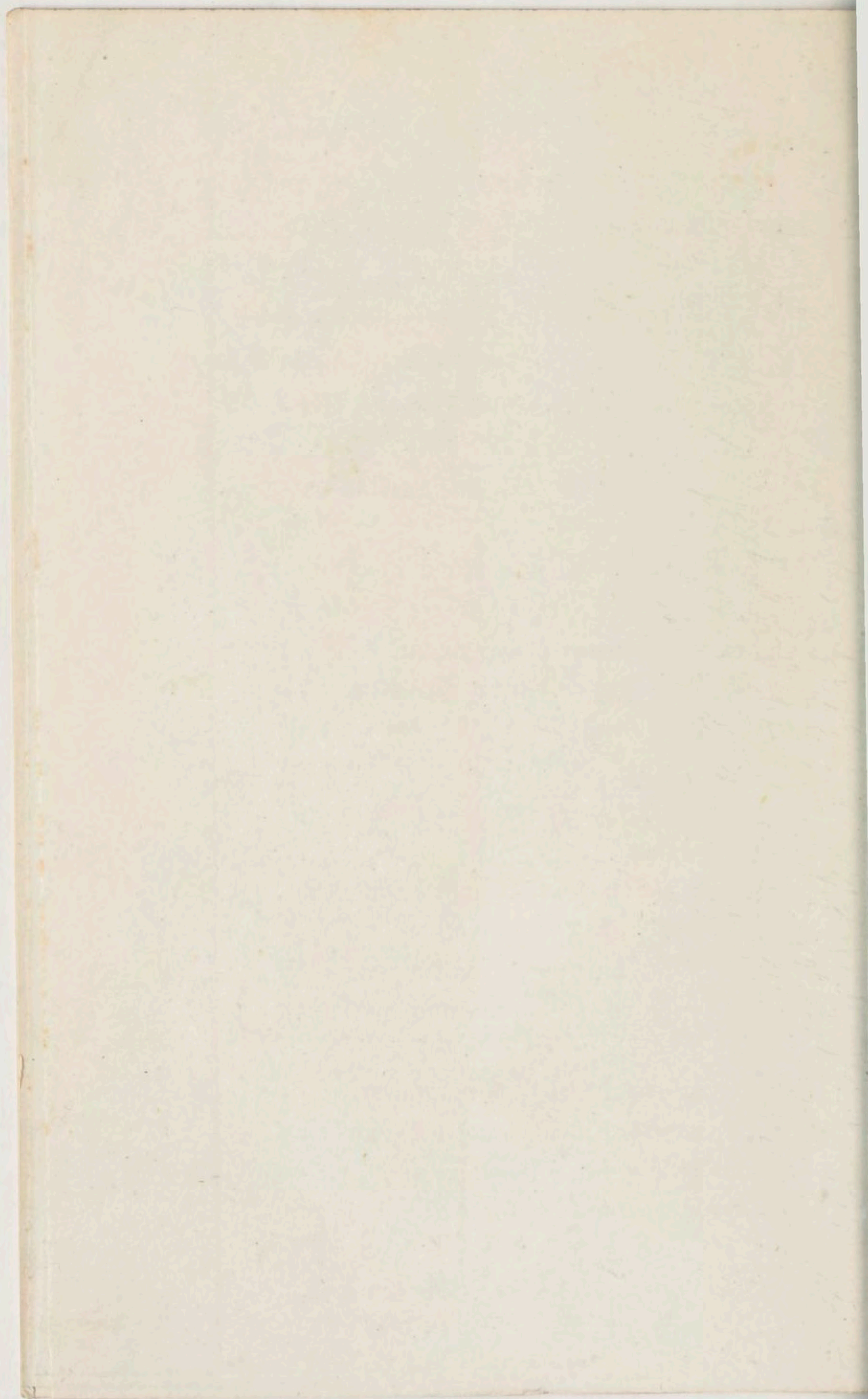


TABLE DES CHAPITRES

	PAGES
I. Macédoine de drames.	1
II. Les petits métiers de M. Combalou.	9
III. Marianne de Fer.	16
IV. L'affaire Donazan.	31
V. Une fille perdue.	40
VI. Les catacombes.	48
VII. La ruine.	61
VIII. Le jour des Morts.	77
IX. Le combat naval.	84
X. Intermèdes.	97
XI. Le train de Bruxelles.	107
XII. Marianne et Mario.	120
XIII. Bric-à-Brac.	135
XIV. Suite des opérations.	151
XV. Anvers.	167
XVI. La cargaison.	182

	PAGES
XVII. Qui fait des dettes s'enrichit.	195
XVIII. Nouvelles de Wanda.	216
XIX. A la Salpêtrière.	243
XX. La nuit de Wanda.	257
XXI. Le cabaret.	271
XXII. La fuite.	293
XXIII. Le chien enragé.	301
XXIV. L'arrestation.	313
XXV. La nuit de noces.	321
XXVI. Mort de Riazis.	337
XXVII. A chacun selon ses mérites.	343



FIN DE LA TABLE

OEUVRES D'EUGÈNE SUE

Plik et Plok — Atar-Gull. 1 vol. in-18	1 »
La Salamandre 1 vol. in-18.	1 »
La Coucaratcha 1 vol. in-18.	1 »
L'Envie. 1 vol. in-18.	1 »
La Colère, la Luxure. 1 vol. in-18.	1 »
La Paresse, la Gourmandise, l'Avarice. 1 vol. in-18.	1 »
L'Orgueil. 2 vol. in-18.	2 »
Les Mystères de Paris. 4 vol. in-18	4 »
Paula Monti. 1 vol. in-18.	1 »
Latréaumont. 1 vol. in-18.	1 »
Le Commandeur de Malte. 1 vol. in-18.	1 »
Thérèse Dunoyer. 1 vol. in-18.	1 »
Le Juif Errant. 4 vol. in-18	4 »
Miss Mary. 1 vol. in-18.	1 »
Mathilde. 4 vol. in-18.	4 »
Deux Histoires. 1 vol. in-18.	1 »
Arthur. 2 vol. in-18.	2 »
La Famille Jouffroy. 3 vol. in-18.	3 »
Le Morne-au-Diable. 1 vol. in-18.	1 »
La Vigie de Koat-Ven. 2 vol. in-18.	2 »
Les Enfants de l'Amour. 1 vol. in-18.	1 »
Les Mémoires d'un Mari. 2 vol. in-18.	2 »
<hr/>	
Aventures d'Hercule Hardi. 1 vol. in-18.	» 50
Bonne Aventure (la). 4 vol. in-18.	2 »
Deleytar. 2 vol. in-18.	1 »
Les Fanatiques des Cévennes. 3 vol. in-18.	1 50
Fernand Duplessis, ou Mémoires d'un mari. 6 vol. in-18.	3 »
Gilbert et Gilberte. 5 vol. in-18.	2 50
L'Hôtel Lambert. 2 vol. in-18.	1 »
La Marquise Cornélia d'Alfi. 1 vol. in-18.	» 50
Martin l'enfant trouvé. 8 vol. in-18.	4 »
Thérèse Dunoyer. 2 vol. in-18.	1 »
<hr/>	
Les Mystères de Paris. 4 vol. gr. in-18, format anglais, illustrés de 48 vignettes gravées sur bois.	10 »
<hr/>	
Le Juif Errant. 19 vol. in-32.	5 70
Martin l'enfant trouvé. 8 vol. in-32.	2 40

DU MÊME AUTEUR

La Pucelle d'Orléans. 1 vol. in-18.	2 »
Héna, la Vierge de l'île de Sen. 1 vol. in-18.	2 »
M ^{lle} de Plouërnél. 1 vol. in-18.	2 »

ALEXANDRE DUMAS

Les Crimes célèbres. 4 vol. in-18, à 2 fr. le volume.